



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





6000888543



LES

MOINES D'OCCIDENT

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

LES MOINES
D'OCCIDENT

DEPUIS SAINT BENOIT JUSQU'A SAINT BERNARD

PAR

LE COMTE DE MONTALEMBERT

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Fide ac veritate.

TOME SEPTIÈME
—



LIBRAIRIE JACQUES LECOFFRE
LECOFFRE FILS ET C^{IE}, SUCCESSEURS

PARIS
90, RUE BONAPARTE

LYON
RUE BELLECOUR, 2

1877

110 . m . 34 .

CHAPITRE VII

Saint Grégoire VII d'après sa correspondance, sa sainteté et sa victoire.

De grandes qualités s'alliaient à de grands vices chez Henri IV. — Jeune, ardent, passionné, il ne cessait de se montrer perfide. — Grégoire VII ne jalousait pas le pouvoir des évêques. — Douleur du pape, témoin de la pusillanimité des évêques français et de la vie scandaleuse de leur roi. — L'affection paternelle de saint Grégoire s'étendait sur les royaumes, les églises et les individus. — Le premier, Grégoire forma le plan d'une croisade en terre sainte. — Nature des relations de Grégoire VII avec les princes et les peuples. — Lettres de Grégoire au roi d'Allemagne, au duc de Pologne, aux rois de Danemark, de Hongrie et de Norwège. — Ce qui trappe particulièrement dans les lettres de Grégoire VII, c'est sa passion pour la justice et la crainte de compromettre le salut de son âme. — La tendresse du cœur de Grégoire éclate partout dans ses épanchements avec les deux princesses Béatrice et Mathilde. — Confidences de Grégoire à l'abbé Hugues de Cluny. — Tendre dévotion envers la sainte Vierge. — Grégoire domine jusqu'aux penchants les plus innocents de la chair chez lui. — Il a légué à ses successeurs une autorité contre laquelle aucune puissance humaine n'a pu prévaloir. — Le triomphe de Grégoire VII fut le triomphe de l'humilité de la chair sur l'orgueil, de l'âme soumise à Dieu sur la chair révoltée.

Si l'étude consciencieuse des faits pouvait encore laisser quelques doutes sur le mérite respectif des deux causes qui étaient en lutte au onzième siècle, il devrait suffire, pour les dissiper, de com-

parer les caractères des deux personnages en qui se personnifiaient d'un côté l'empire, et de l'autre l'Église.

De précieuses
qualités
s'alliaient à
de grands vices
chez
Henri IV.

Il serait injuste, néanmoins, de contester à Henri IV plusieurs des qualités qui font les grands rois : il était doué d'une merveilleuse activité, d'une persévérance, d'une intrépidité dignes de la meilleure des causes, d'une prudence et d'une sagacité rares¹. Mais ces qualités s'alliaient chez lui à tous les vices et à tous les excès qui caractérisent les tyrans. On sait quels actes de cruauté et de monstrueuse débauche reprochaient à Henri les catholiques d'Allemagne. Au dire des Saxons, on avait pris les armes contre lui, moins pour venger de graves injures et pour échapper au joug d'un lourd despotisme, que pour châtier les incestes et les sacrilèges dont le prince s'était souillé², et qui lui faisaient assigner la première place parmi les plus cruels tyrans. La chrétienté voyait en effet avec horreur renaître, sous le règne d'un prince soumis à l'Évangile, les infamies attribuées aux dieux de la mythologie et aux monstres persécuteurs de l'Église³. Les excès imputés à Henri étaient-ils

1. Homo magni consilii et mirabiliter sagax. BONIZO, p. 816.

2. Hos... quorum terram, quod omnium quæ passi sumus gravissimum ducimus, inauditis adinventionibus nec christiano ore nominandis incestaret. LAMBERT, ann. 1073, ap. PERTZ, V, 198. Cf. eundem p. 201-203.

3. Si mihi recolas Jovem adulterum, Neronem spurcum..., Maximinum, etc... ego adhuc istis illi palmam dederim, qui aut æqualis

exagérés ? Il est difficile de le croire, car tous les écrivains orthodoxes les constatent, et ils ne sont contestés par personne¹. Néanmoins, plusieurs traits de la vie du monarque attestent que les passions n'avaient point éteint en lui le fond de foi et d'attachement à la religion qui formait alors comme la base morale de l'existence². Sous ce rapport, il ne faudrait pas confondre Henri IV avec des persécuteurs plus modernes, complètement étrangers, par la foi comme par la pratique, au culte qu'ils s'efforçaient de régenter au profit d'égoïstes intérêts. Le refus de l'Empereur d'accepter, à Canosse, la communion que Grégoire lui offrait comme un gage de confiance en son repentir, ce refus atteste le respect du prince pour l'auguste sacrement de l'autel³, car un tel acte de-

eis aut etiam superior in flagitiis... in augmentum sceleris eadem flagitia sub titulo christianitatis peregit. GERON. REICHESP., *De statu eccles.*, c. X.

1. Stenzel prétend qu'on doit surtout attribuer les excès d'Henri IV à sa mauvaise éducation et aux détestables conseils des favoris qui l'entouraient.

2. Ainsi la profonde indignation de l'empereur en apprenant la destruction de l'église de Harsbourg (*Lamb. Schafn.*, ad ann. 1074), sa douleur en se voyant privé des sacrements, à Noël, pendant qu'il était captif (en 1105). SIGEB. GEMBL., et UDALRIC., *Cod.*, p. 116. Si nous adoptions le système des historiens impérialistes, nous attribuerions à une habile hypocrisie l'expression de sentiments peu d'accord avec les autres actes de la vie d'Henri IV ; mais il est à la fois plus équitable et plus naturel d'admettre, chez le prince, des retours que mille circonstances de sa vie sociale devaient amener.

3. Cf. LAMBERT, ann. 1077, et BONIZO, *Liber ad amicum*, ap. Oefele, p. 816.

vait être naturellement considéré comme un aveu des crimes reprochés et comme une preuve de l'équité des jugements rendus ¹. Les parjures, en général, ne se laissent point dominer par de tels scrupules au moment de commettre des sacrilèges. Malheureusement, ce fut le seul moment de la vie du prince où il fit véritablement preuve de conscience : le trait dominant de son caractère était un manque absolu de droiture et de sincérité. Aussi, les contemporains s'étonnaient-ils de rencontrer, chez un homme si jeune et si passionné, un tel esprit de ruse, de dissimulation et de perfidie : ils avaient peine à s'expliquer que l'extrême vivacité d'un tel caractère ne lui fît jamais perdre une occasion de feindre et de tromper.

Cette duplicité invétérée était la grande objection que les princes opposaient à tous les projets de réconciliation avec Henri ². Chez Grégoire, au con-

1. Il faut lire les réflexions de Stentzel sur ce point (t. I, p. 410), pour se faire une idée de l'aveuglement et de la fureur où peut se laisser emporter le fanatisme protestant. La seule excuse de l'auteur, c'est qu'il ne peut ni connaître ni concevoir ce qu'est, au sujet de l'unité catholique, la sainte Eucharistie et pour celui qui consacre, et pour celui qui communie. C'est le même homme qui, page 502, découvrait des Jésuites dès le onzième siècle, ce qui prouverait au moins en faveur de l'invariable caractère des forces actives dans l'Église.

2. C'est ce que reconnaît, presque à chaque page, Stentzel, son ardent apologiste (t. I, p. 306-336-341-414). Toutefois, l'auteur est loin d'en faire un crime à l'Empereur : « L'éloquence de l'archevêque Guibert de Ravenne, dit-il, fit repentir le roi de ce qu'il avait fait ; mais

traire, rien qui sentît la ruse, nulle trace de politique raffinée et tortueuse : la franchise, la droiture, une persévérance inébranlable étaient les seules armes du pontife¹ : depuis le premier jour de son avènement jusqu'au dernier, nul changement ne peut être remarqué dans sa conduite ni dans son attitude. C'est toujours la simplicité de la foi, luttant victorieusement contre toutes les entreprises du monde, contre tous les artifices de l'erreur. Écoutez à ce sujet le témoignage non suspect d'un des adversaires les plus déclarés du pape, d'un fauteur acharné du schisme, de Thierry, évêque de Verdun, lequel écrivait au pape en ces termes : « Voici ce

le rusé Henri résolut de tirer tout le profit possible de ce qui s'était passé et de jouer le pape avant de rompre avec lui...

« Le voile de ses anciens préjugés lui tomba des yeux ; il vit clair : ses liens se brisèrent ; libre, sans frein, *sans crainte de presque tout ce que son époque considérait comme saint*, IL MARCHA DÉSORMAIS EN HOMME à travers la vie. Il commença la lutte avec courage et décision, avec des ressources d'esprit et des ruses inépuisables. » (T. I, p. 414-416, éd. de 1827.) On voit ce que devient la moralité de l'histoire entre les mains du rationalisme scientifique chez de pareils hommes. Stentzel range sans doute parmi les ruses de ce prince *courageux et affranchi* les nombreuses démonstrations de soumission et de dévouement faites par lui auprès du pape, de 1077 à 1080. L'excuse donnée par l'historien (page 446, 452, etc.), c'est que l'Empereur *n'était pas encore prêt*.

1. Stentzel est lui-même obligé de l'avouer (t. I, p. 362), quoique, plus tard (t. II, p. 148-153), il ait accusé Grégoire de duplicité. Nous insistons sur les contradictions de l'historien, parce que nous reconnaissons en lui l'un des écrivains remarquables de l'Allemagne moderne, encore bien qu'à la différence de Voigt et de Bowden, il ait employé une grande science et une remarquable méthode à faire prévaloir les vues les plus profanes et les plus étroites.

« que nous savons de vous par vous-même ou par
 « l'attestation de gens dignes de toute croyance :
 « signalé, dès l'enfance, par des présages certains
 « d'une future illustration, enrôlé, dès l'adoles-
 « cence, dans la milice chrétienne, parmi les con-
 « tempteurs du monde, laborieusement dévoué au
 « service de la sainte Église, vous avez, comme ar-
 « chidiacre, conquis l'amour du monde, et atteint
 « au faite de la renommée chrétienne. Sur le point,
 « plus d'une fois, d'être élu pape, vous vous êtes
 « toujours dérobé par la fuite au fardeau qu'on
 « voulait vous imposer ; mais enfin, il a bien fallu
 « se courber sous le joug, et alors, cédant aux né-
 « cessités de votre charge pastorale, vous avez dû
 « lutter, de toutes vos forces, pour redresser des
 « cœurs pervertis, pour enseigner la vérité à tous,
 « sans acception de personnes ; et, après cela, étant
 « devenu l'objet de l'exécration mortelle des ré-
 « prouvés, vous avez inébranlablement suivi la voie
 « royale où vous êtes entré, en frappant à droite et
 « à gauche, avec les armes de la justice et de
 « la prière¹. »

1. De vobis vel a fidelibus audita, vel a nobis ipsis comperta...
 Strenua et laudabili officii hujus administratione in totius orbis no-
 titiam et dilectionem brevi pervenisse ad summum christiani nomi-
 nis .. Juxta quod boni et fide digni homines attestantur... Culmen...
 Urgenti pastoralis officii necessitate, distorta perversorum corda
 ad rectitudinis lineam summa vi corrigere nitentem, absque personæ
 acceptione veritatem omnibus palam facere... perditorum hominum
 odium et detractionem, immo execrationem acerrimam usque ad mor-

Au surplus, pour bien apprécier le caractère de Grégoire VII, nous n'en sommes point réduits au témoignage en quelque sorte involontaire de ses adversaires, ou bien aux conjectures et aux recherches laborieuses de l'érudition. Les neuf livres qui nous ont été conservés de la correspondance du grand pape¹ sont un monument impérissable de la bonne foi, de la modération, de la droiture, de la tendresse de cœur, en un mot de tous les genres de grandeurs qui remplissaient l'âme de l'immortel champion de l'Église.

li-dannationem incurrisse : tamen in omnibus inconcussum, immotum viam regiam quam semel intravit per arma justitiæ, a dextris et a sinistris arguendo, obsecrando, increpando, fortiter adhuc incedere. Hæc sunt quæ de vobis conperimus... hæc de vobis credimus. Thes. anecdot.. t. I, p. 245. — Il est remarquable que ces éloges prodigués à Grégoire VII par un adversaire acharné, se rapportent identiquement à ceux qui lui ont été donnés par l'un de ses plus enthousiastes partisans : Nactus omnium bonorum dilectionem ob zeli Dei fervorem et justitiæ exequutionem. Sed quia nulla est societas luci ad tenebras, perditorum hominum odium et detractionem, immo persecutionem acerrimam incurrit ; regiam tamen viam quam semel intraverat, inconcussus, immotus, per arma justitiæ a dextris et sinistris fortiter incessit. HUG. FLAVIN., p. 207, ap. LABBE.

1. Le dixième livre de la correspondance de saint Grégoire VII a été perdu, et il ne reste que deux lettres du livre XI et dernier. Cette collection, composée de 361 lettres, est connue sous le nom de *Regestum Gregorii VII*, et on le trouve dans toutes les collections de conciles. Celle de Labbe, qui a été publiée à Venise par Coletti, en 1730, renferme deux appendices contenant dix-sept lettres de plus que les autres recueils (378 au lieu de 361). Ces dix-sept lettres sont importantes, mais il serait à désirer que, dans l'intérêt de la vérité religieuse et historique, on ajoutât aux lettres déjà publiées celles qui sont comme perdues dans les ouvrages de Paul Bernried, de Hugues de Flavigny et surtout de Bruno.

Aussi, certains critiques protestants, comprenant toute l'importance d'un pareil document, ont-ils fait d'incroyables efforts pour établir qu'il n'est point authentique¹. Le procédé ne pouvait manquer d'être soutenu, de l'autre côté du Rhin, par l'un de ces sophistes qui s'évertuent à vouloir démontrer que l'Évangile lui-même n'est qu'un texte altéré, et ne trouvent pas extraordinaire que l'inventeur inconnu de la correspondance de saint Grégoire VII ait pu, comme lui, faire preuve d'un génie si haut et si pur.

C'est dans la correspondance de saint Grégoire qu'on apprend vraiment à connaître et à aimer le pontife. Un homme, en effet, n'écrit pas près de quatre cents lettres, souvent de sa propre main, à la hâte, dans les circonstances les plus diverses,

1. C'est à M. Cassander, de Hesse-Darmstadt, que revient l'honneur d'avoir fait cette belle découverte en 1842. L'auteur, dans son libelle lourdement germanique, s'appuie surtout sur un passage de la lettre 5 du livre VIII, où Grégoire reproche à Henri IV d'avoir pris part à l'élection de l'antipape Cadalaus, en 1063, époque où le prince n'avait que treize ans, et ne pouvait, par conséquent, être responsable des actes accomplis par ses conseillers. Il n'est pas impossible qu'une erreur de date se soit glissée dans l'épître en question ; mais conclure de là que toutes les autres lettres sont apocryphes, est une énormité. Il est à remarquer, au surplus, que l'accusation du pape contre Henri ne se rencontre dans aucune des deux sentences fulminées contre ce prince.

Il a été publié, depuis la mort de M. de Montalembert, une nouvelle et très-bonne édition des lettres de saint Grégoire, par M. Jaffé, le collaborateur de M. Pertz, dont les savants ont regretté la fin prématurée. (Note de l'éditeur.)

sans trahir, ici ou là, le fond de son âme¹. Or, nous défions la plus épilogueuse critique de signaler, dans la correspondance de l'illustre pape, un seul passage, une seule ligne, où se révèle la moindre trace d'égoïsme, d'ambition temporelle, de ressentiment, en un mot d'aucune des passions inférieures de l'humanité².

C'est donc à cette *source non suspecte* qu'il faut renvoyer les amis de la vérité catholique, pour compléter les preuves de tout ce qui vient d'être dit sur la grandeur et la sainteté de Grégoire. Ils y verront comment le pontife envisageait le redoutable ministère qui le constituait comme le débiteur de la vérité et de la justice, à l'égard de tous les hommes; qui l'obligeait à ne compromettre le salut de qui que ce fût par son silence³; qui, cha-

1. Vobis enim non aliquem vicarium in dictando acquirō, sed me ipsum labori, licet rusticano stylo, supponi. Ep. I, 50, adressée aux deux comtesses Béatrix et Mathilde.

2. De tous les historiens qui, jusqu'ici, ont traité du pontificat de Grégoire VII, M. l'abbé Rorhbach est celui qui a su tirer le meilleur parti de la correspondance de saint Grégoire. Avec le texte authentique de ces lettres tronquées, falsifiées par les adversaires de la papauté, ignorées ou négligées de ses défenseurs, l'historien catholique a pu réfuter victorieusement et les calomnies des protestants et certaines assertions au moins légères de Fleury et de Bossuet dans la *Défense des quatre articles* attribuée à tort, il faut l'espérer, au grand évêque. Le liv. LXV de l'*Hist. univ. de l'Eglise*, par Rohrbacher, est, avec l'ouvrage de l'anglican Bowden, le meilleur récit que nous connaissions du pontificat de Grégoire VII.

3. Non ignorare credimus prudentiam vestram, quin sancta et apostolica sedes princeps et universalis mater sit omnium ecclesiarum et gentium quas divina clementia ad agnitionem sui nominis in fide Do-

Saint Grégoire
ne jalousait pas
le pouvoir
des
autres évêques.

que jour, faisait peser sur lui les angoisses d'une immense responsabilité¹; qui, enfin, l'investissait d'une autorité devant laquelle tous les efforts des rois et des empereurs, toutes les forces humaines semblaient n'avoir pas plus de poids que la poussière ou la paille qu'emporte le vent². A cette autorité, du reste, l'épiscopat, dont la puissance et la dignité lui semblaient supérieures à la majesté royale³, devait prendre une large part, car, Grégoire, nous le répétons, n'était point un adversaire jaloux du pouvoir épiscopal; il s'est plaint sans doute avec énergie des crimes de nombre d'évêques de son temps; il reconnaissait que tous les maux de la chrétienté provenaient de la prévarication de ces évêques parmi lesquels il se rangeait lui-même⁴; il se félicitait de ce que des laïques,

mini et Salvatoris nostri J. C. per evangelicam et apostolicam doctrinam venire præordinavit : quibus hanc curam et perpetuam debet sollicitudinem, ut sicut ad conservandam catholicæ fidei veritatem, ita quoque ad cognoscendam et tenendam justitiam documenta et salutifera administret monita. Ad cujus dispensationis officium... creditum nobis ministerium valde pertimescimus, scientes quoniam et his qui prope et his qui longe sunt debitores sumus, nec apud supernum Judicem excusationis locum habere poterimus, si nostra taciturnitate eorum aut salus negligitur aut culpa fovetur. Ep. IV, 28, ad Hispanos.

1. Potestas, qua quotidie angustamur apostolicæ sedis. Epist. IV, 1

2. Hoc in animo gerens, quod regum et imperatorum virtus, et universa mortalium conamina, contra apostolica jura et omnipotentiam summi Dei quasi favilla computentur et palea. Ep. III, 8, ad Thedald cleric. mediol.

3. Ep. II, 5, et IV, 2.

4. Nos... prælati... Ep. II, 45.

sans excepter les femmes, se dévouassent à la liberté de l'Église lorsque tant de prélats désertaient sa cause¹. La correspondance du pontife fournit, presque à chaque page, la preuve que l'autorité épiscopale n'avait pas de défenseur plus inébranlable que lui. Il voulait, en effet, qu'on se soumît aux décisions épiscopales alors même qu'elles étaient injustes, pourvu qu'elles ne compromissent en rien la sûreté générale de l'Église². On le vit refuser les présents du comte d'Anjou, parce qu'il était excommunié par son évêque. La juridiction des évêques en fait de consécration, était pour lui l'objet du respect le plus scrupuleux³. Il ne manquait jamais de faire valoir, en leur faveur, les décrétales des papes martyrs contre les mauvais clercs⁴ ; enfin, comme l'attestent une foule d'exemples, il n'hésitait jamais, dans les contestations d'évêques à moines, à donner tort à ces derniers, fussent-ils des clunistes comme lui, lorsque l'équité le commandait⁵. Pour lui, les princes de l'Église étaient bien les chefs de l'armée du Seigneur, et il les excitait sans cesse, par l'exemple de la chevalerie séculière, au sacrifice, au dévouement, à la persévérance dans les combats du Seigneur⁶. « On vous dira, écrivait-

1. Ep. II, 11.

2. Ep. II, 45, et IX, 22.

3. Ep. IX, 29.

4. Ep. VII, 2.

5. Ep. VI, 33.

6. ...Et quid regios milites, sanctas videlicet sacerdotes oportet

il à l'archevêque de Mayence en 1075, « on vous
 « dira que vous avez le droit de remettre à un au-
 « tre temps la stricte exécution de nos décrets ;
 « mais répondez hardiment ceci : quand des cheva-
 « liers ont été avertis de se tenir prêts à la guerre,
 « que doivent-ils faire, s'ils apprennent que les
 « ennemis portent le fer et le feu dans le palais de
 « leur roi ? Doivent-ils saisir immédiatement leurs
 « armes pour chasser et pour écraser l'assaillant,
 « ou bien rester tranquillement à considérer ce
 « que tentera l'ennemi ? Or, que fait l'esprit du
 « mal, si ce n'est de dévaster sans cesse l'Église du
 « Christ par le feu des vices, et que doivent faire
 « les chevaliers du grand roi céleste, c'est-à-dire
 « les prêtres sacrés, sinon de s'élancer au combat,
 « armés du bouclier de la charité et du glaive de
 « la parole divine?... Ah ! combien ne devons-
 « nous pas rougir ! Des chevaliers séculiers entrent
 « tous les jours en lice pour leur prince temporel,
 « tous les jours ils bravent le péril pour lui ; et
 « nous, qu'on appelle les prêtres du Seigneur,
 « nous ne combattrions pas pour notre roi, pour
 « ce roi qui a tout fait de rien, qui n'a pas craint

facere, nisi... clypeo caritatis munitos gladio divini verbi accinctos
 auctoritatis vigore consurgere; multum namque debet nobis videre
 pudendum quod quilibet sæculi milites... Et nos qui sacerdotes
 Domini dicimur, non pro illo nostro rege pugnemus qui omnia fecit
 ex nihilo! Epist. III, 4. Voir aussi, *Append.*, n. 15, la belle lettre
 dont parle Hugues de Flavigny. p. 230.

« de subir le dernier supplice pour nous, et qui
 « nous promet une récompense éternelle ¹ !

Lors donc que Grégoire voyait la milice du Seigneur infidèle à sa mission, il ne pouvait contenir la sainte énergie de ses reproches. Avec quelle indignation ne s'élevait-il pas contre la faiblesse des évêques de France, en face des scandales et des crimes de leur roi Philippe I^{er} !

Douleur du pape,
 témoin de
 la pusillanimité
 des
 évêques français
 et de la
 vie scandaleuse
 de leur roi.

« C'est vous, mes frères, écrivait le pontife, qui
 « êtes les coupables, vous qui, pour n'avoir pas
 « su résister avec la vigueur sacerdotale nécessaire
 « aux scélératesses du prince, êtes devenus les
 « complices patents de ses iniquités ! Nous le
 « disons à regret et en gémissant, mais il le faut :
 « nous craignons beaucoup que vous ne receviez la
 « récompense non des pasteurs, mais des merce-
 « naires, puisque, voyant le loup déchirer, sous
 « vos yeux, le troupeau du Seigneur, vous avez
 « pris la fuite et êtes allés vous cacher dans le
 « silence, comme des chiens qui ne savent plus
 « aboyer... ! Que si, par hasard, il vous était entré
 « dans la pensée que la répression des fautes du
 « souverain est chose contraire au droit et incom-
 « patible avec le serment de fidélité que vous lui
 « avez prêté, sachez que vous êtes dans une grande
 « erreur ; car nous pouvons facilement vous prou-
 « ver que celui qui a sauvé un homme du nau-

1. Epist. III, 4.

« frage, même malgré lui, doit lui être réellement
 « plus fidèle que celui qui le laisse périr. Quant à
 « la crainte que vous inspire votre roi, n'en par-
 « lons pas, car si vous vous coalisiez pour défendre
 « la justice, vous acquerriez une telle force, que
 « vous pourriez, sans aucun danger, détourner
 « votre prince de ses habitudes coupables, et, en
 « même temps, affranchir vos propres âmes de
 « toute responsabilité. Mais, en admettant que vous
 « ayez tout à craindre, même la mort, est-ce que
 « votre devoir n'est pas de maintenir nonobstant la
 « liberté de remplir vos obligations sacerdotales ?
 « Nous venons donc vous supplier et même vous
 « enjoindre, en vertu de notre autorité apostolique,
 « de songer à votre patrie, à votre renommée, à
 « votre salut, et d'aller, d'un commun accord,
 « trouver le roi ! Qu'il soit averti du péril et de la
 « honte qui menacent son pays et son âme ! Dé-
 « noncez-lui, face à face, les crimes dont il se rend
 « coupable ; cherchez à le fléchir ; obtenez de lui
 « qu'il fasse réparation de ses rapines, qu'il cor-
 « rige ses mœurs dépravées, et que, par la pratique
 « de la justice, il relève la gloire et la majesté
 « dégradées de son royaume¹. »

1. Vos etenim in culpa estis qui dum perditissimis factis ejus non resistitis... Proinde, quod inviti ac gementes dicimus, fugitis, dum quasi canes non valentes latrare, sub silentio vos absconditis... De timore vero vanum est dicere... Quoniam vobis ad defendendam justitiam conjunctis et constanter accinctis tanta virtus foret... Etsi timor ac periculum mortis immineret, vos tamen a libertate vestri sacerdotalis officii

Dans l'hypothèse où le roi s'obstinerait à faire le mal, le pape ordonnait d'interdire tout le royaume, annonçant, sans détour, que lui-même ferait tous ses efforts pour détrôner le roi, et que, si les évêques se montraient tièdes dans l'exécution de leur devoir, ils seraient eux aussi déposés : « Rappelez-vous, ajoutait le pape en terminant, « rappelez-vous cette parole divine : *Celui qui craint l'homme ne tardera pas à tomber, mais celui qui espère dans le Seigneur sera exalté*¹ ; agissez donc « de manière à montrer que vous avez l'âme aussi « libre que la parole ; évitez la ruine que vous attirera votre peur en face d'un homme faible comme vous ; et, forts dans le Seigneur et dans la puissance de la vertu, montez, comme de preux chevaliers du Christ, à l'assaut de la gloire dans ce monde et dans l'autre². »

Écoutons-le, maintenant, résumer, dans la dernière lettre qu'il ait écrite et dont nous avons déjà cité quelques passages, les devoirs et les épreuves que lui imposait sa mission de chef de l'Église. La

desistere non oporteret... Rogamus vos ut... patriæ, famæ vestræ ac saluti consulatis... Ep. II, 5. — On remarquera encore ici l'emploi du mot *patrie* dont l'idée, prétendait-on, était inconnue au moyen âge.

1. Qui timet hominem, cito corruet, et qui sperat in Domino sublevabitur. *Prov. 29.*

2. Ita agite, ita vos habetote, ut quam sit vobis libera mens et lingua ostendatis, nec timentes hominem infirmitatis vestræ ruinam patiamini, sed confortati in Domino, et in potentia virtutis ejus, sicut strenui milites Christi, ad celsitudinem præsentis ac futuræ gloriæ sublevamini. *Ep. II, 5.*

« seule raison, disait-il, qui ait rassemblé et armé
« contre nous les *princes des peuples* et les *princes*
« *des prêtres*, la voici : c'est que nous n'avons pas
« voulu garder le silence sur le danger que courait
« la sainte Église, et devenir le complice de ceux
« qui ne rougissent pas de réduire en servitude l'é-
« pouse de Dieu. Dans tous les pays du monde, il
« est permis à la dernière des pauvresses de choisir
« un époux légitime, selon sa volonté et d'après la
« loi du pays ; mais, conformément au vœu des
« impies, et sous l'empire de coutumes détestables,
« on interdit à la sainte Église, épouse de Dieu
« et notre mère, de rester légalement fidèle à son
« époux, en suivant sa propre volonté et en se con-
« formant à la loi divine. Or, devons-nous per-
« mettre que les fils de cette sainte Église soient
« condamnés, comme s'ils étaient issus d'un infâme
« adultère, à n'avoir pour pères que des hérétiques
« et des usurpateurs ? Telle est la source de tous
« les maux, de tous les périls, de tous les crimes
« dont vous êtes témoins et dont vous gémissiez...
« Il est, dans le monde, des milliers d'hommes qui
« courent tous les jours à la mort pour obéir à
« leurs seigneurs ; mais pour le grand Dieu du ciel,
« pour Celui qui nous a rachetés, ils reculent non-
« seulement devant la mort, mais même devant
« l'inimitié de certaines gens ! Et, s'il existe,
« comme, Dieu merci, on en rencontre, quoique en
« petit nombre, des hommes qui résistent en face

« et jusqu'à la mort aux impies, pour l'amour de
« la loi chrétienne, non-seulement ils ne sont point
« soutenus par leurs frères, mais on les tient pour
« imprudents, indiscrets, insensés !... Aussi, nous
« vous en conjurons dans le Seigneur Jésus, effor-
« cez-vous de comprendre quelles sont les tribu-
« lations et les angoisses que nous souffrons de la
« part des ennemis de la religion chrétienne, et ap-
« prenez pourquoi et comment nous les souffrons.
« Depuis que l'Église m'a placé, malgré moi, sur
« le trône apostolique, j'ai employé tous mes ef-
« forts pour que la sainte Église, épouse de Dieu,
« notre mère et notre dame, rentrât dans son an-
« cienne gloire et redevînt libre, chaste, catho-
« lique. Mais, parce que rien ne saurait déplaire
« davantage à l'antique ennemi, il a pris les ar-
« mes. Or, comme c'est à moi, quoique indigne et
« pécheur, qu'il a été dit par le prophète : *Criez*
« *et ne cessez pas* / bon gré, mal gré, sans honte,
« sans crainte, sans aucune attache terrestre, je
« crie, je crie, et toujours je crie, pour annoncer
« que la religion chrétienne, la vraie foi que le
« Fils de Dieu, descendu du ciel, nous a enseignée
« par l'entremise de nos pères, dégénère en mau-
« vaise coutume séculière, s'anéantit, tombe à rien
« et devient l'objet de la dérision non-seulement du
« démon, mais encore des juifs, des Sarrasins et
« des païens. Car ceux-ci observent au moins les
« lois auxquelles ils croient, tandis que nous, nei-

« vrés par l'amour du siècle, par une ambition misé-
« rable, et, sacrifiant la religion et l'honneur à
« l'orgueil et à la cupidité, nous vivons sans loi,
« sans raison, sans foi, sans espérance. Le très-
« petit nombre de ceux qui craignent encore Dieu
« combattent surtout pour eux-mêmes, et non pour
« le salut commun de leurs frères. Combien y en
« a-t-il qui versent leurs sueurs ou leur sang pour
« Dieu, comme le font tant de chevaliers séculiers
« pour leurs seigneurs ou même pour leurs amis
« et leurs sujets?... Or si, comme tous les chré-
« tiens, vous croyez que saint Pierre est le prince
« et le père de tous les fidèles, le premier pasteur
« après le Christ, et que la sainte Église romaine
« est la mère et la maîtresse de toutes les Églises, je
« vous supplie et vous ordonne, moi, votre frère et
« votre maître indigne, de venir au secours de ce
« père et de cette mère, et de mériter ainsi l'abso-
« lution de vos péchés, la bénédiction et la grâce
« divine dans ce monde et dans l'autre. »

A côté de ces majestueuses explosions d'un zèle aussi pur qu'intrépide, la correspondance de saint Grégoire nous fait aussi connaître l'immense sollicitude qui remplissait son âme. Cette sollicitude, précieux apanage d'un petit nombre de génies supérieurs, embrassait à la fois tous les intérêts, grands et petits, d'un monde beaucoup plus vaste, Grégoire le disait lui-même, que l'immense empire fondé par les Romains et où la domination du Christ avait

remplacé celle d'Auguste¹. Promenant un regard paternel et attentif de la Norwége² à la Mauritanie³, de l'Arménie⁴ à la Galice⁵, se déroband aux événements les plus critiques, aux dangers les plus imminents, pour revendiquer, dans quelque contrée lointaine, le droit méconnu de quelque obscure victime, Grégoire intervenait partout au profit de la faiblesse et de la justice, tantôt pour les naufragés assujettis au droit sauvage de bris⁶, tantôt pour de pauvres femmes cruellement traitées comme sorcières par les Danois⁷; ici, pour obtenir la restitution d'une succession injustement retenue⁸, là, pour hâter le retour d'un exilé⁹; ailleurs, et sans cesse, pour faire respecter les libertés de chacun et les possessions des maisons religieuses¹⁰. D'un autre côté,

L'affection
paternelle
de Grégoire II
s'étendait
sur les royaumes,
sur les églises,
sur les individus.

1. Plus enim terrarum lex Romanorum pontificum quam imperatorum obtinuit : in omnem terram exivit sonus eorum et quibus imperavit Augustus, imperavit Christus. Ep. II, 75, adressée à Suénon, roi de Danemark.

2. Ep. VI, 13. — Grégoire y invite le roi Olaüs à lui envoyer les enfants de la noblesse : De junioribus et nobilibus terræ, quatenus sub alis Apostolorum Petri et Pauli sacris et divinis legibus diligenter edocti... lingua et scientia moribusque prudentes digni Deo prædicare et efficaciter excolere valeant.

3. Ep. I, 22, 23, III, 19, 20, 21.

4. Ep. VII, 28, VIII, 1.

5. Ep. IV, 28, VI, 16.

6. Au concile de 1078. LABBE, t. X, p. 370, ed. Paris.

7. Ep. VII, 221.

8. Ep. VI, 32.

9. Ep. VI, 29.

10. Ep. I, 13, 31, 37, 81. — II, 15, 33, 69. — IX, 6.

raux des peuples et des Églises, Grégoire maintenait énergiquement l'unité liturgique contre les prétentions trop exclusivement nationales et locales des nations slaves¹ et des peuples de la péninsule ibérique²; il protégeait la Russie³ et le Danemarck contre leurs ennemis extérieurs et intérieurs⁴, la Dalmatie⁵ contre divers genres d'ennemis et de dangers; la paix publique, en Bretagne⁶, en Aragon⁷, en Bohême⁸, contre les discordes intestines des princes ou des évêques; la liberté des commerçants et des pèlerins, durant leurs voyages, contre les extorsions du roi de France⁹, la sainteté du mariage et la faiblesse des femmes contre la barbarie des Écossais¹⁰; enfin, après avoir exercé partout son autorité, afin de rétablir la discipline, de calmer les dissensions et de réparer les injustices au sein de la

1. Ep. VII, 11.

2. Romana te cupit scire Ecclesia, quod filios, quos Christo nutrit, non diversis uberibus, nec diverso cupit alere lacte. Epist. III, 18.

3. Ep. II, 73, 74.

4. Ep. VI, 13.

5. Ep. VII, 4.

6. Ep. VII, 15. — IV, 5.

7. Ep. VI, 16.

8. Ep. II, 6, 7, 8, 71, 72.

9. Ep. I, 35. — II, 5. — D'après l'Ep. VII, 20, il paraît que le jeune roi avait réparé ses torts, car le pape en parle comme de choses *olim*, et le félicite des dispositions manifestées à plusieurs reprises par ses ambassadeurs.

10. Nefas quod de Scotis audivimus, quod plerique uxores non solum deserunt, sed etiam vendunt, modis omnibus prohibere. App. ad. Epist. II ad Laufrancum.

chrétienté, il étendait au loin sa sollicitude; il recommandait, avec une noble confiance, les Églises de Carthage et d'Hippone, purifiées par ses soins¹, aux princes musulmans qui les avoisinaient²; et, devançant l'avenir par une inspiration digne à la fois de son génie et de son grand cœur, il prêchait la croisade au monde chrétien³ et s'offrait lui-même pour chef de l'entreprise qui devait embrasser non-seulement la délivrance du saint Sépulcre, mais encore la défense de l'Église de

Le premier
Grégoire
conçut l'idée
d'une croisade
en Orient

1. Ep. I, 21, 22. — III, 19, 20.

2. Il faut remarquer qu'Anzir, roi de Mauritanie, envoya à Grégoire une ambassade avec des présents et des prisonniers relâchés, l'année même où le chef naturel des chrétiens, le roi Henri, avait lancé contre lui une sentence de déposition (1076). Aussi le pape lui répond-il en termes pleins d'indulgente charité : Omnipotens Deus qui omnes homines vult salvos facere, et neminem perire, nihil est quod in nobis magis approbet, quam ut homo post dilectionem suam hominem diligat, et quod sibi non vult fieri, alii non faciat. Hanc itaque caritatem nos et vos specialius nobis quam ceteris gentibus debemus, qui unum Deum, licet diverso modo, credimus et confitemur.... Et quotidie laudamus et veneramur.... Ut ipse Deus in sinum beatitudinis sanctissimi patriarchæ Abrahamæ post longa hujus vitæ spatia te perducet corde et ore rogamus. Ep. III, 21.

3. La première mention de ce projet se trouve dans sa lettre écrite en 1074 au comte Guillaume de Bourgogne. Ep. I, 46. Quelques jours après (1^{er} mars 1074), il s'adresse à tous les chrétiens « (*omnibus christianis*) fidem defendere volentibus », pour leur raconter les désastres des Grecs, et les exhorter à secourir l'empire byzantin. Ep. II, 49. La première mention du saint Sépulcre se trouve dans la lettre au roi Henri dont nous citons un passage dans le texte. A la fin de décembre de la même année, il exhorte encore tous les fœux de saint Pierre, au delà des monts, à lui envoyer des commissaires pour préparer les moyens d'aller outre-mer. Ep. II, 37.

Constantinople, toute schismatique qu'elle était!
« Les chrétiens d'outre-mer, écrivait le pontife,
« en 1074, au roi Henri, sur lequel il croyait
« pouvoir compter, ces chrétiens que les païens
« égorgent, chaque jour, comme des troupeaux,
« m'ont conjuré de venir à leur secours. Pénétré
« de douleur et dévoré du désir de faire le bien,
« j'aimerais mieux donner ma vie pour eux que
« de commander à l'univers, en les oubliant; j'ai
« donc exhorté, j'ai provoqué tous les chrétiens
« à sacrifier leur vie pour leurs frères, à défen-
« dre la loi du Christ, et à faire ainsi resplendir
« la véritable noblesse des fils de Dieu. En deçà et
« au delà des monts, on a écouté ma voix, et plus
« de cinquante mille hommes se préparent, s'ils
« peuvent m'avoir pour pontife et pour chef de
« l'expédition, à marcher en armes contre les
« ennemis, et à pénétrer, sous la conduite du Sei-
« gneur, jusqu'à son saint Sépulcre. Ce qui m'ex-
« cite surtout à cette entreprise, c'est que l'Église
« de Constantinople, qui pense autrement que
« nous au sujet du Saint-Esprit, attend du Saint-
« Siège le rétablissement de la concorde... Nos
« pères et prédécesseurs, dont nous voulons, quoi-
« que indigne, suivre les traces, ont porté souvent
« leurs pas dans ces contrées, pour y consolider
« la foi catholique, et nous aussi, aidé des prières
« de tous les fidèles, si le Christ daigne nous en
« ouvrir le chemin, nous voulons y aller, à notre

« tour, pour défendre la foi et les chrétiens qui la professent¹. »

Les excès et la perfidie du souverain de l'Allemagne mirent alors obstacle à la réalisation de cette grande pensée; mais le germe déposé dans l'esprit des peuples chrétiens ne devait pas périr : vingt ans après, le projet conçu par Grégoire s'accomplissait sous l'impulsion unanime de l'Europe, et le cri de guerre *Dieu le veut!* retenait, pendant deux siècles, sous la bannière de la croix, l'élite des héros de la chrétienté.

C'est dans les lettres de saint Grégoire qu'il faut surtout étudier la véritable nature de ses relations soit avec les princes, soit avec les peuples, et le genre d'autorité qu'il s'attribuait sur eux. On y voit que ce qu'il recherchait uniquement, en s'efforçant de maintenir sa suprématie, c'était le crédit moral d'un ami, l'influence bienfaisante et féconde d'un père. Les enseignements qu'il donnait aux divers pouvoirs de la terre étaient proclamés sans déguisement et sans détour. Aux peuples² il témoignait une grande affection, se

Nature
des relations
de saint Grégoire
avec
les princes
et les peuples

1. *Magis enim vellem pro his animam meam ponere, quam eos negligens, universo orbi ad libitum carnis imperare.... Jam ultra quinquaginta millia ad hoc se preparant.... Armata manu contra inimicos Dei insurgere, et usque ad sepulcrum Domini, ipso ducente, pervenire. Illud etiam me ad hoc opus permaxime instigat, quod Constantinopolitana Ecclesia de Sancto Spiritu a nobis dissidens, concordiam apostolicæ sedis expectat.* Ep. II, 31.

2. Nous ne prétendons pas assurément que Grégoire s'adressait aux peuples, dans le sens qu'on attache généralement aujourd'hui à ce

réjouissant de les voir conserver leur antique liberté¹, et il leur promettait la cordiale sollicitude de leur mère l'Église romaine². A la noblesse, alors toute-puissante, il rappelait qu'elle devait conserver l'hérédité de la vertu, en même temps que celle d'une illustre lignée³. « Ami, écrivait-il à un
« certain comte, toi qui, par la permission de Dieu,
« commandes à un grand nombre d'hommes, n'est-

mot, c'est-à-dire, aux basses classes exclusivement ou à des hommes indistinctement réunis en une seule masse; mais il est certain qu'il désirait agir sur toutes les classes et tous les individus libres et actifs d'une nation, investis d'une certaine fonction sociale, dans la mesure du degré qu'ils occupaient dans la hiérarchie sociale, comme l'indique l'intitulé de plusieurs de ses épîtres, par exemple : *Omnibus episcopis, et viris nobilibus, cunctisque tam majoribus quam minoribus in insula Corsica consistentibus*. Ep. V, 4. — *Archiepiscopis, ducibus, comitibus et universis Christifidelibus clericis et laicis, tam majoribus quam minoribus, in Teutonico regno constitutis*. Ep. IV, 28. — *Clero et populo in Turonensi provincia constitutis*. Ep. VII, 15. — *Duci et genti Venetorum*. Ep. IX, 8. — *Duci et populo Venetiæ*. Ep. IV, 27 et IX, 8. Et, comme nous l'avons déjà remarqué, on voit combien Grégoire avait réussi à gagner les cœurs d'une grande partie du bas peuple en Allemagne, par le reproche que lui en adresse Henri, dans l'épître où il lui annonce sa déposition : *Rectores S. Ecclesiæ.... sub pedibus tuis calcasti, in quorum conculcatione tibi favorem ab ore vulgi comparasti*. Cod. UDALR. BAB. ap. ECCARD. N° 163.

2. *Multum gavisì pro dilectione.... et libertate quam ab antiqua stirpe Romanæ nobilitatis acceptam conservastis*. Ep. IV, 27, *ad Venetos*. *Notum esse credimus.... quod jam ab ineunte ætate terram vestram et libertatem hujus gentis valde dileximus*. Ep. II, 39. *Duci et populo Venetiæ*; V. en outre Ep. IX, 8.

3. *Romana Ecclesia mater sit omnium Christianorum; quæ licet ex consideratione officii sui omnium gentium saluti debeat invigilare, specialem tamen et quodammodo privatam vobis sollicitudinem oportet eam impendere*. Ep. I, 29, *ad Judices Sardinia*.

4. Ep. VIII, 16. R. et N. *Nobilibus comitibus*.

« il pas juste que tu consacres, en retour, au ser-
 « vice du Seigneur, au moins un homme, c'est-à-
 « dire toi-même, en t'efforçant de conserver toutes
 « la pureté de ton cœur et de ton âme? Quant aux
 « devoirs dont tu ne voudrais pas que tes vassaux
 « s'affranchissent à ton égard, ne les dois-tu pas
 « remplir, de ton côté, par amour pour Celui qui
 « t'a créé à son image et t'a racheté de son sang¹? »

Aux rois et aux souverains, soit qu'ils habitas-
 sent dans le voisinage de Rome, toujours disposés,
 comme les princes d'Italie, à lui faire expier sa gé-
 néreuse franchise², soit qu'ils fussent relégués aux
 extrémités du monde, comme les rois scandinaves³,
 il s'appliquait incessamment à offrir les armes de
 l'humilité qu'il jugeait nécessaires pour apaiser,
 dans leur cœur, les tempêtes de l'orgueil⁴.

Écoutons-le s'adressant au roi d'Allemagne lui-
 même : « Vous ne serez vraiment roi, disait-il, que
 « lorsque vous inclinerez devant le Christ, roi des
 « rois, l'orgueil de votre domination, et que vous

1. Dignum est ut cui tuo metui tantam hominum multitudinem
 supposuit, hanc ei vicissitudinem recompenses, ut unum hominem,
 videlicet teipsum, pura semper mente sibi et corde conserves.... ut
 quod a subjectis tibi vis fieri non negligas pro illius amore agere qui te
 ad suam imaginem creavit, et suo precioso sanguine redemit. Ep. IX.
T. nobilissimo comiti. Probablement Thibaut, comte de Champagne.

2. Ep. VI, 37, au prince de Capoue.

3. Ep. VI, 43, au roi de Norwége.

4. Imperatoribus et regibus, ceterisque principibus, ut elationes
 maris et superbiæ fluctus comprimere valeant arma humilitatis, Deo
 auctore, providere curamus.

Lettres
de Grégoire VII
au
d'Allemagne,
au
de Pologne,
et aux rois
de Danemark,
de Hongrie,
de Norwége, etc.

« l'aidez à restaurer et à défendre son Église¹...
« car, autrement, comment pourrions-nous arriver,
« tous tant que nous sommes, à rendre à notre Créa-
« teur et Rédempteur l'honneur que nous exigeons
« de ceux qui sont nos frères et nos compagnons
« de servitude ici-bas? »

Au duc de Pologne il disait : « Ayez toujours
« devant vos yeux ce dernier jour de votre vie qui
« viendra vous ne savez quand, et conservez la
« terreur du dernier jugement, afin de faire usage,
« avec un soin scrupuleux, de l'autorité qui vous
« est commise par Dieu : car, sachez qu'il n'y a
« rien, dans tout ce qui vous a été confié, dont le
« juge suprême ne doive vous demander compte, et
« que vous aurez à subir un jugement d'autant plus
« sévère que les droits et l'autorité dont vous êtes
« investi sont plus étendus³. »

Au roi de Danemark il écrivait : « Nous vous
« supplions, avec un sincère amour, de vous appli-
« quer à exercer, selon la volonté de Dieu, la
« royauté qui vous a été confiée, à mettre d'accord vos
« vertus avec ce grand nom de roi que vous portez,
« à faire toujours régner dans votre propre cœur

1. Tunc demum regiam potestatem recte obtinere cognoscas, si regi regum, Christo, ad restorationem defensionemque Ecclesiarum suarum faciendam, dominationis tuæ altitudinem inclinas. Ep. II, 30.

2. Honorem quem conservis et fratribus nostris exigimus. Ep. III, 7.

3. Scire enim debetis quoniam supernus arbiter quæ vobis commisit irrequisita non relinquet : cui tanto distinctius responsuri estis, quanto ampliora sunt jura et judiciorum moderamina quæ tenetis.

« cette justice qui vous donne le droit de commander
 « à vos sujets... Vous savez que les rois, égaux en
 « cela aux pauvres, finissent par devenir cendre et
 « poussière ; que, tous, nous comparâtrons à ce
 « jugement dernier, d'autant plus redoutable pour
 « nous, prêtres et rois, qu'il nous faudra rendre
 « raison non-seulement de nous-mêmes, mais en-
 « core de tout ce qui nous aura obéi. Vivez donc,
 « mon très-cher frère, et régnez de façon à pouvoir
 « alors envisager sans crainte la face du roi éternel
 « et recevoir de ses mains divines une couronne
 « éternelle et incomparable, en récompense de la
 « bonne gestion de votre dignité terrestre¹. »

Aux princes espagnols, il parlait ainsi : « Vous
 « savez, et vous en avez chaque jour la preuve, vous
 « savez combien la vie est éphémère, combien nos
 « espérances d'ici-bas sont trompeuses. Bon gré,
 « mal gré, il nous faut toujours courir vers notre
 « fin, et rester toujours exposés à un danger cer-
 « tain, sans pouvoir connaître quand la mort nous
 « frappera... Pensez donc à cette fin, pensez à
 « l'amertume du moment où vous sortirez de ce

1. Rogamus te et sincera te caritate monemus.... quatenus eam, per
 cujus principatum subjectis imperas, in corde tuo semper regnare
 justitiam ostendas.... Nosci quod reges æqua conditione ut pauperes
 futuri sunt pulvis et cinis.... Age ergo, dilectissime, ut ita vives,
 ita regnes ut tunc æterni regis et judicis faciem securus aspicias, etc.
 Ep. II, 51, *ad Suenum regem Danorum*.

Voir aussi Ep. V, 10 et VII, 21, à Nacon, fils et successeur de
 Suénon.

« monde, pour pourrir sous terre, pensez au terri-
 « ble jugement qui sera porté sur vos actions, et
 « armez-vous d'avance contre ces périls. Vos ar-
 « mes, vos richesses, votre puissance, consacrez-
 « les non pas uniquement à la pompe séculière,
 « mais surtout à l'honneur et au service du roi
 « éternel : gouvernez, administrez de manière à
 « faire de votre droiture un sacrifice de justice
 « agréable au Tout-Puissant ; de manière à pou-
 « voir compter sur Celui qui seul donne le salut
 « aux rois, qui peut vous arracher à la mort, et
 « transformer les caduques grandeurs dont vous
 « êtes revêtus ici-bas en cette souveraine béatitude
 « et en cette gloire divine, qui n'ont ni rivales, ni
 « mélanges, ni fin¹. »

Et au roi de Hongrie il tenait ce langage : « Nous
 « recommandons à votre prudence de marcher sans
 « détour et sans arrêt dans la voie de la justice,
 « de défendre, avec une piété paternelle, les veuves,
 « les orphelins, les étrangers, et non-seulement
 « de ne pas nuire aux Églises, mais de les préser-
 « ver de la violence et de l'orgueil des envahis-
 « seurs². »

1. Quotidie videtis quam fluxa et fragilis est vita... Arma vestra, opes, potentiam, non ad secularem pompam tantum, sed ad honorem et servitium æterni regis vertite.... ut superinducat vos eminentiori claritate.... et de caducis honoribus quos nunc habetis transferat vos in regnum gloriæ æternæ suæ, ubi nec beatitudine finem, nec gloria corruptionem, nec dignitas habet comparisonem. Ep. IV, 28, regibus, comitibus, ceterisque principibus Hispaniæ.

2. Ep. VI, 29.

Au roi de Castille, il disait : « Votre humilité et
 « votre obéissance vous ont mérité la possession de
 « la vérité divine et de la justice... Mais, comme les
 « cœurs dévots aiment à être encouragés, et que les
 « vertus ont toujours besoin d'être exercées, nous
 « exhortons Votre Altesse à élever son âme de la
 « périssable dignité de ce monde vers celle qui est
 « éternelle ; à user de l'une comme d'une chose
 « qui s'évanouit tout à coup, à rechercher avidement
 « l'autre, qui donne à la fois la plénitude et
 « l'éternité de la gloire... Pour mieux graver nos
 « paroles dans votre cœur, nous vous envoyons une
 « petite clef qui contient une relique des chaînes
 « du bienheureux Pierre, dans l'espoir que Dieu,
 « qui, par un miracle de sa toute-puissance, a
 « brisé les chaînes de fer de son apôtre, vous affranchisse,
 « par ses mérites et son intercession,
 « de la chaîne de vos péchés¹. » Et ailleurs :
 « N'hésitez pas à appeler aux premiers rangs de
 « votre Église les étrangers ou les gens d'humble
 « extraction, quand ils y seront propres, car la ré-
 « publique romaine a dû ses accroissements, si
 « grands au temps des païens et plus considéra-
 « bles encore depuis la domination du Christ, à ce
 « qu'elle a toujours moins estimé la noblesse de

1. Divina dignatio.... usque ad vestra reservavit tempora ut veritatem Dei et justitiam.... vestra mereretur suscipere sublimis humilitas et fidelis obedientia.... vobis claviculam auream in qua de catenis Beati Petri benedictio continetur. Ep. VII, 6.

« race ou d'origine que les vertus de l'âme et du
« corps¹. »

Au roi d'Angleterre, Guillaume le Conquérant, Grégoire parlait ainsi : « Très-cher fils, que j'em-
« brasse toujours avec tendresse dans le Christ, tu es
« déjà la perle des princes de notre temps, et je veux
« que tu puisses, par ta justice et ton obéissance à
« l'Église, servir de règle et de modèle à tous les
« souverains de l'avenir. Que si, éclairés par ton
« exemple, ils ne veulent point se sauver, ta gloire et
« ta récompense n'en seront pas amoindries, et, dans
« ce monde même, le ciel t'accordera, à toi et à ta
« lignée, la victoire, l'honneur et la puissance. Si
« tu avais élevé quelque misérable serf à la ma-
« jesté royale, tu voudrais, n'est-ce pas, qu'il t'ho-
« norât; or, toi que Dieu a pris comme un misé-
« rable serf du péché (car nous naissons tous
« ainsi) pour faire de toi, gratuitement, un roi très-
« puissant, songe et travaille toujours à glorifier
« le tout-puissant Jésus, à qui tu dois tout ce que
« tu es, et que la tourbe des mauvais princes ne
« t'arrête pas. Le mal a toujours la multitude
« pour lui; le bien n'a qu'une élite. Dans une ba-
« taille, plus le nombre des fuyards est grand, plus
« belle est la gloire du preux chevalier qui ré-

1. Cum Romana respublica, ut paganorum tempore, sic et sub Chris-
tianitatis titulis inde maxime, deo favente, excreverit, quod non tam
generis aut patriæ nobilitatem, quam animi et corporis virtutes per-
pendendas adjudicavit. Ep. IX, 2.

« siste. Oui, plus les grands du siècle, aveuglés par
 « l'orgueil, courent se plonger dans l'abîme, plus
 « il te convient, à toi que Dieu a chéri plus qu'eux,
 « de te grandir par l'humilité et l'obéissance. Dai-
 « gne ce Dieu et ce Père tellement imprimer ces
 « vertus dans ton âme, qu'après les triomphes
 « et les conquêtes de ton règne mortel, tu puisses
 « aller siéger à jamais dans le royaume céleste,
 « parmi les saints rois¹ ! »

A la reine d'Angleterre, qui lui offrait d'avance
 tous les présents qu'il voudrait lui demander, il
 répondait : « En guise d'or, de pierreries et de
 « toutes les choses précieuses de ce monde, voici
 « les présents que vous pouvez me donner et que
 « je vous demande, ô reine : menez une vie chaste ;
 « partagez vos biens avec les pauvres ; aimez Dieu
 « et votre prochain² ; estimez et chérissez ce qui
 « est simple et honnête. »

1. Nunc igitur, carissime et in Christo semper amplectende fili....
 talem te volo.... ut, sicut cooperante Deo, gemma principum esse
 meruisti, ita regula justitiæ et obedientiæ forma cunctis terræ prin-
 cipibus esse merearis.... Sicut eum velles.... sic et tu, quem ex servo
 peccati ut misero et pauperculo (ita quippe omnes nascimur) poten-
 tissimum regem Deus gratis fecit.... Nec ab hoc impediat te pessimo-
 rum principum turba. Nequitia enim multorum est, virtus autem
 paucorum. Gloriosius est probato militi, multis fugientibus, in præ-
 lio stare. Pretiosior illa est gemma quæ rarius invenitur.... Et in fu-
 turo cum sanctis regibus ad regna super cœlestia inexcogitabiliter
 meliora feliciter introducat. Ep. VII, 23, écrite l'année après le refus
 de l'hommage par Guillaume.

2. Designastis ut quidquid de vestris vellemus, si notum vobis fie-
 ret, sine mora susciperemus.... quod enim aurum, quæ gemmæ, quæ

A une autre reine il mandait : « Écrivez dans votre
 « cœur ceci, que la souveraine du ciel, la reine exal-
 « tée au-dessus de tous les chœurs des anges, l'hon-
 « neur et la gloire de toutes les femmes, la source
 « du salut et de la noblesse de tous les élus, n'a
 « point dédaigné, sur la terre, de vivre dans la
 « pauvreté et dans la sainte humilité. Dieu ne re-
 « connaîtra pour reine que la femme qui aura
 « gouverné sa vie par la crainte et l'amour de
 « Jésus ; c'est pourquoi tant de saintes femmes,
 « qui n'ont été que des pauvresses ici-bas, sont
 « glorifiées dans le ciel et sur la terre, tandis que
 « tant de reines, et même d'impératrices, sont
 « déshonorées devant Dieu et devant les hommes.
 « Nous vous supplions donc et nous vous enjoii-
 « gnons, de vous efforcer d'attirer vers Dieu l'âme
 « de notre cher fils, votre seigneur et votre roi, de
 « servir l'Église selon vos forces, de défendre les
 « pauvres et les victimes de l'oppression et de l'in-
 « justice¹. »

mundi hujus pretiosa mihi a te magis sunt exspectanda, quam vita casta, rerum tuarum in pauperes distributio, Dei et proximi dilectio, hæc a te munera optamus : ut integra et simplicia diligas nobilitatem tuam precamur. Ep. VII, 26.

1. Scribe in corde tuo, quia summa regina cœli, quæ est decus et gloria omnium mulierum.... imo salus et nobilitas omnium electorum... Illa enim mulier vere apud Deum regina dicitur quæ mores suos in timore et amore Christi moderatur. Inde fit ut.... multæ sæculares etiam reginæ, vel imperatrices apud Deum et homines nec bonam famam valere mereantur. Rogamus ergo te et præcipimus ut semper studeas animum domini tui regis et carissimi filii nostri.... Ep. VIII. 22.

Enfin, au roi de Norwége il écrivait : « C'est de
 « vous qu'il est parlé dans l'Évangile : *Il en viendra*
 « *de l'Orient et de l'Occident pour se reposer, avec*
 « *Abraham et Isaac et Jacob, dans le royaume*
 « *des cieux*¹. Hâtez-vous donc d'accourir. Vous
 « êtes à l'extrémité du monde ; mais, si vous pres-
 « sez le pas, vous serez associé à la royauté de vos
 « premiers pères. Courez au but que la foi, l'a-
 « mour et le désir vous indiquent. Traversez la vie
 « en méditant sur le néant de la gloire humaine.
 « Usez de votre pouvoir pour défendre, pour pro-
 « téger les veuves, les orphelins, et, non-seulement
 « pour aimer la justice, mais encore pour la servir
 « de toute votre énergie². »

Néanmoins, ce qui se manifeste particulièrement dans la correspondance de Grégoire, ce sont les dispositions intérieures de son âme³. Là éclate sa passion dominante, la charité, et la seule crainte qu'il

1. MATT., VIII.

2. De ultimis finibus estis ; sed si curritis, si festinatis, primis patribus in regno sociati eritis. Sit cursus vester fides amor et desiderium. Sit iter vestrum mundi gloriam assidue meditari esse caducam.... Sit vestræ potentiæ usus et exercitatio, subvenire oppressis... justitiam non solum diligere, sed etiam tota virtute defendere. Ep. VI, 13.

3. Le pape ne délie plus du serment de fidélité, mais les peuples se délient eux-mêmes : ils se révoltent, ils déplacent les princes, ils les poignent, ils les font monter sur l'échafaud, ils font pis encore, ils leur disent : Vous ne nous convenez plus, allez-vous-en ! DE MAISTRE, *Du pape*, l. II, ch. II, écrit et publié en 1817. On voit que ce grand homme n'était pas seulement, comme on l'a dit, un prophète du passé.

ce qui frappe
surtout
dans les lettres
de Grégoire VII,
c'est sa passion
pour la justice,
et la crainte
de compromettre
son salut.

ait jamais connue, c'est-à-dire celle de violer la justice¹ et de compromettre le salut de son âme :

« Je dis avec le prophète, écrit-il aux comtesses Béatrice et Mathilde, *que la justice soit votre sacrifice, et alors vous pourrez espérer dans le Seigneur*². Je mets la défense des misérables et des opprimés autant au-dessus des prières, des vigiles, des jeûnes et de toutes les bonnes œuvres, que je préfère, avec l'Apôtre, la charité à toutes les autres vertus. » Et ailleurs : « Nous sommes placés au-dessus des autres hommes confiés à nos soins, bien moins pour leur faire sentir notre puissance que notre justice³. Certes, il nous est bien plus sûr de résister jusqu'au sang pour la défense de la vérité, que de risquer notre salut éternel par complaisance pour l'iniquité. Il nous est plus sûr de mourir pour avoir bravé la puissance des impies que de trahir ces pauvres chrétiens qui aiment leur Dieu, qui obéissent à sa loi et préfèrent la justice à la vie⁴. »

1. Il l'estimait autant chez les autres que pour lui-même : ce qui lui faisait préférer Guillaume le Conquérant à tous les autres princes, c'était son amour de la justice (Ep. IV, 18), et, parmi les Allemands, il ne reconnaît d'autres partisans que ceux qui aiment la justice et le siège de Pierre (Ep. VI, 14).

2. Sacrificate sacrificium justitiæ, et sperate in Domino. *Psalm.* iv. Ep. I, 50.

3. Neque ad hoc prælati sumus, ut nostræ commissos providentiæ potenter magis quam juste tractemus. Ep. I, 81.

4. Certe tutius nobis est defendendo veritatem pro sui ipsius salute ad usque sanguinem nostrum sibi resistere, quam ad explendam ejus

Grégoire termine la lettre qu'on vient de lire par cette belle parole : « L'abandon de la justice c'est
 « le naufrage de l'âme¹. » — « Ma plus grande
 « crainte, écrit-il aux Allemands, c'est d'être ac-
 « cusé devant le Juge suprême de négligence dans
 « l'administration de ma charge². » Puis, s'adres-
 « sant au duc de Bohême : « C'est Dieu, dit-il, qui
 « me pousse et me menace, par son prophète Ézé-
 « chiel, quand il dit : « Si tu ne dénonces pas
 « au criminel son crime, il y mourra, et c'est à
 « toi que je redemanderai son sang³. » — « Je suis
 « prêt à tous les tempéraments pour modérer la
 « rigueur de la doctrine des saints Pères, sauf
 « l'honneur du Roi éternel et le danger de nos
 « âmes⁴. » Je ferai pour le roi Henri tout ce que
 « la justice ou la miséricorde me permettront de

voluntatem iniquitati consentiendo secum, quod absit, ad interitum ruere. Ep. I, 11. Mori tutius est quam legem ejus (Christi) derelinquere, aut pro mundi gloria impiorum potius, si sint potentes, quam eorum personas respicere, qui, licet sint pauperes, legem sui conditoris exquirunt, mandata diligunt, vitam potius quam justitiam deserunt. Ep. II, 12.

1. Cum nobis.... Deserere justitiam, animæ, sit naufragium. Ep. I, 39.

2. Urgente me, præ omnibus, cum eo timore, ne susceptæ me apud supernum Judicem negligentia dispensationis accuset. Ep. I, 39.

3. Per Ezechielem namque prophetam sub interminatione nostri interitus impellimur dicentem : *Si non annuntiaveris iniquo iniquitatem suam, ipse iniquus in iniquitate sua morietur; sanguinem autem ejus de manu tua requiram.* Ep. I, 17.

4. In quo salvo æterni Regis honore, et sine periculo animarum nostrarum.... temperare possemus.... eorum consiliis condescenderemus. Ep. III, 10.

« faire sans danger pour mon âme et pour la
« sienne. »

On remarque que cette réserve ne diffère en rien de celle que le pape avait déjà faite au sujet de Robert Guiscard, le seul défenseur du Saint-Siège¹ qu'il y eût en ce moment, et qu'il était si essentiel de ménager !

La tendresse
de Grégoire VII
éclate surtout
dans ses
épanchements
avec
ces princesses
Béatrice
et Mathilde.

La tendresse de cœur de saint Grégoire éclatait surtout dans ses épanchements avec Béatrice et Mathilde, ces nobles et courageuses princesses qu'il nommait, à juste titre, les filles de saint Pierre, ses propres sœurs², dont il faisait mémoire chaque jour dans ses prières³, et qui lui rappelaient les saintes femmes de l'Évangile au tombeau du Seigneur, où elles aussi venaient chercher, avec un pieux amour, l'Église captive et ensevelie, pour ainsi dire, dans le sépulcre des afflictions, afin de travailler à la résurrection de sa liberté⁴. Le pape écrivait dans tout l'abandon de la paternité

1. Sicut et te agere et me suscipere decet sine periculo animæ tuæ et meæ. Acte d'investiture, inséré dans le *Regist.*, lib. VIII, ep. 1 et 2.

2. Sicut sororum nostrarum et filiarum sancti Petri. Ep. II, 9.

3. *Ibid.*

4. Per vos illæ mulieres olim quærentes Dominum in monumento sæpe nobis ad memoriam redeunt... ita vos Ecclesiam Christi quasi in sepulcro afflictionis positam, præ multis, imo præ omnibus terrarum principibus, pro amore visitatis, et ut ad statum libertatis suæ resurgat, totis viribus connitentes, etc. Ep. I, 85, à l'impératrice Agnès, qu'il associait aux deux illustres comtesses dans ses éloges et dans son affection.

spirituelle et avec cette vive et confiante affection qui servit de prétexte à la calomnie¹ : « Nous aurons à vous rendre compte de nos actions, et nous vous donnons ainsi la marque la plus certaine de la force de l'affection qui nous attache à vous². Adieu, amies bien-aimées dans le Christ, sachez que nous vous tenons, au fond de notre cœur, comme enchaînées à notre amour³. » Enfin, dans cette correspondance se trahit le secret des nobles douleurs, des dégoûts de vivre, des tristesses passagères d'une grande âme écrasée sous le poids d'angoisses qui la jetaient dans l'abattement, mais qui finissaient toujours par se transformer en élans passionnés vers le ciel. « Je suis guéri, » écrivait-il aux deux comtesses, je suis revenu d'une grave maladie, contre tout espoir, et j'en ai regret. Car mon âme soupirait de toutes ses forces après cette céleste patrie où Celui qui contemple mes tristesses et mes labeurs prépare à ma fatigue le repos et le rafraîchissement. Me

1. Hæc est mulier illa, de qua ab obrectatoribus fidei, et conculcatoribus veritatis crimen incestus sancto Pontifici objiciebatur. Cui si deessent meritorum laudes, hoc solum satis eam commendabilem redderet, quod cum tali viro, dum exprobratur, dum convicia suscipit, dum impropria audit, approbatur, honoratur, laudatur. HUG. FLAVIUS., p. 228.

2. Vobis rationem de factis nostris non inviti reddimus, in eodemque quanta vis dilectionis, qua vobis adstringimur, non alia vobis adhuc certiora signa dedimus. Ep. I, 77.

3. Valete in Christo, carissimæ, et in nostra dilectione corde tenus vos annexas esse scitote. Ep. I, 11.

« voici donc rendu aux ennuis accoutumés, aux
 « sollicitudes sans fin, condamné à souffrir, cha-
 « que heure du jour, comme une mère en travail,
 « sans pouvoir sauver l'Église de son naufrage¹. »

A Hugues de Cluny il adressait ces paroles :

« Que de fois n'ai-je pas demandé à Jésus ou de
 « m'enlever de cette vie, ou de me rendre utile à
 « notre mère commune ! et, cependant, il ne m'a
 « pas encore arraché à mes tribulations, et ma vie
 « n'a encore servi de rien à cette mère dont il a
 « voulu que les liens fussent aussi des chaînes pour
 « moi². Une immense douleur m'assiège de toutes
 « parts : l'Église orientale a déserté la foi catholi-
 « que, et le démon la punit déjà de lui avoir obéi,
 « en faisant égorger ses enfants par la main des
 « barbares, comme pour empêcher leur repentir.
 « Si je regarde à l'occident, au nord, au midi, c'est
 « à peine si j'y trouve des évêques légitimes par
 « leur avènement ou par leurs mœurs ; parmi tous
 « les princes séculiers, je n'en connais pas qui pré-
 « fèrent la gloire de Dieu à la leur, et la justice au
 « lucre. Les Romains, les Lombards, et ces Nor-

1. *Tendebat anima nostra, et toto desiderio ad illam patriam anhelabat, in qua Ille, qui laborem et dolorem considerat, lassus quietem et refrigerium præstat. Verum reservat adhuc.... in singulas horas, quasi parturientis dolores et angustias patimur, dum pene in oculis nostris naufragantem Ecclesiam nullo valemus eripere gubernaculo.*
 Ep. II, 9.

2. *Tamen de magna tribulatione adhuc non eripuit, neque vita mea prædictæ matri, cujus me catenis alligavit, ut sperabam profuit.*
 Ep. II, 49.

« mands au milieu desquels je vis, sont, en quel-
 « que sorte, pires que les juifs et les païens, comme
 « je le leur dis souvent... Entre une douleur cha-
 « que jour renouvelée et une espérance, hélas !
 « trop souvent déçue, battu de mille tempêtes, je
 « ne vis plus que comme un moribond. J'attends
 « Celui qui m'a enchaîné de ses liens, qui m'a ra-
 « mené, malgré moi, dans cette Rome où je suis
 « depuis vingt ans contre mon gré ; je lui crie sou-
 « vent : Hâte-toi, ne tarde pas de venir ! Affran-
 « chis-moi pour l'amour de la bienheureuse Marie
 « et de saint Pierre !... Si tu avais imposé un poids
 « pareil à Moïse ou à Pierre, je crois qu'il les au-
 « rait accablés. Que sera-ce donc de moi qui ne
 « suis rien auprès d'eux ? Il faut donc, ô Jésus,
 « ou que tu régisses toi-même le pontificat avec
 « ton Pierre, ou que tu consentes à voir succomber
 « ton serviteur et le pontificat écrasé avec lui¹. »

Heureusement le grand pape connaissait un re-

1. Circumvallat enim me dolor immanis et tristitia universalis,... Romæ, in qua coactus, Deo teste, jam a viginti annis inhabitavi.... Inter dolorem, quæ quotidie in me renovatur, et spem quæ nimis, heu ! protenditur, mille quassatus tempestatibus quoquomodo moriens vivo.

Etenim qui me suis allegavit vinculis, et Romam invitum reduxit, illicque mille angustiis præcinxit exspecto. Cui frequenter dico : Festina, ne tardaveris.... meque libera amore B. Mariæ et S. Petri. *Ibidem.*

2. Frequenter hæc vita nobis est tædio, et mors carnis desiderio.... Ad illum gemens clamo : Si Moysi et Petro.... restat ergo ut aut tu ipse cum tuo Petro pontificatum regas, aut me succumbere, et eundem pontificatum confundi cernas. Ep. V, 21, au même Hugues.

mède à tant de douleurs : tous les trésors de la vie spirituelle lui étaient ouverts, car il ne cessait de recourir à la prière, et, alors, il lui arrivait de s'écrier : « O Jésus, divin consolateur, « vrai Dieu et vrai homme, lorsque tu tends la « main à ma misère, tu me rends la joie ; mais, « en moi-même, je meurs incessamment, et ne « revis quelques instants qu'en toi¹ ! »

Convaincu que les défaites de la bonne cause ne provenaient que des péchés de ses défenseurs², Grégoire VII regardait comme ses meilleurs auxiliaires les prières des âmes pures : il invoquait donc, à cette fin, celles des moines de Cluny³, celles de la communauté du Bec et de l'abbé Anselme⁴ qui devait bientôt marcher si glorieusement sur ses traces. Avec quelle effusion ne citait-il pas les paroles d'encouragement puisées dans les saints Pères, lorsqu'il recommandait à la comtesse Mathilde la fréquente communion ! « Celui qui a reçu une bles-

1. Cum pauperi Jesus, ille pius consolator.... manum porrigit, valde tristem et afflictum lætificat.... in me quippe semper morior, sed in eo interdum vivo, et cum viribus omnino deficio. *Ibid.*

2. Quoniam nihil in terra sine causa fit.... quod dudum sancta Ecclesia fluctuum procellarumque mole concutitur, quodque tyrannicæ percussione hactenus rabiem patitur, non nisi nostris peccatis exigentibus evenire credendum est. Ep. VIII, 9, ad Germanos.

3. Precor, exoro, rogo ut eos qui merentur audiri pro vitæ meritis, rogites... ut pro me Deum exorent ea caritate.... qua debent universalem diligere matrem. Ep. II, 49.

4. Credentes pro certo.... Ecclesiam Dei.... tuis similibusque tui precibus etiam ab instantibus periculis Christi subveniente misericordia posse cripi. *Inter epist. S. Anselmi*, t. II, n. 51.

« sure, désire le remède ; or, notre blessure, c'est
 « le péché ; notre remède, c'est le divin sacrement.
 « Comme la femme est poussée par la nature à
 « nourrir de la fécondité de son lait l'enfant qu'elle
 « a mis au monde, ainsi le Christ nourrit sans cesse
 « de son sang ceux qu'il a régénérés¹. »

Avec quelle humble et tendre confiance, soit qu'il eût, pour la seconde fois, une sentence à fulminer contre le souverain de l'Allemagne, soit qu'il sentit le besoin d'épancher son cœur dans le secret d'une correspondance, avec quelle tendre confiance il invoquait le secours de la Reine des cieux² ! Comme il la priait ardemment de veiller au salut de Mathilde, elle qu'il considérait comme la plus haute, la plus sainte, la meilleure des protectrices, comme la mère la plus douce envers les pécheurs, la plus prompte à les relever de leurs chutes et à les récompenser de leur amour³ !

Cette tendre dévotion envers Notre-Dame lui

Tendre dévotion
de Grégoire
envers
la sainte Vierge

1. Qui vulnus habet, medicinam requirit. Vulnus est quia sub peccato sumus.... Sicut mulier affectionis natura cogente genitum alere sui lactis fecunditate festinat, sic et Christus quos ipse regenerat suo sanguine semper enutrit. Citations de S. Ambroise et de S. Jean Chrysostome in Ep. I, 47.

2. Voir actes des conciles de Rome de 1076 et 1080 ; et Ep. IV. 1. aux Allemands ; VI, 14 au duc Wolf de Bavière ; VIII, 22 à une reine ; IX, 2 au roi Alphonse de Castille et ailleurs.

3. De matre vero Domini, cui te principaliter commisi et committo et nunquam committere omitiam.... quanto altior et melior ac sanctior est omni matre, tanto clementior et dulcior circa conversos peccatores et peccatrices.... Invenies illam promptiorem carnali matre, et mitiorem in dilectione tui... Ep. I, 47, à Mathilde.

valut, pendant ses maladies, plus d'une vision où la Mère de Dieu lui révéla, par de salutaires avertissements, les voies de la perfection¹. C'est là l'un des caractères et l'un des privilèges de sainteté que l'Église nous enjoint de reconnaître en Grégoire VII.

Des guérisons surnaturelles, opérées par l'intercession du pontife, et d'autres miracles encore attestèrent cette sainteté à ses contemporains, dès sa jeunesse et pendant toute sa vie¹. On raconte, entre autres faits, que, comme il célébrait la messe au Mont-Cassin, où il avait été conduit par Robert Guiscard, vers la fin de sa carrière², deux paysans se présentèrent pour l'examiner de près. Or, comme ils suivaient, avec une ardente curiosité, tous les mouvements du pape, l'un d'eux tout à coup tomba en extase, et vit une colombe blanche, au col d'or, descendre du ciel, se poser sur l'épaule droite du

1. PAUL BERNRIED, I, 32, 33. La sainte Vierge lui fit savoir qu'elle comptait l'appeler dans le chœur des vierges du Paradis, mais qu'il avait perdu ses droits à cette faveur, parce que, en recevant la visite de sa nièce, pendant une très-grave maladie, il avait demandé à cette jeune fille, en jouant avec ses colliers, quand elle pensait à se marier. — Ut nepti animæ suæ super ægritudine sua levigaret, monilia ejusdem manu tenens, an nubere vellet requisivit.

2. Signa etiam et prodigia, quæ per orationes papæ frequentius fiebant, et zelus ejus ferventissimus pro Deo et Ecclesiasticis legibus, satis eum contra venenatas detractorum linguas communiebant. LAMBERT. SCHAFFN., ann. 1077. Cf. PAUL BERNRIED, c. 7 et 35.

3. Telle est la version donnée par Baronius dans la *Chronique du Mont-Cassin*, l. III, c. 54. Paul Bernried, c. 30, place le lieu du miracle au Latran, et la date immédiatement après l'élection du pontife.

pape, étendre les ailes sur sa tête et plonger le bec dans le calice qu'il venait de consacrer¹. L'apparition trois fois renouvelée de saint Pierre au même paysan décida ce dernier à faire part de sa vision à Grégoire lui-même, afin de l'exciter à persévérer dans son œuvre avec le concours de l'Esprit-Saint². Grégoire, au milieu de l'accablement d'affaires séculières arrivant de tous les coins du monde, avait parfois des extases qui le délivraient pour un moment de son fardeau et le transportaient, par la contemplation, au sein des béatitudes du paradis. Dès qu'il lui était donné de goûter quelques heures de solitude, des visions célestes venaient aussitôt retremper et rafraîchir son âme³. Ces grâces surnaturelles n'altéraient en rien l'humilité qui faisait comme le fond de son être, et qui jamais ne ralentirent ses efforts pour mériter le ciel. La fervente dévotion du pontife recherchait avec ardeur ce don des larmes, au sein de la prière,

1. Duo rustici, non improbabili curiositate ducti.... Alter eorum, velut in extasin raptus, vidit columbam, de cœlo descendere humerisque dextro Gregorii insidentem alis extensis caput ejus velare, completo canone... calici rostrum, ut sibi visum est, immisit. PAUL BERNARD, I, c. Vir quidam, Johannes nomine livei coloris columbam, cujus guttur videbatur esse aureum... PETR. DIAC., 1. c.

2. Vade, quantocius auribus Papæ hoc ipsum intimato, ut constanter vigore S. Spiritus cœptum opus peragat. PETR. DIAC. 1. c.

3. In ipsis sæcularibus negotiis sæpius excessit mente, exhilarato spiritu suo cœlesti contemplatione : qui si privatus interdum existeret, revelationibus etiam divinis jucundatus est et confortatus. *Vit. S. Anselm. Lucens.*, c. 3, in Act. SS. O. B., t. IX, p. 473.

Grégoire
domptait en lui
jusqu'aux
penchants les
plus innocents
de la chair.

qui était si cher à la piété du moyen âge¹, comme l'attestent les historiens contemporains. Il faut ajouter, comme un dernier trait au portrait moral du grand pape, qu'il ne reculait devant aucune des mortifications minutieuses de la vie claustrale ; que, monté sur le trône pontifical, il réprimait sa chair par les jeûnes, les vigiles et l'usage de la discipline, comme le dernier des religieux², et que ce héros, ce géant des batailles de la foi, ce vainqueur, ce conquérant, dont le nom a rempli le monde, avait appris à dompter sa volonté et jusqu'aux plus innocents penchants de la chair, au point de se priver de certains légumes tels que les poireaux et les oignons, parce qu'il avait trouvé trop de plaisir à s'en nourrir³. Aussi ne faut-il jamais l'oublier : ce n'est pas seulement un grand homme, mais un grand saint que les catholiques vénèrent dans Grégoire VII. Il ne nous suffit pas de l'admirer et de bénir sa mémoire : nous avons le droit et le devoir de l'implorer et de réclamer son intercession auprès de Dieu. Car son nom, après avoir resplendi d'un éclat sans pareil, dans les annales de l'histoire, a été inscrit par l'Église dans le livre le plus glorieux qu'il ait

1. PAUL BERNRIED, c. 32 et 33.

2. Completis itaque duarum hebdomadarum vigiliis, jejuniis et corporali disciplina. PAUL BERNRIED, c. 32, ap. Act. SS. O. B., t. IX.

3. C'est saint Pierre Damien qui nous révèle ce trait dans une lettre adressée à Grégoire : Ipse mihi nuper confessus es quoniam ideo te funditus purrurum sive cœparum perceptione compescis, quia videlicet his acuminibus uberius delectaris. *Opusc.* 33, c. 1.

été donné aux hommes d'écrire, dans le Martyrologe¹.

A qui étudie le cours des siècles, sous le point de vue catholique, il importe bien moins de relever les succès matériels de l'Église, que de constater la présence toujours persistante de la puissance surnaturelle de la foi, le triomphe du sentiment chrétien, le maintien de la dignité et de la pureté de l'âme, dans les grands événements et les grands représentants de son histoire. Or, nulle part cette joie du cœur fidèle ne se manifeste plus complète qu'en lisant la vie de Grégoire VII. Chez lui, en effet, existe au plus haut point, la divine indépendance de l'âme rachetée par le sang d'un Dieu, à l'encontre des forces du monde et du démon. Et, nous ne craignons pas de le proclamer, c'est là surtout ce qu'il faut voir dans cette fameuse entrevue de Canosse, où le jeune et magnifique² représentant de la puissance impériale et de la première souveraineté laïque de l'Europe dut se prosterner, dans les humiliations de la pénitence chrétienne, devant le petit vieillard de basse condition³.

1. Voici comment est conçue sa mention au Martyrologe romain : *Salerni ; depositio Beati Gregorii papæ septimi Ecclesiasticæ libertatis propugnatoris ac defensoris acerrimi.*

2. Henri IV avait alors vingt-six ans : *In turba procerum cæteris eminentior et major seipso videbatur.... in vultu terribile quoddam decus præferebat.* ALBERTI LEODIENS. *epist. de Vit. Henr. IV*, ap. GOMBASTI, *Apolog.*, pro Imp.

3. *Homuncio exilis staturæ.* WILL. MALM., *De gestis reg.*, lib. III, p. 60. *Quantquam statura pusillus esset.* LABB., *Concil.*, *Vit. Gregorii VII*, t. XII, p. 230,, ed. COLETTI.

qui gouvernait l'Église de Dieu. Certains apologistes récents de la papauté ont voulu voir là le triomphe de la race méridionale sur celle du Nord, si longtemps oppressive, de la civilisation sur le monde barbare, de l'intelligence sur la force matérielle. Ah ! n'amoindrissons pas, par une fausse et profane grandeur, la véritable majesté d'un tel spectacle... Osons dire que ce fut là une victoire indépendante de toutes les questions de race, de temps ou de rivalités terrestres, une victoire telle que l'Église en a de tout temps remporté par milliers, quoique avec un éclat moins resplendissant, mais telle que le dernier des curés ou le plus ignoré des moines en peut remporter, chaque jour encore, c'est-à-dire la victoire de l'humilité sur l'orgueil, d'une conscience énergique et droite sur la violence un instant désarmée, de l'âme soumise à Dieu sur la chair révoltée, du devoir chrétien sur la passion humaine, en un mot, la victoire de toutes les forces surnaturelles qui constituent à jamais la divine indépendance de l'Église, à l'encontre de toutes les ruses et de toute la violence de ses ennemis.

De son vivant, Grégoire ne connut guère que ce genre de succès tout spirituel, et il dut l'acheter au prix des épreuves les plus dures et de mécomptes amers qui se prolongèrent jusqu'à son dernier jour. Il l'avait prévu, et il en avait d'avance accepté les conséquences : « Si j'avais voulu, disait-il souvent, laisser régner les princes et les grands de

Le triomphe
du pape
Grégoire VII
fut la victoire
de l'humilité
sur l'orgueil,
et de l'âme
soumise à Dieu,
sur la chair
révoltée.

« la terre au gré de leurs passions ; si je m'étais
 « tû en les voyant fouler aux pieds la justice de
 « Dieu ; si, au péril de leur âme et de la mienne,
 « j'avais dissimulé leurs crimes ; si l'amour de
 « la justice et l'honneur de la sainte Église ne
 « m'avaient tenu au cœur, ah !... j'aurais pu
 « compter sur plus de soumission, de richesses,
 « de repos et d'hommages qu'aucun de mes pré-
 « décesseurs. Mais, sachant bien qu'un évêque n'est
 « jamais plus évêque que lorsqu'il est persécuté
 « pour la justice, j'avais résolu d'encourir la haine
 « des méchants, en obéissant à Dieu, plutôt que de
 « provoquer sa colère par une coupable complai-
 « sance pour eux. Quant à leurs menaces et à leur
 « cruauté, je n'en tiens nul compte, car toujours
 « je serai prêt à mourir plutôt que de consentir à
 « partager leur iniquité et à trahir la justice¹. »

1. Si principibus et divitibus terræ vestræ regnare pro libidine, et justitiam Dei conculcare taciti consentire vellemus, profecto amicitias, munera, subjectiones, laudem, et magnificas ab eis honorificentias habere possemus. Ep. II, 12, à l'évêque de Halberstadt. Peccatorem me esse, sicut verum est, confiteri minime piget. Verum si causa odii vel detractationis eorum qui in nos fremunt, subtiliter investigetur, profecto non tam alicujus iniquitatis meæ intuitu, quam ex veritatis assertionem, injustitiæque contradictione, illos in nos exercisse patebit. Quorum quidem servitia et largissima munera, nos satis abundantius multis antecessoribus nostris habere potuimus, si ad periculum illorum et nostrum, veritatem silere, malitiamque ipsorum dissimulare maluissemus. At nos certe (ex hujus vitæ termino et temporalium commodorum qualitate) perpendentes nunquam melius quanquam posse Episcopum nominari, quam quum persecutionem patitur propter justitiam, decrevimus potius divinis mandatis obtem-

Grégoire tint parole jusqu'au bout, comme le témoignent les derniers mots qui sortirent de ses lèvres, sur son lit de mort, à Salerne, le 25 mai 1085, jour de saint Urbain, pape et martyr :
 « Mes bien-aimés frères, dit-il aux cardinaux
 « et aux évêques qui l'entouraient, je ne tiens
 « aucun compte de mes épreuves et n'ai con-
 « fiance qu'en une seule chose, c'est que j'ai tou-
 « jours aimé la justice et détesté l'iniquité ; mais
 « voilà pourquoi je meurs dans l'exil¹. » A quoi un évêque répondit : « Seigneur, vous ne sauriez
 « mourir dans l'exil, car Dieu vous a donné tous
 « les peuples en héritage, et a fixé les limites de la
 « terre pour bornes à votre pouvoir². »

Cet évêque avait raison : ce n'était point là un exil. C'était une mort digne d'un tel champion ; c'était le sceau d'une victoire que la postérité

perando pravorum inimicitias incurrere, quam illis male placendo iram Dei provocare. Ep. IX, 2, au roi de Castille. Tu ipse, amande frater, cognoscis quid si nos amor justitiæ et honoris Ecclesiæ non teneret.... nullus aliquando antecessorum meorum.... iam amplum et devotum servitium.... habere potuerunt. Verum quoniam illorum minas et sævitiam pro nihilo ducimus, magis, si necesse erit, mortem suscipere parati erimus, quam impietatis eorum assensum præbere aut justitiam relinquere. Ep. IX, 11, à l'abbé du Mont-Cassin.

1. Ego, fratres mei dilectissimi, nullos labores meos alicujus momenti facio, in hoc solummodo confidens quia semper dilexi justitiam et odi iniquitatem, propterea morior in exilio. — La première partie de la phrase est empruntée au Ps. XLIV.

2. Quidam venerabilis episcopus : Non potes, Domine, mori in exilio, qui vice Christi et apostolorum ejus divinitus accepisti gentes hæreditatem et possessionem terminos terræ. PAUL BEARNIER, *Vit. Gregor.*, 12 ap. Bolland., p. 140.

seule pouvait apprécier, car, il faut bien le dire, Grégoire ne se serait pas trompé dans son choix, quand même il n'eût envisagé que le triomphe terrestre de sa cause. Eût-il été vaincu, n'eût-il recueilli d'autre fruit de son courage que la défaite et l'exil, sa gloire n'en aurait pas été moins belle. Mais il a réussi, et l'histoire des grandes luttes humaines n'a pas conservé le souvenir d'un succès plus complet et plus durable que le sien. Il avait trouvé l'Église avilie au dedans, asservie au dehors : il sut à la fois la purifier et l'affranchir. Grâce à lui, l'incontinence du clergé, au moment de devenir une loi générale, disparut, et ce côté, si vulnérable chez tout homme chargé d'enseigner la vérité, n'a plus été sérieusement attaqué depuis lui : il a fait du célibat l'impérissable apanage du sacerdoce catholique. Grâce à lui, la simonie a été solennellement proscrite, et, quoique se déguisant sans cesse sous mille formes perfides, elle a fini par être complètement extirpée du sein de l'Église. Grâce à lui, mais seulement après cinquante ans d'une guerre commencée par ses décrets et dirigée par son esprit, l'institution des évêques, véritable base du gouvernement ecclésiastique, a cessé d'être confondue avec l'investiture laïque ; grâce à lui surtout, l'indépendance des élections pontificales, annulée pendant deux siècles par l'usurpation impériale, a été garantie pour toujours¹.

1. Ita plane persecutionibus indesinentibus, diversi generis æruni-

Grégoire a légué
à
ses successeurs
une autorité
contre laquelle
aucune puissance
humaine
n'a pu prévaloir.

A partir de son pontificat, le consentement d'empereurs ne fut plus ni demandé ni même offert : il a légué à ses successeurs un trône où ils ne pouvaient monter sans qu'aucun pouvoir humain vînt énerver et discréditer leur autorité, en prétendant la comprimer. Il leur a légué plus encore : plus magnifique exemple de cette force mystérieuse et immortelle, toujours ignorée des persécuteurs parce qu'elle est voilée sous la sainte faiblesse de l'Église, mais qui leur survit à tous, qu'ils ne provoquent jamais impunément et qui éclate toujours au moment le plus imprévu, pour confondre leurs ruses et laisser leurs violences. Dans tout ce que Grégoire VII a triomphé, et son triomphe s'est prolongé jusqu'à nous. Le seul point où son œuvre n'a pas duré, bien que continuée avec autant de courage que de constance par ses successeurs pendant trois siècles ; le seul point où l'avenir ne lui a point donné complètement raison, c'a été dans l'établissement du pouvoir d'arbitrage suprême entre les couronnes¹ et les peuples, pouvoir que les plus sages, *atque sæpe cædibus sacerdotum multo felicius paritur Ecclesiæ pax, libertas acquiritur atque confirmatur Ecclesiastica, et salus quaeritur animarum. Sic sacerdotes suos pugnare et vincere Christus docuit, cujus passionibus et infirmitatibus robur ac fortitudo, ac morum denique vita est fidelibus comparata. Montiar nisi ista jam experimento rerum præsentium monstrari possint, per Gregorium nempe vindicatas e manibus principum Ecclesiarum investituras, liberam electionem Romanorum pontificum postliminio restitutas, disciplinam Ecclesiasticam collapsam penitus reparatam, et alia innumera bona parta.* BARONIUS, *Ann.* ad. ann. 1085.

1. Henri IV de France et Leibnitz. Voir la très-remarquable opinion

grands esprits ont toujours désiré, admiré, et qu'il croyait déduire sincèrement de l'exemple de ses prédécesseurs, de l'assentiment unanime des nations chrétiennes et de la constitution politique et religieuse de la société d'alors. Il n'avait, du reste, jamais prétendu lier la conscience des chrétiens par aucun décret solennel¹, au sujet de ce pouvoir qui pouvait être un bienfait pour la société temporelle, mais qui n'était absolument nécessaire ni à l'autorité ni à la liberté de l'Église. Après l'avoir à l'envi reconnue et invoquée, les rois d'abord, les peuples ensuite, ont trouvé bon de repousser cette juridiction maternelle, que depuis longtemps l'Église n'a plus exercée ni même réclamée ; les rois ont secoué le joug des idées et des croyances qui les rendaient justiciables de l'Église : mais, comme il faut un frein à toute souveraineté ici-bas, et que, grâce au ciel, ce frein ne manquera jamais, d'autres se sont érigés en juges des princes. Or, on sait combien leurs arrêts ont été respectueux et indulgents, combien les trônes en ont été consolidés. Quant aux peuples, ils se sont unis, d'accord avec leurs maîtres, pour renverser la barrière que l'Église avait élevée entre les faibles et les forts, et l'on assure que ç'a été un bonheur et un progrès, pour

de celui-ci dans son *Tractatus de jure suprematus*, cité par Gosselin, p. 471 et 511, et ses *Lettres à M. Grimarel*.

1. C'est ce qu'avoue Fleury lui-même : *Discours sur l'histoire ecclésiastique*, de 600 à 1100 ; 9, 18.

la société tout entière, que le silence de ce grande voix qui parlait de si haut aux rois et a peuples. Est-ce la vérité ? Le supplice de Louis X le partage de la Pologne et la Révolution française sont là pour prouver ce que les uns et les autres ont gagné.

LIVRE XX

LES PRÉDÉCESSEURS DE CALIXTE II

**Omnis pontifex ex hominibus assumptus,
pro hominibus constituitur in iis quæ sunt
ad Deum, ut offerat dona et sacrificia pro
peccatis : qui condolere possit iis qui
ignorant et errant, quoniam et ipse cir-
cumdatus est infirmitate.**

HÆBR. V, 1, 2

CHAPITRE PREMIER

Victor III, Urbain II, Pascal II et Gélase II¹.

Robert Guiscard et Anselme de Lucques suivent de près Grégoire VII dans la tombe. — L'abbé Didier, du Mont-Cassin, est nommé pape sous le nom de Victor III. — Héroïsme de la comtesse Mathilde. — Les princes normands de la Sicile restent fidèles au saint-siège. — Des moines français concourent à la restauration catholique de l'Espagne — Henri IV est battu à Bleichsseld le 10 août 1086. — Mort de Burkhard, évêque de Halberstadt. — Henri IV rejette les offres de paix des princes catholiques. — Belle lettre du comte de Thuringe à l'archevêque de Magdebourg. — Le moine Manegald réconcilie l'Alsace avec le saint-siège. — Mariage regrettable de la comtesse Mathilde avec le duc Welf. — Urbain II restaure les églises de la Sicile et érige en métropole celle de Pise. — Saint Bruno fonde l'ordre des Chartreux. — Sa mort. — Les villes lombardes s'arment contre Henri IV. — Grande détresse du pape, qui est secouru par Geofroy l'Angevin. — Confession publique de l'impératrice Adelaïde au concile de Plaisance.

Grégoire mourut à Salerne, le jour de saint Urbain pape et martyr (25 mai 1085). On l'enterra auprès des reliques de l'apôtre et évangéliste saint Matthieu, qu'il avait toujours spécialement vénéré. Il fut pleuré par les pauvres¹, les

1. De cujus obitu omnes religiosi utriusque sexus, et maximo pauperes, doluerunt. BERTH. CONST. *Chron.* ad ann. 1085.

moines¹, les Normands², et tous ceux qui avaient été ses alliés devant Dieu et devant les hommes. Robert Guiscard, qui l'avait aimé comme un père, d'un constant et pieux amour, descendit dans la tombe quelques mois après son ami³, à la fin d'une campagne victorieuse contre les schismatiques grecs. On l'inhuma, comme il convenait à un preux de son temps et de sa race, dans une abbaye bénédictine, fondée par lui à Venouse⁴. Ce grand coup n'ébranla en rien la cause de l'Église : Grégoire ne laissait pas, en mourant, un empire à partager entre ses lieutenants ; il avait fondé, au sein de la chrétienté, un esprit désormais impérissable : il avait appris à tous les catholiques, à tous les cœurs généreux et purs, à se liguer contre les traîtres et les oppresseurs ; il avait créé, avec cette élite, une armée qui, maintes fois encore, devait être vaincue, mais plus jamais anéantie. Aussi la mort du grand homme n'amena-t-elle aucun

1. Nunc monachi fletunt, monachus quia noscitur esse.

Donizo, in *Math.*, II, 3.

2. Dux non se lacrymis audita forte coerces
Morte viri tanti : non mors patris amplius illum
Cogeret ad lacrymas.
. Quia magnus amoris
Vivere dum licuit, nexus conjunxerat illos, etc.

Guill., Apuliens., l. V, p. 277, ap. Murat.

3. A Céphalonie, le 17 juillet 1085. Robert s'était distingué, comme il convenait à un chevalier normand et à un allié de saint Grégoire VII, par d'immenses largesses envers le Mont-Cassin.

4. *Historia Roberti Guiscardi*, éd. Champollion, p. 320, 1835.

triomphe pour ses adversaires, aucune défection parmi les champions de l'Église.

Cependant les dangers restaient les mêmes, et les moyens humains qu'on pouvait leur opposer étaient insignifiants. La mort de Robert Guiscard semblait devoir exposer la naissante souveraineté des Normands aux périls d'une succession partagée; Rome était en effet aux mains des Impérialistes; en Allemagne, le parti catholique n'avait dans son roi élu, Hermann de Luxembourg, qu'un chef insuffisant. Le premier besoin de l'Église était de trouver un digne successeur à Grégoire VII. Celui-ci, à son lit de mort, avait désigné quatre candidats parmi les moines dont il avait pu apprécier le zèle et le courage : Didier, abbé du Mont-Cassin, en première ligne; puis, Hugues, abbé de Cluny; Odon, moine du même monastère, cardinal-évêque d'Ostie, et Anselme, également moine de l'obédience de Cluny et évêque de Lucques¹.

Pour la première fois, depuis plusieurs siècles, les évêques et les cardinaux allaient donc pourvoir à l'élection du pontife suprême, en dehors de toute préoccupation de la puissance impériale, et sceller ainsi définitivement la grande conquête de Grégoire. Dociles à sa voix et à ses dernières volontés, les prélats portèrent leur choix d'abord sur l'abbé du Mont-Cassin, et, malgré son refus absolu, ils entre-

1. LEO OSTIENS., l. III, c. 64.

prirent, d'accord avec les princes normands, de le contraindre à accepter. Cette résolution dut être fortifiée par la mort du plus saint des candidats à la papauté, d'Anselme de Lucques, à qui Grégoire mourant avait légué sa mitre, comme un présage pour l'avenir¹. Anselme, ministre et confesseur de la Grande Comtesse, avait été, après Hildebrand, le principal appui des orthodoxes en Italie; sa bénédiction entraînait les soldats de Mathilde à la victoire²; sa sainteté les retenait dans le devoir, en domptant dans leurs cœurs les passions séculières³; son zèle pour la régularité ecclésiastique le poussait à professer qu'il vaudrait mieux, pour l'Église, n'avoir ni clercs ni moines, que d'en avoir d'irréguliers⁴. L'exemple et l'affection de Grégoire avaient seuls pu consoler Anselme d'avoir abandonné sa retraite monastique pour affronter les orages du monde⁵. Privé d'un tel guide et d'un tel ami, Anselme sentit les sources

1. Ille moriens mitram capitis sui transmisit isti, quasi potestatem suam ligandi et solvendi, sed et miraculi, credo faciendi. *Acr. SS. O. B.* IX, 481. Il mourut le 18 mars 1086; il était neveu du pape Alexandre II.

2. *Acr. SS. O. B.*, t. IX, p. 479.

3. Milites domus illius, etsi nimium sæculares, in illum tamen respexerunt omnes, plus ipsum quam naturalem dominam metuentes. *Ibid.*, p. 481.

4. Se malle ut in Ecclesia nullus esset vel clericus vel monachus, quam irregularis et irreligiosus. *Ibid.*

5. Dum vitam memoravit monasticam, quam se crebro dessevit amisisse, consolatus in eodem magistro est. *Ibid.*, p. 482.

de la vie se tarir en lui¹, et il suivit de près son ami dans le ciel. Il mourut à Mantoue, le 18 mars, en exhortant les cardinaux, les évêques, les chevaliers rangés autour de son lit funèbre, à rester toujours fidèles à la doctrine du bienheureux Grégoire, dont il se complaisait à rappeler les dernières paroles : « Après tout, j'ai aimé la justice et j'ai haï l'iniquité ; et voilà pourquoi je meurs dans l'exil². »

Les moines et les évêques se disputèrent le corps de celui qui avait également honoré l'épiscopat et le cloître³ ; les schismatiques triomphèrent de sa mort⁴. Mais l'Église ne resta point tout à fait veuve de ses vertus et de son courage, car les miracles qui se firent sur sa tombe inspirèrent à l'Italie catholique une nouvelle énergie contre la tyrannie impériale⁵.

Les vœux des fidèles se réunirent unanimement

1. Ille fons erat : hic quas rivus bonus ab illo fluebat et aridam irrigabat. Ille ut caput.... iste, quasi manus studiosa.... iste sicut sol.... *Vita*, c. 26.

2. Post omnia, dilexi justitiam, etc. *Ibid.*, c. 32.

3. Bosizo, évêque de Sutri, ne voulut pas laisser son corps à l'abbaye de Padolirone, où il avait choisi sa sépulture, parce qu'elle dépendait de Cluny, où il avait été moine.

4. De cujus vere tristantur morte fideles, schismatici gaudent. *DONIZIO*.

5. Fideles S. Petri contra tyrannidem Henrici adhuc in carne vivens multum incitavit, sed multo plus post obitum suum miraculis coruscans, eosdem contra eundem persistere confortavit. *BERNOLD.* ad ann. 1086. — Miraculis approbat quod sermone docebat. Omnes ergo qui in unitate catholica præceptis domni papæ Gregorii hactenus obedistis, gaudete et exultate. *Vita S. Anselmi*, c. 27.

sur la tête de Didier, qui offrait, par les antécédents de sa vie, toutes les garanties désirables. Issu du sang des anciens princes lombards de Bénévent¹, proche parent de ceux de Salerne, il avait, de bonne heure, triomphé de toutes les séductions du monde. Un jour, à vingt ans, renonçant au brillant mariage que ses parents lui avaient préparé, comme à l'unique rejeton de leur race, il avait laissé ses serviteurs, ses chevaux, son épée, au portail d'une église, et, se sauvant par une issue dérobée, il était allé se cacher dans un ermitage². Arraché à cette retraite, il avait résisté aux larmes de sa mère, aux violences de sa famille, et le prince de Salerne l'avait conduit, entouré de tous ses proches et de la ville entière, émue d'un tel sacrifice, jusqu'au monastère de Sainte-Sophie, où il voulait s'ensevelir³. Transféré plus tard au Mont-Cassin, Didier y avait succédé, comme abbé, au pape Étienne IX, et, pendant vingt-huit ans, il avait gouverné cette première abbaye du monde avec une sagesse incomparable.

Les vastes travaux du saint moine, pour la restauration et l'embellissement du célèbre monastère,

1. Ex nobilissima Beneventanorum principum origine sanguinis lineam ducens. LEO OST., *Chron. Cass.*, III, 1.

2. Quadam die.... quasi spatiandi gratia civitatem egressi.... equos et gladium, quo tunc erat accinctus, famulis pro foribus veluti servanda relinquunt.... puer tam nobilis, tam delicatus, tam dives, et præcipue parentibus singularis. *Ibid.*, c. 2.

3. *Ibid.*, c. 5.

avaient excité l'admiration générale¹. Quoique son père eût péri sous le glaive des Normands, Didier avait su vivre en bonne intelligence avec Richard et Robert Guiscard, les principaux chefs des nouveaux conquérants de la Sicile, et il exerçait sur eux la plus salutaire influence. Ses relations avec Henri IV avaient été marquées au double coin de la modération et du courage. L'Empereur, à l'exemple de ses prédécesseurs, croyait avoir des droits spéciaux à réclamer l'adhésion de l'abbaye impériale du Mont-Cassin, et il avait sommé l'abbé de venir lui prêter foi et hommage. Didier se rendit à la sommation, pour ne pas attirer de plus grands maux sur le monastère ; mais il déclara qu'il ne prêterait aucun serment, ni pour conserver son abbaye ni pour conquérir les plus grands honneurs en ce monde. Il fit remarquer, du reste, que Henri n'avait pas encore reçu la couronne impériale, et que, lors même qu'il en serait pourvu, lui, Didier, se réserverait la liberté de choisir entre une démission ou le serment exigé².

Le pieux abbé promit seulement d'aider Henri à devenir un empereur légitime ; et, comme on

1. Nous en avons parlé au livre précédent : on peut en voir le détail donné par Léon d'Ostie et Pierre Diacre, au livre III de la *Chron. Cassin.*

2. *Se non modo pro abbatia, sed nec pro honore totius mundi id minime esse facturum.... Cum Romani imperii coronam eum habere vidisset, tunc si sibi videretur, abbatiam ab ipso reciperet, si vero nollet, dimitteret.* *Chr. Cass.*, III, 50.

lui objectait un prétendu diplôme de Nicolas II, par lequel il était stipulé qu'aucun pape ne serait élu *sans le consentement impérial*, il répondit que « l'Église romaine était maîtresse et non servante ; « qu'elle était supérieure à tous, qu'il n'appartenait « à personne de la vendre comme une esclave, et « que, s'il était possible que le pape Nicolas eût ac- « compli l'acte dont on parlait, il aurait commis « une injustice et un trait de folie ; et qu'il était « aussi impossible d'admettre que la dignité de « l'Église eût été compromise par la folie d'un « homme, sans le bon plaisir de Dieu, que de « croire qu'un roi allemand put venir désormais « instituer un pape à Rome¹. »

A ces mots, un évêque impérialiste ayant répondu qu'un tel langage, s'il était entendu de l'autre côté des Alpes, soulèverait tout le monde contre Didier, celui-ci déclara que « quand « même l'univers entier se ligueraient contre lui, « rien ne le pourrait faire changer d'avis. Sans « doute, l'Empereur, avec la permission de Dieu, « pouvait l'emporter, pour un temps, et faire vio- « lence à la justice ecclésiastique ; mais amener

1. Apostolica enim sedes domina nostra est, non ancilla.... ut eam aliquis quasi famulam vendat. Quod si hoc a Nicolao papa factum est, injuste procul dubio et stultissime factum est ; nec pro humanæ stultitia potest aut debet amittere suam dignitatem Ecclesia.... nec, Deo volente, amplius fiet ut Rex Alemannorum Papam constituat Romanorum. *Ibid.*, 1.

« les catholiques à sanctionner le fait, jamais¹ ! »

L'homme qui avait ainsi confessé les principes proclamés et maintenus par Hildebrand devait être nécessairement choisi pour le remplacer dans la chaire de saint Pierre.

Après une année d'inter règne, mandé à Rome pour pourvoir aux besoins de l'Église, à la Pentecôte de l'an 1086, Didier s'y vit l'objet des sollicitations les plus ardentes, et même des violences des cardinaux, du clergé et des catholiques romains qui le voulaient pour pape². Mais en vain se prosternèrent-ils devant lui en pleurant, le suppliant de ne point abandonner l'Église dans son naufrage³ : le saint homme répondit que, voué à la vie solitaire, il voulait finir en moine son pèlerinage, et il désigna aux suffrages de ses collègues le moine Odon,

1. Potest quidem imperator ad tempus, si tamen permiserit Deus, prevalere, et vim Ecclesiasticæ justitiæ inferre; nostrum tamen consensum ad hoc nunquam poterit inclinare. *Ibid.* — On ne voit pas que Didier ait jamais eu d'autres relations avec Henri IV; et, cependant, Stenzel (t. I, p. 539), avec la bonne foi ordinaire aux protestants, ne craint pas d'affirmer qu'il eut toujours une conduite équivoque ou opposée au parti de Grégoire VII. La seule trace d'un désaccord entre les deux pontifes se trouve dans l'interdit que Grégoire jeta sur le Mont-Cassin, pour punir Didier d'avoir permis à un prince normand d'enlever un trésor qui y était en dépôt. *Chron. Cass.*, III, 46. — La désignation faite par le pape à son lit de mort montre assez qu'il avait complètement pardonné cet acte de faiblesse.

2. Et Romani omnes qui in fide catholici gregis perdurabant.... episcopi et cardinales una cum clero et populo. *Chron. Cass.*, III, c. 66.

3. Multotiens ad genua ejus, nonnullis lacrymantibus, omnes pariter ruentes. *Ibid.*

abbé Didier
Mont-Cassin,
nommé pape
sous le nom
Victor III.

cardinal-évêque d'Ostie. Mais comme l'abbé du Mont-Cassin était le seul que les électeurs voulussent pour pape, ceux-ci, poussés à bout, le traînèrent à l'église de Sainte-Lucie¹, où, l'ayant acclamé sous le nom de Victor III, ils réussirent à le revêtir de la chape rouge, qui était alors un des insignes de la papauté². Mais, quatre jours après, le nouvel élu se sauvait de Rome, déposait, en passant à Terracine, toutes les marques de la dignité pontificale, et se réfugiait dans son abbaye, comme il l'avait juré d'avance à ceux qui lui faisaient violence. Il y resta toute une année, résistant à outrance aux supplications des fidèles, jusqu'à ce qu'enfin il dut se rendre³, vaincu par les instances des princes normands, Jordan et Roger⁴, du préfet Censius et d'une partie de la noblesse romaine, prosternés à ses pieds, au concile de Capoue. Le dimanche des Rameaux 1087, les Normands ramenèrent le pontife à Rome et chassèrent les partisans de l'anti-pape Guibert de l'église de Saint-Pierre, où le pape orthodoxe fut sacré et installé⁵. Huit jours après

1. In Desiderii duritiam stomachantes.... statuerunt violenter causam perficere... Uno consensu et animo illum capientes, invitum et renitentem attrahunt. *Ibid.*

2. Cappam quidem rubeam induebat, albam vero nunquam ei potuerunt induere. *Ibid.*

3. Tandem cum dux et princeps.... etc., flentes ejus pedibus adiacerent.... coactus vix succubuit. *Ibid.*, c. 68.

4. Jordan était fils de Richard, premier prince normand de Capoue, et Roger, le seul fils de Robert Guiscard.

5. Le dimanche après l'Ascension, 9 mai.

son sacre, l'ami de Grégoire VII, déjà consumé par la maladie qui devait bientôt l'enlever, retournait à son monastère; mais il fut rappelé presque aussitôt à Rome par la comtesse Mathilde, qui venait y saluer le successeur du grand pape qu'elle avait si noblement défendu. Cette célèbre princesse, fille du marquis Boniface de Toscane, et veuve du duc Godefroy de Lorraine, gouvernait seule, depuis dix ans, en Toscane, en Lombardie, en Ligurie, de vastes domaines dont sa mère, Béatrice, lui avait laissé, en mourant, l'administration ¹. Pendant plus d'un

1. Béatrice, fille de Frédéric, duc de la haute Lorraine, et de Mathilde de Souabe, belle-sœur de l'empereur Conrad II, était issue des deux côtés du sang de Charlemagne : en 1036, elle épousa, en premières noces, Boniface de Toscane, dont elle eut la Grande Comtesse Mathilde, et qui lui laissa l'usufruit de ses États. Elle se remaria en 1053 à Godefroy le Barbu, duc de Lorraine, dont nous avons raconté ailleurs la mort, et qui avait vivement combattu la suprématie impériale tant en Allemagne qu'en Italie, et rendu des services importants aux papes Nicolas II et Alexandre II, quoiqu'on ait pu le soupçonner souvent d'être conduit par des vues d'ambition personnelle étrangères à la noble nature de sa femme et de sa belle-fille. Godefroy avait eu, d'un premier mariage, un fils, Godefroy le Bossu, auquel Béatrice et lui firent épouser, en 1065, Mathilde née en 1046, et devenue, par la mort de son frère en bas âge, l'unique héritière du marquis Boniface. Cette double alliance, entre Godefroy le Barbu et Béatrice d'une part, et leurs enfants Godefroy le Bossu et Mathilde, de l'autre, importait au plus haut point à l'indépendance de l'Église, car elle mettait sous la même main des États éloignés, tels que la Lorraine et la Toscane, dont l'un donnait prise sur l'Allemagne, et l'autre formait un foyer de résistance à la prépotence impériale en Italie. Mais l'union conjugale de Mathilde et du second Godefroy ne tourna pas bien : ce prince se rapprocha de Henri IV; il mourut assassiné en 1076. Voy. *Dissertat. sur Béatrice et Mathilde* dans Muratori, et saint Marc, *Histoire d'Italie*, t. IV, p. 1298 à 1315.

demi-siècle, ces deux illustres femmes mirent au service de l'Église non-seulement leur puissance et leurs soldats, mais encore une énergie toute virile, tempérée par une humilité profonde. Béatrice, qui avait demandé qu'on inscrivît sur sa tombe, avant tous ses titres, *celui de pécheresse*¹, était digne d'être la mère de Mathilde dont les actes publics commençaient ainsi : « Moi, Mathilde, par la grâce de Dieu si je suis quelque chose, etc.². » Belle, instruite, savante même, pour son temps, surtout dans les langues³, plus pieuse même que les prêtres ou les évêques⁴, la comtesse commandait le respect et l'admiration de son siècle. Presque tout le nord de l'Italie re-

1. Quamvis peccatrix, sum domna vocata Beatrix.
In tumulo missa jaceo quæ comitissa.

On voit encore au Campo Santo de Pise le mausolée qui porte cette épitaphe « encore plus grossière que simple », dit le philosophe gallican Saint-Marc. *Hist. d'Italie*.

2. Mathildis, Dei gratia id quod sum, ou si quid est, ou quidquid est.

3. Russi, Saxones, Guascones atque Frisones,
Arverni, Franci, Lotharingi quoque, Britanni
Hanc tantum noscunt, quod ei sua plurima poscunt....
Omnibus ex istis equites habet alta Mathildis.
Responsum cunctis hæc dat sine murmure turbis....
Hæc Apices dictat, scit teutonicam bene linguam;
Hæc loquitur quin francigenamque loquelam...
Libros ex cunctis habet artibus atque figuris....

DOMNIZO, l. II, Prol. et c. 20.

4. Ista sacerdotes de Christi vincit amore....
Nullus ea præsul studiosior invenietur.... *Ibid.*

connaissait ses lois¹. Son austère justice imposait un frein salutaire aux petits tyrans qui abritaient leurs violences sous le drapeau impérialiste². Auprès d'elle, comme dans un port tranquille, venaient se réfugier les évêques, les moines, les catholiques de tout rang et de tous pays, exilés ou dépouillés par l'oppression allemande : elle les nourrissait et les habillait souvent de ses propres mains³. Elle conduisait elle-même, avec un courage chevaleresque, ses soldats au combat contre les ennemis de l'Église⁴, car elle haïssait ceux-ci de cette haine achevée dont parle le psalmiste⁵. Seule en Italie, jusqu'au jour où fut conclue l'alliance définitive des Normands avec l'Église, elle

Héroïsme
de
la comtesse
Mathilde.

1. Ad instar fortissimi principis totam terram illam suo dominio subjugavit. *Chr. Ursperg.*, ad ann. 1125.

2. Stabant o quanti crudeles atque tyranni
Sub specie justa, noscentes hanc fore justam !
DOMENICO, in fine.

3. Catholicis prorsus fuit hæc tutus quasi portus.
Nam quos damnabat rex, pellebat, spoliabat
Pontifices, monachos, clericos, Italos, quoque Gallos ;
Ad vivum fontem currebant funditus omnes,
Scilicet ad dictam dominam tam mente benignam....
Vestibus e sacris multos hæc nota ducatrix
Patres catholicos vestisse quidem reminiscor. *Id.*, II, 4.

4. Oblita sexus, nec dispar antiquis Amazonibus, ferrata virorum agmina in bellum agebat fœmina. *GUILL. MALMESB., de Gest. reg.*, l. III.
— Nullum fere periculum metuebat.... Quisnam potentum unquam, ut illa, deduxit exercitum. *Vit. S. Anselm.*, c. 18, in *Act. SS. O. B.*, IX, 477-79.

5. Perfecto utique odio oderat excommunicatos. *Ibid.* Perfecto odio oderam illos. *Psalm. 138, v. 22.*

avait su résister à Henri IV, déjouer ses artifices et triompher de ses entreprises militaires¹.

C'était dans sa résidence de Canosse, et en sa présence, que la force injuste, personnifiée dans Henri IV, s'était, pour un moment, prosternée devant la justice et la majesté de l'Église. Associée à la gloire² et aux mérites de Grégoire, elle l'avait été aussi aux calomnies inventées par d'ignobles adversaires contre le saint pontife, à cause de l'affection qui les unissait l'un à l'autre³. Le temps avait fait justice de ces ignominies, et Mathilde conservait à l'Église veuve de son grand pasteur le même dévouement, le même amour qu'elle avait témoignés à Grégoire. Elle était donc venue appuyer de son autorité et de son respect le nouvel élu, comme il convenait à celle qui, à peine maîtresse

1. Sola resistit ei Mathildis filia Petri,
Rex exardescens contra quam concitat enses.
DOMNIZO, II, 1.

Inventa est sola atque unica dux et marchionissa Mathilda in fide permanens.... papæ Gregorio obediens, totam se suæ tradidit dispositioni.... cui in remissionem datur ut, sicut altera Debora, populum judicet, militiam peragat. *Vit. S. Anselm.*, Act. SS. O. B., IX, 474-75. Sola enim tunc temporis inventa est inter fœminas, quæ regis potentiam aspernata sit, quæ calliditatibus ejus et potentiæ etiam bellico certamine obviaverit. HUG. FLAVINIAC., ap. Pagi., 1199.

2. Gregorium papam, cui servit ut altera Martha. DOMN. l. c.

3. Hæc est mulier illa de qua ab obtrectatoribus fidei et conculcatoribus veritatis crimen incestus Sancto Pontifici objiciebatur. Cui si deessent meritorum laudes, hoc satis eam commendabilem redderet, quod cum tali viro dum exprobratur, dum convicia suscipit, dum impropria audit, approbatur, honoratur, laudatur. HUG. FLAVIN., l. c.

de ses États et de sa personne, avait constitué l'Église romaine son héritière universelle¹.

Grâce à l'armée de la princesse², les partisans du pape légitime purent arracher aux schismatiques toute la partie de Rome à droite du Tibre, y compris le château Saint-Ange, l'église de Saint-Pierre, et, de plus, l'île du Tibre, située au milieu de la cité. C'est là que Victor établit sa résidence et reçut les hommages de presque toute la noblesse romaine³. Mais une nouvelle révolte éclata, la veille même de la solennité de saint Pierre, au sein de la nombreuse population qui restait attachée à la cause impériale et à l'antipape Guibert. Elle empêcha Victor de célébrer la fête du saint apôtre et le força à regagner le Mont-Cassin, dont il voulut garder la crosse jusqu'à sa mort. Cette sainte maison, après avoir été le berceau de l'ordre monastique, devait encore servir, pour un temps, d'asile et de véritable siège à la papauté si sérieusement menacée au milieu des mouvements tumultueux du peuple romain. La réalité des faits se trouve ici d'accord avec une vision qu'eurent, dit-on, certains pèlerins. Ceux-ci se rendaient au Mont-Cassin, lorsqu'ils ren-

1. Par sa première donation, faite en 1077, rappelée dans le second acte de 1102. Sa mère et son mari étaient tous deux morts, l'année précédente ; elle n'avait pas d'enfants.

2. A comitissa et ejus exercitu. *Chron. Cass*, III, 68.Auxilio et ope comitissæ....

3. Omnem pæne nobilium cœtum. *Ibid.*

contrèrent un vieillard vénérable, qui n'était autre que l'apôtre Pierre, et qui leur conta qu'il venait se réfugier auprès de son frère Benoît à cause des troubles de la ville apostolique¹.

Tranquille au fond de son monastère, et appuyé d'un côté sur les Normands, de l'autre sur Mathilde, le nouveau pape crut utile de détourner sur les ennemis extérieurs de l'Église toutes les forces catholiques dont il pouvait disposer. Il fit rassembler une armée italienne, composé surtout de Pisans et de Génois, leur donna la bannière de saint Pierre et les dirigea sur l'Afrique, dans le but d'y réprimer les excès de la puissance sarrazine, et sans doute aussi d'effectuer une diversion favorable du côté de la Sicile, dont les Normands, sous le fils de Robert Guiscard, poursuivaient toujours la conquête. L'expédition fut heureuse : la flotte des deux républiques revint chargée de dépouilles, qui furent consacrées surtout par le vainqueur à l'embellissement des églises².

Cependant, l'antipape continuait à désoler les provinces impérialistes soumises à ses lois, et il remplaçait partout les évêques et les abbés catholi-

1. *Canonicum senem. Percontantibus quis esset : Petrum apostolum se esse respondit.... Ad fratrem Benedictum proficiscor, ut cum illo passionis meae celebrem diem. Romæ quippe consistere nequeo, quia Ecclesia mea diversis procellis agitur. Chron. Cass., l. c.*

2. *Chron. Cass., III, c. 70 : BERTHOLD. Const. ad ann. 1088. Pagi crit. ad ann. 1087, c. 5.*

ques par des simoniaques et par des clercs déréglés et ignorants¹. Averti par l'indignation des fidèles, Victor, qui venait de confirmer l'excommunication et la déposition d'Henri IV², rassembla les évêques de l'Italie méridionale au concile de Bénévent, où furent renouvelés les anathèmes lancés par Grégoire contre l'antipape, contre ceux qui recevaient des évêchés ou des abbayes de la main des laïques, enfin contre tout empereur, roi, duc ou séculier qui disposerait des dignités ecclésiastiques³.

Le souverain pontife dut aussi retrancher de la communion des fidèles deux hommes qui jusqu'alors avaient noblement combattu pour la bonne cause : Hugues, archevêque de Lyon, et Richard, abbé de Marseille, lesquels contestaient la validité de son élection. Victor avait assez longtemps résisté aux suffrages unanimes des électeurs, pour avoir le droit de sévir, dans l'intérêt de la paix et de l'unité de l'Église, contre ceux qui ébranlaient l'autorité dont il avait eu tant de répugnance à se re-

1. *Scelestos et illiteratos, singulis urbibus, monasteriis ecclesiisque præfecit.... dum non esset qui armato resisteret... Catholici vero qui zelo Dei fidem ac religionem tuebantur, Victori papæ adhærebant. Chron. Cass., III, 69.*

2. *Litteræ domini Papæ in quibus.... judicium sui antecessoris piæ memoriæ Gregorii papæ super Henricum et fautores ejus apertissime confirmavit. BERNOLD. CONST. ad ann. 1087.*

3. *Non timens æterni imperatoris judicium.... Si quis item imperatorum, regum, ducum.... Ecclesiasticam dignitatem dare præsumpserit..... Ibid., c. 71. Ce concile fut tenu en août 1087.*

vêtir. Hugues, toujours si zélé pour la cause de l'Église, que Grégoire mourant l'avait compris, comme on l'a vu, parmi les successeurs qu'il s'était désignés, Hugues, entraîné peut-être par un mouvement d'envie et d'ambition, avait calomnié, dans une épître à la comtesse Mathilde, et les antécédents et les intentions de Victor, en lui imputant une complaisance coupable pour l'Empereur¹. L'archevêque expia noblement cette injustice par sa conduite ultérieure, et, s'il est vrai que l'ambition la lui eût inspirée, il en fut immédiatement puni, car Victor étant mort au bout de peu de temps², l'état de suspense où se trouvait Hugues l'exclut naturellement du *choix* des cardinaux, et laissa sans rival Odon d'Ostie, seul candidat éligible parmi les quatre qu'avait recommandés Grégoire. Victor, se sentant mourir, convoqua au Mont-Cassin les évêques et les cardinaux, et leur présenta Odon comme son successeur³.

d'Ostie
succède
Victor III
le nom
thain II.

1. Hugues se fondait sur la promesse faite par Didier encore abbé du Mont-Cassin, à Henri IV, d'intervenir auprès du pape en faveur de son couronnement comme empereur; promesse qui n'avait rien de contraire au droit, puisqu'il savait bien que Grégoire ne consentirait jamais à couronner un empereur qui n'eût pas satisfait à l'Église, comme le remarquent fort bien Noël Alexandre et Pagi. Les lettres de Hugues à Mathilde se trouvent dans la chronique de Hugues de Flavigny, ap. LABBE, *Bibl. ms.*, t. I, et dans COLETTI, *Concil.*, t. XII. p. 705.

2. 16 septembre 1087.

3. Juxta Gregorii Papæ statutum... Accipite eum et in Romana sede locate, meanque vicem in omnibus, quousque id facere possitis, habetote. *Chron. Cass.*, III, c. 73.

Odon, pourtant, ne fut élu qu'après un nouvel interrègne de six mois, en mars 1088, dans une assemblée tenue à Terracine, et grâce aux soins et au zèle de la comtesse Mathilde. Le cardinal-évêque de Porto apporta l'adhésion du clergé romain, et le préfet de Rome, Benoît, celle de tous les fidèles laïques. Les évêques, cardinaux et abbés¹, au nombre de quarante, après s'être préparés par un jeûne de trois jours, déclarèrent que leur choix unanime se portait sur Odon. On lui arracha aussitôt son froc de laine, pour le revêtir de la pourpre, et il fut proclamé pape sous le nom d'Urbain II. C'était donc encore un moine qui, après Grégoire VII et Victor III, allait être chargé de présider au gouvernement de l'Église dans les circonstances les plus critiques. Urbain était Français, et fils d'un seigneur champenois². Après avoir reçu les leçons de saint Bruno, à Reims, il s'était fait religieux à Cluny, sous l'abbé saint Hugues, qui l'avait envoyé comme son remplaçant auprès de Grégoire VII, dès l'avènement de celui-ci. Nommé successivement cardinal et évêque d'Ostie, puis légat en Allemagne, Urbain avait été le prisonnier de Henri IV, et c'est à cette forte école qu'il s'était formé un ca-

1. Au premier rang de ceux-ci, on remarquait Oderisio, successeur de Victor comme abbé du Mont-Cassin : *ex nobili Marsorum comitum stirpe*, dit la chronique. Il gouverna jusqu'en 1105.

2. Son père était seigneur de Lagery, entre Châtillon-sur-Marne et Reims.

ractère assez ferme pour continuer la lutte commencée par Hildebrand, et pour prêcher la première croisade, la plus grande des entreprises de la chrétienté. Le lendemain de son élection, le nouveau pape annonçait, par une encyclique, au monde catholique, quelle lourde charge venait de lui être imposée¹, et faisait part aux évêques et aux fidèles de quel esprit il était animé : « Ceux qui
 « m'ont nommé, disait-il, affirment qu'ils y ont
 « été déterminés par l'autorité et le commande-
 « ment de mes prédécesseurs, de sainte mémoire,
 « Grégoire et Victor. Dieu sait jusqu'à quel point
 « ils ont dû contraindre mes désirs et ma volonté.
 « Mais, puisque, sans aucune ambition ni pré-
 « somption de ma part, l'on m'a forcé d'accepter
 « un tel fardeau, dans un temps si plein de dangers,
 « il ne me reste qu'à vous conjurer de demeurer
 « fidèles à l'Église, de la défendre et de combattre,
 « comme de vaillants guerriers, au jour des ba-
 « tailles du Seigneur. Quant à moi, ayez confiance,
 « et soyez persuadés que, avide de suivre, de tout
 « point, les traces de notre bienheureux père, le
 « pape Grégoire VII, je repousserai tout ce qu'il a
 « repoussé, je condamnerai tout ce qu'il a con-
 « damné, j'embrasserai tout ce qu'il a aimé, j'ap-

1. Statim in sequenti die, missis litteris omnibus catholicis....
Chron. Cass., IV, 2. Cette lettre, dont Baronius déplorait la perte, a été retrouvée par D. Martène et publiée par lui in *Ampliss. collect.*, t. I, p. 520.

« prouverai et confirmerai tout ce qu'il a trouvé
« bon et catholique¹. »

Après cela, Urbain, tirant habilement parti des res-
sources que lui offraient ses relations monastiques,
fit appel au concours de son ancien supérieur, l'abbé
Hughes de Cluny. « Je vous en conjure, lui écri-
« vait-il, si vous avez quelque pitié dans le cœur, s'il
« vous reste quelque souvenir de votre fils et de votre
« élève, venez combler mes ardents désirs par votre
« présence; ou, si cela ne se peut, envoyez-moi du
« moins tels de vos enfants, mes anciens confrères,
« que je puisse considérer et recevoir comme vous-
« même, qui vous remplacent auprès de moi, qui
« me fassent entendre, au milieu de mon trouble,
« votre parole consolante, goûter la douceur de
« votre amour et connaître ce qui se rapporte à vous
« et à toute la congrégation de nos frères. Surtout,
« je vous en supplie, faites en sorte qu'ils prient,
« qu'ils implorent tous le Seigneur, afin qu'il daigne
« restaurer sa sainte Église aujourd'hui si cruelle-
« ment exposée : et sachez que c'est là une obliga-
« tion spéciale que je vous impose². »

¹ De me porro ita confidete et credite, sicut de beatissimo patre nostro Papa Gregorio, cujus ex toto sequi vestigia cupiens, omnia quæ respuit respuo, quæ damnavit damno, quæ dilexit prorsus amplector, quæ vero rata et catholica duxerit confirmo et approbo, et ad postremum in utramque partem qualiter ipse sensit, in omnibus omnino sentio atque consentio.... Datum Terracinae, III. *Id. Mart.*

² Si qua tibi sunt pietatis viscera, si qua filii et alumni memoria.... tales de filiis tuis confratribus meis, in quibus te videam, te suscipiam, tuæ consolationis in immensis perturbationibus positus

Ses actes répondirent à cette effusion de son âme. Il chercha à s'entourer surtout de collaborateurs monastiques. Il éleva son homonyme, Odon, moine de Cluny comme lui, à la dignité de cardinal-évêque d'Ostie, dont il avait été revêtu avant son élection. Il prit, parmi les moines du Mont-Cassin, pour en faire ses secrétaires, deux diacres : l'un, Léon ¹, distingué par le savoir et par l'éloquence; l'autre, Jean, qu'il nomma peu après cardinal et chancelier de l'Église, et qui devait un jour le remplacer sous le nom de Gélase II. Le pape se rendit ensuite au Mont-Cassin, palais et citadelle des souverains pontifes; il y reçut la visite de Roger et de Boëmond, fils de Robert Guiscard, et s'empressa de consacrer leurs largesses expiatrices envers l'abbaye de Bantino, dans l'Apulie, en allant faire lui-même la dédicace de l'église et en proclamant l'immunité complète de ce monastère,

verba cognoscerem, qui tuam caritatem, tuæque dilectionis affectum mihi repræsentens, etc. *MAb., Ann. Ben.*, V, 1, 67, n. 55. Cette lettre, dans la transcription qu'en a donnée Mabillon, est datée du 13 mai; mais, comme il l'a lui-même remarqué, la première partie indique évidemment qu'elle a été écrite le même jour que la précédente, le 13 mars.... Quelques mois plus tard, par diplôme du 1^{er} novembre, il confirme toutes les immunités et possessions du monastère, où il avait été régénéré par une seconde grâce du Saint-Esprit, et reçu de Hugues les premières leçons de la vie monastique. *Bibl. Cluniac.*, p. 514.

1. Il ne faut pas confondre, comme l'a fait Baronius, ce Léon avec Léon auteur des premiers livres de la *Chronique du Mont-Cassin*. Ils furent tous les deux moines de cette abbaye, et tous deux cardinaux et évêques d'Ostie. *PAGI Crit. ad 1088*, c. 3. *PETR. DIAC., De vir. ill.*, c. 30 et 31.

spolié par les premiers Normands et de plus appauvri par la sacrilège usurpation des évêques simoniaques¹.

Les fils de Robert Guiscard, à cette époque, se disputaient, les armes à la main, la succession de leur père; or, comme ils s'accordaient à reconnaître l'autorité d'Urbain II, ce dernier put se faire le médiateur de leurs différends, et les amener à une réconciliation et à un partage équitable². Malgré leurs dissensions intestines, ces vaillants princes, en Italie aussi bien qu'en Normandie, n'avaient point cessé de persévérer dans leur dévouement aux papes orthodoxes, et leur concours énergique ne fit jamais défaut à Urbain II³.

Le roi Philippe de France, de son côté, s'empressa de reconnaître le nouveau pape⁴, et l'Espagne chrétienne rendit bientôt un double hommage à

Les princes
normands
de
la Sicile
demeurer
fidèles
au
Saint-Siège

1. Quia monasterium ipsum.... cum sacrilegis usurpationibus episcoporum innumera lugenda detrimenta et indigne sustinuit. Diplôme du pape, cité par Baronius ad ann. 1088, c. 8. UGHELLI, *Italia sacra*, t. VII, D. RUINART, *Hist. d'Urbain II*, c. 28. Bantino est du diocèse d'Acerenza. On trouve encore dans Baronius, ad. ann. 1090, c. 20 à 28, un diplôme important rendu par les deux princes, du consentement de leurs barons, en faveur des libertés de Bantino.

2. Le traité entre les deux frères fut conclu en 1089, par les soins de leur oncle, le comte Roger, et du cardinal Henri, légat d'Urbain. Roger eut le duché de Pouille et de Calabre; Boëmond, depuis si célèbre à la première croisade, eut Bari, Otrante, Tarente, etc. PIRRO *Silicia Sacra*, t. III, not. *Episcop. Miazar*. SAINT-MARC, *Hist. d'Italie*, IV, 844.

3. Normanni Catholico papæ concorditer favebant; verum inter se truculenter dissidebant. ORD. VIT., VII, 677.

4. BEAT., *Const.* ad ann. 1089.

son autorité et à sa sollicitude. Le jour même où saint Grégoire VII rendait le dernier soupir à Salerne, Tolède, l'antique métropole de l'Espagne, était prise d'assaut, sur les Arabes, par Alphonse VI, roi de Castille et de Léon¹, et le vainqueur convoquait aussitôt une assemblée de seigneurs et de prélats, où un moine français de Cluny, nommé Bernard, était à l'unanimité choisi pour archevêque de l'illustre siège reconquis². Alphonse, qui témoignait à l'antique abbaye la plus tendre dévotion, contribuait plus que personne à la construction de l'immense église abbatiale ; il passait pour avoir voulu s'y faire religieux³ et avait obtenu Bernard de l'abbé Hugues, afin de le placer à la tête du célèbre monastère de Saint-Just et Saint-Facond. Le nouvel archevêque voulut aller recevoir le pallium en Italie, des mains d'un pape qui, comme lui, sortait des rangs de Cluny. Urbain fit plus : il rétablit l'ancienne primatie de toute l'Espagne, en faveur du siège métropolitain de Tolède, glorieusement récupéré, après trois cent soixante-dix ans d'interruption, par les efforts héroïques de la chevalerie chrétienne⁴.

1. 25 mai 1085.

2. Convocavit regni proceres, et majores episcopos et abbates et viros religiosos.... et communiter et concorditer elegerunt.... *RODER. TOLET.*, l. VI, c. 24.

3. *BARON.*, ann. 1093, c. 10. Une chronique citée par Baronius le qualifie de « in conversatione Cluniacensis abbatis obedientiarius. »

4. Labore populi christiani. Diplôme donné à Anagni, le 15 octobre 1088. On peut voir dans l'archevêque Rodéric de Tolède, l. VI,

Bernard et les autres moines de Cluny établis en Espagne, et dont l'ascendant y était très-considérable; contribuèrent de tous leurs efforts à la substitution de la liturgie gallo-romaine au rit mozarabe¹. Un autre moine français, Adelme², abbé de la Chaise-Dieu, avait assisté, avec l'armée du roi de Castille, au passage du Tage. Monté sur son âne, il s'était élancé dans le fleuve débordé, en chantant le verset du psalmiste : *Hi in curribus et hi in equis : nos autem in nomine Domini*. L'exemple du bon moine fit honte aux soldats effrayés; ils suivirent l'étranger à la nage, et le fleuve fut ainsi franchi par toute l'armée chrétienne³.

Adelme s'en alla, pied nus, jusqu'à Rome, d'où il revint se cacher à l'abbaye de la Chaise-Dieu⁴.

c. 26, la curieuse histoire de la colère du roi Alphonse contre le primat Bernard, parce que celui-ci avait transformé en église la grande mosquée qu'Alphonse avait juré de laisser aux Maures; Alphonse voulut le faire brûler vif en expiation du parjure commis; mais les Maures eux-mêmes, craignant l'indignation des chrétiens, obtinrent sa grâce. Bernard remplaça comme légat en Espagne un autre moine, Richard, abbé de Marseille, dont on a parlé au livre précédent.

1. Monachi Cluniacenses, qui magna in Hispania auctoritate pollebant, quique natione Galli erant, usus Gallicos, quantum poterant, introducebant. PAGI. ad. ann. 1091, c. 11.

2. Adelme était né à Loudun, en Poitou, et de très-grande maison. Ingenuitate conspicuus... parentes ejus eum secundum sæculi pompam gloriam illustres fuissent. Act. S. S. O. B., t. IX, p. 866.

3. RADULFUS, auct. *Vit. S. Adelmi*, in Act. SS. O. B., t. IX, p. 870.

4. Balteum militare.... præcinxit, in cujus status exercitamentis nonnullos sago milés, corde monachus, transegit annos.... Ne ab amicis detineretur, intempeste nocte, cum armigero quodam suo.... clam discessit. Aliquantulum progressus, permutatis cum comite vestibis preciosis, nudis pedibus iter arripiens, etc. *Ibid.*, 867.

Le bruit de ses vertus et de ses miracles franchit les Pyrénées : la reine Constance, femme d'Alphonse VI, conjura son mari de faire venir le saint moine en Espagne, dans l'espoir que son exemple sanctifierait leurs peuples. On lui donna, aux portes de Burgos, une chapelle et un hôpital qui devint une abbaye célèbre, sous le nom de *Saint-Jean de la Vouga*, où il acheva sa vie au milieu des exploits de la charité et de la pénitence¹, mais non sans avoir préalablement propagé la stricte observance de la règle bénédictine, suivie à la Chaise-Dieu en ce temps-là. Les Français semblent avoir été appelés, à cette époque, à prendre une part glorieuse et considérable à la restauration catholique de l'Espagne : d'un côté de saints moines, de l'autre de nombreux chevaliers, étaient accourus de toutes les provinces de la France, à l'appel d'Alphonse², lorsque l'invasion des Almiravides vint donner une nouvelle force à la domination sarrasine dans la Péninsule. Parmi ces Français se distinguait surtout le Normand Guillaume³. La présence ou l'influence des hommes de cette race

Des
moines français
concourent
à
la restauration
catholique
de
l'Espagne.

1. Gloriosis facinoribus aulam et urbes illustrabat. *Ibid.*, 869. — Les Espagnols le vénèrent sous le nom de saint Élesmes. Il mourut en 1097.

2. Hoc accepto nuncio Gallorum procures certatim milites congregant : denique tam urbana quam rustica plebs se offert. Milites vero gregatim convenientes, etc. Le seul bruit de leur arrivée met en fuite les Sarrasins. *Fragm. histor.*, ap. DUCHESNE, *Script.*, t. IV, p. 88.

3. Inter quos unus Guillelmus.... quem vidimus, et erat Normannus. *Chron. Malleac.*, ad ann. 1087.

en Espagne, comme en Italie, y indique presque toujours la prépondérance d'un sentiment profond de dévouement à l'Église romaine ; et, en effet, telle avait été la conséquence de l'alliance des Normands et des Catalans, par le mariage de Raymond Bérenger III, comte de Barcelone, avec Mathilde, fille de Robert Guiscard ¹.

Raymond voulut, en 1090, faire don de tout son comté à l'Église romaine, se déclarant tributaire et vassal du successeur de saint Pierre, tant par amour de Dieu et des apôtres que pour mieux garantir son indépendance à l'égard de toute autre puissance ². Il y ajouta le don spécial de la ville de Tarragone, où le pape Urbain s'empressa de rétablir l'ancienne métropole, supprimée depuis près de quatre siècles par suite de la conquête musulmane. « Le Seigneur est juste, disait le pape dans « le diplôme relatif à cette reconstitution, il est juste « et saint dans tout ce qu'il fait ; et, bien que ses « jugements soient souvent incompréhensibles, « c'est lui qui règle les révolutions des royaumes

1. *Genl.*, *Apul.*, l. IV, p. 270, éd. Muratori.

2. *Ego Berengarius.... amore Dei ductus, donavi Deo et apostolorum principi B. Petro, ejusque vicario Romanæ sedis apostolico, omnem meum honorem.... ut ego et mei posterī omnes.... teneamus hoc totum per manum et vocem B. Petri... ejusque Vicarii, persolventes ei censum.... ut omnis hic honor sicut superius continetur, nullatenus transferri possit in alterius potestatis dominium, sed ego tantummodo et posterī mei in perpetuum teneamus hoc totum per manus principis apostolorum.... et successorum ejus B. Petri sedem canonicæ regentium.* *Conc. COLETTI*, t. XII, p. 718.

« et des siècles. Il nous a donc paru bon d'exalter
 « dernièrement la gloire de Tarragone, tout en
 « châtiant les péchés de ses habitants. Il y avait
 « trois cent quatre-vingt-dix ans que les Sarrasins
 « avaient fait de cette cité presque une solitude, et
 « voilà que le Seigneur a mis au cœur des princes
 « chrétiens la pensée de la restaurer. Voilà que le
 « comte Bérenger, pour le salut de son âme et d'ac-
 « cord avec ses seigneurs, l'a donnée, avec tout son
 « territoire, au bienheureux Pierre. Nous la pre-
 « nons donc sous la garde spéciale du saint-siège;
 « nous confirmons la liberté et les immunités que
 « lui a conférées le comte¹. »

Mais la joie du rétablissement presque simultané de deux célèbres métropoles ne fit pas perdre de vue au souverain pontife la protection qu'il devait aux autres sièges dans cette même Espagne. Le roi Alphonse, ayant, en effet, entrepris de déposer et d'emprisonner l'évêque de Compostelle, le pape fulmina contre lui une réprimande où respire tout entière l'âme de Grégoire VII : « Le
 « monde est régi par deux puissances, la sacerdo-
 « tale, et la royale. Mais, l'une est tellement au-
 « dessus de l'autre, qu'il nous faudra rendre

1. Justus Dominus in viis suis.... Ipse transfert regna et mutat tempora... Ipsi visum est, etc. B. comes pro animæ suæ salute, cum suæ potestatis magnatibus, non solum restitutioni præfatæ urbis institit, sed et urbem ipsam et omnem potestatis suæ terram B. Petro ejusque vicariis legali stipulatione tradidit, etc. Donné à Capoue, le 1^{er} juillet 1091. *Ibid.*

« compte des rois eux-mêmes au Roi de l'univers.
 « La charge pastorale nous oblige de pourvoir,
 « selon nos forces, au salut non-seulement des
 « petits, mais des grands, afin de rendre intacts
 « au vrai pasteur les brebis qu'il nous a confiées.
 « Nous devons surtout veiller à ton salut, ô Roi, toi
 « que le Christ a érigé en champion de la foi et de
 « l'Église. Nous te prions donc, glorieux prince,
 « au nom de Dieu et des apôtres, de faire rétablir
 « cet évêque dans sa dignité par l'archevêque de
 « Tolède et de nous l'envoyer avec tes ambassa-
 « deurs, pour être jugé par nous. Autrement, tu
 « nous obligerais à faire contre toi ce que nous ne
 « voudrions pas¹. »

Pendant qu'Urbain II corrigeait ainsi les excès des rois orthodoxes, et qu'il voyait les catholiques victorieux de l'Espagne se déclarer ses vassaux, il vivait, lui, presque prisonnier dans l'île du Tibre, forcé de se défendre contre les embûches des schismatiques qui occupaient la moitié de Rome, et tellement pauvre qu'il ne subsistait que des aumônes des dames romaines, et même de celles des femmes du peuple².

Le temps était cependant venu pour lui de s'oc-

1. Duo sunt, rex Ildefonse, quibus principaliter mundus hic regitur....

Sed sacerdotalis dignitas tanto potestatem regiam antecedit, ut, etc.... Sin autem facere nos erga dilectionem tuam compelleres invitos, quod nos quoque fecisse nollemus. COLETTI, *Concil.*, XII, p. 752.

2. SAINT-MARC, *Hist. d'Italie*, IV, p. 843.

cuper du danger le plus pressant qui menaçât l'Église, celui de l'accroissement des forces de l'Empereur¹, le fauteur, le protecteur du schisme dont l'antipape Guibert était le pontife. Quoique les Impérialistes d'Allemagne et d'Italie fussent les seuls adhérents de Guibert², leur appui était redoutable, à cause de la quantité d'évêques d'Allemagne et d'Italie qui se trouvaient dans ce parti. Si, profitant des hésitations de Didier et de la douloureuse incertitude des deux interrègnes qui séparent la mort de Grégoire de l'avènement d'Urbain II, Henri avait pu revenir en Italie à la tête d'une armée victorieuse, il aurait sans aucun doute fait triompher l'antipape et consolidé, pour longtemps, la servitude de l'Église³. Mais le bras de Dieu retint le prince en Allemagne assez longtemps pour qu'un pape énergique pût réunir et diriger contre lui toutes les forces catholiques. Le peuple saxon, qui avait si généreusement associé sa cause à celle de l'Eglise romaine, pendant toute la vie de Grégoire VII, fut encore, après sa mort, la principale

1. Comme le cardinal Baronius et autres écrivains catholiques, nous reconnaissons à Henri IV le titre d'empereur à partir de son couronnement en 1084 à Rome, bien que cette cérémonie eût été faite par l'antipape.

2. *Solus Henricus et pedisequi ejusdem Guilberto cohærebant. Galli vero et Angli aliæque gentes pene omnes per orbem Urbano pie obsecundabant.* ORDER, *VIT.*, l. VIII, p. 677. Cette assertion est inexacte en ce qui touche à l'Angleterre, comme on le verra plus loin.

3. LÖDEN, t. IX, p. 238-39.

sauvegarde de la liberté apostolique. Ce noble peuple partageait ainsi avec les Normands, quoique éloigné de l'Italie, la mission de repousser ou de détourner les coups destinés à l'Église. Henri IV avait ranimé toute leur exaspération contre lui, en remplaçant par des intrus les évêques orthodoxes, et en retenant les biens confisqués dont il avait promis la restitution. Les Bavarois, ses adhérents les plus anciens, se déclarèrent contre lui, sous leur duc Welf, tige de la célèbre race des Guelfes. Les Souabes, qui avaient pris pour duc le fils du roi Rodolphe mort en combattant pour l'Église et pour les vieilles lois de l'Empire, se réunirent aux Saxons. Henri, à la tête de vingt mille hommes, levés principalement dans les villes du Rhin, marcha contre les confédérés. Ceux-ci, au nombre de dix mille seulement, s'avançaient sous les ordres d'Ecbert, margrave de Misnie, et du prince que les catholiques allemands avaient élu roi, Hermann de Luxembourg; ils traînaient avec eux un char surmonté d'une croix très-grande et d'une bannière consacrée, comme symbole d'une armée catholique¹. On en vint aux mains dans les champs de Bleichsseld, près Wurtzbourg, le 11 août 1086. Avant la bataille, toute l'armée catholique se prosterna et l'archevêque Hartwig de Magdebourg invoqua l'assistance

Henri IV
est battu
à Bleichsseld
le
11 août 1086.

1. On reconnaît ici le modèle du *carroccio*, si usité dans les villes lombardes, pendant leurs guerres avec les empereurs.

du Dieu au nom duquel ils allaient tirer l'épée¹. Ce fut un combat d'infanterie, à la différence de la plupart de ceux du moyen âge : le duc Welf, avec ses Bavarois et une grande partie des Saxons, voulut se battre à pied², comme le faisaient les bourgeois impérialistes. Ces troupes ne rendirent pas de très-bons services à leur maître : les gens de Cologne et d'Utrecht lâchèrent pied tout d'abord. Henri se défendit avec intrépidité, mais n'en essuya pas moins la plus cruelle défaite de son règne. Les catholiques occupèrent aussitôt la ville de Wurtzbourg, capitale du duché de Franconie, et les domaines immédiats de la maison impériale : ils y rétablirent l'évêque légitime Adalbéron, qui en était exilé depuis dix ans. Les évêques de Salzbourg et de Passau furent aussi rétablis peu après. Mais, comme l'Empereur joignait à une grande bravoure personnelle l'activité la plus infatigable, il eut bientôt réparé les suites de sa défaite et repris Wurtzbourg. Avant d'y réinstaller son intrus Méginhard, Henri s'efforça de ramener à son parti Adalbéron ; mais celui-ci ne voulut pas même le voir. Il dit aux princes chargés par l'Empereur de cette négociation : « Vous pouvez me

1. Jamjam congressuri, omnes in terram prostrati, cœlum oratione penetravere, quam... archiepiscopus cum multis lacrymis et gemitibus effudit. Igitur in nomine Domini congressi. BERNOLD. *Const.* ad 1086. Cet écrivain fut témoin oculaire de la bataille.

2. Welfo dux cum sua legione, et Magdeburgensis legio, relictis oquis, pedites incedebant. *Ibid.* Cf. STENTZEL, I, 528.

« luer, mais non me forcer de voir ou d'entretenir
« volontairement votre roi¹. »

Il quitta donc de nouveau son évêché, et, sortant encore une fois de sa ville épiscopale, il alla se réfugier à l'abbaye de Lambach, qu'il avait fondée sur ses domaines patrimoniaux, et où il mourut après quatre ans d'un nouvel exil².

L'année suivante, diverses conférences entre l'Empereur et les seigneurs catholiques, qui se qualifiaient de féaux de Saint-Pierre³, n'amènèrent aucun résultat. Les princes communiquèrent à Henri les lettres du nouveau pape Victor III, qui confirmaient la sentence de Grégoire⁴; ils lui promirent de le faire reconnaître partout comme empereur, s'il voulait seulement se réconcilier avec l'Eglise⁵; mais Henri déclara qu'il ne se regardait pas comme excommunié. Les princes refusèrent alors de traiter avec un pécheur public qui s'obstinait dans le scandale. Ils furent peut-être encouragés dans cette voie par un message du roi Ladislas de Hongrie, qui leur

1. *Dicens se quidem posse mori, non autem flecti ut vellet unquam sponte sua regem Henricum videre vel alloqui.* WALTRAM., *De unit. Eccles. adversus Hildebrand.*, t. II, p. 303, éd. Freher.

2. Il était fils du comte de Lambach : cette abbaye existe encore sur le Traun, en haute Autriche. Il mourut le 6 octobre 1090. STENTZEL, II, 294.

3. *Fideles S. Petri.* — A Oppenheim, en mars, et à Worms, en août 1087.

4. *BERNOLD.* ad ann. 1087. Cité plus haut, p. 288.

5. *Eique adjutorium suum ad obtinendum regnum si de excommunicatione exire vellet, fideliter promiserunt.* *Ibid.*

fit dire qu'il viendrait, en cas de besoin, avec vingt mille chevaliers, au secours des féaux de Saint-Pierre contre les schismatiques¹. Mais, bien qu'assez forts pour lutter, souvent avec succès, contre Henri, et pour l'empêcher d'agir vigoureusement en Italie contre l'Église, les confédérés manquaient d'un chef militaire ayant assez d'ascendant pour tenir tête à l'Empereur. Le roi qu'ils avaient élu quelque temps auparavant, Hermann de Salm, comte de Luxembourg, s'était montré complètement au-dessous de sa mission, et, abreuvé de dégoûts par ses alliés, il s'était retiré en Lorraine, où il mourut en 1088. Le chef le plus influent des catholiques, avant comme après cette mort, fut Ecbert, margrave de Misnie, personnage équivoque, égoïste, mais brave et habile, qui trompa souvent les deux partis, et qui manquait totalement de cette loyauté et de ce dévouement religieux, indispensables aux défenseurs de l'Église. Dans une émeute fomentée par ce margrave à Goslar, mais dont la cause est difficile à découvrir, l'Église perdit l'un de ses pontifes les plus courageux et les plus purs, Burkhard, évêque de Halberstadt. La veille de l'attentat, à peine arrivé dans la ville où l'avait attiré un projet de conférence avec les Impérialistes qui ravageaient les terres de son évêché, il avait déclaré à ses familiers qu'il se sentait trop vieux et trop fatigué pour continuer la guerre, mais que, tant qu'il vivrait, il fuirait comme la peste

Mort
Burkhard,
évêque
Halberstadt.

1. BERNHOLD., ad ann. 1087.

toute communion avec la tyrannie, et que sa seule ambition était de se réfugier dans n'importe quel pays où il pourrait être à jamais délivré de la vue du tyran¹. Assailli au milieu de la nuit par les assassins, il fut accablé de coups de pierres et de bâtons, puis enfin percé d'une lance dont le fer lui resta dans les entrailles. On le transporta mourant à l'abbaye voisine d'Ilseburg, qu'il avait réformée et où il avait déjà choisi sa sépulture, car les monastères étaient, en Allemagne, plus que partout ailleurs, l'asile mortuaire des évêques orthodoxes. Il y expira en chantant un hymne au Prince des Apôtres, à qui la dernière offrande de sa vie était ainsi présentée². Quelques mois après, la mort enleva le saint archevêque de Saltzbourg, Gebhard³, rétabli, depuis peu de temps, dans sa métropole par l'épée du comte Engelbert et de ses chevaliers. Les moines de l'abbaye d'Admont, fondée par l'évêque, reçurent son corps et gravèrent sur sa tombe l'épithaphe que voici : « Il a souffert pour la justice ; il a
« subi l'exil par la haine du roi ; il a préféré la mi-
« sère au schisme... Il a obéi, ô Rome, à tes juge-

1. Tyrannicæ communionis consortium tanquam ietiferam pestem quod vixerit fugiendam decrevisse. Ea propter id sibi potissimum cordi esse, quatenus.... quodcumque sors obtulerit, exilium expetat, ubi non solum a communione, verum etiam ab aspectu tyranni perpetuo exors maneat. *Ann. Saxon.* ad. ann. 1088

2. Hymnum : *Jam bone Pastor Petre*, altisona voce exorsus. *Ibid.*, 6 avril 1088.

3. Mort le 15 juin 1088.

« ments... Fidèle à la loi de Dieu, il n'a craint ni le roi, ni la force, ni la honte¹ ». Henri voulut aussitôt le remplacer par une de ses créatures et lui substituer un intrus de sa façon ; mais les catholiques de la province choisirent parmi les moines un prélat orthodoxe dans la personne de l'abbé de Saint-Pierre, Thiémon, noble Bavarois, qui avait été religieux au monastère de Hirschau dont, nous l'avons dit, le saint abbé Guillaume avait su faire le foyer de la résistance catholique en Allemagne.

Cependant Henri, fortifié par la mort de l'évêque de Halberstadt, par la soumission de l'archevêque de Magdebourg et par la conduite équivoque du margrave Ecbert, put tenter de nouveau la soumission de la Saxe, et il l'avait à peu près achevée, lorsque Ecbert le surprit et le défit près de Gleichen en Thuringe². Burkhard de Lausanne, évêque marié, par un scandale unique au milieu même des désordres de son parti³, et digne à ce titre de

1. Propter justitiam toleravit et ipse rapinam;
Regis ob hanc odium fugit in exilium,
Malens ille miser quam schismatis esse minister...
Servans, Roma, tuo debita judicio....
Hic pro lege Dei nescivit cedere Regi,
Vel cuiquam forti, vel quoque dedecori.
ACTA S. GERH. ap. CANIS., *Lect. antiq.*, VI, p. 1237.

2. Élu le 25 mars 1090.

3. A Noël 1088.

4. Selon Stentzel, c'était remplir le précepte de l'Apôtre (*unius uxoris virum*, I Tim. III, 2). Il est fâcheux pour Burkhard et son panégyriste moderne, qu'il ait été le seul évêque de son temps, catholique ou schismatique, à interpréter le texte de l'Apôtre de cette façon.

porter la bannière d'un empereur schismatique, fut tué dans le combat; et un autre adhérent très-actif de Henri, l'archevêque Liémar de Brême, y fut pris par le jeune comte Lothaire¹, fils d'un chevalier tué à Nohenburg² pour la bonne cause, et qui commençait ainsi à quatorze ans une vie qu'il devait terminer sous la pourpre impériale, après avoir donné la paix et la liberté à l'Église.

Peu après cette victoire, Egbert périt assassiné par les soldats de l'abbesse de Quedlinburg, sœur de l'Empereur. La position des catholiques n'en était pas moins fâcheuse, par suite de la défection ou de l'intrusion de la plupart des évêques. Les orthodoxes n'en comptaient alors que cinq dans leurs rangs³; deux d'entre eux, Adalbéron de Wurtzbourg et Hermann de Metz, moururent en 1090; mais il restait Altmann de Passau et Gebhard de Constance, sur qui Urbain II s'appuya principalement lorsqu'il résolut, à cette époque, d'intervenir directement dans les affaires d'Allemagne.

Gebhard était issu de la maison de Zähringen, aussi puissante que dévouée à l'Église; il était aussi moine de Hirschau et élève de l'abbé saint Guillaume; Urbain l'avait connu pendant sa légation et

1. De Supplingenbourg.

2. Victoire gagnée par Henri sur les Saxons, 1075.

3. Hermann de Metz, Adalbéron de Wurtzbourg, Albert de Worms. Altmann de Passau et Gebhard de Constance. BERNOLD. ad ann. 1089. Les trois premiers étaient emprisonnés ou chassés de leurs sièges. — Cf. l. I, p. 163, n. 2.

Henri IV
 ette les offres
 de paix
 des princes
 catholiques.

l'avait même sacré évêque de Constance. Par ses lettres du 18 avril 1089¹, il le constitua son légat, et, en renouvelant l'excommunication au premier degré contre Henri et contre l'antipape, et au second degré contre leurs fauteurs et soldats, il donna à Gebhard des pouvoirs nécessaires pour modifier à l'égard des fidèles les conséquences de leurs relations avec les excommuniés, relations qu'il devenait difficile d'éviter pendant une guerre si prolongée. Les princes catholiques renouvelèrent en vain leurs offres de paix et de soumission complète à l'Empereur, à la seule condition de renoncer à l'antipape Guibert et de se réconcilier avec l'Église. Henri semble y avoir lui-même incliné; mais les évêques ordonnés dans le schisme l'en détournèrent, dans la crainte très-fondée de se trouver sacrifiés avec l'antipape dans le traité à intervenir². Il fallut donc continuer la guerre. Ces suppôts de la révolte contre l'Église ne combattaient pas seulement par les armes : à côté des évêques batailleurs comme Burkhard, l'évêque marié de Lausanne, qui se faisait tuer sur le champ de bataille pour son empereur, il y avait les raisonneurs et les prédicateurs

1. Ap. COLETTI, *Concil.*, XII, 737.

2. Duces et comites fideles S. Petri cum Henrico colloquium habuerunt.... quam quidem conditionem nec ipse multum respuit, si tamen in hoc ei principes sui assentiri vellent, videlicet episcopi, qui se cum Guiberto deponendos esse non dubitaverunt.... hi ergo penitus hac vice dissuaserunt ne S. Ecclesiæ reconciliaretur. BERN., *l. c.* — Cf. WALTRAM., *Apolog. Henr. IV*, ap. FREHER, *Script.* I, 296.

qui parlaient au nom des saintes Écritures, et s'autorisaient des calamités dont les catholiques étaient atteints pour essayer de gagner des âmes au schisme impérial¹. C'est dans ce but que Waltram, archevêque intrus de Magdebourg, écrivit au comte Louis de Thuringe une lettre où il s'étend sur les avantages de la concorde et de la charité, et où il invoque ces textes sur lesquels on a tant de fois essayé de fonder la complicité de l'Église avec la tyrannie et l'iniquité. « L'Apôtre dit que toute
« personne doit être soumise aux puissances souveraines, parce qu'il n'y a point de puissance qui
« ne vienne de Dieu, et que quiconque lui résiste
« résiste à l'ordre de Dieu². Cependant nos amis
« disent aux femmes et au simple peuple qu'il ne faut
« pas se soumettre à la puissance royale. Veulent-ils résister à Dieu ? sont-ils plus forts que lui ?
« Mais que dit le prophète ? *Tous ceux qui combattent contre vous, Seigneur, seront confondus, et ceux qui vous résistent périront*³. Rodolphe, Hildebrand, Egbert, et une infinité d'autres seigneurs, ont résisté à l'ordre de Dieu dans la personne de l'empereur Henri, et ils ont péri ; ce qui a eu une si mauvaise fin devait avoir un mauvais principe. » Le comte de Thuringe emprunta la

1. *Ex nostro triumpho vos domino nostro Imperatori lucrificiamus.*
Epist. WALTRAM. ap. DODECHIN., in PISTOR. *Script.*, t. I.

2. ROM. XIII, 1.

3. I. COR. X, 22. ... IS. XLII, 11.

plume d'Étienne, évêque de Halberstadt, digne successeur du martyr Burkhard, et adressa à l'intrus une réponse dont voici quelques passages : « Nous
« disons que tu entends mal le précepte de l'Apôtre
« et que tu l'interprètes plus mal encore. Car, si
« toute puissance vient de Dieu dans le sens où tu
« l'entends, d'où vient que le Seigneur dise, par
« son prophète : *Ils ont régné, mais ce n'est point*
« *par moi ; ils sont devenus princes, mais je ne les*
« *connais pas*¹ ?

« Augustin, en expliquant la sentence de l'Apôtre,
« nous l'a dit : Si une puissance commande ce qui
« est contre Dieu, alors méprisez la puissance et
« n'en redoutez aucune²... Mais écoutons l'Apôtre,
« qui parle ainsi lui-même : « *Il n'y a point de*
« *puissance qui ne vienne de Dieu* », et qui dit
« ensuite : « *Et celles qui viennent de Dieu sont or-*
« *données*³ ». Pourquoi as-tu supprimé cette vérité ?
« pourquoi as-tu voulu nous voiler la moelle et
« l'âme de cette sentence ?.. Prévoyant, par l'inspi-
« ration du Saint-Esprit, qu'il s'élèverait un jour

1. Nous empruntons la traduction de Fleury. L. 63. c. 52. — Le cardinal Baronius ajoute : *Huc usque litteræ Waltrami quem nostri sæculi politici statuunt sibi sui ipsorum dogmatis auctorem et defensorem.*

2. *Ipsi regnaverunt et non ex me : principes extiterunt et non novi eos.* Osée, VIII, 4.

3. *Quod si potestas aliquid jubeat quod contra Deum sit, hic contemne potestatem, non timendo potestatem alioquin.*

4. C'est la traduction que donne Fleury, l. c., en déplaçant ainsi la virgule du verset : *Quæ autem sunt a Deo, ordinatæ sunt.*

« dans l'Église des hérétiques comme toi et tes pa-
 « reils, qui appelleraient le bien mal, et le mal
 « bien, qui changeraient la lumière en ténèbres,
 « et qui transformeraient les préceptes de la vérité
 « en captations de l'erreur, l'Apôtre a voulu tran-
 « cher les conjectures de l'esprit réprouvé par cette
 « addition : « *Celles qui viennent de Dieu sont or-*
 « *données*; » or donc, donnez-nous une puissance
 « ordonnée, et nous ne résisterons plus, et nous
 « lui tendrons les bras. Mais comment, s'il te reste
 « une goutte de sang dans les veines, comment ne
 « rougis-tu pas de dire que Henri est roi, et qu'il
 « est dans l'ordre¹ ? Est-ce l'ordre que d'autoriser
 « le crime, de confondre tout droit divin et hu-
 « main ? Est-ce l'ordre que de pécher contre son
 « propre corps et d'abuser de sa femme d'une ma-
 « nière inouïe jusqu'à lui ? Est-ce l'ordre que de
 « traiter en prostituées les veuves qui viennent de
 « mander justice ? »

Et ici se trouve une vive énumération des crimes de Henri et de ses attentats contre l'Église, contre les évêchés, contre les abbâyes, vendus par lui ou livrés pour des motifs souvent infâmes². Puis le

1. *Miror si in te vel gutta sanguinis est quod non erubescis.... An ordo tibi videtur jus dare sceleri..... uxorem propriam scelere omnibus seculis mundi inaudito lupanar facere ?*

2. *Etenim Constantiensem, Babenberg, Mogunt, et plures alias pro pecunia, Ratisbon. August. Strasburg. pro gladio, abbatiam Fuldens. pro adulterio, Monasteriens. episcopatum (quod dicere et audire nefas est) pro sodomitica immunditia vendidit, quæ si impudenter ne-*

pontife reprend : « Excommunié, à cause de ses
 « forfaits, par le siège apostolique, il n'aura jamais
 « ni empire ni puissance sur nous, parce que nous
 « sommes catholiques. Tu nous reproches de haïr
 « nos frères ; mais à Dieu ne plaise que nous comp-
 « tions Henri parmi nos frères ou parmi les chré-
 « tiens, lui qui, sourd à la voix répétée de l'É-
 « glise, doit être considéré comme un païen et un
 « publicain ! Nous le haïssons et nous offrons cette
 « haine à Dieu comme un grand sacrifice, disant
 « avec le psalmiste : *Comment ne haïrais-je pas,*
 « *Seigneur, ceux qui te haïssent, et comment ne fré-*
 « *mirais-je pas de fureur contre les ennemis*¹ ?
 « C'est pourquoi nous faisons tous nos efforts pour
 « regarder les ennemis de l'Église comme nos
 « propres adversaires, et nous les haïssons parce
 « qu'ils sont les ennemis de Dieu, et non les nôtres.
 « — Tu nous prêches la paix avec tous les hommes ;
 « mais tu oublies d'ajouter avec l'Apôtre : *si faire*
 « *se peut*. Or cela ne peut pas se faire avec les en-
 « nemis de Dieu... Qu'a dit le Dieu Sauveur qui
 « est lui-même notre paix : *Je ne viens pas appor-*
 « *ter la paix sur la terre, mais un glaive*². Qu'est-

gare volueris, teste cœlo, teste terra, omnes etiam a furno redeuntes
 scioli concludent.

1. Cujus odium pro magno sacrificio Deo offerimus, dicentes cum
 Psalmista : Nonne qui oderunt te, Domine, oderam, et super inimicos
 tuos tabescebam ? Perfecto odio oderam illos et inimici facti sunt
 mihi. Ps. CXXXVIII.

2. MATTH., X.

« ce ceci? Pourquoi la paix apporte-t-elle un
 « glaive? Pourquoi déclare-t-elle la guerre? Pour
 « anéantir la paix de Satan, car il a aussi sa paix,
 « dont le Seigneur a parlé, en disant : *Lorsque*
 « *l'homme fort défend sa maison, tout ce qu'il*
 « *possède est en paix*¹. Oh ! avec quelle habileté le
 « diable ne défend-il pas sa maison, en ce temps-
 « ci, à l'aide de vous autres, ses satellites, qui,
 « cuirassés de perfidie, êtes impénétrables aux
 « traits de la vérité et de la foi ! Mais Notre-Sei-
 « gneur peut aussi survenir, et vaincre l'homme
 « fort, et lui arracher les armes qui font sa con-
 « fiance. Nous n'avons donc pas tort de détes-
 « ter cette fausse paix plus cruelle que toutes les
 « guerres et flétrie par le psalmiste en ces termes :
 « *J'ai détesté les impies en voyant la paix des pé-*
 « *cheurs*². — Tu nous dis encore que le pape Gré-
 « goire, le roi Rodolphe et le marquis Ecbert, sont
 « morts misérablement, et tu félicites ton maître
 « de leur avoir survécu ! Mais ne vaut-il pas mieux
 « mourir bien que mal vivre ? Que ne félicites-tu
 « aussi Néron d'avoir survécu aux apôtres Pierre et
 « Paul, Hérode à saint Jacques et Pilate au Sei-
 « gneur Jésus-Christ?.... Pour nous, qui avons
 « gravé la parole de Dieu dans notre mémoire
 « comme sur le diamant, nous méprisons tous
 « les fantômes qui se dressent contre la vérité de

1. Luc, xi.

2. Super iniquos zelavi, pacem peccatorum videns. Ps. lxxii.

« Dieu; nous nous glorifions dans les tribula-
 « tions : on peut nous calomnier, nous proscrire,
 « nous exiler, nous égorger; mais nous courber
 « ou nous vaincre, jamais! Notre plus grande joie,
 « c'est la gloire de nos pères, qui, en résistant aux
 « ordres des princes, ont gagné l'éternité bienheu-
 « reuse¹. »

Ainsi parlait un prince catholique, par la bouche d'un évêque orthodoxe, et de pareils écrits rendent raison de bien des batailles. Répandus dans l'Allemagne, ils ranimaient le zèle du parti pontifical, qui, malgré ses pertes récentes, comptait encore de nombreux adhérents, surtout parmi la haute noblesse du midi de l'Allemagne. Si les Saxons, épuisés par tant de luttes, se résignaient à subir, à l'exception du seul Werner, évêque exilé de Merseburg, le joug de l'Empereur, en revanche les Bava-rois, sous le duc Welf, continuaient à lui opposer une résistance énergique. Le légat Altmann, de Passau, (qui mourut peu après) laissait, après lui², les catholiques des bords du Danube sous la tutelle d'un chef vigoureux, le nouvel archevêque de Salzbourg, le moine Thiémon, qui sut endurer, comme

1. Quæ nos verba in memoria adamantina scribentes.... omnem similitudinem extollentem se adversus veritatem Dei contemnimus; et gloriantes in tribulationibus, calumniari, proscribi et exterminari, denique occidi possumus : flecti vel vinci non possumus. Et cum magno tripudio illud.... de patribus nostris exultamus, qui, contemnentes jussa principum, meruerunt præmia æterna. ДОВЕДИМ. I. c.

2. Il mourut le 10 août 1091.

son saint prédécesseur, l'exil, la captivité et toutes les violences de la persécution. Condamné à mort dans sa prison, il sentit deux fois s'abaisser sur son cou le glaive du bourreau ¹.

La lutte était surtout très-vive en Souabe, sous la direction du légat Gebhard, de Constance, où vivait encore Guillaume de Hirschau ². Le saint abbé, non content de former de courageux évêques, tels que Gebhard et Thiémon, avait en outre donné la plus puissante impulsion au mouvement intérieur et spirituel par lequel tant de laïques de tout sexe et de tout rang se sentaient entraînés à embrasser la vie monastique, en qualité de convers ³, ou à se constituer les vassaux des chapitres ou des monastères auxquels ils rendaient des services quotidiens, en faisant profession d'obéissance envers les congrégations régulières ⁴. On voyait des villages entiers de la Souabe

1. Surgensque dicto symbolo cum oratione procubuit, et cervicem super lignum extendit. Accedens lictor, totis viribus ensem adegit, sacram vero cervicem.... secare non potuit. Tantum summa cutis vix tenuem velut lineam ictus, et quod solus ictus agnosceretur, accedit, quod signum ulterius obduci, quamdiu in corpore vixit, non potuit. Au second coup, l'épée du bourreau se brisa. ACTA SS. THIEMON. ap. CAMERLIN, *Lect. antiq.*, t. IV, p. 637.

2. Il fut martyrisé en Palestine, le 28 septembre 1101.

3. 4 juillet 1091.

4. His temporibus in regno Teutonico communis vita multis in locis floruit.... etiam in laïcis se suisque ad eandem communem vitam devotissime offerentibus. Qui, etsi habitu nec clerici nec monachi viderentur.... se servos eorundem pro Domino fecerunt.... Se et sua ad congregationes tam clericorum quam monachorum regulariter vi-

s'astreindre à ces obligations volontaires, et former ainsi des communautés religieuses d'un nouveau genre¹. Urbain imprima la sanction apostolique à cette nouvelle manifestation de l'esprit catholique, qui n'avait pas manqué d'exciter de nombreuses critiques², mais dont il avait pu apprécier par lui-même les bons effets, car elle seule consolait l'Église de la tiédeur et des défections dont la prolongation du schisme était la conséquence³. En dehors de ce mouvement populaire, les principaux seigneurs de la Souabe soutenaient, d'accord avec le duc Welf et les Bavarois, la cause de l'Église, et repoussaient à l'envi la domination de Frédéric de Hohenstaufen, gendre de l'Empereur, et que celui-ci voulait leur imposer comme duc de Souabe. Ainsi commençait déjà la lutte entre les Guelfes et les Gibelins, qui, après l'élévation des fils de Frédéric de Hohen-

ventium devotissime contulerunt, ut sub eorum obedientia communiter vivere et eis servire mererentur.... Innumerabilis multitudo.... Eisque more ancillarum quotidiani servitii pensum devotissime persolverent : in ipsis quoque villis filiae rusticorum innumeræ conjugio et sæculo renuntiare, etc.... BERNOLD., ad ann. 1091. On reconnaît ici le type des tiers-ordres organisés au treizième siècle par S. François et S. Dominique.

1. In Alemannia potissimum.... multæ villæ ex integro se religioni contra dederunt, etc. *Ibid.*

2. Quosdam accepimus morem vestrorum cœnobiorum corrodentes quos laicos sæculo renuntiantes, etc.... suscipitis. Nos eamdem.... sicut oculis nostris inspeximus, approbamus, sanctam et catholicam nominamus, etc. *Ibid.* Voir aussi MABILL., *Ann. Ben.*, t. V, l. 68, n° 18.

3. Multi ex catholicis in partem excommunicatorum avaritia decepti sponte sua se transtulerunt *Ibid.*

staufen à la couronne impériale, devait se confondre, en quelque sorte, avec la lutte permanente entre l'Empereur et l'Église. Pour tenir tête à Frédéric et aux évêques intrus qui l'appuyaient¹, les catholiques élurent duc Berthold de Zähringen, frère du légat Gebhard, de Constance, et gendre du roi orthodoxe Rodolphe, qui avait été aussi duc de Souabe². Les comtes de Montfort, de Hellenburg, de Toggenburg, de Kiburg, de Bregens, et tous les grands vassaux de la province³, reconnurent solennellement les deux frères Berthold comme ducs, et Gebhard comme légat, à la diète provinciale d'Ulm (1093). Ils y proclamèrent en outre la trêve de Dieu jusqu'en l'an 1096, afin de protéger les monastères, les voyageurs, les marchands; et cette dernière clause leur valut l'assentiment même des villes, toujours dévouées à l'Empereur. Chaque comte la fit jurer, dans son comté, par tous les seigneurs et hommes libres⁴.

1. Ceux de Coire, Bâle, Lausanne et Strasbourg. On comprenait alors dans le duché de Souabe ou d'Alamanie, l'Alsace et la Suisse allemande.

2. Berthold, fils de Rodolphe, avait été d'abord opposé à Frédéric par les catholiques; mais il mourut en 1090. Berthold de Zähringen, son beau-frère, le remplaça alors; il est la tige de la maison actuelle de Bade.

3. Signalons parmi les preuves des dispositions catholiques des feudataires souabes, à cette époque, la fondation des abbayes de Neresheim, en 1095, par Hartmann, comte de Kyburg et Adélaïde sa femme, et d'Isny, en 1096, par les comtes de Wæringen.

4. STENTZEL, I, 549. PFEFFEL, *Histoire et droit public de l'Allemagne*, ann. 1092.

chanoine
Manegald
concilia
l'Alsace
avec
saint-Nicolas.

L'Alsace était maintenue dans la droite voie par un chanoine régulier, nommé Manegald, si savant qu'on le surnommait *le maître des docteurs*¹, et déjà connu par ses écrits en faveur de Grégoire VII. Il fit abjurer le schisme à presque toute la noblesse alsacienne, et la réconcilia publiquement avec le saint-siège. L'Empereur essaya en vain de le gagner; furieux, il le fit jeter en prison, où il le retint longtemps. Cette captivité prolongée était la récompense de l'indomptable résistance que Manegald avait si longtemps et si généreusement opposée à toutes les tentatives de corruption².

Cependant, Henri IV venait de repartir pour l'Italie, le théâtre principal de la guerre. Le parti catholique y avait été affaibli, dès 1089, par la mort de deux de ses plus vaillants défenseurs, saint Pierre Ignée, cardinal-évêque d'Albano³, et l'héroïque Bonizon, évêque de Sutri, puis de Plaisance, martyrisé par les schismatiques de sa ville épiscopale, qui lui crevèrent les yeux et lui coupèrent ensuite tous les membres l'un après l'autre⁴. Urbain convoqua, au mois de septembre de cette année, un concile de soixante-dix évêques et de douze abbés à Melfe⁵, où

1. ANON. MELLIC. in *Fabr. Bibl. Eccles.* c. 105. BERTHOLD., ad ann. 1095-98. *Hist. littér. de France*, t. IX, p. 280-88.

2. In causa S. Petri ferventissimus. BERTH. ad ann. 1089.

3. Voy. plus haut la manière dont il gagna le surnom d'Ignée. 14 juillet 1089.

4. BERTHOLD.

5. Labbe et Pagi ont prouvé que ce concile, mal à propos placé par Baronius en 1090, avait eu lieu en 1089; et S. Marc (*Hist. d'Italie*,

il publia une série de canons destinés à confirmer les sentences déjà lancées contre les investitures, la simonie, le mariage des prêtres, la présence de clercs à la cour des princes¹, et par lesquels il était interdit aux personnes *ecclésiastiques de se faire, à aucun titre, les vassaux des laïques*². Dans la même assemblée, le pape reçut l'hommage-lige et le serment de fidélité de Roger, fils de Robert Guiscard, auquel il confirma la possession du duché d'Apulie, en lui remettant la bannière ducale³.

De plus en plus assuré du concours des Normands, Urbain conçut un plan pour réunir et coordonner les forces dont disposaient les partisans de l'Église orthodoxe en Italie et en Allemagne. Il déterminait la comtesse Mathilde à épouser le jeune Welf, fils du duc de Bavière, l'un des principaux chefs des catholiques allemands. Ce mariage était disproportionné, car Mathilde avait quarante-trois

Mariage
regrettable
de la comtesse
Mathilde
avec le jeune
Welf.

t. IV, p. 840-49) soutient avec raison, ce nous semble, que c'est le même dont Berthold a parlé comme ayant été tenu à Rome en cette même année.

1. Clericorum acephalorum genus.... qui in curiis morantur. *CAN.* 9, ap. *BARON.* ann. 1090.

2. Ne gravamen aliquod sancta patiatur Ecclesia, nullum jus laicis in clericos esse volumus et censemus.... si forte clericorum aliquis cujuslibet laicis possessionibus usus fuerit, aut vicarium qui debitum reddat, inveniatur, aut possessione cadat, ne gravamen Ecclesiae inferatur. *CAN.* II, *ibid.* — Urbain, dans ce même concile, fit droit aux plaintes de plusieurs évêques, en interdisant aux abbés de la contrée de recevoir de nouvelles donations exemptes : il confirma toutes les anciennes. *PAGI. Crit.* in ann. 1090, n. 3.

3. Ligius ejus homo effectus.... accepit per vexillum ab eo terram cum ducatus honore. *ROMUALD Salern. Chr.* ad ann. 1090.

ans, tandis que Welf n'en comptait que dix-huit ; mais il se fit, contre le gré de la comtesse, pour le bien de l'Église¹. L'harmonie entre les deux époux ne pouvait pas durer ; cependant, dans les commencements, il n'y eut point de dissentiment entre eux. Welf se montra, comme son père, un vigoureux champion de la cause pontificale, ce qui causa de vives inquiétudes à l'Empereur² et le détermina à revenir en Italie, où il s'empressa de saisir toutes les possessions de Mathilde en deçà des monts et au nord des Alpes³. Il descendit ensuite en Lombardie (1090), investit Mantoue, l'une des villes principales des États de la comtesse, et s'en rendit maître après onze mois de siège⁴.

Les Romains du parti impérial ouvrirent de nouveau leurs portes à l'antipape Guibert, et, pour la troisième fois depuis la mort de Grégoire, ils s'emparèrent du château Saint-Ange.

Les catholiques en furent réduits à offrir la paix à l'Empereur : le duc Welf s'engagea à se réconcilier avec lui, s'il voulait seulement renoncer à Guibert et restituer les domaines confisqués. Pour la troisième fois Henri refusa⁵. Son triomphe l'enivrait : la prise de Mantoue entraîna bientôt la

1. *Invitam licet, jam provecioris ætatis.... nunquam voluit commisceri viro.* BARONIUS, ad ann. 1089, n. 9.

2. BERTHOLD.

3. DONNIZO, II, 4.

4. 12 avril 1091.

5. BERNOLD., ad ann. 1091.

soumission de tous les États de Mathilde au nord du Pô. Ferrare fut pris par les troupes de l'Empereur, qui transporta la guerre au midi du fleuve, et se mit à ravager les États du jeune Welf¹, pour le punir de son mariage avec Mathilde et de son alliance avec le Saint-Siège.

Henri s'empara ensuite de plusieurs forteresses de la comtesse Mathilde dans le Modénais, et vint assiéger Montevio, l'une des plus importantes.

Ces succès effrayèrent la plupart des vassaux de la comtesse, qui l'obligèrent à tenter la voie des négociations. Henri promit la paix, à la seule condition qu'elle reconnût l'antipape Guibert ; mais cette condition fut repoussée avec indignation, ce qui prouve évidemment que l'indépendance de l'Église était bien le vrai motif de la lutte engagée.

Il y eut une conférence à Carpineta. Beaucoup d'évêques et de religieux y furent convoqués pour examiner les bases d'un traité : l'évêque Héribert, de Reggio, insista sur la nécessité de céder aux armes victorieuses de l'Empereur. Mais un moine nommé Jean³ protesta contre cette conclusion : « A Dieu ne plaise, s'écria-t-il, en s'adressant à la comtesse, qu'une telle paix se fasse, car elle serait contraire à l'honneur du Père, du Fils et du

Le
moine Jean
conseille
de continuer
la guerre.

1. Welf était petit-fils et héritier d'Azon, marquis de Ferrare.

2. Hoc audire quidem nolunt aures comitissæ. DOMNIZO, II, 7.

3. Muratori établit qu'il était abbé de Saint-Apollonius à Canosse.

In not. ad DOMNIZO, p. 372-73.

« Saint-Esprit ! Voulez-vous donc perdre le fruit de tant de sueurs, de tant de labeurs endurés pour le Christ ? Croyez-moi, ne cessez point de combattre : la victoire est là, qui vous attend ; les prières de saint Pierre sauront bien l'obtenir du Seigneur¹. »

L'assemblée fut entraînée par ces paroles, et tous s'écrièrent que mieux valait mourir que traîner avec Henri². Mathilde, dont tous les vœux étaient d'accord avec une telle résolution, fut récompensée de sa constance, car bientôt la prophétie de Jean s'accomplit. Le fils naturel de l'Empereur fut tué en attaquant Montevio, et l'empereur dut lever le siège. Il essaya bien de compenser cet échec en surprenant Canosse³ et en tirant ainsi vengeance de l'humiliation qu'il croyait y avoir subie aux pieds de Grégoire VII. Mais les habitants se défen-

1. Absit ne fiat, quia pax hæc est inimica
Spiritu sancto, Patri, proprio quoque ato!
Ergo sudores amittes, atque labores
Tantos pro Christi quos nomine sustinuisti.
Ne titubes pugna, quoniam victoria multa
De prope de cælo veniet tibi, dante sereno
Christo pro Petri precibus....

DOMNIZO, II, 7.

2. Turba sacerdotum firmatur catholicorum.
Ante volunt lethum quam regis denique fœdus.

Ibid.

3. At memor est factus Canossæ quæ mala passus....
Nunc ulciscendi tempus se credidit ex his. ..

Ibid.

dirent à outrance, exaltés par les prières et par les chants de l'abbé Jean et de ses moines¹.

Henri se vit donc forcé de battre en retraite, après avoir perdu sa bannière qui fut suspendue, par ordre de Mathilde, dans l'église de Canosse, glorieux monument de la défaite du parjure qui, de gaieté de cœur, avait oublié toutes ses promesses de repentir, et s'était ôté, par là, le moyen facile de redevenir le souverain légitime de l'Empire.

Mathilde reconquit, avant l'hiver de 1092, tout ce qu'elle avait perdu au midi du Pô. Henri dut se réfugier en Lombardie, où le duc Welf le tint enfermé, empêchant ainsi sa réunion avec le roi de Hongrie, dont il attendait du secours.

Cependant, Urbain, éloigné de Rome par les succès de l'antipape, s'était réfugié dans la Campanie et dans l'ancien pays des Samnites, sous la garde des Normands. Sans demeure fixe, vivant d'aumônes, mais plus grand peut-être au milieu des hasards et des agitations de cette vie vagabonde qu'au sein des splendeurs de la cour romaine, le pape apportait une vigilance et une activité merveilleuses dans l'exercice de son devoir pontifical. Il ne se contentait pas de renouveler, dans un nouveau concile tenu à Bénévent², les anathèmes ful-

1. Cumque tubæ magnæ reboant, abbasque Joannes
Cum monachis psalmos psallebat....
Abbas orabat, pugnabat plebs memorata....

DOMKIZO, II, 7.

2. 28 mars 1091.

« Saint-Esprit! Voulez-vous contre l'Empereur et
 « tant de sueurs, de tous les jours, dans le
 « le Christ? Croyez la chrétienté, par ses
 « battre : la victoire, par les audiences
 « prières de saint des pèlerins qui suivaient
 « Seigneur¹. » , ou par la dédicace des

L'assemblée de toutes les parties du pays où
 tous s'écrièrent un refuge¹. Ce pays magni-
 ter avec Hen golfe de Naples à celui de
 étaient d'accoutumait, outre Salerne, Amalfi, le
 pensée de s'installer à Java, et tant d'autres lieux à ja-
 Jean s'accoutumait à la gloire de la République romaine.
 tué en attendant à l'Europe du Nord, par les
 le siège. Normands, cette heureuse terre fut en
 surprendre et consacrée, aux yeux de tous les chré-
 de l'histoire le séjour et la mort de Grégoire VII, et
 pieds ce fait qu'elle servit plus tard de demeure

qui occupèrent le trône pontifical après Hil-
 ad.

Aussi, nul voyageur catholique ne peut-il par-
 courir ces lieux embellis par toute la magie de
 la nature et par tous les souvenirs de l'histoire,
 sans songer que là venaient se retremper, dans
 les épreuves de l'exil, ces pontifes fugitifs mais

1. Au milieu des largesses constantes des conquérants normands à l'endroit des monastères, il faut signaler, à titre de contraste, les oppressions que fit endurer le comte Guillaume Tassio à l'abbaye de Casa Auria. MABILLON, *Ann.*, I, 691, n. 85.

toujours indomptables, qui ont vaincu le monde et sauvé l'Église, dans la crise peut-être la plus terrible de son histoire. Salerne devait surtout attirer Urbain II dans ses murs ; car, comme il le disait à l'archevêque placé sur ce siège, dans un diplôme solennel : « Vous aviez déjà le corps de l'apôtre saint Matthieu et celui des saints martyrs Fortunat et ses compagnons ; et voilà que, de nos jours, Dieu a daigné vous conférer une nouvelle gloire par l'exil et par la sépulture de ce Grégoire, d'apostolique mémoire, dont la justice, la doctrine et la merveilleuse constance sont proclamées par l'Église romaine, confessées par l'Occident entier et attestées par la chute des tyrans vaincus ¹. »

Urbain II
visite Salerne
et
consacre
le monastère
de la Cava.

Cependant la nouvelle église du monastère de la Cava venait d'être achevée. Urbain s'y rendit pour la consacrer², accompagné du duc Roger et d'une foule d'évêques³, de cardinaux, de clercs et de laïques. Dans une bulle adressée à l'abbé Pierre⁴,

1. Apposuit etiam Deus tertii muneris claritatem ut eam nostris temporibus Gregorii apostolicæ memoriæ VII papæ tam exilio quam tumulo illustraret. Cujus quam egregia jura (?) quam præclara doctrina quam miranda constantia fuerit, Romana Ecclesia prædicat, Occidens universus agnoscit, tyrannorum pertinacia tolerat, et conculcata testatur. COLETTI, *Concil.* XII, 735.

2. Le 5 septembre 1092.

3. Huit évêques, huit cardinaux. .. cum immunera clericorum et laicorum turba. BARON. ad ann. 1092, n. 18.

4 Le saint abbé avait refusé de porter la mitre qu'Urbain lui avait envoyée en plein concile. BARON. ad ann. 1091, n. 2.

le pape rendit de nouveau témoignage de son culte pour la mémoire de Grégoire VII et de son zèle pour la liberté monastique :

« Obstinément attaché aux institutions de notre
« prédécesseur Grégoire, qui a tant aimé ce mo-
« nastère, qui t'a amené du fameux lieu de Cluny
« pour en être abbé, qui a tellement confirmé la
« liberté de cette maison et de ses dépendances,
« que, jusqu'à ce jour, elle est restée libre de tout
« joug humain, à notre tour nous lui conférons par
« ce privilège une liberté absolue à l'égard de toute
« personne séculière ou ecclésiastique¹. » Il énu-
mère ensuite les différentes indulgences et exemp-
tions qu'il accorde aux religieux², faveurs qui n'a-
vaient du reste pour but que de mieux garantir
l'exactitude de tous les devoirs monastiques.

Le duc Roger voulut s'associer à l'œuvre du pape. Il accorda au monastère la dîme de la pêche maritime, garantit l'indépendance de sa juridiction, et confirma d'avance tous les dons ou cessions de fiefs que ses barons ou vassaux voudraient lui faire. Un

1. Prædecessoris nostri.... institutis tenacius adhærentes, cavent cœnobium, quod ipse singulariter dilexit.... Cluniacum locum illum famosum dirigens inde te ut abbatem.... adscivit, etc.... Nos quoque hujus nostri privilegii pagina communimus, et ab omnis tam sæcula-
ris quam Ecclesiasticæ personæ jugo liberam omnino esse decerni-
mus. *Ibid.*

2. Il accordait à l'abbé jusqu'au droit de consacrer les églises dans les vastes domaines de l'abbaye et une foule d'autres privilèges que l'on peut voir dans le diplôme ap. BARON. et COLETTI, *Concil.*, t. XII, 722 à 727.

saint abbé de la Cava, Léon, repoussé naguère avec dureté par Gisulfe, le dernier prince lombard de Salerne, à qui il était venu demander la grâce de trois condamnés, lui avait prédit que bientôt il cesserait de régner¹. Robert Guiscard et ses Normands se chargèrent peu après d'accomplir la prédiction. Leur nouveau chef, se souvenant sans doute du fait, voulut conférer aux abbés de la Cava le droit perpétuel de faire grâce aux condamnés à mort ou à d'autres peines, dans toute l'étendue de son duché, et spécialement à ceux qu'ils rencontreraient sur le chemin du supplice².

C'était ce même privilège que les anciens Romains accordaient aux vestales, et il réparaisait, dans le droit criminel des chevaliers chrétiens, au profit du véritable dévouement et de la

1. Dum ad mensam cum fratribus sederet, tristis nuntius affuit, qui venerando viro tres homines privari lumine jussos a principe indicavit, et ejulans atque exclamans subjunxit, dicens : Curre, pater, curre, quia jam miseri producuntur.... Pro crudelitate tua post parum temporis, hujus terræ dominus non eris. Act. SS. O. B., t. IX, p. 379. Saint Léon mourut en 1079, et Robert Guiscard détrôna Gisulfe en 1075.

2. Concessit etiam vobis in perpetuum, ut in quacumque parte sui ducatus, tu vel tui successores personaliter fueritis, et unus vel plures homines ibi fuerint ad mortem, vel ad quodlibet supplicium judicati, possitis eos, sicut volueritis, liberare et ubicumque per suum ducatum transitum feceritis, obviosque habueritis in vestro transitu condemnatos qui ad suspendium vel decollationis supplicium deportentur, valeatis eos, si vobis placuerit, facere liberari. — Ce privilège, avec les autres accordés par Roger, sont insérés dans la bulle du pape, ap. BARON. et COTETTI, l. c.

sainte virginité¹. Les Normands continuaient avec gloire leur mission. Le comte Roger, frère de Robert Guiscard et oncle du jeune duc d'Apulie, venait d'achever la conquête de la Sicile sur les Sarrasins². Il s'occupa aussitôt d'y établir évêchés et monastères : Palerme, Messine, Catane, Agrigente, Syracuse, Chazzara, furent érigés en évêchés par le pape, sur la demande du vainqueur, et reçurent la plupart, pour premiers évêques, des moines de Normandie, associés aux premières conquêtes de leur race en Italie.

Urbain, par la sollicitude qu'il apporta au règlement de ces diverses fondations, a mérité d'être regardé comme le restaurateur de l'Église de Sicile³. Il érigeait, en même temps, la ville de Pise en métropole, et lui faisait donation de l'île de Corse, sur la demande de Mathilde et en reconnaissant

1. Ce même privilège avait été accordé à l'abbé de Glastonbury en Angleterre et à l'abbesse de Lindau sur le lac de Constance. Hurtebise III, 462. L'esprit catholique, si inépuisable et si varié dans son affectueuse intelligence des choses de Dieu, reproduisait les mêmes fruits dans les lieux les plus divers, avec une admirable unité. La Réforme et la politique moderne ont débarrassé le monde de ces anomalies. Le privilège dont il s'agit fut aboli d'une façon caractéristique et conforme à l'esprit de la Réforme, quand Henri VIII fit exécuter le dernier abbé de Glastonbury, à la porte même de son monastère, le 14 novembre 1538, pour avoir nié que le roi fût le chef visible de l'Église.

2. Par la reddition de Castro Giovanni, en 1091.

3. FLEURY, I. 64, n. 14. Nous renvoyons à la savante dissertation du cardinal Baronius au sujet des prétendus droits ecclésiastiques conférés par Urbain au comte Roger, droits qui furent l'objet, dans la suite, de si graves contestations. *Ann. ad ann. 1097*, n. 18 à 143.

Urbain II
restaure
les églises
de la Sicile
et érige
en métropole
celle de Pise.

sance des services rendus au Saint-Siège par cette république et de ses victoires sur les Sarrasins¹. La sollicitude du souverain pontife ne se renfermait pas dans l'Italie et ses dépendances : elle s'étendait au loin comme le prouvent tant de diplômes² datés de ces années d'exil et relatifs aux affaires monastiques, à la liberté des élections épiscopales en France et ailleurs³. Au moment même où l'Empereur, franchissant les Alpes, semblait vouloir peser sur la papauté plus qu'à aucune autre époque depuis la mort de Grégoire, Urbain sut rattacher au Saint-Siège, par des liens étroits, deux Français dont l'influence et les services devaient honorer et fortifier l'Église : l'évêque Yves de Chartres et saint Bruno, le fondateur de l'ordre des Chartreux. Yves n'était pas moine, mais il avait été l'élève de Lanfranc à l'abbaye du Bec, puis, placé à la tête d'une communauté de chanoines réguliers à Saint-Quentin de Beauvais, il avait conservé, pendant toute la suite de sa carrière, un vif souvenir de la paix et des jouissances spirituelles du cloître. Il y avait composé un vaste

1. Bulles des 28 juin 1091 et 22 avril 1092, ap. FLEURY, l. 64, n. 8.

2. *In re* Cluny, Amiens, Marmoutiers, Séez, Crespin, etc. Il avait surtout défendu les immunités de Fécamp contre l'archevêque de Rouen, moine lui-même, mais qui n'était pas le seul évêque sorti des monastères et infidèle à son origine; heureusement que les papes moines ne cédèrent jamais à cette tendance.

3. *Ep.* 19 ad Abbat. Fiscamn. V. aussi *Ep.* 33 ad Lamb. ap. Atrebat. n. 40.

recueil de droit canon, connu sous son nom¹, et qui conserva une grande autorité jusqu'à la publication du fameux décret de Gratien. Lorsque l'évêque Geoffroy de Chartres eut été déposé, après un long procès en cour de Rome, comme coupable de simonie, de concubinage et de trahison, Yves fut choisi pour le remplacer, par l'unanimité du clergé et du peuple chartrain². Le roi Philippe de France le reconnut; mais il n'en fut pas de même du métropolitain Richer, archevêque de Sens, qui, voulant maintenir Geoffroy, refusa de sacrer Yves. Celui-ci dut aller trouver le pape, qui le sacra lui-même à Capoue³, et le renvoya en France avec une lettre aux habitants de Chartres, où il leur enjoignait de recevoir le prélat comme sacré par les propres mains de saint Pierre⁴. Et, comme Richer, loin de se rendre au jugement de l'autorité suprême, avait écrit au nouveau prélat une lettre injurieuse, où il semblait à peine reconnaître la validité de sa consécration⁵, Yves répliqua en revendiquant avec énergie le droit du Saint-Siège, et en déclarant hérétiques tous ceux

1. *Decretum Yvonis Carnotensis.*

2. Il fallut lui faire violence pour le contraindre à accepter : il écrivit au pape qu'il n'était pas assez noble pour être évêque. *Ep.* 3. — On ne sait sur quelle autorité son biographe Fronteau s'est fondé pour dire de lui : *a nobili sanguine nobilem animum traxit.* *Vit. Yvon.* in edit. Paris. 1647.

3. En 1090 selon PAGI; 1091 selon MABILL. l. 68, n. 27.

4. *Tanquam B. Petri manibus consecratum.* *Ep. Yvon.* 1.

5. *Non simpliciter benedictionem, sed qualemcumque hostili irrisione appellastis.* *Ep. Yvon.* 28.

qui ne le reconnaîtraient pas¹. Richer essaya en vain de le faire déposer dans un concile provincial, comme ayant agi au préjudice de l'autorité royale en allant se faire sacrer à Rome. Yves resta sur son siège épiscopal, où nous le retrouverons bientôt au premier rang des champions de l'autorité et de la discipline de l'Église.

Bruno, né à Cologne, d'une race noble et belliqueuse², avait été chanoine et écolâtre de Reims, où il enseignait le grec, l'hébreu et la théologie, et où il avait compté parmi ses élèves le jeune seigneur du pays rémois, devenu pape plus tard, sous le nom d'Urbain II. Pour fuir la dignité d'archevêque de Reims, qu'on voulait lui imposer, Bruno renonça à l'enseignement et au monde. Accompagné de ses amis, dont deux étaient laïques et le troisième de race étrangère³, il alla demander une retraite à Hugues, évêque de Grenoble, qui avait été son élève à Reims, puis moine à la Chaise-Dieu.

1. Cujus judiciis et constitutionibus obviare plane est hæreticæ pravitalis notam incurrere. *Ibid.* Urbain II eut peu après une difficulté analogue à trancher en faveur de Lambert élu à Arras par le clergé de ce siège récemment restauré. Malgré la très-vive opposition du clergé de Cambrai (dont Arras avait dépendu jusque-là), et celle du roi de France et de l'empereur, le métropolitain n'ayant pas voulu le sacrer, Lambert se rendit à Rome, où Urbain le sacra lui-même le 19 mars 1094.

2. Sa famille portait, à ce que l'on prétend, le nom de *Hartenfaust*, ou *Fort du Poing*.

3. Landuin de Toscane, qui le remplaça comme prieur de la Chartreuse.

La veille de leur arrivée à Grenoble, Hugues s'était vu transporté, en songe, au milieu des Alpes du Dauphiné, dans le site le plus sauvage et le plus inaccessible de son diocèse. Dans cette vision, il lui sembla voir s'élever, sur des rochers abruptes, un temple magnifique, puis sept étoiles venues de loin s'arrêter sur le faite de l'édifice et l'inonder de lumière. Le lendemain, quand Hugues vit arriver sept voyageurs ayant à leur tête Bruno, son ancien maître, il comprit que la vision était l'annonce de leur arrivée, et il les conduisit lui-même dans le lieu désigné par l'apparition des sept étoiles lumineuses.

On ne pouvait y arriver qu'en franchissant des forêts et des précipices d'accès tellement difficile, qu'on courait risque de la vie en tentant le trajet; puis, quand on y était arrivé, on ne trouvait qu'un étroit plateau entouré de sapins, dominé par des montagnes à pic et que sillonnaient sans cesse des avalanches¹. Les voyageurs s'y établirent avec bon-

1. J'abrège à dessein le récit de la fondation de la Chartreuse, récit devenu populaire, grâce au pinceau de Lesueur et aux vingt-deux chefs-d'œuvre dont ce grand peintre avait décoré le cloître de la Chartreuse de Paris, d'où on les a transportés au Louvre, après la destruction sacrilège du monastère.

2. Le 30 janvier 1133, le cloître et les cellules du premier monastère, situé où se trouve aujourd'hui la chapelle de Notre-Dame de *Casalibus*, furent ensevelis, avec sept religieux, sous une avalanche. C'est alors qu'on reconstruisit le monastère sur son emplacement actuel.

heur, y bâtirent un oratoire, quelques cabanes de branchages et s'y livrèrent tout entiers à la contemplation, à la paix et à l'amour de Dieu. Cette solitude s'appelait la Chartreuse, et ce fut là l'origine de l'ordre des Chartreux¹ qui portèrent d'abord le beau nom de *Pauvres du Christ*. Par un mystérieux décret de la volonté divine, de tous les sanctuaires monastiques qui couvraient la France, la Chartreuse seule a échappé à la destruction commune et sacrilège.

Saint Bruno
fonde
l'ordre
des Chartreux

Les nouveaux venus s'astreignirent à suivre la règle de saint Benoît, mais en la ramenant à sa rigueur primitive, et en la modifiant d'une façon plus anachorétique. Au dortoir et au réfectoire commun étaient substituées des cellules isolées, dans l'enceinte du monastère : chacun des treize moines (nombre auquel celui des religieux de chaque maison fut strictement limité) en habitait une, y mangeait, y dormait, y travaillait seul.

Il n'y avait que peu d'offices en commun : la messe conventuelle n'était célébrée qu'aux jours de dimanches et fêtes. Ces jours-là, les solitaires se permettaient l'usage du poisson et du fromage² ; le reste du temps ils ne se nourrissaient que de pain de son et de légumes. Ils cultivaient peu le sol trop

1. En 1084. *Pauperes Christi*. DUCANGE, V° *Pauper*. PAGI, *Crit.*, ad ann. 1086.

2. Le prieur Guigues le dit expressément, dans le préambule de ses statuts. AP. MABILL., t. V, l. 66, n. 65.

stérile de leurs montagnes, et ne vivaient que du produit de leurs troupeaux; la prédication leur était interdite.

La transcription des manuscrits, et surtout celle de l'Écriture sainte, était leur principale occupation. « Nous prêcherons ainsi, disent leurs statuts, la parole de Dieu, non par la parole, mais par le travail des mains¹. »

Le comte Guillaume de Nevers, qui devait finir sa vie sous leur robe, étant allé les visiter par dévotion, fut tellement touché de leur pauvreté, qu'il leur envoya, à son retour, une argenterie de grand prix. Ils la lui renvoyèrent; mais ils acceptèrent avec reconnaissance les parchemins qu'il leur fit donner ensuite², et dont ils se servirent pour constituer la bibliothèque très-riche qu'ils eurent bientôt organisée³. Cette nouvelle branche de l'ordre monastique était, à vrai dire, une réhabilitation de la vie érémitique des premiers Pères du désert, à l'abri des périls d'une solitude absolue. Quelque austère que fût cette vie, elle excita non-seulement l'émulation de tous les moines, mais encore l'admiration et l'envie des laïques. On voyait, dit un contemporain, des troupes nombreuses d'hommes,

1. Ut quod ore non possumus, Dei verbum manibus prædicamus. *Statut. Guigon.* XXVII, 4, ap. HURTER, III, 578.

2. Boum coria et pergamina plurima quæ ad scribendos libros eis necessaria cognoverat. *Guib. Novic. Vit.* I, c. 21.

3. Ditissimam bibliothecam coaggerant. *Ibid.*

de femmes, et même de petits enfants¹, solliciter leur admission au sein de ce nouveau bercail de la pénitence et de l'amour divin. Cependant le nombre des maisons fut d'abord très-restreint. Bruno vivait depuis six ans à la Chartreuse, lorsqu'un ordre du pape vint l'en tirer. Urbain, au milieu des orages du pontificat, avait résolu d'appeler son ancien maître au secours de l'Église; il lui enjoignit donc, en 1090, de le venir trouver², et il le retint auprès de lui pendant tout le temps qu'il resta en Italie, s'aidant dans tous les conciles de ses lumières et de son affection³. Le comte Roger de Sicile, qui partageait le goût particulier des seigneurs normands pour les moines, disputa au pape la possession de Bruno et le combla des marques de sa générosité et de la plus tendre affection. Il offrit en vain aux chartreux l'archevêché de Reggio; mais, lorsque le saint, fatigué de la vie qu'il me-

1. Greges virorum feminarumque et immo decennes et undecennes infantuli. *Ibid.*

2. Per litteras ad S. Ecclesiæ præstanda officia graviter præcipiens, ne venire ad urbem cunctaretur. *Vit. S. Brun.*, ap. SURIUM, c. 16.

3. Papam solatio et consilio in Ecclesiasticis negotiis juvaturus. *De institut. ord. Cartusiens.*, ap. LABBE, Bibl. I, 638. Ejus opera usus in celebrandis consiliis. BARON., ad ann. 1092, n. 12. — Ces relations ont fourni à Zurbaran un de ses plus beaux tableaux : le pape et le saint, en costume du temps, sont représentés seuls et assis l'un en face de l'autre. Ce chef-d'œuvre du peintre monastique par excellence a été transporté au nouveau musée de Séville, depuis que la Chartreuse de cette ville a été changée en manufacture de faïence par un cupide industriel qui ne laisse pas même les étrangers pénétrer dans l'enceinte qu'il a profanée.

nait à la cour romaine¹, eut obtenu sa liberté, il accepta des mains du comte un monastère en Calabre² où le pape lui permit de se retirer. Bruno quitta bientôt sa solitude pour aller baptiser le fils de Roger, qui devait être un jour le premier roi chrétien des Deux-Siciles, et pour recueillir les derniers soupirs de l'illustre comte à qui revient l'honneur d'avoir fondé ce royaume. Le saint mourut quatre mois après son ami³, et l'Église tout entière pleura celui qui l'avait enrichie d'une nouvelle légion de soldats et de saints.

Cependant, avec l'année 1093 sembla s'ouvrir une phase plus favorable à la cause catholique. L'Empereur, à peine remis de la défaite de Canosse, éprouva une disgrâce plus cruelle encore, par suite de la défection de son fils aîné Conrad, qu'il avait déjà fait couronner roi des Romains. Ce jeune prince, dont tous les contemporains vantent les dispositions pieuses et pacifiques, était révolté du spectacle des crimes paternels ; il avait surtout horreur des odieux attentats commis par le tyran sur la

1. Cum tumultus et mores curiæ ferre non posset, relictis solitudinis et quietis amore flagrans. *Ibid.* Après le concile de Plaisance en 1095.

2. La Torre, près Squillace. Le saint en a tracé le tableau le plus séduisant, dans sa lettre à Raoul le Vert, depuis archevêque de Reims. Voir le diplôme où le comte Roger raconte les motifs de sa confiance et de sa reconnaissance pour Bruno. BARON., ad ann. 1097, c. 14. SURIUS, t. V, die 5 oct.

3. Le 6 octobre 1101. — On sait que l'ordre des Chartreux, par une exception unique, n'a jamais eu besoin de réforme.

personne de sa seconde femme, Adelaïde de Russie¹. Père dénaturé, époux indigne, Henri IV avait voulu se donner pour complice Conrad, le beau-fils de la victime². Entraîné par la plus légitime indignation, le jeune prince s'enfuit et alla rejoindre Mathilde et son mari Welf qui poursuivaient la guerre contre Henri. Conrad retomba, peu après, entre les mains de son père qui le fit enfermer; mais il sut échapper à ses geôliers, et, accueilli avec transport par le parti pontifical, il fut proclamé roi des Lombards par l'archevêque de Milan. Mathilde réussit, en même temps, à faire sortir la princesse Adélaïde de la prison où la retenait Henri à Vérone³. Le persécuteur de l'Église eut donc à subir un double châtiment : sa femme et son fils parvinrent à s'échapper, et, réfugiés dans

1. Quelques auteurs la nomment Praxède; elle était fille du czar de Russie : il l'avait épousée en 1095, étant veuve du margrave de Brandebourg; il était lui-même veuf de Berthe, mère de Conrad qui avait alors dix-neuf ans.

2. Incarceraverat eam, et concessit ut plerique vim ei inferrent, immo filium hortans, ut eam subagitaret. Quo recusante patris poluere stratum, eum Rex non suum sed peregrini filium esse affirmavit. ALBERT STEDENS. *Chron. in Schüttir. scriptor.* HERMOLD. *Chron. Slavor*, ed. 1659. DODECHIN, ad ann. 1093, in PISTOR. *Script. Germ.*, t. I, et ap. BARON., etc.

Ce hideux récit, que les apologistes de Henri ont essayé de révoquer en doute, n'est que trop d'accord avec des actes du même genre que les insurgés allemands reprochèrent de tout temps à Henri IV (voir plus haut la lettre du comte de Thuringe); il est d'ailleurs confirmé par les déclarations publiques de l'impératrice aux conciles de Constance et de Plaisance, comme on va le voir.

3. DOMNIZO, II, 8.

Les
villes lombardes
s'arment
contre Henri IV.

les rangs de ses adversaires, ils élevèrent leur voix doublement accusatrice, pour révéler les horribles mystères de la vie privée du tyran. On conçoit son désespoir : il fut si grand qu'on supposa qu'il voulait se tuer¹. Il y eut aussitôt contre le prince une réaction violente au sein même de cette Lombardie qui, depuis quelques années, était le centre de ses opérations. Les grandes villes de la contrée se déclarèrent contre lui, et annoncèrent ainsi la redoutable ligue municipale qui devait être, un siècle plus tard, la sauvegarde de l'Église et de la liberté italienne contre une nouvelle race d'empereurs. Milan, Lodi, Crémone, Plaisance, jurèrent de rester alliées pendant vingt années et conclurent contre l'Empereur une alliance offensive, dont la durée était fixée à vingt années : leurs soldats, unis à ceux du duc Welf et de Mathilde, occupèrent les passages des Alpes pour empêcher l'arrivée des auxiliaires allemands de Henri². En Allemagne, un mouvement analogue éclata dans les villes qui jusque-là avaient fourni à l'Empereur ses plus zélés partisans : les bourgeois d'Augsbourg, de Metz, de Toul, de Verdun, chassèrent les évêques intrus que le schisme avait voulu leur imposer. Ces gran-

1. In quamdam munitionem se contulit, ibique diu absque regia dignitate moratus, nimioque dolore affectus, seipsum ut aiunt morti tradere voluit, sed a suis præventus, ad effectum venire non potuit. BERKOLD., ad ann. 1093.

2. In viginti annos, conjuraverunt contra Henricum. *Ibid.*

des nouvelles allèrent trouver Urbain au fond de l'Apulie, à Traja, où il venait de tenir son concile annuel¹, et elles le ramenèrent à Rome, où il put célébrer la fête de Noël (1093). Guibert était près de l'Empereur, en Lombardie²; mais les guibertins occupaient encore la plus grande partie de la ville et surtout le château Saint-Ange, le Latran et les passages du Tibre. Le pape, caché dans la maison fortifiée de Jean Frangipani³, était réduit à un dénuement presque complet et accablé de dettes⁴. Le bruit de cette détresse étant arrivé aux oreilles d'un jeune seigneur angevin, nommé Geoffroy⁵, celui-ci, qui n'était encore que novice, partit aussitôt, avec ce qu'il put amasser de ressources, pour aller au secours du pontife, qu'il rejoignit de nuit, sous un déguisement, après mille dangers. Quinze jours avant Pâques (1094), Ferruccio, qui occupait le Latran, au nom de Guibert, offrait au pape de lui

1. 11 mars 1093. Il y avait soixante-dix évêques et onze abbés comme à Melfi en 1089 : ce concile renferme divers canons sur les degrés de consanguinité et sur les moyens de maintenir la trêve de Dieu, etc.

2. BRUNO., ad ann. 1094.

3. In domo Joannis Fricapanem latitare. GOTFRID. VINDOCIN. Ep. 8. In quadam firmissima munitione, prope Sanctam Mariam novam. BRUNO., l. c.

4. Pene omnibus bonis temporalibus nudatum, et alieno ære nimis oppressum inveni. GOTFR. VINDOC., l. c.

5. Il était fils d'Henri, seigneur du Lion d'Angers, et petit-fils du seigneur du Craon et d'une fille de France. *Hist. litt. de France*, XI, p. 177. Il fut béni, comme abbé, par Yves de Chartres, le 24 août 1093.

livrer le palais à prix d'argent; mais, comme ni le pape ni les cardinaux ni les évêques de la suite d'Urbain, n'avaient de quoi payer l'usurier, l'abbé Geoffroy vendit ses chevaux, ses mules, et en remit le prix, avec tout ce qu'il possédait, au souverain pontife qui parvint ainsi à satisfaire Ferruccio. Les portes du Latran furent alors ouvertes à Geoffroy, qui eut pour récompense le bonheur de baiser le premier les pieds d'Urbain II rétabli sur le trône où nul pape orthodoxe n'avait siégé depuis l'exil de saint Grégoire VII¹.

Urbain se rendit ensuite en Toscane où l'appela Mathilde qui poursuivait les succès déjà obtenus contre les impérialistes. Elle conduisit à Rome l'infortunée impératrice, qui, prosternée devant le père commun des fidèles, lui raconta les crimes honteux dont elle avait été la victime². Déjà dans une assemblée de princes et de prélats allemands, tenue à Constance par le légat Gebhard³, l'impéra-

1. Flens accessi ad eum dicens ut secure cum Ferruccio iniret pactum. Ibi aurum et argentum, nummos, mulas et equos expendi : et sic Lateranense habuimus, et intravimus Palatium. Ubi ego primus osculatus sum Domini papæ pedem, in sede videlicet apostolica, in qua longe ante catholicus non sederat papa. *Ibid.*

2. Quæ susceptam reginam ad venerabilem perduxit Urbanum.... Cujus provoluta pedibus, profusis lacrymis ac intimis singultibus omnem suæ, quam pertulerat, calamitatis intimavit miseriam. *DOEGKINUS, l. c.*

3. A Pâques 1094. Ce concile défendit au peuple, sous peine d'excommunication, d'assister aux offices des prêtres simoniaques ou incriminés.

trice avait dénoncé les outrages qu'il lui avait fallu subir de la part de son indigne époux¹. Elle renouvela ces terribles accusations devant le tribunal le plus solennel de la terre, au concile général convoqué par le pape à Plaisance, au milieu même de la contrée naguère la plus infectée par le schisme impérialiste (mars 1095)². A cette solennelle assemblée, on vit accourir les évêques d'Italie, de France, de Bourgogne, d'Allemagne, au nombre de deux cents, plus de quatre mille clercs et moines et trente mille laïques. Aucune église ne pouvant contenir une telle foule, il fallut tenir le concile en plein air hors de la ville. Adélaïde y comparut, et, après une confession publique des horribles excès auxquels son mari l'avait condamnée, elle obtint l'absolution pour la part involontaire qu'elle y avait prise³, tandis qu'une nouvelle ex-

1. *Querimonia Praxedis reginæ.... pervenit, quæ se tantas tamque inauditas fornicationum spurcitas, et a tantis passam fuisse conquesta est, ut etiam apud inimicos fugam suam facillime excusaret, omnesque catholicos ad compassionem tantarum injuriarum sibi conciliaret.* BERNOLD., ad ann. 1094.

2. *In media Longobardia inter ipsos schismaticos et contra ipsos.* BERNOLD., ad ann. 1095. *Primus erat mensis quo nascitur humor in herbis.* DOMINICO, II, 8.

3. *Cujus querimoniam Dominus Papa cum S. Synodo satis misericorditer suscepit, eo quod ipsam tantas spurcitas non tam commisisse quam invitam pertulisse pro certo cognoverit. Unde et de poenitentia pro hujusmodi flagitiis injungenda illam absolvit.* BERNOLD., l. c. *Henricum denuo excommunicavit pro illicitis ac nefandis, omnibusque sæculis inauditis rebus in legitima uxore perpetratis.* DOMINICO, l. c. — Adélaïde retourna en Russie et y finit ses jours dans un cloître.

communication était fulminée contre son infâme époux¹.

1. Parmi les apologistes contemporains d'Henri, il n'y en a qu'un (*Vit. Henric.* Anonym. ap. Urstir.) qui accuse Mathilde d'avoir gagné le jeune roi Conrad, et ils gardent tous un silence prudent sur les révélations accablantes d'Adélaïde. Les historiens protestants sont moins embarrassés, et ne s'en montrent que plus disposés à défendre leur héros. Prenons, par exemple, parmi les plus savants, entre les modernes, MM. Lüden et Stentzel. Lüden *invente*, pour expliquer cette double accusation du fils et de la femme de l'empereur, l'explication la plus bizarre. Selon lui, Conrad et Adélaïde auraient été enlevés à Vérone par Mathilde, laquelle leur aurait fait à tous deux leur leçon, d'accord avec le pape, et aurait dicté à Adélaïde les infâmes accusations qu'elle devait porter contre son mari. Il ne cite pas d'ailleurs la moindre autorité contemporaine dans sa laborieuse mais assez courte dissertation à ce sujet, liv. XIX, c. 11, n. 17. T. IX : « Je ne sais pas, dit-il, concevoir les choses autrement. » Ne voilà-t-il pas une raison bien satisfaisante pour le lecteur consciencieux ! Ainsi, le pape, la comtesse Mathilde, l'impératrice, le jeune roi, le concile des prélats et des princes allemands à Constance, le concile général de Plaisance et les historiens contemporains, auraient tous et chacun été dupes ou instruments d'un faux abominable ! L'hypothèse est acceptée comme bien plus admissible que le crime d'un seul homme, parce que cet homme, en sa qualité d'ennemi de l'Église, était l'un des précurseurs de la sagesse moderne ! M. Lüden ne peut pas concevoir qu'il en puisse être autrement ! Quant à M. Stentzel (t. I, p. 552), il ne cherche pas à nier la vérité des faits ; mais, comme Lüden (t. IX, p. 256), il témoigne toute son indignation, non contre les attentats commis par Henri sur la personne de sa femme, mais contre l'effronterie de celle-ci, qui osait s'en plaindre publiquement dans un concile ! « Il se peut, dit-il pour l'excuser (la victime, et non le bourreau), il se peut que cette femme, étant d'un sang plus froid (elle était Russe), ait éprouvé de la répugnance pour les voluptés excessives auxquelles son mari a pu la prostituer. » Il faut citer dans l'original ces incroyables paroles : « Es mag seyn dass dieser Frau von kaelterm Blute, die auschereifende Wolluste zuwider war, zu der sie von ihrem Gemahl genusbraucht werden moechte. » De sorte que si elle avait eu un sang chaud d'Italienne ou d'Espagnole, rien n'eût

Cependant, le roi Philippe de France, qui avait été excommunié l'année précédente, pour cause de bigamie, dans un concile tenu à Autun, avait été cité devant celui de Plaisance ; mais il demanda un délai que le pape lui accorda. Les ambassadeurs de l'empereur d'Orient, Alexis Comnène, y vinrent aussi pour demander humblement au pape et aux chrétiens d'Occident quelques secours contre les infidèles qui menaçaient déjà Constantinople. Urbain, sans s'arrêter au schisme qui infectait déjà l'Église byzantine, exhorta les catholiques à accorder ce secours, et plusieurs s'engagèrent par serment dans l'entreprise.

Le concile régla ensuite une foule de points de discipline, et renouvela les condamnations antérieures contre l'hérésie de Bérenger, contre les simoniaques et les prêtres incontinents. Le pape se rendit ensuite à Crémone où le jeune roi Conrad vint le trouver, lui servit d'écuyer lors de son entrée dans la ville, et lui prêta serment de fidélité. Urbain reçut le prince comme un fils de l'Église romaine¹, et lui promit de l'aider à obtenir la couronne impériale, à condition qu'il renoncerait aux investitures. Il le fiança ensuite à la fille du comte

été plus simple ! Et voilà comme on écrit l'histoire ! N'est-ce pas le cas de se rappeler la belle parole du comte de Maistre, sur les écrivains de cette école : *Ils n'ont d'entrailles que pour le crime.*

1. *Officium stratoris exhibuit.... In filium S. Romanæ Ecclesiæ recepit.* *BERN.*, ann. 1095.

Roger de Sicile; de sorte que les trois principales forces du parti de l'Église, en Italie, Mathilde, Normands et le jeune roi, se trouvèrent unis par de nouveaux liens. — Cette heureuse tournure d'affaires¹ permit au pape de passer en France, l'appelaient les plus graves intérêts.

1. Rebus in Longobardia bene dispositis. *BERN.*, ann. 1095.

CHAPITRE II

Yves de Chartres et la pureté du mariage.

Yves de Chartres proteste contre l'adultère du roi de France. — Incompréhensible fermeté de l'évêque de Chartres. — Le légat Hugues, archevêque de Lyon, défend aussi les lois du mariage. — Triomphe d'Yves de Chartres, défendant la pureté du mariage et l'égalité des devoirs entre les deux sexes. — La piété des femmes se maintient. — Elles payent la dette de leurs mères.

En 1092, le roi Philippe de France s'était laissé séduire par la beauté et les artifices de Bertrade de Montfort ¹, femme de Foulques le Réchin, comte d'Anjou, au point de répudier son épouse légitime, Berthe², dont il avait eu déjà quatre enfants, et d'enlever Bertrade à son mari pour l'épouser lui-même.

1. *Conscia nobilitatis et pulchritudinis suæ.* ORD. VIT., VIII, 699. Cet historien ajoute que, craignant d'être renvoyée par son mari, comme les deux femmes qu'il avait déjà eues, Bertrade envoya un agent au roi pour l'exciter à l'enlever. Elle était fille du comte de Montfort et d'Agnès d'Évreux.

2. Berthe était fille du comte de Frise et de Hollande. Son malheur lui avait été prédit d'avance, comme un châtiment du crime qu'elle avait commis, en expulsant l'abbé Géraud du monastère de Saint-Médard. Saint Arnould de Soissons, prédécesseur de Géraud, avait dit à Berthe : *Si tu fratrem Geraldum hinc ejeceris, Deo vindice, tu quoque ante tuum obitum e regno extruderis, contemptaque et ærumnosa*

Protestation
d'Yves
de Chartres
contre l'adultère
du
roi de France.

L'évêque de Senlis¹ avait eu la criminelle faiblesse de bénir cette union adultère, et d'autres prélats du royaume, invités par le roi, semblaient agir en complices², lorsque Yves de Chartres, qui avait protesté déjà par son absence, crut devoir adresser directement les remontrances suivantes à Philippe et aux évêques :

« Très-magnifique seigneur Philippe, roi de
« Français, moi, Yves, humble évêque des Char
« trains, je désire ardemment que vous gouvernie
« votre royaume terrestre de manière à ne pas mériter
« d'être banni du royaume éternel. Je redirai d
« loin à Votre Sérénité, ce que je lui ai déjà dit d
« vive voix : je ne puis ni ne veux assister à vos noc
« avant d'avoir appris, par la décision d'un concile
« si votre divorce et votre nouveau mariage sont lé
« gitimes... Par respect pour ma conscience, que j
« désire garder à Dieu, et afin de conserver la bonn
« renommée dont un prêtre du Christ doit s'hon
«orer devant les fidèles, j'aime mieux être
« jeté au fond de la mer avec une meule au cou
« que d'être une pierre d'achoppement pour le

moriens. Elle mourut, en effet, deux ans après sa répudiation, exilée à Montreuil-en-Ponthieu, *illic plebeio more defunctam et sepultam* l'éd. S. Arnulph., in Act. SS. O. B., t. IX.

1. Et non pas, comme le dit Ordéric Vital, l'évêque de Bayeux. V. Pagi, *crit.* in ann. 1094.

2. Et quod scelestius est, invenit Galliarum episcopos, qui foverint adeo nefandis criminibus, uno contradicente omnibus illis Yvonem Baco. ad ann. 1094. c. 10

« faibles. Et, en parlant ainsi, loin de manquer à
« la fidélité que je vous dois, je vous en donne la
« plus grande preuve, car je erois que vous exposez
« votre âme au plus grave péril et votre couronne
« à un véritable danger¹. »

Le prélat envoya copie de cette lettre aux autres évêques invités, avec une circulaire où il leur tenait le langage suivant :

« Vous avez le même motif que moi pour ne pas
« assister à ces noces scandaleuses. Ne soyez donc pas
« comme des chiens muets et incapables d'aboyer ;
« mais, au contraire, montrez-vous bons gardiens,
« et, voyant l'ennemi s'approcher, embouchez la
« trompette et mettez l'épée à la main². »

Le roi ayant répondu que tout avait été décidé par le jugement de l'archevêque de Reims et de ses suffragants, Yves écrivit à ce métropolitain, pour l'exhorter à ne point faillir au devoir de sa charge, déclarant que, pour sa part, il aimerait mieux perdre le nom et la dignité d'évêque, que de scandaliser, par sa prévarication, le troupeau du Seigneur³. Le roi, irrité d'une telle résistance, ordonna

1. Domino suo Philippo, etc., sic militare in regno terreno ut non privetur æterno.... Malo cum mola asinaria in profundum mergi, quam per me mentibus infirmorum tanquam cæco offendiculum poni. Nec ista contra fidelitatem vestram, sed pro summa fidelitate dicere me arbitror, etc. Yvo., *Ep.* 15, ed. Fronto.

2. Nolite fieri canes muti, latrare non valentes, sed sicut boni speculatores, videntes gladium venientem super terram, buccina insonate. *Id.* *Ep.* 14.

3. Malo enim perpetuo nomine et officio Episcopi carere, quam

de ravager les domaines du prélat, et le fit emprisonner par Hugues, seigneur du Puiset, vicomte de Chartres. L'histoire rapporte que cette captivité fut tellement sévère que le prisonnier manquait même de pain¹. Le peuple s'en montra très-irrité; mais Yves défendit absolument à ses ouailles de chercher à le délivrer à main armée, comme ils en avaient formé le projet.

« Sans le bon plaisir de Dieu, leur écrivait-il, ni
« vous ni personne n'aura la puissance de me rendre
« la liberté. N'ayant point obtenu l'épiscopat par
« violence, ce n'est pas par violence que je dois
« remonter sur mon siège². »

Le pape, informé de ce qui se passait, écrivit aux évêques de la province de Reims de ramener le roi à de meilleurs sentiments. « Que s'il vous repousse,
« disait le pontife, il faudra bien que vous et moi
« nous vengions la loi divine des outrages qu'elle
« a reçus, et que nous percions du glaive de Phinée
« ces Madianites adultères³. »

pusillum gregem Domini mei legis prævaricatione scandalizare. Id Ep. 13.

1. *Damna quæ mihi usque ad penuriam panis inflictæ sunt. Id Ep. 22, HILDEB., Cænom., ep. 100. In quodam castello quo frangere animum, ni saxo fortior esset FROSTON., Vit. Yvon.*

2. *Quare ne fiat prohibeo, interdico. Nec enim incendiis domorum deprædationibus pauperum potestis Dominum placare.... Ep. 20.*

3. *Quod si contempserit et vobis et nobis, necessitas imminet ut ad ulciscendas divinæ legis injurias pro nostri officii debito accingamur, et Phineas gladio Madianitas adulteros perforemus. Lettre d'octobre 1092, ap COLETT., Concil. XII, 757.*

Urbain fit plus : il enjoignit aux évêques d'exiger la mise en liberté d'Yves de Chartres, et d'excommunier le roi s'il refusait d'obéir. Philippe ne renvoya pas sa maîtresse ; mais Yves réussit à sortir de sa prison sans que cette captivité eût en rien affaibli la vigueur de son âme de fer¹. En vain le roi engagea-t-il le prélat à le venir trouver pour assister à un concile provincial convoqué à Reims et où il espérait d'autant plus faire reconnaître son mariage, que la reine Berthe venait de mourir. « Yves répondit au prince en lui rappelant la sentence déjà portée par le pape contre son union avec Bertrade : « C'est par égard pour Votre Majesté, ajouta-t-il, que je m'abstiens de paraître en votre présence, de peur d'être obligé, conformément aux injonctions du Siège apostolique, auquel je dois obéir comme au Christ même, de publier tout haut ce que je vous dis ici à l'oreille². »

D'un autre côté, à son ancien adversaire Richer, archevêque de Sens, le prélat écrivait en ces termes : « On m'accuse d'avoir attenté à la majesté royale ; mais ce reproche, laissez-moi vous le dire, s'applique bien plus justement à ceux qui recourent

1. *Ferreum Yvonis animum*, dit BARONIUS, ad 1095, c. 16. On ne sait pas positivement l'époque où Yves fut délivré, ni la durée de son emprisonnement.

2. *Philippo Dei gratia, etc.... sic se regere ut Regi regum valeat complacere.... Poscens igitur majestati vestræ.... ne.... quod nunc dico in aure, cogar in vestris et multorum auribus publicare. Ep. 28,*

« à d'impuissants remèdes, au lieu de cautériser
 « tout de suite la plaie. Si vous aviez été aussi fermes
 « que moi, notre malade serait depuis longtemps
 « rétabli. C'est à vous de voir si, par vos délais,
 « vous remplissez vos obligations envers lui et les
 « devoirs de votre état. Quant à moi, je suis prêt
 « à subir toutes les peines que le seigneur roi vou-
 « dra ou pourra m'infliger avec la permission de
 « Dieu. Que le prince m'enferme, qu'il m'exile,
 « qu'il me persécute : avec le secours de la grâce
 « d'en haut, j'ai résolu de souffrir pour la loi de
 « mon Dieu, et rien ne pourra me contraindre à
 « fermer les yeux sur le péché de celui dont je ne
 « veux pas partager le châtiment¹. »

Les efforts d'Yves de Chartres pour relever le courage de ses confrères furent impuissants : « Je
 « leur ai transmis, mandait-il au pape, en em-
 « ployant son image favorite, je leur ai transmis
 « vos lettres ; mais ils se taisent, comme des chiens
 « qui n'osent pas aboyer². »

L'évêque qui s'exprimait ainsi était loin pourtant d'être un ennemi de l'autorité royale : il professait, au contraire, à l'égard de la puissance laïque, des opinions plus favorables que celles de la plupart

1. *Faciat ergo Dominus rex adversus parvitatem meam, quantum, Deo permittente, libuerit vel licuerit : includat, excludat, prescribat.... decrevi pati pro lege Dei mei : nec ulla ratione cogente, volo ei consentaneus in culpa esse, qui nolo esse consors in poena. Ep. 55.*

2. *Adhuc tamen tacens, tanquam canes muti non valentes latrare. Ep. 25.*

des hommes éminents de l'Église à son époque, comme on le verra plus loin; mais il ne savait point transiger avec le mal. Il était d'ailleurs profondément versé dans les secrets de ce gouvernement des âmes qu'il a si justement appelé « l'art des arts et « le plus lourd des fardeaux. » Loin d'être absorbé par les discussions sur le mariage du roi, il poursuivait, en même temps, la réfutation des erreurs de Roscelin ¹ sur la sainte Trinité, et adressait au sophiste le conseil, dont devraient profiter les philosophes de tous les temps, *de ne pas chercher à savoir plus qu'il ne convient de savoir*². Il demandait aux prières des moines, tranquilles dans le port, les forces nécessaires pour naviguer au milieu des orages ³. Il envoyait leur repos : « Je combats chaque jour, écrivait-il au pape, contre les bêtes; mon âme n'a plus de paix; mon cœur est brisé

1. Déjà condamné au concile de Soissons, en 1092, Roscelin avait prétendu qu'Yves et saint Anselme, alors abbé du Bec, pensaient comme lui : il affirmait qu'il ne s'était rétracté à Soissons que par crainte d'être déchiré par le peuple. Il avait écrit depuis contre Robert d'Arbrissel, l'un des plus saints moines du temps. — Saint Anselme, qui venait d'être fait archevêque de Cantorbéry, publia vers la même époque son traité de l'*Incarnation*, pour réfuter l'hérésiarque.

2. Non plus sapere quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem. Ep. 7.

3. Nos enim publicorum negotiorum tumultibus occupati... internæ quietis suavitatem vix aliquando admittimus, raro etiam canonicum pensum determinatio horis solvere prævalemus. Vos igitur qui velut in portu navigatis, oportet ut nobis orationis manus qua longe potestis extendatis. Ep. 19 à l'abbé de Fécamp, Guillaume de Ros.

« par les misères de l'Église, que personne ou
 « presque personne ne s'efforce de guérir. J'exerce
 « mon autorité sur certains hommes, mais sans
 « leur être utile à grand'chose. C'est pourquoi je
 « suis souvent tenté de déposer ma charge, de me
 « replonger dans mon ancien repos où j'attendrai
 « Celui qui me délivrera à la fois de la pusillani-
 « mité et des tempêtes de l'esprit. C'est mon affec-
 « tion pour vous qui seule me retient¹. »

Cette affection était à la fois pleine de noblesse et de désintéressement. Le pieux prélat avait tous les droits possibles d'employer cette suscription dans une lettre adressée au souverain pontife :
 « A Urbain, pape, moi, Yves, son fils spirituel,
 « j'adresse l'hommage d'un chaste amour et non
 « d'une servile soumission². »

le légat
 es de Lyon
 chargé
 le pape
 de
 défendre
 France
 les
 u mariage.

Bientôt, du reste, il ne fut plus le seul à défendre, en France, la sainteté du mariage et les prérogatives de l'Église. Depuis longtemps, en exposant au souverain pontife les abus intolérables qu'il remarquait dans l'Église de France³, il le suppliait d'instituer un légat qui recherchât non son pro-

1. Ad bestias quotidie pugnans.... quia video me præesse, sed nulli fere prodesse.... quietem ubi illum expectem qui salvum me faciat a pusillanimitate spiritus et tempestate (Ps. 54). *Ep.* 25.

2. Urbano summo pontifici Ivo spiritualis ejus filius, non servilis timoris, sed castæ dilectionis obsequium. *Ibid.*

3. Multa tolero, multa dissimulo.... multa enim inordinata video in domo Dei, quæ me torquent, maxime quod apud nos, qui altari non serviunt, de altari vivunt, etc. *Ep.* 12.

pre intérêt, mais celui du Christ¹. Urbain se rendit à ce vœu, en conférant la mission à Hugues, archevêque de Lyon, celui-là même que Grégoire VII avait choisi pour légat et désigné pour son successeur².

Un instant égaré, Hugues était rentré dans la bonne voie après la mort de Victor III, et s'était hâté de reconnaître Urbain. Il voulut d'abord répudier le fardeau de la légation; mais Yves le pria de n'en rien faire : « Ne soyez pas, lui écrivait-il, comme ces mauvais médecins qui préfèrent leur tranquillité à la santé de leurs malades. Il y a un nouvel Achab en Italie, il y a une nouvelle Jézabel en France : c'est à vous d'être le nouvel Élie. Hérodiade est là qui danse devant Hérode et lui demande la tête de Jean-Baptiste : Jean-Baptiste n'en doit pas moins lui dire : *Non licet*; il ne t'est pas permis de quitter ta femme et de prendre celle de ton prochain³. »

Hugues se rendit enfin, et, à peine investi du caractère de légat, il convoqua à Autun⁴, un

1. Qui non sua quærat, sed Jesu Christi. Necessarius enim esset Ecclesiæ Dei in qua quilibet, quodlibet audet, et quod audet facit, et quod facit impunitum transit. *Ibid.*

2. Il avait été prieur de Saint-Marcel-lès-Châlons, et comme, à cette époque, il n'y a pas d'exemple d'une abbaye ou d'un prieuré confié à d'autres qu'à des moines, Mabillon (*Ann.* 1, 70, n. 85) en a conclu qu'il était moine. Mais cette opinion a été contestée. V. *Hist. littér de France*, t. IX, p. 303.

3. Ep. 24.

4. Le 16 octobre 1094.

concile de trente-deux évêques et de plusieurs abbés, où furent de nouveau publiées les sentences déjà portées contre l'empereur Henri¹ et contre le roi de France. Ainsi frappé d'excommunication, Philippe en appela au pape, menaçant Urbain de se retirer de son obédience si on ne l'absolvait pas. Hugues le cita à comparaître au concile de Plaisance, puis lui accorda un nouveau délai jusqu'à la Toussaint de l'an 1095, malgré les instances d'Yves de Chartres, qui n'avait d'autre espoir que dans l'énergie du souverain pontife et du légat².

Sur ces entrefaites, Urbain passa lui-même en France, où, ayant célébré la fête de l'Assomption à Notre-Dame du Puy, il alla consacrer l'église de la Chaise-Dieu, grande abbaye d'Auvergne, qui, sous le gouvernement de l'abbé Séguin, avait atteint le plus haut point de splendeur et de régularité. De là, le pape se rendit à son propre monastère de Cluny, dont l'abbé, le grand Hugues, vivait encore après quarante-six ans de prélature. Hugues eut le bonheur de recevoir son ancien disciple devenu chef de l'Église, après avoir été prieur à Cluny. Urbain était le premier pape qui eût visité ce célèbre monastère si spécialement voué

1. Cette publication était motivée sur ce que la plupart des évêques du concile étaient du royaume de Bourgogne ou d'Arles, alors réuni au Saint-Empire romain. Lyon même relevait de l'Empire, en même temps que du roi de France.

2. Ubi restat adhuc anchora aliqua spei nostræ. *Ep.* 30.

par ses fondateurs à la défense de la papauté. Le pontife confirma toutes les immunités de l'illustre abbaye. Il voulut consacrer lui-même le maître-autel de l'immense église que saint Hugues faisait construire, et, dans le discours qu'il prononça devant le peuple à cette occasion, il déclara que le désir de visiter Cluny avait été la première et la principale cause de son voyage en France ¹. Urbain revint ensuite en Auvergne où il devait tenir le célèbre concile de Clermont ², auquel assistèrent treize archevêques ³ avec leurs suffragants, deux cent vingt-cinq évêques, et quatre-vingt-dix abbés, ce qui formait une assemblée d'environ quatre cents prélats, ou abbés à crosse, sans compter une foule nombreuse de docteurs et de professeurs ⁴. On y adopta un certain nombre de mesures importantes, propres à maintenir l'Église pure de toute contagion du mal et libre de toute puissance séculière ⁵.

1. *Biblioth. Cluniac.*, p. 518. Il traça ensuite une ligne autour de l'abbaye et de ses principales dépendances, sous le nom de *sacer banus* ou de banlieue sacrée, en deçà de laquelle il défendait, sous les peines du sacrilège, de commettre des rapines ou des violences quelconques. *Ibid.*

2. 18 novembre 1095.

3. Ceux de Pise, Reggio, Lyon, Bordeaux, Reims, Bourges, Tours, Sens, Narbonne, Vienne, Tarragone, Aix et Tolède. Outre ces deux derniers archevêques, il y eut plusieurs évêques espagnols.

4. *MABILL.*, 1, 69, c. 22. Illic præter episcoporum et abbatum examina, quos circiter 400 per præeminentes ferulas fuisse aliqui numerant, totius Franciæ et appendicium comitatum litteratura confluit. *GRIB. NOVI.*, *Gest. Dei per Franc.* II, 2.

5. *ORDER. VIT.*, l. IX, p. 719. *COLETTI*, XII, 897.

En même temps, le concile confirma la trêve de Dieu, pratiquée depuis longtemps dans diverses provinces du royaume, comme institution générale¹. Après avoir renouvelé les prohibitions ordinaires, relatives à la simonie, au mariage des prêtres et aux investitures, le pape, par de nouveaux canons, défendit aux évêques et aux prêtres de prêter l'hommage-lige entre les mains des rois ou d'autres personnages du siècle². Il interdit aux laïques de retenir les dîmes ou autres revenus de l'Église, et d'usurper les biens des évêques ou des clercs après leur mort. Il renouvela la prescription de l'abstinence du carême ; il ordonna que, si quelqu'un se réfugiait auprès des croix plantées sur les chemins, il y trouvât un asile comme dans les Églises et ne pût être livré à la justice que la vie et les membres saufs. Il reconnut la primatie de l'Église de Lyon, que celles de Sens

1. On fait remonter à l'an 1054 l'origine de cette institution ; elle avait été reconnue en Normandie en 1046 (v. Leprévost, *not. in Ouo Vir.*, t. V, p. 316), et confirmée plusieurs fois par les conciles que les papes avaient tenus en Apulie. D'après le premier canon du concile de Clermont, la *trêve de Dieu* ordonnait que, dans les guerres particulières et légitimes, les moines, les clercs et les femmes seraient toujours à l'abri de toute hostilité, et que ces hostilités (*pacis fractio*) ne pourraient avoir lieu que du lundi au mercredi de chaque semaine, les quatre autres jours demeurant réservés à la paix de Dieu. On peut voir un règlement précieux pour l'application de ce canon : la Touraine et à l'Anjou, confirmé par le pape à Clermont, ap. COLETTI *Concil.* XII, 923.

2. Ne episcopus vel sacerdos regi vel alicui laico in manibus ligium fidelitatem faciat. CAN., 17.

et de Rouen contestaient depuis longtemps¹. Enfin, le délai accordé à Philippe de France étant expiré sans qu'il eût renvoyé Bertrade, le pape prononça, en plein concile, l'excommunication contre le prince, et cela, malgré les sollicitations et les offres de toute sorte des seigneurs de la cour où se trouvaient en ce moment les principaux complices du roi, les archevêques de Sens et de Reims, et bien d'autres grands personnages du royaume de France². Philippe, au scandale d'un adultère public, ajoutait des habitudes de simonie invétérée et flagrante³, dont faisaient mention, en les flétrissant, plusieurs actes dressés à cette époque⁴. Yves de Chartres, présent au concile, triomphait enfin, et cette première victoire ne fit qu'accroître le zèle qu'il manifesta, tout le reste de sa vie, en défendant la pu-

Triomphe d'Yves
de Chartres
le
défenseur
de la pureté
du mariage
et
de l'égalité
des devoirs
entre
les deux sexes

1. Nous dirons plus loin les décisions prises au sujet de divers établissements monastiques.

2. Regem.... tanta auctoritate excommunicavit, ut intercessionem spectabilium personarum, et multiplicium munerum illationes contempserit, et quod intra regni ipsius demorabatur limites non extimerit. *GRIB. NOV. I. c.*

3. Hominem in Dei rebus venalissimum. *GRIB. NOV.* Il fut payé de la même monnaie par l'évêque de Chartres, prédécesseur d'Yves, qui lui avait promis la première prébende qui viendrait à vaquer dans son chapitre : comme le roi lui reprochait d'en avoir déjà donné plusieurs depuis sa promesse, l'évêque répondit : « Je n'en ai pas donné une seule, je les ai toutes vendues. » *MICHEL SCOT., lib. IV, mensa philol., c. 28, ap. PAGI, Crit. ann. 1095.*

4. Facta est hæc donatio anno ab Incarnat. etc.... Urbano apostolico, Francia ex adulterio Philippi indigni regis fœdata.... Il faut dire que cette donation était faite par le comte Foulques, le mari outragé de Bertrade. *PAGI, l. c.*

reté du mariage dans tous les rangs de la société l'égalité des devoirs entre les deux sexes en ce qui concerne l'observation de la foi jurée, la fidélité conjugale, enfin le droit de la femme de disposer librement de sa personne, en se mariant, malgré les stipulations contraires de ses parents¹. Au surplus en agissant ainsi, Yves ne faisait que suivre la tradition immémoriale des Pères, et marcher dans une voie d'où les papes et les évêques vraiment catholiques n'ont jamais dévié.

Pendant tout le moyen âge, la vie de ces pères du peuple chrétien fut une lutte constante en faveur de l'indissolubilité du lien conjugal, à l'encontre de rois et des seigneurs. Ceux-ci sans doute n'avaient point, pour satisfaire dans l'ombre et sans bruit leurs passions sensuelles, les ressources nombreuses qu'offrent à leurs successeurs la vie des cours et les mœurs relâchées des salons modernes; mais, à travers les âges et dans les circonstances les plus diverses, ce fut toujours, pour l'Église romaine, un honneur éclatant, immortel, de protéger la faiblesse dans ce qu'elle a de plus saint et de plus fragile, la liberté et la pureté de la femme. Depuis saint Jean-Baptiste jusqu'au dernier archevêque de Cologne Clément de Droste, c'est presque toujours au sujet du mariage que la puissance spirituelle a été livrée au glaive et aux chaînes des persécuteurs.

1. Voir le recueil de ses épîtres, *passim*, et surtout les ép. 15. et 166.

En cette seule année 1095, les deux plus puissants souverains de la chrétienté, l'empereur et le roi de France, avaient été excommuniés par le pape, pour avoir violé la loi du mariage¹. D'âge en âge, les mêmes exemples devaient se reproduire jusqu'au seizième siècle, où un pape préféra voir le royaume d'Angleterre rompre avec le Saint-Siège que subir l'ignominie de vendre à un tyran voluptueux le droit de divorcer.

Qu'on ne s'étonne donc pas si, même au sein de la dégradation religieuse de notre siècle, la piété des femmes s'est maintenue : elles payent la dette de leurs mères !

La pureté
se maintient
chez
les femmes
qui payent
la dette
de
leurs mères.

1. Fleury remarque, à plusieurs reprises (l. 64, n. 21 et 29), que l'excommunication lancée contre Philippe n'entraîna pas sa déposition, et que personne ne cessa de lui obéir. Rien n'était plus naturel : les conséquences pénales de l'excommunication ne devenaient exigibles que si l'excommunié laissait passer un an et un jour, depuis la promulgation de sa sentence, sans chercher à se faire absoudre. Philippe eut soin de ne jamais laisser écouler ce délai de rigueur, sans faire quelque démarche de soumission, ou sans obtenir une prolongation nouvelle, jusqu'à son absolution définitive en 1106. Il n'y eut donc jamais nécessité pour le pape de le déposer, ni pour ses sujets de lui désobéir, à la différence de l'empereur Henri qui, après avoir obtenu son absolution une première fois, s'était révolté contre la juridiction même du pape, et avait été déposé par lui et par l'assemblée des princes. Le président Hénault ne semble pas aussi satisfait que l'abbé Fleury des suites de la sentence portée contre Philippe. Il dit de ce roi qu'il *était moins avili aux yeux de son peuple par ses vices que par sa faiblesse à s'en laisser punir*. Belle doctrine assurément, et bien digne d'un parlementaire écrivant sous le règne de madame de Pompadour !

CHAPITRE III

Urbain II, Pierre l'Ermite et les préparatifs de la croisade.

Les premiers pèlerins en terre sainte. — Saint Simon et Sigebert de Mayence à Jérusalem. — Calamités subies par les chrétiens en Palestine. — Les croisades ne furent point pour l'Église une cause d'affaiblissement. — La *douce soif* du saint pèlerinage, du voyage de Dieu. — Urbain II fut le véritable promoteur de la première croisade. — Fondations pieuses des croisés avant leur départ pour la terre sainte.

Ce qui fait, aux yeux de la postérité, la principale gloire du concile de Clermont et d'Urbain II, c'est la prédication de la première croisade. Cette grande entreprise avait été, depuis longtemps, pour ainsi dire, préparée par les fréquents pèlerinages des chrétiens d'Occident au saint sépulcre. Les catholiques de tout âge et de tout rang y venaient en foule de tous pays, à travers mille dangers¹ ; les princes s'y rendaient comme les au-

1. Robertus, comes Flandrensis, cum baculo et pera. .. de 1085 à 1089. *Ms. Rob. Monach.* cité par Ducange, *not. in lib. VII Alexiadis* ; — Le vicomte de Limoges, le comte d'Angoulême, le duc Robert de Normandie, le comte de Luxembourg.

tres, le bourdon à la main et le sac sur le dos¹. Au premier rang de ces pèlerins s'étaient toujours signalés les moines. Presque tous les abbés éminents du onzième siècle² et une foule de religieux avaient fait le voyage de terre sainte. Un grand nombre de seigneurs et de chevaliers abandonnaient aussi leurs foyers, et, touchés de componction après s'être agenouillés devant le tombeau de Jésus-Christ, ils s'en revenaient achever pieusement leur vie dans quelque monastère. Dès la fin du dixième siècle Bononius était allé s'établir en Égypte et ensuite à Jérusalem ; il y avait réformé, d'après la règle de saint Benoît, les monastères qui subsistaient encore dans ces contrées conquises par les musulmans, et il avait pu ramener à Constantinople une foule de captifs grecs, rachetés grâce à son dévouement³. Le grand abbé Richard de Saint-Vannes, s'était mis en route, à la tête de sept cents pèlerins réunis par le duc Richard de Normandie et dont ce prince s'était chargé de défrayer la dépense. Le moine saint Siméon, né

Les premiers
pèlerins
en terre sainte
Saint Siméon
et
Sigebert
de Mayence
à
Jérusalem

1. Il y avait eu déjà plusieurs pèlerinages dans les siècles antérieurs — V. plus haut, l'acte d'élection d'un abbé en place de celui de Saint-Albin, qui se rendait à la terre sainte. L'éclaircissement n° 11, à la fin du t. I de l'*Histoire des croisades*, par Michaud, contient un résumé assez complet des pèlerinages antérieurs aux croisades ; mais le travail le plus exact, sur ce curieux sujet, est la *Liste chronologique des pèlerinages antérieurs aux croisades, depuis le troisième siècle*, dressée avec beaucoup de soin par M. Ludovic Lalanne et insérée dans la *Biblioth. de l'école des Chartes*, t. II, p. 1, 2^e série.

2. Act. SS. O. B., t. VIII, p. 238, ad ann. 1025.

3. Act. S. S. JULII, t. II, p. 545.

d'une famille grecque de Syracuse et mort reclus à Trèves, entraîné, dit son biographe, par l'invincible désir qui attirait les chrétiens à Jérusalem, avait, dès sa première jeunesse, renoncé à tout pour y courir ; et il avait passé sept années en Syrie, servant de guide aux pèlerins d'Europe¹. Le moine Sigebert, archevêque de Mayence, s'y était rendu accompagné par sept mille compagnons². C'était à son retour de la terre sainte que Liébert, évêque de Cambrai, avait fondé l'abbaye du Saint-Sépulcre, en mémoire de son pèlerinage. Le saint moine Udalric, le compilateur des coutumes de Cluny, avait failli périr sous les coups des infidèles, en allant remercier Dieu de la grâce du baptême, sur les bords du Jourdain³. Le premier abbé de Saint-Évroul restauré, Thierry, épuisé par la fatigue du voyage, et se trouvant atteint d'un mal mortel à Saint-Nicolas de Chypre, entra dans une église,

1. En 1064.

2. Videns quosque et nos his partibus desiderio infatigabili currere ad sepulcrum Domini.... per septem annos ductor peregrinorum fuit. Act. SS. O. B., t. VIII, p. 329, ad ann. 1035. Saint Siméon parlait cinq langues : l'égyptien, le syriaque, l'arabe, le grec et le latin. *Ibid.*, p. 331.

On doit s'étonner que M. L. Lalanne n'ait pas tiré parti, pour son travail, de la curieuse *Vie de saint Siméon*, qui renferme une foule de détails intéressants sur les relations des chrétiens avec la terre sainte avant les croisades.

3. Act. SS. O. B., t. IX, p. 780. — Il avait désiré le martyre ; mais la fragilité humaine l'emportant, dit son biographe, et voyant les Sarrasins approcher, comme il sortait de la rivière, il s'enfuit, sans prendre le temps de se rhabiller.

alla poser sa tête sur la marche de l'autel, et, les mains jointes en forme de croix, s'endormit ainsi du sommeil de la mort¹.

Ce ne furent pas seulement des religieux isolés et voyageurs, mais même des essaims de moines vivant en communauté, qui voulurent faire refleurir les vertus des enfants de saint Benoît près du tombeau de Jésus-Christ, souillé par la présence des conquérants musulmans. Il y avait, dès le commencement du onzième siècle, un monastère à Bethléem et deux autres au mont Sinaï, lesquels étaient entretenus par des quêtes faites en Occident, jusqu'au fond de la Normandie², grâce à la généreuse intervention de marchands d'Amalfi. L'abbaye de Notre-Dame de Latina, fondée par eux à Jérusalem³ et peuplée de moines du Mont-Cassin, introduisit en terre sainte les rites de l'Église latine⁴. Un monastère de femmes, sous l'invocation de sainte Marie-Madeleine, y fut joint. Ces communautés, on le pense bien, ne pouvaient recevoir, dans la Palestine, des dons en terres comme les monastères de l'Europe ; mais la pieuse générosité des

1. Super dextrum latus recubans, quasi dormire volens, caput suum super marmoreum gradum reclinavit, manusque super pectus in modum crucis aptavit. *ORD. VIR.*, l. III, p. 66, ed. Leprévost. Raoul, abbé du mont Saint-Michel, qui accompagnait Thierry, mourut, comme lui, dans le pèlerinage, en 1058.

2. *Vit. S. Simeonis*, n. 4, 5 et 8, in *Act. SS. O. B.*, t. VIII, p. 550.

3. En 1048.

4. Ut secundum latinitatis usum divinæ majestatis servitium persolverent. *ORD. VIR.*, l. X.

Amalfitains subvenait en partie à leurs besoins : tous les ans, bourgeois et marchands faisaient entre eux une quête dont le produit, transmis à Jérusalem, suppléait à la pénurie non-seulement des moines et des religieuses, mais encore des pèlerins venus de l'Occident¹. On conçoit combien les récits de tous ces pèlerins, au retour dans leurs foyers, devaient échauffer le cœur de leurs compatriotes. Mais il était réservé à un moine obscur, à Pierre l'Ermite², de déterminer le mouvement qui devait précipiter l'Occident catholique sur l'Orient infidèle. Ayant rapporté de Jérusalem et des lieux saints un souvenir indigné de l'odieuse domination qu'y exerçaient les païens sur les malheureux chrétiens, le moine Pierre, qui, dans des visions célestes, croyait sans cesse entendre les supplications du patriarche de Jérusalem et les appels suppliants du souverain pontife, se mit à parcourir l'Europe, appelant les catholiques à la délivrance du saint Sépulcre et de leurs frères persécutés en Orient.

Après de longues excursions à travers diverses contrées où les populations avaient reçu sa pa-

1. Neque reditus erant neque possessiones; sed prædicti Amalfitani annis singulis, tam qui domi erant, tam qui negotiationes sequebantur, collecta inter se quasi per symbolum pecunia, per eos qui Hierosolymam proficiscebantur.... advenientibus christicolis aliqua misericordia. GUILL. TYR., l. XVIII, c. 5.

2. Mabillon a prouvé qu'il était moine et Français. *Ann. Bened.*, t. V, l. 68, n. 86. Voy. GUIB. NOVIC., II, 4.

role avec enthousiasme, l'ermite-prédicateur vint rejoindre, au concile de Clermont, le pape Urbain II dont la grande voix se joignit à la sienne¹. Le moine-pontife, plein de foi dans les espérances prophétiques de deux de ses prédécesseurs, les moines Sylvestre II et Grégoire VII, qui, les premiers, avaient fait appel à la chrétienté pour délivrer la terre sainte du joug de l'islamisme, le moine-pontife, disons-nous, renouvela, au concile de Clermont, une première tentative déjà faite à Plaisance. S'adressant particulièrement à la noblesse qui s'y était rendue en grand nombre, il lui fit un tableau saisissant des cruautés et des sacrilèges commis par les Sarrasins en Palestine, et l'exhorta à s'en aller expier elle-même, dans une guerre légitime et vraiment sainte, ses violences, ses rapines et son indomptable orgueil².

Calamités subies
par
les chrétiens
en
Palestine.

« Allez, disait le vénérable pontife, allez mourir pour votre Dieu, là même où le Christ a donné sa vie pour vous³. »

1. Per manum Petri, viri venerabilis, qui præsens est.... Discours du pape au concile. GUILL. TYR., *De Bello sacro*, I, 15.

2. Vos accincti cingulo militiæ magno supercilio fratres vestros dilaniatis.... Si vultis animabus vestris consuli, istius modi militiæ cingulum quantocius deponite, et ad defendendam orientalem Ecclesiam velocius concurrите. WILLELM. MALMESB., *De reg. Angl.*, l. IV, c. 2.— Trois discours différents, ou peut-être trois versions différentes du même discours d'Urbain au concile, sur le même sujet, nous ont été transmis par Guillaume de Tyr, Guillaume de Malmesbury et Guibert de Nogent.

3. Pulchrum sit vobis in illa civitate mori pro Christo in qua pro vobis Christus mortuus est. WILH. MALM. I. c.

Urbain, voulant attirer les bénédictions du ciel sur l'expédition qu'il destinait à conquérir le tombeau de Jésus-Christ, imposa aux clercs l'obligation de réciter, tous les samedis, l'office de la sainte Vierge¹. Rien ne put refroidir le zèle du pape et briser son énergie, ni les périls que courait l'Église en Occident, ni la lutte implacable qui durait, depuis vingt ans, entre l'Empereur et lui, et qui l'avait empêché, après son avènement au pontificat, d'occuper paisiblement le siège de Saint-Pierre et la ville de Rome.

Avec l'abnégation d'un véritable religieux et la générosité d'un grand pape, Urbain sacrifia tout à la réalisation de son plan. Sa pensée se concentra sur l'Orient où, à sa voix, afflua la plus vaillante chevalerie de la chrétienté. Errant, exilé pendant sept années, le pontife employait toute son autorité, tout son ascendant à rétablir la paix intérieure afin de pouvoir envoyer au loin les plus fervents champions de l'Église².

1. BARON., ad ann. 1095, c. 51.

2. Ce désintéressement paraît tellement inexplicable au protestant Lûden, qu'il essaye de nous persuader qu'Urbain céda à la contrainte en prêchant la croisade, et que ses discours à Clermont n'exprimèrent qu'un enthousiasme artificiel. *Erkünstelter Begeisterung*, tom. II, p. 264, 277. Et c'est ainsi que, depuis la Réforme et la Renaissance, on interprète les annales de nos aïeux, au mépris des faits les plus éclatants, tels, par exemple, que les deux grands conciles de Plaisance et de Clermont; au mépris des assertions les plus incontestables et du témoignage unanime des contemporains. C'est ainsi qu'on voit une école d'historiens faire effort pour transformer en actes de bas

En réalité, ce déplacement inouï des forces vives de l'Église ne fut point pour elle une cause d'affaiblissement ; au contraire, son autorité n'en fut que plus enracinée. Cependant, comme garantie d'un si grand résultat, le pape n'avait qu'une absolue confiance aux promesses éternelles du Christ¹. Rien donc de plus admirable que l'indomptable résolution du pontife, si ce n'est l'entraînement merveilleux du monde catholique à lui répondre. On sait comment le cri de *Dieu le veut !* qui avait accueilli les paroles d'Urbain à Clermont, retentit d'un bout à l'autre de la chrétienté, et comment tout à coup souffla sur l'Europe comme un vent impétueux, qui éteignit toutes les discordes, et répandit dans les âmes un esprit *d'en haut auquel rien ne pouvait résister*².

Les croisades ne furent point pour l'Église une cause d'affaiblissement.

resse et d'hypocrisie les grandes actions de ceux dont ils ont toujours ignoré ou renié la foi, et dont ils ne sauraient, par conséquent, comprendre l'âme et le génie. Jugeant des autres d'après eux-mêmes, et se sentant profondément incapables d'un dévouement quelconque à des causes en quelque sorte surhumaines, ils trouvent plus facile et plus simple d'expliquer, par les motifs les plus vils, la grandeur, sur-naturelle pour eux, de nos pères, et ils ne choisissent dans l'histoire, pour en faire l'apologie ou le panégyrique, que des personnages qui ne les mettent jamais dans l'embarras d'expliquer les motifs de leur magnanimité.

1. Sic Urbano agente, reffloruit orbis : nam pacem renovans, Ecclesie jura sua restituit, et paganos de terris christianorum expelli fecit. Et quoniam res Dei curavit, effecit vicissim Deus, ut omnes ultro ei se subjicerent. FULCHER, CARNOT., *Hist. Hierosol.*, I, 1.

2. Guibert de Nogent, *Gest. Dei*, II, 3, emploie une image analogue, quoique différente : Et sicuti rapidissimi venti impetus solet non magna pluviae unda restringi, ita illico contigit ad invicem simultates universorum et bella sopiri, per inditam sibi aspirationem, haud dubium quin Christi. GUIB. NOGENT., l. c.

On sait comment non-seulement les princes et les chevaliers, mais même les paysans et les *serfs*, se levèrent en masse pour courir sus aux infidèles¹; comment riches et pauvres, hommes et femmes, vieux et jeunes vendaient tout pour faire le *voyage de Dieu*²; comment les moqueurs de la veille, atteints par la contagion de l'exemple, devenaient les enthousiastes du lendemain³; comment enfin les pauvres laboureurs, guettant au passage les seigneurs pour se joindre à leur troupe⁴, partaient dans des chariots traînés par des bœufs et sur lesquels ils transportaient non-seulement leur avoir le plus précieux, mais même de petits enfants qui, chaque fois qu'une ville ou qu'un château se présentaient, demandaient naïvement si ce n'était pas là Jérusalem⁵. Depuis la Galice jusqu'au Dane-

1. Jam Palatinorum comitum pruriebat intentio : et mediocritas equestrium virorum parturire jam cœperat : cum ecce, pauperum animositas tantis ad hoc ipsum desideriis aspiravit, ut eorum nemo de censuum parvitate tractaret, de domorum, vinearum et agrorum congruenti distractione curaret, etc. *Ibid.*

2. Quisque.... de proponenda *via Dei*.... quosque sollicitat. *Ibid.*

3. Dum hodie super omnimoda aliorum venditione cachinnant.... in crastinum repentino instinctu pro paucis nummulis sua tota tradentes, cum eis proficiscebantur quos riserant. *Ibid.*

4. Catervatim concurrebant populi, ubicumque unum de principibus iturum se novissime audierant, ut se illius comitatui sociarent. GUILL. TYR. c. 23.

5. Bobus viroto applicatis.... substantiolas cum parvulis in carruca convehere; et ipsos infantulos, dum obviam habent quælibet castella vel urbes, si hæc esset Jerusalem, ad quam tenderent rogitare. GUILL. NOV. l. c.

marck, on vit les peuples s'ébranler et accourir¹.

« Oh ! la bonne semence, disent les contempo-
 « rains, que la parole du pasteur suprême ! Oh !
 « qu'ils sont admirables et les fleurs et les fruits
 « qu'elle produit² ! O grâce inestimable et mer-
 « veilleuse de la Providence, qui, pour l'amour du
 « Christ, et sous sa seule souveraineté, réunit tout
 « à coup en un seul corps tant de membres épars
 « du Christ³, tant de peuples si différents les uns
 « des autres par le langage et par la patrie⁴ !

1. *Gallicios extremos hominum.* ORDER. VIT., l. IX, p. 725. Le frère du roi de Danemarck arriva avec deux évêques de son pays où la foi venait à peine d'être établie.

2. O fidei semen, bona germina quot modo præbes,
 Cum rutili flores refluunt pastoris ab ore,
 Et pariunt fructus Domini dignanter in usus !...
 Sexus uterque Deo gliscit parere sereno ;
 Certatim currunt Christi purgare sepulcrum.

DONIZO, l. II, c. 10.

3. *Et tempore quo omnis terra festinabat venire in Jerusalem....* fuit quædam triremis magna et fortis quæ plena hominibus armatis, volucris cursu tendebat properare in Hierusalem ut Christiano exercitui auxilium ferret.... Erant autem in ipsa maxima navi, homines diversarum nationum, Francorum scilicet, Burgundionum, Aquitanorum, Wasconum, Hispanorum, Italicorum, Siculorum, Calabridum, sed et aliarum nationum..... Un orage survient : les gens de chaque pays invoquent leur saint national, les Français, saint Denis ; les Poitevins, saint Hilaire ; les Tourangeaux, saint Martin ; les Orléanais, saint Aignan ; les Limousins, saint Martial ; les Toulousains, saint Saturnin ; les Auxerrois, saint Germain ; les Vermandois, saint Quentin, etc. Mais l'orage ne s'apaisa que lorsqu'un homme du Ponthieu leur eut persuadé d'invoquer, tous ensemble, saint Riquier fondateur et premier abbé de la grande abbaye de ce nom. Voy. ci-dessus, l. I, c. 3, *VARIULE*, *De mirac. S. Richar.*, c. 3, in *Act. SS. O. B.*, t. VII, ad ann. 981.

Mira et inestimabili divinitatis dispensatione tot Xⁱⁱ membra lin-

La
douce soit
du
saint pèlerinage
du
voyage de Dieu.

« Non, jamais la guerre n'a fourni aux sages, aux
« poètes, aux écrivains un plus glorieux sujet que
« ces exploits des soldats du Seigneur. Avec ce
« peu de chrétiens arrachés à leurs foyers par
« la DOUCE SOIF¹ du saint pèlerinage, l'Église
« triomphe de tous les païens d'Orient. Le Dieu
« d'Abraham est là, qui renouvelle ses anciens mi-
« racles : il attire les fidèles de l'Occident par
« l'ardent désir de contempler le Sépulcre du Mes-
« sie ; il les guide par la seule voix du pape Ur-
« bain, sans l'intervention d'aucun roi, d'aucune
« puissance séculière ; il les attire de tous les coins
« de la terre, comme autrefois les Hébreux de la
« terre d'Égypte ; il les conduit à travers les nations
« étrangères jusqu'en Palestine, et par eux il arrive
« à dompter glorieusement les cités, les peuples et
« les rois². »

Urbain II
fut
le véritable
promoteur
de
la première
croisade.

Ainsi, le véritable promoteur de la croisade, ce fut le pape Urbain³. Pierre l'Ermite, en effet, n'était que l'auxiliaire enthousiaste du pontife, et

guis, tribubus et nationibus differentia, subito in unum X^u caritate coaluere corpus, uno omnes Christo rege, sed singulis singulæ gentes ducibus procuratæ. *Ann. Saxon.* ad ann. 1096, p. 584.

1. DULCI DESIDERIO.

2. Nulla, ut reor, unquam sophistis in bellicis rebus gloriosior materia prodiit, quam nostris nunc Dominus poetis atque librariis tradidit, dum per paucos christicolas, etc.... Antiqua nempe miracula Deus Abraham nuper iteravit, dum solo ardore visendi sepulchrum Messie fideles occiduos illexit, et sine rege sæcularique exactione per Urbanum papam commonuit, etc. *ORDER. VIT.*, l. IX, p. 718.

3. C'est ce qui résulte du témoignage de tous les historiens de la première croisade sans exception.

il ressort de tous les récits contemporains que l'ardent prédicateur ne savait point dominer, contenir, diriger la multitude qu'il avait rassemblée et avec laquelle il partit le premier pour la terre sainte. Il n'y avait que huit chevaliers dans cette foule impatiente et désordonnée¹, qui marqua du sceau de la corruption humaine une œuvre d'inspiration divine, en massacrant les juifs d'Allemagne et en ravageant la Hongrie, avant d'aller eux-mêmes périr, en Bulgarie et dans les plaines de Bithynie, sous le fer des infidèles. La noblesse, qui avait plus spécialement subi l'impulsion d'Urbain, montra à la fois plus de recueillement religieux et de gravité dans les dispositions qu'elle prit, avant de quitter le sol natal.

« Au moment de me mettre en chemin, au signal donné par le pontife romain, disait Étienne, comte de Blois et gendre de Guillaume le Conquérant, dans un diplôme à l'abbaye de Marmoutier, je veux donner au monastère la forêt de Lôme, en vue de l'âme de mon père Thibaut, que je crains d'avoir souvent offensé durant sa vie, ce dont je me désole souvent avec ma femme, mes amis et mes serviteurs². »

1. Indisciplinatum vulgus, utpote mancipia et publica servitia. *Gus. Nov.*, II, 4.

2. Jussu papæ romani, Urbani scilicet secundi.... timens ego cum patrem minus honorando vel minus ei parendo, ineipsuin quoad vixerat offendisse, cum sæpius inde conquerer et præfata conjuge et

Raymond, comte de Toulouse, le plus puissant des princes qui s'engagèrent dans la première croisade, déclare qu'il prend la croix pour l'amour de saint Gilles, dont il a *offensé* le monastère¹. Jeun encore, et avant d'être devenu comte de Toulouse il était allé s'agenouiller sur la tombe du saint abbé Robert, à la Chaise-Dieu, et, reprenant son épée déposée sur l'autel, il avait promis qu'il ne tiendrait le comté que de Dieu et de saint Robert, si le Seigneur trouvait bon de le lui conférer. Or, partant pour la croisade et désireux de rester fidèle au serment de ses jeunes années, Raymond voulut emporter avec lui, comme une relique, la tasse de bois, le bourdon du vénérable abbé, et il se fit accompagner d'un moine de la Chaise-Dieu, qu'il nomma évêque de Tripoli en Palestine². De son côté, Godefroy de Bouillon, l'illustre chef des croisés³, voulut aller avant de partir, visiter dans l'abbaye d'Aflighem u

amicis et familiaribus meis plerumque inde loquerer. *MAB., Ann.* t. V, *app.* n. 40.

1. CATEL, *Hist. des comtes de Toul.*, p. 151.

2. MARBOD. Ep. Redon. *Vit. S. Robert*, lib. tripartitus dist. I c. 10.

3. Aucun auteur n'a expliqué la transformation étrange subie par Godefroy, qui, de champion qu'il était de la cause impériale contre Rodolphe de Souabe, tué, dit-on, de sa main, devint le chef d'une entreprise entièrement conçue et dirigée par la papauté. Il nous est permis de croire que les révélations sur la hideuse conduite de l'Empereur envers sa femme produisit un grand effet sur le héros et le détacha enfin d'un parti profondément indigne de celui qui devait être le premier roi de la terre sainte, le chef élu du royaume le plus vraiment chrétien de la terre.

chevalier nommé Godefroy le Noir, qui avait été son ami dans le monde, et qui maintenant combattait le démon sous la coule bénédictine : le prince donna cinq domaines à la maison¹, et emmena avec lui un certain nombre de moines très-pieux, lesquels, pendant toute l'expédition, célébraient des offices la nuit et le jour². Lorsque la conquête des lieux saints fut achevée, Godefroy créa, pour ces compagnons de son pèlerinage, une abbaye dans la vallée de Josaphat, et il en fonda plusieurs autres : une à Béthanie, en l'honneur de saint Lazare ; une autre à Jérusalem, sous le vocable de Sainte-Marie ; une troisième, enfin, pour des religieuses, sous le nom de Sainte-Anne, près du lieu où l'on croyait que Notre-Dame était née³.

Fondations
pieuses
des croisés
avant
leur départ
pour
la terre sainte

Toutes ces fondations étaient placées sous la règle

1. *Hist. Affligem.*, c. 17, in *Spicil.*, t. II. Voy. ci-dessus pour l'origine de cette maison.

2. Bene disciplinatos monachos.... qui, toto itinere, horis diurnis et nocturnis, ecclesiastico more, divina ibi ministrabant officia. *Guil. Tr.*, l. IX, c. 9.

On ne sait trop comment concilier la présence de ces moines et de beaucoup d'autres pendant l'expédition (voy. la *Chron. de mirac. S. Richarii*, citée note première de la page précédente), avec la défense portée par Urbain, et qui nous est attestée par Geoffroy de Vendôme, dans sa lettre à l'abbé de Marmoutier, pour le détourner de quitter son monastère et d'aller à Jérusalem. Sicut indictum laicis, sic interdictum monachis. .. quod novi ego ipse sicut ille cujus aures erant ad os Domini Urbani papæ, cum et eundo Jerusalem peregrinari præciperet laicis, et ipsam peregrinationem monachis prohiberet. Lib. IV, ep. 21, ap. *Sirmond et Mabill.*, l. 75, n. 17.

3. Quia per illa tempora mulieres ad sacra loca passim confluebant. *Mabill. Ann.*

de saint Benoît, et elles répandirent sur le nouveau royaume le parfum de sainteté qui avait déjà embaumé tout l'Occident¹. Les croisés normands sous Bohémond, s'attribuèrent naturellement la protection de l'ancienne abbaye de Notre-Dame Latine, que leurs voisins d'Amalfi avaient fondée dans les mauvais jours du passé; on y avait joint un hospice pour les pèlerins, en l'honneur de saint Jean, et ce furent les frères laïques de cet hospice bénédictin, qui, peu d'années plus tard, fondèrent l'ordre célèbre de Saint-Jean de Jérusalem, qui fut pendant cinq siècles le boulevard de l'Europe et la terreur des infidèles². Comme plusieurs religieux avaient, avant les croisés, visité le Saint-Sépulcre de Jérusalem, et que c'étaient un moine solitaire et un moine pape qui avaient prêché la croisade, avec le concours d'un grand nombre de religieux, il était de toute justice que leurs noms fussent inscrits avec honneur dans l'histoire de la sainte et merveilleuse entreprise, dont plusieurs d'entre eux, du reste, se sont faits les annalistes³. C'est, ne l'oublions pas, à l'un de ces écrivains monastiques que

1. Tanquam cella aromatica. JACOB. VITR. *Hist. occid.*, c. 38. Les moines indigènes finirent par adopter le rite latin en se soumettant à Cluny. PETR. VENER., lib. II, epist. 44.

2. Ces frères laïcs ou *hospitaliers* s'émancipèrent ensuite de la règle bénédictine pour adopter celle de saint Augustin, mais conservèrent leur froc noir avec la croix blanche de leur ordre. On sait que le nom régulier de l'ordre de saint Jean (depuis dit de Rhodes et de Malte) était celui de *frères de l'hôpital de saint Jean de Jérusalem*.

3. Ordéric Vital, Guillaume de Malmesbury, Odon de Deuil.

revient l'honneur d'avoir désigné les expéditions en terre sainte sous ce titre, le plus beau qui ait jamais été donné à une œuvre sortie de la main des hommes :

GESTA DEI PER FRANCO^s !

1. GILBERT DE NOGENT. — Le protestant Bongars s'en est depuis emparé pour son recueil des *Historiens des croisades*.

CHAPITRE IV

La papauté et la première croisade.

Urbain II prêche la croisade en Limousin, dans la Touraine, le Poitou et l'Anjou. — Il est arbitre entre Yves de Chartres et Geoffroy de Vendôme. — Il visite Marmoutier et préside le concile de Tours. — Il rentre dans Rome, où plusieurs des chefs de la croisade le viennent visiter. — Henri IV ne prend aucune part à la croisade.

Le double intérêt de la croisade et des institutions monastiques semble n'avoir pas cessé d'occuper Urbain pendant tout le séjour qu'il fit en France, après le concile de Clermont. Malgré le grand nombre d'évêques qui sortaient des monastères¹ ou qui, comme saint Hugues de Grenoble, allaient chercher à la Chaise-Dieu² un asile contre les soucis cruels de l'épiscopat³, il s'élevait sans

1. Ainsi, vers cette époque, Foulques du Bec devint évêque de Beauvais, Gervin, abbé de Saint-Riquier, évêque d'Amiens, Serlon, abbé de Saint-Évroul, évêque de Séez, etc.

2. Il n'avait pu y rester qu'un an; Grégoire VII l'avait forcé de retourner à son diocèse. Il était fils d'un gentilhomme du Valentinois qui, étant octogénaire, se fit chartreux et mourut après dix-huit ans de *religion*, entre les bras de son fils.

3. Ainsi firent encore Robert, évêque de Langres, Hilgold et Henri, tous deux évêques de Soissons, l'un après l'autre.

cesse, entre les évêques et les abbés, des conflits lâcheux. Yves de Chartres, si zélé pour le maintien de l'exacte discipline, et que tant de liens unissaient à un grand nombre de religieux, se plaignait avec amertume de l'esprit d'envahissement de certains monastères et de leurs empiétements sur l'autorité épiscopale¹. Dans le but de porter remède à cet état de choses, un concile avait interdit à tout abbé promu à l'épiscopat de conserver son abbaye²; il avait, en outre, réservé aux évêques le droit de pourvoir au gouvernement des paroisses dépendant des abbayes³, et, en même temps, il avait condamné comme un acte de simonie l'exaction appelée *rachat des autels*, que des évêques prélevaient sur les bénéfices des oblations abandonnées aux moines par les laïques⁴. Une des abbayes

1. Infinita monachorum cupiditas infinitam facit manere discordiam. Ep. 216. Monachi, invidia demoniaca moti, voluerunt in alienam messem falcem immittere et mihi episcopalia jura privare. Ep. 206. Voy. encore ses ép. 36 et 65. C'étaient surtout les abbayes établies dans les villes épiscopales qui donnaient lieu à ces discordes.

2. Ne quis episcopus simul et abbas esset. ORD. IX, 719. À cause de la mauvaise conduite de Gervin, évêque d'Amiens, envers son abbaye de Saint-Riquier, qui lui fut ôtée.

3. Les évêques devaient cependant obtenir le consentement des abbés au choix des curés qu'ils nommaient. CAN., IV, in add. COSSART. ap. COLETT., *Conc.* XII, 913.

4. Redemptio altarium. CAN. IV, *ibid.* — L'espace nous manque pour entrer dans le détail de cette matière. Voy. FLEURY, I, 64, n. 29. COLETT., *Concil.* XII, 90. *Not. in Ep. Yvon. Carnot*, p. 213, éd. Fronton. Trente ans plus tard, la discussion se renouvela sur la matière entre l'évêque d'Angers et Geoffroy de Vendôme. Mais celui-ci, qui avait

les plus puissantes de France, à cette époque, était celle de Marmoutier, qui s'était soumise à Cluny, rivalisait avec sa mère adoptive en influence, en régularité, et travaillait, comme elle, à réformer d'autres monastères. Menacée dans sa liberté par l'archevêque Raoul de Tours, le grand ennemi des moines, naguère excommunié par le légat du pape, Marmoutier avait porté la cause au concile, où le pape s'était prononcé en sa faveur. Or, comme les partisans de l'archevêque murmuraient et contestaient au souverain pontife ce droit d'exempter complètement de la juridiction épiscopale, Urbain se leva, commanda le silence, et déclara qu'en vertu de l'autorité apostolique et des décrets de ses prédécesseurs, il lui appartenait soit de réunir deux évêchés en un seul, soit d'en partager un en deux, ou encore de recevoir sous le patronage de l'Église romaine tout établissement qu'il voudrait, sans que nul pût s'y opposer. Et, cela dit, il déclara irrévocable le privilège de Marmoutier¹.

Le concile levé à la fin de novembre 1095, le

assisté au concile, se prononça avec l'autorité d'un témoin irrécusable
Ep. Gorr. Vind., l. III, n. 12. Mab., Ann., l. 75, n. 15.

1. Cum obstinati oblectarent.... erectus in pedes pontifex, imperato silentio ex apostolica auctoritate et pontificalibus decretis sibi competere dixit, ut ex uno episcopatu duos, et ex duobus unum faciat; abbatias cæterasque congregationes, ubi æquitas et ratio postularet, aut coadunare, aut disjungere : et quidquid in patrocinium S. Romanæ Ecclesiæ suscipere vellet, nullus suæ auctoritati repugnare posset : quibus præmissis, Majoris monasterii privilegium nodo indissolubili firmavit. Mabill., Ann. Ben., l. 69, c. 23.

pape se mit à parcourir le Limousin, la Touraine, l'Anjou, le Poitou, prêchant la croisade¹, distribuant lui-même la croix à tous ceux qu'il avait conquis à la sainte entreprise. En même temps il allait visiter les principaux monastères²,

Urbain II
prêche
la croisade
dans
le Limousin,
dans
la Touraine,
le Poitou
et l'Anjou.

1. Ubicumque fuit, præcepit cruces facere hominibus, et pergere Hierusalem, et liberare eam a Turcis et aliis gentibus. *Chron. Mal-*
lenc. ad ann. 1096. Venit Andegavum et ammonuit gentem nostram,
ut irent Jerusalem, expugnaturi Gentilem populum. *Ms. Fulcon.*
comit. cité par Pagi ad ann. 1096. Il alla d'Angers à Sablé, pour en-
fermer le seigneur de cette dernière ville, Robert le Bourguignon, à
rendre la croix. *Essai historique sur l'abbaye de Solesmes*, p. 22.

2. Nous croyons devoir tracer ici l'itinéraire d'Urbain II pendant son
séjour en France, d'après la date de ses diplômes et les récits con-
temporains. C'est un renseignement précieux pour l'histoire monas-
tique, comme pour celle de l'art. Nous suivrons les autorités citées
par Mabillon dans ses Annales, et Pagi dans sa critique des Annales
de Baronius, comme nous l'avons fait dans tout le reste de cet ou-
vrage, en les complétant par les excellentes tables chronologiques
que Stenzel a dressées au tome II de son *Hist. des emp. franconiens*
et par divers autres renseignements.

1095 — La date précise de son arrivée en France est inconnue.

??? — Valence. — Urbain y consacra la cathédrale.

15 août. — Notre-Dame-du-Puy. Urbain y célèbre l'Assomption.

18 » A la Chaise-Dieu. — Dédicace de l'église abbatiale et
proclamation de l'exemption.

Du 1^{er} au 7 septembre. — A Saint-Gilles. — Célébration de la fête
de saint Gilles. — Privilège accordé à la Chaise-Dieu.

11 septembre. — A Tarascon. — Bénédiction d'un champ donné par
la comtesse Stéphanie « la douce », pour y bâtir une église.

12 septembre. — A Avignon. — Diplôme aux chanoines de la ca-
thédrale.

? Date incertaine. — A Mâcon.

18 au 25 octobre. — A Cluny. — Dédicace du maître-autel.

(?) — A Souvigny. — Il y passe huit jours et y reçoit Archambaud
de Bourbon à résipiscence.

13 novembre. — A Clermont. — Ouverture du concile.

dédiant les églises cathédrales, abbatiales et autres
qui s'élevaient de tous côtés, consacrant les autels

2 décembre. — Départ de Clermont.

3 » A Soucilanges. — Dédicace de l'église abbatiale.

? » A Brioude.

7 » A Saint-Flour. — Dédicace de l'église priorale. —

Diplôme pour Marcigny et Soucilanges.

21 décembre. — A Uzerches. — L'évêque Humbald l'empêche de consacrer l'église abbatiale.

23 décembre. — A Limoges. — Déposition de l'évêque Humbald.

29 » A Limoges. — Dédicace de la cathédrale.

31 » A Limoges. — Dédicace de l'église abbatiale de Saint-Martial, fondée par Louis le Débonnaire.

2 janvier 1096. — A Limoges. — Privilège à l'abb. de Tulle.

10 janvier. — A Charroux. — Dédicace du grand autel de l'église abbatiale.

13 janvier. — A Poitiers. — Célébration de saint Hilaire.

21 » A Poitiers. — Dédicace de l'église abbatiale de Moutierneuf. Voy. l'inscription publiée par M. de Chergé, dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest*, année 1844, p. 186.

(?) février. — A Loudun. — Dédicace de Sainte-Croix et de Saint-Nicolas, constatée par un diplôme rendu à Tours le 19 mars.

10 février. — A Angers. — Dédicace de l'église abbatiale de Saint-Nicolas.

14 février. — A Sablé. — Diplôme donné à Saint-Nicolas-d'Angers

» A Solesmes.

» A Glanfeuil.

» Au Mans.

26 » A Vendôme. — Dédicace de l'autel de la Sainte-Trinité et diplôme d'exemption contre l'évêque de Chartres.

Du 2 au 9 mars. — A Marmoutier, près Tours — Séjour.

9 mars. — A Marmoutier. — Sermon sur le bord de la Loire.

10 » A Marmoutier. — Dédicace de l'église abbatiale.

14 » A Tours. — Concile. — Confirmation des privilèges de Saint-Martin.

23 mars. — A Tours. — Procession solennelle du dimanche *Lactare*. — Don de la Rose d'or au comte Foulques d'Anjou.

29 mars. — A Poitiers. — Nouveau diplôme en faveur de Saint-Martin

réformant les abus, réconciliant les excommuniés pénitents, choisissant, parmi les religieux, les hom-

?? — A Saint-Maixent. — Diplôme pour Glanfeuil.

?? — A Saint-Jean-d'Angely. — Const. par lettres du pape à l'abbé.

7 avril. — A Saint-Jean-d'Angely. — Bulle portant exemption de l'abbaye de Moutierneuf, à Poitiers. — *MAB.* I, 69, n. 39. *Mss.* de D. Fonteneau, t. XIX, p. 85.

13 avril. — A Saintes. — Fête de Pâques. — Le duc Guillaume VII d'Aquitaine menacé d'excommunication. — Dedicace d'un autel dans la crypte de Saint-Eutrope.

14 avril. — A Saintes. — Bulle en faveur de Moutierneuf contre les chanoines de Saint-Hilaire. — *Mss.* de Fonteneau, l. c.

1^{er} mai. — A Bordeaux. — Dedicace de Saint-Étienne.

2 » A Nérac. — Dedicace des SS. Thomas et Nicolas.

7 » A Leyrac. — *Cella* de Cluny.

13 » A Moissac. — Lettre à Hugues de Cluny.

24 » A Toulouse. — Dedicace de Saint-Sernin.

29 juin. — A Maguelonne. — Bénédiction de l'île.

? ? A Montpellier. — Examen de l'affaire de l'élu de Paris.

1^{er} juillet. — A Nîmes. — Concile. — Absolution du roi.

16 et 17 juillet. — A Saint-Gilles. — Diplôme pour deux monastères espagnols.

22 juillet. — Avignon. — Diplôme en faveur de Saint-Gilles.

? ? A Cavaillon. Confirmation des privilèges de Montmajour.

5 août. — A Apt. — Dedicace de l'église de Saint-Eusèbe.

En reportant à 1095 le diplôme du 11 septembre au sujet de la bénédiction du champ de la comtesse à Tarascon, comme le comporte l'énoncé : *anno Pontificatus octavo*, et comme l'a fait Mabillon qui le répète deux fois à tort (l. 69, n° 21 et 41), on échappe à la contradiction reconnue par Pagi entre cette date, qu'il attribue à l'an 1096, et la donnée si précise de Bernold de Constance, qui dit que le pape célébra l'Exaltation de la Sainte Croix (14 septembre) à Mortara, près Pavie. Il est certain qu'il était sur les bords du Rhône en septembre 1095; il est donc plus naturel de fixer à cette époque son passage à Tarascon. Nous n'avons pu trouver de renseignement sur la date précise de son passage à Vienne, où il ordonna de fonder une église pour les reliques de saint Antoine, ce qui a donné naissance à la belle

mes qu'il croyait destinés à rendre des services à l'Église dans la sphère la plus élevée¹; déposa comme à Limoges, les évêques prévaricateurs; condamnant à la pénitence et à l'expiation les seigneurs les plus puissants, tels que le sire de Bourbon², le comte d'Anjou, le duc d'Aquitaine; enfin exerçant dans toutes les grandes assises du pays³, la fonction de juge suprême de l'Église et de la société. Les historiens du temps rapportent que le pontife s'appliquait surtout à confirmer les privilèges et exemptions accordés par ses prédécesseurs au clergé régulier, sans s'arrêter à ce qu'ils pouvaient avoir contraire à l'autorité des légats apostoliques eux-mêmes. Il plaçait ces libertés sous la garantie des droits les plus solennels de son pontificat⁴. C'est ainsi, par exemple, qu'il attribua aux abbés

l'église de Saint-Antoine en Dauphiné, depuis chef d'ordre. Fleury et Mabillon placent le passage du pape en l'an 1096.

1. Comme Milon, moine de Saint-Albin d'Angers, qui devint ensuite cardinal-évêque de Palestrine et légat en France en 1105.—En passant à Uzerches, Bernard, archevêque de Tolède, qui accompagnait le pape, emmena avec lui un moine distingué, nommé Maurice Burdin; mais le choix ne fut pas heureux, car ce Maurice fut dans la suite antipape.

2. Urbain obligea Archambault de Bourbon à réparer les dommages qu'il avait faits à Souvigny, Foulques d'Anjou à remettre en liberté son frère Geoffroy qu'il tenait en prison depuis trente ans, et Guillaume d'Aquitaine à restituer à l'abbaye de Vendôme une église qu'il avait usurpée dans l'île d'Oléron.

3. Par exemple, celle qui dispensait les chanoines de Saint-Martin de Tours de recevoir les légats processionnellement, faveur qui était réservée au pape, au roi, et à l'archevêque une fois dans sa vie.

4. Voir les deux beaux diplômes accordés à Saint-Martin de Tours par BARON., *Ann.* ad ann. 1096. Ut Romanæ Ecclesiæ præcepta servante:

Saint-Martial de Limoges la part principale dans les droits d'élection au siège vacant et dans le gouvernement du diocèse durant l'absence de l'évêque¹.

S'étant trouvé, dans la ville de Vendôme, appelé à prononcer sur les droits contradictoires des deux plus saints et plus éminents prélats de l'Eglise, Yves de Chartres et Geoffroy de Vendôme, Urbain n'hésita point à donner raison à l'abbé Geoffroy, qu'il releva, en la déclarant nulle et non avenue, de la promesse d'obéissance qu'il avait faite à Yves lors de son élection². Le pape rétablit en faveur de cet abbé, qui l'avait intronisé au Latran, le privilège d'après lequel la dignité de cardinal devait être unie à celle d'abbé³.

Le
pape Urbain II
arbitre entre
Yves de Chartres
et
Geoffroy
de Vendôme.

Romanæ Ecclesiæ libertate perpetua gaudeatis, salvo... jure, seu consuetudine, quam hactenus erga vos Turonensis noscitur archiepiscopus habuisse.... si quis sanc in crastinum Archiepiscopus, aut Episcopus, Imperator aut Rex, etc.

1. Par diplôme donné à Saintes, le jour de Pâques 1096.

2. *Gorran.* I, 2, ep. 11, 27. *Mabill., Ann.*, I, 69, p. 34.

Les évêques tenaient à ce que cette participation des principaux abbés de leur diocèse à leur élection fût strictement exécutée, parce qu'elle était pour eux une garantie de la soumission ultérieure de tous ces prélats en tout ce qui n'était pas l'objet d'une exemption particulière. Ainsi l'on voit, en 1098, l'évêque d'Autun cruellement persécuter l'abbé Hugues de Flavigny, parce que celui-ci s'était borné à envoyer un représentant à l'élection de l'évêque, au lieu de s'y rendre lui-même. Hugues finit par être expulsé de son abbaye, par la trahison de ses moines, et malgré le jugement favorable du concile de Valence en 1100. Il est l'auteur d'une chronique fort estimée sur l'histoire du onzième siècle.

3. Les abbés de Vendôme jouirent de ce privilège pendant trois

Urbain II affranchit Glanfeuil, la première fondation bénédictine de France, du joug des moines dégénérés de Saint-Maur-les-Fossés, près Paris. Après avoir passé huit jours à Marmoutier, dont consacra l'église et le cimetière, et où il dîna au réfectoire avec ses cardinaux, le pape se rendit sur le bord de la Loire, et là, dans une chaire en bois dressée sur l'une des rives du fleuve, il fit entendre sa voix éloquente à la foule immense qui remplissait la ville de Saint-Martin et aux personnages de ses environs, qui faisaient cortège au duc.

Urbain visite
Marmoutier
et
préside le
concile de Tours.

En sortant de Marmoutier, Urbain II tint un nouveau concile à Tours, où il refusa d'absoudre le roi Philippe, et il écrivit aux évêques de France pour blâmer l'opinion de ceux d'entre eux qui croyaient pouvoir encore communiquer avec le prince excommunié et l'absoudre eux-mêmes¹. Cette persévérance dans la sévérité apostolique ne le rendait nullement injuste ; car, d'après le conseil d'Yves de Chartres, qui l'accompagnait partout, il approuva l'élection au siège épiscopal de Paris

¹ cents ans : ils étaient, comme cardinaux, titulaires de l'église de Sainte-Prisque, à Rome.

1. A Fossatensium tyrannide libertati restituit. *Chron. Cassin.* l. 4, c. 18. Ils étaient fort relâchés. MABILLON, l. 69.

2. In gradu ligneo. *Ibid.*

3. Auditum est apud nos quosdam confratres nostros in tantam audaciam prorupisse, ut asserant se nequaquam a regis societate abstineros... nobis sane et omnibus Turonis nobiscum Deo propitiante convenerunt, liquido paruit... nullam solvendi quem nos ligavimus Fraternitati vestræ suppetere potestatem. COLETT. *Conc.*, XII, 756.

du jeune Guillaume de Montfort, frère de cette célèbre Bertrade dont l'amour avait entraîné le roi Philippe dans le péché. Guillaume n'avait pas encore atteint l'âge voulu par les canons ; mais Yves, l'adversaire inflexible de Bertrade, avait reconnu dans son frère une âme si zélée pour le bien de l'Église, qu'il décida le souverain pontife à sanctionner ce choix.

Cependant vers l'expiration du temps fixé par la sentence de Clermont, le roi avait fini par s'humilier et s'était enfin décidé à rompre son union adultère. L'absolution de Philippe, tant différée, suivit immédiatement : elle eut lieu pendant la réunion du concile de Nîmes, le 8 juillet 1096¹.

Avant de retourner en Italie, Urbain II reporta sa sollicitude sur l'Espagne, où la lutte entre les chrétiens et les Sarrasins continuait sans interruption. C'est pendant cette même année (1096)² qu'Avesca tomba sous les coups des deux rois

1. Satis humiliter ad satisfactionem venit, et abjurata adultera in gratiam receptus est, seque in servitio domini Papæ promptum exhibuit. BERNOLD. CONST. ad ann. 1096.

Dans ce même concile, le pape publia un canon qui maintenait aux moines le droit d'exercer des fonctions sacerdotales, conformément au décret du concile de Rome, sous Boniface IV, en 604. Ce canon ne dérogeait en rien à celui de Clermont qui leur interdisait le gouvernement des paroisses. Fleury l'attaque avec amertume. On verra toujours marcher de front dans un esprit comme le sien une triple hostilité, contre l'autorité du saint-siège, contre l'indépendance des moines et contre le culte de la sainte Vierge. Signe certain d'une connivence plus ou moins prononcée avec les ennemis de l'Église.

2. PAGI. crit. in BARON., 1094, n. 21.

d'Aragon, dont l'un, Sanche Ramirez, atteint sous les murs de la place d'un coup mortel, avait fait jurer à son successeur de ne jamais consentir à lever le siège. Pendant ce temps, le cluniste Bernard, archevêque de Tolède, était venu rejoindre Urbain en France, pour prendre part, comme ses compatriotes, à la croisade; mais le pape le renvoya en Espagne pour y organiser la guerre contre les infidèles¹. Enfin, Urbain ayant glorieusement terminé sa mission au delà des Alpes, reprit chemin de l'Italie, où l'Empereur s'était maintenu grâce à l'appui des évêques lombards.

La cause de l'Église venait de subir la défection du duc Welf et de son fils, le mari de Mathilde. Trompés, paraît-il, dans leur attente, au sujet des biens de la grande comtesse dont l'intention persistante était d'en faire l'abandon au Saint-Siège, ils avaient déserté leur parti pour adopter celui de l'empereur Henri²; mais l'héroïque Mathilde leur tint tête à tous les trois, et elle réussit à conserver

1. Outre le futur antipape, Maurice Burdin, moine d'Uzerches, Bernard ramena avec lui en Espagne un moine de Moissac, Gérard, qui devint archevêque de Braga, et mourut en 1110; il est honoré comme un saint.

2. Dux.... Henricum sibi in adiutorem adscivit contra dominam Mathildem ut ipsam bona sua filio ejus dare compelleret, quamvis nondum illam in maritali opere cognosceret. BERN., ad 1095. See STENTZEL, t. I, p. 553, et LABBE, *Chron.*, II, 258, la défection des Welfs daterait du commencement de 1095, mais on n'en voit aucun symptôme avant le départ du pape pour la France.

au pape la possession de tout le territoire qu'elle lui avait concédé.

Urbain se rendit d'abord à Milan qu'il retrouva dans les mêmes dispositions antiimpérialistes. Il y canonisa, en qualité de martyr, le chevalier Herlembald, qui, tenant en main la bannière de Saint-Pierre, était tombé sous le couteau des prêtres simoniaques et concubinaires de Rome (1075).

Le pape voulut, en outre, prêcher lui-même contre la simonie devant une immense multitude entassée *in pulpito sanctæ Theclæ*, et à laquelle il déclara que le dernier des clercs inférieurs comptait plus dans l'Église de Dieu que le plus grand des monarques¹.

De là le souverain pontife se rendit à Rome, dont la plupart des habitants avaient reconnu son autorité, et où le pape célébra solennellement les fêtes de Noël, bien que le château Saint-Ange fût encore occupé par l'antipape Guibert, l'adversaire persévérant de toute expédition en terre sainte². C'est vers ce temps que Godefroy de Bouillon traversa toute l'Allemagne, au milieu des acclamations de la multitude qui croyait fermement que Charlemagne allait ressusciter pour la conduire contre les enne-

Urbain
retourne à
où
plusie
princes c
vienn
le visi

1. In pulpito sanctæ Theclæ immensæ multitudini utriusque sexus predicavit quod minimus clericus de Ecclesia Dei major quolibet rege mortali. LANDULPH. DE S. PAUL, *Chron. Mediol.*, c. 28, ap. MURATORI.

2. RAUHER, *Hist. des Hohenstaufen*, t. 1, c. 5.

mis du Christ¹. Ce fut alors aussi que le cri français de *Dieu le veut*, retentissant pour la première fois en Italie², vint distraire les Normands de leurs conquêtes à peine achevées dans l'Apulie et la Sicile, et les précipiter sur l'Orient.

Le fils aîné de Robert Guiscard, Bohémond³ partit avec l'élite de l'armée du comte Roger, et malgré son ardent désir de venger, sur sa route les injures prodiguées à sa race par les perfides Byzantins, il fut obligé de se diriger tout droit vers Jérusalem, entraîné par le zèle ardent de ses compagnons et surtout de l'héroïque Tancrède.

Un certain nombre de princes français, Hugues de Vermandois, frère du roi, Robert, duc de Normandie, Étienne, comte de Blois, choisirent la voie d'Italie, afin de passer par Berne avant de gagner la ville sainte⁴. En arrivant à Lucques, ils apprirent que le pape était dans le voisinage, et aussitôt tous allèrent lui demander sa bénédiction⁴, heu-

1. *Ibid.*

2. Interea Boamundus Roberti ducis filius... cœlesti instinctu protinus jussit afferri pannum sericum, totumque in frusta concidi, ut tam sibi quam suis et aliis ad se confluentibus, cruces inde confectas superponeret humeris, omnesque itidem *Deus lo volt* clamare magnis vocibus jussit.... Tam multi repente confluxere ut vix paucis cum comite Rogerio scilicet relictis, in Siciliam solus ferme redierit. *Chron. Cass.*, l. 4, c. 11. *ORDER VIT.*, l. IX, *GUILL. TYR.*, l. II, c. 20.

3. Tertia pars per antiquam viam Romam venit. *ANON. Hist. bell. sacr.* in *MAB. Mus. Ital.* I, 2.

4. Cum usque Lucam pervenissemus. invenimus prope urbem illam Urbanum apostolicum, cum quo locuti sunt comes Robertus Normannus, et comes Stephanus, nos quoque ceteri qui voluimus. Et ab

reux, dit le chroniqueur, de pouvoir continuer leur chemin avec un tel viatique.

Henri IV sembla vouloir fuir le contact de ces légions catholiques : repassant les Alpes, il quitta précipitamment l'Italie qu'il ne devait plus revoir¹, cédant ainsi le territoire où il avait le plus de partisans à l'énergique action de Mathilde et à l'ascendant moral du pape.

Urbain se retrouva donc tout à fait victorieux à Rome, et plus disposé que jamais, selon les exhortations de son fidèle ami l'évêque Yves de Chartres, à lutter comme saint Pierre et à régner comme lui².

Henri IV
ne veut prendre
aucune part
à
la croisade.

eo benedictione suscepta, gaudentes Romam ivimus. FULCHER CARNOT, *Hist. Hierosol.*, I, 2. Il faut lire dans cet écrivain le récit des affronts que faisaient subir aux croisés les partisans de l'antipape Guibert à Rome : rien ne démontre mieux l'antipathie que la croisade inspirait aux schismatiques.

1. Il était de retour en Allemagne le 15 mai 1097. STENTZEL, *Tabl Chron.*

2. Domno et patri suo Urbano.... cum Petro pugnare et cum Petro regnare. Quoniam Romana Ecclesia post multa naufragia sub vestro regimine ad portum pene pervenit, et Italiæ regnum tamdiu rebelle in conspectu vestro totum pene conticuit.... *Ep. Yvon Carnot.* 43.

CHAPITRE V

La royauté et l'indépendance de l'Église.

Un grand contemporain d'Urbain II et de Pierre l'Ermite. — Anselme d'Aoste et sa philosophie. — Influence d'Anselme sur les intelligences au moyen âge. — L'abbé du Bec est aussi populaire en Angleterre qu'en France. — Ses amis non moins nombreux dans le siècle que dans le cloître. — Le cœur d'Anselme débordait de tendresse pour ses amis et de charité pour ses ennemis. — Anselme est arraché tout à coup à la solitude du cloître. — Le roi Guillaume le Roux et Raoul Flambart son ministre. — Hugues le Loup, comte de Chester, attire Anselme en Angleterre. — Maladie subite du roi, son repentir, ses vaines promesses. — Anselme est violenté afin qu'il accepte la primatie d'Angleterre. — L'archevêque de Rouen ordonne à Anselme d'obéir au désir du roi. — Sacre d'Anselme par saint Wulstan. — Guillaume le Roux infidèle à toutes ses promesses. — Belles paroles de saint Wulstan. — Anselme ne veut pas acheter à prix d'argent la faveur du roi. — L'évêque de Durham prend parti contre Anselme. — Paroles admirables d'un chevalier. — Intervention des barons en faveur d'Anselme. — Le roi Guillaume envoie à Rome deux clercs de sa chapelle. — Il refuse à Anselme l'autorisation d'aller à Rome. — Les évêques d'Angleterre abandonnent leur métropolitain.

grand moine
contemporain
Urbain II
et de
Pierre l'Ermite.
Anselme d'Aoste
et
sa philosophie.

Tandis qu'un moine français occupait si dignement le siège de saint Pierre; tandis qu'un autre moine devançait en Orient l'élite de la chevalerie européenne, que son éloquence avait fait courir au

armes, il y en avait un troisième, en Angleterre, qui, forcé de lutter contre tous les abus et toutes les ruses du pouvoir temporel, préparait à l'Église et au monde une gloire encore plus éclatante, tant, à cette époque, le monde chrétien, l'Église et surtout l'ordre monastique étaient riches en hommes de cœur et de génie !

Né à Aoste, en 1033, d'une famille patricienne et très-riche¹, Anselme avait, de bonne heure, subi ces épreuves où se forment souvent les grandes âmes. Enfant, il avait vu mourir sa mère, et, comme s'exprime le pieux auteur² de sa vie « le vaisseau de son cœur avait perdu son ancre, et il était

1. Juxta seculi dignitatem nobiliter nati, nobiliter sunt in Augusta conversati.... ambo divitiis non ignobiles. EADM., *Vit. S. Anselm.* p. 2.

2. Eadmer, moine de Cantorbéry, et plus tard archevêque de Saint-André en Écosse, fut le compagnon d'exil et de voyage d'Anselme, qui s'astreignit envers lui à un vœu d'obéissance spéciale, d'après l'autorisation du pape Urbain. Il a raconté, *inconcussa veritate*, dit-il, la vie de son ami dans deux ouvrages intitulés : *De Vita S. Anselmi* et *Historia novorum*. L'un renferme les détails de la vie monastique et intime du saint, l'autre les événements de sa lutte avec le roi d'Angleterre. D. Gerberon les a publiés, avec des notes du savant Selden, à la suite des œuvres de S. Anselme. In-fol. 1721. Eadmer raconte qu'Anselme avait découvert un jour le travail dont il s'occupait, et après l'avoir d'abord examiné et corrigé, il lui avait prescrit de détruire ce qu'il en avait déjà transcrit sur ses tablettes de cire sur parchemin ; mais Eadmer n'obéit qu'après en avoir fait secrètement une autre copie. *Supplém.*, c. 68, p. 215. L'historien, du reste, se montre parfaitement d'accord avec Guillaume de Malmesbury, écrivain très-favorable à la dynastie normande. Parmi les modernes, nul n'a mieux raconté la vie d'Anselme que l'auteur anonyme de deux articles insérés dans les nos 66 et 67 du *British Critic*, recueil de la nouvelle secte anglo-catholique.

resté comme abîmé dans les flots du siècle¹, » objet d'aversion pour son père et forcé de quitter sa patrie.

La renommée de Lanfranc attira le jeune homme au Bec où, avec un zèle infatigable, il se livra au travail. L'amour de l'étude le conduisit peu à peu à l'amour de la solitude et de la pénitence monastique. Après quelques efforts, il réussit à dompter la passion de la gloire littéraire, qui d'abord l'avait poussé à s'éloigner des lieux où la réputation de Lanfranc semblait rendre toute rivalité impossible². Il triompha encore plus facilement des tentations que lui offrait la grande fortune laissée par son père : dès l'âge de vingt-sept ans il alla se faire moine dans l'abbaye du Bec, où il devait bien-tôt remplacer Lanfranc comme prieur³, puis, quinze ans plus tard⁴, à la mort du vénérable Herluin, fondateur du monastère⁵, se voir nommé abbé par les cent trente-six moines de la communauté, malgré la plus vive résistance de sa part.

Le malheureux jeune homme s'était jeté tout en larmes aux genoux des moines, les suppliait

1 Defuncta vero illa, illico navis cordis ejus, quasi anchora perdata, in fluctus seculi pene tota dilapsa est. *Vit. S. Ans.*, p. 2.

2. Ecce monachus sum, sed ubi?... Becci supereminens prudens Lanfranci, qui illic monachus est, me aut nulli prodesse, aut nihil valere comprobabit.... Nec dum eram edomitus, necdum in me vigebris mundi contemptus.... *EADM.*, p. 3.

3. En 1063.

4. En 1078.

5. Voy. plus haut.

à lui faire grâce d'une telle charge; mais eux, prosternant tous devant lui, le supplièrent d'avoir pitié de leur âme et de leur maison¹. Anselme fut donc trente ans au Bec, tantcomme religieux que comme supérieur, partageant son temps entre la pratique exacte des austérités monastiques² et la continuation de ses études. Il s'appliquait surtout approfondir les problèmes les plus délicats et les plus difficiles de la métaphysique, et, guidé par les lumières que donnent la foi et l'humilité, il ne craignait pas d'aborder des questions regardées jusque-là comme insolubles³. « Je crois, mais je ne puis comprendre⁴ », disait le philosophe chrétien, et ces efforts pour arriver à l'intelligence des vérités imposées par la religion nous ont valu de magnifiques traités où l'écrivain, se constituant le disciple et le successeur de saint Augustin⁵, a donné sur l'essence divine, l'existence de Dieu, l'incarnation, la création, la Trinité, l'accord du libre ar-

1. At illi omnes e contra in terram prostrati, orant ut ipse potius in illius et eorum misereatur. EADM., p. 9. L'archevêque de Rouen avait imposé l'obligation d'obéir au choix dont il serait l'objet.

2. Quid de illius jejunio dicerem, cum ab initio prioratus sui tantum tempus suum inedia maceraverit.... quid de vigiliis.... EADM., p. 4.

3. Soli Deo, cœlestibusque disciplinis jugiter occupatus, in tantum speculationis divinæ culmen ascenderet, ut obscurrissimas et antequam tempus insolitas de divinitate Dei et nostra fide quæstiones, Deo cernente perspiceret, ac perspectas erodaret, apertisque rationibus eas dicebat rata et catholica esse probaret. *Id.*, 3.

4. Credo, sed intelligere desidero.... et il donna pour second titre son *Prologion* : Fides quærens intellectum. Proœm.

5. Proœm. Monologii.

Influence
d'Anselme
sur
les intelligences
au
moyen âge.

bitre et de la grâce, des solutions et des démonstrations qui ont conservé jusqu'à nos jours la valeur la plus haute aux yeux de la théologie et de la vraie philosophie¹, de la raison et de la foi. Par ces travaux Anselme a mérité d'être regardé par les juges les plus compétents comme le père et le fondateur de la philosophie chrétienne du moyen âge. L'ardente sincérité avec laquelle il soumettait tous les résultats de ses recherches aux règles de la foi, l'infailible autorité de l'Église², creuse entre s

1. Ses traités les plus fameux (le *Monologium* où se trouve la démonstration de Dieu par l'idée que nous avons de la perfection infinie, le *Proslogion*, le *Liber apologeticus*, les dialogues *De veritate*, *De libero arbitrio*, *De casu Diaboli*, etc.) ont été composés pendant les quinze années de son priorat, selon D. Gerberon. Pour se faire une idée juste de la véritable nature des tendances philosophiques de saint Anselme, il faut lire l'Essai sur sa théologie scholastique, qui se trouve dans les *Gesammelte Schriften und Aufsätze* de l'admiral Möhler, auteur de la *Symbolique*, publiés, depuis sa mort, par Dr Dollinger. En dehors du point de vue orthodoxe, on peut consulter avec fruit la préface de la traduction du *Monologium* et du *Prologium*, publiée en 1841 par M. Bouchitté, professeur à Versailles, sous le titre, du reste parfaitement inexact, de *Rationalisme chrétien*. En 1842, un protestant, M. Franck, a publié à Tubingen un essai sur saint Anselme, où il expose, pour le réfuter dans le sens rationaliste, la plupart des démonstrations du saint, tout en rendant justice à sa vie morale et publique. Il reconnaît en lui un *moine parfait*. Mais ajoute le philosophe, Anselme partageait « beaucoup des faiblesses de sa mère », et il lui manquait notamment la liberté subjective de l'esprit : *die subjective Geistes Freiheit*. Avec cela tout est dit, et on a démontré sans beaucoup de peine l'infériorité du moine, fils de l'église, comparé avec les docteurs du dix-neuvième siècle.

2. Voir, entre autres, les humbles lettres par lesquelles il soumet ses traités au jugement de Lanfranc, déjà archevêque. Ep. I, 63, 6 IV, 103.

tendance et celle des métaphysiciens modernes un abîme infranchissable. Il semble avoir voulu marquer, à l'avance, cette incommensurable distance, lorsque, parlant des rationalistes de son temps, il dit : « Ils cherchent la raison parce qu'ils ne croient pas, et nous, nous la cherchons, parce que nous croyons¹. » Et il ajoutait : « Je ne cherche pas à comprendre pour croire; mais je crois pour comprendre². » — « Que si, ajoutait le grand philosophe, l'autorité de l'Écriture sainte contredit notre sens propre, il faut admettre, quelque invincibles que nous puissent paraître les arguments fournis par notre raison, qu'elle se trompe radicalement³. Nul chrétien ne doit disputer sur le fait même de l'existence des choses que l'Église catholique croit et confesse; il peut seulement, en préservant sa foi de toute atteinte, et en y conformant sa vie, chercher humblement le mode d'après lequel elle est régie. S'il parvient à comprendre la chose, qu'il en rende grâce à Dieu, sinon qu'il ne dresse pas la tête pour s'escrimer contre la vérité, mais qu'il la courbe, au contraire, pour adorer⁴... »

1. Illi ideo rationem quærunt, quia non credunt; nos vero quia credimus. *Cur Deus homo*, l. I, c. 2.

2. Neque enim quæro intelligere, ut credam; sed credo, ut intelligam. *Proslog.*, c. 1.

3. At si ipsa nostro sensui indubitanter repugnat, quamvis nobis nostra ratio videatur inexpugnabilis, nulla tamen veritate fulciri credenda est. *De concord. Grat. et Lib. arbit. quæst.* III, c. 6.

4. Nullus quippe christianus debet disputare quomodo quod catholica Ecclesia corde credit.... non sit, sed.... quærere rationem

LES PRÉDÉCESSEURS DE CALIXTE II.

« Il y a de faux savants qui, avant de s'être m u-
 « nis de renseignements sur la foi, dirigent leur vol
 « vers les plus hautes questions souveraines... ; ne
 « pouvant comprendre ce qu'ils croient, ils dispu-
 « tent contre la vérité de la foi que les Pères ont
 « confirmée. Comme si les hiboux et ceux qui res-
 « semblent à ces oiseaux et aux chauves-souris,
 « lesquels ne voient le ciel que la nuit, devaient
 « argumenter, sur la lumière du jour, contre les
 « aigles qui contemplent d'un œil ferme le soleil
 « lui-même¹ ! »

Anselme ne se bornait pas à composer des travaux métaphysiques : il écrivait, en outre, des méditations et des oraisons où sont prodigués tous les trésors de la piété ascétique² et de l'amour le plus profond envers Dieu, envers ses saints et surtout envers Marie³, la mère de Celui qu'il ne craignait point d'appeler le frère aîné des chrétiens⁴. C'était

quomodo sit. Si potest intelligere, Deo gratias agat : si non potest, non immittat cornua ad ventilandum, sed submittat caput ad venerandum. *De Fide Trinitatis*, c. 2.

1. Velut si vespertiliones et noctuæ, non nisi in nocte cœlum videntes, de meridianis solis radiis disceptent contra aquilas solem ipsum irreverberato visu intuentes. *Ibid.* Conçoit-on qu'on ait osé représenter l'homme qui a écrit ces belles paroles comme un rationaliste chrétien !

2. In orationibus autem quas ipse juxta desiderium et petitionem amicorum suorum scriptas edidit, qua sollicitudine, quo timore, quâ spe, que amore Deum et sanctos ejus interpellaverit.... satis est et in tacente videre. *EADM.*, p. 4.

3. Voir ses oraisons 45 à 60 et ses lettres à Gondulphe. Ep. I, 20.

4. Magne Domine, tu noster major frater : magne Domine, tu nos tra melior mater. *Orat.* 51.

la nuit qu'il consacrait principalement à ces travaux, comme à la transcription et à la correction des manuscrits¹. Ses journées étaient absorbées par la direction spirituelle de tous ceux qui avaient recours à lui², par l'enseignement paternel qu'il prodiguait à jeunesse³ et par le soin assidu des malades. Les uns l'aimaient comme un père, les autres comme une mère, tant il savait gagner la confiance et consoler la douleur de tous⁴!... Un vieux moine paralysé par l'âge et la souffrance l'avait pour serviteur : c'était Anselme qui lui mettait des morceaux dans la bouche⁵. Il eût voulu ensevelir toute sa vie dans cette sainte obscurité, afin de se rendre digne de l'habit qu'il portait⁶.

Lorsqu'on l'exhortait à faire connaître ses ouvrages, en lui reprochant de tenir la lumière sous le boisseau ; lorsqu'on lui parlait de la gloire de Lanfranc et de Grutmond, moines comme lui et

1. Præterea libros, qui ante id temporis nimis corrupti ubique terrarum erant, nocte corrigebat. EADM., p. 4.

2. Totus dies in dandis consiliis sæpissime non sufficiebat.... *Ibid.*

3. EADM., p. 5 et 8. — Voir la leçon qu'il donna à un abbé coupable d'une sévérité exagérée envers ses élèves.

4. Sicque sanis pater, et infirmis erat mater.... quicquid secreti et se quivis illorum habebat, non secus quam dulcissimæ matri revelare satagebat. *Ibid.*

5. Quod tu Herewarde decrepita senex in teipso percepisti quando convalescens... ita ut nihil tui corporis præter linguam, haberes in tua senectute, per manus illius pastus, et vino de racemis per uvam in manum ejus manum expresso, de ejus ipsa manu bibens et refocillatus. *Ibid.*

6. Il s'intitulait : Frater Anselmus vita peccator, habitu monachus.

dans la même province, il répondait : « Les fleurs
 « qui ont les mêmes couleurs que la rose n'ont pas
 « toutes le même parfum qu'elle¹. » Peu à peu
 cependant, sa renommée se répandit : ses traités
 ses méditations passèrent de main en main et exci-
 tèrent une admiration universelle en France, en
 Flandre, en Angleterre. Du fond de l'Auvergne
 les moines de la Chaise-Dieu lui écrivaient qu'à
 seule lecture de ses écrits ils se figuraient voir cou-
 ler les larmes de sa contrition et de sa piété,
 que leurs cœurs étaient comme inondés d'une
 douce et rafraîchissante rosée². Il eut bientôt
 autant d'amis dans le siècle que dans le cloître.
 Il y avait en lui un charme qui maîtrisait les âmes.
 Les chevaliers normands l'entouraient de la plus
 vive affection, le recevaient avec bonheur dans
 leurs châteaux, lui confiaient leurs enfants et le con-
 sidéraient comme le premier né d'entre eux³.

En Angleterre, où le conduisaient souvent les
 affaires de son monastère, sa popularité était aussi
 grande qu'en Normandie; le pays tout entier l'

1. Quid vero quæritis cur fama Lanfranci atque Guitmundi per
 mea per orbem volat? Utique quia non quilibet flos pari rosæ
 grat odore, etiamsi non dispari fallat rubore. *Ep. I, 16.*

2. Pias præstant nobis lacrymas tuas legere, nostras edere; ita
 utrumque miremur, et in corde tuo redundare tantæ rorem benedi-
 tionis, et sine susurro descendere inde rivum in cordibus nostris.
Ep. I, 61.

3. *EADM.*, p. 8 et 33. Dominus iste.... de Normannorum nobilissimis
 cum matre et fratribus suis et sorore.... primogeniti mihi dignitatem
 concesserunt *Ep. I, 18, v. aussi 67 et passim.*

Les
 is d'Anselme
 étaient
 si nombreux
 dans
 le siècle
 que
 ns le cloître
 t Anselme
 ait pas moins
 populaire
 Angleterre
 n'en France.

était dévoué, et il n'y avait comtes, chevaliers, châtellains qui ne se crussent privés de tout mérite devant Dieu, si l'abbé du Bec n'avait reçu de leur part quelque preuve de dévouement¹. Il usait de cet ascendant pour prêcher aux riches et aux nobles des deux sexes la mortification et l'humilité. Sa volumineuse correspondance² porte partout l'empreinte de cette préoccupation, et lorsque la position de ceux à qui il s'adressait le permettait, il redoublait d'efforts pour les entraîner à embrasser la vie monastique. Il fit parmi eux de nombreuses et précieuses conquêtes³; il y employait l'ardente charité qui l'animait et qui donnait à son éloquence une force invincible⁴: « Ames bien-aimées de mon
« âme, écrivait-il à deux de ses proches parents
« qu'il voulait attirer au Bec, mes yeux désirent

1. Non fuit comes in Anglia seu comitissa, vel ulla persona potens, quæ non judicaret se sua coram Deo merita perdidisse, etc.... Familiaris ei dehinc Anglia facta est. EADM., p. 11. On a vu plus haut comment Guillaume le Conquérant s'adoucissait avec Anselme.

2. Il nous reste de lui quatre cent cinquante épîtres où il faut chercher la véritable clef de son caractère et de son histoire. Nous dirons, pour cette correspondance comme pour celle de Grégoire VII, qu'en la publiant sous une forme portative et en y ajoutant la biographie du saint par Eadmer, on rendrait à l'histoire et à la vérité religieuse un service essentiel.

3. V. le trésorier de Beauvais (*adolescens delicatus et pulcherrimus, calde dives et nobilissimus*), dont il parle, *Ep.* II, 19, puis les trois nobles dames, Basile de Gournay, Auffride sa mère, Eve de Crespin; *Chron. Becc. Mams.* cit. par SELDEN ap. GERBER, p. 559.

4. Voir entre autres *Ep.* II, 25, 29, 39. *Lamberto nobili viro*, 40; à Ermengarde, dont le mari voulait se faire moine, mais qui ne voulait pas, elle, se faire religieuse.

« ardemment vous contempler; mes bras s'éten-
 « dent pour vous embrasser, mes lèvres soupirent
 « après vos baisers, tout ce qu'il me reste de vie
 « se consume à vous attendre... J'espère en priant
 « et je prie en espérant... Venez goûter combien
 « le Seigneur est doux : vous ne le pourrez savoir
 « tant que vous trouverez de la douceur à vivre
 « dans le monde... Je ne saurais vous tromper,
 « d'abord parce que je vous aime, ensuite parce
 « que j'ai l'expérience de ce que je dis. Soyons
 « donc moines ensemble, afin que, dès à présent
 « et pour toujours, nous ne fassions plus qu'une
 « chair, qu'un sang, qu'une âme... Mon âme est
 « soudée aux deux vôtres : vous pouvez la briser,
 « mais non la séparer des vôtres ; vous ne pouvez pas
 « non plus la disjoindre, l'entraîner dans le siècle.
 « Il vous faut dire : ou vivre ici avec elle, ou la
 « briser. Mais Dieu vous préserve de faire tant
 « de mal à une pauvre âme qui ne vous en a jamais
 « fait et qui vous aime ! Oh ! comme mon amour
 « me consume ! Comme je voudrais faire pénétrer
 « en vous ces paroles ! Mais aucune parole ne suffit.
 « Que de choses je voudrais vous écrire ; mais le
 « temps me manque et je ne puis exprimer ce que
 « je sens. Parle-leur donc, ô bon Jésus, parle à
 « leur cœur, toi qui peux seul les amener à com-
 « prendre. Dis-leur de tout quitter et de te suivre.
 « Ne sépare pas de moi ceux à qui tu m'as en-
 « chaîné par tous les liens du sang et du cœur.

« Sois mon témoin, Seigneur, avec ces larmes qui
 « coulent pendant que j'écris¹. » Contrairement
 aux préjugés de la multitude, le cœur d'An-
 selme, loin d'être desséché par l'étude ou les ma-
 céraisons de la pénitence, débordait de tendresse.
 Parmi les moines du Bec, il y en avait plusieurs
 qu'il aimait de l'affection la plus passionnée :
 d'abord le jeune Maurice dont la santé lui inspirait
 une douloureuse anxiété²; puis Lanfranc³, neveu
 de l'archevêque, et à qui il écrivait : « Ne crois
 « pas, comme le dit le vulgaire, que celui qui est
 « loin des yeux soit loin du cœur : s'il en était ainsi,
 « plus tu resterais éloigné de moi et plus mon
 « affection pour toi s'affaiblirait, tandis qu'au
 « contraire, moins je puis jouir de ta présence
 « et plus mon âme en éprouve l'ardent désir⁴. »

Le
 cœur d'Anselme
 débordait
 de tendresse
 pour ses amis
 et
 de charité
 pour
 ses ennemis

1. Animæ dilectissimæ animæ meæ.... concupiscunt oculi mei vul-
 tus vestros, extendunt se brachia mea in amplexus vestros. Anhelat
 ad oscula vestra os meum.... vosque non fallo, quia amicus sum, certe
 ne fallo quia expertus sum.... consolidastis animam meam anima-
 bus vestris. Scindi potest, secerni jam non potest.... O quomodo inter
 Præcordia mea fervet amor meus ! Quomodo laborat totus erumpere
 simul affectus meus !... Dic tu, o bone Jesu, cordibus eorum.... pro-
 mitte illis.... nec separe a me quibus me tanto carnis et spiritus af-
 fectu junxistis.... Domine, tu testis es interius et lachrymæ quæ, me
 hoc scribente, fluunt, testes sunt, exterius, etc. *Ep.* II, 28.

2. Voir les cinq lettres, 24 à 28. du liv. I, sur le mal de tête qu'a-
 vait Maurice, et les lettres 32 et 34 sur son rétablissement.

3. Celui-ci aussi souffrait d'une maladie analogue à celle de Mau-
 rice, et dont saint Anselme donne une description détaillée et cu-
 rieuse. *Ep.* I, 31.

4. Non sicut vulgo dici solet, quia quod longe est ab oculis longi-

Un troisième jeune homme, nommé Gondulphe ~~et~~
destiné, lui aussi, au service des autels, avait ~~su~~
gagner, dans la paisible solitude du cloître, tou ~~te~~
l'affection d'Anselme qui mandait à son ami :
« Pour toute salutation je t'écris ces simples mots :
« A Gondulphe Anselme. Et, en effet, cette cour ~~te~~
« salutation te doit paraître suffisante en tête de ~~ma~~
« lettre, car que puis-je dire de plus à celui ~~que~~
« j'aime? Quand on connaît Gondulphe et Anselme ~~e~~,
« peut-on ignorer tout ce qu'il y a d'amour sou ~~s-~~
« entendu dans ces deux mots¹? » Et ailleurs ~~il~~
ajoutait : « Comment pourrai-je t'oublier? Ou ~~r-~~
« blie-t-on celui qu'on a placé comme un sceau ~~u~~
« sur son cœur? Ton silence même m'apprend qu ~~e~~
« tu m'aimes, et, de ton côté, quand je me tais, ~~tu~~
« devines que je t'aime. Non-seulement je ne dout ~~e~~
« pas de toi, mais, en outre, je suis certain que
« toi aussi, tu as pleine confiance en moi²... Qu ~~e~~
« pourra t'apprendre ma lettre que tu ne sache ~~le~~
« déjà, ô âme de mon âme? Descends dans le ~~le~~
« profondeurs secrètes de ton cœur, vois quelle ~~le~~

est a corde.... quanto minus illa frui pro voto possum, tanto magis ~~desiderium~~
desiderium ejus in veri dilectoris vestri mente fervescit. *Ep. I, 66.*

1. Quisquis enim bene novit Gondulphum et Anselmum, cum legit, ~~Gondulfo~~
Gondulfo Anselmus, non ignorat quid subaudiatur, vel quantus sub ~~intelligatur~~
intelligatur affectus. *Ep. I, 7.*

2. Quis iter namque obliviscar tui? Te silente, ego novi quia dili ~~gis~~
gis me, et me tacente, scis quia amo te. Tu mihi conscius es quia ~~ego~~
ego non dubito de te; et ego tibi testis sum quia tu certus es de me. ~~Ep. I, 4.~~
Ep. I, 4.

« tendresse il recèle pour moi, et tu comprendras
 « quelle est la mienne pour toi¹ ! »

Le jeune Gislebert, un autre ami d'Anselme²,
 ayant été éloigné du Bec, ce dernier lui écrivait :
 « Tu savais, ami, combien je t'aime; mais moi,
 « je ne le savais pas. Celui qui nous a séparés m'a
 « seul appris combien je te chéris... Non, je ne
 « savais pas, avant d'avoir subi l'épreuve de ton
 « absence, combien il m'est doux de t'avoir, com-
 « bien il m'est amer de ne t'avoir plus! Pour te
 « consoler là-bas, un autre ami est près de toi, et
 « tu l'aimes autant et plus que moi peut-être;
 « mais moi, je ne t'ai plus, et nul, sache-le, ne te
 « peut remplacer. Des consolations te sont offertes
 « là-bas; mais moi je suis seul avec ma souffrance.
 « Ceux qui se réjouissent de t'avoir auprès d'eux
 « s'offenseront peut-être de ce que je dis là; mais
 « qu'ils se contentent de leur bonheur, et qu'ils
 « me laissent pleurer celui qui m'a été enlevé et
 « que nul ne pourra remplacer³. »

1. Sed quid te docebit epistola mea quod ignores, o tu altera anima? Intra in cubiculum cordis tui.... *Ep.* I, 14. Voy. aussi *Ep.* I, 33.

2. C'est peut-être Gislebert, de la maison de Crespin, si célèbre par ses largesses monastiques : après avoir été moine au Bec, il fut fait abbé de Westminster en 1084.

3. Et quidem tu sciebas erga te dilectionem meam : sed utique ego ipse nesciebam eam. Qui nos scidit ab invicem, ille me docuit quantum te diligere. Tu habes præsentem alterum quem non minus aut certe plus amas : mihi vero tu, tu inquam, es ablatum, et nullus pro te oblatum, etc. *Ep.* I, 75.

La mort, pas plus que l'absence, n'éteignait dans le cœur du moine ces flammes d'un saint amour. A l'époque où Anselme avait été nommé prieur, un jeune religieux, appelé Osborn, jaloux comme plusieurs autres, de cette promotion, s'était pris à haïr Anselme¹, et à lui témoigner son antipathie avec une sorte de frénésie. Anselme ne négligea rien pour gagner, à force d'indulgence et de bonté², le cœur de son ennemi : il le fit entrer dans la voie sainte du repentir ; il le soigna nuit et jour, pendant sa dernière maladie ; et, lorsqu'il reçut son dernier soupir, le malade était devenu presque un saint.

Durant toute une année, Anselme ne manqua pas de dire, chaque matin, la messe pour son ancien ennemi ; et il ne cessait d'écrire à ses amis pour obtenir des prières à la même intention.

« Je vous demande, mandait-il à Gondulphe,
 « vous demande, à vous et à tous mes frères, de toutes les forces de mon affection, de prier pour Osborn : son âme est mon âme, j'accepterai tout ce que vous ferez pour lui durant ma vie, comme si vous le faisiez pour moi-même ; et, quand je serai mort, lorsque vous penserez à moi, oh n'oubliez pas, je vous en conjure, l'âme de mon bien-aimé Osborn. Que si je vous étais trop charge, eh bien, je vous en prie, je vous en sup-

1. More canino. Ead., p. 4.

2. Cœpit quadam sancta calliditate piis blandimentis delinire ib.

« plie, oubliez-moi, mais souvenez-vous de lui¹...
 « Vous qui m'entourez, et qui l'avez aimé, gardez-
 « lui, comme à moi-même, votre souvenir, et que
 « ce souvenir reste vivant dans votre cœur comme
 « dans le mien². »

Tel était l'homme qui, après avoir vécu trente-trois ans d'une telle vie, devait être, à soixante ans, à l'âge de la retraite, arraché par la main de Dieu à la profonde solitude du cloître, pour aller livrer parmi les hommes du siècle l'un des plus grands combats contre le despotisme royal.

L'histoire rapporte qu'après la mort du pape Grégoire VII suivi de près dans la tombe par Guillaume le Conquérant, ce dernier, repassant, sur son lit de mort, toutes les violences de la conquête normande, suppliait la sainte Vierge Marie, mère de Dieu³, de daigner lui faire miséricorde en souvenir des nombreuses fondations monastiques⁴ qu'il avait faites, de l'un et de l'autre côté du détroit. Ces fondations furent en effet un bienfait pour le peuple.

Anselme
est arraché
tout à coup
à la solitude
du cloître

1. Anima ejus anima mea est. Accipiam igitur in illo vivus quicquid ab amicitia poteram sperare defunctus, ut sint otiosi me defuncto.... Precor et precor, et precor, memento mei, et ne obliviscaris animæ Osberni dilecti mei. Quod si te nimis videor onerare, mei obliviscere et illius memorare. *Ep.* I, 4.

2. Eos interiori cubiculo memoriæ tuæ ibi, ubi ego assiduus assideo.... colloca mecum in circuitu meo : sed animam Osberni mei, rogo, chare mi, illam non nisi in sinu meo. *Ep.* I, 7.

3. 9 septembre 1087.

4. ORDER. VIT., l. VII^e, p. 659 à 661. Domine mee, sanctæ Dei genitrici Mariæ me commendo.

La couronne d'Angleterre échut alors, on sait, à Guillaume le Roux, au détriment de son aîné, Robert, qui n'eut en partage que le duché de Normandie. Pour se faire reconnaître roi, Guillaume dut jurer, entre les mains de l'archevêque Lanfranc, de garder la justice et la miséricorde, de défendre la paix et la liberté de l'Eglise envers et contre tous¹. Mais, Lanfranc mort² et Guillaume affranchi de tout frein, celui-ci se livra sans tarder aux mauvais penchants de sa nature dépravée. L'Eglise et le peuple d'Angleterre eurent également à souffrir sous son joug. Le zèle du Conquérant pour la régularité ecclésiastique et sa haine contre la simonie ne l'avaient point empêché d'introduire dans son nouveau royaume des innovations³ abusives et incompatibles avec la liberté de l'Eglise comme avec sa mission sociale. Il avait revendiqué le droit d'accepter ou de rejeter, selon son bon plaisir, la nomination du pontife romain ; d'examiner, au préalable, toutes les lettres pontificales adressées à l'Eglise d'Angleterre ; de :

1. EADM., *Hist. nor.*, I, p. 33.

2. Le 27 mai 1089. L'un des derniers actes de cet illustre monarque qui s'intitulait : « Lanfranc, pécheur et indigne archevêque de la sainte Eglise de Cantorbéry, » fut d'écrire à deux rois d'Irlande leur recommander de veiller à l'inviolabilité des mariages dans leur pays. Il leur renvoyait l'évêque Patrice, *monasticis institutionibus pueritia enutritum*, qui était venu se faire sacrer par lui. *Baron. Ann.*, ad ann. 1089.

3. Quædam de eis quæ nova per Angliam servari constituitur. *EADM.*, p. 29.

mettre à la censure royale les décrets des conciles nationaux; enfin d'interdire aux évêques de fulminer, sans sa permission, des peines ecclésiastiques contre les barons ou les officiers royaux coupables même des plus grands crimes¹. De plus, le Conquérant avait rigoureusement maintenu l'usage, invétéré en Angleterre, de forcer les évêques et abbés à recevoir l'investiture par la crosse, de la main du roi, et à lui rendre hommage². Mais le roi Roux³ ne s'en tint par là : non-seulement il empêcha l'Église anglaise de se prononcer en faveur du pape légitime contre l'antipape, pendant que toute l'Europe, excepté les partisans de l'empereur, reconnaissait Urbain II⁴; mais, de plus, à la différence de son père, il scandalisa tout le pays par ses débauches, remit en honneur la simonie que le Conquérant, sur son lit de mort, s'était vanté d'avoir extirpée, et fit de l'Église la victime d'une rapacité sans exemple. Un fils de prêtre, Raoul Flambard, qui avait été valet de pied à la cour de Normandie⁵, et qui devait son surnom à la brutale

Le roi
Guillaume
le Roux
et
Raoul Flambard
son
ministre.

1. *Ibid.*

2. *Per dationem virgæ pastoralis.* EAD. in *præf. Hist. nov.* Eadmer soutient que l'investiture par la crosse ne datait que de la conquête; mais Selden (in EADM., *not.*, p. 104) cite plusieurs autorités qui prouvent qu'elle était plus ancienne.

3. *In curia Rupi Regis.* ORD. VIT., VIII, 682.

4. SIMEON DUNELMENSIS, ann. 1091. PAGI, *crit.* ad ann. 1089.

5. *Cujusdam plebeii presbyteri de pago Baiocensi filius.... inter pedisequos curiales cum vilibus parasitis educatus.* ORD. l. c. Il fut fait, par Guillaume, évêque de Durham.

ardeur de ses extorsions¹, avait toute la confiance du jeune roi et le guidait dans ses rapines. Dès qu'il mourait un prélat, les agents du fisc royal se précipitaient sur le diocèse et sur l'abbaye qui vacuaient, s'en constituaient les administrateurs souverains, bouleversaient l'ordre et la discipline, réduisaient les moines à la condition de salariés, et entassaient dans les coffres de leur maître les revenus des biens que la piété des anciens rois avait assurés à l'Église². Tous les domaines étaient mis successivement à l'encan, et le dernier enchérisseur n'était jamais sûr de ne pas voir ses offres dépassées par quelque nouveau venu à qui le roi avait passé le marché³. On se figure la honte du clergé et la misère du pauvre peuple⁴, lorsque cette

1. Flamma quippe ardens.... intulit genti novos ritus, quibus crudeliter oppressit populorum cœtus, et Ecclesiæ cantus temporales mutavit in planctus.... supplices regiæ fidelitati plebes indecenter oppressit. *Ibid.*

Saint Anselme dit de lui : *Publicanorum princeps infamissimus* ... propter crudelitatem similem flammæ comburenti pronomine *Flammarum* bardus. *Ep.* IV, 2.

2. Videres insuper quotidie (spreta servorum dei religione) quæque nefandissimos hominum regias pecunias exigentes per claustra monasterii torvo et minaci vultu procedere, hinc inde præcipere, iussus intentare, etc. *EADM.*, l. c. Ecclesias.... cuilibet satellitum suorum subegit.... suo infert ærario largas opes quas Ecclesiæ Dei gratanter et devote dederunt antiqui Anglorum reges. *ORDER*, p. 679. Monachis victum ac vestitum cum parcitate erogabant, cetera vero regni thesauris ingerebant. *Id.*, p. 763.

3. *EADM.*, l. c.

4. Quid de hominibus Ecclesiæ dicam, qui tam vasta miseria sunt attriti. *Ibid.*

ignoble oppression vint tout à coup se substituer à la maternelle administration de l'Église ! Le roi maintint, contre toutes les plaintes, cet état de choses, et, quand il lui prenait fantaisie de pourvoir aux vacances, il vendait les abbayes ou les évêchés aux clercs mercenaires qui peuplaient sa cour¹.

L'infâme Flambard devint, de cette façon, évêque de Durham. L'Angleterre descendait au niveau de l'Allemagne au temps de la jeunesse de Henri IV : il fallait un nouveau Grégoire VII pour la sauver. Lorsque l'archevêque de Cantorbéry mourut, Guillaume n'eut garde de laisser échapper une aussi bonne occasion de s'enrichir aux dépens de Dieu et des églises ; il prolongea la vacance du siège pendant près de quatre années, livrant ainsi l'église primatiale de son royaume à des exactions et à des désordres tels que plus de trente paroisses virent leurs cimetières transformés en pâturages². Aucune église n'échappait aux extorsions royales. Le roi déclarait hautement que, tôt ou tard, il aurait toutes les crosses épiscopales ou abbatiales de l'Angleterre entre les mains³. Il prenait goût au métier, et disait en riant : « Le pain du Christ est vraiment un pain qui engraisse⁴. »

1. Quasi stipendia mercenariis, curialibus clericis seu monachis honores ecclesiasticos porrigebat. ODER., p. 763.

2. *Vit. Anselm.* ex Ms. Victorin. in edit. Gerber.

3. Se velle omnes baculos pastorales per totam Angliam in potestate sua habere. WILL. THORN., p. 1704, ap. MABILL., *Ann. Ben.*

4. Panis Christi, panis pinguis est. Ms. Vict. l. c.

Hugues le Loup,
comte
de Chester,
attire Anselme
en
Angleterre.

Sur les entrefaites, Hugues le Loup, comte de Chester, l'un des barons les plus belliqueux et les plus puissants de la noblesse anglo-normande¹, écrivait à Anselme pour lui annoncer son intention de fonder un monastère dans son comté, et pour le prier d'y conduire une colonie de moines du Bec. Hugues le Loup avait passé sa vie à guerroyer contre les Gallois qui n'avaient point encore subi le joug normand : c'était un homme très-riche, très-prodigue, aimant le luxe et la bonne chère, traînant partout avec lui une armée de serviteurs, de bouffons, de chiens, très-adonné aux femmes et à toutes sortes d'excès. Mais, dans le cœur du chevalier, le bien reprenait souvent le dessus. Il avait pour chapelain un saint prêtre d'Avranches, qui le sermonait, le grondait sans relâche², lui rappelant les histoires des saints de l'Ancien et du Nouveau Testament, et surtout celles de nombreux guerriers, irréprochables sous la cuirasse, tels que saint Georges, saint Demetrius, saint Maurice, saint Sébastien et surtout Guillaume, le fameux duc qui avait fini par se faire moine³. Le comte de Chester était, depuis long-

1. In militia promptus, in dando nimis prodigus, gaudens ludis et luxibus : mimis, equis et canibus:... non familiam secum sed exercitum semper ducebat.... Ventris ingluviei serviebat ... E pellicibus plurimam sobolem genuit. ORDER. VIT., IV, 522, et VI, 598.

2. ORDER., l. c. Il réussit si bien, que le comte Hugues finit par mourir moine à l'abbaye de Sainte-Walpurge, comme nous l'avons dit plus haut.

temps, étroitement lié d'amitié avec Anselme¹, et il est probable qu'au milieu de la douleur qu'excitait, dans toute l'Angleterre, la vacance prolongée du siège primateal de Cantorbéry, il avait dit au roi que l'abbé du Bec lui semblait le candidat le plus convenable pour remplacer l'illustre Lanfranc. Déjà, dans la Normandie, l'on se répétait tout bas que, si Anselme passait la mer, il serait, à coup sûr, nommé archevêque à la place de Lanfranc². Et, cependant, rien n'était moins probable. Comment le roi, qui conservait les investitures et refusait de reconnaître Urbain II, pourrait-il songer à Anselme? D'ailleurs, l'abbé du Bec avait non-seulement reconnu Urbain II, l'ami de la France, mais de plus obtenu du pape la faveur de l'exemption pour son abbaye³. Ajoutez à cela qu'il s'était, en toute occasion, associé aux efforts de Grégoire VII, contre les investitures, la simonie et le concubinat, et qu'il avait reçu du pontife, objet de haine pour tous les princes de la catégorie du roi Roux, cet éloge magnifique : « Le parfum de tes
« vertus est venu jusqu'à nous; nous en rendons
« grâce à Dieu; nous t'embrassons de cœur dans
« l'amour du Christ, nous tenons pour certain

1. Certe amicus meus familiaris ab antiquo comes Cestrensis Hugo
fuit. *Edm.*, p. 34.

2. Jam enim quodam quasi præsagio mentes quorundam tangebantur. *Ibid.*

3. *Ep.* II. 32. 33.

« que tes exemples fortifieront l'Église, et que tes
« prières peuvent, par la miséricorde de Dieu,
« l'arracher aux périls qui la menacent¹. »

Anselme

Cependant, malgré toutes les incompatibilités dont il a été parlé, l'opinion désignait Anselme comme le successeur de Lanfranc. Effrayé de ces espèces de pressentiments publics, l'abbé du Bec refusa de se rendre au vœu du comte de Chester; mais celui-ci, tombé gravement malade, renouvela son invitation, en jurant à Anselme qu'il n'était nullement question de l'archevêché, mais seulement du salut de sa pauvre âme, à lui.

Anselme ayant refusé de nouveau, le comte écrivit une troisième fois, en disant : « Si tu ne viens pas, « sache que, pendant toute l'éternité, tu auras à « te le reprocher². » Anselme dut céder. Il vint fonder, selon le désir du malade, l'abbaye de Sainte-Werpurge³ et passa cinq mois en Angleterre, occupé à diverses affaires. Comme on ne lui soufflait mot de l'archevêché, il avait fini par se rassurer complètement. Cependant, à Noël 1092, les barons du royaume, réunis autour du roi, à l'occasion de la fête, se plaignirent vivement de l'oppression inouïe et du veuvage sans fin où gémissait l'Église-

1. Quoniam fructuum tuorum bonus odor ad nos usque redoluit. *Ans.*, Ep. II, 31, et *COLETTI, Concil.*, XII, 692.

2. L'abbaye de Sainte-Werpurge, où Hugues prit l'habit monastique avant de mourir, était située à Chester.

3 Si non veneris, revera noveris quia nunquam in vita æterna in tanto requie eris, quin perpetuo doceas te ad me non venisse. *EADM.*, p. 34.

Mère du royaume, ainsi qu'ils appelaient l'Église de Cantorbéry¹. Pour mieux exprimer leurs regrets, ils demandèrent au roi l'autorisation de faire prier, dans toutes les églises d'Angleterre, pour que le Seigneur lui inspirât le choix d'un digne primate².

Guillaume, fort irrité, leur dit : « Faites prier
« tant que vous voudrez, mais soyez sûrs d'une
« chose, c'est que toutes vos prières ne m'empê-
« cheront pas d'en agir à ma guise³. » On le prit au mot, et les évêques, que la chose regardait tout spécialement, chargèrent l'abbé Anselme, qui ne s'en souciait nullement, d'arranger ou de rédiger les prières demandées. Il le fit de manière à exciter les applaudissements de toute la noblesse⁴, et les églises retentirent bientôt de ces solennelles supplications. A ce propos, il arriva un jour qu'un seigneur, causant en particulier avec le roi, lui dit : « Nous n'avons jamais connu d'homme
« aussi saint que cet Anselme, abbé du Bec. Il n'aime
« que Dieu, il ne désire rien en ce monde. — Vrai-
« ment ? répondit le roi en raillant, pas même l'ar-
« chevêché de Cantorbéry ? — Encore moins l'arche-

1. *Omnes regni primores... optimi quique uno consensu de communi matre Regni quererentur.* EADM., p. 34.

2. *Quod posteris mirum dictu fortasse videbitur,* ajoute EADMER.

3. *Dicens quod quicquid Ecclesia peteret, ipse sine dubio pro nullo dimitteret quin faceret omne quod vellet.* *Ibid.*

4. *Modum orandi cunctis audientibus edidit, et laudato sensu et perspicacia animi ejus, tota quæ convenerat nobilitas regni.... in sua discessit.* *Ibid.*

« vêché de Cantorbéry qu'autre chose, répliqua
 « seigneur; c'est du moins mon opinion et celle
 « beaucoup d'autres. — Eh bien ! moi, dit le ro
 « je vous soutiens qu'il travaillerait des pieds
 « des mains, s'il voyait quelque chance de l'obteni
 « mais, par le saint voult de Lucques ! ni lui ni pe
 « sonne autre ne le sera, et il n'y aura pas, de mo
 « temps, d'autre archevêque que moi¹. »

Maladie subite
 du roi,
 son repentir
 et
 ses vaines
 promesses.

A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'il tomba
 malade, et malade à mourir². Dieu semblait vou
 loir prendre sa revanche. Les évêques, les abbés, les
 barons, s'assemblèrent autour du lit du moribond.
 Glocester, pour recevoir son dernier soupir³. On en
 voya chercher Anselme, on l'introduisit auprès d
 roi, et on le pria d'aviser à ce qu'il y avait à faire
 pour le salut de cette âme⁴. Anselme exigea tro
 choses : une confession complète, la promesse sole
 nelle et publique qu'il se corrigerait, et enfin l'ex

1. Unus de principibus terræ cum rege familiariter agens....
 quod rex subsannans : Non, inquit, nec archiepiscopatum Cantuarie
 sem.... Nec illum quidem maxime sicut mea multorumque fert op
 nio. Obtestatus est Rex quod manibus et pedibus plaudens in a
 plexum ejus accurreret, si, etc.... Sed per sanctum Vultum de Luca n
 ipse nec hoc tempore nec aliis quis archiepiscopus erit, me except
 EADM., p. 35. Le *saint Voult* de Lucques était un crucifix très-ancien
 attribué à Nicodème, et apporté miraculeusement de Palestine à Lu
 ques où on le vénère encore sous le nom de *Volto santo*.

2. Hæc illum dicentem a vestigio valida infirmitas corripuit et lec
 deposuit.... omne usque ad exhalationem spiritus egit. *Ibid.*

3. Nihil præter mortem ejus præstolantes.

4. Ingreditur ad regem, rogatur quid consilii salubrius morient
 animæ judicet.

cution immédiate des mesures réparatrices que les évêques lui avaient déjà suggérées. Le roi consentit à tout et ordonna de déposer sa promesse sur l'autel. Un édit fut immédiatement dressé et revêtu du sceau royal, qui promettait la délivrance de tous les prisonniers d'État, la remise de toutes les créances royales, l'annulation de toutes les poursuites, une exacte administration de la justice, et enfin l'établissement, pour tout le peuple anglais, de bonnes et saintes lois¹. On ne s'arrêta pas là : tout ce qu'il y avait d'honnêtes gens alla se plaindre au roi du veuvage de l'Église primatiale. Guillaume ayant répondu qu'il voulait bien, on lui demanda sur qui porterait son choix. Alors, chose étrange, lui qui avait juré qu'Anselme ne serait jamais archevêque fut le premier à désigner l'abbé du Bec dont le nom fut accueilli par des acclamations unanimes².

A ce bruit, Anselme pâlit, et refusa absolument son consentement³. Les évêques le prirent à part : « Que fais-tu ? lui dirent-ils ; ne vois-tu pas qu'il « n'y a presque plus de chrétiens en Angleterre ; « que la confusion et l'abomination sont partout ; « que nos églises sont menacées ; que nous-mêmes

1. Scribitur edictum, regioque sigillo firmatur quatenus quicumque captivi in omni dominatione sua relaxentur .. Promittuntur in super toto populo bonæ et sanctæ leges.

2. Prænuntiavit ipse et concordî voce subsequitur acclamatio omnium abbatem Anselmum tali honore dignissimum.

3. Expavit Anselmus ad hanc vocem, et expalluit.... toto conamine restitit.

« nous sommes en danger de mort éternelle par
 « suite de la tyrannie de cet homme? Et toi, qui peux
 « nous sauver, tu ne daignerais pas le faire! A quoi
 « penses-tu donc? L'Église de Cantorbéry t'appelle.
 « t'attend; elle te demande le sacrifice de ta liberté:
 « n'est-ce que, refusant de t'associer aux périls de tes
 « frères, tu resterais dans ton stérile repos¹? »

A tout cela Anselme répondait : « Mais remar-
 « quez donc, je vous en prie, que je suis vieux et
 « impropre à tout travail... D'ailleurs, moine, j'ai
 « toujours détesté les affaires séculières. — Nous
 « t'aiderons, dirent les évêques; occupe-toi de nous
 « réconcilier avec Dieu, et nous nous occuperons
 « pour toi de toutes les affaires séculières². —
 « Non, non, c'est impossible, reprenait Anselme
 « je suis abbé d'un monastère étranger, je dois
 « obéissance à mon archevêque, soumission à mon
 « prince³, secours et conseil à mes moines. Je ne
 « puis rompre tous ces liens. — Enfantillage
 « que tout cela, » répliquaient les évêques. Et ils
 entraînèrent Anselme au lit du roi, à qui il
 racontèrent le refus obstiné de l'abbé⁴. « An

1. Quid agis, quid intendis?... Vides.... ecclesias Dei in periculum mortis æternæ per tyrannidem istius hominis decidisse.... quid, mirabilis homo, cogitas?

2. Tu Deo pro nobis intende, et nos sæcularia tua disponemus pro te.

3. Archiepiscopum cui obedientiam.... principem cui subjecti- nem.... Il parlait de l'archevêque de Rouen et du duc de Normandie.

4. Rapiunt igitur hominem ad regem et perruaciam ejus exponunt.

« selme, dit alors le malade, me veux-tu donc livrer
 « aux peines éternelles¹ ? Mon père et ma mère t'ont
 « toujours beaucoup aimé, et tu veux laisser périr
 « l'âme et le corps de leur fils ! Oublies-tu que
 « je suis perdu si je meurs ayant en ma possession
 « le siège primate² ? »

Les assistants s'indignaient contre Anselme et lui criaient que tous les crimes, toutes les oppressions qui pèseraient désormais sur l'Angleterre seraient imputés à son obstination. Dans son angoisse, l'abbé du Bec se tourna vers les deux moines qui l'accompagnaient, et leur dit : « Ah ! mes frères, pour-
 « quoi ne m'aidez-vous pas ? » L'un d'eux répondit en sanglotant³ : « Si telle est la volonté de Dieu,
 « père, qui sommes-nous pour lui résister ? — Mal-
 « heureux ! dit Anselme, tu es bien prompt à te
 « rendre à l'ennemi⁴. » Les évêques, voyant que tout était inutile, se reprochèrent leur mollesse, et ils se mirent à crier : « Une crosse ! une crosse⁵ ! »

Anselme
 est violenté
 pour
 qu'il accepte
 la
 primatie
 d'Angleterre.

1. O Anselme! quid agis? cur me pœnis æternis cruciandum tradis? Recordare, quæso, fidelis amicitiae, etc.... Certus sum cum quod peribo si archiep. in meo dominio tenens vitam finiero. Succurre igitur mihi, Domine Pater....

2. Il dit plus tard, en rappelant cette scène, que, dans ce moment, la mort lui eût semblé mille fois plus douce que l'épiscopat. EADM., p. 36.

3. Quæ verba lacrymæ, et lacrymas sanguis ubertim mox e naribus illius profluens secutus ...

4. Væ ! quam cito baculus tuus confractus est. — Nous avons traduit comme Fleury.

5. Virgam huc pastorem, virgam, clamitant, pastorem !

Puis, saisissant le bras droit du prélat, ils l'approchèrent du lit où gisait le roi, qui voulut placer la crosse dans les mains d'Anselme ; mais, comme ce dernier tenait les doigts serrés de toute sa force, les évêques durent employer tant de violence pour les ouvrir, qu'ils firent crier le patient ; enfin, la crosse fut maintenue dans la main fermée du nouvel élu, pendant que tout le monde criait : *Vive l'évêque !* et que le *Te Deum* était entonné¹. Ensuite le prélat fut porté dans une église voisine, où se firent les cérémonies accoutumées. Anselme protestait toujours que tout ce qu'on faisait était nul². La douleur le rendait comme insensé ; ses pleurs, ses cris, ses hurlements même, finirent par inquiéter les assistants : pour le calmer, ils lui jetèrent de l'eau bénite et lui en firent même avaler³. De retour auprès du roi, Anselme déclara qu'il ne mourrait pas de cette maladie, mais qu'en revanche il aurait à réparer ce qui venait d'être fait par violence⁴. Comme il se reti-

1. Episcopi vero digitos ejus strictim volæ infixos erigere conati sunt.... ipse pro sua læsione verba dolentis ederet, tandem.... clause manui ejus baculus appositus est, et episcoporum manibus cum eadem manu compressus atque retentus. Acclamante autem multitudine, *vivat episcopus*, vivat ! Tous ces détails, donnés par EADMER, p. 35-36, sont confirmés par la lettre d'Osborn, moine de Cantorbéry, à Anselme. *Ep.* III, 2.

2. Nihil est quod facitis, nihil est quod facitis. EADMER.

3. Instantur lacrymæ meæ, et voces, et rugitus a gemitu cordis mei, quales nunquam de me ullo dolore memini exiisse.... aqua benedicta me aspergentes, eam mihi potandam porrexerunt. *Ans.*, *Ep.* III, 1.

4. Pro hoc volo noveris quam bene corrigere poteris quod de me nunc actum est, quia nec concessi, nec concedo ut ratum sit. EADMER, l. C.

rait, accompagné par les évêques et par toute la noblesse, il se retourna vers eux et leur dit : « Savez-vous ce que vous voulez faire ? Vous voulez atteler sous le même joug un taureau indompté et une pauvre vieille brebis... Et qu'en arrivera-t-il ? le taureau furieux traînera la brebis à travers les ronces et les broussailles, et la mettra en pièces sans qu'elle ait été utile à rien. L'Apôtre vous a dit que vous étiez les laboureurs de Dieu. L'Église est donc une charrue, et cette charrue est traînée, en Angleterre, par deux grands bœufs, le roi et l'archevêque de Cantorbéry : l'un travaille pour la justice et la puissance séculière, l'autre pour la doctrine et la discipline. L'un des deux, Lanfranc, est mort ; il ne reste que l'indomptable taureau avec lequel vous voulez m'atteler. Si vous n'y renoncez pas, votre joie d'aujourd'hui sera changée en tristesse, vous verrez l'Église retomber dans le veuvage, même du vivant de son pasteur ; et comme aucun de vous n'osera lui résister après moi, le roi vous foulera tous aux pieds comme il lui plaira¹. »

1. *Intelligitis quid molimini ? Indomitum taurum, et vetulam ac debilem ovem in aratro conjungere sub uno jugo.... et quid inde proveniat ?... Aratrum ecclesiam perpendite juxta apostolum dicentem De agricultura estis (I Cor. III, 9). Hoc aratrum in Anglia duobus oves.... trahunt et trahendo regunt, rex et archiepiscopus : iste sæculari justitia et imperio, ille divina doctrina et magisterio. Horum boum unus, scilicet Lanfrancus, etc.... vos quoque procul dubio pro libitu suo non dubitabit conculcare. — Cette scène, si importante pour faire juger le caractère d'Anselme et celui de l'époque, se passa le 6 mars 1093.*

Le roi fit aussitôt investir l'archevêque de les domaines de l'archevêché, et exigea qu'il mourût, jusqu'à ce que les réponses demandées Normandie fussent arrivées. Elles ne tardèrent l'archevêque de Rouen ordonnait au nouvel élu nom de Dieu et de saint Pierre, de ne pas résis Les moines du Bec eurent beaucoup plus de à consentir au sacrifice qui leur était dema C'étaient eux surtout que regrettait Anselme. n'aimait rien au monde autant que son abbaye regrettait surtout les jeunes moines, ces beaux rissons qui, disait-il, allaient être sevrés, ava temps, du lait de son amour². Ces jeunes néop qui, pour la plupart, avaient été attirés au Bec la pensée d'y vivre avec Anselme³, ne lui rend sa liberté qu'après de très-vives discussions et à très-faible majorité⁴.

Pour rendre plus complète l'épreuve réservée a ble vieillard, et, comme il n'est rien de si pur au d'un cœur chrétien que la basse jalousie n'épr le besoin de calomnier, le bruit se répandit

¹ Voy. sa lettre dans *Earn.* p. 56. Elle se termine ainsi : *et cetera*.

² *Quia nihil in hoc mundo purius dilexi nec diligo.* *Ep.* III.

³ *Palerosos filios ante tempus ablatos meos adole* *scos.* *Ep.* I. 21. Voy. aussi *Ep.* II. 22, et la charmante lettre *sc* à ces jeunes gens. *Ep.* III. 17.

⁴ *Multa propter me et fere omnes Beccen. vensis.* *Ep.* III.

⁵ D'après leur lettre. *Ep.* III. é. 1. 1. 1. même pas sûr qu' *ma* *pr* *te* *éd* *é* *ac* *quis*.

L'archevêque
de Rouen
ordonne
à Anselme
d'obéir
au
désir du roi



France, que la résistance d'Anselme n'était qu'une feinte, et qu'au fond il avait convoité, comme bien d'autres, la primatie de Cantorbéry. Anselme retrouva des forces pour repousser avec énergie cette imputation¹, car il regardait comme un devoir de réserver l'honneur d'un évêque appelé à servir l'exemple au prochain². Il conservait encore, du reste, l'espoir d'être délivré du fardeau dont on voulait le charger. Le roi s'était rétabli ; oubliant aussitôt ses promesses, il avait fait ressaisir tous les accusés ou prisonniers restés en Angleterre et recommencer, avec un redoublement de cruauté, tous les procès, toutes les poursuites antérieures³. En vain l'ami d'Anselme, Gondulphe, ancien moine du Bec, monté sur le siège de Rochester, multiplia-t-il les exhortations pour ramener son souverain à Dieu : — « Par le saint vult de Lucques ! répondait « Guillaume, Dieu m'a trop fait de mal pour que « jamais il ait lieu d'être satisfait de moi⁴. »

Anselme alla trouver le prince à Douvres, et, comme condition *sine qua non* de son acceptation, il exigea la restitution immédiate des biens du

1. Ep. III, 1, 7, 9, 10 et 11.

2. Multum enim nocet infirmis in Ecclesia Dei opinio alicujus vitii, sive vera, sive falsa sit, de aliquo homine : et maxime de eo qui sic est in Ecclesia catholica constitutus, ut et verbo et exemplo vite aliis debeat et possit prodesse. Ep. III, 12.

3. EDM., p. 37.

4. Scias, o episcopo, quod per sanctum vultum de Luca, nunquam me Deus bonum habebit pro malo quod mihi intulerit. *Ibid.*

siège de Cantorbéry qu'avait possédés Lanfranc, que lui-même avait réclamés : il revendiqua, et plus, le droit d'exercer son autorité archiépiscopale dans toutes les affaires religieuses¹ et enfin la pleine liberté de ses relations avec le pape Urbain II qu'il s'était empressé de reconnaître et à qui il voulait témoigner, en toute occasion, son obéissance.

Le roi n'ayant fait à Anselme qu'une réponse incomplète et équivoque, le saint homme espérait qu'il allait être délivré du fardeau qu'il redoutait et, comme il avait déjà renvoyé sa crosse abbatiale à Bec, en demandant qu'on lui donnât le plus tôt possible un successeur², il se flatta de pouvoir passer le reste de ses jours dans la pauvreté et l'obéissance monastique, sans avoir charge d'âmes et à l'abri de dangers spirituels contre lesquels il ne se croyait pas assez fort pour lutter³. Mais, après six mois de r

1. Volo ut in iis que ad Deum et Christianitatem pertinent te nuncias, ceteris consilio credas, et sicut ego te volo terrenum habere Dominum et defensorem, ita et tu me spiritualement habeas patrem animæ tuæ provisorem.

2. De Urbano pontifice quem hucusque non recepisti, et ego jam recepi atque recipio, eique debitam obedientiam et subjectionem exhibere volo, cautum te fac o ne quod scandalum inde criatur in futurum. Ead., l. c. Voy. aussi la lettre d'Anselme au légat Hugues. *Ep.* III, 1.

3. Ce successeur fut Guillaume, de la maison des seigneurs Montfort sur Rille, et neveu du comte Roger de Beaumont.

4. Libentius eligerem sub abbate in monachica paupertate et humilitate obedire... quam regnare secula iterum... aut archiepiscopatum... vel abbatiam, aut hominibus quibuscumque præesse ad animarum gubernationem... quod ego ipse non imputo mihi tantam virtutem, quantum a hoc quia talem me sciam tam parum forte

sistances et d'incertitudes, le roi, poussé à bout par les réclamations de tous les bons catholiques¹, se décida à souscrire aux engagements qu'exigeait Anselme, et ce dernier fit hommage à Guillaume, à l'exemple de son prédécesseur, en prenant possession du siège de Cantorbéry². Il fut sacré le 4 décembre 1093, par Wulstan de Worcester, le dernier évêque et le dernier saint de l'Église anglo-saxonne, celui-là même dont nous avons raconté l'héroïque résistance à Lanfranc et à Guillaume.

Sacre d'Anselme
par
saint Wulstan.
Guillaume
le Roux
est infidèle
à toutes
ses promesses.

Cependant la douleur d'Anselme n'en persévérerait pas moins : longtemps encore il intitulait ses lettres : « Frère Anselme, moine du Bec par le cœur, archevêque de Cantorbéry par la violence³. »

« Quand vous m'écrirez pour moi seul, mandait-il à ses anciens confrères, que votre écriture soit aussi grosse que possible, car j'ai tant pleuré, le jour et la nuit, que mes yeux peuvent à peine lire⁴. »

En vain le saint vieillard avait-il essayé, pour calmer ses inquiétudes, de reprendre ses chères études

parum strenuum... ut potius mihi congruat... servire quam domini. Ep. III, 11.

1. Cum... clamorem omnium, de Ecclesiarum destructione conquerentium, Rex amplius ferre nequiret. EADM., l. c.

2. Le 25 septembre 1093. Il fut sacré le 4 décembre de la même année.

3. Professione et corde Beccensis... Voluntate Beccensis monachus, necessitate vocatus Cant. Archiep. Ep. III, 26, 39.

4. Non nimis gracilis sit scriptura... multæ diurnæ et nocturnæ lacrymæ... Ep. III, 15.

métaphysiques et de défendre la réputation de **Lan-** franc et la sienne contre les imputations du **so-** phiste Roscelin, qui prétendait les rendre tous **deux** comptables de ses propres erreurs sur la Trinité ¹. L'orage qu'il avait trop bien prévu ne tarda pas à éclater. Guillaume avait besoin d'argent pour faire la guerre à son frère Robert. Anselme, malgré la misère de ses ouailles et le désordre où il avait trouvé les biens de son Église, offrit gracieusement un présent de cinq cents livres d'argent. Mais des courtisans rapaces firent entendre au roi que la somme était trop faible; que le premier prélat du royaume devait donner au moins mille ou deux mille livres, et que, pour effrayer l'archevêque et lui faire honte, il fallait lui renvoyer son argent : ce qu'on fit en effet. Anselme, indigné, alla trouver le roi auquel il représenta que mieux valait cent fois obtenir peu d'argent, mais de bonne volonté, que d'en **ex-** torquer beaucoup par violence, et il ajouta que « **si,** » « par affection et de plein gré, il était prêt à beaucoup » « concéder, jamais il n'accorderait rien à qui **pré-** » « tendrait le traiter en vassal de condition servile ². » « — Garde ton argent et tes biens, et va-t-en ³ ! » répondit Guillaume furieux.

1. Voy. son *Liber de Fide Trinitatis*, et *De Incarnatione verbi contra blasphemias Roscelini*, cap. 1 (Cf. *Ep.* II, 35, 41). Il commen^{ça} aussi alors le traité : *Cur Deus homo*.

2. Amica nempe libertate me et omnia mea ad utilitatem tuam habere poteris, servili autem conditione nec me nec mea habebis. *Ead.*, p. 3^{re}.

3. Sint cum jurgio tua tibi, sufficient mea mihi. Vade.

L'archevêque se retira en disant : « Béni soit Dieu
« qui a sauvé ma réputation. Si le roi avait pris
« mon argent, on aurait dit que je lui payais ainsi
« le prix de mon épiscopat. » Et, à l'instant même,
le prélat fit distribuer aux pauvres les cinq cents
livres, qu'il s'était proposé d'offrir en don à son
souverain¹.

Le vieux moine Wulstan, le dernier des évêques
saxons, vivait encore² : ce saint prélat, dont nous
avons raconté la fermeté d'âme, à l'encontre de
Guillaume le Conquérant, devait mieux que tout
autre comprendre et apprécier Anselme : « Vo-
« tre Sainteté, lui écrivait-il, est placée au som-
« met de la citadelle pour défendre la sainte Église
« contre l'oppression de ceux dont le devoir serait
« de la protéger, ne craignez donc rien : qu'aucune
« puissance séculière ne vous humilie, en vous fai-
« sant peur, ou ne vous séduise, en vous prodiguant
« la faveur; commencez vigoureusement et ache-
« vez, avec l'aide de Dieu, ce que vous avez com-
« mencé, en réprimant les oppresseurs et en sau-
« vant notre sainte mère de leurs mains³. »

Belles paroles
de
saint Wulstan

Quelque temps après, le roi étant venu à Has-
lings, où il devait s'embarquer, tous les évêques

1. Præsignatum munus pro redemptione animæ suæ pauperibus Christi dabo, non illi.

2. Il mourut peu après, le 19 janvier 1095.

3. Ne igitur dubitet; non eam sæcularis potentiæ timor humiliet, non favor inclinet, sed.... opprimentes reprimat, S. Matrem nostram contra tales defendat. EADM., l. c.

d'Angleterre s'y rendirent pour bénir le royal voyageur. Mais le vent restant contraire, force fut au prince de séjourner dans la ville pendant un mois. Anselme profita de l'occasion pour lui remonter qu'avant d'aller conquérir la Normandie, il ferait bien de rétablir, dans son royaume, la religion menacée de ruine, et d'ordonner le rétablissement des conciles interdits depuis son avènement : « Je m'occuperai de cela quand il me plaira de le faire, à ma volonté et non selon la tienne » répondit le roi ; et il ajouta en raillant : « Au surplus, de quoi parlerais-tu dans ces conciles ? » Anselme répondit qu'il s'y occuperait de réprimer les mariages incestueux et les débauches sans nombre qui menaçaient de faire de l'Angleterre une autre Sodome². « Et qu'est-ce que cela te rapporte ? » reprit le roi. — Rien à moi, mais beaucoup à Dieu et à vous ! — Cela suffit, reprit le prince, parlons d'autre chose³. »

Anselme changea alors de conversation, et rappela combien il y avait d'abbayes vacantes, où le désordre s'était introduit parmi les moines, et combien le roi compromettrait son salut s'il n'y nommait des abbés. Mais Guillaume, ne pouvant plus se con-

1. Adjecit subsannans : Tu vero in concilio unde loqueris ?

2. Nefandissimum Sodomæ scelus.... tota terra non multo post cōmā fiet.

3. Et in hac re quid fieret pro te?... Si non pro me, spero fieri pro Deo et te.... Sufficit, nolo inde ultra loqueris.

tenir, dit en colère : « Que t'importe cela ? Ces ab-
 « bayes ne sont-elles pas à moi ? Quoi ! tu fais ce que
 « tu veux de tes domaines, et moi je ne pourrais pas
 « disposer de mes abbayes comme je l'entends¹ ? —
 « Elles sont à vous, répliqua Anselme, pour que
 « vous les gardiez et défendiez, comme leur avoué,
 « mais non pour les envahir et les ruiner. Elles sont
 « à Dieu pour que ses ministres en vivent, et non
 « pour défrayer vos guerres. Vous avez assez de
 « domaines et de revenus pour subvenir à tous vos
 « besoins. Rendez, s'il vous plaît, à l'Église ce qui
 « est à elle. — Jamais, dit le roi, ton prédéces-
 « seur n'aurait osé parler ainsi à mon père. »

Anselme se retira : puis, comme il voulait avant tout la paix, il fit demander au roi, par les évêques, de lui rendre son amitié ou du moins de lui dire pourquoi il la lui avait ôtée. Guillaume répondit :
 « Je ne lui reproche rien ; mais je n'ai nulle raison
 « pour lui accorder ma faveur². » Les évêques
 conseillèrent alors à Anselme d'essayer d'apaiser le prince en lui donnant, sur-le-champ, d'abord les cinq cents livres déjà offertes, et, secondement, en lui promettant, pour un peu plus tard, la même somme à prélever sur les vassaux du domaine

1. Quid ad te ? Numquid abbatiae non sunt meae ? Hem, tu quod vis agis de villis tuis, et ego non agam quod volo de abbatibus meis !... Dei scimus eas esse, ut sui ministri corde vivant, non quo expeditiones et bella tua inde fiant.

2. De nulla re illum inculpo, nec tamen ei gratiam meam, quia non audio quare indulgere volo.

Anselme
ne veut pas
acheter
prix d'argent
la faveur
du roi.

archiépiscopal. Mais, à ces mots, le saint ho
se récria : « A Dieu ne plaise, dit-il, qu
« suive un tel conseil ! Ces pauvres gens
« été que trop dépouillés depuis la mort de
« franc : ils n'ont plus sur eux que leur pea
« l'on veut que je la leur arrache ! On veut
« j'achète la faveur du seigneur à qui je do
« et hommage comme j'achèterais un cheva
« un âne¹ ! Au surplus, quant aux cinq cen
« vres, je ne les ai plus, je les ai déjà don
« aux pauvres. »

La réponse ayant été tout de suite rapporté
roi, celui-ci chargea ses courtisans de transm
à l'archevêque les paroles suivantes : « Hier,
« haïssais beaucoup ; aujourd'hui ma haine
« encore plus vive et demain et les jours suiv
« sa violence s'accroîtra². »

Au retour du roi, Anselme se rendit à la T
pour annoncer à Guillaume son intention d'
à Rome solliciter du pape le pallium³. « A
« pape⁴ ? » demanda le roi, faisant allusio

1. Absit.... homines mei.... deprædati sunt et spoliati et e
jam eos nudos spoliarem, imo spoliatos excoriarem.... Fidem
beo et honorem, et ego illi hoc dedecus facerem, scilicet g
suam quasi equum vel asinum vilibus nummulis emerem !

2. Heri magno, et hodie illum majori odio habeo, et sciat
quod cras et deinceps acriori et acerbiori odio semper habebo.

3. Il expose les motifs de cette résolution et de toute sa co
dans sa lettre au légat, Hugues, archevêque de Lyon. *Ep.* III, 1

4. A quo Papa illud requirere cupis ? *EADM.*, p. 40.

l'antipape Guibert qui s'appelait Clément III. Et, comme Anselme répondait que c'était à Urbain II, le roi courroucé dit qu'il n'avait point reconnu Urbain, et que l'accepter pour pape, en de telles conjonctures, c'était pour ainsi dire abdiquer.

En vain Anselme rappela-t-il les conditions qu'il avait mises à son acceptation, conditions formellement acceptées par le roi, ce dernier, de plus en plus irrité, déclara que l'archevêque ne pouvait être à la fois son fidèle et celui du saint-siège¹. Anselme alors proposa de soumettre la question aux évêques, aux abbés et aux barons du royaume, convoqués en parlement. L'Assemblée se réunit, en effet, au château de Rockingham². Là, en dehors de la présence du roi, mais devant un nombreux auditoire de moines, de clercs et de nobles du pays, Anselme exposa l'état des choses aux prélats et aux pairs laïques³. Il leur raconta tout ce qui s'était passé entre le roi et lui; il pria instamment les évêques de lui indiquer le meilleur parti à prendre pour bien remplir son devoir envers le pape et envers le roi d'Angleterre. Après quelques hésitations, les prélats l'engagèrent à se soumettre purement et simplement à la volonté royale,

1. *Protestatus est illum nequaquam fidem quam sibi debebat simul et apostolicæ sedis obedientiam, contra suam voluntatem posse servare.*

2. Le dimanche de mi-carême, 11 mars 1195.

3. *Eos et assistentem monachorum, clericorum, laicorum numerosam multitudinem alloquitur.*

lui déclarant qu'il ne devait compter en aucune façon sur eux, puisqu'ils ne pourraient l'aider rien s'il persistait à résister au roi¹. Cela dit, s'inclinèrent, comme pour prendre congé d'Anselme qui, levant les yeux au ciel, leur dit avec émotion² : « Puisque vous, les pasteurs et les directeurs du peuple chrétien, vous me refusez conseil, moi, qui suis votre chef, bien qu'il le conteste peut-être, je recourrai à l'ange du grand conseil, au pasteur, au prince de tous les hommes, et je suivrai l'avis qu'il me donne dans une affaire qui est à la fois la sienne et celle de son église³. Il a été dit au B. Pierre : « *Tu pierre, etc... tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, etc.* » Et à tous les apôtres en commun : « *Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise.* » Nul d'entre nous peut contester non plus que cela n'ait été dit au vicaire de Pierre et aux évêques vicaires des archidiocèses ; mais Jésus-Christ n'a dit ces choses à aucun empereur, roi, duc ou comte ; c'est lui-même qui nous a enseigné nos devoirs envers les puissances

1. Si autem secundum Deum quod ullatenus voluntati Regis parere possit, consilium a nobis expectas, frustra niteris : quia in huiusmodi nunquam tibi nos adminiculari videbis.

2. Conticuerunt et capita sua quasi ad ea quæ ipse illaturus esset dimiserunt.... Anselmus erectis in altum luminibus vivido vultu

3. Cum vos qui christianæ plebis pastores.... ego ad summum pontificem et principem omnium, ego ad magni consilii angelum curram, et in meo, scilicet in suo et Ecclesiæ suæ, negotio consilium quod sequar ab eo accipiam....

« terrestres en disant : « Rendez à Dieu ce qui est à
 « Dieu et à César ce qui est à César. » Or, de ces
 « conseils donnés par Dieu même, je ne veux point
 « me départir, et je vous déclare qu'en tout ce qui
 « est de Dieu, je rendrai obéissance au vicaire de
 « saint Pierre, et qu'en tout ce qui est de l'ordre
 « temporel, je servirai fidèlement et de mon mieux
 « le roi mon seigneur. »

Ces paroles excitèrent une grande émotion dans l'assemblée; et, comme personne n'osait les aller redire au roi, Anselme se chargea de les lui porter lui-même. Le roi, exaspéré, passa la journée à délibérer avec ses courtisans sur les moyens de confondre le primat. Divisés par petits groupes, nobles et clercs cherchaient entre eux comment on pourrait calmer le roi sans s'écarter par trop de la loi divine.

Anselme rentra seul dans l'église, calme, fort de son innocence, plein de confiance en Dieu. Or, étant fatigué de ces luttes interminables, il appuya sa tête contre le mur et s'endormit doucement¹. Les évêques, accompagnés de plusieurs barons, vinrent le réveiller et recommencèrent de nouveau à lui prêcher la soumission : « Réfléchissez bien, « lui dirent-ils, à la gravité de votre situation et

1. Rex vehementer iratus.... hic duo, ibi tres, illic quatuor in unum consiliabantur.... solus inter hæc Anselmus sedebat innocentia cordis sui, et in misericordia Dei fiduciam habens.... Ipse ad parietem se reclinans, leni somno quiescebat.

« renoncez à toute obéissance au pape Urbain qui
 « ne peut ni vous servir, si le roi vous est hostile
 « ni vous nuire, si le roi vous est favorable. Se
 « couez ce joug-là, et demeurez libre comme il cor
 « vient à un archevêque de Cantorbéry, jusqu'
 « ce que le roi vous ait signifié ses ordres¹. »

L'évêque
 de Durham
 prend parti
 contre
 Anselme.

Guillaume, évêque de Durham, était le plus
 acharné de tous; il s'était fait fort, auprès du roi
 d'amener Anselme soit à se déshonorer par une
 honteuse soumission², soit à se démettre de sa di
 gnité. Le prélat insistait donc pour que l'arche
 vêque répondît sur-le-champ, afin d'éviter, disait
 il, d'être condamné comme coupable du crime de
 lèse-majesté³. Et tous ajoutaient : « Ce que nous
 « disons-là, n'en doute pas, est chose on ne peut
 « plus sérieuse. »

L'archevêque leur répondit : « S'il existe quel
 « qu'un qui puisse prouver que j'aie violé mon
 « serment au roi d'Angleterre, parce que je n
 « veux point renoncer à l'obéissance due au pon
 « tife romain, qu'il se montre, et il me trouvera
 « prêt à répondre comme je dois et où je dois. »

1. Urbani illius qui, offenso Domino rege, nihil tibi prodesse, ne
 ipso placato obesse valet, obedientiam abjice.... liber, ut arch. Can
 tuar. decet.... Domini Regis jussionem expecta.

2. Rex applaudebat sibi, sperans illum vel abjurato apostolico in
 famem remanere in regno suo.

3. Jam nunc a vestigio ad Domini nostri dicta responde, aut sen
 tentiam tuæ vindicem præsumptionis dubio procul in præsentî expo
 nere. Nec jocum existimes esse quod agitur.

Les évêques se regardèrent et se turent, car ils savaient bien que l'archevêque ne pouvait être jugé que par le pape.

Cependant, témoins de tant de faits iniques, les nombreux assistants commençaient à s'indigner et à faire entendre des murmures. Alors un chevalier, sortant de la foule, se mit à genoux devant Anselme et lui dit : « Mon seigneur et mon père, vos enfants
« vous supplient, par ma bouche, de ne point vous
« laisser troubler par ce qui vient de vous être dit,
« mais de vous souvenir du bienheureux Job, lequel, sur son fumier, a vaincu le démon qui,
« dans le paradis, avait vaincu Adam¹. »

Paroles
admirables
d'un
chevalier.

Ce noble cri, parti du cœur d'un soldat, fut pour le saint confesseur une consolation inattendue et comme un gage de la sympathie populaire². La nuit mit fin aux débats ; mais, le lendemain, ils recommencèrent. Le roi ne se montrait pas moins exaspéré contre ses évêques qui, disait-il, n'aboutissaient à rien, que contre l'archevêque toujours inébranlable. Alors Guillaume de Durham fit la proposition de déposer Anselme et de le chasser du royaume ; mais les barons repoussèrent cette

1. Niles unus de multitudine prodiens.... Memor esto beati Job vincens Diabolum in sterquilinio, et vindicantis Adam quem vicerat in Paradiso.

2. Intellexit animum populi in sua secum sententia esse. Gavisi ergo exinde sumus et animæquiores facti.

On voit qu'Edmer, le narrateur de toutes ces scènes, en était le témoin oculaire.

idée. Le roi, mécontent, leur dit : « Si cela ne vous
 « plaît pas, qu'est-ce qui vous plaira donc ? Tant
 « que je vivrai, je ne souffrirai pas d'égal dans
 « mon royaume. Maintenant, délibérez entre vous
 « comme vous l'entendrez ; mais, par la face de
 « Dieu ! si vous ne condamnez cet homme selon mon
 « gré, moi, je vous condamnerai, soyez-en sûrs¹. »

L'un des favoris du prince, nommé Robert, se
 prit à dire : « Mais que veut-on que nous fassions
 « avec un homme qui s'endort tranquillement
 « tandis que nous nous épuisons en discussions,
 « et qui, d'un mot, détruit toutes nos objections
 « comme des toiles d'araignée² ? »

Après de longues discussions, où l'on en vint à
 reconnaître l'impossibilité de juger un primate des
 îles Britanniques, le roi donna l'ordre aux évêques
 de rompre toutes relations avec lui et tout lien
 d'obéissance à son égard, déclarant que lui, souve-
 rain d'Angleterre, il refuserait au métropolitain
 toute confiance, toute paix, toute sûreté³. Les évêques
 consentirent encore à porter la notification à l'ar-
 chevêque, qui leur répondit :

« Votre conduite me semble blâmable, mais je

1. *Ite, ite, consiliamini, quia per vultum Dei, si vos illum ad meam voluntatem non damnaveritis, ego damnabo vos.*

2. *Cum omni studio per totum diem inter nos illa conferimus.. dormit et prolata coram eo statim uno labiorum suorum pulsu quas telas araneæ rumpit.*

3. *En ego primum in imperio meo penitus ei omnem securitatem et fiduciam mei tollo, etc.*

« ne vous rendrai pas le mal pour le mal. Je vous
 « considère toujours comme mes frères, comme
 « les enfants de l'Église de Cantorbéry, et je m'ef-
 « forcerai de vous ramener au bien. Quant au roi,
 « je suis prêt à lui rendre tous les services que je
 « pourrai, et à lui prodiguer, quand il le voudra,
 « les soins les plus paternels; mais je n'abdiquerai
 « point la dignité et l'autorité de mon épisco-
 « pat. »

Après cela, le roi voulut obtenir des pairs lai-
 ques, comme des évêques, la promesse de renoncer
 à toute relation avec Anselme. Mais les barons ne
 voulurent point imiter la lâcheté des prélats.

« Nous n'avons jamais été, dirent-ils, les vassaux
 « des archevêques, et nous n'avons point à abjurer
 « un serment que nous n'avons point prêté; mais
 « Anselme est notre métropolitain : il lui appar-
 « tient de gouverner la religion dans ce pays,
 « et c'est pourquoi nous, qui sommes chrétiens,
 « nous ne pouvons nous soustraire à son autorité,
 « d'autant plus qu'il n'y a pas une tache dans sa
 « conduite¹. »

Les barons
 interviennent
 en faveur
 de
 saint Anselme.

Le roi eut peur d'irriter son baronnage en insis-
 tant. Quant aux évêques, leur confusion n'avait pas
 de bornes. Ils étaient l'objet de l'indignation uni-

¹. Nos nunquam homines ejus fuimus.... Archiepiscopus noster est.
 Christianitatem in hac terra gubernare habet, et ea re, nos qui chris-
 tiani sumus ejus magisterium dum hic vivimus declinare non pos-
 sumus, præsertim, etc.

verselle : chacun d'eux portait un surnom injurieux : celui-ci était appelé Judas le traître, celui-là Pilate, un troisième Hérode¹. En fin de compte toutes les discussions n'ayant abouti à rien, on convint, de part et d'autre, de remettre jusqu'à Pentecôte la décision définitive, toutes choses restant d'ailleurs en l'état.

Cette situation n'était rien moins que consolante pour Anselme qui avait dû retourner à Cantorbéry où, selon l'usage, il vit infliger les plus odieux traitements aux vassaux de son Église, lesquels maudissaient l'héroïque résistance de leur pasteur. Le roi fit expulser d'Angleterre le moine Baudouin l'ami et le conseiller intime de l'archevêque, celui qu'il avait chargé de toutes les affaires séculières dont le souci lui était insupportable. C'était frapper le prélat à l'endroit le plus sensible de son âme.

1. Audires.... nunc ab isto nunc ab illo istum vel illum episcopum aliquo cognomine cum interjectione indignantis designari, videlicet Judæ proditoris, etc.

Eadmer ajoute que, le roi ayant interrogé un à un les évêques sur leur renonciation à l'autorité d'Anselme, il y en eut quelques-uns qui répondirent qu'ils n'y renonçaient pas absolument et sans réserve, mais seulement en tant qu'il prétendait exercer cette autorité sur eux, en vertu de sa soumission au Pape. Ceux-là furent disgraciés et obligés de racheter la faveur du roi à prix d'argent.

2. Crudeles suorum hominum oppressiones quotidie auribus ejus insonantes.... EADM., 14. Passa est Ecclesia Cantuar. tam sævâ tempestate, ut fere universi conclamarent melius sibi absque pastore jam olim fuisse, quam nunc sub hujusmodi pastore esse. *Id.*, 4. Voy. encore p. 85.

3. Rex Anselmum hoc facto atroci mœroris verberare perculit. *Ib.*

car, au milieu de ses épreuves, il ne trouvait d'appui et de consolation qu'auprès de ses anciens amis du cloître. De tous les évêques anglais, depuis la mort du Saxon Wulstan, un seul n'avait pas lâchement trahi l'archevêque¹, c'était Gondulphe, évêque de Rochester, celui-là même avec qui nous l'avons vu si tendrement lié pendant qu'ils étaient tous deux moines au Bec. Anselme ne respirait un peu que lorsqu'il pouvait s'enfermer dans le cloître des moines de Cantorbéry et présider à leurs exercices.

« Je suis comme le hibou, leur disait-il ; quand il est dans son trou, avec ses petits, il est heureux ; mais, quand il sort, entouré de corbeaux et d'autres oiseaux, on le poursuit à coups de bec, et il s'en trouve très-mal². » Souvent le saint vieillard pleurait en songeant au danger que courait son âme au milieu de ces luttes continuelles, et il s'écriait : « Ah ! combien j'aimerais mieux être maître d'école dans un monastère que premier mal de la Grande-Bretagne ! » Aussi ses ennemis, comme ses meilleurs amis, lui reprochaient-ils son amour excessif pour la retraite : ils disaient qu'il était plutôt fait pour demeurer en-

1. EADMER le dit expressément : *Rofensi solo excepto*, p. 7. Mais GILL. DE MALMESBURY, *de Gest. Pontif.*, II, p. 257, désigne encore l'évêque Raoul de Chichester, *qui contuitu sacerdotalis officii Wilhelmo in faciem pro Anselmo restitit*.

2. Sicut bubo, dum in caverna cum pullis suis est, lætatur, et suo sibi modo bene est ; dum vero inter corvos.... omnino quoque sibi male est : ita et mihi. EADM., 14.

fermé dans un couvent que pour remplir l'office de primat¹ d'une grande nation. Anselme en est plus convaincu que personne²; mais Dieu le connaît et le jugeait autrement que ne le faisaient ses critiques.

Le
roi Guillaume
envoie à Rome
deux clercs
de sa chapelle.

Cependant le roi Guillaume avait envoyé secrètement deux clercs de sa chapelle à Rome, pour savoir quel était le pape qu'il fallait reconnaître, et pour l'engager à envoyer le pallium, non pas à Anselme mais au roi lui-même, qui le remettrait à un archevêque quelconque. Ces envoyés comprirent qu'Urban était le vrai pape, et ils obtinrent de lui l'envoi en Angleterre d'un légat, de Gauthier, évêque d'York, qui apportait le pallium demandé. La conduite de ce prélat fut très-équivoque : il traversa Cantorbéry sans même voir Anselme, et ne fit aucune démarche en faveur du primat persécuté³. Le bruit se répandit qu'il avait promis au roi qu'à l'aveu d'aucun légat ne viendrait en Angleterre sans son ordre, et que nul ne pourrait y recevoir de lettre du pape à l'insu du roi⁴. Tout le monde en murmura, et on se disait : « Si Rome préfère l'oi-

1. Pro ipsarum indiscreta, cui nonnullis et mihi aliquando videtur, virtutum custodia sæpe reprehensus, et quod monachus claustralis quam primas tantæ gentis esse deberet. *Id.*, 15.

2. In loco humili aliquid agere videbar : in sublimi positus.... mihi fructum facio, nec utilis alicui existo. *Lettre au pape* Ep. III, 57.

3. Voy. la lettre assez sévère d'Anselme au légat. Ep. III, 38.

4. MABILL., *Ann.*, l. 69, n. 27.

« l'argent à la justice, que peuvent donc en espérer
« les opprimés qui n'ont rien à lui donner¹? »

Toutefois le légat, lorsque le roi eut reconnu Urbain II, refusa absolument de déposer Anselme, malgré les grosses sommes que Guillaume s'engageait à payer s'il obtenait ce qu'il désirait².

Cependant, comme la Pentecôte approchait, le roi tenta d'extorquer au moins quelque argent à l'inflexible prélat : les évêques vinrent lui proposer de payer au prince la somme que coûterait un voyage à Rome pour aller chercher le pallium³. L'archevêque repoussa la proposition avec indignation. Guillaume était exaspéré; mais, d'après l'avis des barons, il finit par céder : il reconnut encore Anselme pour archevêque, et lui permit de prendre le pallium sur l'autel de l'église métropolitaine⁴.

La paix conclue ne pouvait être toutefois qu'une trêve. Anselme le sentait bien, et cette conviction

1. Papæ, inquiunt, quid dicemus? Si aurum et argentum Roma præponit justitiæ,... quid solaminis ibi deinceps in sua oppressione reperient, qui, etc. EADV., 44.

2. Spondens immensum pecuniæ pondus ei et Ecclesiæ romanæ singulis annis daturum.

3. Laudamus et consulimus ut saltem quod in via expenderes si pro hoc Romam ires, Regi des.

4. Quelques jours avant cette cérémonie, les évêques de Salisbury et de Hereford vinrent lui demander pardon de l'avoir abandonné à Rockingham, avec les autres prélats. Il leur donna l'absolution *in quadam ecclesiola quæ se nobis obtulit ambulanti bus proposita via*. EADV., 45.

dominait dans la lettre qu'il écrivait au pape pour le remercier du pallium et s'excuser de n'être pas encore allé à Rome : « Saint Père, lui disait-il, « je regrette d'être ce que je suis et de n'être plus « ce que j'étais. Je regrette d'être évêque, parce « que mes péchés ne me laissent pas en remplir « tous les devoirs.... Je succombe à mon fardeau, « car je manque de force, de science, d'habileté, « de tout ! Je voudrais fuir ce poids insupportable : « la crainte de Dieu seule me retient... Nourris- « sez ma misère par l'aumône de vos prières, je « vous en conjure ; si mon naufrage s'accomplit, et « si l'orage me force à me réfugier au sein de la « mère Église, par l'amour de Celui qui a donné « son sang pour nous, faites que je trouve en vous « un asile et une consolation¹. »

Mais au bout de quelques mois la guerre éclatait de nouveau.

En 1096, Robert, voulant se rendre à la croisade, avait cédé la jouissance de la Normandie, pendant trois ans, à son frère Guillaume, moyennant dix mille marcs d'argent². Pour se procurer cet argent, le roi, suivant son habitude, se mit à piller les églises d'Angleterre³. Anselme donna, pour sa part,

1. Sancte Pater, doleo me esse quod sum, doleo me non esse quod fui.... Oneri cuidam succumbo.... errabundus suspiro.... in naufragio positus, si quando procellis irruentibus.... ad sinum matris Ecclesiae confugero. *Ep.* III, 37.

2. GUIL. GENETIC., VIII, 7.

3 Nihil Ecclesiarum ornamentis indulsit, nihil sacris altarium va-

deux cents marcs. Plus tard, le roi entreprit une expédition contre les Gallois. Anselme y envoya les soldats qu'il devait fournir; mais le roi les trouva mal instruits, mal équipés, et lui fit dire qu'il le citerait devant sa cour pour répondre du délit. C'était, chaque jour, quelque nouvelle vexation, quelque exigence contraire à la loi de Dieu¹. La spoliation des églises et des abbayes, la corruption des mœurs désolaient de plus en plus le royaume. Anselme résolut d'aller trouver le pape, afin de le consulter sur ce qu'il devait faire pour sauver son âme². Il eut soin d'avertir de son projet le roi qui tenait sa cour à Windsor, et il lui fit demander l'autorisation de sortir du royaume. Guillaume refusa en disant : « Il n'a rien fait qui rende nécessaire une absolution du pape, et il est bien plus capable de donner des conseils au saint-père que d'en recevoir de lui³. » Anselme, après avoir essuyé ce refus, s'en revenait de Windsor à l'un de ses domaines, lorsqu'un lièvre, poursuivi par des chasseurs, vint se réfugier entre les jambes de son cheval. L'archevêque arrêta les chiens, et, comme tout le monde riait, il se mit à pleurer en disant : « Cette pauvre bête ne rit point :

Guillaume refuse à Anselme l'autorisation d'aller à Rome

sis, nihil reliquiarum capsis, nihil Evangeliorum libris auro vel argento paratis. EDM., 45.

1. Lettre d'Anselme à Pascal II. Ep. III, 40.

2. Ut inde consilium de anima mea et de officio mihi injuncto acciperem. *Ibid.*

3. Magis illum sciamus apostolico quam apostolicum sibi in dando consilio posse succurrere.

« c'est l'image de l'âme chrétienne que les démons
 « poursuivent sans cesse, pour la précipiter dans la
 « mort éternelle. Pauvre âme tourmentée, qui cher-
 « che partout, avec un ineffable désir, la main qui
 « la sauvera!... »

Et aussitôt il ordonna de lâcher la pauvre bête, qui fut ainsi sauvée¹.

Anselme renouvela deux fois sa demande de partir : la dernière fois c'était dans une assemblée qui se tenait à Winchester, le 15 octobre 1097. Le roi, impatienté, déclara que, si le primat allait à Rome, il réunirait à son domaine tous les biens de l'Église de Cantorbéry, laquelle cesserait ainsi d'avoir un archevêque.

Anselme répondit qu'il aimait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes², et, faisant sortir du conseil du roi les quatre évêques qui s'y trouvaient, il le

1. Solutus in lacrymis ait : Ridetis? Et utique infelici huic nullo risu.... hoc plane est et animæ hominis.... nimis anxia huc illuc circumspicit, et qua tueatur manum sibi porrigi ineffabili desiderio concupiscit. EADM., 17. Cette anecdote reproduit deux traits distinctifs du caractère d'Anselme : son excessive bonté, et son goût pour tirer des analogies spirituelles des incidents ordinaires. Eadmer raconte d'autres traits de la même nature, celui de l'oiseau attaché par un fil et retenu par un enfant, et celui de la sollicitude de l'archevêque pour ses convives qui mangeaient à leur aise, pendant qu'il les attendait patiemment, *affabili vultus jucunditate super eos aspiciebat et adgaudens, levata modicum dextra, benedicebat edicens : Benefaciat vobis*, p. 15.

2. Occurrit animo episcopos æquius esse in suo quod erat Dei quam in consilio regis terreni. C'étaient les évêques de Winchester, de Lincoln, de Salisbury et de Bath.

dit à part : « Mes frères, vous êtes évêques et chefs
 « de l'Église de Dieu. Promettez-moi de consulter,
 « dans mon intérêt, les droits de Dieu et sa justice,
 « avec autant de soin et de fidélité que vous en
 « mettriez à consulter les droits et les coutumes
 « d'un homme mortel, dans l'intérêt du prochain.
 « Alors je vous exposerai, comme à des fils et à des
 « frères de Dieu, quel est mon but ; et je suivrai
 « les conseils que votre confiance en Dieu me don-
 « nera¹. » Ils se retirèrent à l'écart pour conférer
 sur ce qu'ils devaient répondre, et, en même temps,
 ils dépêchèrent l'un d'entre eux au roi pour lui
 demander des instructions. Les ayant reçues, ils
 revinrent auprès de leur métropolitain et parlè-
 rent ainsi : « Nous savons que vous êtes un homme
 « religieux et saint, tout occupé des choses céles-
 « tes. Mais nous, enchaînés au siècle par nos pa-
 « rents que nous soutenons, et par beaucoup d'ob-
 « jets terrestres que nous aimons, nous ne pouvons
 « nous élever à votre hauteur et dédaigner le
 « monde, comme vous. Si vous voulez donc vous
 « mettre à notre niveau et marcher dans la même
 « voie que nous, nous nous occuperons de vos inté-
 « rêts comme des nôtres. Mais, si vous avez résolu
 « de vous en tenir à Dieu, comme par le passé,
 « vous resterez seul et sans nous ; car nous ne vou-

Les
 évêques
 abandon-
 leur
 métropo-

1. Si ita fideliter et distincte vultis in mea parte considerare atque
 tueri rectitudinem et justitiam Dei, sicut in parte alterius perpendi-
 tis atque tuemini jura et usus mortalis hominis....

« lons pas manquer à la fidélité que nous devo-
« au roi¹. »

— « C'est bien, répondit Anselme; retournez ve-
« votre seigneur : moi, je m'en tiendrai à Dieu². — »
Et il resta seul, avec quelques moines parmi les-
quels se trouvait Eadmer de qui nous tenons tou-
ces détails. Il était écrit que, dans cette mémora-
histoire, le caractère inviolable de l'épiscopat se-
rait à la fois élevé par Anselme à la plus haute
majesté et traîné dans la boue par ses confrères.
Ceux-ci, en effet, s'en revinrent bientôt et lui
dirent : « Le roi vous fait savoir que vous avez
« manqué au serment que vous avez prêté de garder
« les lois et usages du royaume, en menaçant d'aller
« à Rome sans sa permission : il exige donc que vous
« juriez ou de ne jamais en appeler, pour quelque
« cause que ce soit, au saint-siège, ou bien que
« vous sortiez à l'instant même de sa terre. » A
selme alla lui-même porter sa réponse au roi.
« Je le reconnais, dit-il, j'ai juré de garder vos
« us et coutumes, mais celles-là seulement qui sont
« selon Dieu et la justice. »

1. Fatemur, ad sublimitatem vitæ tuæ surgere nequimus, nec huius
mundo tecum illudere. Sed si volueris ad nos usque descendere...
si vero te ad Deum solummodo.... tenere delegeris, solus quantum
nostri interest, in hoc, ut hactenus fuisti, et amodo eris.

2. Bene dixistis. Ite ergo ad dominum vestrum : ego me tenebo a
Deum.

3. Ad regem nobiscum sequentibus ingressus, dextram illius e-
more assedit. EADM., 48.

Le roi et les barons objectèrent, en jurant, qu'il n'avait été question ni de Dieu ni de justice.

« Comment ! reprit l'archevêque, et de quoi donc
 « aurait-il été question, sinon de Dieu et de la jus-
 « tice¹ ? A Dieu ne plaise qu'aucun chrétien garde
 « des lois ou des coutumes contraires à Dieu et à la
 « justice ! Vous dites qu'il est contraire à la coutume
 « de votre royaume que j'aie consulté le vicaire
 « de saint Pierre pour le salut de mon âme et le
 « gouvernement de mon église ; et moi, je déclare
 « qu'une telle coutume est contraire à Dieu et à la
 « justice, et que tout serviteur de Dieu doit la mé-
 « priser². Toute foi humaine n'a pour garantie que
 « la foi due à Dieu³. Que diriez-vous, roi, si l'un
 « de vos vassaux riches et puissants, prétendait em-
 « pêcher l'un des siens de vous rendre le service
 « qui vous est dû ? »

— « Oh ! oh ! interrompirent le roi et le comte
 « de Meulan, il prêche ; c'est un sermon qu'il veut
 « nous faire ; mais il ne vaut pas la peine d'être
 « écouté⁴. »

Les seigneurs cherchèrent à étouffer sa voix

¹ - Papæ ! si nec Dei nec rectitudinis mentio ut dicitis, facta fuit, et **ius** tunc ?

² - Et ideo ab omni servo Dei spernendam profiteor ac refutandam.

³ - Omnis fides quæ cuivis homini legaliter promittitur, ex fide Dei roboratur. Sic enim spondet homo homini. Per fidem quam debeo Deo, fidelis tibi ero... Ergo liquet quod eadem fides si quando contraria fidei Dei admittit, enervetur.

⁴ - O, o, prædicatio est quod dicit, prædicatio est : — non rei de qua agitur ulla, quæ recipienda sit a prudentibus ratio.

par des cris. Il attendit, sans s'émouvoir, fussent fatigués de crier, puis, il reprit :

« Vous voulez que je jure de ne plus en
« peler au vicaire de Pierre. Jurer cela, ce :
« renier saint Pierre ; renier saint Pierre,
« abjurer le Christ ; et abjurer le Christ, par
« pour vous, serait un crime dont le jugement
« votre cour ne saurait m'absoudre¹. »

Tant de calme et de courage finirent par porter : le roi permit à Anselme de partir.

L'archevêque, avant de quitter Guillaume, lui dit :
« Je ne sais quand je vous reverrai. Rien ne m'a
« cessé d'aimer votre salut, comme un père
« rituel aime celui de son fils bien-aimé ; aussi
« que de Cantorbéry, je voudrais donner à
« d'Angleterre la bénédiction de Dieu et la mienne
« à moins toutefois qu'il ne la refusât. »

— « Non, dit le roi, je ne la refuse pas. »
Anselme baissa humblement la tête pour recevoir cette
bénédiction².

1. Peccatum.... judicio curiæ tuæ non segnis emendabo.

2. Signum S. Crucis super regem a ï hoc caput humiliante
et abcessit. EADM., 49.

sa patience
et
à l'instigation
Anselme
est à bout
du roi

CHAPITRE VI

Distinction des deux puissances.

Anselme attaqué par le duc de Bourgogne. — Il est vénéré dans toute la chrétienté. — Le pape Urbain II défend à Anselme de renoncer à son siège. — Anselme intervient auprès du pape en faveur du roi d'Angleterre. — Concile à Rome et discours de Reinger, évêque de Lucques. — Sévères paroles du pape contre les investitures laïques. — Marguerite d'Écosse y affermit le christianisme. — Martyre de saint Canut en Danemark. — Scandale à la cour du roi de France. — Yves de Chartres fulmine contre l'archevêque de Tours. — Assaut et prise de Jérusalem par les Croisés. — Mort du pape Urbain II. — Avènement de Pascal II. — Les trois adversaires de Guillaume le Roux. — Ses violences contre Hildebert, évêque du Mans. — Mort tragique de Guillaume le Roux. — Anselme retourne en Angleterre où il ne trouve pas la paix. — Le roi d'Angleterre oublie ses promesses dans la prospérité. — Menaces adressées au pape par le roi d'Angleterre. — Machiavélisme des ambassadeurs d'Henri d'Angleterre à Rome. — Belle conduite de l'évêque Giffard. — Anselme quitte l'Angleterre pour aller à Rome. — Il s'arrête à Lyon chez l'archevêque Hugues. — Tendre sollicitude d'Anselme pour son troupeau. — Ses exhortations à la reine Mathilde d'Angleterre. — Réponse d'Anselme aux lettres du roi. — Anselme refuse de revenir en Angleterre. — Retour du primat après trois ans d'exil. — Le roi déclare que nul en son royaume ne recevra l'investiture, par la crosse et l'anneau, des mains d'un laïque. — La longue résistance d'Anselme contre le despotisme royal est une gloire pour l'Église. — L'évêque Gondulphe de Rochester précède Anselme au tombeau. — Les fréquentes maladies de l'archevêque. — Sa mort et sa gloire.

Anselme partit immédiatement pour Cantorbéry où, ayant rassemblé ses chers moines autour

de lui, il s'efforça de les consoler de son départ en faisant luire à leurs yeux l'espoir que son voyage ne serait point inutile à la liberté future de l'Église¹. Après un touchant discours d'adieu, il comparait la vie religieuse à la chevalerie temporelle, Anselme voulut donner à tous le baiser de paix. Cela fait, il prit sur l'autel le bourdon et la panetière du pèlerin, pour aller s'embarquer à Douvres. Là, une nouvelle injure l'attendait. Un clerc, nommé Guillaume, l'arrêta sur le rivage, et, au nom du roi, fit fouiller devant lui les malles de l'archevêque, pour s'assurer s'il n'emportait pas d'argent. On ne trouva rien : le fisc royal ne recueillit que les malédictions de la foule indignée². Le roi s'en dédommagea en faisant saisir aussitôt tous les domaines de l'archevêché, qui furent exploités à son profit³.

1. Sperans in respectum misericordis Dei iter meum libertati Ecclesie futuris temporibus non nihil profuturum. EADM., 18.

2. In littore detinuit.... Allatae ante illum bulgiae et manticae reseratae, et tota supellex illius subversa et exquisita, ingenti plebis multitudine circumstante ac nefarium opus, pro sui novitate.... execrante.

3. Veut-on savoir comment les philosophes de nos jours jugent ces luttes? Qu'on écoute M. Franck qui, dans l'ouvrage déjà cité, se croit obligé d'excuser Anselme de sa *révolte* contre le roi : car c'est là ce que les protestants et les rationalistes nomment *révolte*. Il dit que cette révolte était beaucoup moins la faute personnelle d'Anselme que celle de son époque, et que, comme toutes les *collisions tragiques* de ce genre, elle ne doit pas être jugée d'après les *lois de la moralité ordinaire*. DIE GEWÖHNLICHE MORALISCHE MAASSTAB LEICHT HIER NICHT AUS, p. 75. C'est toujours la même prétention chez ces docteurs de liberté

A peine Anselme avait-il mis le pied sur le sol de la France, que l'enthousiasme populaire éclata. Ce fut la première récompense de sa fidélité à Dieu et à l'Église ; c'était en même temps, pour l'histoire, une incontestable preuve de la puissante sympathie qui animait alors tous les peuples chrétiens, et qui, malgré la publicité restreinte de l'époque, les réunissait en un seul corps dès qu'il s'agissait de partager les joies ou les épreuves de leur mère commune la sainte Église catholique. Hommes et femmes, riches et pauvres, se précipitaient au-devant du pontife-confesseur, de l'exilé volontaire que sa renommée avait devancé. Partout où il arrivait, le clergé, les moines, le peuple, bannières déployées, accouraient au bruit des cantiques et avec toutes les marques d'une joie excessive¹. Il exerçait déjà tout l'ascendant de la sainteté : il entraînait les uns, il dominait les autres. Comme il arrivait en Bourgogne, le duc de cette province, tenté par la riche proie qu'offrait un primat d'Angleterre se rendant à Rome, courut intercepter le chemin des

Saint Anselme
est attaqué
par le duc
de Bourgogne

et d'égalité, celle de créer, pour les grands hommes et les grands événements, une morale exceptionnelle, théorie que confondent également les doctrines et la conduite des grands hommes du catholicisme.

1. *Videres ergo viros et mulieres, magnos et parvos, a domibus ruere certatimque currendo.... Fama viri celerius præcurrebat et multiplici populos voce replebat. Unde turbarum concursus, clericorum coetus, monachorum exercitus, isti gaudio et exultatione concrepantes, illi vexillis et sonoris concentibus conjubilantes.* EADM., 19, 49.

pèlerins pour les piller. Mais il y avait alors, au fond des cœurs même les plus envahis par la cupidité, une porte toujours ouverte aux lumières de la foi ! Lorsque le duc, arrivant au galop, atteignit les voyageurs, il leur cria, de toutes ses forces : « Qui de vous est l'archevêque ? » Mais à peine eut-il regardé Anselme, qu'il rougit, baissa les yeux, balbutia quelques mots sans suite et garda le silence. L'archevêque, comme s'il ne se doutait de rien, offrit le baiser de paix au duc qui l'accepta, en se recommandant humblement aux prières du prélat dont il disait, en se retirant : « Je viens de voir le « visage d'un ange du ciel, et non celui d'une « créature comme nous ¹. » La conscience égarée du guerrier venait d'être éclairée par un rayon de la grâce : il se fit croisé, alla mourir glorieusement en défendant le tombeau de Jésus-Christ, et son corps, rapporté chez les moines de Cîteaux, fut enterré sous le porche de leur église où les pas de saint Bernard, de ses frères et des fidèles le foulèrent longtemps ².

Anselme, poursuivant sa route, arriva à Clui

1. In equis ocior advolat et clamore valido quis vel ubi esset archiepiscopus interrogat. Quem.... intuitus subito pudore percussus, erubuit demisso vultu, et quid diceret non invenit. Cui Pater : Dominus Dux, si placet, osculabor te.... Nec enim hominis sed vultus angeli fulget in eo. EADM., 49.

2. Ce duc était Eudes, dit Borel, qui régna de 1078 à 1102 et contribua à la fondation de Cîteaux en 1098, l'année qui suivit le passage d'Anselme par ses États.

où le saint abbé Hugues et son armée de moines le reçurent avec bonheur. Il y passa les fêtes de Noël (1097), et alla ensuite attendre, à Lyon, chez son ami le cardinal archevêque Hugues, la réponse à la lettre qu'il avait écrite au pape, d'abord pour exposer l'incompatibilité de sa situation, en Angleterre, avec l'exercice de la liberté épiscopale, et, en second lieu, pour obtenir la permission de se démettre du fardeau qui pesait sur lui et de servir Dieu plus librement¹.

Urbain écrivit à Anselme de le venir trouver sans délai. L'archevêque partit aussitôt, malgré son état de maladie et malgré les dangers de la route², qui étaient grands alors.

La cause de Guillaume le Roux était à peu près celle de l'empereur Henri IV. Aussi, les partisans italiens de celui-ci, comme ceux de l'antipape, attendaient-ils au passage les évêques et les religieux orthodoxes, avec l'intention de les piller, de les outrager, et même de les égorger³. Au bruit du voyage de l'archevêque, qu'ils supposaient chargé d'or et

1. *Toto illius monasterii monachorum agmine.*

2. *Videbam enim multa mala in terra illa quæ nec tolerare debebam, nec episcopali libertate corrigere poteram.... ut animam meam de vinculo tantæ servitutis absolvatis, eique libertatem serviendi Deo in tranquillitate reddatis. Ep. III, 166.*

3. *Vix se periculis, mortem pro Deo non veritus, tradit. EADM., 50.*
Le mardi avant les Rameaux, 16 mars 1098.

4. *Maxime homines Alemannici regis intendebant, ob dissensionem quæ fuerat illis diebus inter Papam et ipsum.*

d'argent, la cupidité schismatique s'était allumée, et la route que devait suivre le vénérable voyageur était rigoureusement surveillée. Mais Anselme déjoua toutes les machinations en voyageant comme un simple religieux, accompagné seulement de deux autres moines, ses amis, c'est-à-dire de Baudouin et de son biographe Eadmer. Le primate recevait l'hospitalité dans les monastères qu'il rencontrait sur sa route¹, sans se faire connaître. Souvent les moines, ses hôtes, lui parlaient de l'archevêque de Cantorbéry et de son prochain voyage². A Aspera, on lui conta que le primate était arrivé jusqu'à Plaisance, mais que là il avait prudemment rebroussé chemin. A Suse, l'abbé, apprenant que les voyageurs étaient des moines du Bec, leur dit : « Frères, « apprenez-moi, je vous en prie, s'il est encore « vivant, cet Anselme que vous aviez autrefois pour « abbé, ce grand ami de Dieu et des hommes de « bien? — Oui, dit Baudouin, il vit, mais il a été « forcé de devenir archevêque dans un autre pays. « — Je l'ai su, reprit l'abbé; mais comment va-t-il maintenant? — On dit qu'il va bien, répondit Baudouin. — Dieu le garde, ajouta l'abbé, « je prie sans cesse pour lui! »

Anselme
était vénéré
dans toute
la chrétienté.

1. Visum Patri est decentius inter monachos.... quam inter villanos, nocte illa conversari, tum propter religionem monachini ordinis, tum propter officium imminentis noctis atque diei.

2. Voy. la conversation entre les voyageurs et les moines d'Aspera, à cinq journées de Lyon. EADM., 51.

En ces occurrences, Anselme rabattait le capuchon de son froc sur sa tête et gardait le silence¹. Mais le regard doux et fort, qui avait vaincu le sauvage duc de Bourgogne, révélait aux étrangers le grand serviteur de Dieu, et, dans les auberges italiennes, les hommes et les femmes, après avoir examiné le voyageur inconnu, se mettaient à genoux et lui demandaient sa bénédiction².

Arrivé à Rome, le pape reçut le primat au Laran, entouré de la noblesse romaine : il l'embrassa, au milieu des acclamations de toute la cour pontificale³, et, prenant la parole, il fit un magnifique éloge du prélat, déclarant qu'il regardait comme son maître par la science, presque comme son égal par la dignité, ce patriarche d'une île lointaine⁴, qui s'était exilé pour conserver la fidélité due à saint Pierre⁵. Après avoir recueilli les récits d'Anselme, le souverain pontife écrivit

1. *Fratres, obsecro vos, vivit ille adhuc, ille Dei et omnium bonorum amicus Anselmus.... et ut valeat oro. Hæc de se Anselmus dici audiens, infestum tecto cuculæ suæ capitis capite, demisso vultu sedebat. EADM., 20.*

2. *Ecce solus Anselmi aspectus in admirationem sui populos excitabat, eumque esse virum vitæ designabat.... Viri cum mulieribus hospitium intrare, et ut hominem videre, etc.*

3. *Mane confluit ad Papam romana nobilitas.... Statim ab ipso erigitur ad osculum ejus.... Acclamat curia dicto.*

4. *Quasi comparem vel ut alterius orbis apostolicum et patriarcham jure venerandum. EADM., 20. Toto divisos orbe Britannos....*

5. *Viri propter justitiam necne fidelitatem B. Petri exulantis. EADM., 51.*

au roi d'Angleterre une lettre où il le priait et même lui commandait de réparer le mal commis¹.

L'archevêque ne séjourna que dix jours au Latran ; le mauvais air de Rome le força d'aller attendre la réponse de Guillaume dans une abbaye de l'Apulie, près de Télèse, que dirigeait un ancien moine du Bec². Établi dans un domaine appelé Schlavia et situé sur le sommet d'une montagne Anselme s'y plut tellement, qu'il s'écria : « Voici le lieu de mon repos³. » Il y reprit aussitôt ses anciennes habitudes monastiques, ses anciens travaux, et y acheva un traité d'une remarquable profondeur sur les motifs de l'incarnation divine⁴.

Cependant les Normands, dont quelques-uns avaient été ses compagnons au Bec, ne le laissèrent pas longtemps en repos : le duc Roger, dont les troupes assiégeaient Capoue, supplia le saint de venir visiter afin de l'aider à marcher d'un pas plus ferme dans la voie du salut. Suivi de tous ses chevaliers, le prince se rendit au-devant du prélat, l'embrassa tendrement et lui fit dresser des tentes à quelque distance du gros de l'armée, non lo

1. Movet, hortatur, imperat.

2. Jean, abbé de S. Salvatore. Télèse est entre Bénévent et Capoue.

3. Hæc requies mea, hic habitabo.

4. C'est le traité intitulé *Cur Deus homo*, qu'il avait commencé en Angleterre.

d'une petite église où il venait trouver chaque jour l'archevêque et converser avec lui¹.

Le pape Urbain, de son côté, ne tarda point à se rendre au camp normand, auprès d'Anselme. Tous ceux qui venaient visiter le pape ne manquaient jamais, en même temps, de se présenter devant le primate dont l'humble douceur attirait tout le monde, même les voyageurs qu'une condition inférieure tenait d'ordinaire éloignés de la majesté pontificale².

Les Sarrasins, qui servaient en grand nombre sous le comte Roger de Sicile, oncle du duc, n'échappèrent point eux-mêmes à la séduction qu'exerçaient les vertus du saint. Quand il passait dans leur camp, les infidèles lui baisaient les mains, à genoux, et appelaient les bénédictions d'en haut sur sa tête.

Cependant Guillaume le Roux, loin de céder aux injonctions du pape, cherchait toujours, par ses lettres et ses présents, à indisposer contre Anselme le souverain pontife et surtout le duc Roger. Mais

1. Cupiens.... per eum his quæ salutis suæ adminiculari poterant informari.... Adhuc longe eramus; ecce Dux ipse copiosa militum multitudine septus patri occurrit ac in oscula ruens.... Ducem ipsum cum suis nobiscum singulis diebus in promptu habentes. EADM., 51 121.

2. Nec facile quis declinaret ad Papam qui non diverteret ad Anselmum.... Mira et quæ cunctos demulcebat pura cum simplicitate humilitas. Multi ergo quos timor prohibebat ad Papam accedere, estinabant ad Anselmum venire, amore ducti qui nescit timere.

celui-ci n'en avait cure et offrait en don au pape tout ce qu'il possédait de mieux, aussi bien terres qu'en villes et châteaux, afin de décider l'exilé à se fixer auprès de lui. Mais l'archevêque ne répugnait point à manger le pain de la pauvreté. Les dernières nouvelles d'Angleterre, en apprenant les nouvelles impiétés et les atrocités commises par le roi, avaient redoublé son désir de renoncer au siège de Cantorbéry et à sa primatie d'Angleterre, où personne, excepté quelques moines, ne voulait se laisser convertir par lui¹. Anselme fit part de son dessein au pape, qui ne l'accueillit point : « O évêque, ô pasteur, l'« disait-il, tu n'as pas encore versé ton sang, et de
« tu veux abandonner la garde du troupeau qui
« tien ! Le Christ a éprouvé saint Pierre en
« faisant garder ses brebis, et Anselme, le grand
« Anselme, affamé de repos, ne craint
« pas de livrer les brebis du Christ à la dent
« des loups ! Non-seulement je ne te permets
« de te retirer, mais je te le défends de la part
« de Dieu et du bienheureux saint Pierre. Si
« tyrannie du roi actuel t'empêche de retourner
« Cantorbéry, tu n'en es pas moins son archevêque

Le
pape Urbain
défend
à Anselme
de
renoncer
à son siège.

1. Quomodo nullus, exceptis aliquibus monachis cum gratia iustificandi Deum audiret. Eadmer raconte plusieurs traits infâmes de Guillaume. M. Thierry en reproduit un dans son *Histoire de la conquête des Normands*, t. III, p. 556, où il n'a d'ailleurs pas trouvé place pour un seul mot sur les épreuves d'Anselme et de l'Église.

« de par le droit chrétien, et revêtu du pouvoir de
 « lier et de délier, tant que tu vivras et partout où
 « tu habiteras. Et moi, que tu accuseras peut-être
 « d'être insensible à tes injures, je te convoque au
 « concile que je veux tenir à Bari, devant le corps de
 « saint Nicolas, afin d'y examiner, d'y peser ce que
 « je dois faire du roi anglais et de ses pareils in-
 « surgés contre la liberté de l'Église¹. »

Ce concile, en effet, s'assembla le 1^{er} octobre 1098. Cent quatre-vingt-cinq évêques y assistèrent en chape, sous la présidence du pape qui seul était revêtu de la chasuble et du pallium. Anselme, à qui le souverain pontife n'avait point songé en prenant séance, était allé se placer, avec son humilité accoutumée, parmi les autres prélats². On commença par discuter, avec les évêques grecs, la question de la procession du Saint-Esprit. Comme la dispute s'échauffait, et que la question devenait de plus en plus confuse, le pape, qui déjà s'était servi de

1 O Episcopum! o pastorem! Nondum cædes, nondum vulnera perpressus es, et jam.... Et Anselmus, Anselmus, inquam, ille sanctus, ille talis ac tantus vir, solummodo quiescere volens.... quod si propter tyrannidem principis, qui nunc ibi dominatur.... jure tamen Christianitatis semper illius archiepiscopus esto.... Ego quoque ne de his... videar non curare, eaque gladio S. Petri nolle vindicare, moneo.... ut quod de ipso rege Anglico suisque ac sui similibus, qui contra libertatem Ecclesiæ Dei se erexerunt, mediante æquitatis censura, me facturum disposui.... percipias.

2. Omnibus ergo suum locum ex antiquo vindicantibus, Anselmus humilitate summus, quo poterat, assedit. Exciderat animo summi Pontificis ingruente tumultu, ut ei locum delegaret. GUILL. MALMESB., *de Gest. Pontif.*, I, 229.

quelques arguments tirés du traité d'Anselme sur l'Incarnation, fit faire silence et s'écria d'une voix retentissante : « Notre père et notre maître »
 « Anselme, archevêque des Anglais, où es-tu ? »
 Anselme se leva et dit : « Saint-père, me voici.
 Alors le pape reprit : « C'est maintenant, mon fils »
 « qu'il nous faut ta science et ton éloquence ; viens »
 « donc, et monte ici ; viens défendre ta mère et »
 « notre contre les Grecs. C'est Dieu qui t'a envoyé »
 « à son secours¹. »

Au milieu du grand désordre produit dans l'assemblée par le changement des places, et au milieu de l'étonnement des assistants qui cherchaient à deviner quel était et d'où venait ce vieillard, le pape donna l'ordre à Anselme de venir s'asseoir aux pieds du trône pontifical, et fit connaître à l'auditoire les talents, les malheurs et les vertus du docteur étranger². Anselme, après cette présentation, traita d'une façon si claire et si victorieuse la question controversée, que les Grecs furent confondus, et que le souverain pontife prononça l'anathème contre tous ceux qui n'accepteraient pas la vraie doctrine telle que le primat l'avait exposée³.

1. Pater et magister Anselme, Anglorum archiepiscopus, ubi es? Sedebat pater in ordine ceterorum.... et ego ad pedes ejus.... Surrexit continuo et respondit: Domine pater, quid præcipitis! Ecce me. EADM., 53. Cf. GUILL. MALMESB., l. c.

2. Videres quosque perstrepere, sedes mutare, locum sedendi viro parare.... consilio stupente ad hæc et percunctante quis esset et unde.

3. Anselme a écrit lui-même toute cette discussion, dans le traité

On en vint ensuite à l'affaire du roi d'Angleterre. Anselme garda le silence ; mais les accusations ne manquaient point. Après le récit des attentats horribles commis par Guillaume contre Dieu et contre les hommes¹, le pape ajouta : « Telle est la vie de ce
« tyran. En vain avons-nous cherché à le ramener
« par la persuasion. La persécution et l'exil du
« grand homme que vous voyez là, devant vous
« montre assez combien peu nous avons réussi.
« Mes frères, que décidez-vous ? »

Les évêques répondirent : « Puisque vous l'avez
« averti trois fois, sans qu'il vous ait obéi, il ne
« reste plus qu'à le frapper du glaive de saint
« Pierre, afin qu'il demeure sous le coup de l'ana-
« thème jusqu'à ce qu'il se corrige². »

Le pape allait fulminer l'excommunication, quand Anselme, se levant avec vivacité, s'agenouilla devant le pape et le supplia de ne pas prononcer tout de suite la redoutable sentence. La victime demandait la grâce du bourreau.

À la vue d'une telle charité, dit Guillaume de Malmesbury, le concile put se convaincre que les

Anselme
intervient
auprès du pape
en faveur
du
roi d'Angleterre

intitulé de *Processionem Spiritus sancti*, dont il envoya des copies dans divers pays à la demande de ses amis. Cf. HILDEBERTI, *Ep. CEXONAS.*, *Ep.* 9, éd. Beaugendre, et EADM., p. 55.

1. Proferuntur in medium scelera dictu horrenda, adjicitur contemptui humano cœlestis injuria. GUILL. MALMESB., l. c.

2. Ecce vita illius tyranni.... Restat ut gladio sancti Petri sub anathematis ictu percussus, quod meruit sentiat, donec a sua pravitate descadat. EADM.

vertus d'Anselme étaient encore supérieures à sa renommée¹. Après l'assemblée, l'archevêque dut retourner avec le pape à Rome, où peu de jours après arrivait, en qualité d'envoyé du roi d'Angleterre, ce même Guillaume qui jadis avait fouillé les bagages du primate sur la plage de Douvres. Guillaume prétendit que le roi son maître avait agi de la sorte parce qu'il croyait que l'archevêque n'avait pas le droit de sortir du royaume sans son autorisation. Urbain se montra très-irrité d'une prétention inouïe jusqu'alors et qui transformait en crime la visite d'un primate à la mère Église², et il répondit à l'envoyé que le roi serait certainement excommunié dans le concile qui allait s'ouvrir à Rome, après Pâques. Mais Guillaume réussit à fléchir le saint-père, à la suite d'audiences secrètes, et en distribuant force présents et promesses à divers personnages qui pouvaient servir la cause de son maître³, à qui le pape finit par accorder un nouveau délai jusqu'à la Saint-Michel de l'année suivante.

On était alors à Noël 1098 : Anselme fut retenu à Rome, malgré lui, par Urbain qui lui rendait tou-

1. Quæ res ei non mediocrem apud cunctos videntes peperit gratiam, eo quod ostensione veræ sanctitatis vicisset famæ suæ gloriam. GUILL. MALM., l. c.

2. Non Papæ! ait, quis unquam audivit talia.... Vere et sine omni ambiguitate dicere possumus a sæculo tale quid non esse auditum. Et pro tali responso mirabilis homo huc te fatigasti? EDM., 54.

3. Munera quibus ea cordi esse animadvertibat, dispertiendo et pollicendo.

jours les plus grands honneurs¹. Tout le monde considérait le primat comme la seconde personne de l'Église et comme un saint canonisé²; les Anglais qui venaient à Rome baisaient les pieds à leur métropolitain, comme au pape lui-même. Aussi les impérialistes, qui formaient la majorité du peuple romain, voulurent-ils enlever le primat, à main armée, un jour qu'il allait du Latran à Saint-Pierre; mais la seule puissance de son regard les arrêta et les réduisit à implorer sa bénédiction³.

Au concile qui se tint dans l'église de Saint-Pierre, quinze jours après Pâques 1099, cent cinquante évêques renouvelèrent les décrets de Plaisance et de Clermont contre les simoniaques et le mariage des prêtres. Anselme occupait l'une des places les plus distinguées, par l'ordre formel du pape. Au moment où Reinger, évêque de Lucques, proclamait les canons du concile, d'une voix forte, pour dominer le bruit de l'assemblée, il s'interrompit tout à coup, et, promenant sur ses confrères un regard empreint d'un mécontentement profond⁴,

Concile de B
et
discours d
Reinger, évê
de Lucque

1. Ipse papa frequenter ad Anselmum veniebat, læte cum eo sese agendo et curiam faciendo ei.

2. Semper et ubique a Papa secundus erat.... quasi proprio nomine sanctus vocabatur. EADM., 21.

3. Cives urbis, quorum ingens multitudo propter fidelitatem imperatoris ipsi Papæ erat infesta.... viso vultu ejus, projectis armis, etc.

4. Subito admirantibus cunctis.... unde suorum luminum acie in circumsedentes directa, vulneratæ mentis dolorem, etc. EADM., 55.

il s'écria : « Mais que faisons-nous donc, mes frè-
 « res? nous prodiguons les conseils à des enfans
 « dociles, et nous nous taisons sur les crimes des
 « tyrans! Tous les jours on vient dénoncer au saint-
 « siège leurs oppressions et leurs pillages, mais
 « qu'en résulte-t-il? Rien; tout le monde le sait,
 « et en gémit. En ce moment ne vois-je pas, dans
 « cette assemblée, un homme modestement assis
 « parmi nous et dont le silence crie, dont la pa-
 « tience et l'humilité montent jusqu'au trône de
 « Dieu et nous accusent¹? Or voici déjà deux an-
 « nées qu'il vient ici demander justice au saint-
 « siège; et qu'en a-t-il obtenu? Que si quelqu'un,
 « parmi vous, ignorait de qui je parle, qu'il sache
 « que c'est d'Anselme, archevêque de Cantorbéry,
 « en Angleterre! »

En terminant ce discours, le prélat, dont l'indi-
 gnation débordait, frappa trois fois de sa crosse le
 pavé de l'Église². Le pape, qui se rappelait que
 le délai accordé à Guillaume avait encore six
 mois à courir, arrêta l'évêque Reinger en disant³ :
 « Assez, frère Reinger, assez! il sera mis bon

1. Sed vae quid faciemus.... Unus ecce inter nos, modesta taciturnitate quiescens mitis residet, cujus silentium clamor magnus est, cujus humilitas, etc. Sed vel quid hucusque subventionis invenimus? EADM., l. c. Cf. GUILL. MALMESB., l. c

2. Virgam.... tertio pavimento illisit, indignationem.... compressa exploso murmure labiis et dentibus, palam cunctis ostendens.

3. Sufficit, frater Reinger, sufficit.... Procurabitur huic rei correctio. EADM., GUILL. MALMESB.

ordre à tout cela ! » — « Il le faut bien, saint-père, »
« reprit Reinger, sans quoi la cause serait portée »
« au tribunal du juge qui, lui, ne s'écarte jamais »
« de la justice¹. »

Anselme, qui n'avait pas dit un mot de ses malheurs à l'évêque de Lucques, fut étonné de cette intervention ; mais il continua à se taire.

A la fin du concile, le pape, de l'avis unanime des prélats, fulmina l'excommunication contre tous ceux qui donneraient ou recevraient l'investiture laïque de biens ecclésiastiques, et aussi contre ceux qui feraient hommage à des laïques pour des dignités ecclésiastiques : « Car, disait-il, il est abominable que des mains auxquelles est accordé l'honneur suprême, refusé aux anges eux-mêmes, de créer le Tout-Puissant et de l'offrir en sacrifice pour le salut du monde, soient réduites à l'ignominie d'être les servantes d'autres mains qui, jour et nuit, sont souillées d'attouchements impurs, de rapines et de sang.

Sévères paroles
du pape
au sujet de
l'investiture
laïque.

Toute l'assemblée s'écria : « Ainsi soit-il ! Ainsi soit-il² ! »

Le lendemain de la clôture de l'assemblée, An-

1. Et equidem expedit, nam aliter Eum qui iusta iudicat non transibit.

2. Execrabile videri manus quæ in tantam eminentiam excreverint ut... Deum cuncta creantem creent.... ut ancillæ fiant earum manuum quæ die ac nocte obscœnis contag'is inquinantur.... His ab universis fiat, fiat, acclamari audivimus. EADM. Cf. ROGER Hoved, ad ann. 1099.

selme, persuadé qu'il n'obtiendrait pas justice de sitôt¹, alla rejoindre à Lyon son ami le cardinal Hugues, après s'être fait donner pour supérieur, par le pape, le moine Eadmer, son compagnon de voyage. Placé sous cette tutelle, le prélat se consolait de l'exil en travaillant : il composait des traités de théologie, de philosophie ; il aimait à se figurer que, rentré dans la règle d'obéissance monastique, il remplissait scrupuleusement la tâche imposée par son supérieur. Il se montrait, du reste, si docile envers celui-ci, qu'il ne se permettait point un mouvement sans sa permission². Anselme montrait par là qu'il était toujours resté moine ; chacun sentait que c'était à cette sévère discipline qu'il retrempait son courage et son génie.

Urbain mourut avant l'expiration du délai qu'il avait accordé à Guillaume le Roux. Auprès d'autres rois du Nord il trouva plus de consolations. En Irlande, les relations entamées par Lanfranc

1. Vane nos ibi consilium nihil auxilium operiri intelleximus.... Nihil iudicii vel subventionis, præterquam quod diximus; per romanum præsulem nacti. EADM. 55 — Guillaume de Malmesbury accuse directement le pape de s'être laissé gagner par les présents du roi ; mais Eadmer, qui écrivait sur les lieux mêmes, et qui ne reculait devant aucune vérité, n'accuse que des individus de sa cour. Baronius et Möhler ont justifié victorieusement Urbain de ces reproches.

2. GUILL. MALMESB., *de Gest. Pontif.*, I, 229. Anselme passa près de deux ans à Lyon, traité par l'archevêque non pas en hôte, *sed sicut indigena et vere loci dominus*. — Il y reprit ses travaux philosophiques et y écrivit les deux traités *De conceptu virginali* et *De humana redemptione*. EADM., 55 et 22.

avec les petits chefs provinciaux, dans l'intérêt de la discipline ecclésiastique et de l'inviolabilité des mariages¹, avaient été continuées et fortifiées grâce à l'éloquence persuasive d'Anselme qui était le primat non-seulement de l'Angleterre, mais encore de toutes les îles Britanniques². Un moine irlandais, nommé Patrice comme le premier apôtre de sa patrie, et sacré évêque à Cantorbéry, fut le principal instrument de ce retour à l'Unité. Pendant qu'au midi de la grande île de Bretagne, le roi normand foulait aux pieds les droits du peuple et de l'Église, au nord, en Écosse, une sainte et royale femme, Marguerite, issue de l'antique race des princes Saxons et ramenée du fond de la Hongrie où sa famille avait été exilée, pour devenir la femme du roi Malcolm III, s'occupait d'achever la conversion de ce royaume encore à moitié sauvage, par l'influence de ses vertus et

Marguerite,
reine d'Écosse,
y affermit
la civilisation
chrétienne.

1. Voy. ses belles épîtres dans BARONIUS, ad ann. 1090. — Il n'y est pas dit un mot du pape ni de la royauté normande, ce qui n'empêche pas M. Thierry de les traduire ainsi :

« Après la conquête de l'Angleterre, les intrigues du primat Lanfranc, homme dévoué à l'agrandissement simultané de la puissance papale et de la domination normande, se dirigeant d'une manière active sur l'Irlande, commencèrent à faire un peu fléchir l'esprit national des prêtres de cette île. » *Hist. de la conquête*, t. III, l. IX, p. 201.

Cet esprit national, s'il mérite ce nom, consistait à tolérer les mariages incestueux et les divorces, et à payer aux évêques les ordinations à prix d'argent. — Lanfranc, dans ses lettres, ne combat pas autre chose.

2. S. ANSELM., *Ep.* III, 142-147. EDM., *Hist. nov.*, l. II, 45,

grâce au concours de son pieux mari. Pendant un long règne, les deux époux y fondèrent, on peut dire, la vraie civilisation chrétienne, en affranchissant les femmes d'un joug brutal¹. A la reine Marguerite appartient l'honneur d'avoir préparé, par une sorte de réparation faite à Dieu et à son sexe, l'avènement de cette brillante chevalerie qui devait jeter dans l'île de Bretagne, comme ailleurs, un si grand éclat². Le glorieux titre de patronne de l'Écosse décerné par le pape Clément X à la noble princesse était bien mérité.

Tous les jours Marguerite servait elle-même manger à trois cents pauvres : devenue veuve, elle abandonna tous ses biens aux malheureux ; et quand sa dernière maladie l'eut épuisée, elle faisait transporter dans l'Eglise, pour entendre messe. Un jour qu'elle venait de recevoir la communion, elle exhala son dernier souffle, dit Cederic Vital, au sein de la prière, comme une vraie reine catholique³. L'hagiographe ajoute que s

1. Selon une tradition rapportée par Buchanan, dans son *Histoire d'Écosse*, elle fit abolir le droit infâme de *marquette* et de *prélibat*, hideux vestige de la servitude païenne et de ce mépris de la femme dont les Écossais avaient été surtout infectés. Voy. la fameuse lettre de S. Jérôme.

2. Robert Bruce, les Douglas, Wallace et tant d'autres héros, qui à Marie Stuart, époque où la Réforme vint altérer profondément le caractère des Écossais.

3. Il lui fut décerné par le pape Clément X.

4. Post sacræ perceptionem Eucharistiæ inter verba orationis erravit. ORDER. VIT., VIII, 701. Elle mourut en 1093.

le visage de la sainte princesse, amaigri par l'âge et la souffrance, on vit aussitôt reparaître l'éclatante beauté et la fraîcheur de la jeunesse¹.

Avant de quitter la Grande-Bretagne, mentionnons la fondation, par le même roi Malcolm, de l'abbaye de Dumfortine, en Écosse, l'an 1070, à la prière de la reine Marguerite et au lieu même où ils s'étaient mariés. On sait que Dumfortine fut longtemps, comme Westminster en Angleterre, un lieu de sépulture pour les rois et de réunion pour les parlements nationaux.

En Danemark, vers la même époque, le roi saint Canut périssait martyr de son zèle pour les droits de l'Église et en essayant d'établir la dîme². Le prince avait su profiter des leçons que saint Grégoire VII lui avait données³ : ayant doublé l'étendue de son royaume par ses conquêtes sur les rives de la Baltique, il avait assuré aux évêques le rang et les immunités de leur charge. Le premier parmi les souverains du Nord, il avait ouvert les portes de son royaume à des moines appelés de cette même An-

Martyr
de saint Canut
en
Danemark.

1. Quo temporis momento facies ejus diuturni morbi macie ac pallore scedata, insolita quadam venustate reffloruit. BREVIAR. ROMANORUM, die 10 Junii.

2. 10 juillet 1087. Voy. FLEURY, *Hist. ecclés.*, l. LXIII, c. 37. Ce saint Canut ne doit pas être confondu avec son neveu du même nom (le duc Canut), également martyr, et dont l'Église célèbre la fête le 7 janvier. Le roi Canut fut le père de Charles, comte de Flandre, qui périt aussi martyr, comme on le verra plus loin.

3. Fleury prétend qu'il est le même que Kacon ou Haquin, à qui Grégoire VII a adressé ses *ep.* VII, 5, 21.

gleterre où ses ancêtres avaient détruit tant de monastères et égorgé tant de religieux.

Après la mort de Canut, une vaste abbaye, fondée sur sa tombe où de nombreux miracles continuaient de se produire, permit aux Danois encore à demi barbares de connaître et d'admirer les enfants de saint Benoît¹. Ainsi le sang du roy martyr cimentait le triomphe du Christ dans la patrie de ces mêmes Normands, qui, pendant tant d'années, avaient été les plus terribles fléaux de la chrétienté. Un peu plus tard, Magnus, fils du roi Olaüs de Norvège, y fondait les premiers évêchés et les premiers monastères². Le successeur de saint Canut, Éric II, jaloux d'affranchir le nouveau royaume chrétien de la juridiction du métropolitain de Hambourg, grand fauteur du schisme impérialiste, alla lui-même à Rome solliciter du pape Urbain l'érection d'une métropole en Danemark³. Le pape lui promit d'exaucer ses vœux ;

1. Primus enim ritus gentis suæ.... correxit, et metropolitanas des et episcopales construxit.... monachos qui prius invisi et igniti Danis erant, accersiit et opportunæ habitationis locum in re suo liberaliter eis delegavit.... Grande cœnobium monachorum constructum est et monasticus ordo, sicut in Anglia apud Evesham servatur, regulariter constitutus est. Inde nimirum primi monachos Danos adierunt, et cœnobiale Jus, barbaris mirantibus, diligenter tenderunt. ORDER. VIT., l. VII, p. 650.

2. Episcopatus et cœobia monachorum, quæ antecessores ejus noverant. ORDER. VIT., l. X, p. 767.

3. Patriam ac domestica sacra saxonica prælatione liberare vit. SAXO GRAMMAT., l. XII. Ce voyage eut lieu après 1095, Pagi, *Crit. in Baron.*, ad ann. 1092.

quelques années plus tard, un cardinal légat, après avoir visité toutes les villes scandinaves, choisissait celle de Lund pour y constituer la nouvelle métropole des trois royaumes de Danemark, Suède et Norvège¹.

Éric, qui s'était croisé, se mit en route presque immédiatement pour Jérusalem; mais il mourut pendant le trajet. Cet hommage empressé d'une royauté lointaine, à peine entrée dans le bercail de l'Église, dut consoler le grand cœur d'Urbain qui, dans ce moment, avait à lutter contre les trois plus puissants souverains de l'Occident : l'Empereur, le roi d'Angleterre et le roi de France.

Dans la résistance de l'Église contre le roi Philippe, l'évêque Yves de Chartres paraît avoir été appelé à remplir, sauf quelques différences, le même rôle que l'évêque Anselme de Cantorbéry, en Angleterre. Au prélat français appartenait la direction des principales affaires de l'Église dans son pays. Vers la même époque, une contestation regrettable avait éclaté entre Yves et l'archevêque-légat, Hugues de Lyon, au sujet de l'élection qui avait fait monter, en 1097, sur le siège métropolitain de Sens, un seigneur nommé Daimbert, savant très-estimé, et grand ami des moines². Hugues, ayant interdit aux évêques de

1. Celeberrimis Danorum urbibus inspectis, cuncta curiose collusando. SAXO GRAMM., l. c. Cette érection ne fut consommée qu'en 1103 sous Pascal II. Éric mourut à l'île de Chypre en 1101.

2. Selon le témoignage du chroniqueur de Saint-Pierre le Vif, qui vivait de son temps.

la province de considérer comme légitime le non élu, avant qu'il eût reconnu les droits de la province de Lyon, méconnus d'après lui par les précédents archevêques de Sens, Yves, suffragant de Sens, protesta énergiquement contre l'interdiction de Daimbert agit comme l'avait fait Yves de Chartres injustement poursuivi : il se rendit à Rome et fit sacrer par le pape¹. Au fond, toutefois, la raison était tout à fait du côté de l'évêque de Chartres²; mais, dans sa lettre au légat Hugues, il avait émis, sur le droit des investitures et sur la conduite des ministres du pape, des opinions qui lui attirèrent de vives censures : « Je voudrais, avait écrit au légat, et beaucoup d'autres âmes pieuses voudraient comme moi, que les ministres de l'église romaine s'appliquassent, en médecins expérimentés, à guérir les grands maux, et ne fissent pas dire par leurs ennemis : *Vous vous arrêtez au moucheron et vous avalez le chameau*³; ne voyons, en effet, les plus grands crimes ouvertement commis dans le monde, mais nous ne voyons pas employer la faux de la justice pour les retrancher. » Un pareil reproche ne pouvait certes pas s'appliquer à l'archevêque Hugues qui

Yves de Chartres
est censuré
par
le Saint-Siège.

1. Ep. 60, éd. Juret et Souchet. 1645.

2. En mars 1098. Pagi, Crit. ad ann. 1099, c. 5.

3. Baronius se déclare contre Hugues de la façon la plus précise. Ad ann. 1099.

4. Culicem excolantes et camelum glutientes. MATTH., XXIII, 2

tait distingué par son zèle à promulguer l'excom-
 munication contre l'Empereur et contre le roi des
 Français. Mais, chose grave, c'était la justifi-
 cation des investitures royales, qu'Yves proclamait
 dans les paroles que voici¹ : « Le pape Urbain, si
 « nous avons bien compris sa pensée, n'exclut les rois
 « que de l'investiture corporelle, non de l'élection
 « en tant que chefs du peuple, ou par droit de
 « cession². Et qu'importe que cette cession se fasse
 « par la main, ou par un signe de tête, ou par la
 « bouche, ou par la crosse ? Puisque les rois ne pré-
 « tendent rien donner de spirituel, mais seulement
 « consentir à l'élection ou accorder à l'élu les
 « terres et les autres biens extérieurs que les églises
 « ont reçus de leur libéralité³ ? »

Le légat dut transmettre ces étranges déclara-
 tions au pape, qui manifesta beaucoup d'indignation
 contre l'évêque. Yves alors se hâta d'en écrire à
 Urbain : « Je suis, lui mandait-il, le dernier de
 « vos fils ; mais je ne crois pas qu'il y ait personne,
 « en deçà des monts, qui ait souffert autant d'af-
 « fronts et d'injustices que moi pour vous de-
 « meurer fidèle et obéir à vos commandements.
 « Mais, puisque mes paroles vous ont irrité, il ne
 « m'appartient pas d'entrer en jugement avec vous,

1. *Ivov.*, Epist., n. 60.

2. Non ab electione, in quantum sunt caput populi, vel concessione
Ibid.

3. Traduction de Fleury, l. LXIV, n. 44.

« et je préférerais renoncer à l'épiscopat que de
 « m'exposer à vos reproches, justes ou injustes.
 « Si cette satisfaction vous suffit, recevez-la : S'il
 « vous en faut d'autres, dites ce que je dois faire
 « de plus. Que si je cesse d'être votre serviteur,
 « que je ne cesse pas au moins d'être votre fils¹. —
 « Ce que je veux faire avec votre autorisation, je de-
 « vrai le faire par nécessité, à cause de l'inimitié
 « toujours plus profonde du roi de France contre
 « moi. »

Cette inimitié avait pris naissance depuis la re-
 chute de Philippe dont l'évêque avait si vigoureu-
 sement poursuivi l'adultère. Le monarque avait en
 effet rappelé près de lui cette même Bertrade en-
 levée à son mari, le comte Foulques d'Anjou, alors
 que la femme légitime du ravisseur était encore
 vivante ; mais ce dernier, frappé d'excommuni-
 cation, avait été obligé de renvoyer Bertrade, qui
 exerçait autour d'elle un empire tellement extraor-
 dinaire, qu'elle s'était fait pardonner son double
 adultère par son mari, le comte Foulques, qui
 poussait la complaisance jusqu'à s'asseoir pu-
 bliquement aux pieds de cette reine souillée de
 bigamie².

1. Ivo minimus Sanctitatis Suæ filius.... Hanc si placet, accipite, si
 plus placet, addite. Si desisto vester esse servus, non desistam ves-
 ter esse filius. *Epist.* 67. — Baronius, Fleury et l'*Histoire littéraire*
de France placent cette lettre en 1099. Mais Pagi a démontré qu'elle
 doit être du commencement de 1098.

2. Ita mollificaverat, ut eam tanquam dominam veneraretur, et sca-

Un tel retour au scandale auquel on croyait avoir mis fin, força naturellement l'Église à renouveler le châtiment redoutable qui avait déjà frappé Philippe de France. Lorsque ce prince, vio- lateur de la loi divine, arrivait dans un diocèse, les cloches de toutes les églises se taisaient, les chants ecclésiastiques cessaient; le culte du Seigneur ne se célébrait plus publiquement; partout le deuil des âmes se manifestait ainsi. Pen- dant les quinze années de sa vie, où son ardente et funeste passion pour Bertrade le retint hors de la communion de l'Église, le roi Philippe eut du moins assez de conscience pour respecter, jusqu'à un certain point, la douleur publique : il se con- tentait d'entendre la messe en secret, quand les prélats dont il était le Seigneur temporel le lui per- mettaient; il s'abstenait de toutes les pompes de la royauté, alors confondues avec celles de l'Église, et aussi de porter solennellement sa couronne aux grandes fêtes de l'année¹. Toutefois, le jour de Noël de l'an 1097, malgré la défense formelle

Scandale
à la cour
du
roi de France.

bello pedum ejus sæpius residens ac si præstigio fieret, voluntati ejus omnino obsequeretur. SUGER, *Vit. Lud.* VI, c. 17.

1. Nec purpuram induit, neque solemnitatem aliquam regio more celebravit. In quodcumque oppidum vel urbem Galliarum rex adve- nisset.... cessabat omnis clangor campanarum, et generalis cantus clericorum. Luctus itaque publicus agebatur et dominicus cultus privatim exercebatur, quamdiu transgressor princeps in eadem dice- cesi commorabatur. Permissu tamen præsulum quorum dominus erat, etc. ORDER. *VIT.*, VIII, 699.

du légat apostolique¹, un archevêque se rencontra, Raoul de Tours, qui ne craignit pas, à l'occasion de la solennité, de ceindre publiquement la couronne au monarque adultère. Cet acte de coupable faiblesse valut, dès le surlendemain, au prélat prévaricateur une nomination d'évêque au siège d'Orléans pour l'une de ses créatures, nommée Jean et dont l'extrême jeunesse et la vie débauchée faisaient scandale dans toute la cité. Yves de Chartres, avec sa vigueur habituelle, dénonça le honteux marché au pape et au légat Hugues². Il accusa le nouvel élu et son protecteur des plus honteux excès³, et se plaignit amèrement de la conduite de l'archevêque de Tours, qui disait hautement qu'il n'avait que faire de se munir de bons clercs et de recourir aux canons, puisqu'il avait, dans sa bourse⁴, de quoi se procurer tout cela. « Quoi qu'il puisse arriver, quel que soit le parti que vous preniez, mandait au pape l'évêque de Chartres, j'ai mis ma conscience en repos, j'ai délivré mon âme, j'ai élevé la voix pour la vérité et pour la charité, pour le bien de l'Église et pour votre honneur⁵. »

Yves de Chartres
dénonce
l'archevêque
de Tours.

1. Contra interdictum legati vestri. Yvon., *Epist. ad Pap.*, l. c.

2. *Ep.* 66, 67, 68.

3. Rex Francorum non private sed publice mihi testatus est quod prædicti Joannis succubus fuerit (Radulphus archiepiscopus). *Ep.* 66.

4. Se non indigere bonis clericis vel canonibus cum hæc omnia præsto sint ei in marsupio suo. *Ibid.*

5. Quidquid autem vos faciatis, ego liberavi animam meam. *Ep.* 66.

Cependant les différends d'Yves de Chartres avec l'archevêque Hugues avaient laissé si peu de trace dans le cœur de ce grand évêque que, vers la même époque, il pria le saint-siège de renouveler au prélat l'office de légat qu'il était, disait-il, plus capable que nul autre de remplir¹. La vive contestation qui, depuis si longtemps, régnait entre les métropoles de Lyon et de Sens, et qui avait divisé les deux principaux prélats de l'Église de France, l'archevêque Hugues et l'évêque Yves, fut réglée², en avril 1099, à la satisfaction de tous, dans ce même concile de Rome où l'on a vu Anselme de Cantorbéry entouré des hommages de l'épiscopat, et défendu, comme il le méritait, par l'évêque de Lucques. Ce fut aussi le même jour que le pape prononça, au milieu des acclamations de toute l'assemblée³, une nouvelle et définitive sentence contre les investitures conférées par des laïques, et contre les hommages qu'exigeaient les princes des dignitaires ecclésiastiques. A ces acclamations, qui attestaient le maintien de la liberté spirituelle des

Et vere dixi et pro veritate et caritate dixi : providens quantum in me est, et Ecclesiæ utilitati et vestræ honestati. *Ep.* 68.

Il faut ou que Jean se soit repenti complètement de ses crimes, ou qu'Yves ait reconnu l'injustice de ses accusations, puisqu'on le voit plus tard rentrer en relations avec ce même Jean qui occupa d'une manière satisfaisante le siège d'Orléans pendant vingt ans.

1. *Ep.* 109.

2. *Epist. Urb.* ad Hug. Pagi, *Crit.* ad ann. 1099, c. 5.

3. Et ab omnibus acclamatum est : Fiat, fiat ; et consummatum est concilium. ROGER HOVEDEN, ad ann. 1099.

catholiques, en Occident, vinrent bientôt répondre celles qui saluèrent la nouvelle du triomphe merveilleux obtenu par les Croisés, en Orient. Après mille épreuves cruelles, les débris de l'armée catholique étaient enfin arrivés en Syrie, avaient pris Antioche et constitué une principauté chrétienne au profit du Normand Boëmond. Le légat Adhémar du Puy, étant mort, les Croisés demandèrent au pape Urbain de venir lui-même se mettre à leur tête, dans cette ville d'Antioche où saint Pierre avait établi sa première chaire et où les Galiléens avaient pris, pour la première fois, le nom de chrétiens. « Nous avons vaincu les Turcs et les païens, disaient les chefs de la Croisade, il nous sera facile de vaincre les hérétiques, Grecs, Arméniens, Syriens, jacobites ; venez donc, nous vous en conjurons, ô Saint-Père, venez remplir les fonctions de vicaire de saint Pierre ; venez siéger sur la chaire de l'apôtre ! Par votre autorité, par votre courage, vous déracinerez toutes les hérésies, vous nous ouvrirez les portes de Jérusalem¹, vous affranchirez le tombeau

1. Tibi mandamus ut qui sermonibus tuis nos omnes terras nostras et quidquid in terris erat relinquere fecisti, complendo quæ hortatus es, ad nos venias.... In cathedra quam quotidie cernimus.... Illi qui prius vocabantur Galilæi, hic primum vocati sunt christiani... nos enim Turcos et Paganos expugnâvimus; hæreticos autem nequîvimus.... Omnes hæreses cujuscumque gentis sunt, tua auctoritate et nostra virtute eradices et destruas.... et etiam portas utriusque Jerusalem nobis aperias, etc. Lettre du 11 septembre 1098, ap. REUBEN *Script. rer. German.*, p. 399. GUILL. TYR., l. VII, c. 1, etc.

« du Christ, vous exalterez le nom de chrétien
 « au-dessus de tout, et le monde entier vous
 « obéira. »

Mais, pour se rendre à leurs vœux, il eût fallu
 qu'Urbain abandonnât la défense de l'Église contre
 l'hérésie laïque, la plus dangereuse de toutes, car
 elle revendiquait la domination spirituelle. L'armée
 chrétienne continua donc, sans son chef, sa marche
 héroïque, et Jérusalem fut arrachée aux mains des
 infidèles, par un assaut victorieux, le 15 juillet
 1099, à trois heures de l'après-midi, heure où
 Notre-Seigneur Jésus-Christ était mort pour tous
 les hommes. Sur le tombeau délivré du Sauveur,
 une royauté chrétienne fut immédiatement pro-
 clamée par les vainqueurs. Godefroy de Bouillon,
 qui n'avait pris aucune part au massacre des infi-
 dèles, fut élu roi ; mais il ne fut point couronné,
 ne voulant point, disait-il, porter une couronne
 d'or là où le divin maître en avait porté une
 d'épines¹.

Fidèle aux habitudes de la chevalerie dont il
 devenait le chef, Godefroy fonda aussitôt, dans la
 vallée de Josaphat, un monastère où s'établirent
 les moines qui l'avaient accompagné à la Croisade,
 et il introduisit le rite latin dans l'église du Saint-Sé-
 pulcre, à laquelle il donna pour grand chantre un
 chanoine de Paris, voulant marquer, par cette ré-

Assaut et p
 de
 Jérusale
 par les cro

¹ GULL. TYR., l. IX, c. 9.

forme liturgique, l'éloignement de l'Occident victorieux pour tout ce qui tenait à l'église dégénérée de l'Orient¹.

Après avoir assisté à l'élection qui fit de Daimbert, archevêque de Pise et légat d'Urbain II, le premier patriarche latin de Jérusalem, Godefroy de Bouillon voulut recevoir de ce prélat l'investiture de son nouveau royaume. Rien, assurément, ne pouvait mieux démontrer combien le nouveau roi catholique était revenu des opinions qui l'avaient autrefois conduit dans les rangs des champions de l'impérialisme.

Urbain II alla rendre compte à Celui dont il était le vicaire sur la terre, quinze jours après le glorieux accomplissement de l'œuvre qu'il avait prêchée à Clermont. Il mourut, non dans l'exil comme Grégoire VII, mais au sein d'une double victoire. Le successeur de saint Pierre était rentré dans Rome en même temps que la Croix dans Jérusalem. Le

ort du pape
Urbain II.

1. C'est ce qui a été parfaitement compris par M. Didion, en ce qui touche aux arts : « On croit, dit-il, mais c'est une grave erreur, que les croisés ont rapporté en Europe et en France les arts de l'Orient : c'est le contraire exactement qui est la vérité. — Il n'y a pas en France une seule église que les croisés aient bâtie dans le style ou sur le plan des églises d'Orient ; en Grèce au contraire, à Mistra, à Chalcis, les croisés champenois, devenus seigneurs de Morée, etc., ont bâti des églises françaises et champenoises.... à Jérusalem, les croisés ont rebâti le Saint-Sépulcre en ogive, absolument comme s'ils eussent été en France.... Loin d'emprunter à l'Orient un système musical, les croisés avaient porté le leur jusque sur la pierre du Saint-Sépulcre, sur le tombeau même de Jésus-Christ. *Nous avons tout donné à l'Orient, et nous n'en avons rien reçu.* » DIDION, *Annal. archéol.*, t. V, p. 77-79.

double despotisme de César et de Mahomet, établi depuis tant de siècles, reculait devant les Clefs de l'apôtre et devant l'épée des chevaliers catholiques. Ce n'était pas là sans doute un succès complet et durable : il ne saurait y en avoir de tels dans l'Église ici-bas ; mais, avant de retourner vers le divin maître, Urbain II put jouir d'un de ces moments glorieux et sublimes, qui récompensent largement de siècles de lutttes douloureuses et qui illuminent, on le peut dire, tout l'avenir. Lorsque le corps du pontife qui venait d'expirer, à quelques pas de la prison de saint Pierre¹, eut été descendu dans les caveaux de la basilique vaticane, pour y être placé à côté des reliques du premier des papes², on put proclamer, en toute vérité, dans la chrétienté, que les onze années d'apostolat du pontife n'avaient été qu'un combat héroïque et sublime contre les ennemis de Dieu. Plein de dévouement pour saint Pierre, n'ayant jamais tremblé devant personne, ni jamais laissé porter la moindre atteinte à la liberté de l'Église, ardent propagateur du culte de la Reine du ciel, à laquelle il avait consacré spécialement le samedi³, Urbain méritait certes

1. *Cod. Vatic.* ap. BARON. ad ann. 1099. 24.

2. *Eximius pontifex, post multos labores pro Ecclesia Dei summa cum moderatione toleratos, post domitos patientia magis quam armis adversarios....* MABILL., t. V, l. LXIX, n. 108.

3. Ce fut lui qui consacra spécialement le samedi à la sainte Vierge et qui institua, ou du moins rendit beaucoup plus fréquent, l'usage du petit office de Notre-Dame. MABILL., *Ann.*, l. c.

d'être associé aux saints du paradis comme u
des leurs¹.

Les contemporains de l'illustre pontife ont dit
lui que c'était un pape d'or, profondément dévoué
à saint Pierre, qui jamais n'avait laissé amoindrir
entre ses mains l'indépendance de l'Église romaine
et dont les vertus n'avaient jamais été inférieures
aux talents.

Ce fut encore un moine, et un moine de Clu
qu'on lui donna pour successeur. Trois papes
du même ordre, tels que Hildebrand, Didier du Mon
Cassin, et Odon de Cluny, devaient naturellement
encourager les cardinaux² à faire un quatrième
choix dans les rangs monastiques. Ce choix s'arrêta
sur le Toscan Régnier, qui, après avoir embrassé
vie religieuse à Cluny, sous la crosse de saint E
gues, en avait été retiré par Grégoire VII, et
devenu cardinal, et plus tard abbé du monastère de
Saints-Laurent et Étienne hors des murs de Rome.

1. Non erat hic rector tremulus quasi cannula vento ;
Sed veluti ferrum truncabat noxia verbo :
Cuncta sibi prava subduntur dogmata falsa ;
Nunquam decrevit libertas denique Sedis
Romanæ per eum : sanctum quia peramat Petrum
Aureus antistes....
....Sanctis merito sociatus.

DOXNIZO, *Vit. Math.*, l. II, c. 11.

2. Grégoire VII, Victor III et Urbain II.

3. Patres cardinales, episcopi, presbyteri, diaconi, primores et
primi scrinarii et scribæ regionarii in Ecclesia sancti Clementis
conveniunt. PAND. PISAN. ap. BARON. et Papebroch. *Conat. Act.*
Maii, t. VII.

A peine instruit de son élection, Régnier prit la fuite et courut se cacher; mais on parvint à découvrir sa retraite et on lui fit accepter de force la pourpre, la tiare, et la ceinture où pendaient les sept clefs, symboles des sept dons du Saint-Esprit¹.

Le nouveau pontife reçut le nom de Pascal II. Il se hâta d'annoncer cet événement aux princes catholiques et à la comtesse Mathilde, sans oublier d'en informer, comme l'avait fait Urbain II, son père spirituel, le saint abbé Hugues de Cluny, qui voyait en lui un second fils digne du trône pontifical². Pascal II voulut ensuite adresser des félicitations solennelles aux croisés dont l'héroïsme avait affranchi la terre sainte et reconquis, avec la lance encore rougie du sang divin, une grande portion de la croix sur laquelle le Rédempteur était mort pour nous.

Avènement
du
moine cluniste
Pascal II.

En même temps, Pascal leur envoyait un nouveau légat, chargé de veiller à la pureté et au salut de leurs âmes : « Que Dieu, disait le pape, « en terminant, vous absolve de tous vos péchés et

1. Fugit, latuitque, sed non diu potuit.... invenitur, trahitur in conventum, convenitur de fuga, redarguitur a patribus.... chlamyde coccinea induitur et tiara.... baltheo succingitur cum septem exinde pendentibus clavibus, ex quo sciat, septem sigillis, septiformem Spiritus sancti gratiam cunctarum Ecclesiarum, quibus simul, Deo auctore, præest, regimini in claudendo aperiendoque.... providere debere. *Ibid.* Il fut élu le 3 août 1099.

2. *NABILL., Ann., l. c.*

« qu'il vous récompense de votre exil en vous ouvrant les portes de l'éternelle patrie¹. »

Il signalait, en même temps, son zèle pour les libertés monastiques au sein desquelles il s'était lui-même formé². Il reçut, presque immédiatement après son avènement, des lettres d'adhésion et d'avertissement de la part d'Yves de Chartres et d'autres lettres d'Anselme de Cantorbéry, où le prélat lui racontait ses épreuves et lui demandait des instructions³. Enfin, manquant d'argent pour subvenir aux besoins les plus impérieux, il en parla un jour avec les cardinaux, lorsqu'il vit s'approcher des envoyés du comte Roger de Sicile, qui, venant le saluer, au nom du prince normand, déposèrent à ses pieds un tribut de mille onces d'or⁴.

Cependant la lutte que le nouveau pape avait à soutenir contre les ennemis du Siège apostolique ne perdait rien de son intensité. L'antipape Guibert, qui, sous le nom de Clément III, tenait tête

1. Videmus orientalem Ecclesiam, post longa captivitatis tempora magna ex parte ad antiquam libertatis gloriam rediisse.... Ipse vos ab omnibus peccatis absolvat, et exilio vestro patriam æternam tribuat. PASCH., *Epist.* n. 1, in *Concil. LABB.*, ed. COLETTI, XII, 966.

2. V. ses lettres en faveur des exemptions de Montierender contre l'évêque de Châlons, et d'Ely contre l'évêque de Lincoln, in MABILL., *Ann.*

3. YVON., *Epist.* 81.

4. ANSELME, *Epist.* III, 40.

5. Dum cujus dispositionis acriter ageretur negotium, legati... curiam intrant, ex parte comitis officiosissime papam salutant et resalutant, atque inclinati ad pedes ejus posuerunt auri uncias mille. PAND. PISAN., l. c.

depuis vingt ans, aux papes légitimes et se faisait gloire de leur survivre, mourut peu après l'avènement de Pascal, destiné à n'avoir que d'insignifiants successeurs dans sa dignité usurpée¹. Mais l'empereur Henri, auteur du schisme et patron de l'antipape, non-seulement s'était relevé de ses défaites multipliées; mais il voyait même, depuis quelque temps, ses forces s'accroître en Allemagne, de façon à pouvoir envahir de nouveau l'Italie.

Pendant ce temps, le roi Philippe, en France, était retombé dans ses anciens désordres, qui le poussaient, presque toujours, à se révolter contre l'Eglise.

En Angleterre, depuis la mort du Conquérant, les rois normands foulaient impunément aux pieds les droits du clergé et des fidèles. A ses trois redoutables adversaires l'Eglise opposait trois champions à qui devaient rester la victoire : l'immortelle Mathilde, que Dieu, dit un historien, avait placée sur le seuil de l'Italie, pour confondre l'orgueil et la tyrannie impérialiste²; Yves de Chartres, l'évêque au caractère de fer³, mais, en même temps, plein de modération, qui savait résister au roi de France;

Les
trois adversaires
de
Guillaume
le Roux.

1. Voir leur destinée, in *Vit. Paschal.*, ap. *Conc. COLETTI*, XII, 963, et *Pap. Crit.*, ad ann. 1100.

2. Admirabilem illam foeminam, quam ob confusionem tyrannicæ superbiæ posuit Deus obicem in ipso Italiæ ingressu. *BARON.*, ad ann. 1100, c. 7.

3. Ferreus ille Yvonis animus. *Ibid.*

Anselme, le moine qui refusait de subir le joug de Guillaume le Roux.

Lorsque Guillaume le Roux apprit la mort d'Urban II, dont il avait, disait-on, acheté la bienveillance, il s'emporta jusqu'à prononcer contre pontife les paroles suivantes : « Que la haine « Dieu frappe quiconque s'affligera de cette mort ! Mais tout aussitôt : « Que pense-t-on, dit-il, d'un nouveau pape ? Comment est-il ? » Et, comme celui lui répondait que, sous plusieurs rapports, il ressemblait à Anselme : « Par le vult-Dieu, reprit « prince, s'il en est ainsi, il ne vaut rien. Mais « peu m'importe, car je jure bien que, cette « fois, sa primatie ne pèsera point sur moi « Je suis libre maintenant, et je compte bien « agir comme il me plaira¹. » Et, en effet, ne voulut pas reconnaître le nouveau pape et continua d'opprimer l'Église et son peuple. Dans une expédition contre son vassal Hélié de la Flèche, comte du Mans, lequel était un chevalier aussi pieux et charitable que brave et aussi aimé de ses sujets que le roi Roux était haï des siens², Guillaume, ayant pris et brûlé l

1. Et Dei odium habeat qui inde curat. Ille vero qui modo est Pape cujusmodi est ?... Per vultum Dei, si talis est, non valet.... Ego interim libertate potitus agam quodlibet. EADMER, *Hist. novorum* l. I, p. 56.

2. ORDER. VIT., l. X, p. 769 et 774. Ordéric ajoute qu'il était : *insti presbyteri bene tonsus*, ce qui indiquait la régularité des mœurs. V. *Opera S. ANSELMI*, YVON. CARNOT., ORDER. et passim.

Mans, traita comme un criminel l'évêque de la cité, Hildebert, l'un des plus illustres prélats de son temps, l'ami d'Yves de Chartres et d'Anselme de Cantorbéry. Le crime de ce prélat, si digne, à tous les points de vue, de l'affection des deux grands théologiens de France et d'Angleterre¹, c'était d'avoir été élu par le clergé sans autorisation royale². Guillaume, voyant le vénérable évêque en son pouvoir, s'avisa de l'accuser de trahison, lui donna l'ordre de détruire les tours de la cathédrale, qui dominaient le château, et, sur le refus du prélat, mit tous ses biens au pillage, sans lui laisser même une mitre.

Bien qu'il eût coutume de se moquer du jugement de Dieu par l'épreuve du fer chaud, lorsqu'il supposait que cette épreuve tournerait au profit des victimes de son despotisme³, Guillaume exigea qu'Hildebert se soumît à ce genre de jugement,

Guillaume
le Roux
et ses violences
contre
l'évêque du Mans.

1. Il avait été élève et admirateur de Bérenger, mais était revenu de bonne heure à l'orthodoxie. Noël, évêque du Mans, l'avait placé à la tête des écoles de son diocèse. Dans sa jeunesse, on l'avait accusé de diverses irrégularités de mœurs, comme le prouve une lettre de Yves de Chartres; mais Pagi et Beaugendre, éditeurs de ses œuvres (in-folio, 1708), ont réfuté ces reproches. On croit qu'il a été moine ou du moins élève de Cluny.

2. En 1097. Le comte Hélie, au contraire, quoiqu'il eût désigné un autre candidat, respecta le choix de Hildebert, *quia Deum timebat et ne lethale in membris Ecclesiæ schisma fieret*. ORDER. VIT., x, 770.

3. Il se plaignait que Dieu se laissât gagner par les prières du premier venu : *Quid est hoc? Deus est justus judex? Pereat qui deinceps hoc crediderit. Quare per hoc et hoc meo judicio amodo respondebitur, non Dei quod pro voto cujusque hinc inde plicatur*. EADM., p. 52

malgré les canons de l'Église, et, pour l'y contraindre, il le tint enfermé dans un cachot, les pieds et les mains enchaînés, pendant plus d'un an¹. Ce dernier forfait combla la mesure : la justice de Dieu allait frapper : les peuples, éclairés par les mystérieuses lueurs de la foi, éprouvaient un frémissement prophétique, avant-coureur de leur délivrance. Un moine² de Gloucester vit en songe le Seigneur assis sur son trône de gloire au milieu de la milice céleste ; à ses pieds était prosternée une vierge d'une éclatante beauté, qui disait : « O toi qui es
« mort sur la croix pour le salut du genre humain,
« regarde avec clémence ton peuple écrasé sous le
« joug de Guillaume. O vengeur de tous les crimes,
« venge-moi de Guillaume, et arrache-moi des
« mains qui m'ont indignement tourmentée et
« souillée. » — Et le Seigneur répondait : « Patiente
« encore un peu, la vengeance est proche et sera
« complète³. » A ces mots, le moine se réveilla, tout tremblant, mais convaincu que la vierge représentait la sainte Église, et que Dieu s'apprêtait à punir le roi de ses excès. Instruit de ce qui venait de se passer, l'abbé Serlon en écrivit immédiatement

1. YVO CAENOT. *Ep.* 74. BARON. ad ann. 1107. PAGI, *Crît.* in eumd. BEAUGENDRE, *Vita Hildeb.*, XIX.

2. Bonæ famis, sed melioris vitæ. ORDER. VIT., l. IX, 781.

3. Splendidissima virgo.... Scelerum vindex omniumque judex justissime, de Guillelmo, precor, vindica me.... Patienter tolera, paulisper exspecta. *Ib.*

à Guillaume pour l'avertir de la sinistre prédiction¹. Le mercredi 1^{er} août 1100, fête de saint Pierre aux Liens, un autre moine, nommé Foucher, abbé de Shrewsbury, montait en chaire, et, après avoir dépeint l'état désespéré de l'Angleterre, il annonçait en ces termes un prochain changement : « Voici
« une révolution qui approche : les mignons ne
« régneront pas toujours. Le Seigneur Dieu va venir
« juger les ennemis de son Épouse. Déjà l'arc de
« la colère divine est tendu contre les méchants;
« déjà la flèche est sortie du carquois : elle part,
« elle va frapper² ! »

Le lendemain du jour où le moine Foucher prêchait de la sorte, une flèche lancée par une main inconnue frappait au cœur le roi Roux, tandis qu'il chassait dans la fameuse *forêt neuve*, que son père avait fait planter, en dépeuplant trente-six paroisses. Ce jour-là, dès le lever du soleil, un religieux de Gloucester était venu remettre au roi la lettre où l'abbé Serlon racontait la vision menaçante qu'avait eue le moine de son couvent. A cette lecture, le roi, qui venait de faire un copieux repas avec ses courtisans, se mit à rire aux éclats et s'écria : « Je ne sais
« vraiment pas comment ce dom Serlon, que je

1. Commonitorios opices. *Ibid.*

2. En subitanea rerum instabit immutatio.... non Deus dominantur effeminati.... Ecce arcus superni furoris contra reprobos intensus est et sagitta velox ad vulnerandum de pharetra extracta est. Repente jam feriet. ORDER., l. c.

« croyais un sage abbé, a pu avoir l'étrange idée
 « me raconter de telles rêveries et de me les
 « voyer de si loin par écrit ! Me prend-il donc pour
 « l'un de ces Anglais qui remettent à un autre jour
 « leurs voyages et leurs affaires parce qu'une vieille
 « femme, la nuit précédente, a rêvé ou éternué ? »

A ces mots, le roi partit au galop pour la chasse. Sa dernière parole adressée à l'un de ses compagnons, Gauthier Tyrrel, fut : « Tire donc, de par le
 « diable ! » Et, au même instant, une flèche, celle de Gauthier, soit celle d'un autre, vint lui traverser la poitrine¹. Le corps du prince, placé dans une voiture de charbonnier, d'où le sang dégoutte sur la route, fut transporté à Winchester ; mais les cloches des églises, qui annoncent les obsèques du plus infime des chrétiens, du dernier des mendiants, ne sonnèrent point pour le monarque, et de tous les trésors qu'il avait amoncelés, aux dépens du pauvre peuple, il ne fut pas employé une obole pour le salut de son âme². Lorsque cet acte terrible d

Mort
tragique
de Guillaume
le Roux.

1. Rex in cachinnum resolutus est.... Miror unde Domino meo loni talia narrandi voluntas exorta est.... Ex nimia simplicitate multis somnia sternutantium retulit.... Num prosequi me ritum autem Anglorum qui pro sternutatione vel somnio vetularum.... his d'celer surrexit et cornipedem ascendens in sylvam festinavit. *Ibid.*

2. Trahe, trahe arcum, ex parte diaboli. HENRIC. KNIGHTON, p. 6 ap. THIERRY, II, 340. L'abbé Suger rapporte que Tyrrel, qui pour l'auteur de cette mort, lui avait souvent juré qu'il n'avait pas aperçu le roi dans la forêt. *Vit. Lud.*, passim ap. SELDEN, not EADMER, p. 190.

3. Cruore undatim per totam viam stillante. WILL. MALM., p. 126

justice divine s'accomplit, Anselme visitait plusieurs monastères de la Bourgogne et de l'Auvergne. A Marcigny, le saint abbé Hugues de Cluny lui raconta que, la nuit précédente, dans un rêve, il avait vu le roi Guillaume comparaître, comme accusé, devant le tribunal de Dieu, où il avait été jugé et condamné¹. A la Chaise-Dieu, l'archevêque apprit la mort du roi : il pleura beaucoup, et d'une voix entrecoupée de sanglots il déclara qu'il aurait mille fois préféré mourir lui-même que voir le roi périr de cette façon².

Cependant, bientôt arrivèrent des messagers de la part du nouveau roi d'Angleterre et de ses barons, qui suppliaient Anselme de revenir au plus vite, lui déclarant que toutes les affaires du royaume souffraient de son absence³.

Henri, frère puiné de Guillaume, s'était hâté de s'asseoir sur le trône paternel, au détriment de son

TUNAY. Regem veluti ferocem aprum venabulis confossum.... detulerunt. Signa etiam pro illo in quibusdam ecclesiis non sonuerunt, que pro infimis pauperibus et mulierculis crebro diutissime pulsata sunt. *ORD.*, l. c.

1. Intulit testimonio veritatis proxime præterita nocte regem ante thronum Dei accusatum, judicatum, sententiamque damnationis in eam promulgatam. *EADM.*, 23.

2. At ille singultu verba ejus interrumpente, asseruit quod.... multum magis eligeret seipsum corpore, quam illum sicut erat mortuum esse.

3. Omnia negotia regni ad audientiam et dispositionem ipsius referens pendere dilata. *EADM.*, 57. V. in *Epist. Ans.* III, 41, la lettre du roi où il s'excuse de s'être fait sacrer par d'autres évêques, en l'absence du primat.

ainé, Robert de Normandie : mais, le jour de son sacre, il avait dû jurer de garder les bonnes et saintes lois du roi Édouard, et de réparer toutes les iniquités du règne précédent. Le nouveau roi avait donc fait publier, dans tout le royaume, une charte imposée par les barons et où la liberté des successions, des mariages et des tutelles était garantie. Anselme crut alors pouvoir se rendre au vœu de son peuple et retourner en Angleterre. Mais il y trouva non le repos, mais au contraire une lutte nouvelle à soutenir sur un terrain plus difficile que tous les autres. Après avoir subi les brutales violences d'une sorte de bandit couronné, le primat allait se trouver placé entre son devoir nettement défini de primat et la politique artificieuse d'un prince d'une habileté et d'une finesse telles qu'elles lui avaient mérité le surnom de *Beau clerc*.

Pour tout autre la position eût été dangereuse ; mais Anselme revenait d'un exil de trois années plus ferme, plus résolu que jamais. Armé de cette douceur qui, racontait-il lui-même, ne l'avait abandonné qu'une fois depuis qu'il était moine¹, il possédait en outre cette héroïque fermeté que puisait un grand cœur dans l'humilité et le profond sentiment du devoir². L'archevêque avait fait part d.

1. GUILL. MALMESB., op. cit.

2. *Fortessa ed umillate e largo core.*

V. l'admirable article du recueil anglican *the British Critic*, t. XXXIV, p. 101.

Anselme
retourne
en Angleterre
et
n'y trouve pas
la paix.

ses intentions au nouveau pape¹ : « Je suis sorti,
 « lui avait-il dit, pour l'amour de Dieu et l'hon-
 « neur de l'Église, je n'y rentrerai jamais pour
 « une autre cause². »

Dès son arrivée en Angleterre³, et le jour même de sa première entrevue avec le roi, Anselme déclara qu'il ne se soumettrait plus à l'investiture et à l'hommage qu'antérieurement Guillaume lui avait imposés, et il justifia son refus en communiquant au roi les décrets prohibitifs qu'avait rendus le concile de Rome, en sa présence, l'année précédente.
 « Si le Seigneur roi ne les accepte pas, ajoutait le
 « primat, il n'y aura ni avantage ni honneur pour
 « moi à rester en Angleterre où je ne suis point venu
 « pour voir le roi désobéir au souverain pontife; je
 « ne saurais rester en communion avec quiconque
 « recevra l'investiture de main royale. »

Henri crut devoir temporiser, et il obtint d'Anselme un délai pour consulter le saint-siège. Le roi avait besoin de mettre de son côté l'autorité et l'ascendant moral du primat pour deux motifs importants : d'abord il voulait faire approuver son

1. Precor et obsecro quanto possum affectu, ut nullo modo me in Angliam redire jubeatis, nisi ita ut legem et voluntatem Dei, et decretu apostolica voluntati hominis liceat mihi præferre, etc. *Ep.* IV, 40.

2. Sicut propter timorem et amorem Dei et honorem ejus et Ecclesiæ ejus egressus sum de Anglia, ita nunquam egrediar in illam, nisi propter et secundum eandem causam. *Suppl. Ep.* II. Elle est intitulée : *Anselmus, Dei gratia, archiepiscopus Cantuariensis exul.*

3. Il débarqua à Douvres le 23 septembre 1100.

mariage avec Mathilde, fille de sainte Marguerite d'Écosse, et issue de la race des anciens rois anglo-saxons¹; et, en second lieu, il sentait la nécessité de défendre sa nouvelle royauté contre son frère aîné, Robert, revenu de la croisade, et qui réclamait la couronne.

Mathilde, avant la mort de Guillaume, s'était réfugiée dans un monastère afin de se mettre à l'abri des violences de la conquête normande, et elle avait reçu le voile noir des mains de l'abbesse. tante; mais elle affirmait que c'était contre sa volonté formelle. Après avoir pris l'avis d'un concile d'évêques, de seigneurs et de moines, Anselme jugeant que Mathilde était en effet absolument libre, bénit son mariage et la couronna comme reine, mais non sans prendre de solennelles précautions pour faire constater la validité de ses motifs². Anselme n'en fut pas moins accusé de complaisance capable pour le roi³.

Après cela, comme le duc Robert était sur le point de débarquer en Angleterre⁴, Anselme,

1. V., dans THIERRY, *Hist. de la conq. des Normands*, t. II, p. 101, sur l'importance politique de cette alliance pour le roi normand.

2. Pater ipse totam regni nobilitatem populumque minorem hoc circumfluentem.... sublimius cæteris stans in commune edocuit quo ordine causa Virginis quam fama vulgarat, per episcopos, determinata fuit. EADM., 59.

3. Anselmum in hoc a rectitudine deviasse nonnulla pars hominum ut ipsi audivimus, blasphemavit. EADM., 58.

4. On voit, par la lettre du pape Pascal II à Anselme (*Ep.* III, 1), que le pontife favorisait assez Robert, en sa qualité de croisé.

qualité de représentant de la noblesse et du peuple d'Angleterre, reçut les serments de Henri¹, qui jura de nouveau de gouverner toujours son royaume selon de justes et saintes lois, et promit en particulier à l'archevêque de lui laisser pleine liberté d'exercer tous les droits de l'Église et d'obéir au pape. Anselme, non-seulement se joignit à l'armée royale, de sa personne avec ses vassaux, mais encore il exerça, par son influence et ses exhortations, tant d'influence sur les principaux seigneurs, que Robert, se voyant sans appui, dut renoncer à ses prétentions².

Le danger passé, Henri, selon sa coutume, oublia tous ses serments et recommença ses attaques contre l'Église. Anselme eut à subir toute la série d'épreuves qu'il croyait avoir épuisées sous Guillaume, et cela sans rencontrer plus d'appui et de fermeté qu'alors parmi ses collègues dans l'épiscopat. Le Roi, après avoir restitué au siège de Cantorbéry les biens usurpés par Guillaume, ne cessait de se plaindre, avec amertume, de l'innovation qu'on avait introduite, disait-il, en prohibant les investitures et l'hommage. C'en était une en effet³

Le
roi d'Angleterre
oublie dans
la prospérité
ses
serments
et
ses promesses.

1. Tota regni nobilitas cum populi numerositate Anselmum inter se et regem medium fecerunt, quatenus ei vice sui manu in manum porrecta promitteret justis et sanctis legibus se totum regnum quoad viveret, in cunctis administraturum. EADMER.

2. Si post gratiam Dei fidelitas et industria non intercessisset Anselmi, Henricus rex ea tempestate perdidisset jus Anglici regni. *Ibid.*

3. Divers passages d'Ordéric Vital (surtout l. III, p. 125, ed. le

ou plutôt c'était un retour nécessaire à l'indépendance primitive de l'Église, trop longtemps méconnue, surtout en Angleterre où la prépondérance abusive de la royauté avait acquis force de loi depuis un temps immémorial.

Anselme avait reçu pour mission d'achever, en Angleterre, l'œuvre entreprise, dans l'Église universelle, par saint Grégoire VII. La réponse du pape Pascal à la première consultation du roi, après le retour de l'archevêque, avait été décisive. Voici ce qu'il disait : « Le Seigneur a tenu le langage suivant : c'est moi qui suis la porte : *Ego sum ostium*. Et celui qui entrera par moi sera sauvé. Mais, si les rois prétendent être la porte de l'Église, ceux qui entreront par eux dans l'Église ne seront pas des pasteurs, mais des voleurs. »

Et, après avoir rappelé la résistance de saint Ambroise à l'empereur Théodose, le saint-père ajoutait : « La sainte Église romaine a vigoureusement résisté, en la personne de nos prédécesseurs, à l'usurpation royale et à l'abominable investiture malgré les cruelles persécutions des tyrans. Nous avons la pleine confiance que le Seigneur ne permettra pas que Pierre perde de sa force en notre personne..... Ne croyez pas, ô roi, qu'en renonçant à une puissance usurpée, toute profane, voi

Prév., l. VIII, p. 698, ed. Duch.) prouvent que l'investiture par crosse fut pratiquée en Normandie, comme en Angleterre, pendant tout le onzième siècle.

« affaiblirez votre autorité ; loin de là, cette autorité n'en acquerra que plus de vigueur, de respect et de gloire, lorsque le Seigneur Jésus régnera dans votre royaume¹. »

Mais, tentatives vaines ! le roi n'en persista pas moins à réclamer d'Anselme soit l'hommage, soit la consécration des évêques qu'il avait investis, sous peine de sortir du royaume : « Je n'ai souci de ce qu'on pense à Rome des protestations d'Anselme, répondit le monarque. On ne me fera pas renoncer aux us de mes prédécesseurs, et je ne souffrirai personne dans mon royaume qui ne dépende de moi². » Malheureusement, parmi les évêques anglais, c'était à qui se prêterait le plus servilement aux volontés du roi³. Anselme lui déclara formellement qu'il ne sortirait point du royaume et qu'il attendrait qu'on lui vînt faire violence dans son église.

En une telle occurrence, on convint d'envoyer à Rome une nouvelle ambassade composée de personnages considérables, pour notifier au pape qu'Anselme serait exilé et l'Angleterre soustraite à l'obéis-

Menaces
adressées au pape
par
Henri d'Angleterre.

1. Ecclesia romana.... regiæ usurpationi et investituræ abominabili obviare.... et gravissimis persecutionibus per tyrannos affecta.... non destitit.... Tunc validius, tunc robustius, tunc honorabilius regnabis, cum in regno tuo divina regnabit auctoritas. Ap. EADM., 60.

2. Quid ad me ? usus antecessorum meorum nolo perdere, nec in regno meo qui meus non sit quemquam sustinere. EADM., 60.

3. Episcopis.... in singulis regiæ voluntati parere certantibus, imo ne romano pontifici subderetur summopere insistentibus.

sance pontificale, si le *statu quo* n'était point maintenu. L'archevêque chargea deux de ses moines de le représenter, et le roi confia ses intérêts à trois évêques¹. L'un de ces derniers put apprécier, à ses propres dépens, quelle impression profonde le premier exil du primat avait laissée en France, même parmi les moines les plus étrangers aux événements du monde, car, ayant été arrêté, en traversant le Lyonnais, et dépouillé par un seigneur pillard nommé Guy, celui-ci ne consentit à le relâcher qu'après avoir obtenu de lui, sous la foi du serment, la promesse expresse qu'il ne ferait rien à Rome contre l'honneur ou l'intérêt de l'archevêque Anselme.

Le pape, on le pense bien, n'accueillit point la requête des évêques, et repoussa avec indignation la proposition qu'on lui faisait de sacrifier les décrets des saints pères aux menaces d'un homme². C'est dans ce sens que fut rédigée la réponse adressée au prince et à l'archevêque de Cantorbéry³. Dans la lettre à ce dernier, le saint-père rappelait que, pendant le concile qu'il venait de tenir au Latran, il avait renouvelé les anciens décrets portés contre l'investiture et les hommages rendus aux souverains, et ajoutait en terminant : « Grâce à Dieu, l'autorité

1. L'archevêque d'York, et les évêques de Norwich et de Chester.

2. GUILL. MALMESB., l. c.; EADMER, 61.

3. Decreta, dicens indignando, et institutiones sanctorum patrum minis actus unius hominis dissiparem ! EADM.

4. V. sa lettre au roi ap. EADM., 61.

« épiscopale n'a pas défailli en toi ; placé au milieu
 « des barbares, ni la violence des tyrans, ni la fa-
 « veur des puissants, ni le fer ni le feu n'ont pu
 « t'empêcher de proclamer la vérité. Nous te con-
 « jurons de continuer d'agir et de parler comme
 « tu l'as fait. Tu peux compter que nous serons
 « avec toi. L'esprit de nos Pères est toujours le
 « nôtre, et la parole de Dieu n'est pas encore en-
 « chaînée ¹. »

Quand les envoyés furent de retour, le roi convoqua son parlement à Londres, le jour de la Saint-Michel de l'an 1102, et il somma de nouveau Anselme de lui obéir ou de sortir du royaume. L'archevêque s'en référa aux lettres récemment arrivées de Rome : « Qu'il montre les siennes, s'il le veut, répondit le roi ; mais, cette fois-ci, je ne donnerai point communication des miennes ; il ne s'agit pas, d'ailleurs, de correspondance ; il suffit que le primate dise, oui ou non, s'il veut m'obéir ². »

Anselme s'empressa de communiquer à l'assemblée les lettres que le pape lui avait écrites ³ ; mais,

1. Deo autem gratias quia in te semper episcopalis auctoritas perseverat.... Eundem enim cum patribus nostris spiritum habentes credimus, propter quod et loquimur. Et verbum quidem Dei non est alligatum. *Ass. Ep.* III, 44, du 15 avril 1102.

2. Si vult suæ videantur ; meæ hac vice non videbuntur, etc.

3. Outre la lettre dont nous venons de donner un passage, Anselme en produisit une autre, du 12 décembre 1101, exactement citée par *EADMER*, où Pascal lui rappelait la condamnation des investitures au

l'achiavélisme
des
ambassadeurs
voyés à Rome
par le roi.

pour en détruire l'effet, les trois ambassadeurs du roi déclarèrent, sur leur parole d'évêques, que le saint-père les avait chargés, de vive voix et en secret, de dire au roi que, tant qu'il vivrait en bon pape, il n'eût pas à s'inquiéter des investitures, et que si cette concession n'avait pas été accordée par le pape, c'était uniquement pour que d'autres princes ne sentent pas la tentation d'usurper le même privilège. Le moine Baudouin, l'envoyé d'Anselme, tout zélé et courageux¹, nia formellement que le pape n'avait parlé autrement qu'il n'avait écrit. Les évêques étaient très-perplexes : les uns disaient qu'il fallait s'en rapporter aux lettres scellées du sceau papal et qui s'accordaient avec la parole des moines ; les autres soutenaient, au contraire, qu'on devait se fier à la foi au témoignage des trois évêques, plutôt qu'à des parchemins noircis d'encre et scellés de plomb, et ils ajoutaient que, dans des affaires séculières, les affirmations de moinillons (*monachello*) étrangers au siècle devaient être tenues pour nulles.

« Mais, s'écria le moine Baudouin, il ne s'agit
« nullement ici d'affaires séculières ! »

concile de Bari, auquel ils avaient l'un et l'autre assisté.

1. LXV, n. 21.

1. Contestati sunt in episcopali veritate papam ipsum regi mandasse per se.... se clam illis alia egisse, palam alia.

2. Spiritu fervens et boni amans.

3. Trium potius episcoporum assertionibus quam verveculorum atramento denigratis, plumbisque massula oneratis fore credendum.... objecto monachellorum testimonio.

« — Vous êtes, lui fut-il répondu, un homme
 « consciencieux et docte; mais la convenance
 « exige que nous en croyions plutôt un archevêque
 « et deux évêques qu'un simple moine comme vous ! »

Baudouin insista : « Des lettres du pape, vous
 « ne tenez donc aucun compte ? dit-il.

« — Eh quoi ! répliquèrent les hommes du
 « roi, nous repoussons le témoignage des moines
 « contre les évêques, et nous nous rendrions à ce-
 « lui de ces porteurs de peaux de mouton ! »

« — Hélas ! hélas ! répondirent les moines pré-
 « sents, l'Évangile aussi est écrit sur des peaux
 « de mouton ¹ ! »

Anselme, qui redoutait le scandale, ne voulut pas démentir publiquement les assertions des trois évêques. Il se borna à demander l'envoi d'une troisième ambassade à Rome, pour éclaircir l'équivoque, et il écrivit au souverain pontife une lettre qui renfermait les paroles suivantes :

« Je ne crains ni l'exil, ni la pauvreté, ni les
 « tourments, ni la mort ; mon cœur est préparé à
 « tout endurer, avec le secours de Dieu, pour ne
 « point désobéir au siège apostolique, et pour con-
 « server la liberté de ma mère, l'Église du Christ.
 « Je ne m'inquiète que de remplir mon devoir et
 « de respecter votre autorité. J'ai entendu, dans le

1. Ast hoc negotium seculare non est.... Et quidem te virum prudentem et strenuum scimus, sed ipse ordo expostulat.... Væ, væ, nonne et Evangelia pellibus ovinis inscribuntur !

« concile de Rome, le seigneur Urbain, de véné-
 « ble mémoire, excommunier les rois et les laïques
 « sans exception, qui donneraient l'investiture de
 « églises, et ceux qui la recevraient de leurs mains
 « Daigne Votre Sainteté dispenser l'Angleterre de
 « cette excommunication, afin que je puisse y de-
 « meurer sans péril pour mon âme, ou bien m'en
 « faire dire que vous voulez la maintenir, quo-
 « qu'il puisse en arriver¹. »

En attendant la réponse, le primat tint à West-
 minster, avec la permission du roi et le concours
 des prélats et des barons, un concile national, le
 premier depuis la mort de Lanfranc. Les prin-
 cipaux barons y assistèrent, à la prière d'Anselme.
 On y déposa six abbés convaincus de simonie ; on
 rendit plusieurs décrets pour assurer le célibat du
 clergé et réprimer une foule de désordres. On y
 défendit de vendre les hommes comme des bêtes
 ainsi que cela s'était pratiqué jusqu'alors en Angl-
 terre² ; enfin on y prononça l'anathème contre les
 débauchés infâmes dont les déportements avaient
 rendu nécessaire la prohibition de porter les chape-
 aux plus bas que l'oreille³.

1. Non timeo exilium, non paupertatem.... certitudinem tam
 quero.... Audivi in Romano concilio.... excommunicari reges, et
 Ep. III, 73.

2. Ne quis illud nefarium negotium quo hactenus homines in
 glia solebant velut bruta animalia venundari, deinceps ullatenus
 cere præsumat.

3. Hume, cet oracle de l'histoire philosophique d'Angleterre, et

L'archevêque avait promis, pendant la trêve rendue nécessaire par la nouvelle mission à Rome, de ne pas excommunier ceux que le roi investirait des évêchés, mais aussi de ne les point sacrer. Henri s'empressa de conférer l'épiscopat à son chancelier et à son *lardier*, ou garde-magasin¹. Sur le refus d'Anselme, le roi voulut les faire sacrer par l'archevêque d'York, en même temps que Guillaume Giffard, nommé précédemment à Winchester et ac-

autres écrivains de son bord, ont plaisanté sur l'importance attachée par Anselme, pendant toute sa vie, aux prohibitions contre les *criniti* ou jeunes gens à longue chevelure ; ils ont affecté de méconnaître la cause qui faisait alors de ce genre de coiffure le signe des excès les plus monstrueux. V. ORDER. VIT., l. VIII, p. 682. — Ceux qui ont été de nos jours en Orient savent à quoi s'en tenir. Plusieurs autres évêques illustres et sortis des rangs monastiques, se signalèrent, comme Anselme, par leur zèle contre les *criniti*. Godefroi, évêque d'Amiens, célébrant la fête de Noël à Saint-Omer, et rejetant les offrandes de ceux qui étaient *intonsi*, porta le comte de Flandre et ses chevaliers à se couper les cheveux avec leurs épées et leurs poignards, faute de ciseaux. Serlon, évêque de Séez, après avoir été abbé de Saint-Evrout, prêchant pour la fête de Pâques à Carentan, où le roi Henri I^{er} *satis humiliter inter cistas rusticorum in imo loco sedebat*, tira tout à coup des ciseaux de son manteau et coupa les cheveux du roi et des seigneurs qui l'accompagnaient. Son sermon à ce sujet est cité par ORDERIC VITAL, l. XI, p. 816. Il en voulait encore plus à la barbe qu'aux cheveux : *In barba proliza*, disait-il des élégants de son temps, *hircis assimilantur.... In nutrimento autem comarum mulierum sequaces æstimantur. Barbas suas radere devitant, ne pili suas in osculis amicas præcisi pungant*.

1. *Larderarium*. Ce lardier, comme le chancelier, s'appelait Rogar. Le premier, nommé à Hereford, mourut immédiatement après son élévation et fut remplacé par Reinalin, chancelier de la reine, qui, voyant qu'Anselme ne voulait pas le sacrer, renvoya sa crosse au roi, qui le punit de sa noble conduite en le faisant chasser de la cour.

Belle
conduite
de
l'évêque Giffard.

cepté par le clergé métropolitain. La cérémonie venait de commencer, lorsque Giffard, à qui l'iniquité faisait horreur¹, déclara qu'il était prêt à tout subir plutôt que de se prêter à une telle profanation. La multitude qui remplissait l'église s'écria d'une voix unanime que Guillaume Giffard était vraiment un homme de bien, tandis que ses confrères leur semblaient non des évêques, mais des prévaricateurs².

Les évêques, pâles d'effroi et tout confus, s'en allèrent dénoncer au roi le digne prêtre³. Guillaume dut comparaître devant le prince. Debout, seul, parmi les courtisans dont les menaces et les injures arrivaient jusqu'à lui, il resta inébranlable. Dépouillé de tout ce qu'il possédait, il fut expulsé du royaume⁴. Anselme intercéda, mais en vain, pour le condamné dont il allait bientôt lui-même subir le sort. Le primate, du reste, ne fit entendre aucune plainte : écrivant à une abbesse du même diocèse que le courageux exilé, il disait : « Il est plus glorieux pour lui, devant Dieu et devant
« les gens de bien, d'être ainsi spolié et proscrit
« pour la justice, que d'être doté, par les mains

1. Amore compunctus justitiæ mox inhorruit.

2. Totius multitudinis.... clamor insonuit, una voce Wilhelmum recti amatorem, et episcopos non episcopos, sed justitiæ præcipitatores esse increpantes.

3. At illi mentis suæ rancorém ex vultus immutatione pandentes.

4. Ille stat, nec avelli potest a recto, et ideo suis omnibus expoliatus, etc.

« de l'iniquité, de toutes les richesses de la terre.
 « Que ses amis soient donc joyeux et fiers, puis-
 « qu'il est resté invinciblement attaché à la vé-
 « rité¹. »

En parlant ainsi, le vénérable prélat faisait, à l'avance, son propre panégyrique, car le moment approchait où lui aussi allait être frappé.

A la mi-carême de l'an 1103, la réponse du pape aux assertions des évêques étant arrivée, le roi refusa, selon son habitude, d'en prendre connaissance : « Ai-je, dit-il, à m'inquiéter du pape en affaires qui me concernent particulière-
 « ment²? »

Anselme, de son côté, refusa d'ouvrir les lettres de Rome, sans le concours du roi, afin que celui-ci ne l'accusât point de les avoir altérées. Tous deux, d'ailleurs, en savaient d'avance le contenu. La difficulté semblait donc inextricable. Les discussions recommençaient avec plus de véhémence que jamais; les hauts barons du royaume, les principaux conseillers du roi, pleuraient à la pensée

1. Gaudeant igitur et exultent amici ejus, etc. *Ep.* III, 70. V. encore l'épître III, 105, à Guillaume, pour l'exhorter à persévérer dans la bonne voie : Vos scitis quia Dominus reprobat consilia principum; consilium autem Domini manet in æternum.

2. Quid mihi de meis cum Papa? — Hæc si quis mihi auferre volerit, quod inimicus meus sit, omnis qui me diligit certissime noverit. Anselme répondait : Nihil eorum quæ ipsius esse scio ipsi tollo aut tollere volo. Verumtamen noverit quod nec pro redemptione capitis mei consentiam ei de iis quæ præsens audiui in Romano concilio prohiberi, nisi ab eadem sede, etc.... *EADM.*, 65.

des maux que l'avenir réservait à l'Angleterre; gens pieux priaient avec ardeur. Tout à coup le proposa à Anselme de l'envoyer lui-même à Rome pour terminer le litige. Le parlement applaudit vivement à cette idée. Mais l'archevêque comprit de suite que c'était un détour pour le faire sortir du royaume¹. Il accepta néanmoins, malgré sa blessure et son grand âge, car il avait alors soixante-dix ans, et il dit à ses familiers : « Soyez certains que, si je puis arriver jusqu'au pape, je conseillerai rien de contraire à mon honneur et à la liberté des églises². »

Le 27 avril 1103, Anselme s'embarquait. À peine à terre, il se rendit à sa chère abbaye de Bec, où il ouvrit les lettres du pape. Là, comme s'y attendait, se trouvaient le désaveu foudroyant du mensonge commis par les trois évêques et la sentence d'excommunication fulminée par le pape contre les parjures³.

1. L'écrivain anglican du *British critic* croit avec raison, ce semble, que Henri craignait l'influence croissante d'Anselme sur le clergé de l'épiscopat, et que cette crainte était justifiée par la noble conduite des deux évêques démissionnaires, Reinelm et Guillaume. Le roi voulait donc faire sortir l'archevêque du royaume, mais non le laisser arriver jusqu'à Rome. Cf. *Epist.* III, 86.

2. Noveritis quod ipse nihil quod vel Ecclesiarum libertati meæ possit obviare honestati, meo faciet.... consilio.

3. Episcopos qui veritatem in mendacio invocarunt, ipsa veritas quæ Deus est in medium introducta, a B. Petri gratia et a nostra cietate excludimus, donec Romanæ Ecclesiæ satisfaciant, et reatu pondus agnoscant.

Les chaleurs de l'été passées, le primat s'achemina vers Rome où il fut logé par Pascal, de même qu'il l'avait été par son prédécesseur, au palais du Latran. Il y rencontra, comme au temps d'Urbain II, Guillaume Warewast¹, qui avait été l'agent de Guillaume le Roux et qui venait maintenant, évêque d'Exeter nommé par Henri I^{er}, plaider la cause de celui-ci. Ce Warewast savait mêler les menaces aux arguments², et, ainsi qu'autrefois, il réussit à capter les suffrages de plusieurs personnages de la cour romaine, qui disaient tout haut, après avoir entendu l'habile plaidoyer de l'Anglais, « qu'il fallait se rendre aux vœux d'un si puissant souverain que le roi d'Angleterre. »

Anselme
quitte
l'Angleterre
pour
aller à Rome.

Anselme ne disait rien, ni le pape non plus. Encouragé par leur silence, Guillaume termina sa harangue en s'écriant : « Quoi qu'on puisse dire, que les personnes ici présentes le sachent bien, monseigneur le roi d'Angleterre ne consentira jamais à renoncer aux investitures, dût-il lui en coûter la couronne ! »

« — Et moi, répondit aussitôt le souverain pontife, je déclare devant Dieu que le pape Pascal ne

1. Notus jam Romæ. GUILL. MALMESB.

2. Il était d'ailleurs chargé d'une lettre très-menaçante de Henri, où il disait au pape que jamais, de son vivant, la dignité de la couronne d'Angleterre ne serait amoindrie ; que, s'il y consentait lui-même, les barons et le peuple ne le souffriraient pas, qu'il ne fallait donc pas le forcer, malgré lui, à sortir de l'obéissance du pape. HAMPTON ap. TWYSDEN, *Hist. anglic. script.*, I, p. 999.

« permettra jamais à ton roi de posséder ce droit d'investiture, dût ce refus lui coûter la tête¹ !

Les Romains applaudirent à ce discours. Quant au pape, tout en persévérant dans son refus, il crut devoir adresser au roi une lettre conciliante, où déclarait l'exempter de l'excommunication personnelle qu'il avait encourue, mais la maintenait rigoureusement contre les évêques investis par lui².

Anselme quitta donc l'Italie, muni de lettres pontificales qui confirmaient tous les droits de sa primatie. La grande comtesse Mathilde qui, plusieurs fois, avait vivement recommandé le prélat au saint père, escorta l'archevêque à travers les Apennins. Arrivé à Lyon, vers Noël, Warewast, qui avait rejoint Anselme en route, lui communiqua le message dont le roi l'avait chargé pour lui dans le C

1. Erupit et ait.... nec pro amissione regni sui passurum se perdere investituras Ecclesiarum.... Si.... rex tuus.... scias, ecce cor Deo dico, quia nec pro redemptione sui capitis eas illi aliquando Paschalis papa impune permittet habere.

2. Ap. EADMER, 67. Il lui disait, entre autres arguments : Dices i que : Mei hoc juris est. Non utique, non est imperatorium, non regium, sed divinum. Solius Illius est qui dicit : *Ego sum ostium*. Unde pro ipso rogo te, cujus hoc munus est, ut ipsi hoc reddas. N dimittas cujus amoris etiam quæ tua sunt debes. Nos autem cur obniteremur voluntati, cur obsisteremus gratiæ, nisi Dei in hoc negotii consensu sciremus voluntati obviare, gratiam amittere.... J voca pastorem tuum, revoca patrem tuum, etc.

3. Nos, ductu gloriosæ comitissæ per Alpes euntes. EADMER, 4 Ans. *Epist.* IV, 442. — V. l'Ep. IV, 37, où il la remercie de ce service et lui envoie ses *Méditations*.

où le pape n'aurait rien accordé : « Le roi, dit Wast, verra très-volontiers votre retour en Angleterre, si vous voulez vivre avec lui comme vos prédécesseurs ont vécu avec les siens. »

« — Est-ce là tout ? » demanda le primat.

« — Je parle à un homme intelligent », répondit Guillaume.

« — Très-bien, j'ai compris », dit Anselme¹ ; et, dès ce moment, il prit la ferme résolution de rester à Lyon où son ancien ami, l'archevêque Hugues, lui offrait de nouveau le plus honorable asile².

Le primat y séjourna seize mois³. Le roi ne manqua pas de faire saisir et d'employer à son profit tous les revenus du siège de Contorbéry, et il fit parvenir à Anselme la défense écrite de rentrer en son diocèse avant d'avoir promis d'observer les anciennes coutumes. Ce nouvel exil de l'archevêque fut comme le signal d'un véritable débordement de maux en Angleterre : les rapines, les sacrilèges, l'oppression des pauvres par les barons, la violation des asiles, le rapt des vierges, les mariages incestueux, surtout le concubinage des prêtres, tous ces désordres reprirent un libre cours et désolèrent tout le pays⁴. De bons catholiques s'en prenaient à

Anselme
reste à Lyon
chez
l'archevêque
Hugues.

1. Ne amplius dices : prudenti loquor.... Scio quid dicas et intelligo.

2. Ibi ut Pater et Dominus loci ab omnibus habitus.

3. Décembre 1103-avril 1105.

4. Damna Ecclesiarum ita ut locus corporis et sanguinis Domini libertatem amittat.... et quodque omnium primum malum est, ad de-

Anselme, lui reprochant d'avoir abandonné son troupeau et lâché pied devant une parole d'un « certain Guillaume¹ », tandis que ses brebis étaient sous la dent des loups. On le menaçait du jugement dernier; on lui rappelait avec amertume l'exemple d'Ambroise résistant en face à l'empereur Théodose²; on lui déclarait qu'il était responsable de la ruine et de la honte de l'Église d'Angleterre qui sacrifiait à des misères³.

Les moines de Cantorbéry n'étaient pas les moins ardents à se plaindre. Aucune épreuve n'était épargnée au grand archevêque, et peut-être n'en connut-il pas de plus cruelle que cette injustice de honnêtes gens. Il lui était facile de se justifier et il le fit avec conscience, avec énergie⁴ : « y a des gens, écrivait-il à l'un de ses moines, qui disent que c'est moi qui interdis les investitures au roi, que c'est moi qui laisse les Églises proie à des clercs pervers, sans leur résister. Dites-leur qu'ils mentent⁵. Ce n'est certes pas

decus honestatis nostræ, sacerdotis uxores ducere. EADMER, H-nov., l. iv, p. 69.

1. Pro uno verbo cujusdam Willhelmi.

2. Tunc fortassis fugisse pudebit cum videris ante tribunal Christi ducentes choros animarum illos fortissimos gregis divini arietes, quibus nec lupo nocuit, nec alicujus terror in fugam vertit. Quam beata erit tunc memoria.... Ambrosii, etc....

3. Totius Anglorum Ecclesiæ ac legis christianæ quotidiana diminutio et summa destructio.... Quando vos qui talibus obviare constituti estis, pro nihilo.... abestis...

4. *Ep.* III, 89, 90, 91, 100, 101.

5. Dic eis quia mentiuntur. *Ep.* III, 100.

« moi qui ai inventé la prohibition relative aux in-
 « vestitures; mais j'ai entendu le pape excommu-
 « nier, en plein concile, ceux qui donneraient ou
 « qui recevraient cette investiture; or, je ne veux
 « pas, en communiquant avec ces excommuniés,
 « devenir moi-même un excommunié. Quant à ré-
 « sister aux mauvais clercs, je l'ai si souvent fait,
 « que c'est pour cela que je suis exilé, dépouillé
 « de tout, ruiné. »

Du sein de son exil, le primat veillait avec une
 tendre et active sollicitude sur les intérêts de
 son diocèse et de ses moines, sur l'éducation des
 jeunes élèves du cloître, sur les pauvres qu'il avait
 l'habitude de soulager¹. Il se reposait principale-
 ment, pour ces soins divers, sur Gondulphe de Ro-
 chester, l'évêque le plus voisin de la métropole, et
 qui n'avait jamais trahi leur vieille amitié du Bec.
 A ce fidèle ami, le seul des évêques anglais qui
 n'eût point failli, Anselme traçait en ces termes la
 ligne où il fallait persévérer :

« Que nulle menace, nulle promesse, nulle ruse
 « ne vous arrache ni hommage ni serment quel-
 « conque. Quand on vous y voudra contraindre, ré-
 « pondrez : *Je suis chrétien, je suis moine, je suis*
 « *évêque, et c'est pourquoi je veux rester fidèle à*

Tendre
 sollicitude
 d'Anselme
 pour
 son troupeau.

¹. De pauperibus quod apud Cantuariam pascere debeo, rogo mul-
 tum ne ullam patiantur inopiam. Ep. IV, 33. — V. sa correspondance
 très-active sur ces sujets avec le prieur Ernulphe de Cantorbéry, et
 Gondulphe, lib. III et IV *passim*.

« mes obligations envers tous, sans m'écarter de
 « mon devoir envers chacun. Rien de plus, rien de
 « moins¹. » Et, pour ce qui le concernait, il ajoutait : « Sachez bien que j'espère bien et que je veux
 « ne rien faire jamais contre mon honneur épiscop^{al},
 « copal, pour rentrer en Angleterre : j'aime bien
 « mieux rester brouillé avec les hommes, que de
 « me brouiller avec Dieu pour me réconcilier avec
 « eux². »

Cependant, on pressait vivement Henri de revenir à des sentiments meilleurs et de rétablir l'ordre en rappelant Anselme. La reine Mathilde, princesse pieuse et instruite³, que le peuple appelait *la bonne reine*⁴, se montra pleine de zèle pour amener un rapprochement. Elle aimait tendrement Anselme qui l'avait mariée et couronnée⁵; elle admirait ce grand athlète de Dieu, ce vainqueur de la nature⁵; elle avait naguère tremblé

1. Hæc sit vestra responsio : Christianus sum, monachus sum, *episcopus* sum : et ideo omnibus volo fidem servare secundum *quod unicuique debeo*.... his verbis nec addatis quicquam, nec minus. *Ep. III, 92.*

2. Hoc autem scitote.... contra episcopalem honestatem.... *hominibus non concordare, quam illis concordando, a Deo discordare.*

3. GUILL. JENNETIC, VIII, 10. GUILL. MALMESB., *De gest. reg.*, l. I. *SEN. DEN., Not. in Ans.* 576.

4. Mold the god queen. ROB. OF GLOCESTER. ROB. OF BRUXNE, *Thierry.*

5. Tanto patri cujus sum beneficiis obligata : tam forti Dei athleta et humanæ naturæ victori. *Ep. III, 55.*

sa vie, en le voyant s'épuiser par des jeûnes
idiens'. « Il vous faut manger et boire, lui
rivaient-elle à ce sujet, parce que vous avez en-
core un grand chemin à parcourir, une grande
harveste à rentrer dans les greniers du Seigneur,
très-peu d'ouvriers pour vous aider. Souvenez-
vous que vous tenez la place de Jean, l'apôtre
cérifié du Seigneur, qui dut lui survivre pour
prendre soin de la Vierge Mère. Vous avez à pren-
dre soin, vous, de notre mère l'Église, où chaque
jour sont menacés de périr les frères et les
fidèles du Christ, qu'il a rachetés de son sang et
qu'il vous a confiés'. »

Il n'était point par des complaisances séniles
Anselme avait ainsi gagné le cœur de la prin-
cesse : il répondait, en effet, à ses lettres caressantes
les exhortations où le devoir de la royauté était
logiquement exposé : « Vous êtes reine, non par
le monde, mais par le Christ. Voulez-vous le remercier
dignement de ce don ? alors, considérez quelle
la reine qu'il s'est choisie dans ce monde pour
épouse, et qu'il a aimée jusqu'à donner sa vie pour
elle. Voyez-la exilée, errante, presque veuve ;
pleurez comme elle soupire, avec ses enfants légiti-

Exhortations
adressées
à
la reine Mathilde
par
Anselme.

Ibid. Elle voyait avec peine sa voix s'affaiblir : *Vox spiritualium
matris vanescat, et quæ canorum et dulce Dei verbum, etc.* On
avait déjà plus l'entendre de loin quand il prêchait.

*Medendum est vobis et bibendum quoniam.... grandis messis
mundi, sarculanda ac metenda, in horreo.... atque quotidie peri-
untur fratres et sorores Christi. Ibid.*

« mes, après le retour de l'époux qui reviendra
 « un jour de son lointain royaume et qui rendra
 « chacun le bien et le mal qui aura été fait à sa
 « bien-aimée. Ah ! qui l'aura honorée sera honoré
 « avec elle ; qui l'aura foulée aux pieds, sera foulé
 « aux pieds loin d'elle ; qui l'aura exaltée, sera
 « exalté avec les anges, et qui l'aura opprimée sera
 « opprimé avec les démons¹ ! »

Pénétrée de ces enseignements, Mathilde ne se consolait pas de l'exil d'Anselme ; elle écrivait au pape pour le supplier de rendre à l'Angleterre son père et son consolateur² ; elle écrivait surtout à Anselme, avec toute l'effusion et la simplicité d'une tendre fille : « Mon bon seigneur, mon vénéré père
 « laisse-toi donc fléchir ; fais ployer ce cœur que
 « j'ose appeler un cœur de fer. Viens visiter ton
 « peuple et ta servante qui soupire après toi. J'ai
 « trouvé un moyen par lequel ni tes droits de pape
 « teur suprême ni ceux de la majesté royale
 « seront sacrifiés, quand même ils ne pourraient
 « s'accorder ; qu'il vienne du moins ce père vers
 « sa fille, ce maître vers son esclave, et qu'il lui
 « prenne ce qu'elle doit faire. Oui, viens avant que
 « je meure, car je te le confesse, non sans crainte
 « de mal faire, si je meurs sans te voir, je serai
 « que, même dans le ciel, je serai sans joie. C'est

1. Qui hanc honorant, cum illa honorabuntur ; qui hanc conculcant
 qui hanc deprimunt, cum dæmonibus deprimuntur. *Ep.* III, 57.

2. *Ep.* III, 99.

« toi qui es ma joie, mon espérance, mon refuge.
 « Mon âme sans toi est une terre sans eau; c'est
 « pourquoi je tends vers toi mes mains supplian-
 « tes, pour que tu daignes la ranimer par la douce
 « rosée de ton cœur¹. »

La réponse d'Anselme, quoique négative², pro-
 cura la plus vive joie à la reine : « Tes paroles,
 lui écrivait-elle, ont chassé le nuage de tristesse
 qui m'entourait, comme les rayons du matin chas-
 sent les ombres de la nuit. Je baise cette lettre
 de mon père, je la serre, autant que je puis,
 contre mon cœur, je relis et je médite sans cesse
 cette chère écriture qui me parle en secret et qui
 promet le retour du père à la fille, du seigneur
 l'esclave, du berger à la brebis³. »

Le pontife septuagénaire recevait aussi des let-

Veni, Domine, et visita servam tuam; veni.... lacrymas abs-
 e... Flecte, bone Domine, pie Pater.... et ferreum pace tua dixe-
 pectus amolli.... Inveni viam qua nec tu pastor.... nec regia
 estatis jura solvantur.... Veniat ad filiam pater, ad ancillam do-
 us.... Improbe loquar : timeo ne mihi etiam in illa terra viven-
 et lætantium omnis exultandi præcidatur occasio. *Ep.* III, 93.

Je pense que cette réponse est l'épître 107 du l. III.

Tristitiæ nebulis expulsis.... tanquam novæ lucis radius. Char-
 m.... loco patris amplector, sinu foveo, cordi quoad possum pro-
 admoveo.... Ea namque frequenter secretoque consulens spon-
 filia reditum patris, ancillæ domini, ovi pastoris. *Ep.* III, 96.
 ajoute que son mari est moins irrité qu'on ne le dit, et qu'elle
 de son mieux pour l'adoucir encore. Anselme lui répond que
 u ne rend pas la femme responsable des iniquités de son mari.
 . III, 97. Voir encore les lettres également tendres de la reine.
 . III, 119; IV, 74, 76.

tres du roi, mais d'une teneur moins tendre et qui lui valurent la réponse suivante :

« Votre lettre témoigne de votre amitié et me donne
 « que si je voulais être avec vous comme Lanfranc
 « était avec votre père, vous m'aimeriez plus volontiers
 « que tout autre mortel en votre royaume.
 « Pour ce qui est de votre amitié, je vous en rends
 « grâce ; mais, en ce qui concerne votre père et Lanfranc,
 « je réponds que ni dans mon baptême
 « dans aucune de mes ordinations, je n'ai promis
 « d'obéir aux lois de Lanfranc ou de votre père, mais
 « c'est à la loi de Dieu, c'est aux préceptes divins que
 « je dois soumission. Certes, j'aimerais mieux vous servir
 « qu'aucun autre prince mortel. Mais à aucun prix
 « je ne veux renier la loi de Dieu. Et de plus, je ne puis
 « ni ne dois vous taire que Dieu vous demandera compte
 « non-seulement de la royauté mais encore de la primatie
 « d'Angleterre. Ce double fardeau vous écrasera. Il n'y a pas
 « d'homme au monde à qui il convienne mieux qu'à un pape
 « d'obéir à la loi de Dieu, car il n'y en a pas qui court
 « plus de danger à s'y dérober. Ce n'est pas moi, c'est
 « l'Écriture sainte qui dit : *Potentius est tibi tentari*
 « *tormenta patientur, et fortioribus fortius instat cruciatus*.
 « Je ne vois dans votre lettre qu'une temporisation qui ne convient ni à vous
 « ni à votre âme ni à l'Église de Dieu. Si vous différez
 « encore, moi qui défends non pas ma cause, mais celle
 « que Dieu m'a confiée, je n'oserai plus différer.

Réponse
 d'Anselme
 aux
 lettres du roi.

« d'en appeler au Seigneur. Ne me forcez donc pas à dire malgré moi à Dieu : Lève-toi, et juge ta propre cause¹. »

C'était la première fois que le doux Anselme parlait ainsi. On était en avril 1105. Le pape s'était borné jusqu'alors à excommunier le comte de Meulan, le principal ministre du roi². Anselme vit bien qu'il n'avait pas à espérer de mesures plus décisives de ce côté³. Les rois de France, Philippe et son fils Louis, qui avait été associé à la royauté paternelle en 1099, l'archevêque de Reims, Manassès, invitaient l'archevêque, de la façon la plus affectueuse, à venir en France⁴. Il partit donc de Lyon pour se rendre à Reims. Arrivé à la Charité sur Loire, il apprit la maladie grave d'Adèle, comtesse de Blois⁵,

1. De amicitia et de bona voluntate gratias ago.... Respondeo quod neque in baptismo, neque in aliqua ordinatione mea promisi me servaturum legem vel consuetudinem patris vestri vel Lanfranci, sed legem Dei et omnium ordinum quos suscepi.... Nulli homini magis expedit quam regi se subdere legi Dei, et nullus periculosius se subtrahit a lege ejus.... Exurge, Deus, judica causam tuam. *Ep.* III, 95.

Les lois de Lanfranc ! C'est ainsi qu'on dit, de nos jours, *les doctrines de Bossuet*. Comme on le voit, les ennemis de l'Eglise ne changent guère de système : les conquérants normands cherchaient, comme font les légistes gallicans, à s'armer de l'autorité individuelle toujours mal interprétée d'un docteur contre l'autorité générale et perpétuelle du chef de l'Eglise. Anselme ne s'y trompait pas.

2. Au concile de Latran. V. sa lettre, du 26 mars, à Anselme.

3. *EADMER*, 70.

4. *Ibid.* *Epist.* IV, 50, 51.

5. Cette pieuse princesse, fille du Conquérant et tige de la célèbre race des comtes de Champagne, se fit plus tard religieuse à Marci-

sœur du roi Henri, qui l'avait toujours secouru pendant son exil, et il n'hésita point à se détourner sa route pour aller la consoler. Mais, à son arrivée il la trouva presque guérie, et il ne lui dissimula que son intention était d'excommunier le roi d'Angleterre, son frère. Le bruit de ce projet se répand aussitôt, et réjouit singulièrement les nombreux adversaires du roi Henri¹, qui guerroyait en ce moment pour enlever la Normandie au duc Robert son frère aîné. Comme les rois de France ne pouvaient manquer de profiter d'une telle occasion d'affaiblir leur redoutable rival, Henri d'Angleterre s'en effraya et pria sa sœur de lui servir de médiatrice. Et, en effet, une entrevue eut lieu le 22 juillet 1105, à Laigle, où le roi se montra plein de prévenance et d'humilité envers Anselme² : il s'engagea à rendre à l'archevêque non-seulement ses bonnes grâces, mais, en outre, les revenus du siège de Cantorbéry. Malgré cette apparente réconciliation, Anselme ne voulut point rentrer en Angleterre avant qu'une dernière ambassade, envoyée à Rome, n'y eût régu-

Anselme
refuse
de revenir
en
Angleterre.

gny, que saint Hugues de Cluny avait fondé pour y recevoir les fiefs de grande noblesse. V. lib. I.

1. Jam enim in multis locis per Angliam, Franciam et Normanniam fama vulgaverat regem proxime excommunicandum, et idcirco ei utpote potestati non adeo amatæ multa male struebantur, quæ a tanto viro excommunicato facilius inferenda putabantur. EAD. II.

2. Quoties erat aliquid inter illos agendum semper ipsum irritum Anselmum.

légitimement, d'un côté comme de l'autre, les divers points en litige entre le roi et le primat. Mais, avec sa mauvaise foi ordinaire, Henri ne reculant plus l'excommunication, ne manqua pas l'employer toutes sortes de moyens dilatoires afin d'amener l'archevêque à communiquer avec les évêques qui avaient reçu l'investiture des mains royales¹. De plus, comme il fallait de l'argent pour continuer la guerre en Normandie, le roi, après avoir eu recours, dans le but de s'en procurer, aux indignes extorsions habituelles à sa race, s'avisa de transformer en ressource fiscale le canon du dernier concile de Londres qu'Anselme avait fait promulguer contre l'incontinence des prêtres. Il ne s'arrêta pas là : prenant en main la défense des bonnes mœurs ecclésiastiques, il frappa de grosses amendes tous les prêtres qui, en l'absence de l'archevêque, avaient pris des concubines. On commença d'abord par faire payer les coupables. Mais, pour se procurer les sommes nécessaires, on condamna les innocents avec les coupables, les prêtres réprochables avec les concubinaires. Enfin les curés furent tous taxés et l'on emprisonna, l'on tortura les ceux qui ne voulurent ou ne purent pas payer. C'était une chose lamentable, et la misère était au

¹ - RAMEN, p. 72, rapporte la lettre par laquelle Henri cherche à s'excuser ses délais, et les réclamations énergiques d'Anselme auprès du roi qu'auprès du comte de Meulan.

comble¹. Deux cents prêtres, en aube et en étole allèrent, un jour, pieds nus, implorer la miséricorde du roi ; mais il les fit chasser de sa présence. Le roi en vint à ce point que les évêques eux-mêmes, qui pourtant avaient livré la liberté de l'Église au roi furent obligés de réclamer l'appui d'Anselme. Après avoir subi tous les genres d'épreuves, le courageux pontife devait connaître tous les genres de réparations : six évêques, parmi lesquels se trouvaient les trois prévaricateurs dont il est parlé plus haut, et qui avaient falsifié les pièces du procès qui se jugeait dans la ville éternelle, écrivirent à l'éloquent champion de l'Église pour implorer son assistance : « Il n'y a plus de pain pour nous, disaient-ils, lève-toi comme Mathathias... Tes enfants combattront avec toi ; nous sommes prêts, non seulement à te suivre, mais même à te précéder si tu le commandes... Nous te promettons, dans la nouvelle lutte qui va s'ouvrir, de ne consulter que les intérêts de Dieu et non les nôtres². » Anselme leur répondit : « Je plains vos souffrances, mais je vous félicite surtout de la constance épiscopale que vous me promettez d'avoir. Vous voyez enfin à quoi vous ont réduits

1. Erat ergo miseriam videre.

2. Ipsi episcopi qui semper libertatem Ecclesiæ et Anselmum cum principe deprimere nisi sunt.... EADM., 73.

3. Sustinuimus pacem et ipsa longe recessit.... Exsurge ut o senex ille Mathathias.... Nos enim jam in hac causa non quæ nos sed quæ Dei sunt quærimus. *Ep.* III, 121.

« vos complaisances, pour ne rien dire de plus ¹.
 « Mais je ne puis vous rien répondre de précis,
 « jusqu'au retour de nos envoyés de Rome, car le
 « roi ne me veut supporter en Angleterre qu'autant
 « que je consentirai à violer les décrets apostoli-
 « ques. » Néanmoins, Anselme écrivit encore au
 roi pour lui représenter qu'il était inouï qu'un
 prince voulût usurper le droit des évêques, en
 infligeant à des prêtres des peines temporelles
 pour crimes commis contre les lois de l'Église :
 le primat ajoutait que la connaissance et la puni-
 tion de tels délits ressortissaient à sa juridiction
 et qu'il ne pouvait lui suffire qu'on lui restituât ses
 possessions territoriales et ses revenus sans lui
 restituer son autorité spirituelle². Henri lui pro-
 mit satisfaction tout en prétendant qu'il n'avait agi
 que dans l'intérêt de l'archevêque.

Les envoyés de Rome revinrent enfin, au prin-
 temps de 1106. C'étaient toujours Guillaume Ware-
 wast pour le roi, et, pour Anselme, le moine Bau-
 donin, qui avaient reçu mission de débattre ce
 long procès entre la royauté despotique d'Angleterre
 et l'antique liberté de l'Église³. Ils étaient chargés

1. Bonum est et gratum mihi quia tandem cognoscitis ad quid vos perduxit, ut mitius dicam, vestra patientia. *Ep.* III, 122.

2. Quod hactenus inauditum et inusitatum est in Ecclesia Dei de ullo rege et de aliquo principe.... Plus sum episcopus spiritali cura quam terrena possessione. *Ep.* III, 109.

3. Pro causa quæ inter regem Anglorum et me, imo inter illum et libertatem Ecclesiæ pro qua sum exul.... et spoliatus. *Ep.* IV, 48.

de remettre à Anselme la sentence du pape qui, sans céder, voulut répondre à la soumission du roi par quelque condescendance : « Celui qui tend la main à un homme couché ne le peut faire qu'en s'inclinant ; mais, quelque bas qu'il s'incline, il ne perd pas pour cela sa taille native¹. » Le saint-père maintint la prohibition des investitures, mais il autorisa Anselme à absoudre et à ordonner ceux qui feraient hommage au roi, jusqu'à ce que, la grâce de Dieu opérant, l'archevêque eût réussi à persuader au prince de renoncer à une prétention si déraisonnable².

Anselme, qui ne demandait qu'à obéir au droit, ne s'opposa point à cette concession provisoire et n'insista pas sur la question de l'hommage, quoique cette formalité eût été, en même temps que l'investiture, interdite aux conciles de Clermont et de Rome par Urbain II³. Le roi alla trouver le prélat au Bec; ils y fêtèrent ensemble l'Assomption, et scellèrent leur réconciliation. Le roi renonça à sa taxe arbitraire sur les curés, aux revenus des églises vacantes, au cens que Guillaume le Roux avait

1. Qui enim stans jacenti ad sublevandum manum porrigit nunquam jacentem eriget nisi et ipse curvetur.... Statum tandem rectitudinis non amittit.

2. Donec per omnipotentis gratiam ad hoc omittendum cor regium tue prædicationis imbribus molliatur.

Cette lettre est du 23 mars 1106.

3. Le roi tenait surtout aux hommages. V. la lettre d'Anselme à Hugues de Lyon. *Ep.* III, 123, sur ce sujet, et la réponse de Hugues

imposé à toutes en général. Anselme retourna ensuite en Angleterre, après un second exil de plus de trois années; il fut accueilli par des transports de joie: la reine Mathilde, qui voyait enfin ses vœux exaucés, alla au devant du primat dont elle avait fait préparer le logement. Les agents du fisc disparurent aussitôt des églises et des monastères.

Anselme
retourne
en Angleterre
après
trois ans d'exil.

Henri était resté en Normandie: il y remporta peu après la victoire éclatante de Tinchebrai, qui le rendit maître du duché et de la personne de son frère. La voix publique attribua cette victoire à la réconciliation du roi avec le primat¹. Au concile de Londres (1^{er} août 1107) les clauses du traité furent solennellement débattues entre Henri, les évêques, les abbés et les barons. Il s'y trouva plus d'un courtisan et plus d'un clerc mal famés, pour pousser le roi à revendiquer, comme un droit, à l'exemple de son père et de son frère, les investitures par la crosse; mais les dispositions des principaux conseillers du prince avaient subi un heureux changement. Warewast lui-même était revenu de son dernier voyage de Rome tout dévoué à la cause de la liberté de l'Église². Le comte de Meulan, frappé d'excommunication, puis éclairé,

1. Igitur ob pacem quam rex fecerat cum Anselmo hac victoria eum positum multi testati sunt. EADM., 76. Robert ne valait guère mieux que Henri, en ce qui touchait aux droits de l'Église, d'après les plaintes d'Yves de Chartres contre lui.

2. Erat enim tunc jam ad libertatem Ecclesie Dei cor habens. EADM., 75.

sous le coup de cette sentence, par les remontrances vigoureuses d'Yves de Chartres¹, s'était rapproché du Pape et d'Anselme, et avait obtenu de rentrer dans la communion des fidèles, sous la condition qu'il pousserait le roi à se soumettre aux décisions du saint-père². Le ministre tint parole et se montra depuis, dans le conseil du roi, l'ardent défenseur des libertés ecclésiastiques³.

Le roi
are que nul
on royaume
e recevra
un laïque
investiture
par
a crosse
ar l'anneau.

Déterminé par ses avis et par ceux de Raoul de Rivers⁴, le roi proclama, devant Anselme et devant le peuple transporté de joie⁵, qu'à l'avenir personne ne recevrait de la main du prince ou de quelque autre laïque que ce fût, l'investiture d'un évêché ou d'une abbaye, par la crosse et l'anneau⁶ : et Anselme déclara, de son côté, qu'on ne refuserait la consécration à aucun prélat qui aurait rendu hommage au roi⁷, comme lui-même avait cru le devoir faire sous Guillaume.

Le roi pourvut ensuite, d'après les mêmes règle-

1. Yvox. *Epist.* 154 ed. Juret.

2. *Ep.* III, 110; IV, 75.

3. EADM., 78. Vers cette même époque, il introduisit à Neulan des moines du Bec. MABILL., *Ann.*, l. LXX, c. 9.

4. *De Redueris* ? Anselme, dans sa lettre à Pascal, leur rend à tous deux le même témoignage.

5. Astante multitudine. EADM., 76. PETR. BLES, *in contin.* INGERLUM, p. 126.

6. Ut ab eo tempore in reliquum nunquam per dationem baculi pastoralis vel annuli quisquam episcopatu vel abbatia per regem vel quamlibet laicam manum investiretur in Anglia. EADM., 76.

7. On voit, par plusieurs exemples (EADM., 79), que les nouveaux évêques prétaient hommage au primat comme au roi.

ments, et d'après l'avis d'Anselme et des barons, aux églises d'Angleterre, restées vacantes et à plusieurs de celles de la Normandie, qui se trouvaient dans le même cas. Anselme sacra en un jour cinq évêques parmi lesquels se trouvaient Guillaume de Winchester et Remelin de Hereford, qui, comme lui et à cause de lui, avaient subi la disgrâce et l'exil, pour avoir fait opposition aux volontés du roi.

Ainsi donc le vieux moine avait vaincu. La **vielle** brebis, comme il disait de lui-même, avait **fini** par l'emporter sur les taureaux indomptés **attelés** avec elle à la charrue du gouvernement de **l'Angleterre**. Le roi Roux et le roi Beauclerc avaient **en** vain dressé contre le primat toutes les batteries **de** la violence et de la politique. Le vieux moine, **sans** reculer d'un pas, avait survécu à l'un et **amené** l'autre à composition.

Bellicieux barons, clercs rusés, plaideurs infatigables, évêques serviles et prévaricateurs, tous avaient échoué, comme les rois dont ils étaient les dociles instruments. Il avait fallu se décider à déposer les armes de Guillaume le Conquérant aux pieds du religieux étranger qui, jeune encore, avait su, par sa seule présence, contenir le prince normand. Quatorze années de luttes, de persécutions, d'exil, de spoliations, d'intrigues, de mensonges, de bassesses et de cruautés, n'avaient point épuisé l'héroïque vieillard : il avait tout enduré, à peine

appuyé par les conseillers du pape, trahi par ses collègues dans l'épiscopat, sans qu'une seule fois aucune épée eût été tirée pour sa défense. Il faut dire que cette question en litige, bien que sérieuse, était si peu claire que la sagesse moderne a osé la déclarer presque aussi puérile qu'inintelligible.

Au dernier jour de la bataille, Anselme disait encore, tout comme au début de la lutte : « J'aime mieux mourir, ou croupir tant que je vivrai, dans l'exil et la misère, que de voir souiller l'honneur de l'Église de Dieu pour ma cause et par mon exemple¹. » La victoire resta, comme c'était justice, à l'archevêque de Cantorbéry, sinon complète, du moins éclatante, considérable², populaire.

1. *Malo mori et quandiu vivam omni penuria in exilio gravatam quam ut videam honestatem Ecclesiae Dei, causa mei aut meo exemplo, ullo modo violari.* Recommandation donnée à son agent à Rome en 1106. *Ep.* iv, 48.

2. Telle était, du moins, l'opinion d'Eadmer, esprit très-peu porté à la concession (*Victoriam de libertate Ecclesiae, pro qua diu laboraverat, Anselmus adeptus est*, p. 25), et du cardinal Hugues de Lyons, le plus zélé champion de l'Église et l'instrument dévoué de Grégoire VII : *Comperio quod illud propter quod assequendum tantopere hactenus laborastis.... per Dei gratiam jam tandem ex magna parte assecuti estis.* *Ad Ans. Ep.* iii, 124. Il le supplie de ne pas tenir ferme sur les questions de l'hommage. L'historien gallican Saint-Marc *« Pascal, dans sa lettre, n'accordait pas au roi le droit d'obliger les évêques et les abbés à lui rendre hommage de leurs fiefs : il conseilla seulement à l'archevêque de ne pas consacrer ceux qui se trouvaient avoir rendu cet hommage, et le charge de persuader au roi de ne le plus exiger. Par là, le décret d'Urbain II subsistait sans atteinte.... Ainsi Rome parut, dans cet accommodement, consentir à céder, et ne recula point cependant. »* *Hist. d'Italie*, t. IV, p. 969.

Le fait seul d'une pareille lutte et sa durée devait être pour l'Église un véritable triomphe : en effet, elle était glorifiée non-seulement parce que le traité de Londres était le premier exemple, depuis le commencement de la lutte entamée par Grégoire VII, d'une concession faite par un adversaire vaincu; non-seulement parce que le plus puissant des rois de l'Europe renonçait aux symboles dont ne voulait pas se départir l'empereur d'Allemagne; non-seulement parce que les évêques prévaricateurs étaient réduits à implorer l'absolution, et les évêques fidèles admis à recevoir la consécration des mains du plus fidèle des champions du saint-siège; mais elle triomphait, surtout, par la leçon que donnaient au monde contemporain, pour être léguée à la postérité catholique, l'héroïque patience, l'invincible douceur, l'indomptable énergie d'un pauvre moine d'Italie, qui, abbé en Normandie, puis primat en Angleterre, avait rempli tout l'Occident de l'éclat de sa gloire et du renom de son courage. Sans doute, même après l'abandon des investitures, l'influence de la couronne sur les élections resta prépondérante; mais il était impossible que cet abandon même ne rendît pas à la fois aux chapitres et aux monastères le sentiment de leurs droits, aux rois la conscience de la terrible responsabilité qui pesait sur eux¹.

La
longue résistance
d'Anselme
contre
le despotisme
royal
est une gloire
pour
l'Église.

1. « In personis eligendis nullatenus propria utitur voluntate, sed religiosorum se penitus committit consilio », écrivait Anselme au pape

Anselme ne survécut que peu de temps au concile de Londres. Il consacra le reste de sa vie à guérir les plaies faites au pays pendant la lutte de l'Église et de la couronne. Il s'associa aux mesures prises par le roi pour réprimer les faux monnayeurs ainsi que les odieuses oppressions dont les agents royaux accablaient le peuple. Le roi l'appuya énergiquement dans ses résolutions pour la réforme de la discipline, le rétablissement du célibat et le maintien des droits de la primatie de Cantorbéry, méconnus par la métropole d'York¹. Pendant ses absences d'Angleterre, Henri confiait à Anselme le gouvernement du royaume et de sa famille². Par l'une de ses dernières lettres l'archevêque prévenait le pape Pascal que le roi d'Angleterre s'étonnait de ne pas voir le chef de l'Église excommunier le souverain de l'Allemagne, au sujet des investitures maintenues dans l'empire. L'archevêque, à ce propos, conseillait au souverain pontife de ne pas détruire d'un côté ce qu'il avait édifié de l'autre³.

en 1108. *Ep.* III, 181. Rex antecessorum suorum usu relicto, nec personas quæ in regimen Ecclesiarum sumebantur per se elegit, nec, etc. *EADM., Vit. Anselm.*, 25. Electiones prælatorum omnibus legiis libere concessit. *PETR. BLESENS. in contin. INGULPH.*, p. 126. M. Franck et même le docteur Lingard prétendent qu'il n'y eut aucun changement essentiel. Le *British critic* a victorieusement réfuté cette assertion, t. 32, p. 122, 26. Nous renvoyons une dernière fois à ce recueil comme la meilleure appréciation que nous connaissions des résultats de cette lutte.

1. *EADM.*, 78 à 84.

2. *Ep.* IV, 93.

3. Ideo minatur sine dubio se resumpturum suas investituras, *quo*

Le fidèle ami d'Anselme, Gondulphe de Rochester, précéda le primat dans la tombe, et ce fut Anselme qui célébra ses obsèques¹. Atteint lui-même, depuis plusieurs années, de maladies fréquentes et très-douloureuses, le saint vieillard n'en persévérait pas moins dans la pratique de l'oraison et des austérités monastiques. Petit à petit il tomba dans un affaissement complet, et, au commencement de la semaine sainte de l'an 1109, il était à toute extrémité. Les souverains du moyen âge avaient coutume de tenir cour plénière à Pâques et d'y présider, couronne en tête. Le matin du jour des Rameaux, un moine dit au primat : « Père, il nous semble que vous allez quitter le siècle pour vous rendre à la cour pascale de votre Seigneur². — Je le désire, répondit Anselme; cependant, je lui serais reconnaissant, s'il voulait bien me laisser encore parmi vous assez longtemps pour terminer un travail que je roule dans mon esprit sur l'origine de l'âme³. » Lorsque l'agonie com-

L'évêque
Gondulphe,
de Rochester,
précède Anselme
dans la tombe.
Dernières
maladies
du primat;
immensité
de ses travaux.
Sa mort
et sa gloire.

*nam ille suas tenet in pace.... Rex enim noster diligenter inquit
Quod de illo rege facitis. Ep. III, 182.*

1. Et monachus, non ut episcopus mori cupiens, in domum infirmorum se deferri jussit, ut inter monachorum manus spiritum redderet. *MAILL., l. LXXI, c. 69.*

2. Domine Pater.... ad paschalem Domini tui curiam, relicto sæculo, vadis. *EADM., 25.*

3. Verum si mallet me adhuc inter vos saltem tamdiu manere, donec questionem quam de animæ origine mente revolve, absolvere possem, gratus acciperem, eo quod nescio utrum aliquis eam me defuncto sit absoluturus.

mença, l'on coucha le moribond sur un cilice et sur des cendres. Il y rendit le dernier soupir, entouré de ses moines, le mercredi saint 21 avril 1109, à l'âge de 76 ans. Le dernier vœu du prélat, son regret de ne pouvoir finir une étude philosophique, ne peint-il pas au vif l'actif esprit et le ferme caractère de l'immortel philosophe? L'histoire n'offre pas un autre exemple d'un homme mêlé à des luttes si multipliées, si terribles, et restant néanmoins dévoué à des spéculations métaphysiques qui semblent exiger le repos intérieur et la calme uniformité de la vie extérieure¹. Au milieu de tant de luttes et d'embarras, Anselme menait de front ses recherches théologiques et philosophiques et une correspondance immensément étendue. La droiture et la simplicité de l'âme doubleraient sans doute les forces de l'intelligence chez un tel homme. Sa pensée était aussi vaste que son courage indomptable. La sollicitude pour le bien des âmes individuellement ne le cédait en rien, chez lui, au zèle le plus ardent pour les grands intérêts de l'Église universelle. Au plus fort de tribulations de toutes sortes, Anselme dirigeait, avec la plus scrupuleuse attention, la conduite de sa sœur, de son beau-frère, de son neveu qu'il eut le bonheur de conquérir à la vie religieuse².

Travaux
raordinaires
d'Anselme
aux
rnières jours
de sa vie.

1. Depuis son retour d'exil, il avait composé un traité sur l'accord du libre arbitre avec la grâce, la présence divine et la prédestination.

2. Voir ses lettres touchantes à sa famille. *Ep.* III, 63, 66, 67, etc.

Avec la tendresse de cœur dont son époque possédait le secret, il ne se renfermait ni dans la sphère étroite de la famille ni dans celle d'une Église particulière. Il gouvernait la conscience d'une foule de femmes pieuses, de moines, d'étrangers¹. Il écrivait tantôt à l'archevêque de Lund, en Danemarck, pour l'éclairer sur des points de discipline²; tantôt à l'évêque de Saint-Jacques, en Galice, pour lui promettre ses prières contre les Sarrasins³; tantôt à l'évêque de Naumbourg, en Allemagne, pour lui reprocher de suivre, en opposition contre le saint-siège, le parti du successeur de Néron et de Julien l'Apostat⁴. Il intervenait auprès des rois d'Irlande et d'Écosse dans l'intérêt du droit et des mœurs⁵. Il envoyait à la grande comtesse Mathilde des prières et des méditations⁶; il guidait les pas de la comtesse Ida de Boulogne dans la voie de la perfection, et, chaque

¹ - Voir *Epist.*, *passim*, surtout l. III, 135, 137, 138. Dans cette dernière on trouve cette belle pensée : Vita præsens via est. Nam quam homo vivit, non facit nisi ire; semper enim aut ascendit, aut descendit. Aut ascendit in cœlum, aut descendit in infernum.

² . *Epist.*, IV, 90 et *suppl. Ep.*, 10, ed. Gerberon.

³ . *Ep.* IV, 19.

⁴ . *Ep.* III, 134, en lui envoyant une consultation sur la différence entre l'Église romaine et l'Église grecque. Cet évêque de Naumbourg est le même Valéran dont nous avons vu plus haut le plaidoyer imperialiste, adressé au comte Louis de Thuringe. Il se convertit et devint secrétaire du collège des cardinaux : il en fit part à Anselme, et le félicita, en lui envoyant un second opuscule.

⁵ . *Ep.* III, 132, 142, 147.

⁶ . Vid. *supra*.

jour, disait-il, il la contemplait en souvenir¹. . . nord, il recommandait au comte des îles Orca le soin des âmes de ses sujets²; au midi, il prêchait au marquis Humbert le respect des droits maternels de l'Église³. Il félicitait le comte Robert de Flandre d'avoir renoncé spontanément aux investitures, et de s'être ainsi mis à part de ceux qui désobéissant au vicaire de Pierre, ne pouvaient compter dans le troupeau que Dieu lui avait confié. « Que ceux-là cherchent, disait-il, quelque autre porte du ciel, car ils n'entreront certainement pas par celle dont l'apôtre saint Pierre tient les clefs⁴. » Puis, franchissant les mers, la penne du pontife allait saluer la nouvelle royauté chrétienne, qui s'élevait près du saint sépulcre affranchi, et rappeler au roi Baudouin de Jérusalem la vérité trop oubliée : « Dieu n'aime rien plus que le monde que la liberté de son Église ! Il ne veut point d'une servante pour épouse⁵. » Ces paroles étaient en quelque sorte la devise du grand moine qui a été regardé, pendant sa vie, comme la fleur

1. Charissima, vos salutat mea epistola, sed quotidie vos mea memoria. *Ep.* III, 56. — V. en outre, l. II, 24, 27; l. III, 18,

2. *Ep.* IV, 92.

3. *Ep.* III, 65.

4. Quærat igitur ille alias regni cœlorum portas : quia per illas intrabit quarum claves Petrus apostolus portat. *Ep.* IV, 13.

5. Nihil magis diligit Deus in hoc mundo quam libertatem Ecclesiæ suæ.... Liberam vult esse Deus sponsam suam, non ancillam. *Ep.* IV, 9.

honnêtes gens du moyen âge, comme le héraut du Tout-Puissant¹, qui lui devait donner, pour cinquième successeur à Cantorbéry, saint Thomas Becket, le martyr du treizième siècle.

1. Flos bonorum.... heros sacer. ORDER VIT., l. XI, 859. Très-peu de temps après sa mort, il devint l'objet d'invocations habituelles dans les cas de danger. Voir l'exemple du comte Roger de Montgomery, cité par Eadmer, p. 214, in *suppl. ad calc.*, ed. Gerberon.

CHAPITRE VII

Lutte de l'Église contre les mauvaises passions des rois.

Concile de Poitiers rassemblé pour condamner le roi de France.

Héroïsme de Bernard, abbé de saint Cyprien, de Robert d'Abriss et du légat Jean. — Repentir et pénitence du duc d'Aquitaine.

Énergie indomptable d'Yves de Chartres. — Sa franchise hardie dans ses relations avec le pape. — Modération et fermeté

d'Yves de Chartres dans la lutte entre les deux pouvoirs. — Il ose faire des représentations au pape. — Ce que devinrent Jérusalem

et les Croisés après la mort de Godefroy de Bouillon. — Bohémond prince d'Antioche, épouse la fille du roi de France et prêche

Croisade à N.-D. de Chartres, puis en Espagne et en Italie.

Concile de Poitiers où le moine Bruno et Bohémond, prince d'Antioche, prêchant la Croisade. — Influence des moines de la Grande

Sauve sur la chevalerie d'Espagne.

On a vu, pendant l'exil d'Anselme, quelle sympathie le roi Philippe de France témoignait au pontife persécuté. Il serait difficile de déterminer dans quelle mesure se mêlait à la sympathie royale le sentiment jaloux que devait naturellement inspirer au monarque français la position d'un prince qui, étant à la fois son rival comme roi d'Angleterre et possesseur du duché de Normandie, sur le continen

était beaucoup plus puissant que son suzerain. Toutefois, avant d'offrir un asile au primat « défenseur et victime de la liberté de l'Église », Philippe avait dû se courber lui-même sous la verge maternelle de cette Église. On se rappelle comment, emporté par sa passion pour la comtesse d'Anjou, le roi de France, d'abord excommunié au concile de Clermont, puis absous après s'être séparé de sa maîtresse, était retombé dans l'adultère public ; on n'a pas oublié avec quelle énergie Yves de Chartres avait dénoncé le scandale. Dès son avènement, Pascal II avait en effet chargé deux cardinaux légats, Jean et Benoît, d'aller juger de nouveau cette grande cause. Yves félicita tout d'abord l'un des prélats de s'être abstenu de toute communion avec le roi, à la différence d'autres évêques qui n'avaient pas craint de le couronner, depuis la mort du pape Urbain II, comme si la justice était morte avec celui qui devait en être le héraut¹. D'accord avec Yves, les prélats convoquèrent un concile à Poitiers, afin de siéger hors des contrées directement soumises au roi, et où l'on n'aurait pu sans scandale faire entendre certaines dépositions des témoins². Le concile se célébra à l'octave de la Saint-Martin de

Concile
de Poitiers,
rassemble
pour condamner
le
roi de France.

1. Quidam Belgicæ provinciæ episcopi.... tanquam mortuo præcon-
stituz, justitiam mortuam esse crediderunt. IVON., CARNOT. Ep. 84.

2. Quia si intra Belgicam vel Celticam celebraretur multa premi
silenzio oporteret.... quæ ventilata scandalum generarent.... pressa
vero silencio tanquam verbo Dei alligato, legationis tuæ auctoritati
plurimum derogarent. *Ibid.*

l'an 1100, en présence d'un grand nombre d'évêques et d'abbés¹. Après la déposition de l'évêque d'Autun, convaincu de simonie, et après avoir réglé diverses affaires, on en vint à celle du roi. Philippe avait conjuré le duc Guillaume d'Aquitaine, comte de Poitou, d'empêcher, à tout prix, qu'on prononçât l'excommunication contre lui dans une ville qui relevait de son autorité². Or, Guillaume devait être d'autant plus porté à se rendre au vœu du prince, que sa propre conduite était encore plus scandaleuse que celle de son suzerain, et qu'il devait craindre un châtiment analogue³. Le légat Jean comprenait tout le danger d'une telle situation; chaque soir on le voyait agenouillé et priant, dans l'église de saint Hilaire, le grand évêque qui avait si noblement tenu tête à un empereur arien. La veille du grand jour

1. Il y en avait quatre-vingts, suivant Hugues de Flavigny, et quarante selon Gaufridus Grossus, *Vit. Bernardi Tironensis*.

2. Velocius direxerat hortans et contestans ne hoc fieri permitteret in urbe sua, quæ de ipsius regno erat. *Append. ad Vit. B. Hierii. Script. rer. Gallic.* t. XIV, p. 108. Fleury et les bénédictins désignent ce prince sous le titre de Guillaume VII comme comte de Poitiers, sous celui de Guillaume IX, comme duc d'Aquitaine. Il fut père de Guillaume X, dernier duc d'Aquitaine, dont la fille Éléonore porta cet héritage successivement à Louis VII et à Henri II. Il était célèbre par son esprit caustique, son talent poétique et son amour désordonné des femmes. V. GRILL. DE MALMESBURY, l. V, p. 170.

3. Totius pudicitie et sanctitatis inimicus. timens ne similem videlicet pro criminibus actis pateretur. GARR. GROSS., *Vit. Ber. Tir.*, l. c. Il faut dire que tous les contemporains ne le traitaient pas si sévèrement : l'abbé Geoffroy de Vendôme le loue ouvertement, Mabillon doute de tous les excès qu'on lui impute. *Ann. Bened.* l. LXX, n. 157.

Jean avait conjuré, avec larmes, l'illustre patron de l'Eglise de Poitiers de lui venir en aide dans la lutte du lendemain. Or, au moment où il s'endormait en priant avec ardeur, saint Hilaire lui était apparu et avait promis de l'assister et de le faire triompher de tous les ennemis de la foi¹.

Cependant, le jour d'après, tandis qu'on lisait les actes du procès, on vit tout à coup le comte de Poitiers entrer dans le concile, entouré d'une bande de soldats furieux comme lui², et qui, interrompant la lecture, dit à haute voix : « Le roi mon seigneur m'a mandé que vous vouliez l'excommunier, à sa honte et à la mienne, dans cette ville que je tiens de lui³. Il m'a donc ordonné de ne pas le souffrir, en raison de la féauté que je lui dois, et je viens vous défendre d'entreprendre rien de pareil. »

Comme le comte joignait à ces paroles la menace de faire main basse sur tous ceux qui désobéiraient⁴, plusieurs prélats se rangèrent de son côté⁴ ;

1. *Ibi vigiliis et orationibus sedulus instabat, donec media fere nocte ad hospitium remearet.... Nocte vero illa prolixius et propensius cum lacrymis orabat.... cum in medio precum suarum obdormire cœpisset ... Ne timeas, carissime frater.... quoniam in concilio cras ero tecum....*

2. *Nimio furore succensus, jussit omnes illos depredari, flagellari, occidi. GAUF. GROSS., l. c. Cum primam causam legunt.... advenit tanquam furibundus, magna caterva stipatus suorum.... multumque vociferans, in hæc verba prorupit.... Scr. rer. Franc., t. XIV, p. 108.*

3. *Ad dedecus ipsius et meum in hac urbe quam ab ipso habeo. Ibid.*

4. *FLEURY, l. LXV. n. 8.*

tout le monde était effrayé, surtout les évêques et les abbés du domaine royal¹, qui s'échappèrent de l'assemblée, suivis par beaucoup d'autres assistants².

Mais, dans le désarroi, deux religieux, Bernard, qui venait d'être élu abbé de Saint-Cyprien, à Poitiers même, et Robert d'Arbrissel, le futur fondateur de Fontevrault, restèrent impassibles au milieu de tous les dangers³. Le légat Jean, ancien moine de Pavie⁴, le légat, plus intrépide que nul autre, arrêta les pères, en s'écriant : « Quand le seigneur
« comte se montre si fidèle aux ordres de son roi
« temporel, combien plus ne devons-nous pas,
« nous, obéir aux ordres du Roi céleste, dont nous
« sommes les vicaires ! Que les mercenaires s'ef-
« frayent et s'enfuient devant le loup ; mais que les
« bons et vrais pasteurs restent ici, avec nous, et
« sachent endurer la persécution pour la justice⁵. »
Puis, se retournant vers le comte, Jean lui dit à
haute voix : « Le bienheureux Jean-Baptiste a eu la
« tête coupée par Hérode, dans des circonstanc^{es}
« analogues ; moi aussi, je suis prêt à laisser tra
« cher la mienne par toi, si cela te convient. »

1. Cum episcopis et abbatibus de proprietate regis. *Scr. Franc.*, l. c.

2. Pontifices et abbates omnes huc illucque diffugiunt. *Gros.*, l. c.

3. Immobiles constantesque perstiterunt. *Ibid.*

4. FLEURY, l. LXV, c. 10.

5. Si dominus comes iste sui regis, utique terreni, mandata. Paveant igitur et fugiant mercenarii ad adventum lupi, maneant nobiscum qui sunt boni et veri pastores.... *Ibid.*

Rare courage
de Bernard
abbé
de Saint-Cyprien,
de
R. d'Arbrissel
et du légat.

Puis, tendant le cou : « Frappe, si tu l'oses, dit-il, « je suis prêt à mourir pour la vérité¹. »

Le duc Guillaume vivait en un temps où le courage d'un prêtre était compris et où « quelque « lumière venait toujours d'en haut » ; il se reconnut donc vaincu, et sortit à la hâte de l'église pour ne pas assister à l'excommunication de son suzerain².

Le légat reprit alors la parole et dit aux Pères : « Ne craignez point les menaces du prince, car « son cœur est entre les mains de Dieu, qui ne « permettra pas qu'on sévisse contre aucun de « vous rassemblés ici en son nom. D'ailleurs, sachez « que nous avons pour appui, dans cette lutte, le « B. Hilaire, patron de la ville. Cette nuit même, « le saint m'est apparu, et il m'a annoncé qu'il com- « battrait avec nous et que nous triompherions³. »

Ces paroles ramenèrent la paix et la confiance ; on apporta des cierges allumés, pour les éteindre au moment où serait prononcée la sentence d'excommunication, qui fut promulguée, sans autre opposition, contre le roi et contre Bertrade. Mais la démarche du duc avait excité les esprits contre le concile : la foule s'était amassée et le tumulte augmentait toujours. Au milieu des acclama-

1. *Conversus ad comitem, voce clara ait : B. Joannes.... et ego non refugio me propter hoc decollari, si volueris ; et extendens colum : Percute, inquit, si audes, quia præsto sum.... Ibid.*

2. *Ocius concilium exit, ne regem audiret excommunicari. Ibid.*

3. *Habemus nobiscum in hoc conflictu præsentem et socium B. Hilari- larium.... sicut ipse mihi dixit hesternæ nocte. Ibid.*

tions par lesquelles se terminent de pareilles assemblées, un homme du peuple, qui se tenait aux galeries supérieures de l'église, lança contre les cardinaux-légats une pierre qui ne les atteignit point, mais qui alla casser la tête à un clerc de leur suite. La vue du sang versé dans l'église augmenta l'excitation et le tumulte. Alors, les deux légats ôtant leurs mitres, restèrent tête nue afin de montrer qu'ils ne craignaient ni les pierres qu'on pourrait encore leur lancer, ni la mort sous quelque forme qu'elle leur vînt¹. Tant de calme et de courage finirent par désarmer les fureurs de la foule et bientôt on vit le duc lui-même venir confesser sa faute. Prosterné devant les cardinaux, il leur demanda pardon, et jura de ne plus enfreindre la liberté de l'Église à l'avenir². L'année suivante, en effet, il partit pour la croisade où se rendait aussi Eudes, ce duc de Bourgogne que le regard de saint Anselme avait arrêté dans sa violence, vainc dans sa révolte contre les lois divines, et poussé vers la croisade, comme le duc d'Aquitaine, par l'irrésistible ascendant du génie catholique.

Quant au roi Philippe, la terrible sentence produisit sur lui l'effet accoutumé; elle lui fit com-

1. Manent columnæ Christi immobiles, mortem intrepidi aperientes, et ad saxa volantia, mitris ablatis, capita nuda retegentes. Hec FLAVIUS. *Chron. Virdun.*, Ser. rer. Franc., t. XIII, p. 626.

2. Prostratus in terra coram cardinalibus, culpam confitebatur et veniam postulabat.... se talia non commissurum cum juramento pollicetur. *Append. ad Vit. S. Hilar.*, l. c.

prendre qu'il ne comptait plus dans l'Église. Étant venu peu après à Sens, avec Bertrade, toutes les églises se fermèrent pendant les quinze jours qu'ils y passèrent. Bertrade, irritée, envoya briser la porte d'une des chapelles où la messe devait être dite par un prêtre qui avait eu la lâcheté d'obéir¹. Philippe furieux, fit publier qu'il irait à Rome, et qu'il saurait bien obtenir du pape l'absolution de la sentence dont les légats l'avaient frappé, comme cela s'était déjà fait sous Urbain II. Mais Yves de Chartres crut devoir prévenir le pape de ce qui se tramait : « Soit qu'il vienne, soit qu'il en-
 « voie, écrivit-il à Pascal, ayez soin, pour vous et
 « pour nous, de le serrer ferme sous les chaînes
 « et les clefs de saint Pierre². Que si, après avoir
 « été absous, il retournait à son vomissement,
 « comme cela lui est arrivé déjà, que tout de suite
 « il soit renfermé sous les mêmes clefs, lié par les
 « mêmes chaînes, et qu'il en soit donné connais-
 « sance, par des lettres de votre main, à toutes les
 « Églises. C'est ainsi seulement que vous échapperez
 « à la dent des critiques, et que vous satisferez à
 « la justice. Mais si, par hasard, Dieu ramenait son
 « cœur au repentir, souvenez-vous de nous qui
 « avons porté le poids du jour et de la chaleur,
 « et faites-nous part de la consolation, puisque

1. FLEURY, l. LXV, c. 28.

2. Cavete et nobis et vobis ut semper clavibus et catenis Petri fortiter teneatur. IVON., *Epist.* CIV.

« nous avons eu une si grande part à la trinité ¹. »

Philippe ne mit point sa menace à exécution, mais, vers le même temps, Yves dut s'élever contre un nouveau scandale du fait de ce prince. L'Église de Beauvais étant devenue vacante, on y avait élu pour évêque, à la recommandation du roi et de Bertrade ², un clerc de grande naissance, Étienne de Garlande, qui était fils du sénéchal de France et autrefois avait été chassé de l'Église par l'archevêque de Lyon, par suite d'un adultère public. Yves, plein d'une tendre sollicitude pour l'Église de Beauvais, dont il était sorti, dénonça aux légats Jean et Benoît, puis au pape lui-même, cette élection scandaleuse ³. Elle fut cassée à Rome, et la paroi saine du chapitre, de l'avis des seigneurs du diocèse élu, avec le consentement du peuple, un religieux nommé Galon, de naissance obscure, mais qui, outre qu'il était très-instruit et le disciple d'Yves, menait une vie la plus exemplaire ⁴. Les autres chanoines, gagnés par les présents de Garlande, protestèrent

1. Si forte absolutus fuerit, et ad vomitum reversus.... e vestimentis eisdem clavibus recludatur, eisdem catenis religetur. *Ibid.*

2. Voluntate regis et illius contubernalis suæ. *Iv. Ep. 87.*

3. *Ep. 87, 89, 94, 95.* On voit qu'Yves, tout en combattant l'élection d'Étienne de Garlande, avait eu la faiblesse de lui accorder une lettre de recommandation pour le pape, lettre assez équivoque, mais que le pape lui reprocha avec raison.

4. Consilio optimatum diocesis suæ et laude populi. *Ep. 104.* Quemdam religiosum. *Ep. 89.*

contre l'élection et dénoncèrent Galon au roi comme un élève d'Yves de Chartres et une créature du pape. Philippe et le jeune roi Louis¹ jurèrent que jamais ils ne le reconnaîtraient pour évêque de Beauvais : « Si un tel serment, écrivait Yves au pape, pouvait annuler une élection canonique, il n'y aurait plus désormais en France d'autre élection que des intrusions par violence ou par simonie². » L'évêque prit donc avec chaleur le parti de Galon, tant auprès du souverain pontife que de l'archevêque de Reims, et, se justifiant des objections qu'on faisait contre l'humble naissance de son protégé, « s'il plaît à Dieu, dit-il, de choisir, selon son usage, les humbles et les faibles pour confondre les forts, qui osera lui résister ? David n'était-il pas berger avant d'être roi, et Pierre pêcheur avant d'être prince des apôtres ? Dieu tire sans cesse les pauvres de la poussière et les place au faite des grandeurs, pour montrer qu'il n'a souci ni de la puissance ni de la sagesse d'ici-bas³. »

Energie
indomptable
de
Yves de Chartres

Saint Anselme écrivit aussi à Pascal⁴ en faveur de l'élu de Beauvais, qui, tenu éloigné de son diocèse par l'obstination du roi, alla chercher à Rome l'asile que devait lui garantir l'affectueuse protection

1. En rapprochant les deux ép. 105 et 144 d'Yves, on voit que le même serment fut fait par les deux rois.

2. Ep. 105.

3. Ut ostenderet quia apud eum mundi sapientia vel secularis potentia nullius sunt momenti. Ep. 102.

4. Ep. III, 69.

du primat d'Angleterre et du plus zélé des évêques de France. Le pape l'employa avec fruit comme légat en Pologne¹. A son retour à Rome, et lorsqu'il fut absent de France, il fut nommé évêque de Paris par le clergé et par le peuple, tout d'une voix. Le pape ne s'opposa point à cette translation, et, de son côté, Galon obtint du pape qu'il consentît à absoudre le roi, sous certaines conditions. Yves lui-même, au bout de quelque temps, réclama pour la cause du prince tous les tempéraments qui pouvaient être compatibles avec le salut de son âme. Un nouveau légat fut envoyé, et, après deux conciles tenus à Troyes (2 avril 1104) et à Beaugency (30 juillet), le roi fut définitivement absous à Paris le 2 décembre 1104, selon les règles prescrites par le pape.

En présence d'Yves, de Galon, de huit autres évêques, et d'une foule de clercs et de laïques, le roi, à genoux, tête nue, pieds nus, avec tout l'extérieur de l'humilité et de la dévotion, jurer sur l'Évangile de renoncer à ses relations illicites avec Bertrade, et de ne plus la voir qu'en présence de témoins non suspects. Bertrade fit le même serment. Tous deux furent alors réconciliés avec leur mère l'Église.

1. BARON., ann. 1104, c. — PAGI, *Crit. in eumd.*

2. Suggestendo dicimus non ducendo.... ut imbecillitati hominum amodo, quantum cum salute ejus potestis, condescendatis, et eam ram quæ ejus anathemate periclitatur, ab hoc periculo eruat. *Ep.* 144.

le saint prélat Lambert, évêque d'Arras, chargé par le pape de le représenter¹.

Yves se faisait remarquer dans toutes les contestations, comme dans l'administration générale des affaires de conscience, par son zèle pour la discipline et le bien des âmes. Consulté de tous les côtés, il était considéré comme la lumière et l'oracle de l'Eglise de France; ses réponses se distinguaient par le double caractère de la sagesse et de la justice². Il réprouvait l'usage des combats judiciaires³, poursuivait avec ardeur la réforme des abus dans les monastères comme dans toute l'Eglise⁴, et montrait surtout, dans toutes les affaires relatives à la pureté et à la liberté des mariages, une persévérante sollicitude pour les droits des femmes et le maintien des prohibitions ecclésiastiques à l'endroit des *alliances trop rapprochées*⁵.

1. Advenit rex satis devote et multum humiliter, nudis pedibus.... Peccatum et consuetudinem carnalis et illicitæ copulæ quam hactenus cum Bertrada exercui.... penitus et sine retractatione abjuro.... In presentia honorabilium clericorum et laicorum non parva multitudine inibi consistentium.... Taliter reincorporatus est rex Francorum S. catholice Ecclesiæ matris suæ. Ms. Igniacens. et Ms. Corbeiens. ap. LABBE, *Concil.*, tom. X, 668 et 742. — Cf. PAGI, *Critic.*, in 1104.

2. Voir la collection de ses épîtres, au nombre de deux cent quarante-sept, remises dans un ordre nouveau et publiées avec des notes, par JUNET, chanoine de Langres, et SOUCHET, chanoine de Chartres. In-fol. Paris, 1647.

3. Ep. 247, 252 et passim.

4. Ep. 70, 110 et passim.

5. Ep. 134, 166, 183, 221, 242, 243, etc.

franchise
d'Yves
Chartres
dans
relations
avec
souverain
pontife.

Quoiqu'il fût le plus ferme appui des papes légitimes, et, parmi les évêques de France, le plus dévoué au saint-siège, on remarque, dans toute sa correspondance avec les souverains pontifes, une énergique franchise et la liberté la plus complète. Il ne leur épargnait ni les conseils ni les remontrances. Il recommandait, par exemple, au pape Pascal de *dominer* par la vertu aussi bien que par l'autorité¹. « Ma conscience, lui écrivait-il, me dit que
« je suis le vrai fils sorti des entrailles mêmes de
« l'Église romaine; *ses scandales me brûlent; ses*
« tribulations sont les miennes, et les mauvaises
« langues qui la déchirent me brisent le cœur². » Il s'armait de cet amour filial pour reprocher au pape sa tolérance à l'égard de certains légats à esprit superficiel³; pour blâmer les appels trop fréquents⁴; pour réclamer contre la crédulité avec laquelle on accueillait à Rome les calomniateurs du clergé, et contre la protection qu'on y accordait à des rebelles⁵; pour critiquer avec sévérité la vénalité des

1. Paschali, summo pontifici, Ivo humilis Carnotensis minister, sicut auctoritate ita præeminere virtute. *Ep.*, 109.

2. Quoniam uterinum filium Romanæ Ecclesiæ, testante conscientia mea me esse cognosco, cum scandalizatur non possum non uri, cum tribulatur, tribulor, cum detractorum livido dente laceratur, disrumpor. *Ep.* 89.

3. *Ep.* 109.

4. Super quam et impunitam appellatorum licentiam. *Ep.* 219. Le cardinal Baronius répond à ce reproche avec justesse : « Aditus iste non potest nec debet ita occludi malis, ut non pateat bonis adversus malos. » *Ann.* 1104, c. 12.

5. Litteras a sede apostolica nescio quibus subreptionibus impetra-

amériers et autres officiers inférieurs de la cour romaine, lesquels prélevaient des droits sous tous les prétextes et jusque sur les plumes et le papier¹. « Je ne sais comment répondre à ces récriminations, » ajoutait le prélat, si ce n'est en citant cette parole de l'Évangile : *Faites ce qu'ils disent, et non ce qu'ils font*². » Il laissait voir que le silence des honnêtes gens sur ces sujets de scandale lui semblait une véritable prévarication. « Si la honte de mon père, disait-il, est de nouveau découverte, ce qu'à Dieu ne plaise, nous ne nous en moquerons pas, » comme des fils de perdition, mais nous cesserons de donner des avis inutiles. Que Votre Sainteté ne s'indigne pas de ce que je lui parle ainsi, comme un fils à son père, car il est beaucoup d'amis de la justice qui, s'apercevant qu'on a pardonné ou dissimulé trop de crimes, en arrivent à prendre le parti du silence, par désespoir³. »

as nobis deferunt ad pallendam malitiam suam vel defendendam obedientiam.... Ab ipsis columnis gratanter audiuntur cum vitam religiosorum aliquibus maculis respergere moliuntur. *Ep.* 110.

1. Cubicularios et ministros sacri palatii.... cum nec calamus nec charta gratis ibi (ut aiunt) habeatur. *Ep.* 135.

2. *Matth.*, xxiii, 3.

3. Si qua pudenda patris, quod Deus avertat, revelata fuerint... quia multos amatores justitiæ jam vidi propter remissa flagitiis... in silentium posuisse et a spe corrigendorum malorum plurimum efecisse. *Ep.* 89. On ne voit pas que le pape se soit jamais irrité de la rude franchise de ce langage, et le cardinal Baronius, cet ardent défenseur des droits de la papauté, dit en citant cette lettre même : *Has litteras dedit, tanto viro dignas, et cui scriberentur valde utilis.* » *Ann.* 1101, c. 10.

Tout en réclamant sans cesse la rigueur des lois ecclésiastiques contre les prévaricateurs, de quelque condition qu'ils fussent, Yves voulait que toutes les procédures fussent conduites avec la plus stricte observation des formes et des droits, en faveur de l'accusé. Déjà saint Grégoire VII avait flétri l'abus des excommunications extrajudiciaires, en répétant à l'évêque de Prague les paroles de saint Grégoire le Grand : « Celui qui lie des innocents souille entre ses mains le pouvoir de lier et de délier¹. »

Lorsque Rotrou, comte du Perche, qui avait envahi les terres d'un chevalier engagé dans la croisade² et, par conséquent, placé sous la protection du siège apostolique, se fut attiré l'excommunication que, par l'ordre du pape, l'archevêque de Sens avait fulminée contre lui, Yves, qui était l'un des suffragants du prélat, s'opposa avec persévérance à ce que la sentence fût promulguée avant que le comte eût fait entendre sa défense : « Je ne veux pas, disait-il, frapper quelqu'un sans l'entendre à la façon des assassins; je ne veux pas livrer Satan celui qui ne veut ni se dérober à la justice ni la mépriser³. » Il apportait la même conscience à l'octroi des absolutions aux pécheurs publics

1. Voir plus haut.

2. Hugues, vicomte du Puiset.

3. Nolo quemquam more sicariorum sine audientia punire.... *Epistola* 169. Rotrou trancha la question en en appelant directement au saint siège.

« Si j'étais forcé, écrivait-il à son métropolitain,
 « d'admettre à la réconciliation un impénitent, je
 « lui dirais publiquement : Voici le seuil de l'É-
 « glise visible, je te permets de le franchir, à tes
 « risques et périls ; mais je ne puis t'ouvrir ainsi
 « la porte du royaume des cieux¹. »

Ses actes dans la grande lutte de son siècle entre les deux pouvoirs furent toujours remarquables par leur modération. Quoique la nécessité de la défense l'ait condamné à être, pendant la plus grande partie du pontificat d'Urbain II, en guerre ouverte contre le prince dont il avait dénoncé les désordres et qui l'avait mis en prison pour se venger, il n'en avait pas moins conservé un affectueux respect pour la royauté française si dévouée au saint-siège. Mais, s'étant lui-même soumis à l'investiture royale, il lui répugnait de déclarer, avec Grégoire de sainte mémoire², que l'usage constituait une hérésie au même titre que la simonie³. Cependant, il finit par admettre et proclamer formellement, sur ce point, la doctrine de Grégoire et d'Urbain⁴. Mais il eût désiré

Modération
 sans faiblesse
 de
 Yves de Chartres
 dans la lutte
 entre
 les
 deux pouvoirs

1. Si aliqua dispensatione faciente cogere aliquem impœnitentem ad reconciliationem admittere.... Nolo te fallere : introitum hujus visibilis Ecclesiæ cum tuo periculo te habere permitto, sed januam regni cœlestis tali reconciliatione tibi aperire non valeo. *Ep.* 171.

2. Tempore beatæ memoriæ papæ Gregorii. *Epist.* 24.

3. *Epist.* 236 et passim.

4. De investituris Ecclesiarum quas laici faciunt sententiam præcedentium patrum Greg. VII et Urb. II, quantum in me est, laudo, confirmo. Quocumque autem nomine talis persuasio proprie vocetur,

servir de médiateur entre les deux forces rival et concilier, par la prudence, par l'indulgence par tous les tempéraments permis, leurs droits ciproques. « Quand la royauté et le sacerdoce sont d'accord, écrivait-il au pape, le monde marche mieux et l'Église fleurit et fructifie; mais lorsque la discorde les sépare, ce qui est fait ne peut plus se fortifier et la plus grande force est détruite¹. » Mais cet esprit de conciliation n'altérerait en rien, chez lui, la foi au droit, la puissance, à la suprématie de l'Église, ni son courageux attachement à l'inviolable légitimité des droits de l'Église sur les âmes et sur elle-même : « Dieu ait d'abord, dans son Église, par un droit supérieur (*principaliter*), ce qui lui appartient qu'après cela (*posteriori ordine*) le roi obtienne ce qui lui est concédé par Dieu². » Telle

eorum sententiam, qui investituras laicorum defendere volunt, immutabilem judico. *Ep.* 235.

1. Cum regnum et sacerdotium inter se conveniunt, bene re mundus, floret et fructificat Ecclesia : cum vero inter se discor- non tantum parvæ res non crescunt, sed etiam magnæ res mis- liter dilabuntur. *Ep.* 238.

Ce passage a été pris par l'illustre archevêque de Cologne, Clément de Droste, pour épigraphe du livre où, captif et exilé pour la liberté de l'Église et la sainteté du mariage, il a si sagement défini les limites des deux puissances. C'est ainsi qu'au sein de la vérité catholique s'unissent, à travers les siècles, les âmes des grands évêques pour la défense de leur mère commune.

2. Habeat ergo Deus in Ecclesia sua principaliter quod suum Habeat rex, posteriori ordine post Deum quod sibi a Deo concessum est. *Ep.* 102.

son interprétation du texte : *Rendez à César*. Il écrivait au comte de Meulan, principal ministre du roi Henri d'Angleterre : « Si la puissance royale
 « entreprend quelque chose contre le Christ et son
 « Église, tu dois te rappeler que tu as été racheté
 « par le sang de ce Christ, initié (*initiat*) aux
 « lois de ce Christ, régénéré par les sacrements de
 « l'Église ; que tu es l'affranchi de Celui qui s'est
 « fait serf pour toi, et que tu ne dois aucune
 « espèce de soumission à qui voudrait offenser la
 « majesté divine ou restreindre la liberté de l'É-
 « glise... Les rois sont faits pour punir les violateurs
 « des lois, et non pour les violer eux-mêmes¹. »
 Au roi lui-même, l'archevêque écrivait en ces
 termes, pour le féliciter de son avènement : « Nous
 « invitons Votre Altesse à laisser un libre cours
 « à la parole de Dieu dans le royaume qui vous est
 « confié, et à toujours songer que cette royauté
 « terrestre est soumise à la royauté céleste, confiée
 « à l'Église. Comme les sens sont soumis à la raison
 « et le corps à l'âme, ainsi la puissance terrestre
 « doit être soumise au pouvoir ecclésiastique.... Et,
 « comme le corps n'est tranquille que lorsque la
 « chair ne résiste pas à l'esprit, ainsi le royaume
 « de ce monde n'est paisible que lorsqu'il cesse de

1. In mente habere debes quia.... et Illius es liber qui pro te se-
 rum fecit, ut libertas tua nihil se debere intelligat alicui quo di-
 nam offendat majestatem, et Ecclesiæ minuât libertatem.... Non ad
 oc instituuntur reges, ut leges frangant. *Ep.* 154.

« résister au royaume de Dieu. Pensez à cela et
 « comprenez que vous êtes non pas le seigneur,
 « mais le serviteur des serviteurs de Dieu, et que
 « vous devez être un de ces cèdres du Liban, que le
 « Seigneur a plantés pour que les oiseaux du ciel
 « y trouvassent leurs nids, c'est-à-dire pour que les
 « pauvres du Christ vécussent en paix sous votre
 « ombrage, en priant pour vous¹. »

Il ne reculait, en ce qui concernait sa personne, devant aucune des conséquences de ses doctrines, et il les manifestait, dans les termes suivants, au seigneur de son diocèse, Étienne, comte de Blois et de Chartres : « A quiconque osera envahir l'Église
 « confiée à ma faiblesse, je saurai résister de toute
 « la force que Dieu m'a donnée, jusques et y compris la ruine et l'exil, et je le frapperai du glaive
 « spirituel jusqu'à ce que satisfaction ait été accordée. Or, ce glaive détruit les citadelles, ren-
 « verse les murailles, et tout ce qui s'élève contre
 « l'humilité du Christ, et tout ce qui envahit l'hé-
 « ritage acheté par son sang. C'est un glaive que

1. Sicut enim sensus animalis subditus debet esse rationi, ita potestas terrena subdita esse debet ecclesiastico regimini. Et quantum valet corpus, nisi regatur ab anima, tantum valet terrena potestas nisi.... Et sicut pacatum est regnum corporis.... Servum servorum Dei vos esse intelligite, non dominum.... unam debet esse de cedris Libani quas plantavit Dominus, in qua nidificent passerres, etc.... *Ep.* 103. — Lettre bien digne, disait Baronius en la citant, en 1607, d'être lue et relue à tous les rois, surtout de nos jours où l'exécrable hérésie des politiques, sous le voile des droits de l'État, pénètre dans le cabinet des rois et s'y met à l'abri de leur gloire. *Ann.* 1100, c. 59.

pauvreté retrempe, que l'exil ne saurait briser, et nulle prison ne saurait enchaîner¹. »

Ainsi parlait aux princes de la terre cet évêque si fort de son dévouement à Dieu et à l'Église, se mettait, quand il y avait lieu, d'adresser des représentations aux papes eux-mêmes. Anselme et d'autres n'agissaient pas autrement, et on ne peut pas saint Bernard les dépasser tous en franchise et en courage. Dans ces heureux siècles et parmi ces grands cœurs, au sein des plus éclatantes splendeurs et des plus terribles dangers, la papauté trouva mille champions, mais pas un seul courtisan. Cette lutte des deux puissances, au sein de la chrétienté, a dû avoir été, à toutes les époques, la condition variable de la vitalité de la foi catholique. Elle n'a jamais été suspendue qu'aux rares moments où le pouvoir temporel se trouvait entre des mains tout à la fois puissantes et irréprochables, ou durant les époques malheureusement trop prolongées où l'affaiblissement de la foi et du zèle, chez les catholiques, favorisait et consommait leur asservissement. Au cours de ces siècles dont nous parlons, cette lutte éclatait jusque dans le sein du nouveau royaume fondé autour du tombeau du Christ par les croisés victorieux, royaume

Yves de Chartres
ose faire des
représentations
au pape.

*non terminos cuicumque præsumpserit adversus Ecclesiam
uti meæ commissam transcendere.... Illic gladius penetrat tur-
res, et omnia propugnacula, et omnem altitudinem.... hic gladius in-
te fortior est, in exilio non frangitur, carcere non alliga-
tur. Ep. 49.*

qui était, à vrai dire, la création directe du pontificat romain et comme la conquête même de Dieu et de l'Église. Godefroy de Bouillon venait de mourir après un an de règne¹, trop tôt pour le salut de sa nouvelle patrie chrétienne, et son frère, Baudouin I^{er}, élu à sa place par les chevaliers et les prêtres, Baudouin, brave et généreux comme lui, était engagé dans une longue série de contestations avec le patriarche de Jérusalem Daimbert², au sujet des possessions anciennes et nouvelles de cette Église affranchie. Les intrigues et la jalousie de l'archidiaque Arnoul, candidat malheureux à la dignité dont les croisés avaient jugé plus digne le légat Daimbert, paraissent avoir beaucoup contribué à entretenir la funeste scission³. Baudouin finit même par expulser Daimbert de son siège, pour le remplacer par un certain Cremar, qui fut à son tour déposé comme intrus par jugement du légat Gibelin⁴. Mais ces discordes ne diminuaient en rien l'ardente foi ni le pieux dévouement qui armaient les croisés contre les forces sans cesse renaissantes de l'islamisme. Les

1. 18 juillet 1100.

2. Ou Théobert, archevêque de Pise, envoyé légat auprès de l'armée croisée par Urbain II, en remplacement d'Adhémar, évêque du Puy mort à Antioche.

3. On peut voir le détail de cette lutte dans GUILLAUME DE TYR (lil x, c. 14; xi, c. 1 et seq.; xii, c. 26 ap. *Gesta Dei per Francos*) et comparer ce récit avec celui d'Albert d'Aix dans le même recueil. Albert est défavorable au patriarche.

4. GUILL. TYR., xi, c. 4.

Ce
que devinrent
Jérusalem
et les croisés
après
la mort
de
G. de Bouillon.

musulmans d'Égypte, de Syrie, d'Arabie et de Perse se précipitaient tour à tour sur les nouveaux établissements des chrétiens, et leur faisaient essuyer les pertes les plus cruelles, les plus sanglantes défaites, sans pouvoir ébranler leur constance.

La prise de Jérusalem, quoique achetée si cher, ne servit qu'à surexciter les esprits dans tous les royaumes chrétiens¹. Ce fut pendant les premières années du onzième siècle une croisade perpétuelle, un mouvement permanent des peuples de l'Occident vers l'Orient; et, quoique la terre sainte fût devenue comme le vaste ossuaire des générations disparues, chaque année amenait sur ces plages de nouvelles armées de pèlerins avides de contempler les saints lieux, et de combattre dans les rangs de la poignée de héros qui, sous la conduite du roi Baudouin, des Normands Tancred et Bohémond, du comte Raymond de Toulouse et de Baudouin du Bourg, défendaient leurs nouvelles seigneuries incessamment assaillies par les musulmans. En 1101, une flotte génoise aida le roi Baudouin à prendre d'assaut Césarée, et put rapporter en triomphe, comme principal trophée, le vase sacré où Notre-Seigneur avait consacré son sang dans la nuit de la Cène². Mais ces triomphes n'étaient réservés

1. *Mox profectio [populosa et quæ pene priori posset numero duntaxat æquari, subsequitur. Chron. Ursperg.*

2. *Il sacro calino*, transporté à Paris sous l'empire, et restitué

qu'au très-petit nombre. La plupart des crois recueillaient qu'une mort glorieuse, assimilée la foi des contemporains à celle des martyrs. mille Lombards, sous la conduite de l'archevêque Anselme de Milan et de plusieurs seigneurs mirent en route à travers la Thrace et l'Asie mineure. L'archevêque portait devant eux un bras de son illustre prédécesseur saint Ambroise, bras levé pour bénir les croisés. Ces pèlerins furent suivis et rejoints par une armée de chevaliers allemands, à la tête desquels figuraient le duc de Bavière, l'archevêque Thiémon, de Salzbourg et la margrave Ida d'Autriche, que sa beauté et sa faiblesse de son sexe n'empêchèrent pas de s'exposer aux périls d'une expédition où elle devait trouver la mort¹. Enfin une troisième armée se mit en route, composée de Français et dont faisaient partie le duc Guillaume d'Aquitaine, le comte de Poitou, le duc Eudes de Bourgogne, le comte de Nevers, le comte Harpin de Berry, qui, pour subvenir

aux Génois en 1215. Caffari ann. Genuens. ap. MURATOR., *Scriptores Italici*, t. VI, p. 248.

1. LÜDEN, *Geschichte des Deutschen*, etc., t. IX, p. 289. — EUGÈNE, *abbat., libell. in ampl. Coll.*, t. V, p. 507. — ALB. AQUEX. in *Genes per Francos*.

2. Guillaume II, le même qui fut déposé par S. Bernard et régent du royaume avec Suger, lors de la seconde croisade. Il rassembla, à lui seul, 15,000 hommes à Nevers, et avait reçu, de partir, la bénédiction de S. Robert, abbé de Molesmes, au prieuré de Saint-Étienne de Nevers. CROSMER, *Tableau chronol. et synod. du Nivernais et du Donziais*.

frais de l'expédition, avait vendu jusqu'à son comté au roi Philippe. L'indignation publique contraignit les princes que les premiers malheurs de la croisade avaient éloignés de l'armée, à rejoindre leurs compagnons. Parmi ces guerriers figuraient Hugues de Vermandois, frère du roi, et Étienne de Blois que les reproches de sa femme Adèle, l'amie d'Anselme et la fille de Guillaume le Conquérant, avaient ramené en terre sainte. Ces trois grandes armées, où l'on comptait plus de cinq cent mille pèlerins¹, périrent presque en entier dans les défilés de l'Asie mineure, avant même d'avoir pu voir Jérusalem, par suite de l'odieuse perfidie des empereurs byzantins et aussi de la funeste influence du climat. Le duc de Bourgogne et le comte de Blois, qui purent arriver jusqu'en Palestine, trouvèrent la mort sur le champ de bataille de Ramla. Le duc Guillaume d'Aquitaine, le fier et brillant comte de Poitou, qui était parti à la tête de trente mille Poitevins armés de cuirasses, sans compter la foule de gens de pied, revint en Aquitaine presque seul de tous les siens².

Cependant, l'enthousiasme avait survécu. Après tant d'affreux revers, quand Bohémond, le prince d'Antioche échappé des prisons musulmanes après

1. *Præter vulgus, ad triginta millia loricatorum. Chron. Ursperg.*

2. *Præter vulgus, ad triginta millia loricatis. Chron. Ursperg. — Annal. Sax. ad 1102. — ORD. VIT. — Selon une autre version, il conduisait 180,000 combattants. — CONC. COLETTI, t. XII, p. 1223.*

quatre ans de captivité, revint en France¹, il ébloua tous les cœurs par les récits de la croisade. En digne fils de Robert Guiscard², Bohémond avait pris le parti du patriarche Daimbert revenu à Rome avec lui. Pascal fit don au vaillant chevalier du gonfanon de Saint-Pierre, et lui associa, pour prêcher la croisade, l'évêque Bruno de Segni, l'ami et le légat de Grégoire VII, qui venait de se réfugier à Mont-Cassin³, d'où le pape le retira pour accompagner Bohémond. Celui-ci se rendait en France pour accomplir le vœu qu'il avait fait, dans sa prison, de visiter en pèlerin le tombeau du moine saint Léonard, dans l'église de ce nom, en Limousin⁴. Le prince y fit l'offrande des chaînes d'argent dont les Turcs s'étaient servis pour le lier dans son cachot. Le roi Philippe accorda au héros sa fille Constance, et, à Chartres au milieu des fêtes de mariage, Bohémond monta dans une tribune dressée devant l'autel de Notre-Dame et, faisant appel à

Bohémond, prince d'Antioche, épouse la fille de France et prêche la croisade à Chartres, en Espagne et en Italie.

1. En mars 1106. ORDERIC VITAL, XI, 816. Cet écrivain attribue la délivrance à l'amour qu'il avait su inspirer à la fille de l'émir dont il était prisonnier.

2. Daimbert lui écrivait : Tu autem, nisi paternæ gloriæ vis e degener filius, qui tyrannica crudelitate clausum ab impia manu minum apostolicum Gregorium de urbe Roma eripuit, unde memobile oculis omnibus nomen meruit. GUILL. TYR., l. x, c. 14.

3. PETR. DIACO, *Chron. Cassin.*, l. iv, c. 35.

4. Cette église monastique, qui a donné naissance à la petite ville de Saint-Léonard, subsiste encore : elle est, dans sa forme actuelle, à peu près contemporaine de Bohémond ; on peut en voir une représentation assez exacte dans *l'Ancien Limousin*, de M. Tripon, t. I.

guerriers qui l'entouraient, il leur inspira le désir de le suivre en Palestine, par le récit de ses aventures et la promesse de la gloire et des hautes destinées qui les y attendaient¹. De là, le prince alla à Poitiers, où le saint moine Bruno tint un concile au nom du pape², et où tous deux haranguèrent la nombreuse assemblée³. Loin que l'exemple des échecs subis et du funeste retour de Guillaume d'Aquitaine, c'est-à-dire du prince même dont Poitiers était la capitale, ait découragé l'auditoire, on vit au contraire les chevaliers du Limousin, de l'Auvergne et du Poitou se disputer l'honneur de s'associer au héros normand, et d'accompagner à Antioche le prince de cette cité⁴. Le nombre des guerriers qui se présentaient était si grand qu'on qualifia les levées de Bohémond, de troisième croisade⁵.

Le prince voulut en outre aller lui-même faire appel à l'Espagne, où la guerre contre les infidèles avait précédé de trois siècles la première croisade et où le roi Alphonse VII de Castille, dit le *Vail-*

Concile
de Poitiers
où
Bohémond
d'Antioche
et
le moine Bruno
prêchent
la croisade

1. *Chron. Malleac.*, ann. 1106. — Cf. FLEURY, l. 65, n. 48.

2. 26 juin 1106.

3. *Plenum et celebre concilium*, dit l'abbé Suger, qui y assista lui-même. *Vit. Lud. Crass.*, c. 9.

4. MICHAUD, *Hist. des Croisades*, t. II, p. 47, ed. 1825.

5. Tunc tertia profectio Occidentalium in Jerusalem facta est, multorumque maxima conglobatio millium pedibus suis Byzanteum stemma conculcare, p. 478, tantum contra Turcos progressa est. *ORD. VIT.*, 589.

lant, continuait contre les Almoravides une lutte glorieuse qu'il devait couronner par la prise de Cordoue¹ (1108).

Bohémond en ramena de nouveaux soldats de la croix et il en trouva d'autres en Italie, avec lesquels il entreprit de châtier la longue perfidie des schismatiques grecs à l'égard des Latins; mais l'expédition échoua. Il en ressortit du moins un merveilleux témoignage de l'union de tous les peuples chrétiens sous la main des papes, dans cette grande et longue guerre contre les infidèles. Et, en effet, l'année même où mourut Bohémond, on vit une flotte norvégienne débarquer sur la plage de Syrie des auxiliaires inattendus, et Sigurd, le fils du roi Magnus, avec dix mille des siens, venir aider le roi de Jérusalem à conquérir Sidon (19 déc. 1111)², puis s'en retourner au fond de la Baltique sans autre récompense qu'un morceau de la vraie croix.

Cependant le roi d'Aragon et de Navarre, Alphonse le *Batailleur*, entretenait toujours la croisade en Espagne et méritait son surnom par un grand nombre de combats livrés aux infidèles, et de victoires remportées sur eux. Les moines étaient, là comme partout, plus ou moins directement mêlés à l'action des peuples catholiques, et entretenaient dans les cloîtres ces foyers de vie spirituelle, où les rois et

1. GUILL. TYR. l. XI, c. 14. — TORF. *Hist. rer. Norvegicar.*, pars III, c. 18.

2. Il régna de 1104 à 1134; sa capitale était Saragosse.

les chevaliers venaient se retremper, et puiser la force qui armait leurs bras et leurs cœurs.

Nous avons raconté comment les moines de Cluny avaient été pour ainsi dire associés à la fondation des royaumes de Castille et d'Aragon, sous Sanche le Grand et sous Ramire I^{er}¹. A la fin du onzième siècle, ces royaumes subirent la nouvelle influence de la congrégation de Notre-Dame de la Grande-Sauve, en Guienne, dont on a vu plus haut l'origine toute chevaleresque². Sanche Ramire I^{er}, qui, comme son grand-père Sanche le Grand, réunissait la Navarre à l'Aragon, franchit les Pyrénées et alla visiter, dans leur solitude, entre la Gironde et la Dordogne, ces preux sortis de leur terre natale pour venir exercer la chevalerie chrétienne au fond d'incultes forêts : frappé de la profonde pauvreté de ces serviteurs de Dieu³, le prince espagnol leur accorda d'abondantes concessions de territoires dans son royaume et demanda qu'en échange de ces dons un pauvre fût nourri à perpétuité dans l'abbaye, comme représentant la personne du roi d'Aragon, dans le présent et dans l'avenir, avec la seule obligation pour les donataires de prier pour leur

Influence
des
moines
de
la Grande-Sauve
sur
la chevalerie
d'Espagne.

1. Voir ci-dessus.

2. *Ibid.*

3. Qui de patria progressi in silva majori, dignam Deo exercent militiam.... cum postea ad eos gratia visendi venissem, eorumque nimiam cognovissem potestatem, etc. Diplôme du roi Sanche, in Act. SS. O. B., t. IX, p. 846, ad ann. 1095.

bienfaiteur¹. Le prince leur donna de plus, par avance, toutes les dîmes du territoire d'Exea, avec ses mosquées à convertir en églises, lorsqu'il s'en serait rendu maître². A la faveur de ces bienfaits, de nombreuses maisons dépendantes de la congrégation de la Sauve s'établirent en Espagne, et il y eut même un ordre spécial de chevaliers soumis à cette abbaye, qui se distinguèrent par leurs prouesses contre les infidèles³. Sanche fut tué d'un coup de flèche en faisant le siège d'Huesca⁴; mais sa promesse fut exécutée par son fils Alphonse le Batailleur, qui dut son surnom au grand nombre de combats livrés par lui aux infidèles. Comme il assiégeait Exea, en 1107, et que le siège traînait en longueur, le comte de Bigorne et d'autres seigneurs gascons qui lui servaient d'auxiliaires lui rappelèrent la parole de son père, et lui conseillèrent de s'engager, devant Dieu, la sainte Vierge et saint Gérard, le fondateur de la Grande-Sauve, à remplir les intentions du roi défunt. Don Alphonse fit le serment demandé : le lendemain, toute l'armée se confessa, puis, se recommandée à saint Gérard, courut à l'assaut. La ville fut prise, et Alphonse y fonda aussitôt une abbaye qui fut longtemps célèbre en Espagne.

1. Quatenus pro rege Sancio et pro unoquoque de succensione ipsius pauper unus.... accipiat ut monachus, fiat omnino sine pecunia, loco regis vestiatur, manducet et bibat.

2. CROZ, *Hist. de la Grande-Sauve*, t. I, p. 348.

3. *Ibid.*

4. En 1054.

Le prince se rendit ensuite, accompagné de toute la noblesse de Gascogne, au monastère de la Sauve, où de solennelles actions de grâce furent rendues à Notre-Dame et à saint Gérard¹.

1. V. CIMOT, *Hist. de la Grande-Sauve*, t. I, pp. 437 et 523. — Cf. MARTEN., *Thesaur. Anecdol.*, I, 263, et D. COUQUET, *Hist. de Fr.*, t. XII, p. 384

CHAPITRE VIII

L'Allemagne où le schisme dominait, ne s'associe pas à l'élan des croisades. — Les chevaliers allemands éprouvent le désir de prendre part à la croisade. — Robert II, comte de Flandre, accomplit de tels exploits, en terre sainte, que les Sarrasins le prennent pour saint Georges. — Belles paroles de l'abbé Udalric au pape Urbain II. — L'abbaye de Saint-Hubert dans les Ardennes. — Graves accusations contre Albert de Liège. — Le fils de Henri IV se révolte contre son père. — L'empereur veut négocier avec son fils qui s'y refuse. — Le vieil empereur est abandonné par ses lieutenants. — Entrevue d'Henri IV avec son fils à Coblenz. — Henri V est élevé à l'empire. — Mort imprévue de l'empereur. — Concile général de Guastalla.

L'Allemagne
en proie
au schisme
ne
s'associe pas
à l'élan
des croisades.

De tous les pays de l'Occident, l'Allemagne était celui qui avait le moins partagé l'élan de la croisade. On y avait traité de folie le mouvement qui arrachait à leurs foyers tant de chevaliers et de soldats, tant de pauvres paysans, de femmes et d'enfants des campagnes, pour les lancer, malgré les périls d'une route si longue, à travers des contrées inconnues et barbares¹.

1. Teutonicus populus.... tot catervas ruricularum, foeminarum ac parvulorum quasi inaudita stultitia delirantes subsannabant, utpote

Les excès commis par les premières bandes des croisés avaient excité partout une vive répulsion. Mais l'obstacle réel à toute grande expédition d'outre-mer se trouvait dans l'expansion du schisme impérialiste¹, qui dominait dans tout le pays. En effet, s'engager dans une croisade prêchée par le pape, n'était-ce pas accepter son autorité et reconnaître son orthodoxie ? Tous ceux qui repoussaient cette autorité se trouvaient donc, de fait, exclus de la guerre sainte, et, d'un autre côté, les défenseurs de l'Église romaine n'étaient ni assez forts ni assez nombreux en Allemagne, pour abandonner leur patrie en laissant le champ libre aux schismatiques.

L'empereur, qui s'était retiré de l'Italie au moment où les croisés français y arrivaient et où le pape revenait de France, employa les trois années que dura la première croisade, à fortifier son ascendant dans ses États. Henri, s'il manquait des vertus supérieures qui font les grands hommes, possédait du moins la plupart des qualités qui font les souverains habiles, et il savait en user pour réparer ses échecs et rétablir ses affaires au moment même où elles paraissaient le plus désespérées. Les catholiques, au contraire, semblent avoir

qui pro certis incerta captantes.... ECKHARD. ABBAT. *libell.* qui dicitur Ierosolymita in *Ampl. Collect.*, t. V, 507.

1. Orientalibus Francis, etc.... hæc buccina minime insonuit, propter schisma. *Ibid.*

cédé, vers la fin du onzième siècle, à un accès de découragement. La défection de Welf leur avait porté un coup sensible. On vit le plus notable des princes catholiques, Berthold de Zähringen, abandonner la possession du duché de Souabe au neveu de l'empereur, Frédéric de Hohenstaufen, moyennant la reconnaissance par Henri de son titre ducal, et de ses droits, en Brisgau et dans la Suisse occidentale. Il y eut comme une suspension tacite d'hostilités, et la paix fut à peine troublée par la rupture entre l'empereur et l'archevêque de Mayence Ruthard¹. Ce dernier, après avoir été longtemps partisan de l'antipape Guibert, s'indigna d'une accusation injuste de l'empereur, quitta sa métropole et se réfugia dans un château de l'Eichsfeld, refusant toute relation ultérieure avec le prince excommunié. Henri lui reprochait de n'avoir pas veillé sur les biens des juifs massacrés par les premiers croisés, à leur passage, et qui lui appartenaient, disait-il, « comme serfs de la chambre impériale ». L'empereur fit saisir les revenus de l'archevêque et vendre les biens de ses parents². Au commencement de 1099³ il fit élire et couronner roi, à Aix-la-Chapelle, son fils puîné Henri, après avoir fait déposer et exclure de sa succession son fils aîné, Conrad, qui, rattaché au part

1. Il avait succédé à l'archevêque Wecilon en 1088

2. *Chron. Ursperg.*, ad ann. 1098.

3 5 janvier 1099.

l'Église et marié à la fille du comte normand de
 ile, avait été reconnu par les catholiques comme
 d'Italie. Ce jeune Conrad, qui, du reste,
 ait toujours conservé pour son père un grand
 spect extérieur¹, mourut quelque temps après,
 Florence², au bout de neuf ans d'un règne irré-
 chable.

La sentence d'excommunication qui pesait, de-
 issi longtemps, sur l'empereur impénitent, sans
 ire à sa prospérité, perdait graduellement de sa
 ce, aux yeux du peuple, et l'on voyait quelques
 ones passer du côté du plus fort³. Cependant les
 nces des deux partis, qui invitaient toujours
 empereur à traiter avec le saint-siège, redoublè-
 nt d'efforts dans ce but, en apprenant la mort
 l'antipape Guibert⁴. Henri se laissa persuader
 promet d'aller à Rome se faire juger par un
 ncile. Mais il ne tint point sa promesse,
 tenu par ses évêques intrus⁵, qui craignaient

1. *Annal. Saxo.*, ad ann. 1069.

2. Juillet 1001. Stentzel (t. I, p. 568) rapporte une rupture entre
 Conrad et la comtesse Mathilde, suivie d'une réconciliation, antérieure
 à sa mort ; mais il ne cite point d'autorité pour ces faits, et le pas-
 sage où il les rapporte contient une falsification si audacieuse du texte
 Landulphe Junior (c. 1) sur les relations de Conrad avec Luit-
 brand, qu'il est impossible de croire à cette assertion sans preuves.

3. Multum pene ubique sententia excommunicationis cœpit te-
 scere.... quidam religiosi qui inter excommunicatos promoveri non
 merent. *BERNOLD.*, ad ann. 1100.

4. Octobre 1100.

5. STENTZEL, I, 571.

qu'un accommodement ne leur fit perdre leurs sièges.

Cependant le succès de la première croisade et la délivrance du saint sépulcre ayant retenti en Allemagne, l'on vit le duc Welf de Bavière, repentant d'avoir fait défection au parti de l'Église, prendre la croix et s'en aller, de concert avec Thiémon, l'archevêque orthodoxe de Salzbourg, chercher la mort en Orient¹.

Le désir de s'associer à la croisade et de ne pas rester en arrière de tous les autres peuples catholiques, ne tarda point à enflammer la chevalerie allemande. L'empereur, voulant assurer sa domination sur les esprits, annonça lui-même l'intention de se croiser, et il en fit la déclaration publique, à la diète de Mayence, pendant la grand'messe de Noël². Il y proclama, à cette fin, la *trêve de Dieu* et une paix générale pendant quatre années. Il conquit ainsi tous les cœurs³. Mais lorsqu'on le vit différer sans cesse l'exécution de sa promesse, et puis s'y refuser complètement, l'indignation des princes éclata de nouveau. C'était

1. Après la destruction de l'armée allemande en Asie mineure, Welf mourut dans l'île de Chypre, et Thiémon périt sous le fer des Sarrasins.

2. Noël 1102. Il écrivit en même temps une lettre sur ce sujet à son parrain, l'abbé Hugues de Cluny, lettre d'apparat, qui, selon Lûden, ne pouvait tromper personne.

3. Inde favorem magnum tam vulgi quam principum et clericorum fallendo adquisivit. *Ann. Saxo.*, 1103.

Les chevaliers
allemands
éprouvent
le désir de
prendre part
à
la croisade.

aujourd'hui le même Henri, expert dans le mensonge, d'une mauvaise foi incurable¹.

Le zèle du parti catholique put alors se ranimer. Le concile, auquel Henri avait fausement promis de se rendre, pour y faire juger sa cause canoniquement, se tint à Rome, à la fin du carême 1102. Au milieu de tous les évêques d'Italie, et en présence des envoyés de la plupart des évêques au delà des monts, Pascal renouvela l'anathème prononcé déjà par ses prédécesseurs Grégoire VII et Urbain II, contre le prince qui avait déchiré et pillé l'Église par ses rapines, ses parjures et ses homicides². Le pape fulmina la sentence, de sa propre bouche, le jeudi saint, dans l'église du Latran, devant une assistance immense de diverses nations, afin que la nouvelle en fût portée et tenue pour avérée au delà des Alpes. La grande comtesse Mathilde, toujours inébranlable dans son dévouement à la sainte faiblesse de l'Église, renouvela, cette même année, à Canosse, entre les mains du cardinal Bernard, abbé de Vallombreuse et légat du saint-siège, la donation solennelle de tous les biens, présents et futurs, qu'elle avait déjà faite

1. Proinde secum ficta fide versabantur et adversus eum conspirabant: en quod omnes principes regni decipiebat, etc., et nil rerum utilitatis in republica fieret.

2. Quia, inquit, tunicam Christi scindere, id est Ecclesiam rapinis incendiis, luxuriis, perjuriis atque homicidiis non cessavit. *Récit d'un témoin oculaire, revenu de la croisade à Rome*, et inséré dans *ron. Ursperg.*, ad ann. 1102.

à saint Grégoire VII et dont elle ne voulait plus jouir que comme feudataire de l'Église¹. Un nouvel et précieux auxiliaire du saint-siège se montra, en même temps, dans les provinces belges. Robert II, comte de Flandre², avait commencé par être hostile aux immunités ecclésiastiques; mais, ayant pris la croix en expiation de ses méfaits, il s'était distingué parmi les croisés par sa constance et sa sagesse. Robert accomplit des exploits si prodigieux que les Sarrasins le prenaient pour saint Georges, ce patron de la chevalerie qu'ils entendaient toujours invoquer par les chrétiens. Revenu de la croisade, après la prise de Jérusalem, le comte se déclara le champion de la liberté de l'Église contre les schismatiques et les intrus. Il renonça volontairement aux investitures qu'il accordait; il essaya de rétablir le droit dans l'Église de Cambrai, dont l'évêque intrus Gaucher, avait été déposé par Urbain II au concile de Clermont, mais où le schisme impérialiste s'était depuis longtemps enraciné. Il s'allia, dans ce but, avec les bourgeois de Cambrai, amenés à établir l'indépendance de leur commune en expulsant leur évêque³.

1. Le texte de l'acte se trouve dans MURATORI, t. V, p. 584, après le poème de DOXIZO et LEIBNITZ, *Scr. Brunsw.*, I, 687, et SAINT-MARC, *Hist. d'Italie*, t. IV, p. 1280.

Mathilde fit, vers la même époque, de nombreuses donations aux abbayes de Vallombreuse, Polirone, etc. V. MABILLON, *Ann.*, t. V, passim.

2. Fils de Robert II le Frison, devint comte en 1093.

3. AUGUSTIN THIERRY, *Lettres sur l'histoire de France*, lettre XIV, p.

Robert II,
comte
de Flandre,
accomplit
de tels exploits
en Palestine,
que
les Sarrasins
le prennent
pour
saint Georges.

L'empereur, assisté on ne sait trop pourquoi, du comte Hugues de Troyes, marcha au secours de sa créature assiégée dans Cambrai et força le comte de Flandre à la retraite. Mais il dut lui-même se retirer devant la rigueur de l'hiver. Le pape Pascal félicita Robert de son zèle : « Béni soit le Seigneur, dit-il, « de ce qu'après votre retour de la Jérusalem de « Syrie, vous marchiez vers la céleste Jérusalem « par les œuvres d'une vraie chevalerie, car il est « d'un vrai chevalier de poursuivre vigoureuse- « ment les ennemis de son roi. » Puis, exhortant le comte à agir contre le clergé excommunié de Liège avec l'énergie qu'il avait déployée contre celui de Cambrai, mais surtout à poursuivre partout et avec toutes ses forces le chef des hérétiques, le pontife ajoutait : « Tu ne pourras offrir à Dieu un « sacrifice plus agréable que de combattre ce- « lui qui s'est élevé contre Dieu, qui s'efforce d'en- « lever à l'Église sa couronne, qui a érigé dans « le lieu saint l'idole de la simonie, et qui s'est « vu chasser de l'Église par les serviteurs de « Dieu, par les saints apôtres et leurs vicaires. Nous « vous ordonnons cela, à vous tous, chevaliers, « pour la rémission de vos péchés, et afin de vous « conduire, par ces labeurs et ces triomphes, à la « céleste Jérusalem ¹. » Anselme de Cantorbéry

²⁰². Cet auteur ne voit dans l'entreprise du comte Robert que le désir de s'agrandir *aux dépens de la puissance impériale*.

¹. Qui reversus Hierusalem Syriæ, in cœlestem Hierusalem justis

adressait aussi, vers le même temps, au comte R
des éloges et des encouragements : « Vous donne
« autres princes, disait-il, le bon exemple et
« invitez par là tous les serviteurs de Dieu à
« pour vous... Je suis le féal de votre âme
« vous en conjure, ô mon ami bien-aimé de
« Seigneur, ne croyez jamais que vous pu
« amoindrir votre dignité en aimant et en d
« dant la liberté de l'Église, épouse de Di
« votre mère ; ne croyez jamais que vous
« siez vous humilier en l'exaltant, ou vous
« blir en la fortifiant ¹. » Robert, qui recevait
exhortations d'un pape et d'un primate sortis
deux des rangs monastiques, savait bien que
l'Église pouvait opposer à ses ennemis une force
plus sûre que l'épée des chevaliers c

*militiæ operibus ire contendis, hoc est legîmi militis... cum potueris Henricum hæreticorum caput. et ejus fautores
ribus persequaris. Nullum profecto gratius Deo sacrificium
poteris, quam si eum impugnes, qui.... hoc tibi et militibus
peccatorum remissionem et apostolicam familiaritatem præci*
Lettre du 21 janvier 1103. Nous parlerons plus tard de la réponse
les Liégeois publièrent contre cette lettre pontificale.

1. Precor, obsecro, moneo, ut fidelis animæ vestræ, ut nu
æstimetis vestræ celsitudinis inimici dignitatem si sponsæ
matris vestræ Ecclesiæ amatis et defenditis libertatem ; nec
vos humiliari. etc.... S. ANSELM., *Ep.* IV, 15.

La suite de cette lettre semblerait indiquer qu'elle a été
après la catastrophe de l'empereur Henri : Videte, circum
exempla sunt in promptu, considerate principes qui illam imp
et conculcant, ad quid proficiunt, ad quid deveniunt ? Satis
non eget dictu.

liques, c'est-à-dire la régularité et la ferveur des monastères. Là, mais surtout dans les anciennes provinces austrasiennes, en Belgique et en Lorraine, se maintenait, comme sous Grégoire VII, un ardent foyer de résistance au schisme et à l'oppression laïque. De là s'élevaient, de temps à autre, des paroles d'adhésion au souverain pontife, comme celles d'Udalric, abbé de Saint-Michel-sur-Meuse, lequel, au milieu de la défection générale qui signala, en Allemagne, les dernières années d'Urbain II, écrivait au pontife : « Tout ce que tu aimes, nous
 « l'aimons, tout ce que tu rejettes, nous le reje-
 « tons, tout ce que tu souffres pour le Christ nous
 « le souffrons avec toi. Nous avons peu d'amis
 « dans ce pays, car la peur du tyran a fait aller
 « à sa communion ceux qui naguère t'obéissaient.
 « Mais nous savons que tu as la parole de vie,
 « et avec toi nous ne redoutons ni de vivre rude-
 « ment ici-bas, ni de mourir glorieusement¹. »

Belles paroles
 de
 l'abbé Udalric
 au pape
 Urbain II

Robert de Flandre voyait grandir auprès de lui la noble et illustre abbaye de Saint-Bertin réformée par les soins de l'abbé Lambert. Or, ce dernier, n'ayant trouvé que douze moines dégénérés dans son monastère, était allé en demander douze autres à Cluny et faire profession de soumission entre les mains du saint patriache Hugues, puis de retour, il avait bien-

1. Tecum in terra laboriose vivere, vel gloriose mori non abhorre-
 mus. BALUZ. MISCEL., t. IV, p. 452.

tôt compté cent cinquante religieux vivant sous la crosse. La bienfaisante influence de Cluny et de saint patriarche Hugues produisit le même changement heureux à Saint-Remy de Reims, à Saint-dard de Soissons, à Anchin, à Afflighem, et à une foule d'autres maisons du nord de la France et de la Flandre ¹. A Afflighem, en Brabant, l'abbé Engilger gence gouvernait deux cent trente moines et religieuses avec autant de sainteté que de sollicitude. La grande abbaye de Saint-Martin de Tournay avait été restaurée de fond en comble et placée au premier rang des maisons les plus régulières ². Eudes ou Odon d'Orléans, savant professeur célèbre d'abord dans le siècle, puis converti par la lecture de saint Augustin. Lorsque, plus tard, après avoir fait de nombreux prosélytes dans la noblesse flamande, il voulut se retirer dans une solitude profonde encore, tout le Tournésis se souleva pour s'opposer à ce projet ; et soixante mille hommes allèrent au-devant de lui pour fêter son retour. Ce fut à lui que le comte Robert demanda des disciples pour réformer Saint-Vast d'Arras, Saint-Pierre

1. Per Dei gratiam vix jam invenitur in Francia vel Flandria quod cœnobium in quo non videas Cluniacenses consuetudines vari. HERMANN., *De inst. S. Mart. Tornac. in Spicil.*, t. XII, p. 41.

2. MABILLON., *Ann.*, l. LXXIV, c. 59.

3. Cœnobium tunc in toto regno Francorum erat excellentis religionis, quoniam nondum germinaverat rigor Cisterciensis, de domno Northberto aliqua mentio erat *Ibid.*, et MABILLON l. 69.

Gand, et pour refaire de ces abbayes des citadelles orthodoxes¹. Lorsque le comte Robert se mit en devoir d'obéir au pape, en réduisant les Liégeois dont l'évêque Albert, l'un des plus chauds partisans de l'empereur excommunié, venait de publier un long et virulent manifeste contre les droits et les doctrines du saint-siège², il put compter sur l'appui de plus d'une de ces citadelles situées dans le diocèse même de Liège et contre lesquelles s'acharnèrent le schisme et la tyrannie. Au sein des Ardennes, que de premiers moines avaient autrefois défrichées, l'abbaye de Saint-Hubert, gouvernée succes-

L'abbaye
de
Saint-Hubert
dans
les Ardennes

1. La réforme ne fut introduite dans Blandin, près Gand, qu'en 1117 et par l'influence de saint Bertin.

2. Cette lettre, dont la rédaction est attribuée au moine Sigebert de Gemblours, est reproduite dans la *Collection des conciles* (ed. Coletti, t. XII, pp. 973-985) et analysée par Fleury (l. LXV, n. 40). L'Église de Liège s'y plaint des exhortations adressées par le pape au comte de Flandre (V. plus haut) pour l'engager à faire la guerre à l'empereur et aux schismatiques de Liège. L'auteur reconnaît Pascal comme pape légitime, ainsi que Grégoire VII. En principe, il dénie à l'Église le droit du glaive, lui conteste le droit d'excommunier les rois, approuve les serments prêtés par les évêques aux princes, soutient qu'on doit obéir même aux souverains hérétiques.

Il dit que Hildebrand a été le premier auteur d'un nouveau schisme et qu'il a le premier dirigé la lance sacerdotale contre le diadème royal. Il triompha de la défaite des papes jusqu'alors, et dit : « Le seigneur Pascal ferait bien de se rappeler comment les excès inouïs de Hildebrand ont été réprimés, comment les faux papes ont été condamnés et déposés, et comment la force impériale a plus valu que l'excommunication de Hildebrand, d'Odon, d'Urbain II et de Pascal : Ibi plus valuit virtus imperialis quam excommunicatio.... »

Ce qui ne l'empêche pas de les accabler d'injures : *Evomuit cor domini Paschalis vile convicium prout vetulæ et textrices jaciunt.*

sivement par deux abbés du nom de Thierry, dont le premier était un intime ami de Grégoire VII, et le second, le protégé d'Urbain II, s'était ouvertement déclarée contre Henri IV : les cruelles persécutions et les pillages de l'évêque Albert, l'expulsion violente du second abbé Thierry, ne purent ébranler le courage des religieux¹. Du fond de la Bourgogne une voix pleine d'autorité vint les fortifier. Jarrenton, abbé de Saint-Bénigne de Dijon, avait été formé, comme Thierry, à l'école de Grégoire VII; et depuis, il avait été chargé par Urbain II de négocier avec Guillaume le Roux. En 1092, il était venu installer à Metz un évêque orthodoxe, au péril de sa vie². Un tel homme était fait pour donner des leçons de courage et de persévérance aux moines de Saint-Hubert : « Nous vous souhaitons, leur
« écrivait-il, au nom de son couvent, nous vous
« souhaitons l'esprit de Moïse en face de Pharaon
« et de tous ses esclaves... La trompette de Satan
« retentit autour de nous et menace nos biens ter-
« restres de ruine, et de tourments notre chair pé-
« rissable. Mais qu'importe à la charité chrétienne,
« pourvu que ni la mort ni la vie ne nous fassent
« abandonner la défense de la vérité, perdre le zèle
« de la justice, désertir le giron de notre mère et
« nous écarter du sentier de Rome? Réjouissez-vous
« donc du pillage de vos biens. Mais si vous craignez

1. *Chron. Andagin.*, ap. MARTENS. *Ampl. Coll.*, IV, 978-1019.

2. HUGO FLAVINIAC., *Chron.*, ad ann. 1092.

« d'être dévorés ou troublés dans votre humble
 « existence, la maison de Saint-Bénigne est là pour
 « recevoir, avec bonheur, les enfants fugitifs de l'É-
 « glise¹ ». Mais il ne fallut pas en venir à cette extré-
 mité. L'énergique intervention de la noblesse du
 pays força l'évêque Albert à rétablir non-seulement
 l'abbé Thierry à Saint-Hubert, mais encore celui
 de Saint-Laurent de Liège dans sa ville épisco-
 pale², d'où on l'avait chassé. Les mauvais évêques
 intrus ou schismatiques redoutaient avec raison ces
 saintes maisons où se maintenait le zèle de la jus-
 tice et de la vérité. De là sortaient généralement
 les pasteurs légitimes qui parvenaient à maintenir
 un certain nombre de sièges à l'abri du schisme
 ou remplaçaient les schismatiques sur leur trône
 usurpé. Au concile de Reims, en 1105, l'abbé Eudes,
 le réformateur de Tournay, fut élu évêque de Cam-
 brai au grand désespoir de ses moines, par les évê-
 ques de la province qui le substituèrent au schis-
 matique Gaucher, toujours obstiné dans sa révolte
 contre le pape³. Au concile de Troyes, l'année précé-

1. Tuba Satanæ graviter intonat.... totum libenter accipit Christi caritas, ut neque mors neque vita, terreat nos a defensione veritatis, et.... nequeamus.... a semita Romanæ exorbitare sedis.... S. Benigni domus fugam filiorum Ecclesiæ in Christi gratia benigne suscipiet. Cod. S. Viton. ap. MABILL., *Ann. Ben.*, l. LXX, c. 33.

2. V. le curieux récit de l'*Hist. Andaginensis in Ampliss. Collect.*, t. IV, sur lequel nous reviendrons ailleurs.

3. Mais il ne put être installé à Cambrai qu'après la mort de Henri IV, en 1106, Gaucher ayant résisté par les armes aux décrets du concile. HERMAN., *De inst. S. Mart. Tornac. in Spicil.*

dente¹, le siège d'Amiens, dans la même province de Reims, avait été confié à un moine très-connu par son zèle à défendre le célibat ecclésiastique. Ce moine, nommé Godefroy et abbé de Nogent-sous-Coucy, avait aussi réformé son abbaye qui était réduite à six moines, et il l'avait repeuplée de religieux fervents. Il resta toujours moine de cœur comme de nom au sein de sa nouvelle dignité².

Graves
accusations
contre
Albert de Liège.

L'année suivante³, Albert de Liège fut à la veille d'éprouver le même sort que Gaucher de Cambrai : accusé, devant le concile provincial d'Aix-la-Chapelle, par son archidiacre et au nom de tout son clergé⁴, d'avoir bouleversé tous les droits tant ecclésiastiques que civils, d'avoir vendu les abbayes, foulé aux pieds les libertés garanties par les ancêtres⁵, il fut sévèrement réprimandé, puis suspendu

1. Avril 1104.

2. *Vit. S. Godefr.*, ap. *Surium*. 8 nov. *Guib. Novig.*, *De vita sua*, c. 22. Il s'intitulait toujours : FRATER GODEFRIDUS, Dei gratia Ambianiensium episcopus. *Mabill., Ann.*, l. LXXI, n. 65. Il obtint d'Enguerrand, comte de Boves, le rétablissement de l'abbaye de Saint-Fuscien. Appartenant par sa naissance à la noblesse du pays, il intervint avec succès dans les luttes des seigneurs de la Picardie entre eux, notamment lorsqu'il obtint la délivrance d'Adam de Saint-Omer, ~~en~~ excommuniant le vidame de Picquigny, qui l'avait emprisonné en l'achant au cortège de l'évêque.

3. Au commencement de 1106.

4. *Totius cleri Leodiensis*, ce qui doit être une exagération — il est difficile de croire que ceux d'entre le clergé liégeois qui ~~étaient~~ taient les doctrines impérialistes de la lettre de Sigebert de ~~Comblours~~ blours, se soient ainsi prononcés contre Olbert, le principal par ~~ti~~ de l'empereur.

5. ...Et, quod est deterius, corrumpi consenserit... quod ~~est~~

e sa charge. Il obtint néanmoins un délai pour enir à résipiscence; mais il n'en profita que pour ier plus étroitement sa cause à celle de Henri qui, oursuivant le cours de sa politique, portait grave-ent atteinte à l'indépendance de l'Église, en subs-uant des créatures de son choix aux prélats sortis s rangs monastiques et dévoués au saint-siège. idèle à son système, l'empereur, en 1102, expulsa i siège d'Osnabrück Marquard, auparavant abbé e Corbie et zélé catholique¹; puis, en 1103, il mplaça par un intrus sur le siège de Constance², saint et courageux Gebhard, ce grand moine de rschau, à qui Pascal II avait continué les pouvoirs légat dont il avait si vigoureusement usé sous bain II. Le pape se montra particulièrement ému ce dernier attentat. Écrivant le 10 février 1103 x ducs Welf de Bavière, à Berthold de Souabe et x autres princes et seigneurs de cette dernière pro-ice, il leur reprocha leur lâcheté et leur compli-é avec l'ennemi acharné de l'Église. Or, ce crime it d'autant plus inexcusable chez les seigneurs, 'ils avaient été jadis les défenseurs et les fils dé-

rtatem publici juris, leges a majoribus nostris hactenus ha-s violenter infringere contenderit. *Hist. Andaginens. monast.*, 26, in *Ampluss. Collect.*, t. IV, p. 1020.

Catholicarum partium studiosissimus. MABILL. l. 70, c. 34.

Arnoul, moine de Saint-Gall. — Nous avons déjà fait remarquer Saint-Gall était du petit nombre des abbayes enlachées de schisme, ue Hirschau était, au contraire, le foyer de l'orthodoxie en Alle-me. L'abbé de Saint-Gall, Udalric, avait été fait par Henri patriar-d'Aquilée.

voués de cette mère outragée. Le saint-père termina sa lettre en exhortant les coupables à revenir au bien et à suivre les instructions de Gebhard, qu'il appelait l'œil de l'Église. S'ils agissaient ainsi, il leur promettait l'absolution de toutes les censures qu'ils avaient pu encourir, et qu'il se proposait de fulminer de nouveau contre l'intrus qui venait d'être rejeté, comme un membre pourri, hors de l'unité catholique¹.

Le même jour, le pape adressa aux moines de Hirschau et à tous les abbés et religieux catholiques² de la Souabe l'ordre de prendre Gebhard pour modèle, de l'entourer de leur amour, et de chercher auprès de lui les secours dont ils avaient besoin au milieu de leurs tribulations³. « Mais, « ajouta-t-il, ces tribulations sont votre gloire. Le « monde sévit plus que jamais contre vous, les « persécutions s'accroissent, les flots de cet océan « grossissent et semblent vouloir vous engloutir. « Mais ces flots, le Seigneur les a foulés sous ses « pieds. Sachons imiter nos pères, sachons nous « réjouir au milieu des angoisses. Votre tristesse

1. Perverso capiti adhesistis, membra ejusdem Ecclesie quæ res in Christo generavit, injurias irrogantes, et cum malorum omnium capite ipsam matrem vestram infestationibus aggravantes.... qui ejus res defensores, ejus vos novimus amatores.... habetis juxta vos summi capitis membrum et Ecclesie oculum.... Porro ... excommunicatum et a catholicæ Ecclesie unitate tanquam putridum membrum esse præsum. Hunc quasi mortiferum venenum per omnia fugat. *Nec. in Codex diplomaticus Alemanniæ*. S. Blasii, 1798, t. II, p. 835.

2. Dilectis G. Hirsaugiensi et cæteris catholicis abbatibus P Sueviam (*Ibid.*, n° 832).

sera bientôt changée en joie. Bientôt, par les mérites des saints apôtres, un terme sera mis à vos persécutions par Celui qui a dit : *J'ai vaincu le monde*¹ ». Cette dernière prédiction du pontife allait bientôt s'accomplir : le terme des épreuves traversées par l'*ennemi personnel* de l'Église approchait ; ses propres évêques, ceux du moins dont la vie répondait à leur haute dignité, lui échappaient ; Bruner lui-même, seigneur franconien, plein de talents et de courage, qu'il avait fait archevêque de Trèves et à qui il avait donné l'investiture par la crosse et par l'anneau, voulut, au bout de trois ans, obtenir la confirmation du pape, et se rendit à Rome où le souverain pontife, dans son concile annuel², le réprimanda sévèrement de ce qu'il avait reçu l'investiture laïque. Le prélat dut démettre de sa dignité, que le pape, en considération des services qu'il pouvait rendre à l'Église³, lui restitua trois jours plus tard, à la prière des évêques, après lui avoir imposé une pénitence publique. Il y avait encore à la cour impériale un gentilhomme de la Souabe, peu riche, mais très-pieux et très-instruit, nommé Otton, dont Henri avait fait

¹ Audivimus, carissimi, quia plus solito.... in vos fluctus maris minus surgant ; sed admirabilis in excelsis Dominus, qui suis ea pedib. calcavit.... in tribulationibus vestris quæ est gloria vestra.... Tristitia enim nostra vertatur in gaudium, etc. *Ibid.*

² Pagi, ad ann. 1104, c. 11.

³ Chron. hist. Trevir. in Spicileg., 2, 12, et Conc. Coletti, t. XII, 1113.

son chapelain, et à qui il imposa, en 1102, l'évêché de Bamberg, malgré sa violente résistance. Cet Otton redoutait la responsabilité de l'investiture laïque et il ne fut pas plus tôt installé à Bamberg, où i entra pieds nus, marchant sur la neige et la glace¹ qu'il courut à Rome, et là, déposant aux pieds du pape la crosse et l'anneau, il lui exposa l'affaire lui demanda pardon de son imprudence ou de son erreur, et s'engagea d'avance à se soumettre au châtiment canonique². Le pape non-seulement lui fit grâce, mais voulut le sacrer lui-même³; puis il le renvoya dans son diocèse, comme un ministre dévoué du saint-siège⁴. Ces défections ecclésiastiques n'étaient que les avant-coureurs de l'orage qui allait fondre sur l'empereur. Les princes laïques se détachaient aussi graduellement. Ils lui imputaient l'assassinat de deux des plus considérables d'entre eux, Conrad de Beichlingen et Siéghart de Bavière⁵. Il ne leur manquait qu'un chef pour diriger leurs efforts, et ce chef se trouva dans le fils même de l'empereur, dans ce jeune roi Henri qu'il avait fait

Le
fils d'Henri IV
se révolte
contre son père.

1. *Vit. S. Otton. in Caris. Thes. antiq. lection.*, c. 5, par un témoin oculaire.

2. *Fatetur omnia, baculum ponit et annulum ad pedes Apostolici. pro quo et severius in se canonicæ districtiois sibimet imprecationem. Ibid.*

3. A la Pentecôte de 1103.

4. Baronius l'appelle *transfugam a schismaticis ad catholicos. An. 1103, c. 1. Cf. Epist. Otton et Pasch. papæ ad Eccles. Babenberg. Ibid.*

5. *Chron. Ursperg.*, ad ann. 1103 et 1104.

ronner et au profit duquel il avait deshérité
 rad son aîné. Les compagnons habituels des
 isirs et des chasses du prince l'excitaient à se
 lever contre l'empereur, que l'Église, lui di-
 ent-ils, avait rejeté et que tous les seigneurs
 cordaient à détester¹. Henri se laissa facilement
 rainer par ces conseils : il n'est pas sûr, du reste,
 il en eût besoin pour prendre un tel parti. Il
 it vingt-quatre ans, et déjà sa conduite prudente,
 qualités extraordinaires lui avaient concilié de
 nbreux suffrages. Sa situation faisait naître les
 érances de ceux qui voulaient sincèrement la
 onciliation de l'Église avec l'empire, et qui
 uprenaient l'impossibilité d'arriver à ce résultat
 e le vieil empereur sur le trône². Celui-ci, en
 t, pendant cinquante ans de règne, avait
 jours foulé aux pieds non-seulement les droits
 l'Église, mais encore les libertés traditionnelles
 constituaient le droit public de l'empire. Le
 ne roi se montrait, au contraire, animé du plus
 désir de rétablir chacun dans son droit, et hum-
 ment dévoué à l'Église. Il est à croire que son
 e avait été révoltée de la persistance de son père

Maxime cum patrem ejus excommunicatū et Ecclesia dudum
 erit et procures regni reprobaverint. *Vita Henrici*, p. 387, ap.
 ne., *Script. rer. German.*

¹ Les chroniques contemporaines l'appelaient souvent ainsi : *Hen-*
ricus senior, non pas tant à cause de son âge, car il n'avait guère
 de cinquante ans, mais pour le distinguer de son fils.

à s'enfoncer dans le schisme et à braver l'excommunication¹; mais un intérêt politique excitait aussi le jeune prince : déjà reconnu roi et successeur de son père par tout le parti impérialiste, il lui importait de ne pas laisser le parti catholique élire encore une fois un autre chef tel que Rodolphe de Souabe et Herman de Luxembourg; il lui importait de faire concourir à la succession de l'empire l'universalité des princes, des évêques et le pape lui-même². La rupture entre le père et le fils éclata à Fritzlau, en décembre 1104. Le jeune roi s'y sépara brusquement de l'armée que l'empereur conduisait contre un vassal insurgé, et, déclarant qu'il ne communiquerait plus avec l'empereur tant que celui-ci resterait excommunié, il envoya aussitôt notifier au pape qu'il était prêt à faire sa soumission et lui demander conseil sur le serment qu'il avait prêté de ne jamais se saisir du gouvernement sans la permission de son père. Pascal chargea le légat Gebhard de recevoir le prince dans le giron de l'Église et de lui donner sa bénédiction apostolique, en lui promettant l'absolution au jugement dernier s'il s'engageait à être un roi juste et à réparer envers l'Église les torts de Henri IV³.

1. Detestabatur eum filius, sicuti cuncti fideles, quia denunciabatur excommunicatus ab apostolicis Gregorio, Urbano, Paschali. *Ann. Sax.* ad ann. 1104.

2. C'est ce qui a été parfaitement démontré par Gervais : *Politisch Geschichte Deutschlands unter Heinrich I und Lothar III.* Leipzig, 1841

3. Apostolicus, ut audivit inter patrem et filium dissidium, speran

L'empereur voulut bien entrer en négociation avec son fils; mais ce dernier refusa de communiquer avec son père tant que l'excommunication ne serait pas levée. Toute la Bavière se prononça pour le jeune prince; les villes et les seigneurs de la Saxe, trop justement hostiles au vieil Henri, reconnurent son successeur à l'unanimité. De concert avec le

L'empereur
veut négocier
avec
son fils
qui
s'y refuse.

hoc a Deo evenisse, mandavit ei.... de hoc commisso sibi promittens absolutionem in judicio futuro, si vellet justus rex et gubernator ecclesie, quæ per negligentiam patris sui deturbata est multo tempore. Ann. Saxo., ad 1105.

Fleury dit (l. LXV, n° 37) : « L'excommunication de l'empereur fut le prétexte de la révolte de son fils Henri, et ce jeune prince y fut excité artificieusement par les lettres du pape Pascal, qui l'exhortait à secourir l'Eglise de Dieu. C'est ainsi qu'en parle un moine, auteur du temps, qui ajoute que le fils, ambitieux et ravi de se voir autorisé, s'arma fièrement contre son père. » Ici la malice calomniatrice du prêtre gallican, contemporain de Louis XIV, dépasse celle des chroniques impérialistes contemporaines de Henri, et celle même des historiens protestants et rationalistes de nos jours. La *Vita Henrici* (p. 387), la source la plus favorable à Henri, dit expressément que le jeune roi fut poussé à s'insurger contre son père par les jeunes gens de sa cour : *Frequenter eum venatum secum abducebant, conviciorum illecebris inescabant, jocis in dissolutionem animi mulcebant.... denique ut fit inter adolescentes, etc....* Stentzel et Lüden, ces apologistes modernes de Henri, disent de même; celui-ci dit seulement que Pascal était sans doute informé des plans du jeune Henri, mais sans citer la moindre preuve de cette supposition. — L'abbé Fleury, au lieu de suivre les autorités compétentes, a préféré, pour accuser d'artifice l'un des papes qui s'en sont toujours montrés les moins capables, suivre la version de Hermann de Tournay, auteur étranger aux événements dont il parle, en passant, dans sa narration du rétablissement de l'abbaye de Saint-Martin, in *Spicil.*, t. XII, n. 83. Stentzel lui-même reconnaît l'inexactitude du récit de Hermann, t. I, p. 600, note 44. Il n'y a rien de mieux démontré, dans cette affaire, que l'absence totale de toute initiative de la part du pape.

légat Gebhard et l'archevêque Recthard de Mayence, il s'occupa de faire rentrer les Églises de la Saxe et de toute l'Allemagne dans l'unité romaine¹. Il rétablit dans leurs abbayes les moines exilés pour avoir défendu la cause de l'Église²; il obligea les évêques impérialistes à abdiquer le schisme, ou à faire place soit aux titulaires légitimes, soit aux nouveaux élus imbus de l'esprit romain³.

Henri V se fit remarquer par sa piété en marchant nus pieds à la procession du jeudi saint, à Quedlinburg, et il acheva de gagner les cœurs de ses sujets par son humilité au concile provincial de Nordhausen⁴, où furent renouvelés les décrets des assemblées orthodoxes, et où s'était rendue une foule immense d'évêques, d'abbés, de moines, tous ayant soif du rétablissement de l'unité⁵. Le jeune roi s'abstint d'entrer jusqu'à ce que les pères du concile l'eussent appelé; et alors il parut vêtu d'un costume des plus modestes, confirma tous les décrets des

1. Totam Saxoniam apostolicæ sedi reconciliavit. *Ann. Saxo.* ad 1105.

2. A Isenburg notamment, où était mort l'évêque martyr Burkhard de Halberstadt.

3. Ainsi à Halberstadt, Minden, Paderborn, Hildesheim, Magdebourg, Wurtzbourg, Ratisbonne et Spire. Ce dernier siège fut donné à Gebhard, abbé de Hirschau, de l'abbaye si souvent citée comme le principal foyer de la résistance catholique.

4. 29 mai 1105.

5. Ingens enim cum episcopis et clericis, abbatum et monachorum Ecclesiæ unitatem sitiens turba confluxerat. *Chron. Ursperg.*, ad 1105, etc.

princes ses prédécesseurs, et parla, d'une façon si touchante et si pieuse, de son zèle pour le salut de son père, de sa résolution de lui obéir comme le moindre serf, s'il voulait seulement se soumettre au vicaire de Pierre, que toute l'assemblée, les yeux en larmes, éclata en applaudissements, puis entonna les litanies pour la conversion du père et la prospérité du fils¹.

Lorsque l'empereur eut marché contre son fils et que les deux armées se trouvèrent en présence, sur les bords de la Regen, il renouvela ses protestations, déclara qu'il ne voulait pas être parricide et qu'il entendait être non pas l'agresseur, mais le défenseur². Et comme l'empereur se disposait au combat, ceux des princes qui se trouvaient sous ses drapeaux refusèrent de donner bataille et se retirèrent. Le vieil Henri se sauva d'abord en Bohême, puis sur le Rhin, où les bourgeois des villes lui étaient favorables³. Son fils le suivit de près, ré-

Le
vieil empereur
est
abandonné
par
ses lieutenants

1. *Abjecto productus habitu.... serviliter spondebat subesse : quæ verba omnis multitudo collaudans.... lacrymas et preces effudit, voce magna Kyrie eleison declamans. Ibid.*

2. *Ego parricida vocari vel esse nolo.... me non impugnatores patriæ, sed paterni regni propugnatores esse noveritis. Chron. Ursperg., et Ann. Saxon., ad ann. 1105.*

3. Il alla de Mayence à Hammerstein, forteresse dont on voit encore les restes sur le Rhin, entre Andernach et Bonn; puis à Cologne, dont l'archevêque Frédéric lui était hostile, mais dont les bourgeois le soutenaient. Ceux de Mayence s'armèrent, au nombre de vingt mille, pour sa cause (*Udalr. Cod. Epist.*, n. 213, in *Eckhard.*, t. II), ce qui ne les empêcha pas d'ouvrir leurs portes au jeune roi et de recevoir avec enthousiasme le primat Ruthard. *Ann. Saxon.*, ad ann. 1105.

tablit le primat Ruthard sur le siège de May et y convoqua une diète solennelle pour Noël. cette extrémité, l'empereur se rappela qu'il y à Rome un pape qu'il n'avait jamais reconnu contre lequel il avait soutenu trois antipapessesifs : de l'avis de ses partisans, il écrivit à l'abbé de Clugny une lettre où, en le reconnaissant, il le pria de se réunir paternellement avec lui et d'envoyer un nonne qui pût servir de médiateur entre son fils et lui¹. Avant l'arrivée de cette lettre à Rome, tout était consommé. Les deux princes s'étant rencontrés à Coblentz², le vieil empereur se jeta à genoux devant son fils et le conjura de se rappeler que si Dieu voulait le frapper, ce n'était pas à un fils de convenir de punir la faute de son père³. Le roi se prosterna à son tour et jura d'obéir comme un chevalier à son seigneur, comme un fils à son père, si celui-ci consentait à se réconcilier avec le saint siège⁴. L'empereur ayant déclaré qu'il y consentait, tous deux se mirent en marche pour se rendre au prochain concile de Mayence, où la

1. Voir le texte de la lettre dans *Urstis., Script. Rer. p. 395. BARON., Ann., ad ann. 1105, c. 6.* Il s'y plaint de la cruauté des prédécesseurs de l'ascle, depuis Nicolas II et Alexandre II, et recommande la charité.

2. 21 décembre 1105.

3. Si pro peccatis meis flagellandus eram a Deo, culpæ patris dicem filium, et nulla divinæ legis constituit sanctio.

4. Ut miles domino, ut patri filius cum fide et veritate obaudire cum lacrymis promisit si modo vellem.... *Ep. Henr. ad reg. ap. Urstis. 396. BARONICUS, l. c.*

ait : tous les princes d'Allemagne, excepté le duc de Saxe, s'étaient rendus dans cette assemblée, un nouveau légat du pape, Richard, cardinal-évêque d'Albano, vint s'y joindre à Gebhard, évêque de Bavière, afin de promulguer de nouveau la sentence d'anathème contre l'empereur. Les deux légats reçurent le désaveu solennel du schisme, prononcé par tous les assistants.

En présence d'un tel fait, Henri IV, que son empiement effrayait singulièrement, demanda de paraître devant la diète; mais les princes, voyant un mouvement populaire à Mayence, en faveur du prisonnier¹, décidèrent que l'assemblée se tint à Ingelheim, l'ancienne résidence de Charlemagne, ce glorieux fondateur du Saint-Empire romain. C'est là que fut amené, captif et désolé, le fils aîné du grand empereur. On le somma d'abandonner le trône en le menaçant de mort; il y consentit, à condition qu'on épargnât sa vie, déclarant qu'il ne se sentait plus capable de tenir les rênes du commandement, et qu'il était grand temps qu'il songeât à son repos. Le prince alla plus loin : se jetant aux pieds de l'assemblée, il le supplia de lui épargner de nouvelles douleurs. A ce spectacle, l'assemblée se sentit profondément émue; quelques-uns pleurèrent : le jeune empereur fut le seul à rester insensible²; le cardinal Ri-

¹ Saxo, 1106.

² *non vi coactum, sed propria voluntate inductum.... sibi jam satis ad moderandas regni habenas.... Tempus esse ut Lo-*

chard intervint alors, et dit au prisonnier que le seul moyen de salut était de confesser publiquement qu'il avait injustement persécuté le pape Grégoire le saint siège et toute l'Église¹. Henri sollicita, pour se justifier, un délai, qui lui fut refusé. Alors s'agenouillant aux pieds du légat, il le conjura de lui obtenir la faveur, que, sa confession faite, l'absolution lui fût donnée immédiatement². Les princes, émus de pitié³, étaient d'avis qu'on accédât à cette prière ; mais le légat répondit qu'il n'avait pas le pouvoir d'absoudre un si grand criminel, en l'absence du pape⁴. L'infortuné empereur, ne pouvant

nore cum onere deposito, provideret animæ suæ.... » Multos ad gemitus et lacrymas commovit.... Cum caderet ad pedes filii, orans, etc... nec vultum nec animum ad patrem reflexit (*Hist. de Vita Henrici II* ap. URSTIS.... *German. Histor.*, p. 389.)

- 1. Il semblerait qu'il y a deux discussions successives, l'une avec les princes, sur l'abdication, et l'autre avec le cardinal, sur la rétraction et l'absolution. L'empereur, dont nous suivons la version donnée dans sa lettre au roi de France, dit : « Legatus qui ibidem aderat (non dico quia omnia hæc audierat) respondit. » Les Annales de Hildesheim, etc. disent : Cardinalis qui inopinate ad hæc facta convenerat.... Il en résulte qu'il ne prit aucune part aux menaces relatives à l'abdication, ce qui ne le justifie pas d'avoir usé d'une grande dureté envers le captif.

2. *Vita Henrici*, ap. URSTISUM, l. c.

3. Laici misericordia moti veniam dabant. (*Chron. Ursperg.* ad ann. 1106.)

4. Se nullo modo tam magnam personam, propter quem tanta mala in regno sint perpetrata, absente Apostolico nullo modo suscipere. (*Ann. Saxon.*)

Dixit non esse sui juris me absolvere ; si vellem, inquit, absolvi Romam irem satisfacere Apostolicæ sedi. (*Epist. Henr. ad regem Franc.*)

obtenir, consentit à tout : il abdiqua la couronne impériale, confessa son iniquité, et resta seul, humilié, désespéré, et toujours excommunié¹. La punition, si dure qu'elle fût, était méritée par les ans d'attentats contre l'Église, la famille, la patrie et l'honneur ; mais il est à jamais regrettable qu'elle ait été infligée par un fils, avec une apparente sanction de la part de l'Église².

hic desolatum et spoliatum.... in eadem villa reliquerunt me.

Loi de nous la pensée de nous associer aux falsifications systématiques des historiens gallicans, protestants et rationalistes, qui ont l'envi représenté Henri IV comme une victime innocente, comme un vénérable vieillard indignement persécuté par un fils parricide et orgueilleux fanatique, et qui se gardent bien de rappeler les crimes auxquels il avait commis, pendant tout son règne, contre les papes, l'honneur des femmes et de la sienne propre, contre tous les intérêts politiques et sociaux de l'Allemagne. Pour nous, Henri IV n'est qu'un odieux tyran qui méritait mille fois d'être déposé par la seule autorité de l'Église et des seigneurs de la nation allemande. Après un examen attentif des différentes versions de ce grand document, nous trouvons que le jeune roi (bien différent en cela de son père aîné Conrad) agit avec une mauvaise foi révoltante et de son père envers celui-ci ; nous croyons aussi que le légat n'en montra pas, au moment de la victoire, cette compassion qui est l'apanage spécial et exclusif de l'Église. Il nous en coûte de nous éloigner ici de l'avis de Baronius qui, après avoir reproduit, avec une impartialité que les ennemis de l'Église n'ont jamais imitée, les imprécations de l'empereur contre son fils, conclut : « Inter quos si arbiter sederas quod ad persecutionem, captivitatem, atque privationem imperii spectat per filium procuratas in te, cum ex animi affectu ista pendeant, nihil habes in quo te filium magis quam si vehementi febre phrenetico, deliranti, furibundi, furentique pius filius injiciat vincula patri, si vero intuitu tuo, ut facere præ se tulit, ea omnia præstitit. Certe quidem furens Henrici senioris toto vitæ suæ tempore majoribus in dies acces-

Le
d'Henri IV
est élevé
l'empire.

Les princes élurent alors pour roi le jeune Henri, en dehors de toute intervention paternelle, et l'archevêque de Mayence lui remit la couronne, le sceptre, la croix, la lance, l'épée qu'avait rendus son père, en lui disant : « Si vous ne gouvernez pas le royaume avec justice et si vous ne défendez pas l'Église de Dieu, puissiez-vous subir le sort de votre prédécesseur !¹ »

Malgré une chute aussi profonde, Henri IV eut un instant l'espoir de se relever. Un peu remis de la condamnation qui l'avait frappé et craignant qu'on ne l'emprisonnât pour le reste de ses jours, il s'était réfugié à Cologne, qui lui était très-dévouée, puis à Liège, où se trouvait un clergé excommunié, ouvertement hostile à l'Église, et un évêque, Olbert, qui s'arma aussitôt pour défendre le souverain déchu. Ce n'est pas tout : d'autres villes du Rhin, excitées par l'évêque de Liège, puis le duc de Lorraine et plusieurs autres princes, se prononcèrent à leur tour pour le vieux monarque. Henri se hâta d'adresser aux rois de France, d'Angleterre, de Danemark et d'autres royaumes, le récit détaillé du

sionibus auctus in Ecclesiæ catholicæ detrimentum, et cladem assiduam occidentalis imperii, ejusmodi plurimis experimentis cognitus est, ut aliter curari non posset, nisi hujus modi vinculis.... Cæterum (quod exclamat pater) si ea ex malis artibus nempe perjuriis offensæ præstitæ fidei, fieri contigerunt, laudari minime possunt. (*Ann.* 1106, c. 14.)

1. Ut si non justus regni gubernator et Ecclesiarum Dei defensor existeret, ut ei sicut patri suo eveniret. (*Ann. Saxon.*, ad ann. 1106.)

traitement qu'on lui avait fait subir, en leur faisant observer qu'il y allait de l'intérêt commun de tous les rois de la chrétienté¹. Il écrivait en même temps à son parrain, le saint abbé Hugues de Cluny, qu'il priait d'intervenir en sa faveur auprès du pape, et à qui il donnait plein pouvoir de traiter en son nom². Il promettait de se dévouer désormais exclusivement à la restauration de l'Église, et d'aller à la croisade dès que la paix serait conclue.

Les partisans de l'astucieux prince reprirent de l'audace; les bourgeois de Trente, et un certain comte Adalbert, arrêtaient, dans les défilés du Tyrol, les évêques et les princes que la diète de Mayence envoyait en ambassade auprès du pape pour le prier de venir en Allemagne; tous ces personnages furent dépouillés et emprisonnés³. Le jeune roi, ayant marché contre Liège, vit son avant-garde mise en déroute par les Lorrains du parti impérial, à Vésel, sur la Meuse; il s'efforça vainement d'assiéger Cologne, dont les bourgeois avaient chassé l'archevêque or-

1. *Vestra tamen et omnium regum terræ interesset, injuriam et contemptum meum vindicare* (*Ep. ad reg. Franc.*, ap. *Chron. Ursperg.* et *Cod. Udalr.*, *Epist.* n° 226 in *Ecc. corp. hist.*, t. II; *BARON.*, 1106; Cf. *Resp. princip. Ibid.*).

2. *Ita ut salvo honore nostro totum papæ faciam quod disposueritis...* Pro reparatione Ecclesiarum quæ nostris temporibus nostris peccatis, heu! corruerunt, omnibus modis prout Deus vires dederit, volumus laborare. (*In Spicilegio*, III, 443.)

3. Excepté le seul Gebhard, évêque de Constance, qui réussit à gagner des passages plus détournés, et put rejoindre la comtesse Mathilde et Othon de Bamberg, dont cet Adalbert était vassal.

thodoxe et tenaient pour le vieil Henri. Celui-ci trouva bientôt à la tête d'une armée avec laquelle put bloquer celle des assiégeants. Reprenant le titre impérial, dont il s'était dépouillé à Ingelheim, il fit publier deux manifestes adressés, l'un aux princes, l'autre aux évêques, l'autre à son fils, auquel il reprochait son manque de foi et les violences dont il s'était rendu coupable envers un père. Il ajoutait, dans le même document, qu'il était prêt à remettre sa cause au jugement d'un conseil composé de princes et de religieux, et dont ferait partie Hugues de Clugny, qu'il demandait la suspension des hostilités et qu'il en appelait au pape et à la sainte Église romaine. Le jeune roi fit donner lecture à son armée, par l'archevêque de Magdebourg, de la réponse des princes, qui commençait ainsi : « Après quatre ans de discordes, de sacrilèges, de parjures et de crimes, qui ont réduit notre royaume presque à l'apostasie et au paganisme¹, nous, les fils de l'épouse du Christ, par la grâce du Saint-Esprit nous sommes revenus à l'unité de la foi et nous avons rejeté le chef incorrigible du schisme ».

1. Pro consilio vestro et aliorum qui nos odio non habent et sororum virorum.... spiritualis patris nostri H. Cluniacensis abbas (Chron. Ursperg., ad ann., 1106; Baron., eod. ann.)

2. Appellamus Romanum pontificem, et sanctam universalem matrem sedem et Ecclesiam. Ibid.

3. Regnum nostrum non tantum in solitudinem, sed etiam ad statum catholicæ fidei, sive in ipsum paganismum propius redegit Ibid.



« Henri IV, qui se dit notre empereur, par zèle
 « pour Dieu et par obéissance pour la foi apostoli-
 « que, et nous nous sommes donné un roi catho-
 « lique quoique sorti du même sang¹. Or, après
 « avoir abdiqué volontairement, voici que l'empereur déchu se prétend violenté, et dénonce cette injure à tous les rois du monde, qu'il cherche à exciter contre nous. Son seul but est de dissoudre l'armée du Christ, de ravager de nouveau la vigne du Seigneur, et de crucifier encore le Christ à peine ressuscité². Aussi, pour lui ôter tout prétexte de plainte, nous, le roi, de concert avec les princes du royaume et avec l'armée orthodoxe, nous accordons à Henri l'autorisation de venir en ce lieu, sous telle garantie qu'il voudra, pour plaider sa cause devant le sénat et le peuple assemblés, pour rendre et pour recevoir justice sur tout ce qui s'est passé depuis le commencement du schisme, pour que justice soit faite au père comme au fils, et que l'on termine, tout de suite, et non dans les délais sollicités, les contestations qui agitent l'Église et le royaume³. »

1. Henricum.... zelo Dei et Apostolicæ fidei obedientia abdicavimus, catholicum nobis, licet ipsius de semine elegimus. *Ibid.*

2. Re autem vera solitis argumentis castra hæc Domini dispergere, Christi exercitum exarmare conatur.... immo Christum jam iterum in Ecclesia sua resurgentem in omnium cordibus crucifigere meditatur.

3. Coram præsentî senatu simul ac populo causam suam agat, justitiam suscipiat, justitiam et reddat quatenus.... tam filio quam patri justitia sua respondeat.

Mais le vieil empereur¹, avec le sentiment de sa force, avait repris toutes ses habitudes de ruse; les commissaires qui lui portèrent le message furent maltraités au point de courir risque de la vie, et il les renvoya sans autre réponse qu'une sommation de déposer les armes sur-le-champ, et d'indiquer une conférence ultérieure pour traiter de la paix.

Pendant ces délais, les forces impériales grossissaient chaque jour. Le jeune roi se vit forcé de lever le siège de Cologne, et il fit proposer à son père ou d'en venir aux mains sur-le-champ ou d'avoir une conférence dans huit jours. Henri répondit par un nouveau manifeste où il déclarait que le délai était trop court, qu'il lui fallait la présence des princes les plus éloignés, tels que le duc de Bohême, les comte de Bourgogne et autres; qu'il en appelait de nouveau au saint siège, et, à son défaut, qu'il confiait sa cause à la sainte Trinité, à la sainte Vierge, à saint Pierre et à saint Lambert, patron de Liège où il se trouvait alors². Une bataille semblait donc inévitable, lorsque Erkenbold, chambellan fidèle de Henri, et Burkard, évêque de Munster, qu'il retenait prisonniers, vinrent apporter au jeune roi l'épée et le diadème de son père³, qu'une mort im-

ort imprévue
de
l'empereur
Henri IV.

1. Quam legationem.... susceptam ex imperatori sæpedicto.... cum retulissent. (*Chron. Ursperg.*, l. c.)

2. Cette troisième lettre se trouve avec les autres dans Urstisius (*Scr. Ger. Rerm.*, p. 399) et dans Baronius.

3. *Ann. Saxo.*; *Annal. Hildesheim*, ad ann. 1103, ap. Lenz, *Script. Rer. Brunsw.*, t. I.

prévue venait d'enlever, à Liège, le 7 août 1106. Il n'avait pas encore cinquante-cinq ans, et régnait depuis cinquante. Son corps, d'abord enterré dans la cathédrale de Saint-Lambert par l'évêque Olbert, fut exhumé, de l'avis des princes, en attendant qu'on eût obtenu de Rome l'absolution du défunt¹. On le déposa dans une île de la Meuse, sous la garde d'un seul moine revenu de Jérusalem, lequel psalmodiait jour et nuit pour le repos de l'âme de l'empereur décédé. Le corps fut ensuite transporté à Spire, où les souverains de sa maison avaient leur sépulture; mais le moine de Hirschau, placé sur le siège de Spire, refusa d'admettre le corps dans la cathédrale, au grand mécontentement des bourgeois de la ville, qu'Henri IV avait spécialement aimée et embellie.

Ce prince étant mort sous le coup de l'excommunication, ne pouvait recevoir les honneurs dus à un empereur catholique : son cadavre resta donc dans un sarcophage de pierre², sous le porche, parce que, même mort, il n'appartenait pas à la grande communauté chrétienne.

Ainsi finit, à cinquante-cinq ans, et après un

1. Quia quibus vivis Ecclesia non communicat, illis etiam nec mortuis communicare possit. *Ann. Saxon.*, l. c.

2. In sarcophago lapideo. *Chron. Ursperg.* — Ce refus de sépulture fut un sujet de grandes déclamations pour tous les écrivains protestants et philosophiques. Il n'en était pas moins obligatoire, à moins que l'Église ne voulût reconnaître que l'excommunication était une formalité dérisoire, et que tous les hommes n'étaient pas égaux devant Dieu.

demi-siècle de règne, le plus redoutable ennemi que l'Église eût peut-être rencontré, depuis sa sortie des catacombes. Il était en effet d'autant plus redoutable que, au lieu d'être étranger à l'Église, comme les anciens persécuteurs, il occupait le premier rang parmi ses enfants, et que, d'ailleurs, nul ne pouvait contester que de nombreuses qualités se mêlaient chez lui aux dispositions les plus perverses et les plus funestes. Ses adversaires n'hésitaient point à reconnaître que nul n'eût été mieux fait pour régir l'empire, si son âme n'avait été dépravée et comme étouffée par ses passions¹.

La joie des catholiques fut immense. La justice divine avait enfin prononcée : l'Église était vengée du Pharaon, du Nabuchodonosor qui l'avait opprimée pendant un demi-siècle ; le Galiléen avait vaincu une seconde fois². Les âmes les plus sain-

1. Nemo videretur fascibus imperialibus ipso aptior, si tamen in conflictu vitiorum homo non degeneraret vel succumberet interior. *Chron. Ursperg.*, ad ann. 1106. Ce jugement d'un moine du douzième siècle se rapporte exactement à celui que portait, un siècle et demi plus tard, le franciscain Salimbeni sur le plus brillant émule de Henri IV, l'empereur Frédéric II : « Homme accompli, s'il eût aimé son âme ! »

2. Universorum tam ibidem quam ubivis fere christianorum corda simul et ora infinito nimis tripudio.... rumore replese. Non altius concinebat Israel Domino, Pharaone demerso..., Deo autem gratias qui, licet tarde, tamen permagnifice victoriam concessit Ecclesie sue, cui etiam ejusdem Nabuchodonosor quinquagesimum exactionis annum iste Galileus, qui Julianum quondam vicerat, vertit in Jubilæum. *Chron. Ursperg.*, ad ann. 1106. On sait que l'importante chronique qui porte le nom de *Urspergense* (Auersperg) n'a pas été entiè-

et les moins vindicatives cherchèrent à tirer de grand exemple des leçons utiles au prochain : « voyez, écrivait saint Anselme au comte de Flandre, regardez autour de vous, et considérez le sort des princes qui attaquent l'Église et la foult aux pieds ¹. »

De son côté, l'abbé Hugues de Cluny, que le dévot empereur avait tant de fois invoqué dans ses derniers temps, prit sujet de cette mort pour exhorter le roi Philippe de France à terminer ses jours dans l'habit monastique à Cluny ².

Henri V, par la mort de son père, se trouva posé pour incontesté de la royauté allemande; il ne manquait plus que la sanction de l'Église romaine.

Isaac II, qui s'était avancé vers les Alpes, tint à Guastalla, sur les bords du Pô, un concile général, le 22 octobre 1107, avec l'assistance de l'incomparable comtesse Mathilde. Il y reçut les ambassadeurs du jeune Henri, qui venaient lui demander

Concile général
de
Guastalla.

est rédigée par l'abbé Conrad de Lichtenau, dont elle porte le nom et qui l'a terminée en 1126. La première partie, et notamment le règne de Henri IV et de Henri V, est l'œuvre d'un contemporain de ces princes qui parle sans cesse comme témoin oculaire, et qui croit avoir été un moine de Bamberg. Voy. Pagi, in *Crit. Barad* ann. 1102, 1105; STENTZEL, t. II, p. 103. Celui-ci reconnaît cette chronique forme la source la plus authentique avant le règne de Henri V. Elle a été presque littéralement transcrite par l'ancien Saxon.

Videte, circumspicite.... satis patet, non eget dictu. S. ANSELM., t. IV, 13.

In *Spicileg.*, t. II, ep. 18, p. 400.

la confirmation de l'élection du prince, lui promettre que le successeur de Henri IV serait le fils du saint siège, et qu'il se soumettrait à l'Église comme à sa mère, au pape comme à son père. Pascal rendit une suite de décrets nécessaires pour consolider la victoire de l'Église¹; il sacra et réconcilia plusieurs prélats, en déposa d'autres, donna pour évêque à la ville de Parme, sur la demande des Parmesans, le cardinal Bernard Uberti, abbé de Valombreuse, qui, deux ans auparavant, avait été arraché de la cathédrale, blessé, battu et jeté en prison par ces mêmes Parmesans alors tout dévoués à l'empereur². Par amour pour la paix, et vu le petit nombre de membres du clergé restés orthodoxes en Allemagne³, le pape reconnut les évêques

1. Quærens ut jus sibi regni
Concedat, sedi sanctæ cupit ipse fidelis
Esse velut matri, subjici sibi vel quasi patri.
Donnizo, *Vita Math.*, II, 17.

Stentzel traduit *jus regni* par « le droit de donner l'investiture aux évêques »; c'est une version qui paraît en contradiction directe avec tous les antécédents de la situation et avec le décret rendu immédiatement après par le pape. Ce qui démontre ce contre-sens, c'est que la *Vie de Mathilde*, en prose, par un anonyme, publiée dans Muratori (*Script.*, t. V, p. 596), dit expressément : *Petens ut sibi regnandi jus concederet*. Stentzel remarque, du reste, avec raison, l'espèce de contradiction que contenait la promesse du jeune roi, puisque sa mère était morte et qu'il avait trahi et déposé son père. Entendue dans ce sens-là, sa promesse fut tenue.

1. Ravenne, siège de l'antipape Guibert, fut privée de son droit de métropole sur les villes de la province Émilienne.

2. Donnizo, *Vita Math.*, II, 14, 17.

3. Ut vix pauci sacerdotes aut clerici catholici in tanta terrarum latitudine reperiantur. Tot igitur filiis in hac strage jacentibus, chr

ordonnés pendant le schisme, à l'exception des intrus et des simoniaques; mais, en même temps, et pour saluer, comme dit le canon du concile, le retour de l'Église à sa liberté naturelle¹, il confirma formellement la prohibition absolue des investitures laïques. Les Allemands croyaient qu'il allait ensuite franchir les Alpes pour répondre à leurs pressantes invitations et célébrer la fête de Noël avec le roi et les princes à Mayence²; mais une émeute à Vérone³ et d'autres symptômes significa-

stianæ pacis necessitas exigit, ut super nos inaterna Ecclesiæ viscera aperiantur. *Chron. Ursperg.*, l. c.

1. Nunc autem, cum per Dei gratiam.... in ingenuam libertatem resurgit Ecclesia. *Cod. Conc.*, ap. BARON., ad ann. 1106, c. 33.

2. Nos vero id est Alpium transcessores, speciali quodam efferebamur tripudio, eo quod certi essemus D. Apostolici protectionem sic fuisse dispositam, etc. *Chron. Ursperg.*, l. c.

3. Beaucoup de faits démontrent qu'alors, comme pendant le pontificat de Grégoire VII, il y avait encore en Lombardie, à cause des évêques simoniaques, un foyer d'opposition au saint-siège et de vives sympathies pour le schisme impérialiste. Les choses ne s'acheminaient que lentement vers cette union entre la papauté et les villes lombardes, qui produisit de si grands résultats dans la seconde moitié du douzième siècle. Si l'espace ne nous manquait, il faudrait raconter les nobles efforts faits à Milan par le prêtre Luitprand, à qui les schismatiques avaient coupé le nez et les oreilles, et qui subit l'épreuve du feu comme S. Pierre Igné, pour obtenir l'exclusion de l'archevêque simoniaque Grossulanus. (LANDULPHI junioris in *Murator. Script.*, t. V; PAGI *crit.* in BARON., 1100, 1103, 1105.) Nous voulons seulement, à cette occasion, relever encore une fois une de ces altérations que les historiens protestants et philosophes se permettent dès qu'il s'agit d'hommes dévoués à la cause de l'Église. — Stentzel (t. I, p. 568), parlant de ce Luitprand, lui applique la qualification de *savage*, qui convenait non pas à la victime, mais aux schismatiques qui lui avaient coupé le nez et les oreilles : ainsi c'est la victime qui

tifs le portèrent à douter de l'accueil qu'il y recevrait après la promulgation de son dernier décret¹. Il préféra donc se diriger vers la Bourgogne, et alla passer les fêtes de Noël sous le toit toujours hospitalier de ses anciens frères de Cluny².

est *sauvage*, et non pas le bourreau. Puis, racontant une entrevue entre le prêtre et le jeune roi Conrad, Stentzel dit que ce prince, alors insurgé contre l'Empereur son père, lui répondit *avec amertume*, et il cite en renvoi *Landulphi jun. cap. 1*; or, quand on consulte cet auteur dans Muratori, t. V, on trouve que Conrad parle à Luitprand *cum devotione*. Voilà ce que Stentzel traduit : *avec amertume* (*mit Bitterkeit*). C'est une minutie, si l'on veut; mais elle atteste la disposition générale de l'auteur et de son école.

1. Quod non facile gens nostra decretum illud recipiat.... *Ibid.*

2. Et natalis Dominici gaudium sua præsentia Cluniacensibus multum ampliavit. *Ibid.*

CHAPITRE IX

**ce toujours orthodoxe et Cluny toujours
sans rivale.**

re des investitures, les vainqueurs comme les vaincus
ient toujours vers la France. — Le culte de saint Benoît
descendants d'Hugues Capet. — Voyages du pape Pascal II
ses régions de la France. — Pascal à la Charité-sur-
Saint-Denis. — Le vieil arbre planté par saint Benoît
rameaux sur la France. — Fondations de Robert d'Arbris-
ernard de Tiron en Perche. — Conversions opérées par
I. — Mort de l'abbé Hugues de Cluny. — Vision de Ful-
flighem. — Bernard de Cluny en Espagne.

dans cette grande lutte, vainqueurs et vain-
pereur Henri et le pape Pascal, dirigeaient
t leurs pensées et leurs vœux vers la
vers Cluny, vers le royaume toujours or-
et vers l'abbaye toujours sans rivale. C'é-
ui du roi de France que Henri IV invo-
tout pour venger les droits outragés de la
c'était le saint abbé Hugues de Cluny qu'il
it pour médiateur entre les princes et lui.
encore sous l'égide de la France, sous la

Dans la guerre
des
investitures,
les vainqueurs
comme
les vaincus
se tournaient
toujours
vers la France
et
vers Cluny.

crosse de saint Hugues, que Pascal II allait chercher des hommes pour le seconder dans la solution définitive de la question des investitures¹, au lieu de se rendre en Allemagne, où venait de succomber le redoutable ennemi de l'Église.

Depuis la réconciliation de Philippe I^{er} avec l'Église, en 1104, la royauté française était rentrée dans ses voies naturelles et avait repris, aux yeux des peuples, ce caractère habituel de tendresse et de dévotion envers l'Église, et spécialement envers l'Ordre Monastique, qui distinguaient les princes capétiens, lorsque la passion amoureuse ne venait point les égarer².

Quand Philippe I^{er} mourut³, après quarante-huit ans de règne, il invoqua avec confiance, comme son bisaïeul Hugues Capet, la puissante assistance de saint Benoît. Il voulut qu'on l'enterrât auprès des reliques du grand moine, à l'abbaye de Fleury-sur-Loire : « Je sais bien, disait-il, que la sépulture
« des rois français est à Saint-Denis ; mais, comme
« je reconnais avoir été un pécheur endurci, je
« n'ose pas me faire enterrer auprès d'un si grand

1. Suger le dit expressément : Ut regem Francorum et filium regem designatum et Ecclesiam Gallicanam consuleret super quibusdam molestiis, et novis investituræ Ecclesiasticæ querelis quibus eis infestabat, et magis infestare minabatur Henricus imperator. *De Vita Ludovici Grossi*, c. IX.

2. Robert et Berthe. — Philippe I^{er} et Bertrade. Voir de sages réflexions à ce sujet dans MICHELET, *Hist. de France*, t. II, p. 149, etc.

3. 30 juillet 1108.

« martyr. Je redoute, en raison de mes fautes,
 « d'être livré à Satan et de partager le sort de
 « Charles Martel... Mais, confiant en saint Benoît,
 « j'invoque le vénérable père des moines, et je
 « désire être enterré dans son église, sur la Loire,
 « car Benoît est plein de clémence et je sais qu'il
 « réserve un accueil propice à tous les pécheurs
 « qui, voulant amender leur vie, ont recours à sa
 « règle pour se réconcilier avec Dieu¹. »

Déjà, l'année précédente, Louis, fils aîné du roi de France et associé par son père à la royauté, était venu assister à la levée du corps du patriarche monastique, dont les reliques avaient été placées dans une châsse plus riche : le souvenir des larmes de joie et de dévotion versées, à la vue de ce précieux trésor, par le jeune roi et par les seigneurs français, avait été fidèlement relaté dans les annales du monastère². A peine monté sur le trône, Louis annonça solennellement son intention de chercher, avant tout, le royaume de Dieu et sa justice, en défendant la religion et en protégeant les

Le culte
de
saint Benoît
chez les
descendants
d'Hugues Capet

¹ Sanctum Benedictum diligo, pium patrem monachorum suppliciter exposco, et in ecclesia ejus super Ligerim tumulari desidero. Ipse enim clemens est et benignus, omnesque suscipit peccatores propitius, qui, etc. ORDER. VITAL, l. XI, p. 835, éd. Duchesne.

² Ludovicus rex designatus, cum multis proceribus Franciæ regni, et communi lætitiæ suam conjunxit.... Illic vidi flentes præ gaudio regum et principes, et omne vulgus ; præcipue monachos et abbates, hymnos et laudes, ut decebat, dicere volentes, sed sine lacrymis non valentes.... Levatum itaque gazophylacium auro et argento gemmisque omnibus carius. Chron. S. Petri Vivi Senon.. ad ann. 1107.

Églises et les moines¹. Le clergé payait le roi de son devouement filial, en lui prêtant l'appui le plus dévoué.

A la mort du vieux roi, Yves de Chartres s'était hâté de réunir l'assemblée des barons, pour faire confirmer, par une nouvelle élection, le droit héréditaire de Louis à la couronne qu'il avait déjà portée du vivant de son père². Le prélat convoqua tous les évêques qui, comme lui, étaient suffragants de Sens, et, malgré les réclamations de la métropole de Reims qui revendiquait le droit exclusif de procéder à la cérémonie, il fit sacrer à la hâte le jeune roi à Orléans³, afin de couper court à tout

1. In exordio nostri principatus quam proxime nostri interesse ficii primum quærere regnum Dei et justitiam ejus considerans, ad incrementum nostræ salutis tam corporis quam animæ credimus perficere, si Ecclesiis sanctorum et monasteriis studuerimus non solum de nostris possessionibus largiri etc. *Diplom. pro monast. S. Quinti de Monte*, in *Ampl. Collect.*, p. 623.

2. On sait qu'alors et jusqu'à l'époque de saint Louis, la succession héréditaire des rois en France n'était constatée que par le sacre, cérémonie où l'échange des serments et le consentement des évêques et des barons rappelait l'ancien droit électif dont découlait l'hérédité royale. Il y avait donc alors assez peu de différence entre le droit de succession à l'empire et à la royauté allemande et le droit reconnu en France. Philippe I^{er} avait fait élire son fils de son vivant, comme l'avait fait Henri IV, ce qui n'empêcha pas Louis le Gros et Henri I^{er} d'avoir tous deux besoin d'une nouvelle élection en succédant à leur père.

3. Ad regni fastigia sicut bonorum voto adsciscitur, sic malorum et impiorum votiva machinatione, si fieri posset, excluderetur. Consulti ergo proceres, et potissimum dictante venerabili ac sapientissimæ Yvone.... ut ad repellendam impiorum machinationem citissimè Aurelianos conveniant, ejus exaltationis operam dare festinè Senonensis igitur archiepiscopus invitatus, cum comprovincialibus

les prétentions hostiles à sa royauté¹. Louis fut heureux d'invoquer alors le concours de ce Galon, évêque de Paris, qu'il avait autrefois juré de ne jamais laisser arriver à l'épiscopat. Le cœur du prince avait subi d'heureux changements. Il se regardait maintenant comme ceint non-seulement du glaive temporel, mais encore du spirituel, en ce qui concernait la défense des pauvres et des Églises².

Le roi profita longtemps encore des sages avis d'Yves de Chartres³. Non content de l'appui moral que lui donnaient les évêques, il sut se servir, avec

videlicet Walone Parisiensi episcopo, etc. SUGER, *De vita Ludov. Gross.*, c 12.

1. Voyez la grande lettre d'Yves II, Pascal pour repousser la prétention de Reims, qui en avait appelé au pape. Il y dit : « Si consecratio regis differretur, regni status et Ecclesiæ pax graviter periclitaretur. — Le siège de Reims était alors occupé par un bénédictin assez célèbre, Raoul le Vert, ami de saint Bruno, que celui-ci s'était efforcé en vain d'attirer dans son ordre nouveau, mais qui s'était fait moine à Saint-Remy. Il fut élu archevêque en 1108 et gouverna seize ans.

2. Les termes dont se sert Suger sont remarquables : Qui (archiepiscopus).... sacratissimæ unctionis liquore delibatum regem.... abjectoque secularis militiæ gladio *Ecclesiastico ad vindictam malefactorum eum accingens*, diademate regni gratanter coronavit, nec non et sceptrum et virgam, et per hæc Ecclesiarum et pauperum defensionem, et quæcumque regni insignia, approbante clero et populo, devotissime contradidit. *De Vita Ludov. Grossi*, l. c.

3. Voir les lettres qu'Yves lui adressait pour le détourner d'un mariage inégal qui aurait fourni aux grands vassaux l'occasion de renouer à leur obéissance (*Ep.* 209) ; pour l'engager à épouser la nièce du comte de Flandre (*Ep.* 239) ; pour lui demander la grâce de la commune de Beauvais (*Ep.* 265 et 264) ; pour lui reprocher durement son avarice (*Ep.* 202).

succès, des contingents qu'ils lui fournirent comme seigneurs terriens, pour combattre les seigneurs laïques dont les violences et les brigandages désolaient les populations¹. Le roi d'Angleterre, Henri I^{er}, devenu duc de Normandie, grâce à sa conciliation avec Anselme de Cantorbéry, et à la défaite de son frère aîné, Robert², avait gagné, par sa vigueur contre les pillards, la sympathie des évêques et des monastères du continent, en même temps que l'appui des barons qui craignaient à ce que les abbayes ne fussent pas dépouillées de leurs biens dont leurs pieux ancêtres les avaient enrichies.

Les deux rois étaient ainsi engagés dans la même œuvre chrétienne, la défense de l'Église et du peuple. Malheureusement leurs succès ne pro-

1. Ad comprimendum tyrannidem prædonum et seditionis auxilium totam per Galliam deposcere coactus est episcopus Cantuariensis. VITAL, lib. XI, p. 836.

2. A Tinchebray.

3. Auditis rumoribus de victoria regis, religiosi quique homines. ORDER. VITAL, l. XI, p. 821. — Et c'est malgré lui que le pape se tourna vers Robert qui avait d'abord compromis son duché par son alliance avec la croisade.

4. C'est ainsi qu'Élie de la Flèche, comte du Mans, dans une discussion avec Robert de Bellesme, qui faisait valoir le droit d'indult du duc Robert, lui objecta l'*ignavia* de celui-ci, en ajoutant : « *Et pauperum pulsæ sunt in exilium.... et rebus ac prædiis quibus antea dederant, spoliata sunt monachorum cœnobîa.* » VITAL, XI, 822. — Les comtes du Mans, d'Évreux, de Meulan, de Conches et de Montfort, Guillaume de Warenne et Robert de Temesnil, c'est-à-dire les principaux seigneurs de Normandie pour Henri. Robert n'avait de son côté que Robert de Bellesme, Billard, le comte de Morteuil et Robert d'Estouteville.

guère aux populations, car, s'il faut en croire un juge impartial, les officiers royaux, qui s'étaient substitués aux seigneurs, empirèrent, par leurs exactions et leurs poursuites arbitraires, le sort des paysans pour qui le joug des sergents et des légistes de la royauté était autrement dur que celui des nobles¹.

Tel était l'état de la France lorsque, dans la dernière année du règne de Philippe, le pape Pascal voulut entreprendre, à l'instar de son prédécesseur Urbain II, un de ces pèlerinages apostoliques où un moine devenu pape s'en venait réchauffer la ferveur des populations, régénérer la discipline ecclésiastique, réprimer les usurpations locales et confirmer les droits et les libertés des monastères. Partout, en France, on accueillit le pontife avec une vénération profonde, comme un législateur céleste, et partout il montra une sollicitude vraiment apostolique pour les fidèles et les Églises².

Après avoir passé l'hiver de 1106 à 1107 à Clu-

Voyage
du
pape Pascal
dans
diverses régions
de
la France.

1. Insolitas exactiones imponebant, ac pro libitu suo judicia pervertebant : summis et mediocribus multas gravedines inferebant, sed hæc non sua virtute, imo timore regis et potestate agitabant.... Officiales mali prædonibus pejores sunt. Pagenses nempe latrunculos, fugiendo sive divertendo devitare possunt; versipelles vero bedellos nullatenus sine damno declinare queunt. ORDER. VITAL, l. XII, p. 876.

2. Ab universis finium illarum Ecclesiis, ut vere Christi discipulus, et Apostolicus vicarius, ingenti honore suscipitur.... non aliter quam legifer de cælo missus auditur. — Sic igitur.... ut fidelis dispensator et prudens, quotidianam sollicitudinem omnium Ecclesiarum gerens. Chron. Ursperg., ad ann. 1107.

ny, Pascal se dirigea vers Paris, en consacrant, sur son chemin, les grandes églises monastiques nouvellement achevées¹. A Saint-Bénigne de Dijon, le pape

1. L'itinéraire de Pascal II, pendant son voyage en France, n'est aussi facile à établir que celui de son prédécesseur Urbain II ou de ses successeurs Calixte II et Innocent II. Voici les seules données que nous ayons pu recueillir :

1106. — 25 décembre. — A Cluny, célébration des fêtes de Noël —

1107. — 8 février. — A Saint-Hippolyte. Diplôme de confirmation des biens et immunités de Cluny. *Ep. Pasch.* n° 69, in *Conc.*, t. XII.

16 février. — A Dijon. Dédicace de l'église Saint-Bénigne. *Ms. S. Ben.* in Chifflet., *De g. ill. S. Benen.*

18 février. — A Bèze. Dédicace de l'église abbatiale. *Pap. Crét.*, in 1107.

. . . . — A Langres. Confirmation de l'élection de Laon.

15 mars. — A la Charité-sur-Loire. Dédicace de l'église abbatiale. *Chron. Fiscann.*, in LABBE, *Bibl. ms.*, t. I.

. . . . — A Déols-en-Berry. Dédicace de l'église abbatiale.

24 mars. — A Tours, dimanche de *Lætare*. Le pape officie pontificalement à Saint-Martin de Tours. *SUGER. De vit. Lud. Gross.*

14 avril. — A Chartres. Fête de Pâques, célébrée par Pascal avec Yves de Chartres. *ORDER. VITAL*, l. XI, p. 810.

. . . . — A Saint-Denis. Entrevue avec les rois Philippe et Louis, *SUGER*, l. c.

. . . . — A Châlons-sur-Marne. Entrevue avec les ambassadeurs de Henri V. *Ibid.*

23 mai. — A Troyes. Concile et condamnation nouvelle des investitures. *Chron. Ursperg. Ibid.*

25 mai? — A Souvigny. Diplôme en faveur de Cluny. *Ep.* 71, in *Concil.*, t. XII, éd. COLETTI, p. 1028, et *Bibl. Cluniac.*, p. 550.

4 août. — A Aiguebelles (*Aquam Bellam*). Nouveau diplôme en faveur de Cluny. *Ep.* 70. *Ibid.*

1^{er} septembre. — A Modène.

18 septembre. — A Fiésole.

24 septembre. — A Florence.

Il est impossible de concilier la date du diplôme rendu à Souvigny le 25 mai, selon la *Bibliotheca Cluniacensis*, l'édition des *Conciles* de Coletti, avec la tenue du concile à Troyes le jour de l'Ascension qui

dédia l'admirable basilique qui existe encore, et que l'abbé Jarenton avait ouverte, comme un asile assuré aux moines de la Lorraine persécutés pour la cause de l'Église¹. A Bèze, antique et célèbre abbaye de Bourgogne, où, depuis vingt ans, l'abbé Étienne² travaillait à réformer ses moines, en décuplait le nombre et créait une pépinière de pieux abbés, à Bèze, Pascal passa trois jours pleins, ravi du bon ordre, du beau site et de l'exacte discipline du monastère; il y tint lui-même le chapitre monastique, y prêcha aux religieux la vertu de patience, qui leur était le plus nécessaire, et, après son discours, il entonna sur la prière de l'abbé, le psaume *Miserere* et leur donna l'absolution

tombeait cette année-là le 23 du même mois. Le pape n'aurait jamais pu se rendre à Souvigny, en Bourbonnais, le lendemain de son départ de Troyes. On sait cependant qu'il vint à Souvigny, et que Hildebert du Mans s'y trouva avec lui, car il est cité parmi les évêques témoins des diplômes, puisque ce fut là qu'il détourna Hildebert de son projet d'abdiquer l'épiscopat. V. D. BEAUGENDRE, *Not. in Epist. Hildeberti*, l. II, n. 7, p. 17. — Dans la *Vie de Hildebert* (p. XXII), D. Beaugendre dit que la rencontre eut lieu à *Savigny*; mais cette abbaye, dans le Lyonnais, était encore plus éloignée de Troyes que Souvigny. La difficulté ne pourrait être levée qu'en supposant une faute d'impression dans les deux recueils de Marrier et de Coletti, et en substituant *juillet* à *juin* dans la date du 8 des kalendes de juin, qu'ils indiquent tous deux, ou bien en admettant, avec la *Chronique de Saint-Bénigne* (in *Lanz*, t. I), que le concile de Troyes eut lieu aux ides de mai, le 15.

1. Voir plus haut les relations de Saint-Bénigne avec Hirschau, (Saint-Vanne.... ?)

2. C'est celui qui, né d'une race chevaleresque, avait quitté le métier des armes pour se faire moine, à l'instar du comte Simon de Valois. V. plus haut

Le
pape Pascal
et
l'abbé Suger
à la
Charité-sur-Loire
et à
Saint-Denis.

solennelle et la bénédiction pontificale. Après qu'il consacra l'autel des saints Pierre et Paul, en présence de cinq cardinaux, de cinq évêques et d'une foule d'abbés, de clercs et de fidèles¹. A la Charité-sur-Loire, dépendance de Cluny, — mais dépendance gigantesque et presque rivale de sa métropole — à la Charité-sur-Loire, le pape accomplit la même cérémonie, au milieu d'un grand concours d'évêques et de barons, parmi lesquels se trouvait un moine de Saint-Denis, de basse naissance, nommé Suger, lequel devait rapporter de précieux souvenirs de son voyage dans le royal monastère qui était appelé à gouverner comme abbé, avant de gouverner la France elle-même².

De la Charité, le souverain pontife se rendit à Tours, puis, aux fêtes de Pâques, dans la ville de Chartres où le conviait le grand évêque Yves qui, avec la respectueuse mais complète franchise des hommes de ce temps-là, fit entendre au chef de l'

1. Omnia laudans, omnia benedicens, ad ultimum in capitulum suum consedit, ubi sermonem faciens (il prit pour texte le verset du ch. xv de l'ép. aux Romains).... Et quia monachis loquebatur, bus maxime necessaria patientia est, eam posuit quasi fundamentum. *Chron. Beauvais, in Spicileg.*, t. II, p. 444.

2. Celeberrimo archiepiscoporum.... conventu.... affuerunt et multo biliores regni proceres.... cui consecrationi et nos ipsi interfui. SUGER, *De Vit. Lud.* vi, c. 9. — Il était né à Saint-Denis. Son origine obscure est attestée par lui-même, quand il dit qu'il a été « contra spem meriti, morum et generis.... » et dans plusieurs autres passages ap. DUCHESNE, *Script.*, t. V, pp. 343, 354 et passim.

glise les plus vives observations critiques, et en même temps, les témoignages du dévouement le plus pur et le plus absolu. La comtesse Adèle de Blois, fille de Guillaume le Conquérant, avait voulu pourvoir elle seule à toutes les dépenses du pape¹.

Pascal alla visiter ensuite la grande et royale abbaye de Saint-Denis, qu'il regardait comme l'apanage spécial de Saint-Pierre en France², et il y scella de nouveau l'alliance de la papauté avec la royauté française. Le pape édifia tous les assistants par sa fervente dévotion devant les reliques de l'apôtre des Gaules, et par le désintéressement « assez peu romain », dit Suger, avec lequel il dédaigna tous les trésors du riche monastère, n'ayant voulu recevoir, pour tout présent, qu'une portion des vêtements épiscopaux de saint Denis, qui portaient encore la trace du sang de l'apôtre³.

Après le public hommage rendu par le chef de l'Église militante au pontife-martyr, à l'élu de l'Église triomphante, les deux rois vinrent à leur tour, pleins d'amour pour Dieu, humilier leur

1. ORDER. VITAL, l. XI, p. 810.

2. Tanquam ad propriam B. Petri sedem. SUGER, l. c.

3. Hoc memorabile, et Romanis insolitum, et posteris reliquit exemplum, quod nec aurum.... quod multum timebatur.... non tantum non affectabat, sed nec respicere dignabatur.... Sanctorum pignoribus humillime prostratus, lacrymas compunctionis offerebat.... Ne displiceat, inquiens, si de vestimentis ejus nobis vel parum reddideritis, qui eum vobis apostolatu Galliæ insignitum absque munere destinavimus. SUGER, l. c.

couronne devant le successeur de Pierre le pêcheur —
 Pascal implora leur assistance contre les tyrans —
 les suppliant de tenir la main à la défense — de
 l'Église, comme il convenait à des successeurs — de
 Charlemagne et des pieux rois de France¹. Les
 deux souverains jurèrent de prêter aide et assi — s
 stance, et ils mirent leur royaume à sa disposition — ;
 puis ils sollicitèrent au monastère plusieurs prélats — s,
 entre autres Adam, l'abbé de Saint-Denis que Suger — er
 avait accompagné à Tours, de les suivre à Châlons — ns
 où ils devaient avoir avec les ambassadeurs du roi — oi
 Henri une entrevue décisive.

Pascal trouva de plus, en France, un secours — rs
 encore plus efficace que celui de la bienveillance — ce
 royale, dans la ferveur et le zèle toujours plus vifs — fs
 de l'Ordre Monastique, où se recrutaient, comme — me
 sous Grégoire VII, presque tous les champions de — de
 l'Église. Le vieil arbre planté par saint Benoît, lo — in
 de se dessécher, poussait en France, plus qu'a — an l-
 leurs, de vigoureuses branches qui, dirigées par — ar
 des hommes habiles, prenaient à leur insu un — un

1. Gratanter et votive, amore Dei majestatem regiam pedibus ejus — us
 incurvantes, quemadmodum consueverunt ad sepulcrum piscatoris — is
 Petri reges submisso diademate inclinari. Quos dominus papa manu — u
 erigens.... SUGER, l. c.

2. De statu Ecclesiæ, ut sapiens sapienter agens.... eosque bland — de
 demulcens.... Ecclesiam manu tenere, et sicut antecessorum regum — m
 Francorum Caroli Magni, etc..., tyrannis et Ecclesiæ hostibus, — et
 potissimum Henrico audacter resistere. *Ibid.*

3. Qui amicitiae, auxilii et consilii dextras dederunt, regnum expo — po
 suerunt. *Ibid.*

Le vieil arbre
 planté
 par saint Benoît
 pousse
 en France
 les
 plus vigoureux
 rameaux.

aspect nouveau. C'est ainsi qu'on vit naître l'ordre de Grandmont et celui des Chartreux; c'est ainsi qu'on vit, tout à coup, resplendir l'ordre de Cîteaux, né dans un coin obscur de la Bourgogne. A l'époque où Pascal II visitait la province qu'honoraient, à un si haut degré, les vertus d'Yves de Chartres et d'Hildebert du Mans, trois nouvelles fondations, dues à trois saints amis, commençaient à attirer le respect des fidèles, et promettaient de nouvelles consolations à l'épiscopat gallican.

Le Breton Robert d'Arbrissel, dont on a vu éclater le courage au concile de Poitiers¹, en 1100, après avoir été archiprêtre de Rennes et écolâtre d'Angers, avait quitté le monde pour vivre en ermite dans la forêt de Craon, en Anjou, où il dirigeait une abbaye de chanoines réguliers. Urbain II l'en avait tiré pour l'obliger à prêcher dans les diocèses voisins. Robert parcourut la Normandie, la Bretagne, l'Anjou, la Touraine. Il remplit sa mission avec un éclatant succès, entraînant sur ses pas de grandes troupes de pénitents de l'un et de l'autre sexe, qui campaient dans les bois afin d'être plus à portée d'entendre le saint prédicateur. Robert, avec une hardiesse inouïe, dénonçait tous les désordres, même ceux de certains supérieurs ecclésiastiques. Quelques imprudences commises par la foule errante d'hommes et de femmes au milieu desquels vivait nuit et jour l'ardent missionnaire, et surtout le zèle par-

1. V. plus haut. Il était né en 1047.

fois excessif qu'il mettait à poursuivre la conversion des filles perdues¹, attirèrent au missionnaire de vifs reproches de la part de Geoffroy, abbé de Vendôme, et aussi du savant Marbode, évêque de Rennes². Robert dut alors chercher un désert où son étrange troupeau pût vivre sans faire scandale. Un jour, dans une forêt, sur les confins de l'Anjou et de la Touraine, il rencontra des bandits dont le chef, nommé Évrault, lui demanda son argent.

— « Volontiers, répondit l'apôtre, mais en échange, vous me donnerez vos âmes pour Dieu. »

Le saint les convertit, et, dès lors, il établit dans cette forêt le centre de sa nouvelle fondation, qu'il appela, d'après le nom du chef des brigands, Fontevrault³. Là bientôt se trouvèrent réunis plus de trois mille⁴ convers des deux sexes, lesquels, du reste, y vivaient absolument séparés. Nobles et

Les fondations
de
Robert
d'Arbrissel.

1. Cf. BALDRIC., *Vit. S. Roberti*, ap. ACT. SS. BOILLAND., t. II, Februa — GUILLELM. NEUBRIG., *De rebus Anglicis*, l. I, c. 15. — *Clypeus Fontevraultensis*, t. II, p. 132; MASSION, *Notice sur Robert d'Arbrissel*.

2. Mabillon, dans ses *Annales* (l. LXIX, n° 139), admet l'authenticité de ces deux fameuses lettres dont on s'est armé pour jeter le ridicule sur le vénérable fondateur; mais il montre qu'elles sont antérieures à la création de Fontevrault, et qu'on n'en peut d'ailleurs tirer aucune conclusion contre les mœurs de Robert (Cf. ACTA SS. BOILLAND. t. II, 25 febvrier, t. II, p. 601). Noël Alexandre, dans une très-savante et impartiale dissertation (in *Hist. Ecclesiast.*, sec. XI et XII, dissert. III, tom. VI), arrive aux mêmes conclusions, si ce n'est qu'il n'admet pas que la lettre attribuée à Marbode soit de ce prélat.

3. Une noble dame, nommée Aremburge, lui fit donation du fond.

4. Selon d'autres, il y en eut cinq mille. *Clypeus Fontevraultensis*.

ysans, lépreux et courtisanes, vieux et jeunes, habitaient des huttes de feuillages, sous la direction laïque de Robert¹, et ils y demeurèrent jusqu'au jour où la générosité des seigneurs environnants eut permis leur fondateur à même de construire un grand monastère qu'il divisa en quatre quartiers séparés. Pascal approuva, en 1106, cette fondation dont Robert d'Arbrissel devint le supérieur général, et à laquelle furent rattachées plusieurs autres maisons créées par lui en diverses provinces. Mais, à sa mort, il voulut, afin de rendre hommage à la Vierge Marie, qu'il avait choisie pour protectrice spéciale de ce rameau de l'ordre bénédictin, il voulut, disons-nous, que les frères de toutes ses maisons reconnussent la suprématie de l'abbesse du monastère de Fontevrault², où se trouvaient réunies, du temps de Suger, quatre et cinq mille religieuses.

1. *Nec incertas nec pellices refutabant.... leprosos.... impotentes.... pauperes et nobiles.... viduæ et virgines.... Innumeram copiositatem capiebant tuguriola....* BALDRIC., c. 4 et 2, loc. cit.

2. La première abbesse fut, selon Mabillon, Hersende de Clairvaux, veuve de Guillaume de Montsoreau, et, selon Fleury (l. LXVI, n. 34) et l'*Hist. littér.* (t. X, 162), Pétronille de Craon. Baronius (ad ann. 1117) énumère les onze filles, petites-filles ou sœurs de rois, qui ont été abbesses du célèbre monastère. Fontevrault est aujourd'hui, comme le Mont-Saint-Michel et Clairvaux, transformé en maison centrale de détention pour les deux sexes. La tour dite d'Evrault et le chœur de la magnifique église ont seuls été épargnés : nous y avons vu, en 1831, les tombeaux de Richard Cœur de Lion et de Henri I^{er}, dans le plus honteux abandon. Depuis, ces tombes ont été relevées et transportées à Versailles, où elles se trouvent confondues avec d'autres débris du même genre.

Dans la forêt de Craon, où Robert s'était d'abord retiré, il avait été rejoint par un moine picard nommé Bernard, qui avait fui la dignité abbatiale dont les religieux de Saint-Savin voulaient l'honorer. Mais, plus tard, le bon religieux ne put se dérober au choix des moines de Saint-Cyprien de Poitiers. Une fois abbé, Bernard sut remplir avec énergie ses nouveaux devoirs. Au concile de Poitiers, il se distingua, à l'exemple de son ami Robert, par la plus intrépide résistance aux violences du duc Guillaume. Comme l'abbaye de Cluny prétendait que celle de Saint-Cyprien était de sa dépendance, Bernard se démit de ses fonctions et alla s'associer à Robert d'Arbrissel et à ses collaborateurs, pour prêcher, au péril de sa vie, contre les prêtres scandaleux de la Normandie, dont les concubines essayèrent plusieurs fois de le faire périr¹.

Cependant, les moines de Saint-Cyprien, qui luttaient de toutes leurs forces contre les prétentions de Cluny, avaient arraché de leur ancien abbé la promesse d'aller plaider leur cause à Rome. Il y fit deux voyages, monté sur un âne, et vêtu d'un pauvre habit d'ermite. D'abord bien accueilli, puis repoussé dans ses demandes, mais fermement convaincu de la justice de sa cause, Bernard soutint sa thèse contre le pape lui-même et ne crai-

1. Unde factum est ut uxores presbyterorum, metuentes ab iis disjungi, cum suis auxiliariis eum perimere quærerent. GAUFRE. GROSS. *Vita S. Bernardi Tiron.*, ap. BOLLAND., die 14 April., c. 6.

rent réunis autour de lui, et cent *cellæ*¹, ou prieurés, ne tardèrent pas à constituer une nouvelle congrégation qui, placée sous la règle de Saint-Benoît, porta désormais, comme Bernard lui-même, le nom de Tiron. Les habitants du pays, à la vue de cette nouvelle espèce de cénobites vêtus encore plus pauvrement que les anciens moines, s'imaginèrent que c'étaient des Sarrasins venus par-dessous terre et ensuite des prophètes, à la façon de 'saint Jean-Baptiste. Bernard se servit de la curiosité de ces demi-barbares pour les convertir : il aimait à recruter son troupeau monastique parmi les ouvriers et les artistes, à qui il faisait continuer leur métier dans son monastère. Et, tandis que charpentiers et maçons, peintres et sculpteurs, orfèvres et forgerons, laboureurs et vignerons, trouvaient à Tiron le travail qui leur était propre², la renommée de la nouvelle fondation se répandait au loin et touchait si profondément le cœur des hauts barons, qu'au bout d'une année, une grande disette étant survenue, le comte Guillaume de Nevers envoya généreusement un grand

1. Centum cellæ GAUF. GROSS., *Vit. S. Bernardi*, n° 52. — FLEURY, d'après *Gall. Christ.* (t. IV, p. 864), ne compte que 12 abbayes, 48 prieurés et 22 paroisses.

2. Singulas artes quas noverant, legitimas in monasterio exercere præcepit. Unde libenter convenerunt ad eum tam fabri lignarii quam ferrarii, sculptores et aurifabri, pictores et cæmentarii, vinitores et agricolæ, multorumque officiorum artifices peritissimi. OROSA. *VITA* AL. l. VIII, p. 715.

vase d'or à l'abbé Bernard, pour qu'il le fît vendre et en consacra le produit à nourrir ses religieux et ses pauvres. C'est ainsi que, à défaut de routes et de canaux, la charité chrétienne savait se frayer un chemin depuis les confins de la Bourgogne jusqu'au fond d'une solitude inexplorée du Perche¹ !

Un autre saint, destiné à devenir le père d'une troisième congrégation, sortit aussi de la forêt de Craon, où l'amour de la pénitence l'avait réuni à Robert d'Arbrissel et à Bernard de Tiron. Ce troisième personnage était Normand de race et s'appelait Vital². Lui aussi était d'humble origine³. Plus austère encore que ses deux compagnons, Vital attira bientôt plus de cent quarante disciples au-

1. *MANLL. Ann.*, I, LXXI, c. 40. — Dès 1113, Bernard de Tiron put envoyer une colonie monastique jusque dans le pays de Galles. On verra plus loin le fils du roi d'Écosse y venir chercher des religieux.

2. La Vie manuscrite du B. Vital, composée au douzième siècle par Étienne de Fougères, évêque de Rennes, et que les continuateurs de l'*Hist. littér. de France* croyaient perdue, a été retrouvée par M. L. Delisle, élève de l'École des Chartes, qui a bien voulu nous en communiquer une copie. L'évêque déclare qu'il écrivait d'après des Mémoires rédigés en français par les disciples du saint : *Hæc enim, sicut Romanè scripta referimus, Latino eloquio fideliter transferentes litteris evidentioribus tradidimus.*

3. Ses parents, qui étaient du diocèse de Bayeux et du bourg de Tingerii, avaient cependant quelque bien (*vitamque enam ex justis laboribus transigendo. ÉT. DE FOUG., c. I*), qu'il vendit pour en donner le prix aux pauvres. Dès son enfance, il était si grave que ses camarades l'appelaient *le petit abbé*. Il avait commencé par être chapelain de Robert, comte de Mortain, frère utérin de Guillaume le Conquérant. *FLEURY, I. LXVI, c. 10; ÉTIENNE DE FOUGÈRES, Vit. m, passim.*

tour de lui, et Raoul, vicomte de Fougères, abandonna toute la forêt de Savigny, près Avranches, avec les débris d'un vieux château qu'ils transformèrent en monastère¹. Cette nouvelle fondation devint, à son tour, le berceau et le lieu de trente et une grandes abbayes, tant en France qu'en Angleterre. Vital, qui possédait un don d'une vive éloquence, quittait souvent la solitude pour aller faire retentir la parole de Dieu parmi les nobles de la Normandie, lesquels, depuis la conquête de l'Angleterre par l'un des leurs, s'abandonnaient aux entraînements de l'ambition et souvent s'écartaient de la voie tracée par les anciens preux². A son éloquence Vital joignait beaucoup de hardiesse et de courage. Sa parole austère n'épargnait personne; il effrayait d'abord mais ceux qui venaient l'entendre attirés par curiosité, s'en retournaient ordinairement pâles et émus, tout confus d'avoir entendu dévoiler publiquement des méfaits qu'ils croyaient avoir mis dissimulés. L'apôtre, ajoute l'hagiographe, faisait trembler les seigneurs les plus orgueilleux comme les rustres les plus grossiers, les fides des champs comme les nobles dames. A ses dernières il reprochait le luxe effréné de la

1. Vital s'était retiré dans la forêt de Savigny dès l'an 1105; l'acte de donation par Raoul de Fougères n'eut lieu qu'en 1114 et fut confirmé par Henri I^{er} et par bulle de Pascal II du 23 mars 1115. Cf. FLEURY, l. LXVI, c. 19; MABILLON, l. LXX, c. 95; ORDER. VIT., p. 7.

2. Antiqui optimates. ORDER. VIT., l. VIII, p. 708.

soieries et de leurs fourrures. Les plus grands seigneurs, et le roi lui-même, n'en estimaient que davantage le saint homme¹. Comptant sur cette indulgence, le hardi prédicateur ne craignit pas de se présenter, avant la bataille de Tinchebray, comme médiateur entre les deux frères ennemis, le roi Henri et le duc Robert, qu'il ne put toutefois réussir à réconcilier².

Quelque fécondes et populaires que fussent les nouvelles fondations, l'éclat de Cluny ne pâlisait pas devant elles. Trente-cinq abbayes du premier ordre recevaient ses lois et lui étaient complètement soumises³; onze autres, les principales de la France, comme Vézelay, Moissac, Saint-Gilles, avaient accepté ses coutumes, sans entrer dans les liens de sujétion qu'elle maintenait si serrés, comme l'atteste le soulèvement de Saint-Cyprien contre elle⁴. C'est là

1. Fortitudine et facundia præditus et ad proferendum quicquid volebat animosus : non parcens in populari sermone infimis nec potentibus.... annuntians populo Christiano scelera eorum. Reges igitur ducesque reverebantur eum. Plures turbæ manicabant ut audirent verba ejus, quæ postmodum auditis ab illo latenter olim actis facinoribus, lugubres et confusæ redibant.... Omnis ordo intrinsecus pungebat ejus veridicis allegationibus. Omnis plebs contremiscebat coram illo.... Sic nimirum superbos athletas et indomitos vulgi cœtus plerumque comprimebat, atque locupletes heras sericis vestibus et caminis pellibus delicate indutas trepidare cogebat, dum verbo Dei gladio in scelera sæviret, pollutasque conscientias.... grandissimoque divinæ animadversionis tonitruo terreret. Id., l. XI, p. 820.

2. Audacter interdixit ne certarent cominus. *Ibid.*

3. Præcipua monasteria, d'après la première bulle de Pascal II, en 1099.

4. Quelques années plus tard, en 1112, l'abbé Lambert de Saint-

que venaient de préférence se réfugier les puissances du siècle et de l'Église, quand Dieu touchait les cœurs : c'est là qu'un comte de Bourges, après avoir engagé au roi Philippe son comté, pour subvenir aux frais de la croisade, s'arrêtait à son retour de guerre sainte et d'une affreuse captivité. Le brave chevalier se fit moine à Cluny, d'après le conseil du pape¹, mais lui n'hésita point à détourner Hildebert, évêque du Mans, le digne rival d'Yves de Chartres par la science et la sainteté, du projet qu'il avait conçu d'abdiquer sa dignité, pour se réfugier à Cluny, où il espérait échapper aux vexations des rois normands et des comtes du Mans².

Peu de temps après avoir donné l'hospitalité au troisième des moines de Cluny appelés par la Providence à monter sur le trône de saint Pierre³, le

Bertin, qui avait introduit dans son abbaye la réforme de Cluny, alla demander à Rome une sauvegarde contre l'abbé Pons de Cluny, qui prétendait, en sa qualité de père spirituel, y venir avec un cortège de cent mules et y célébrer la Pâque *tanquam in proprio*. *Mansi Ann.*, l. LXXII, c. 44.

1. ORDER. VITAL, l. X, p. 795.

2. Cujus sinum, quasi reus eram, amplexus fuisset, si papa constitutus pontificis onus amoliri permisisset. *Hildebr. Epist.*, l. 3. L'illustre évêque avait été chercher Pascal à Rome pendant que celui-ci passait en France, et revint sur ses pas pour le rejoindre et l'accompagner à l'abbaye de Souvigny en Bourbonnais. En Italie il avait été particulièrement accueilli par le comte Roger de Sicile, par Geoffroy Mayenne, et les autres Normands, qui, fidèles à leurs anciennes prédilections, l'avaient comblé de présents pour les églises de son diocèse, et surtout pour sa cathédrale de Saint-Julien, qu'il reconstruisait et qui fut dédiée en 1120.

3. Grégoire VII, Urbain II, Pascal II.

grand et saint abbé Hugues qui, pendant soixante ans, avait présidé aux destinées de l'abbaye souveraine, et recruté plus de dix mille religieux pour l'armée du Seigneur¹, alla rejoindre dans le ciel ses prédécesseurs Odilon, Maïeu, Odon, et l'un de ses plus chers amis, saint Anselme, mort huit jours avant lui. Ces deux admirables saints, si unis pendant la vie, devaient l'être également après la mort. Anselme était allé *à la cour de Pâques de son Seigneur*² le mercredi saint de l'an 1109 : Hugues mourut le mardi de Pâques, après avoir célébré, une dernière fois, sur son lit de mort, les offices de la grande semaine et lavé, une dernière fois, les pieds des pauvres. Or, comme ses yeux, qui semblaient ne plus voir, et sa langue alourdie indiquaient la perte du sentiment, on lui demanda, en lui administrant le viatique, s'il reconnaissait bien la chair vivifiante du Seigneur : « Oh ! oui, je la reconnais, dit-il, et je l'adore. » On le porta à l'église, on le posa sur un lit de cendres, où le vieux champion du Christ rendit le dernier soupir, à quatre-vingt-cinq ans³, laissant à sa nombreuse famille la joie de son triomphe, l'exemple de sa vie et l'espoir de son intercession⁴. Cette nuit

Mort de l'abbé
Hugues
de Cluny.

1. Plus quam decem millia monachorum ad militiam Domini Sabaoth incepit. ORDER. VIT., l. XI, p. 839.

2. Ad Paschalem Domini tui curiam vadis. EADM. de Vit. Ansel., p. 25.

3. 29 avril 1109.

4. Veteranus ille Christi miles.... si vivificatricem Domini carnem agnosceret : « Cognosco, inquit, et adoro »... relinquens filiis gau-

Vision
Fulgence
Afflighem.

même, le pieux abbé Fulgence d'Afflighem, vit songe deux lits d'or (*lectuli*), portés au ciel par anges, et on lui dit que l'un était destiné à saint Anselme, l'autre à saint Hugues de Cluny¹.

Le roi Alphonse VI de Castille, ce grand bienfaiteur de l'église de Cluny, fidèle et reconnaissant ami de l'abbé Hugues qui avait autrefois brisé ses fers, le suivit de près dans la tombe². Il voulut être enterré chez les Bénédictins de Sahagun (San Facundo)³.

Card de Cluny
en
Espagne.

L'intrépide fermeté d'un moine de Cluny, de Bernard, archevêque de Tolède, défendit, à cette époque, contre une invasion d'Arabes du Maroc la capitale et le royaume que la mort d'Alphonse venait d'ébranler si profondément⁴.

Les droits de dona Urraca, l'héritière du prince défunt⁵, furent contestés par Alphonse d'Arago

dium de corona, exemplum de vita, spem de intercessione. *Hist. lib. de ejus vita* in Bibl. Clun., pp. 433-436. — Grandævus heros Christum, cui a pueritia militaverat, migravit. ORDER. VITAL, l. c.

1. *Chron. Afflig.* in *Spicil.*, loc. sup. cit. — Le saint moine Geoffroy, évêque d'Amiens, qui était alors en Italie pour plaider devant le pape la cause de son Église contre les moines de Saint-Valery, également, dans la même nuit du 29 avril, la vision d'une procession de saints qui allaient au-devant de leur nouveau commensal. *Bibl. Cluniac.*, p. 463.

2. V. plus haut.

3. 50 juin 1109.

4. MARIANA, *Hist. Hispan.*, l. x, c. 8. — PAGI, *Crit.*, ad ann. 1110.

5. Veuve du comte Raymond de Bourgogne et mère d'Alphonse qui s'intitula *empereur des Espagnes*.

La princesse crut tout pacifier en épousant son cousin; mais Pascal lui ordonna de renoncer à cette alliance, sous peine d'excommunication et de déposition ¹.

Bernard de Tolède et l'abbé de Sahagun furent arrachés de leurs sièges, emprisonnés et exilés, à la suite de l'usurpation aragonaise; mais toutes ces discordes et ces violences, auxquelles Pascal s'efforça de mettre fin, en envoyant en Espagne, comme légat un Bénédictin abbé de Cluse², n'affaiblirent pas l'ardente confiance dans les prières monastiques, qui enflammait les cœurs castillans et qui dictait à une autre Urraca, sœur de l'ami de saint Hugues, ces paroles qu'on lit dans sa charte de restauration de l'abbaye de Saint-Pierre de Estoncia ³ :

« Reçois, Seigneur, toi qui es immensément
 « grand jusque dans les moindres choses, reçois ces
 « humbles présents, et daigne les agréer assez pour
 « que, quand j'arriverai devant toi, tu me veuilles
 « accorder l'immense joie de ton royaume. C'est à
 « toi, mon Dieu, que j'offre ce monastère construit
 « en l'honneur de Pierre, le prince des apôtres, et
 « de Paul, le vase d'élection... Oui, oui, mon bien-

1. Ut a consortio Ecclesiæ et sæculari potestate privetur. *Ep. Pasc.*, 21, ap. COLETTI, *Concil.*, XII, 903.

2. *MABILL.*, *Ann.*, l. LXXII, n. 27, et dans les détails l'*Append.* n° 82 tome V.

3. Fondée en 900 par le roi Garcias, et restaurée en 1099 par Urraca, fille du roi Ferdinand de Castille et de Léon.

« aimé Rédempteur, ô Christ, je te consacre ~~ce~~
 « maison, pour l'expiation de mes péchés, et ~~qua~~
 « tu viendras, avec ces mêmes apôtres, pour juge
 « l'univers, que leurs prières te rendent un juge
 « clément envers moi, chétive créature, rachetée de
 « ton sang précieux : qu'elles m'arrachent aux
 « flammes de l'enfer, et m'introduisent, purifiée,
 « dans la gloire du paradis ¹. »

1. Suscipe jam, Domine pie, qui immensus es in minimis.... Offero
 doque tibi, bone Deus, cœnobium.... sic, sic, dilecte Redemptor meus
 Christe.... ut me exiguum quam pretioso redemisti cruore.... — Puis
 elle énumère les ornements et onze *codices* qu'elle donne, et termine
 ainsi : Accipe, Christe, hæc munera, et concede ut, cum judex ad-
 veneris et cum eisdem apostolis orbem judicaveris, eorum precibus
 pulsat, mihi sis judex mitissimus. *Hist. de l'Ordre de Saint-Benoît*,
 t. IV, sc. 35. — MABILL., *Ann.* t. V, l. LXIX, n. 13.

CHAPITRE X

Le Pape et l'Empereur à Rome.

Henri V rétablit sur leurs sièges tous les évêques expulsés. — Un concile à Troyes. — Mariage du roi Henri V avec Mathilde d'Angleterre. — Sac de Novare. — Dangereuse proposition faite par le pape. — L'Église est placée en Allemagne dans une situation analogue à celle des Églises de France. — Serment prêté au pape par l'empereur. — Fourberie de Henri V. — Protestations des évêques et des abbés. — Le pape est livré aux soldats. — Violences contre le pape. — Il est fait prisonnier. — Pascal II cède à la volonté de l'empereur pour sauver ses serviteurs. — Il traite avec l'empereur et le couronne à Rome. — Henri V visite la comtesse Mathilde.

L'Église avait grand besoin de renforcer ses armées, car elle était à la veille de subir une épreuve inconnue pour elle pendant les mille ans de son histoire antérieure, et de courir des dangers plus graves que tous ceux qui avaient été jusque-là son partage. Elle devait expier cruellement le malheur l'avoir accepté, contre un père odieux, le concours d'un fils dénaturé. Celui-ci se disposait à retourner, contre sa mère, le glaive qu'elle avait béni, et, ce à quoi nul autre n'avait encore réussi, il allait lui être accordé, pour un temps, d'opprimer la liberté de

de l'Église jusque dans son plus auguste s
tuaire.

Henri V rétablit
sur
leurs sièges
tous
les évêques
expulsés.

Henri V avait commencé à rétablir sur le
sièges tous les évêques orthodoxes dépouillés,
les amis de son père, y compris les moines Eu
de Cambrai et Gébhard de Constance, l'infatigable
légal d'Urbain et de Pascal¹. Mais, à peine son a
torité était-elle reconnue du grand nombre, que
homme qu'on avait vu si humble à l'assemblée
Nordhausen, ne voulant prendre part aux déli
rations des évêques que sur leur expresse invi
tion, et ne demandant que le retour de l'empire
l'unité et à la soumission apostolique, changea t
à coup de conduite et de langage, et prétendit inve
les nouveaux évêques, qui s'y prêtèrent pour la p
part. Le moine Eudes de Cambrai refusa d'accep
d'un laïque la crosse et l'anneau qu'il avait d
reçus d'un évêque, lors de son sacre au concile
Reims². Henri marcha contre Cambrai, força Eu

1. On pourrait croire à un refroidissement dans le zèle de cet ill
évêque, d'après une lettre du pape, que rapporte Neugart (*Cod.
Alem.*, n° 834) en l'attribuant à l'an 1107, et où le pontif
proche vivement à Gébhard de ne pas s'être rendu au concil
Guastalla, lui déclarant que le souvenir de ses anciens services a
pu détourner de lui la sentence d'interdit dont l'archevêque de Ma
et ses suffragants avaient été frappés par suite de leur absence du
cile : *Nolumus enim, dit Pascal, ut juventutis certamina tem
quod absit, senectutis omittas.*

2. *Quia virgam et annulum quæ consecratus ab Ecclesia acci
iterato ab Henrico accipere voluit. Odon., De blasph. in Spir. s.
ap. Pagi, in ann. 1109.*

se réfugier au monastère d'Anchin¹, rétablit l'excommunié Gaucher, et détruisit la commune que les bourgeois avaient jurée en recevant leur évêque légitime²; puis il s'avança jusqu'aux frontières de la France et de la Lorraine, pendant que les ambassadeurs allaient sommer le pape de lui concéder les investitures. Cette ambassade se composait de plusieurs prélats et seigneurs, qui semblaient venir plutôt pour intimer des ordres que pour discuter raisonnablement³ : les plus marquants étaient le duc Welf, lequel faisait porter partout une épée devant lui et élevait la voix très-haut⁴, l'archevêque de Trèves, qui parlait le français⁵ avec facilité. Le pape les reçut à Châlons-Marne. L'archevêque de Trèves réclama formellement, pour l'empereur, en vertu de l'ancien droit de l'empire, non-seulement la faculté d'approuver ou de rejeter tous les candidats élus à

1. Où il mourut en 1113. On grava ces mots sur sa tombe :

Fuit exul, Deo fidus,
Fulget cœlo sicut sidus.

Phonore comme bienheureux. ACT. SS. BOLL. du 19 juin.

2. Chron. de Cambrai, in *Script. Rer. Franc.*, t. XIII, p. 455 ; et *Lettr. sur l'histoire de France*, XIV.

3. Qui tumultuantes magis ad terrendum quam ad ratiocinandum mihi viderentur. *SUG., De Vita Lud. Gross.*, c. 9.

4. Cui gladius ubique præferebatur..., clamosus. *Ibid.* — C'était le mari de la comtesse Mathilde, mais qui s'était séparé d'elle et de sa mère.

5. Vir elegans et jocundus, eloquentiæ et sapientiæ copiosus, Galliarum cothurno exercitatus, facete peroravit. *Ibid.*

l'épiscopat, mais encore le droit d'investiture d'hommage, condition inséparable de la possession des régales, c'est-à-dire des villes, châteaux, péages relevant de l'autorité impériale¹. A cela le pape fit répondre, en ces termes, par l'évêque de Plaisance : « L'Église, rachetée par
 « le précieux sang de Jésus-Christ et constituée
 « en liberté, ne peut plus redevenir esclave : si
 « l'Église ne peut plus élire un prélat sans le con-
 « sentement de l'empereur, elle n'est plus que sa
 « servante, et la mort du Christ est mise à néant.
 « Si le prélat élu est investi par la crosse et l'an-
 «neau, qui appartiennent à l'autel, c'est une usur-
 « pation des droits de Dieu ; et si ce prélat soumet
 « ses mains consacrées par le corps et le sang de
 « Notre-Seigneur, aux mains d'un laïque, ensan-
 « glantées par l'épée, il déroge à son ordre et à son
 « onction sacrée². »

Les Allemands, furieux et à peine contenus par la présence des Français, s'écrièrent : « Ce n'est
 « pas ici, mais à Rome et à coups d'épée que se

1. Pro regalibus, ut annulo et virga investiatur fidelitatem et hominum facere.... Etenim civitates et castella, marchias, thelonesia, et quæque imperatoris dignitatis nullo modo aliter debere occupare SUGER, l. c.

2. Ecclesiam pretioso Jesu Christi sanguine redemptam et liberam constitutam, nullo modo iterato ancillari oportere. Si Ecclesia eo in consulto prælatum eligere non possit, cassata Christi morte, ei serviliter subiacere ; si virga et annulo, etc.... contra Deum ipsum usurpare ; si sacratas Dominico corpori.... ordini suo et sacræ unctionis derogare. *Ibid.*

« videra cette querelle ¹. » Et ils s'en retournèrent auprès de leur seigneur ².

De Châlons-sur-Marne le pape alla tenir un concile à Troyes³. Comme pour mieux répondre à l'ambassade de Henri, on y confirma de nouveau plusieurs élections ecclésiastiques et la condamnation des investitures ; on y affermit, de plus, la trêve de Dieu, dans l'intérêt de la croisade que le pape avait surtout à cœur d'encourager. Au milieu de ses luttes avec l'usurpation laïque, l'Église ne perdait pas de vue les intérêts du pauvre : l'un des canons du concile défendit de brûler les maisons, ou d'enlever les brebis et les agneaux dans les guerres particulières⁴. De l'avis du synode, le pape sévit contre les évêques d'Allemagne qui s'étaient rendus complices des prétentions de Henri. Il excommunia les intrus de Liège, de Cambrai et de Verdun, en disant de celui-ci : « Richard de Verdun s'est livré au roi, et nous le livrons à Satan⁵. » Il n'épargna

Un
concile à Troyes
en 1107.

1. Theutonico impetu frendentes tumultuabant, et si tuto auderent, convicia.... injurias inferrent. Non hic, sed Romæ gladiis determinabitur querela. *Ibid.*

2. Suger, témoin oculaire de toutes ces discussions, ajoute que le pape envoya de nouveaux agents auprès du chancelier Albert, ministre confidentiel de l'empereur, qui était resté en arrière pour traiter plus tranquillement avec lui.


3. Universale concilium honorifice celebravit. *Ibid.* — C'était à la fête de l'Ascension, 23 mai 1107.

4. *Chron. Malleac.*, ad ann. 1107, in LABBE, *Bibl. nova ms.*

5. Pertur dixisse Richardum Vir dunensem, qui se tradidit regie curie, et nos tradimus eum Satanæ. LAURENT. LEOD. *Hist. episc. Verdun. in Spicil.*, t. XII.

pas même les deux principaux adhérents de l'Église romaine, Ruthard de Mayence et l'ancien légat Gébhard de Spire, lesquels avaient eu la faiblesse de conserver des cures dont l'investiture avait été accordée par le roi. Mais une simple menace de suspension ramena ces prélats au devoir¹. Pascal assigna ensuite à Henri un délai d'un an pour venir discuter la grande cause, dans un concile général à Rome, vers laquelle il se dirigea lentement² et où les Romains le reçurent, cette fois, avec transport³.

Henri sembla d'abord se préoccuper assez peu de ces dispositions énergiques de la cour de Rome. Il consacra les années 1108 et 1109 à des expéditions assez peu glorieuses contre la Hongrie et contre les princes slaves de la Bohême et de la Silésie, qui ne reconnaissaient qu'avec peine la suzeraineté de l'empire. Vers la fin de 1109, il envoya au pape une nouvelle ambassade composée des archevêques de Cologne et de Trèves, du chancelier Albert et d'autres seigneurs, pour traiter d'un accommodement qui devait nécessairement précéder la collation de la dignité impériale, dont les rois d'Allemagne ne pouvaient être revêtus qu'après avoir été couronnés par le souverain pontife. Pascal répondit sans dé

1. Pour ces différentes sentences, Cf. COLETTI, *Conc.*, t. XII, pp. 1  3 1156; MARTÈNE et DURAND *Ampliss. Collect.*, t. I, præf. et p. 618.

2. Cum amore Francorum, dit Suger, qui multum servierant timore Theutonicorum.

3. Tanto Romani tam cleri quam populi tripudiis suscipiebatur, si de mortuis redivivus crederetur. *Ann. Saxo.*, ad 1107.

mentir en rien son langage antérieur et avec autant de persévérance que de bonne foi, qu'il recevrait le roi avec l'affection d'un père s'il se présentait à Rome en souverain catholique, en fils et défenseur de l'Église, en ami de la justice¹.

Dans une diète tenue à Ratisbonne², Henri annonça aux princes son intention de passer en Italie pour s'y faire couronner empereur, et en même temps pour y arranger, au gré du souverain pontife tout ce qu'exigeait la défense de l'Église³. Les princes, ravis de ces intentions pieuses et patriotiques, lui assurèrent par serment leur concours⁴. Il obtint aussi l'appui des seigneurs de la partie occidentale de l'empire dans une autre assemblée tenue à Utrecht⁵, où il célébra ses fiançailles avec la jeune Mathilde, fille du roi Henri I^{er} d'Angleterre. Henri contractait ainsi une alliance intime avec le plus puissant des souverains étrangers à l'empire, avec un prince qui avait été lui-même longtemps en lutte contre l'Église dans la question des investitures, et qui venait à peine de se soumettre. Or,

Mariage
du
roi Henri
avec Mathilde
d'Angleterre

1. *Omni paternitate, omni mansuetudine, cum se excepturum spondet, si ipse se, ut regem catholicum..., Romanæ sedi exhiberet. Chron. Ursperg., ad ann. 1109.*

2. 6 janvier 1100.

3. *Quatenus.... ad omnia quæ defensio posceret Ecclesiastica ad nutum Apostolici promptum se demonstraret. Ibid., ad ann. 1110.*

4. *Arrectis animis omnium ad votum pie providi consulis et indubitati jam patriæ amatoris.... sacramento nimis voluntario confirmatis. Ibid., Ann. Saxo., etc.*

5. A Pâques, 10 avril 1110.

ce pouvait être un danger sérieux au cas où Henri V manquerait aux promesses faites à Ratisbonne.

Cependant, le pape, pour ne laisser aucun doute sur sa résolution, malgré les préparatifs du roi, renouvela, dans le concile tenu au Latran le 7 mars, la condamnation formelle des investitures et de toute intervention laïque dans la disposition des choses ou des biens de l'Église¹. Il y confirma, de plus, le canon, souvent renouvelé pendant les siècles catholiques, qui plaçait les naufragés sous la garde de l'Église et frappait d'excommunication, comme des voleurs et des meurtriers, ceux qui s'appropriaient les débris d'un naufrage². Pascal n'oublia point ceux qui avaient été les dévoués champions de ses prédécesseurs dans les moments les plus critiques : il se rendit en Apulie, où il réunit le duc Roger, le prince de Capoue, tous les comtes normands vassaux de l'Église, et il leur fit prêter serment de lui porter secours contre Henri, en cas de besoin. Les chefs de la noblesse romaine prirent³ envers lui le même engagement. Cela fait, le pape attendit

1. Si quis ergo principum vel aliorum laicorum dispositionem seu donationem rerum sive possessionum Ecclesiasticarum sibi vindicaverit, ut sacrilegus judicetur. *Conc.*, t. XII, p. 1150, ed. Coletti.

2. Quicumque res naufragorum diripiunt, ut raptores et fratrum necatores ab Ecclesiæ liminibus excludantur. *Ibid.*

3. Ducem ac principem, omnesque Apuliæ comites evocans, cum eis paciscitur, ut si opus esset, contra Henricum imperatorem dimicerent.... Omnes Romanorum proceres simili sacramento constrinxit. PETR. DIAC., *Chron. Cassin.*, l. IV, c. 37.

tranquillement dans Rome l'arrivée du roi, trompé sans doute par les protestations de dévouement au siège apostolique, qui, à Ratisbonne, avaient produit tant d'effet ¹.

Au mois d'août, Henri passa les Alpes, à la tête d'une armée immense², où l'on comptait une élite de trente mille cavaliers³. Le roi avait en outre avec lui bon nombre de clercs et de docteurs lettrés, tout prêts à argumenter au profit de la puissance laïque contre les docteurs de l'Église⁴. Depuis son aïeul Henri III, c'est-à-dire depuis plus d'un demi-siècle, l'Italie n'avait pas vu un déploiement de forces aussi formidable. Les villes du Piémont et de la Lombardie avaient profité de l'affaiblissement du pou-

1. Le protestant Lüden, ne sachant trop comment se rendre compte de cette tranquille confiance du pape, déclare qu'il devait exister quelque plan profond et secret, tramé contre Henri par le pape et son confident Pierre de Léon. Malheureusement il est obligé d'avouer qu'il ne peut pas deviner en quoi cette trame pouvait consister. Tome IX, p. 383.

2. Immenso coacto exercitu. PETR. DIAC., l. c.

3. Circiter triginta millia equitum electorum. *Vit. S. Conrad.*, ap. *Cass., Thes. anecd.*, t. VI.

4. Literatis viris, paratis scilicet ad rationem omni poscenti reddendam. *Chron. Ursperg.*, ad ann. 1110. — Parmi eux il y avait un Écossais nommé David, qualifié d'historiographe impérial (il rédigea l'histoire de cette expédition en trois livres; *in regis gratiam magis quam historicum deceret, proclivem*, dit de lui Guillaume de Malmesbury), et depuis évêque de Bangor. GUILL. MALMESB., t. V, p. 167; — *Chron. Ursperg.* — On voit que l'empereur ne comptait négliger aucun moyen de faire triompher ses prétentions; mais la Providence les déjoua dans les grandes comme dans les petites choses, et le récit de son narrateur officiel a péri.

voir des empereurs allemands, pendant la lutte contre les princes catholiques, pour accroître leur liberté politique : elles se faisaient la guerre entre elles comme autant de seigneuries indépendantes. Mais il n'y avait pas encore, entre leur cause et celle de l'Église, cette fusion, cette solidarité qui valut plus tard à l'une et à l'autre de si éclatants triomphes. Quelques-unes de ces cités belliqueuses firent mine de résister à l'invasion du prince allemand. Mais le sac de Novare, première ville qui lui refusa l'obéissance, effraya les autres. Elles lui ouvrirent leurs portes sans résistance, et toutes lui envoyèrent des présents, sauf la fière Milan, où le prêtre Luitprand, mutilé pour la foi, entretenait depuis longtemps un foyer de résistance orthodoxe : cette ville ne voulut pas lui donner d'argent¹. Ayant passé le Pô dans la plaine de Roncaglia, où il campa pendant six semaines, Henri reçut l'hommage de tous les feudataires de cette partie de l'Italie. Seule la grande comtesse Mathilde ne s'y présenta pas². Cependant elle ne chercha point à s'opposer au passage des Allemands, soit qu'elle se sentît trop faible, soit qu'elle se trompât, comme le pape, sur les intentions du roi. Comme il importait à Henri de s'assurer au

Grand effroi
causé
par le sac
de Novare.

1. Nobilis urbs sola Mediolanum populosa
Non servivit ei nummum, neque contulit æris.
DONNIZO, *Vit. Math.* II, 18.

2. Sola Mathildis erat, quia regem semper habebat
Exosum multum, certaminibusque repulsum.
Ibid

moins la neutralité de la princesse, il lui envoya des ambassadeurs qu'elle reçut dans son château de Bibianello, près Canosse, en même temps que la visite d'une foule de barons d'au delà les monts, curieux de voir cette femme extraordinaire. Il y eut une sorte de raccommodement entre la comtesse et le prince ; mais elle ne lui promit aucune assistance qui pût préjudicier à l'indépendance de l'Eglise¹. Le roi continua sa route vers Rome, par la Toscane : il mit six semaines à traverser les diverses chaînes des Apennins. Son armée souffrit cruellement du froid dans ces montagnes : les violences qu'elle y exerça, spécialement contre les églises et les zélés catholiques, n'indiquaient que trop l'esprit de l'entreprise².

D'Arezzo, qu'il avait assiégée et incendiée, Henri envoya au pape une ambassade présidée par son chancelier Albert, archevêque élu de Mayence. La négociation fut entamée avec les plénipoten-

1. Ultramontani procures multi quoque clari
Ad quam venere, miraturi mulierem....
Utraque pars tandem pacem laudavit eandem ;
Sed contra Petrum non promisit fore secum

DONNIZO, II, 18.

2. *Chron. Ursperg.* dit : Comitissam per internuntios sibi subiectam gratia sua propriisque justitiis, donavit.

Ecclesias destruere non cessavit, religiosos ac catholicos viros castris... a propriis sedibus expellere non desistebat. Sic impie agendo Longobardiam et Tusciam usque pervenit. PANDULPH. PISAN., in *Pasch. II.* — Order. Vit. (lib. x, p. 728) parle aussi des ravages causés par Henri, mais en supposant qu'ils s'étendaient sur les possessions de Mathilde, ce qui paraît improbable après le traité.

tiaires pontificaux, dont le chef était Pierre fils de Léon¹.

Les discussions avaient lieu dans le parvis de Saint-Pierre². Le pape se refusait à couronner Henri comme empereur jusqu'à ce qu'il eût garanti la paix de l'Église, en renonçant aux investitures. Henri soutenait, lui, qu'il ne pouvait amoindrir et sa couronne et l'empire, en renonçant à un droit exercé depuis plus de trois cents ans et confirmé par le consentement de soixante-trois papes³. Alors le pontife proposa une solution aussi nouvelle qu'importante, et qui témoignait hautement de sa bonne foi et du désintéressement absolu de l'Église dans cette question vitale. Il proposa de renoncer, au nom de l'Église, à toutes les possessions et régales

Proposition
des
s dangereuses
faite
par le pape.

¹ Le père de Pierre, grand-père de l'antipape Anaclet II, appartenait à une famille très-influente, était d'origine judaïque et s'était rendu très-puissant par ses richesses et son dévouement au saint-siège. Il avait su s'allier avec la plus ancienne noblesse de Rome ; *ex alto sanguine materno nobilitatis erat*, dit son épitaphe composée par l'archevêque Alfano de Salerne.

² In porticu S. Petri (PETR. DIAC., *Chron. Cassin.*, l. IV, c. 37). Il y eut, du reste, une interruption. Les premiers ambassadeurs envoyés d'Arezzo revinrent au-devant de Henri jusqu'à Acquapendente emmenant avec eux les nonces romains ; puis il en renvoya d'autres qui traitèrent à Rome et vinrent lui apporter le résultat des négociations à Sutri, jusqu'où il s'était avancé à petites journées, au commencement de février 1114.

³ Regno nostro a Carolo trecentis et eo amplius annis et LXIII Apostolicis investituras tenenti.... Et per nuntios eum nos ab eo quæreretur, omnibus his sublati quid de nobis fieret ? in regnum nostrum constaret ? *Epist. Henr. ad Parmenses*, cod. Udalrici n° 261, apud ECKHARD, *Corp. histor.*, t. II.

qu'elle tenait des anciens empereurs¹, et de se contenter, modestement, des dîmes et des oblations, en interdisant à toujours aux évêques d'Allemagne, sous peine d'anathème, d'occuper désormais les villes, duchés, comtés, monastères, péages, marchés, avoueries, manoirs, châteaux et droits quelconques, qui dépendaient de l'empire, et qui étaient compris sous le nom de régales². Moyennant cette concession, le futur empereur, que le pape s'engageait à couronner en cette qualité, devait à son tour renoncer, par écrit et en public, le jour de son couronnement, à tout ce qu'il avait usurpé sur l'Église (c'est-à-dire aux investitures), déclarer libres les églises, avec leurs dîmes et celles de leurs possessions qui n'appartenaient pas manifestement à l'empire; enfin, restituer et garantir le patrimoine de Saint-Pierre, ainsi que la sécurité personnelle du souverain pontife, contre tout attentat, violence ou emprisonnement³.

1. Omnia prædia et regalia quæ a Carolo et Ludovico, Ottone et Henrico.... ecclesiis collata sunt. *Ibid.*

2. Sub anathemate ne quis eorum.... invadant eadem regalia et civitates, ducatus, marchias, comitatus, monetas, theloneum, mercatum, advocatias, omnia jura centurionum et villicorum, curtes et villas, quæ regni erant, cum pertinentiis suis, militiam et castra. *Ibid.*, n° 262. — Cf. PETR. DIAC., *Chron. Cassin.*, IV, 37.

3. Ut imperator.... omne male usurpatum Ecclesiasticum.... astante clero et populo, per scriptum deponeret.... Dimitteret ecclesias liberas cum oblationibus et possessionibus suis quas ad regni non pertinere jus, constare potest.... Nihil aut faceret aut diceret ut papa pontificatum amittat, nihilque ipse patiatur in vita, vel in membris, vel capiatur mala captione. PETR.,... DIAC., l. c.

L'empereur obtenait ainsi mille fois plus qu'il n'avait jamais pu demander et même espérer. Les vastes fiefs¹ des évêchés qui, indépendamment des domaines donnés à l'Église, constituaient en Allemagne des principautés presque aussi considérables que celles des plus grands vassaux laïques, auraient ainsi fait retour au domaine royal, et il en serait résulté, pour la royauté allemande, un accroissement démesuré de puissance, qui, joint au prestige de l'autorité impériale dont elle se serait presque toujours revêtue, lui aurait fourni des moyens de triompher facilement de la résistance des princes séculiers, et de fonder cette monarchie absolue qui toujours avait été le rêve de Henri III et de Henri IV. Il était donc naturel qu'une pareille concession excitât la plus vive opposition, non seulement parmi les évêques allemands, qu'elle déplaçait, mais encore chez les princes laïques, qu'elle plaçait sous la formidable prépondérance du pouvoir impérial. Quant au pape, il n'était tenu voir en vue que les droits et les intérêts spirituels de l'Église, lesquels étaient complètement garantis. L'Église d'Allemagne, en vertu de cet arrangement, allait être placée dans une situation analogue à celle des Églises de France et d'Angleterre, où les évêques, quoique possesseurs de domaines assez vastes, et, ce titre, astreints au service féodal, étaient loin

1. *Reichslehne*, fiefs d'empire tout à fait distincts des *Kirchengüter* ou biens d'église. Gervais, I, 40.

compter dans leurs fiefs d'aussi vastes territoires et des cités aussi importantes que dans l'empire, mais, en revanche, l'investiture par la crosse et l'anneau n'existait plus¹. Dans ce système, l'Église allemande devait conserver la liberté de ses élections ; elle se réservait le domaine absolu de la dîme, outre les bénéfices fonciers proprement dits, tributs de la justice et de la charité sous la forme d'oblations ou donations². Enfin elle échappait à cette servitude des intérêts temporels qui la détournait de son juste mission. « En votre royaume, disait Pascal dans le projet de traité (*in charta conventionis*) qu'il lui transmit³ ; les évêques et les abbés sont

En Angleterre, seulement depuis la paix de Henri II avec saint Edme. V. plus haut.

Qui étaient alors, naturellement, le plus souvent territoriales et lui auraient rapidement recomposé un vaste domaine.

Cod. Udalr., n° 263, et COLETTI, *Concil.*, t. XII, p. 993. — Nous reproduisons par *projet de convention* les termes dont se sert l'empereur : *charta conventionis*, quoique dans sa forme actuelle elle paraît n'avoir été consommée ; mais il est évident qu'elle n'était destinée à être rendue que le lendemain du couronnement de Henri, puisqu'on y lit : « Porro Ecclesias.... liberas decernimus, sicut in die conventionis tuæ omnipotenti Domino in conspectu totius Ecclesiæ ministrasti. » Cette promesse était, aussi bien que le couronnement, l'une des stipulations du traité ; et le pape la supposait remplie. Mais Henri ne fut couronné que deux mois après et sans faire aucune promesse de ce genre ; d'un autre côté, il avait déjà une copie de cette charta, qu'il envoya aux Parmesans en leur disant : « Petii ab eo ut sicut in charta conventionis ejus scriptum est, mihi adimpleret. Hæc est charta conventionis ejus ad me. » — Suit le texte que nous citons. Cf. *d. Udalric*, n° 261, 262 et 263. Fleury s'est trompé en rapportant la lettre du pape au concile de Latran en 1112. Saint-Marc (*Hist. ital.*, iv, 982) a déjà relevé cette erreur étrange.

« astreints par leurs possessions à fréquenter les
 « cours de justice et à faire sans cesse la guerre. Les
 « ministres de l'autel sont devenus les ministres
 « de la cour¹, pour avoir accepté de la main des rois
 « les cités (les duchés et tout ce qui appartient au
 « service du royaume), et il en est résulté cet usage
 « intolérable, que les évêques élus ne peuvent être
 « consacrés avant d'être investis par la main royale.
 « De là et la simonie, et les usurpations violentes des
 « sièges. C'est pourquoi nos prédécesseurs, d'heu-
 « reuse mémoire, Grégoire VII et Urbain II, ont sans
 « cesse condamné dans les conciles les investitures
 « laïques, déposé et excommunié ceux qui les re-
 « cevaient. Il faut donc que les laïques, libérés des
 « charges temporelles, n'aient plus souci que de
 « leurs peuples et ne s'éloignent plus de leurs
 « églises : il faut qu'ils veillent, selon l'apôtre
 « Paul, pour rendre compte de toutes ces âmes qui
 « leur sont confiées. »

S'il l'on en croit une version très-suspecte², les plénipotentiaires impériaux, tous laïques comme

1. *Ministri altaris ministri curiæ facti sunt.... Nunc et mos Ecclesiæ intolerabilis inolevit ut electi episcopi ac.... oportet episcopos juris sæcularibus expeditos, curam suorum agere populorum nec Ecclesiis suis abesse diutius..., tanquam rationem reddituri pro animabus eorum. Cod. Udalr., n. 263.*

2. Nous n'hésitons pas à désigner ainsi l'épître de Henri aux Parmesans, écrite pour justifier la captivité du pape, et où la contradiction et la mauvaise foi éclatent de toutes parts. Aucune autre source contemporaine ne parle de ces objections.

ux du pape¹, à l'exception du chancelier Albert², bornèrent à présenter quelques objections au an de Pascal, déclarant que le roi ne voulait pas ire violence à l'Église ni encourir la peine du sacri- ze en la dépouillant³. Mais il est certain qu'ils eptèrent le traité, tout en sachant parfaitement, mme leur maître le déclara depuis⁴, que le traité ut inexécutable. Ils n'hésitèrent point à déclarer e leur roi, moyennant la concession offerte par pape, renoncerait aux investitures⁵, et ces pré- uinaires furent confirmés par le serment récipro- e des négociateurs des deux parties⁶, prêté au vis de Saint-Pierre, le 5 février 1111. Les ambas- leurs de Henri lui portèrent à Sutri le traité, qu'il epta sans hésiter, sous la réserve de la confir- tion authentique et solennelle des princes ecclé- stiques et séculiers⁷. Il jura, de plus, d'accepter

Serment
prêté au pape
par
l'empereur.

¹ Ce caractère laïque des plénipotentiaires du pape est remarqué s la lettre du cardinal Jean de Tusculum à l'évêque d'Albano, ap. *am.*, l. iv, c. 13.

² Leurs noms se trouvent en tête du serment cité par les *Acta Su-* *sc.*, ap. *BARON.*, ad ann. 1111, et *Cod. Udal.*, n° 262.

³ Cum nostri responderent : Nos quidem nolle Ecclesiis violen- *te* inferre, nec ista subtrahendo tot sacrilegia incurrere. *Cod.* *ur.*, 261.

⁴ Nostris tunc idem firmantibus, si hæc uti præmissum est, com- *met* (papa), quod tamen nullo modo posse fieri sciebant. Lettre de *ri V* lui-même aux Parmesans, *Cod. Udalr.*, 261.

⁵ Ne quoque investituras Ecclesiarum, uti quærebat, refutatu- *l. Ibid.*

Voy. aux *Pièces justificatives*.

⁶ C'est-à-dire, probablement, d'une diète où se trouveraient tous *des évêques ou des princes qui ne l'accompagnaient pas. Præ-*

toutes les conditions du traité¹, et fit le serment solennel de protéger la vie du pape contre tout attentat ou emprisonnement².

Frédéric, duc de Souabe, le chancelier Albert, le comte Hermann de Saxe, et neuf autres seigneurs, tous comtes et margraves, garantirent aussi et sous la foi du serment, la sécurité personnelle du pape³. On échangea, en outre, des otages qu'on devait garder jusqu'à l'entier accom-

buit rex assensum, sed eo pacto quatenus hæc transmutatio firma et autentica ratione, consilio quoque vel concordia totius Ecclesie ac regni principum assensu stabiliretur. *Chron. Ursperg.*, ann. 1111. — On conçoit qu'il ne pouvait stipuler sur un objet si important pour la constitution de l'empire, sans le consentement de tous les intéressés.

1. Hæc ita jurejurando firmavit imperator. *Chron. Cassin.*, IV, 51.

2. Post hæc misit papæ nuntios Sutrium coram quibus rex juravit in hæc verba. Juramentum Henrici, etc.. : Ego, Henricus rex, ab hac hora in antea non ero in facto aut consilio, ut dominus Paschalis papa II perdat papatum, vel vitam, vel membra, aut capiatur mala captione, vel per me, vel per submissam personam.... Sic observabo domino papæ sine fraude et malo ingenio, si D. papa proxime die Dominica sic adimpleverit mihi, sicut in conventionis chartula scriptum est. *Acta Sutr.*, ap. BARON., ann. 1111.

3. Qui jurabant papæ securitatem de vita, de membris, de papatu, de captione.... Hi omnes post imperatorem eo ordine jurarunt, ut si imperator hæc implere nollet, ipsi cum omnibus suis cum Romana Ecclesia tenerent.... Actum Sutrii in burgo, quinto Idus Februarii. *Ibid.* — Voir le texte de tous ces actes aux Pièces justificatives. — Le pape pouvait donc se croire garanti de trois serments : 1° celui du chancelier et des quatre comtes qui avaient négocié avec Pierre de Léon, à Rome ; 2° celui du roi ; 3° celui des dix seigneurs et du chancelier encore, qui juraient de se mettre à la disposition de l'Église romaine si « Rex juramentum hoc et ea quæ in charta conventionis scripta sunt non observaverit. » Ces deux derniers serments furent prêtés à Sutri, le jeudi 9 février.

issement du traité. Frédéric, le neveu de l'empereur, avec quatre autres seigneurs, furent envoyés au pape : le roi choisit, lui, Pierre de Léontine et sa famille. Pascal alors écrivit en termes très-reflectueux à Henri pour s'excuser de ce que la ruée de la saison l'empêchât d'aller au-devant de lui¹.

Le roi, saisi d'un retour assez imprévu de piété filiale, demanda la sépulture ecclésiastique pour le corps de son père excommunié ; mais le pape répondit par un refus péremptoire, conçu en ces termes : « Les martyrs de Dieu, qui sont dans la gloire céleste, nous ordonnent, sous des peines terribles, de rejeter de leurs basiliques les corps des criminels, car nous ne pouvons avoir de communauté dans la mort avec ceux qui en ont été privés pendant la vie². »

Ce refus n'arrêta pas Henri : arrivé aux portes de Rome, le samedi 11 février, à l'endroit appelé Mont-de-la-Joie, d'où l'on aperçoit la basilique de saint-Pierre, il y renouvela son serment de renoncer aux investitures, de veiller à la sécurité, la liberté du pape et de lui garantir le patrimoine de Saint-Pierre, l'Apulie, Capoue, la Sicile et la Calabre, en un mot, toutes les provinces occupées

1. *Chron. Cassin.*, IV, 38.

2. *Ipsos enim Dei martyres jam in coelestibus positos id terribiliter monent, scilicet ut sceleratorum cadavera de suis basilicis ejicerentur.* *Ibid.*

par les Normands¹. Le lendemain 12, dimanche de la Quinquagésime, Henri, ainsi qu'il avait été convenu entre les négociateurs, entra dans la ville, où il fut reçu avec la pompe la plus triomphale et, ayant trouvé le pape sur les marches de Saint-Pierre², il se prosterna, lui baisa les pieds et lui servit d'écuyer pour descendre de sa monture³; puis, après s'être embrassés trois fois sur la bouche, sur les yeux et le front, ils s'avancèrent ensemble, au milieu des acclamations du peuple, vers la porte d'argent. Là, Henri prêta le serment de protéger l'Église romaine en qualité d'empereur, et le pape le qualifia de la sorte, en l'embrassant encore pendant qu'un évêque lisait la première oraison de l'office du sacre⁴.

1. *Cæsar, obsidibus datis vicissimque receptis, jurejurando firmavit de Apostolici ipsius vita, de honore, de membris, de mala captione, de regalibus et patrimoniis B. Petri, et nominatim de Apulia, Calabria, et Sicilia, Capuanoque principatu.... Ibid., c. 39.*

2. Saxo dit qu'il y renouvela pour la troisième fois son serment: *In porticu vero manu propria imperatoris et optimatum triplicatur juramentum (l. c.).* — Pour abrégér, nous omettons les détails curieux de la pompe extraordinaire avec laquelle Henri fut reçu à Rome (*V. Act. Sutr., ap. BARON., l. c.*), et la contestation sanglante qui éclata entre ses soldats et le peuple romain, avant son arrivée à Saint-Pierre, qu'il qualifie de trahison, mais dont il fit fort peu de cas: « *Ego tamen quasi pro levi causa non motus.* » *Epist. Henr. ad Parm., l. c.*

3. *Ad cujus vestigia cum rex corruisset, post pedum osculo elevatus est.... Stratorii officium exhibuit.... Chron. Cassin., Act. Sutr., l. c.*

4. *Ibi ex libro professionem imperatoriam faciens.., mox super eum orationem primam (sicut in ordine continetur). Lavicanus episcopus dixit. Ibid.*

puissants de l'empire. Il n'y avait parmi ces derniers que trois évêques italiens, dont deux, Bernard de Parme et Aldo de Plaisance, fussent connus par leur zèle pour l'Église¹. On ne sait pas les détails précis relatifs à cette fatale conférence; mais, quand les Allemands sortirent de la basilique, après avoir été invités à se hâter par un message du pape², un tumulte effroyable éclata subitement³. Les évêques et les abbés⁴ reprochèrent vivement au souverain pontife d'avoir rendu un décret hérétique, qui

portant de la révolte des évêques allemands contre la confiscation de leurs fiefs. *Geschichte der deutschen Volks*, t. IX, l. xx, p. 301. - L'abbé Suger, dont l'autorité est un peu plus imposante, comme contemporain et comme.... (sic) n'hésite pas à accuser la mauvaise foi de l'empereur. *Inire callens pacem simulat, querelam investituræ deponit, multa et hæc et alia pollicetur, et ut Urbem ingrederetur quia aliter non poterat, blanditur nec fallere summum pontificem et totam Ecclesiam, immo ipsum Regem regum veretur.* Voir p. 200.

1. V. plus haut, l'entrevue de Châlons. Le troisième était Rensigone de Reggio.

2. Cum autem longior se hora protraheret, missis nuntiis pontifici conventionem supradicti tenoris repetiit adimpleri. *Act. Sutr.*, l. c.

3. Il paraît cependant que les évêques allemands commencèrent par rendre au pape les honneurs qui lui étaient dus. Tunc episcopi transalpini corruerunt et ad oscula surrexerunt. Sed post paululum la discussion commença. Suger n'y voit qu'une feinte, inopinata inquit ficta litis occasione furor Theutonicus frendens debacchatur (l. c.).

4. Universis ei in faciem resistentibus et decreto suo plenam habere resim inclamantibus, scilicet episcopis, abbatibus tam suis quam nostris et omnibus Ecclesiæ filiis. *Epist. Henr. ad Parm.; ad Udalr.*, 262. — On ne sait qui Henri prétend désigner par ces *tam suis*; puisqu'il fit ensuite arrêter, en même temps que le pape les trois évêques lombards, une foule de cardinaux et de prêtres, il est évident que le clergé romain ne se prononçait pas contre le pape. C'est donc un mensonge de plus.

Protestations
des
évêques
et
des abbés.

les spoliait de leurs biens, et ils refusèrent ouvertement d'obéir. Les princes laïques ajoutèrent de véhémentes protestations à celles des évêques, car la spoliation de ces derniers les privait des nombreux domaines qu'ils tenaient en arrière-fief des évêchés¹.

Les officiers placés près du roi commencèrent à se plaindre, eux aussi, de l'injustice d'un pareil traité : on leur répondit, de la part du pape, en citant les textes si souvent invoqués par les ennemis de la liberté de l'Église, portant qu'il faut rendre à César ce qui est à César, et que celui qui combat pour Dieu ne doit pas se mêler aux affaires du siècle². Pour bien expliquer les motifs de sa conduite, Pascal II voulut lire le diplôme ou, si l'on aime mieux, la bulle qu'il avait adressée à Henri et qui contenait toutes les stipulations du traité³; mais

1. Tumultuantibus in infinitum principibus, pro ecclesiarum spoliatione et per hæc beneficiorum spoliatione. *Chron. Ursperg.*, ad ann. 1111. — Nous suivons en traduisant la version de Stentzel (I, p. 638, n. 33), sans être bien persuadé que le terme *principibus* s'applique à d'autres qu'aux évêques. Henri ne parle pas des princes séculiers dans sa lettre aux Parmesans, et la plupart d'entre eux avaient d'ailleurs déjà garanti le traité, comme on l'a dit.

2. Familiares regis dolos suos paulatim aperire cœperunt, dicentes... Quibus Evangelica et Apostolica auctoritas objiceretur, scilicet *qui reddenda sunt Cæsari*, etc.... et *nemo militans Deo*, etc.... *Acta Satri.*, ap. Baron., l. c. — Nous croyons que Fleury, qui passe assez légèrement sur cette crise si vitale pour l'Église, a commis un contre-sens en mettant ces objections dans la bouche des partisans de Henri. *Hist. ecclés.*, l. LXVI, n. 3.

3. Hoc, si salva pace Ecclesiæ dici potest, privilegium proferre vo-

Henri l'interrompit, en jurant devant Dieu et devant saint Pierre qu'il refuserait toujours de retirer aux évêques et aux abbés les concessions faites par ses prédécesseurs¹. Il lut, il signa le nouveau serment qui détruisait la base même de la convention², puis il somma le pontife de souscrire à un traité analogue en ce qui avait trait au couronnement. Dans ce moment, l'un des courtisans qui accompagnaient Henri se leva et s'écria : « A quoi bon tant de discours? Apprends, pape, que notre seigneur l'empereur veut recevoir la couronne impériale comme l'ont reçue, avant lui, Charles, Louis et Pépin³. » Pascal refusa de la donner ainsi; mais Henri, d'après le conseil du chancelier Albert et de l'évêque Burckhard de Münster, fit avancer des soldats et, au mépris de ses serments solennels⁴, il

Le
pape et sa suite
sont livrés
à
la soldatesque.

luit... Hæc est charta conventionis ejus ad me. *Epist. Henr. ad Parm.*, l. c.

1. Affirino Deo et S. Petro.... ego peccator pro timore terribilis judicii ullo modo subtrahere recuso. *Ibid.*

2. In cunctorum astantium oculis et auribus.... hoc decreto a me lecto et subscripto. *Ibid.*

3. Petii ab eo ut, sicut in charta conventionis ejus scriptum est, mihi adimpleret. *Ibid.* — Nous ne savons précisément où placer le détail curieux du récit de Pierre Diacre : Interea imperator.... Volo, inquit, ut discordia quæ inter nos et Stephanum Normannum hactenus fuit, jam finem recipiat (multa enim imperatoris gratia pericula Stephanus....); ipse ad hæc pontifex : Dies, inquit, magna ex parte præteriiit, officiumque prolixum erit hodie, ideoque si placet, quod vestrum est prius impleatur. *Chron. Cassin.*, IV, 40.

4. Quid tam multis agimus verbis? Scias dominum nostrum imperatorem, etc. *Chron. Cassin.*, IV, 40.

5. Le cas de *mala captione* avait été prévu formellement da

à la personne du pape et celle de tous les serviteurs qui l'accompagnaient. La journée à avancée, le soir approchait : les cardinauxèrent donc au saint-père de couronner le jour-là même, et de remettre au lendemain la discussion des points en litige. Mais les Allemands s'y opposèrent⁴. On put à grand'peine célébrer la messe. C'était le dimanche de la Quinquagésime et lecture fut donnée de l'Évangile du jour, où le Christ annonce à ses disciples qu'il sera méprisé, conquis, flagellé, crucifié, mais ressuscitera le troisième jour⁵.

Après la messe, on arracha le pontife de son trône et on le fit asseoir devant la Confession de Pierre, où il resta jusqu'à la nuit sous la garde des soldats⁶. Deux Allemands protestèrent seuls contre la conduite de leur roi et de leurs compagnons : Conrad⁷, archevêque de Saltzbourg, l'im-

permeaux prêtés par l'empereur et par ses garants. Il y avait une clause : Si dominus papa proxima die Dominica sic adimpleret, sicut in conventionis chartula scriptum est ; mais il est évident que le pape ne demandait qu'à accomplir la convention et ne se sentait pas responsable du refus des prélats allemands d'y adhérer. *quoque adversati sunt. Act. Sutr., l. c.*

En die Dominico quo legebatur Evangelium : Assumpsit Jesum.... Hæc sicut in Christo et in ejus Vicario sunt impleta. *Récit d'un témoin oculaire in ms. Vatic., ap. BARON., 11, c. 9.*

de cathedra descendere compulsus pontifex, deorsum ante Conventum S. Petri cum fratribus sedit, ibique usque ad noctis tenebrarum armatis militibus est custoditus. *Ibid.*

Le nomme aussi Gebhard. *Vita S. Gebhardi, ap. CANIS., 9., t. VI, p. 1240.*

prouva hautement, et un favori de l'empereur Henri, burgrave de Messnie, surnommé Capet¹ fut tellement indigné, qu'il mit l'épée à la main et menaça le prince de son épée. L'archevêque, qui était prêt à mourir pour la justice et qui avait horreur de l'attentat commis sur le Vicaire de Dieu, tendit le cou au meurtrier². Il ne fut point frappé; mais il expia son courage par neuf ans de persécution et d'exil³. Dieu choisit ce moment pour toucher le cœur d'un homme qui devait compter plus tard parmi ses grands serviteurs. Norbert, alors chapelain de l'empereur, et depuis fondateur de l'ordre de Prémontré, se prosterna devant le pontife prisonnier, lui demanda l'absolution de ses péchés, et, renonçant au monde, alla se cacher dans une profonde solitude⁴. Norbert et Conrad commençaient aux pieds d'un pape enchaîné devant la Confession du premier pape martyr, la carrière au bout de laquelle tous les deux devaient être canonisés par un successeur de Pascal II.

1. Henricus Caput, ou cum Capite. On trouve des détails sur lui et sa carrière ultérieure dans GERVAIS, t. I, p. 206, not. 4. — Une chronique monastique contemporaine l'appelle *Henricus quidam regie tyrannidis capitaneus*; Lüden le qualifie d'homme héroïque. I. IX, p. 478.

2. Zelo æquitatis vicem Dei dolens.... tanquam pro justitia mori optans, jugulum præbuit. OTTO FRISING., *Chron.*, VII, 14.

3. Il fut obligé de se cacher dans une caverne près d'Admont, en Styrie, où il fonda ensuite un célèbre monastère.

4. HERIMANN., *De restaur. S. Martini Tornac.*, in *Spicileg.*, t. II, p. 915.

La nuit étant arrivée, le pape fut conduit dans une maison, auprès de l'église, avec les cardinaux, un nombreux clergé, et beaucoup de laïques prisonniers comme eux¹. Henri lança ses soldats sur la foule d'hommes, de femmes et d'enfants, venue avec des fleurs, des rameaux, et dont plusieurs furent dépouillés, battus, enchaînés et même égor-gés². Les Allemands mirent au pillage les orne-ments et les vases sacrés qui avaient servi à la procession³. Le peuple de Rome, au bruit de ces indignités et de la captivité du pape, s'arma et fit main basse sur tous les Allemands qu'il put ren-contrer dans la ville. Le lendemain, les Romains, de plus en plus enflammés, allèrent attaquer le camp impérial au parvis de Saint-Pierre; l'empe-reur, renversé de cheval, courut les plus grands dangers; le comte Otton de Milan fut mis en pièces. On combattit pendant toute la journée; les Romains, d'abord vainqueurs, puis repoussés, fini-rent par forcer les Allemands à rentrer dans leurs retranchements⁴. Deux cardinaux, Léon, moine du Mont-Cassin, évêque d'Ostie, et Jean, évêque de

Violences
exercées
contre le pape
les
cardinaux,
et
contre
des prêtres
et
des laïques

1. *Capta est cum eo clericorum et laicorum copiosa multitudo. Act. Sutr., l. c.*

2. *Pueros item, ac diversæ ætatis homines, qui obviam ei cum flo-ribus et palmis exierant, alios obtruncari, alios.... jussit. Act. Sutr., l. c.*

3. *Rodulf. Chron. abb. S. Trudonis, p. 697, ap. STENTZEL, l. 639; DODD, II, 18.*

4. *V. les détails. Chron. Cassin., IV, 41.*

Tusculum, avaient réussi à échapper aux geôliers du pape, en se déguisant en hommes du peuple¹. Vers la nuit (lundi 13 février), le cardinal Jean, se constituant le vicaire du souverain pontife², convoqua le peuple romain et l'exhorta vivement à combattre pour la vie, la liberté, la défense et la gloire du saint-siège (*pro defensione, pro gloria sedis apostolicæ*). Il leur fit prêter serment de lutte à outrance contre l'empereur; il écrivit aux évêques voisins de venir en aide au saint-siège et de faire prier partout *pour la liberté du pape et de l'Église*³.

Informé de ces préparatifs, Henri jugea à propos d'évacuer, pendant la nuit, le parvis de Saint-Pierre; mais il emmena Pascal avec lui. Au bout de deux jours, l'empereur ordonna d'enlever au pape ses vêtements sacrés, et le remit à quelques chevaliers de sa suite, qui lui lièrent les mains et le traînèrent à leur suite au delà du Tibre et de l'Anio jusque dans la Sabine⁴.

1. Plebeio habitu. *Ibid.*

2. Agens vices domini Paschalis papæ vincti Jesu Christi. *Epist. ad Rich. Alban.*; PAPYR. MASSE. in not. ad Ivon. Carnot. *Epist.*, ap. BÉRON., l. c.

3. *Epist. ad Rich. Alban.*, l. c. — Nous avons pensé que cette lettre du cardinal Richard, évêque d'Albano, écrite immédiatement après la captivité du pape, n'était qu'une circulaire; mais il faut observer que bien probablement Richard n'était pas dans son diocèse : depuis longtemps il exerçait les fonctions de légat en France, et on l'y retrouve ensuite après la délivrance de Pascal.

4. Voici comment M. de Saint-Marc, gallican conséquent du dernier siècle, qualifie la conduite du roi : « Henri, plus fier et plus impétueux encore que son père, ne voyant alors, j'oserais même dire

Les cardinaux, les évêques, les clercs et les laïques arrêtés en même temps que le pontife, suivait dépouillés de leurs vêtements les plus indispensables, et attachés, comme leur maître, par des cordes. On enferma Pascal, avec six cardinaux, dans le château de Trabico. Défense fut faite à aucun Italien de lui parler : il était gardé et servi par des seigneurs allemands¹.

Cependant, le cardinal Jean, évêque de Tu-

Le pape
est enfermé
dans le château
de Trabico

devoir voir dans le pape et son conseil que des sujets séditeux, qui s'étaient joués de leur souverain, fit arrêter Pascal et ceux des cardinaux qui ne surent pas s'évader promptement.... La conduite d'Henri trouve sa justification dans la politique la plus saine et la raison la plus épurée. » Hist. d'Ital. Paris, 1766, avec approbation et privilège du roi, p. 891 et 972. — L'abbé Suger, dont la politique n'était pas aussi épurée, quoiqu'il écrivit étant premier ministre d'un roi de France, dit : Imperator pessimæ conscientiæ et facinoris facti perterritus cruciatu, urbem quantocius exivit, prædam a Christiano Christianis inauditam, dominum videlicet papam etc. adducens. De Vit. Lad. Grossi, p. 290.

1. Advocans milites pontificem sacris vestibus exui jussit : quod cum factum esset, vinctum secum pertraxere.... Et in Sabinos ad Lucanum pontem iter agentes, ultiores Romanæ urbis partes aggressi sunt. Trahebantur interea clericorum laicorumque plurimi vincti funibus. Latinorum nullus audebat cum eodem pontifice colloqui. Chron. Cassin., l. iv, c. 42. — Cardinales ipsos turpiter exuens, inhoneste tractavit, et quod dictu nefas est, ipsum etiam dominum papam tam pluviali, quam mitra, cum quæcumque desert insignia apostolatus.... superbe spoliavit. SUGER, l. c. — Clericos vero, archiepiscopos.... exspoliavit, planctus et thymiamata auferendo; et proprias vestes, ex quibus vestiti erant, minime dimittebat, nec etiam subfalaria atque femoralia eis habere permittebat. PAND. PISAN., Vit. Pasc. II. — Comment ne pas involontairement se rappeler les traitements subis, sept cents ans plus tard, par Pie VI, Pie VII, et les cardinaux noirs, à Savone et à Fontainebleau ?

sculum, redoublait d'efforts pour soutenir le courage des Romains et les porter à profiter de la retraite de l'empereur. Mais, sans le secours des anciens auxiliaires de l'Église, de Mathilde et des Normands, que pouvait-on espérer? Mathilde ne bougeait point, et les Normands se trouvaient hors d'état de remplir leurs obligations de vassaux de Saint-Pierre. En apprenant l'arrivée de Henri aux portes de Rome, le pape avait écrit à ses vaillants auxiliaires pour les engager à persévérer dans leur fidélité envers l'Église¹. Mais, avant d'avoir reçu cette lettre qui l'eût fait voler au secours de son suzerain, le duc d'Apulie et de Calabre, le fils de Robert Guiscard, venait de mourir². Pour comble de malheur, Bohémond, prince de Tarente, avait aussi cessé de vivre³, et la Sicile se trouvait dans les mains d'un mineur, le jeune Roger, le fils du grand comte et que sa mère gouvernait. Sans chefs qui pût les mener au combat, les Normands étaient donc réduits à l'impuissance, et ils avaient tout lieu de craindre que leurs conquêtes italiennes ne leur échappassent. Les Lombards, qu'ils avaient remplacés en Apulie, comptaient, en effet, sur une revanche prochaine⁴. Les troupes de Roger

1. Pontifex hortatorias litteras illico disseminans, Northmannos et Longobardos monebat in Romanæ Ecclesiæ fide ac devotione persistere. *Ibid.*, c. 38.

2. 21 février 1111.

3. 7 mars 1111.

4. Horum itaque mors, ut Northmannis magnum incussit met

rent se retrancher, dans l'attente d'une prochaine invasion. Le prince Robert de Capoue put lui envoyer trois cents chevaliers au secours de Rome; mais ceux-ci rencontrèrent à Jeventino le comte de Tusculum, prince d'une maison éternellement hostile à la liberté de l'Église, lequel, uni à d'autres chefs du parti impérial, mit en route cette poignée de fidèles serviteurs du saint-siège, dont le chef fut réduit à solliciter la paix¹. Henri passa le carême à Albano et fit ravager cruellement les environs de Rome, dans l'espoir d'intimider les Romains, qu'il cherchait d'un autre côté à gagner par des offres d'argent. Mais ces derniers, sous l'impulsion de l'évêque de Tusculum, voulurent traiter qu'à la seule condition que le pape et les cardinaux seraient mis en liberté. L'empereur, alors, fit ramener le pape dans son camp², où il lui déclara solennellement que si les conditions proposées n'étaient point acceptées, la moitié des nombreux captifs³ qu'il traînait à sa suite serait égorgée, l'autre moitié mutilée, et qu'en outre

imperatoris ejusque exercitui, et Longobardis omnibus extulit nos. Verebantur illi ne imperatoris adventu sedibus suis et capatu pellerentur.... Chron. Cassin., IV, 41.

Chron. Cassin., l. c.

Postremo tam suspicionis quam et concordiae gratia in castro retentus est. Fuit Apostolicus in eodem ergastulo sexaginta et unum dies. *Ibid.* — Pagi a démontré que la captivité du pape ne dura que cinquante-six jours. *Crit. in Baron.*, ann. 1111. On ne sait comment le temps fut réparti entre la forteresse et le camp.

Copiosa multitudo; uti supra.

les cardinaux subiraient le même sort¹. Ces menaces furent vaines : Pascal II persista dans son refus, déclarant qu'il aimerait mille fois mieux sacrifier sa vie que les droits sacrés de l'Église romaine². Henri eut alors recours à d'autres moyens : il fit obséder le souverain pontife de sollicitations sans cesse renouvelées par des évêques et des seigneurs allemands, qui le conjuraient de traiter avec le roi et d'accorder quelque créance à ses promesses, pour obtenir la paix³. Des citoyens de Rome obtinrent même l'autorisation de venir exposer au pape les souffrances que subissaient les captifs, la désolation de l'Église, et le danger imminent d'un schisme⁴. Henri lui-même se prosterna devant son prisonnier et lui demanda pardon, en jurant de lui obéir s'il consentait seulement à lui accorder la jouissance du droit impérial dont avaient usé ses prédécesseurs⁵. Le pape répondit : « Dieu me préserve de sacrer jamais un homme »

1. Cœpit jurejurando firmare, nisi pontifex illi morem gereret, ipsum, et omnes quos habebat in vinculis, partim occisurum, partim amputatis membris quibusque debilitaturum. *Chron. Cassin.*, l. c.

2. Pontifex vitam ponere quam jura Ecclesiæ malebat. *Ibid.*

3. Regis optimates.... ad eum, monent, orant.... Regis sibi fideli- tem et obedientiam proponunt.... ut ea quæ pacis et concordie sum- *Chron. Saxo.*, ann. 1111.

4. Hoc per principes, hoc per clericos, hoc per laicos, civesque manus sollicite satagebat.... Proponebantur pontifici captivorum ci- mitates qui amissis liberis.... durioribus compedibus coercebantur. *Chron. Cassin.*, l. c.

5. Rex ipse pedibus ejus humiliter profusus veniam postulat, di- dentiam spondet, dummodo, etc. *Ann. Saxon.*, ann. 1111.

« souillé de tant de crimes, et du sang de tant
« d'innocents égorgés par ses ordres¹! » Poussé à
bout, Henri recommença ses menaces, et donna
l'ordre de faire exécuter les captifs, en présence de
Pascal², mais après leur avoir fourni le moyen
de communiquer avec lui et d'essayer de le flé-
chir. Ce fut seulement alors que le malheureux
vieillard, vaincu par les pleurs, et par les suppli-
cations de ses enfants³, s'écria, en fondant en lar-
mes : « Voici qu'on me condamne à subir, pour la
« paix et la délivrance de l'Église ce que j'aurais
« voulu éviter au prix de tout mon sang⁴. »

Pascal II
cède
à la volonté
de l'empereur
pour sauver
ses
serviteurs.

On se mit donc à traiter, au Ponte Mommolo,
sur les bords de l'Anio qui séparait l'armée impé-
riale des troupes romaines, le 11 avril 1111. L'em-
pereur promit de mettre en liberté, le lendemain
ou le surlendemain, le pape, les cardinaux et
tous les captifs; de restituer ce qu'on avait pris
du patrimoine de l'Église romaine, et d'obéir au

1. Absit vero ut homini interfectorum sanguine cruentato, tantisque
flagitiis exsecrando consecrationem impertiam! *Trithemius*, ap. *Ma-*
bill., V, 559.

2. Voir *ibid.*

3. Victus tandem lacrymis atque suspiriis filiorum. *Chron. Cass.*,
l. c.

4. En cogor pro Ecclesie pace et liberatione id perpeti quod ne
paterer, vitam quoque cum sanguine profundere paratus eram.
Chron. Cassinens. — Nous avons cherché à concilier les détails
donnés sur ces violences par Pierre Diacre, dans sa *Chronique du*
Mont-Cassin, par l'annaliste Saxon et par Trithemius, en suivant le
même ordre que Mabillon. *Ann. Bened.*, l. 72, c. 2.

pontife, sauf l'honneur du royaume et de l'empire, comme les empereurs catholiques avaient coutume d'obéir aux papes catholiques¹.

Pascal, à son tour, jura de ne jamais inquiéter l'empereur ni l'empire au sujet des investitures d'évêchés ou d'abbayes, de pardonner tous les maux, tous les outrages que ses amis et lui avaient subis, de ne jamais prononcer d'anathème contre l'empereur, enfin de le couronner sans délai et de l'aider de bonne foi à maintenir en paix son empire². Cette promesse fut jurée par les seize cardinaux captifs³; mais Henri ne s'en contenta pas : il exigea, avant de mettre le pape en liberté et de le laisser rentrer à Rome où le sceau pontifical était resté, que Pascal rédigeât et lui remît sa bulle qui devait reconnaître le droit des investitures.

Le lendemain donc, 12 avril, dans le champ des

1. Salvo honore regni et imperii, sicut imperatores catholici pontificibus Romanis solent. Cette promesse fut jurée par quatre évêques, le chancelier Albert, sept comtes et le marquis Werner. — On est étonné d'y voir figurer, en première ligne, Frédéric, archevêque de Cologne, dont la conduite ultérieure démentit si hautement sa participation à cet acte.

2. Neque aliquod malum redditum reddet sibi vel alicui personæ pro hac re, et penitus in personam regis nunquam anathema ponet. GUILLELM. MALMESB. l. v, ex *Chron. David. Scott. Bancor. episc.* — Cf. BARON., ann. 1111, et *Concil.*, ed. COLETTI, t. XII, p. 1174. — La stipulation relative à l'anathème n'est pas reproduite dans l'acte du ~~seal~~ ment pontifical donné par Baronius (ex *Act. Vit. Pasc.*), mais peut être comprise dans les termes généraux : « Non inquietabit regem ~~et~~ ejus regnum et imperium. »

3. Dont deux évêques suburbicains et trois diacres.

Sept-Frères, pendant qu'on levait le camp, la bulle était préparée, et le soir, lorsque l'armée eut passé le Tibre au Ponte Salaro, on fit venir de Rome, avec le sceau pontifical, un secrétaire qui, pendant la nuit, libella la bulle que Pascal signa aussitôt sous le titre de *privilege*¹. Il y était dit que le pape confirmait à l'empereur la prérogative accordée par ses prédécesseurs à ceux de Henri ; que les évêques et abbés, élus sans violence ni simonie, seraient investis par l'empereur de la crosse et de l'anneau, et que nul évêque élu sans le consentement de l'empereur ne serait consacré avant d'avoir été ainsi investi². L'anathème était prononcé contre quiconque enfreindrait les dispositions de ce privilège, qui ne fut, du reste, garanti ni contresigné par aucun cardinal.

Enfin, le jeudi 13 avril, Pascal II et Henri V entrèrent dans la cité Léonine³, et se rendirent à

Le pape
consent
à couronner
l'empereur.

1. Die igitur altero, in eodem campo qui Septem Fratrum dicitur, cum castra moverent. illud dictari oportuit.... Jam locatis castris, citus ex urbe scriniarius, scriptum illud inter tenebras nocturnas aravit, cui invitatus licet pontifex subscripsit, quod sic se habet : Privilegium Paschalis PP, quod fecit etc. Ainsi s'exprime l'auteur des *Acta Sutrina* ou *Acta PP. Paschalis*, cité par Baronius, et qui était témoin oculaire, ainsi qu'il le raconte en finissant : Hæc sicut passimimus, et oculis nostris vidimus, mera veritate conscripsimus.

2. Ut regni tui episcopis et abbatibus libere præter violentiam et simoniam electis, investituram virgæ et annuli conferas.... Si quis tem.... nisi a te investiat, a nemine consecratur. — Le texte du privilège se trouve dans BARONIUS, ann. 1111 ; *Cod. Udalr.*, n° 265, et *ibid.*, XII, 1176.

3. On sait qu'on désignait ainsi, au moyen âge, le quartier de la

Saint-Pierre, où, pendant que les portes de Rome étaient fermées pour empêcher le peuple romain d'y venir¹, le pape couronna l'empereur et lui fit la remise solennelle du privilège des investitures. A la communion, le pontife ayant brisé l'hostie, en donna une parcelle à l'empereur, en disant : « Seigneur
« empereur, ce corps du Seigneur, que l'Église ca-
« tholique affirme être né de la Vierge Marie, et
« mis en croix pour nous, nous vous le donnons
« comme un gage de paix et de concorde entre vous
« et moi, entre l'empire et le sacerdoce. Comme
« cette partie est séparée du corps vivifiant, ainsi
« soit séparé du royaume de Jésus-Christ quiconque
« violera ce traité². »

Pascal rentra ensuite dans Rome, où le peuple le reçut avec joie. L'empereur, après avoir comblé de présents le pape et son clergé, partit le même

rive droite du Tibre qui comprend Saint-Pierre, et qui était alors regardé comme en dehors de la ville de Rome.

1. *Portis omnibus Romanæ urbis, ne quis civium eo adveniret, observatis. Chron. Cass., l. c.*

2. Cette dernière phrase, citée seule par Pierre Diacre, ne se trouve pas dans les versions de l'allocution du pape que donnent Guillaume de Malmesbury, d'après le recueil du chapelain de l'empereur, David de Bangor, le codex Udalr. n° 264, et Papyrus Masson dans ses *Notes sur Yves de Chartres*. Lûden (t. X, l. xx, c. 4, n. 11, p. 636) paraît indigné de cette communion à deux, qu'il appelle une profanation. La confractio de l'hostie lui semble surtout incroyable et l'autorise à appeler le pape *non pontifex, sed carnifex*. Il est clair, d'après ces observations, que l'historien ne sait pas que, tous les jours, dans toutes les messes dites par tous les prêtres catholiques, cette confractio a lieu. Voilà pourtant par quels savants l'Église catholique est, chaque jour, jugée et condamnée !

jour pour le Nord¹. Préalablement, il était allé visiter la comtesse Mathilde², dont il voulait se concilier la faveur, et à la prière de laquelle il avait immédiatement délivré les évêques de Parme et de Reggio faits prisonniers en même temps que le saint-père³. C'est dans le château de Bibianello que se virent les deux illustres personnages, et passèrent trois jours ensemble⁴, pendant lesquels ils n'eurent pas besoin d'interprète, car elle savait parfaitement l'allemand. Henri déclara qu'il n'avait jamais vu une femme aussi extraordinaire; il lui donna le nom de mère et la constitua vice-reine d'Italie.

Henri se rendit ensuite à Vérone, où il célébra la fête de la Pentecôte et renouvela l'alliance de l'empire avec la république vénitienne, après quoi, franchissant les Alpes, il alla, pour réhabiliter la mémoire du père qu'il avait détrôné, lui faire célébrer les plus magnifiques obsèques qu'on eût encore vues. Usant de l'autorisation qu'il avait obtenue du pape, l'empereur fit enterrer le corps de l'excommunié⁵ dans la cathédrale de Spire. A cette occasion, des immunités furent accordées aux bourgeois de la

L'empereur
va
visiter
la comtesse
Mathilde.

1. *Chron. Ursperg.*, l. c., 18.

2. *Donizo*, II, 18.

3. Pergere nec Caesar sapiens usquam cupiebat
Respicere faciem, nisi dictæ comitissæ.

Ibid.

4. Du 3 au 6 mai 1111.

5. D'après la *Chron. Ursperg.*; l. c., on pourrait croire qu'il avait encore obtenu cette concession du pape captif.

ville et à ceux de Worms, pour les récompenser à leur fidélité envers le souverain si cruellement traité à par son fils, mais dont celui-ci célébrait maintenant à la « bienheureuse mémoire ¹ ». Enfin, à l'Assomption, il tint une diète à Spire, près de la tombe glorifiée de sa victime. Là, comme pour mettre le sceau à sa victoire, le prince investit de l'archevêché de Mayence, le premier siège de l'empire, son chancelier Albert, celui-là même qui avait été le principal instrument de ses violences, de ses fourberies et de ses succès à Rome, dans sa lutte contre le pape Pascal II.

1. Ob firmam et inviolabilem fidem quam Wormatienses cives patri nostro *beatæ memoriæ* servaverunt et nobis quoque servare debent. *Ludwig. Reliquiæ* ms., II, 180, ap. STENTZEL, I, 653. — Cf. GÉRAIS, I, 49.

CHAPITRE XI

Victoire de la puissance temporelle.

o, évêque de Segni, invite le pape à casser sa bulle. — La tre de Bruno mécontente le souverain pontife. — Les évêques nçais protestent à leur tour. — Intervention de Geoffroy de ndôme. — Exaspération des moines de Hirschau. — Manifeste s moines réfugiés à Saint-Bénigne de Dijon. — Pascal II rassemble concile au Latran. — Humilité du souverain pontife. — Pro- sion de foi de Pascal devant le concile. — Sentence des Pères du ran. — Hildebert du Mans et Yves de Chartres apologistes de cal II. — Joceran répond à Yves. — Concile de Vienne, où l'em- eur est excommunié. — La mauvaise foi de l'empereur éclaire princes sur les dangers dont ils sont tous menacés. — Henri V, enu plus puissant que Henri IV, ne ménage plus rien. — Dé- tion du chancelier Adalbert de Mayence. — Adalbert est enfermé s sa propre forteresse de Trifels. — Mariage d'Henri V avec thilde d'Angleterre à Mayence. — Insurrection contre l'empe- ur. Victoire des confédérés. — Thomas de Marle est excommunié déchu des prérogatives de chevalier. — Concile tenu à Saint- réon de Cologne. — Adalbert sort de captivité. — Erlung de ertzbourg abandonne l'empereur Henri V.

La puissance temporelle avait donc vaincu, et mais victoire n'avait paru plus complète, plus atante. Dans le spectacle de ce pape prisonnier tant la Confession de Saint-Pierre, traîné, les uns liées, dans une forteresse, et de là dans le

camp impérial, pour y souscrire un traité dicté par l'empereur, il y avait une revanche plus que complète de l'humiliation que ce prince prétendait avoir subie à Canosse. Sorti vainqueur d'une lutte qui durait depuis quarante années, Henri, le fils de l'excommunié, revenait pour réhabiliter la mémoire paternelle et célébrer un double triomphe, tenant à la main le privilège des investitures, signé par le pontife même qui les avait tant de fois prosrites. Les auxiliaires laïques de l'Église voyaient courber à la fois, sous l'ascendant de l'empire, et la puissance de l'Église et l'indépendance des serviteurs laïques dont l'épée l'avait si souvent préservée. Les Normands tremblaient pour eux-mêmes dans leurs montagnes, et, pour la première fois, la grande Mathilde avait pactisé avec l'empereur allemand. Le successeur de Grégoire VII n'avait su ni vaincre ni mourir, ni même garder le silence. Il restait dans sa ville de Rome, sans alliés, sans ressources et sans gloire. Mais c'était de cet excès même d'abaissement que l'Église allait sortir, aussi forte et aussi libre qu'auparavant, et que l'esprit de Grégoire VII allait se montrer plus vivace et plus fécond que jamais.

Lorsque Grégoire avait pris en main le gouvernement de l'Église, il lui avait fallu créer seul et entretenir un foyer de résistance contre l'usurpation laïque; il lui avait fallu former et discipliner l'armée dont put disposer l'Église un quart de siècle

après sa mort. Cette armée se trouvait si forte, si nombreuse, si enflammée par le génie de l'immortel pontife, que la coupable faiblesse d'un successeur ne put rien compromettre. Tout fut sauvé, parce que Dieu dirigeait tout.

Pascal II aurait pu répéter à son geôlier impérial les paroles du pape Vigile, captif de l'empereur Justinien et sommé de signer un décret impie : « Je vous préviens que, si vous me tenez prisonnier, vous ne tenez pas saint Pierre captif. »

L'indignation des catholiques éclata d'abord par la bouche d'un moine, d'un saint, et du haut de la sainte montagne qui avait été le berceau de l'Ordre Monastique. Le Mont-Cassin était alors gouverné par le Piémontais Bruno, issu d'une des plus nobles familles d'Asti¹, que Grégoire VII avait fait évêque de Segni, qu'Urbain II avait conduit au concile de Clermont, que Pascal II avait nommé son légat en France². Ayant quitté son évêché pour redevenir simple moine, Bruno s'était réfugié dans une cellule du Mont-Cassin; mais Pascal ne lui avait permis d'y habiter qu'à condition de ne point cesser de gouverner son diocèse. Lorsqu'il fut élu abbé de la grande abbaye mère, Pascal le félicita en disant que, non-seulement il était digne de remplir cette fonction, mais encore d'occuper

1. Celle de Soleri.

2. F. plus haut.

la sienne sur le saint-siège¹. Ce fut Bruno qui, le premier, protesta contre le traité signé entre le pape et l'empereur. Au nom de plusieurs évêques et cardinaux réfugiés au Mont-Cassin, il invita le pontife à casser sa bulle et à excommunier Henri V². Une telle démarche fit naître la division à Rome. Ceux qui avaient partagé la captivité du pape étaient résolus à condamner les investitures comme auparavant³. Mais d'autres, au contraire, faisaient l'apologie de tout ce qui s'était passé. Bruno, averti qu'on le dénonçait comme un fauteur de discorde et de scandale, se crut obligé d'écrire au pape dans les termes suivants : « A Pascal, souverain pontife, tout ce qui est dû à un tel seigneur et Père, « Bruno, pécheur, évêque et serf du bienheureux « Benoît. — Mes ennemis disent que je ne t'aime « pas, que je parle mal de toi; mais ils mentent. « Je t'aime comme mon seigneur et Père, et je « n'en veux point reconnaître d'autre, toi vivant. . . « Mais si je dois t'aimer, je dois aimer encore plus « Celui qui nous a créés, toi et moi, et auquel il ne « faut rien préférer. Or donc, ce traité si perfide, « si honteux, si peu libre, si contraire à toute religion, je ne l'approuve pas, ni toi non plus, à ce que plusieurs me disent. Et qui pourrait, en

1. *Chron. Cassin.*, l. iv, c. 31.

2. *Chron. Cassin.*, l. iv, c. 31.

3. Hi qui cum illo in vinculis fuerunt, dicebant : Quod ante diximus, dicemus; damnamusque quod ante damnavimus. *Ibid.*.

« effet, louer un traité qui viole la foi, anéantit la
 « liberté de l'Église, détruit le sacerdoce, ferme
 « l'unique porte pour y entrer, et en ouvre beau-
 « coup d'autres pour les voleurs et les larrons? Nous
 « avons les canons et les constitutions des saints
 « Pères, depuis les apôtres jusqu'à toi. Il faut mar-
 « cher dans cette voie royale, et ne s'en détourner
 « ni à droite ni à gauche. Tu avais établi une
 « excellente constitution, identique à celle des apô-
 « tres, qui condamne et excommunie tous ceux
 « qui reçoivent l'investiture de la main des laïques.
 « Cette constitution est sainte et catholique, et par
 « conséquent nul n'y doit contredire. Confirme-la
 « de nouveau, vénérable Père, proclame-la devant
 « tous. Cette hérésie, que tu as si souvent pour-
 « suivie, dénonce-la encore aujourd'hui, et bien-
 « tôt tu verras l'Église réconciliée avec toi, et tous
 « accourir à tes pieds pour obéir avec joie à leur
 « Père et seigneur. Aie pitié de l'Église de Dieu,
 « aie pitié de l'Épouse du Christ, et rends-lui, par
 « ta prudence, cette liberté qu'elle paraît avoir
 « perdue par ta faute. Quant à l'obligation, quant
 « au serment que tu as prêté, je n'en tiens nul
 « compte, et quand tu l'aurais violé, je ne t'en
 « obéirais pas moins¹. »

¹. Brunus peccator, episcopus, B. Benedicti servus.... Inimici mei dicunt quod..., sed mentiuntur.... Fœdus autem illud tam fœdum, tam violentem, cum tanta proditiōe factum.... Apostoli enim omnes (can. Apost. 31) illos damnant et a fidelium communione segregant,

la
lettre de Bruno
mécontente
le
souverain
pontife.

Pascal, profondément irrité de cette lettre, s'écria : « Si je ne lui ôte le gouvernement de son monastère, avec ses arguments il m'ôtera le gouvernement de l'Église¹. » Bruno, par nomination de Pascal II, était bien l'évêque de Segni. Mais le pape, dans les circonstances présentes, crut devoir lui défendre d'être à la fois évêque et abbé, et il envoya en même temps, par le cardinal Léon d'Ostie, moine et bibliothécaire du Mont-Cassin, l'ordre aux religieux du monastère de ne plus reconnaître Bruno, et de lui donner un successeur². Les frères répondirent qu'ils obéiraient à Bruno tant qu'il consentirait à les gouverner, et refusèrent d'accepter le successeur que l'évêque-abbé déclarait vouloir leur imposer par force et même à l'aide de gens armés. Alors Bruno, les ayant rassemblés, leur parla dans ces termes : « Ne voulant pas être la cause d'un scandale entre vous et le saint-père, je vous remets la crosse que vous

quicumque per sæcularem potestatem Ecclesiam obtinent. Laici enī quamvis religiosi, nullam tamen disponendi Ecclesiam habent facultatem. Similiter et constitutio tua, quæ de Apostolico fonte manavit.... Miserere Sponsæ Christi, et per tuam prudentiam suam recuperet libertatem, quam modo per te amisisse videtur. Ego autem illud juramentum.... parvipendo, etc. BARON., ann. 1144. — Il écrivit en même temps au cardinal-évêque de Porto, qui avait signé le traité pour lui rappeler que ceux qui défendaient une hérésie condamnée par l'Église devenaient par cela seul hérétiques et excommuniés.

1. Nisi illum a monasterii administratione removero, ipse suis argumentis Ecclesiæ mihi regimen tollet. *Chron. Cassin.*, l. iv, c. 44.

2. Sin autem secus agerent, in omnibus monasterii cellis abbas ipse statueret. *Ibid.*

« m'avez confiée¹. » Et il la déposa sur l'autel et se retira dans son évêché². — Mais cette retraite ne calma point l'opposition qui, chaque jour, grandissait contre Pascal. Le cardinal-moine du Mont-Cassin, qui avait été l'interprète de l'indignation papale contre Bruno, Léon, évêque d'Ostie, se joignit au cardinal-évêque de Tusculum pour convoquer une assemblée d'évêques et de cardinaux, afin de confirmer les anciennes condamnations prononcées contre les investitures, et de déclarer nulles et non avenues les concessions du pape. Celui-ci, retiré à Terracine, reprocha aux prélats leur conduite irrégulière; mais en même temps il promit de revenir sur le consentement qu'il avait donné dans l'unique but de sauver d'une ruine certaine la ville et ses frères³. Le pape com-

1. Nolo ut propter me inter vos et Romanum pontificem scandalum oriatur.... Accipite virgam quam mihi tradidistis. *Ibid.*

2. Il ne mourut que le 24 août 1125, et fut canonisé par le pape Lucius II en 1182.

3. Joanni Tusculano et Leoni Velitrensi, episcopis et cardinalibus in unum congregatis consortium et pacem in Christo. Id quod in personam nostram, imo in patrem vestrum præter ipsum Ecclesiæ judicium atque præsentiam vos egistis, etsi vobis ex zelo Dei visum sit, non tamen, ut mihi videtur, canonico tramite incessistis.... Commissum quod.... fecimus emendare curabimus. *Reg. Pasch.*, n° 25, in *Conc.*, t. XII. — Baronius et Fleury placent cette réunion des cardinaux avant la protestation de Bruno, en quoi ils se trompent manifestement : la lettre de Pascal aux cardinaux, pour leur reprocher leur conduite, étant du 5 juillet, tandis que la démission de Bruno des fonctions d'abbé du Mont-Cassin, motivée par sa protestation, doit être du mois de mai, puisqu'il fut élu le 1^{er} octobre 1107, et gou-

prenait parfaitement que les vrais catholiques ne voulaient point consentir à périr avec lui ; il savait que l'Italie orthodoxe lui adressait, de tous côtés, des paroles telles que celles-ci qu'un contemporain plaçait dans la bouche de saint Pierre : « O pape
 « Pascal, sache veiller à la liberté de l'Église et
 « fonder ta volonté sur le Crucifié qui est mort
 « pour son Épouse, et qui te l'a confiée pour que
 « tu la maintiennes toujours digne de lui. Sache
 « mourir, ô pontife, plutôt que de la laisser violer
 « par l'ennemi, ou séduire par de faux amants,
 « car le Seigneur Christ sait que si tu résistes à ou-
 « trance, nul ne prévaudra contre la liberté de
 « son Église¹. »

Les
 évêques français
 protestent
 à leur tour.

En France l'indignation des catholiques éclata avec une force plus vive encore, et le pape cessa d'être estimé par le grand nombre². Les évêques Robert de Paris, Gualon de Léon, le nouvel abbé

verna l'abbaye trois ans et sept mois, au dire de Pierre Diacre. *Chron. Cass.*, l. iv, c. 51, 44.

1. O pastor rector Paschalis, summe sacerdos....
 Scelus, aspice, libera caute....
 Velle tuum firmum super illum stet Crucifixum
 Qui semet morti pro Sponsa subdidit hosti....
 Ferto prius mortem male quam violetur ab hoste :
 Nullus eam raptor rapiat tibi, nullus amator
 Falsus, seducat blande virtute nec ulla.
 Scit Dominus Christus quia si steteris bene firmus,
 Libertas Sponsæ nunquam invenietur ab hoste.

DONNIZO, II, 16.

2. Multis postmodum vilior extitit. ORDER. VITAL, l. x, p. 762.

ons de Cluny et une foule d'autres prélats déclarèrent que toutes les concessions faites à l'empereur étaient nulles de plein droit, et que Pascal, aurait dû plutôt mourir que de livrer le droit et les écrets des Pères au pouvoir séculier¹. Le moine oceran, abbé d'Ainay, qui avait remplacé sur le siège primatial de Lyon le fameux Hugues, ami de Grégoire VII et longtemps légat, rassembla en concile non-seulement ses suffragants, mais encore les évêques des provinces voisines; de sorte que le bruit se répandit qu'on y jugerait et condamnerait Pascal². Un prélat aussi éminent par son zèle que par sa haute naissance, allié du roi de France et à qui Dieu réservait la glorieuse conclusion de la grande lutte du sacerdoce et de l'empire, Guy de Bourgne, archevêque de Vienne, écrivit au pape pour avoir la vérité sur les faits et connaître ses véritables dispositions³.

L'abbé Geoffroy de Vendôme, celui qui avait réinstallé Urbain II dans la chaire du Latran, reconnut sur l'antipape Guibert⁴, intervint, de son

Intervention
de
Geoffroy
de Vendôme.

¹ Papam redarguebat.... quidquid imperatori verbo seu scripto cesserat, irritum esse debere indubitanter censebant.... Pro veritate et justitia debuisse optare mori.... Vincula et flagra perpetuum aliquid contra jus et statuta Patrum potestate annuere sæculi

² V. la lettre d'Yves de Chartres à l'archevêque, épître sur laquelle nous reviendrons plus loin.

³ Quæ cognoscere postulasti hæc sunt. *Ep. Pascal. ad Guidon.*, BARON., ann. 1112, c. 3.

⁴ Voir plus haut.

côté, pour reprocher au pape sa faiblesse. Geoffroy était loin d'avoir des opinions outrées sur les investitures¹, car c'est lui qui avait prononcé cette parole tant de fois citée par les catholiques modérés : « Il faut que l'Église soit libre, mais il lui faut aussi prendre garde de ne pas frotter le « malade jusqu'au sang, et de ne pas briser le « vase en essayant d'en ôter la rouille². » Mais, à la vue de l'humiliation de l'Église romaine, le zèle du prélat ne connut plus de limite : « L'Église, « mandait-il à Pascal, vit par la foi, la chasteté « et la liberté : sans elles, elle languit, elle meurt « (*separatur a vita*). La foi est son fondement, la « charité sa parure, la liberté son bouclier. Mais « quand, au lieu d'interdire l'investiture (qui est « une hérésie, d'après le jugement des Pères), elle « l'autorise ; quand elle se laisse corrompre par des « présents, quand elle se soumet à la puissance sé- « culière, elle perd, en même temps, la foi, la « charité, la liberté, et elle passe, non sans rai- « son, pour morte³.... Celui qui, assis sur la chaire « des Apôtres martyrs, a renversé leur glorieuse

1. V. ses explications sur les diverses natures d'investitures et sur celles qu'il regardait comme légitimes, in *Opusc. IV*, édit. Sirmond., ou in *Not. Jureti ad Yvon. Carnot.*, p. 197.

2. Habeat Ecclesia suam libertatem, sed summopere caveat, nedum nimis emunxerit, alliciat sanguinem, et dum rubiginem de vase conatur eradere, vel ipsum frangatur. *Opusc. ap. Sirmond.*, t. III, p. 889.

3. Fide, castitate ac libertate vivit ac viget Ecclesia.... Quæ vitam non habet, nec immerito mortua creditur....

destinée, celui-là, en agissant autrement qu'eux, doit casser ce qu'il a fait et le corriger en pleurant comme un autre Pierre. S'il a bronché par peur de la mort, qu'il applique son esprit à réparer cette infirmité d'une chair qui mourra, bon gré, mal gré, et dont il pouvait triompher en gagnant l'immortalité. Si c'est plutôt parce qu'il craignait la mort de ses enfants qu'il a consenti à ce que le Christ, saint Pierre et les canons réprouvent, sa plaie n'en est pas moins profonde, puisqu'au lieu de sauver ses fils, il a mis un obstacle à leur salut. Les saints ne nous ont jamais appris à soustraire à la mort des hommes qui, condamnés à la subir tôt ou tard, pouvaient entrer tout de suite dans la vie éternelle que Dieu leur préparait dans l'intérêt de l'Église universelle. Quand même ils auraient été assez lâches pour s'écarter de la porte du paradis en renonçant à la vérité, c'était à toi de les soutenir par tes exhortations et tes exemples, en mourant le premier pour la bonne cause. Et, comme cette faute est excusable, comme en essayant de l'excuser on ne peut que l'aggraver, il faut l'expier sans retard; de la sorte, l'Église, qui semble prête à rendre le dernier soupir, ne succombera pas. On peut tolérer le pasteur s'il a de mauvaises mœurs, mais non s'il erre dans la doctrine. Alors, le dernier des fidèles, fût-ce même un pécheur public, un infâme, a le droit de s'élever contre

« lui. Et, comme nous croyons évidemment que
 « notre Lucifer est tombé du ciel, il faut, par tous
 « les moyens, lui révéler son iniquité, afin de
 « n'être pas précipités avec lui dans l'abîme du
 « désespoir. Si j'ai dit moins que je ne devais
 « dire, qu'on le pardonne à mon ignorance : si
 « j'en ai dit trop, qu'on le pardonne à ma haine
 « profonde de l'iniquité, à mon amour extrême
 « pour la justice¹. »

Ainsi parlait Geoffroy au moine de Cluny, devenu le successeur de Grégoire VII.

Exaspération
 des
 moines
 de Hirschau.

En Allemagne, il y avait des religieux dont l'exaspération dépassait encore celle de Geoffroy de Vendôme. Les religieux de Hirschau, s'il faut en croire la dénonciation de leurs rivaux de Lorsch à Henri V, prétendaient qu'il fallait déposer et excommunier non-seulement l'empereur, mais le pape lui-même². Tous les moines avaient protesté contre le triomphe impérial, sanctionné par l'épiscopat. Gérard, évêque de Constance, qui avait si longtemps dirigé, comme légat, la résistance catholique en Al-

1. Et quia Luciferum nostris temporibus a cœlo lapsum indubitanter agnoscimus, non ei qualibet occasione illam impietatem dissimulantes, inhæreamus, ne in puteum desperationis cum eo, quod Deus abnuat! corruamus. Si minus dixi quam debui...; si amplius, quia de odio iniquitatis et æquitatis amore processi, ignoscatur. *Gorr. Vico.*, lib. 1, ep. 7.

2. Decani et conventualium principales abbatie Laurishamensis libellus supplex ad Henr. V imper. contra monachos de Hirsaugia in *Goldast. Apolog.*, I, p. 223. — Stentzel cite encore comme source *Chron. Laurishamense*, p. 224, in *Cod. Laurish. diplom.*, t. I.

lemagne, était mort avant l'expédition de l'empereur à Rome. L'archevêque de Saltzbourg, le seul, parmi les prélats allemands, qui eût protesté à Rome contre les violences impériales, était réduit à se cacher dans une caverne des montagnes de son diocèse¹. Henri avait envoyé à toutes les églises de l'empire une copie du privilège extorqué à Pascal, avec ordre de l'observer fidèlement². Richard, évêque intrus de Verdun, excommunié au concile de Troyes, en 1107, ne manqua pas de porter triomphalement cet écrit à l'abbaye de Saint-Vanne, qui était le foyer principal de l'esprit catholique en Lorraine. Ayant fait assembler les moines, le prélat leur donna lecture de la concession papale, et leur dit ensuite : « Voyez à quel résultat ont abouti vos
« tribulations, vos exils, tout ce que vous avez voulu
« endurer depuis plus de trente ans : tout cela est
« tombé dans la boue³ ! » Sur quoi ceux qui accompagnaient l'évêque se mirent à dissenter sur l'étendue de la puissance royale, à soutenir que le roi était, lui aussi, pontife, et qu'il lui appartenait de créer et de déposer les évêques⁴. Les moines, voyant

1. 7. plus haut.

2. Per omne regnum omnibus suis misit ac transcribi et teneri jussit. *Hist. episc. Virdun.*, in *Spicil.*, t. II, p. 248.

3. Ecce quo tribulationes vestræ, quo exilia vestra quæ per annos triginta plus minusve passi estis, ecce omnia in cœnum devoluta sunt. *Ibid.*

4. Quid referam quosdam comites ejus.... grandia de rege disputasse, eum regem pariter et summum sacerdotem (quod nec apud ul-

que la citadelle de la foi romaine avait capitulé, rougirent et restèrent silencieux¹. Mais bientôt, encouragés par la nouvelle de la résistance que l'archevêque de Vienne² et d'autres prélats, hors d'Allemagne, opposaient à l'empereur, ils protestèrent à leur tour, et, quoique seuls de leur parti dans cette province, ils refusèrent de communiquer avec les impérialistes.

L'évêque intrus et ses chanoines déployèrent alors contre les moines tous les moyens de violence à l'usage des schismatiques. Les laïques que la dévotion attirait auprès de ces prélats furent publiquement fouettés; des religieux furent souffletés, insultés, volés, privés de leur bibliothèque, troublés dans tous leurs offices. Les riches bénéficiaires du chapitre les traitaient de rustres, de gardeurs de bêtes, et de misérables étrangers que la misère avait réunis³. Alors, les dignes religieux reprirent le chemin de l'exil, qu'ils connaissaient déjà. Sous la conduite de leur abbé, Laurent, ils allèrent de nouveau chercher un asile à Saint-Bénigne de Dijon, que le saint et zélé Jarenton leur avait autre-

los hæreticos dictum invenitur), ejus juris esse ut præsules faciat vel deponet dialecticasse. *Ibid.*

1. Conventus erubuit, ingemuit, et quia turris Romanæ fidei cessarat, nullus eorum fuit qui aperiret os. *Ibid.*

2. Vienne et le Dauphiné relevaient encore alors de l'empire.

3. Fratres nostros non monachos, sed rusticos, gardones, pantouarios et advenas penuria congregatos vocabatis. *Epist. Laurent. abb. S. Viton., ad can. Virdun., in MABILL., Ann. t. V, append. n. 80, où l'on trouve les détails curieux de cette persécution.*

refois ouvert¹ et où venaient d'être recueillis les moines de Saint-Hubert, exilés, eux aussi, par les violences d'un évêque schismatique². Ce fut le dernier service que ce modèle des abbés put rendre à la cause de l'Église et aux doctrines dont Grégoire VII avait constitué l'apôtre³. Du sein de ce refuge réuni, les moines fugitifs adressèrent à leurs persécuteurs un manifeste où se peint au vif la double expression de leur tristesse et de leur inébranlable foi : « Voici les traditions des pères pour lesquelles nous voulons vivre et mourir : garder avant tout la foi catholique ; l'orner de bonnes œuvres ; obéir au siège apostolique comme à la mère de toutes les Églises ; nous abstenir de toute relation avec les excommuniés ; distribuer les dignités ecclésiastiques sans simonie ; interdire aux prêtres la souillure du concubinage, et garder l'Église, notre mère, libre de toute servitude laïque⁴. »

Manifeste
des
moines réfugiés
à
Saint-Bénigne
de Dijon.

1. En 1085.

2. V. plus haut, c. 14.

3. Il mourut le 10 février 1112, et les moines de Verdun étaient partis après la fête de Saint-Vanne, le 9 novembre 1111.

4. Ut libera mater Ecclesia sub nulla servitute laica ancilletur..., ut nulla se succubarum pollutione commaculent, etc. *Epist. Laur.*, l. c. — Cette lettre, qui est un des monuments les plus éloquents de l'esprit catholique de cette époque, commence ainsi : Frater L. Catholicus, Domino miserante abbas, Deo disponente abbatia pulsus, homine persequente, clericatis Viridunensibus quod merentur. — L'abbé Hugues de Flavigny, connu par la chronique qui porte son nom, fut nommé abbé de Saint-Vanne par Richard, et accepta, ce qui lui valut l'excommunication de Jarenton. Quant à l'intrus Richard, il se repentit au bout de trois ans et mourut en Italie, en sollicitant du pape le pardon de ses fautes.

Enfin, à l'extrémité du monde catholique, dans le nouveau royaume de Jérusalem, il y avait un seigneur allemand, Conon, comte d'Urach¹, qui, après avoir fondé l'abbaye d'Arrouaise², était devenu cardinal-évêque de Palestrine, et légat du pape en terre sainte. Au bruit des attentats commis contre le saint-siège et contre la liberté de l'Église, il convoqua un concile, et y fulmina le premier une sentence d'excommunication contre l'empereur³. Et c'est ainsi, dit le plus illustre historien de la papauté, que, dans ce grand naufrage de l'Église romaine, Dieu permit que la vigueur faisant défaut dans la tête fût compensée par l'union et la vigueur des membres⁴.

Chose remarquable, cette protestation de la catholicité retentit jusqu'au sein du schisme grec. L'empereur de Byzance, Alexis Comnène, envoya lui-même une ambassade à Rome pour témoigner de la douleur qu'il avait éprouvée en appre-

1. Ce seigneur était fils d'Eginon, comte d'Urach, dans le Wurtemberg, et parent, par son aïeule, du pape saint Léon IX. *Hist. littér. de France*, t. XIII, p. 30. NEUGART, *cod. dipl. ALEMANN.*, II, n. 834.

2. Cette maison, fondée en 1090 par le B. Heldemar et Conon, devint ensuite le chef-lieu d'une congrégation célèbre de chanoines réguliers.

3. *Chron. Ursperg.*, ann. 1116; COLETTI, *Conc.*, XII, 1161.

4. Summam itaque in tanto naufragio Romanæ Ecclesiæ et sacerdotali constantia Conon sibi gloriam comparavit, laudemque peperit immortalem. Ita, Deo mirabili modo operante, ut quod deficit in capite robur, in cohærentibus membris magis ac magis accreverit ad alligandum perfidum regem in compedibus anathematis, et nobiles ejus in maledictionibus sempiternis. BARON., *Ann.*, ad ann. 1111.

nant l'injure et la captivité du pape, et pour féliciter les Romains de leur résistance à l'empereur allemand¹.

Au milieu de ce soulèvement général des âmes catholiques contre les actes sacrilèges de l'empereur, le pontife resta longtemps flottant et indécis. Il se plaignit d'abord à Henri V des insultes qui lui étaient adressées, non-seulement de loin, mais même par ceux qui l'entouraient, et, « ne pouvant, disait-il, obtenir d'eux satisfaction, il les abandonnait au jugement de Dieu, pour ne pas troubler gravement l'Église². »

Rome acceptait donc avec résignation, le blâme énergique des évêques de France³. Mais bientôt, le

1. *Chron. Cassin.*, IV, c. 46. Les Romains nommèrent pour aller à sa rencontre, une ambassade de six cents personnes, dont les chefs sont dénoncés à l'empereur Henri par l'abbé de Farfa dans sa lettre ap. *Cod. Epist. Udalt.*, n. 259. — On ne voit pas quelles furent les suites de cette curieuse négociation.

2. Quod autem de episcopis conquereris, cor nostrum vehementer angustat. Ex quo enim vobiscum illam, quam nostis, pactionem fecimus, non solum longius positi, sed ipsi etiam qui circa nos sunt cervicem adversum nos erexerunt, et intestinis bellis viscera nostra collacerant, et multo faciem nostram rubore perfundunt. De quibus quia judicium consequi non possumus, etc. *Cod. Udalt.*, n. 271. — Cette lettre est datée du 26 octobre, sans mention de l'année. Nous pensons qu'elle est plutôt de 1111 que de 1112, parce qu'en la renvoyant à cette dernière année, elle serait postérieure au désaveu prononcé par Pascal dans le concile du Latran (mars 1112). D'un autre côté, ces évêques, dont se plaignait Henri, pourraient bien être ceux du concile de Vienne qui le déposèrent le 11 septembre 1116.

3. Ille vero reprehensiones sophistarum patienter tolerabat, et assertiones eorum legitimas ac veraces esse allegabat. *ORDER. VITAL*, I. 1, p. 762. — Le terme de *sophiste* s'employait alors en bonne part,

flot toujours montant de l'indignation catholique, qui menaçait de submerger l'autorité suprême, inspira d'autres pensées à son représentant¹. Le pape fit savoir aux évêques les plus influents, et spécialement à Yves de Chartres et à Guy de Vienne, qu'il avait cédé à la violence²; que, revenu à lui-même, il cassait, annulait, condamnait à jamais toutes les concessions qu'on lui avait arrachées dans le camp impérial, et qu'il maintenait et maintiendrait toujours, toutes les condamnations, toutes les décisions prononcées par les canons apostoliques, par les conciles, et surtout par Grégoire VII et Urbain II, d'heureuse mémoire³. Après quoi, pénétré de douleur et de confusion, le saint-père se retira dans une solitude où, reprenant son froc de moine, il fit connaître son désir de passer le reste de ses jours dans l'île déserte de Ponza⁴.

comme synonyme de *sage, savant*. *Pagi, Crit. in Baron.*, ann. 1111. n° 7.

1. Eo tempore multas a Romana Ecclesia passus est injurias, obicientibus ei, etc. *Chron. Ursperg.*, ann. 1112.

2. Quibusdam litteris mihi scripsit se coactum fecisse quod feci, et adhuc se prohibere quod prohibuit, quamvis quædam nefanda quibusdam nefandis scripta permiserit. *Yron. epist.*, 253. — Quibusdam nostrum scripsit, etc. (*Ejusd. epist.*, 255).

3. Scripta quæ in tentoriis.... Ego canonica censura cassa omnino et irrita judico, et sub damnatione perpetua permanere judico, ut nullius unquam auctoritatis sint et nullius bonæ memoriæ. Ea vero quæ.... præcipue felicis memoriæ Gregorius et Urbanus prohibuerunt, damnaverunt, etc...; ego prohibeo, damno..., et me illorum sanctiones servaturum profiteor. *Reg. Pasch.*, n. 24.

4. Renuntians omnibus, ad secreta migravit. *HILDES...* — Ad eremum solitudinis confugit, moramque ibi perpetuam fecisset.

Cependant, comme les réclamations incessantes des évêques de toute la chrétienté appelaient une réparation solennelle, Pascal se crut obligé de convoquer un concile général qui s'assembla au Latran, la mi-mars de l'année 1112¹. Le légat Conon, venu de Palestine, y siégeait avec tous les chefs de la résistance catholique, c'est-à-dire avec le cardinal Léon d'Ostie, Guy, archevêque de Vienne², Gérard, évêque d'Angoulême et légat d'Aquitaine, Malon, évêque de Léon, chargé des pleins pouvoirs des archevêques de Vienne et de Bourges, et une foule d'autres prélats. Le pape raconta ses malheurs et les promesses qu'on lui avait arrachées; puis, il ajouta : « Quoique Henri et les siens n'aient nullement tenu leurs serments³, moi,

Pascal II
rassemble
un
concile
au Latran.

1. etc. SUSKA, *De Vit. Lud. Gross.*, c. 9. — Deponere se a papatu proserat et ad Poncianas insulas religioso habitu exul ire.... *Hist. piec. Engol.* ap. LABBE, bibl. II, 249.

1. Sur la foi d'une lettre de Frédéric, élu de Liège au chapitre de balines, publiée dans l'*Amplissima Collectio*, t. I^{er}, p. 655, Martène, et près lui Coletti, dans ses *Conciles*, t. XII, p. 1155, ont cru à l'existence d'un concile à Capoue avant celui du Latran, et où le pape aurait fait un premier désaveu de son traité avec Henri V. Nous pensons que si ce concile eût été tenu, Pascal en aurait fait mention dans ses lettres à Yves ou à Guy de Vienne, et qu'il y a évidemment confusion dans la lettre de l'élu de Liège entre Capoue et Rome.

2. Guillaume de Malmesbury dit que l'évêque de Léon avait ses pouvoirs, mais son nom se trouve parmi les signataires du concile. *Conc.*, t. XII, p. 1116. — Il dit également que Jean de Tusculum et Bruno de Segni, quoiqu'ils fussent à Rome, n'assistèrent pas à la délibération papale, mais qu'ils approuvèrent les actes du concile aussitôt après.

3. Voir *Cod. epist. Udalr.*, n^{os} 265 à 270, une série de réclamations adressées par le pape à l'empereur.

« je tiendrai les miens; je n'anathématiserai point
 « l'empereur et je ne l'inquiéterai jamais au sujet
 « des investitures, que Dieu jugera dans sa souve-
 « raine équité. Quant à l'écrit que j'ai fait par
 « contrainte, non pour sauver ma vie, mais en vue
 « seulement des nécessités de l'Église, quant à cet
 « écrit, qui n'a été ni conseillé ni signé par mes
 « frères¹, je reconnais et je confesse qu'il a été
 « très-mal fait, et je désire, avec l'aide de Dieu,
 « qu'il soit corrigé. Je m'en remets, pour le mode
 « de cette correction, au jugement de mes frères
 « ici rassemblés, afin que ni l'Église ni mon âme
 « n'en souffrent dommage². »

Pascal fit ensuite connaître son intention de renoncer au pontificat, déclarant qu'il s'en reconnaissait indigne, qu'il prononcerait lui-même sa déposition et qu'il laissait à l'Église le droit de juger à sa place. A ces mots, le pape ôta sa mitre et sa chape³. Mais le concile, après lecture des pièces,

1. Le serment du pape avait été garanti par les cardinaux; mais l'écrit ou Privilège que l'empereur avait fait dresser dans son camp n'avait été signé que par le pape. *V. plus haut.*

2. Sicut prave factum cognosco, ita prave factum confiteor, et omnino corrigi, Deo præstante, desidero : cujus correctionis modum, fratrum qui convenerunt consilio judicioque constituo, ne forte per hoc in posterum detrimentum aliquid Ecclesiæ aut animæ meæ præjudicium relinquatur. *Acta conc.*, ap. COLLETTI, t. XII, p. 1164.

3. Me quoque pontificem non fore jussa date ;

Peccatis male vestra meis venisse notavi,

Officiis me destitui dignum reputavi :

Me quoque deposui, ne pareatis, ait.

Ilæc ait, et mitram rejicit mantumque relinquit;

Humilité
du souverain
pontife.

refusa d'accepter la démission du saint-père, et le força de reprendre les insignes de sa dignité¹.

On arrêta que ceux des évêques qui avaient reçu du partage de Dieu le plus de sagesse et de science délibéreraient mûrement sur le parti à prendre, l'après l'inspiration de l'Esprit-Saint². Comme les évêques cherchaient un moyen d'excommunier l'empereur sans que Pascal violât son serment, l'évêque Gérard d'Angoulême les tira d'embarras en proposant de condamner non pas la personne de l'empereur, mais *le privilège* qu'il avait extorqué au pape. Tout le monde l'approuva, en disant que l'Esprit-Saint avait parlé par sa bouche³. Le lende-

Ordinet Ecclesia sine me quidquid placet, inquit,
Moreque pontificis judicet ipsa sibi.

(Godefr. Viterbiensis notar. imper., ap. MURAT.,
t. VII, et COLETTI, l. c.)

Ce récit est confirmé par le passage de la lettre de Hildebert du pape que l'on trouvera en entier aux pièces justificatives : Si se clericus aliquo judicio sic commisit ut ex eorum sententia pendeat, an in capitula cudat, an vetera destruat, aut quæ constituit roboret, et temporum ratione sic inconvulsa permaneant, in cathedra commoveatur, aut deportetur exsilio.

1. Scripta legunt cleri.
Copia pontificum non ita, dixit, erit.

.
Tolle, pater, mantum, curia tota monet.

2. Tel est le sens que suit Fleury (l. LXVI, c. 12); mais je ne sais si ce texte ne signifie pas plutôt que *tous les évêques en délibéreraient* : *et enim communi favore laudatum est, ut fratres omnes qui domum sapientiæ scientiæque perceperant, maturius super hoc consilio communi collatione susciperent. Acta*, l. c. — Il est clair seulement qu'on délibéra hors de la présence du pape.
3. In qua re nullum remedium a toto concilio inveniri poterat.

malgré la vive résistance des partisans de l'empereur¹. Les principaux agents de celui-ci en Italie, c'est-à-dire l'évêque d'Acqui et l'abbé de Farfa, lui écrivirent ce qui se passait à Rome et en Lombardie, et l'invitèrent à revenir en toute hâte, avant que l'incendie ne se fût étendu partout². Mais déjà l'évêque Gérard d'Angoulême avait été chargé par le concile d'aller notifier ses décrets à l'empereur, et de l'inviter à renoncer aux investitures³.

Le prélat français s'acquitta avec un zèle si courageux de cette mission, en présence de Henri V, par les gens de la cour impériale, en entendant son discours traduit par le chancelier Albert, en ressentant la plus violente colère. Mais l'empereur, plus généreux, combla le prélat de présents, tandis que l'archevêque de Cologne, qui avait été élève de Gérard et le recevait chez lui, se montrait très-irrité : « Maître, s'écria-t-il, vous avez affligé notre cour d'un grand scandale ! » L'évêque d'Angoulême, indigné, répondit : « Ce peut être un grand

1. Quod ego videns contra imperii vestri honorem fieri omnino interdixi. *Epist. Anzonis Aquensis in cod. Udalr.*, n. 258. — La suscription seule de cette lettre montre de quel esprit servile cet évêque était imbu : Excellentissimo Domino suo Henrico, etc. A.... Majestatis suæ et Aquensis Ecclesiæ servus....

2. Vestræ est adhuc Longobardiæ dum terror quem incessistis in corde ejus vivit, et facilius potestis cum pugillo aquæ scintillulam ignis extinguere quam flammæ globum cum aquarum abundantia. *Ibid.* Cf. *Ep. Farfensis abbat., cod. Udalr.*, n. 258.

3. Quatenus investituras Romanæ Ecclesiæ exponeret. *Hist. Engol. pontif.*, l. c. — Stentzel croit qu'il faut lire *deponeret*.

« scandale pour vous ; mais, sachez-le, pour moi
« c'est l'Évangile même qui a parlé¹ ! »

Cependant, beaucoup d'évêques français n'étaient point satisfaits du moyen terme que le concile avait adopté sur la proposition d'un des leurs. Ils auraient voulu que l'empereur fût excommunié, et ils reprochaient au pape sa mollesse. Mais Pascal trouva parmi eux deux apologistes dans la personne des deux évêques de France les plus distingués par leur savoir et leur éloquence, Hildebert, évêque du Mans, et Yves, évêque de Chartres. La conduite de Hildebert était d'autant plus méritoire que, victime, vers la même époque, d'un attentat analogue, il avait fait preuve, lui aussi, de la plus héroïque constance. Le sénéchal du comte Rotrou de Mortagne s'étant emparé de la personne du prélat, par un lâche guet-à-pens, l'avait retenu enchaîné dans une étroite prison pendant plusieurs années². Rien n'eût été plus facile que de le faire racheter à des conditions plus ou moins onéreuses pour son Église ; mais il n'y avait point voulu consentir,

Hildebert
du Mans
et
Yves de Chartres,
apologistes
de
Pascal II.

1. « Magister, maximum scandalum generasti in curia nostra. » Indignant autem Gerardus : « Tibi sit scandalum, mihi est Evangelium » *Ibid.* Les Bénédictins dégénérés qui ont écrit l'*Hist. litt. de France* (t. XI, 602) traduisent : « Que le scandale soit pour vous, l'Évangile est pour moi », et ajoutent : *Il faut entendre l'Évangile commenté par les Décrétales*. Ils écrivaient, en 1759, sous la censure du chancelier de Louis XV.

2. Pour se venger de l'emprisonnement du comte de Mortagne, au Mans, par le comte d'Anjou. Hildebert ne sortit de prison qu'en 1118, *Vit. Hild.*, ap. BEAUGENDRE, p. xxxv.

et voici dans quels termes il en avait écrit à son clergé : « Priez pour moi et plaignez-moi, mais ne vous occupez pas de ma rançon. Racheté une fois déjà par le sang du Christ, je n'ai pas besoin de l'être encore une fois. Ce sang-là, voilà ma rançon. Comment me laisserais-je racheter à prix d'argent, moi qui le suis déjà par une rançon sans prix ? D'ailleurs, c'est une rançon infâme que celle qui tue la liberté de l'Église et lui vaut la servitude, car il faut que tous les membres servent lorsque le chef est ployé sous le joug d'un tribut.... Certes, je n'estime pas assez la vie pour la racheter à ce prix. J'aime mieux courir le risque de la perdre que de fouler aux pieds, pour elle, la liberté commune. Que ma mort du moins profite à l'Église, qui a si peu profité de ma vie. Il est d'un évêque de mourir pour la cause de tous, lorsqu'il ne peut plus vivre pour son Église¹. »

Yves de Chartres, se constitua, plus ouvertement encore que Hildebert, le champion et l'apologiste de Pascal II. Il refusa, au nom de son métropolitain

1. Nous avouons notre impuissance à rendre l'énergie laconique de l'original : *Semel Christi redemptus sanguine, iterum redimi non requiro. Sanguis ille redemptio mea... Præterea infamis est redemptio qua libertas perit Ecclesiæ, qua servitus comparatur... Ego certe tanti vitam non facio, ut brevem diligam et redemptam. Malo periclitari de ea quam pro ea communem conculcare libertatem. Prosit Ecclesiæ mea mors, cui dum vivens præfui, non profui. Pontificis est, si non vivere, mori saltem universis. Hildeb., Epist. III, 17.*

de tous les évêques de sa province, de se rendre à un concile que l'archevêque de Lyon avait convoqué à Anse, et où il supposait qu'on voulait mettre à nu la honte du chef de l'Église, et faire condamner celui qu'il n'était permis à aucun mortel de juger¹. Dans le *Mémoire* qu'il publia, pour motiver ce refus, Yves justifia le pape de n'avoir point usé contre le roi des Allemands de la sévérité qu'il méritait, à cause des dangers que cette sévérité aurait nécessairement entraînés. Se fondant sur un texte de saint Augustin², il soutint qu'on ne doit employer l'anathème que quand il n'y a aucun danger de schisme, que le coupable n'a point pour complice un grand nombre de chrétiens³. Il alla même jusqu'à nier formellement Pascal d'avoir fait au roi des concessions contraires aux anciens décrets et à sa propre conviction, afin d'éviter, à ses dépens, le massacre de son peuple et de très-grands malheurs, en imitant l'indulgence de Notre-Seigneur⁴. Enfin, il s'élevait contre ceux qui traitaient l'investiture

1. Potius pudenda patris nostri nudabitur.... Concilia in quibus non volumus eas personas, contra quas agitur, condemnare vel judicare : nec nostro, nec ullius hominum probantur subicere iudicio. Mais loin il dit : Principales Ecclesiæ claves nolumus potestate sua privare, quæcumque persona vices Petri habeat, nisi manifeste ab angelica veritate discedat. *Yves., Epist.* 236

2. *Contra Parmenian.*, l. III, c. 2.

3. Cum congregatione Ecclesiæ multitudo ab eo crimine, quod anathematizetur, aliena est. *Ibid.*

4. Unde nunc excessum ejus non tantum non accusamus, sed dicente ratione approbamus, si imminente strage populi. *Yvo*, l. c.

d'hérésie, tout en déclarant que, d'après lui, cette investiture des laïques était une usurpation sacrilège qu'il fallait, pour la liberté et l'honneur de l'Église, retrancher absolument, si on le pouvait sans préjudice de la paix, mais contre laquelle, en attendant, il fallait protester discrètement, de peur de faire naître un schisme¹.

Joceran
éprouvé à Yves
de Chartres

« Mon Dieu ! quelle nouvelle et curieuse philo-
« sophie, répondit au prélat le moine Joceran, ar-
« chevêque de Lyon, que d'exhorter les chrétiens à
« être timides contre les forts ; que de prêcher aux
« gens la pusillanimité devant la guerre et l'audace
« dans la paix, la sécurité au milieu des dangers et
« la prudence quand il n'y a plus rien à faire ! Quel
« détestable pilote que celui qui déploie toutes les
« ressources de son art dans le calme, et qui, dès
« que la tempête arrive², abandonne le gouvernail !
« On nous oppose le danger des temps, la multitude
« et la force de nos adversaires, la faiblesse et le
« petit nombre des adhérents à notre parti ; mais,
« plus les temps sont dangereux, et plus les ser-^{vi}

1. Manualis illa investitura per laicos facta, alieni juris est perver-
sio, sacrilega præsumptio, quæ pro libertate Ecclesiæ et potestate
salvo pacis vinculo, si fieri potest, funditus absciscenda est.... *Ibid.*
— Yves écrivit encore plusieurs autres lettres (*Ep.* 122, 233) sur
nécessité de ménager le pape, et de procéder avec charité et conde-
scendance envers l'empereur.

2. Novum et inauditum philosophandi genus, hortari contra forte
timidos.... fieri in bello fugaces, in pace vero audaces. Detestabilis
magister navis qui in tranquilla serenitate artis suæ fastigium exer-
cet. *Ap. Epist. Yvon., n° 237.*

« teurs de Dieu doivent lutter pour que la charité ne s'éteigne pas dans le cœur du petit nombre de disciples à qui le Christ a dit : Ayez confiance, j'ai vaincu le monde ! En prêchant la défiance, tu proclames la victoire du monde et tu anéantis la victoire du Christ¹. . . . En essayant de soustraire les rois et les empereurs au jugement des évêques, veux-tu donc t'élever contre l'avis du grand empereur Constantin, qui, au concile de Nicée, a reconnu la juridiction des évêques ? Prétends-tu condamner aussi Ambroise, qui excommunia Théodose, et Grégoire VII, qui a condamné l'empereur d'Allemagne ? »

L'archevêque se défendit d'avoir voulu soit juger le pape, soit découvrir la honte de son père². Il admit, avec Yves, que le fait de l'investiture n'est pas en soi une hérésie, mais qu'il y a hérésie indubitable à maintenir et approuver comme un droit cette coutume³. Joceran terminait en invitant Yves à continuer la discussion ; mais l'évêque de Chartres préféra garder le silence⁴. On ne sait si le concile

1. Si ergo doces diffidendum, victoriam mundi prædicas et Christi victoriam prosternis. *Ibid.*

2. Timuisti certe ubi non erat timor.

3. Et licet exteriores investituras per laicos factas non satis propriæ hæresis nomine censeamus ; sentire tamen ac defendere, fieri debere, et indubitata hæresis est. *Ibid.*

4. Hæc rescripsimus adversus quæ si quid parare volueris sive conatus sive eminus, audire et respondere parati sumus. — Baronius remarque qu'Yves a consacré cette réponse mémorable dans sa Collection.

Concile
de Vienne,
où l'empereur
est
excommunié.

d'Anse eut lieu; mais Guy, l'archevêque-légat de Vienne, muni des instructions du pape¹, et avec l'appui formel du roi Louis de France², convoqua en concile à Vienne, le 15 septembre 1112, les prélats de la Bourgogne, du royaume d'Arles et de plusieurs autres provinces. Deux saints évêques se distinguaient parmi eux : Godefroy d'Amiens, l'ancien abbé de Nogent, à qui le légat céda la présidence du concile³, et Hugues de Grenoble, que Grégoire VII avait obligé de quitter la vie monastique pour entrer dans l'épiscopat. Ce dernier, si renommé par sa douceur et par sa charité, se montra le plus ardent de tous à exiger la condamnation de l'empereur⁴. Les Pères du concile firent droit à ses instances, et ayant lié le tyran, dit l'abbé Suger, du nœud de l'anathème, ils le percèrent du glaive de saint Pierre⁵. Henri leur avait pourtant envoyé des ambassadeurs avec des lettres bullées du souverain pontife, où le désir de la paix et de l'union était vivement exprimé, et qu'on affirmait audacieu-

1. Sanctæ Paternitatis vestræ mandata sequentes. *Litt. synod. ad Pasch. pap. ap. Concil.*, t. XII, p. 1184.

2. Domini Ludovici suffragio et concilio. SUGER, *De rit. Ludov.*, VI, c. 9.

3. A cause de l'embarras qu'il éprouvait à parler, quod impeditio-
ris fuerit linguæ. *Hist. Vit. S. Godefr. Ambian.* III, 7.

4. Ipse sine cunctis ut Henricus qui sic enormiter in Paschalem peccasset, excommunicaretur.... effecit. GUIG. CARTH., *De Vita S. Hug.*, c. 5.

5. Imperatorem tyrannum anathemate innodantes mucrone B. Petri perfoderunt. SUGER, l. c.

sement avoir été expédiées depuis le dernier concile de Rome; mais les Pères n'y attachèrent aucune importance¹, et, convaincus que les déclarations du pape aux légats Guy et Gérard méritaient toute créance, alors qu'elles affirmaient que l'investiture laïque était une hérésie, et que l'écrit extorqué par le roi à la simplicité du souverain pontife était nul², les Pères prononcèrent, solennellement et à l'unanimité, la sentence d'anathème contre Henri dans les termes suivants : « Comme il est certain
 « que Henri, roi des Allemands, venu à Rome pour
 « signer la paix, après avoir prêté au pape Pascal
 « le serment de garantir sa vie, sa personne, sa
 « liberté, et de renoncer aux investitures, n'a
 « rempli aucun de ces engagements solennels;
 « mais qu'au contraire, ayant baisé les pieds, la
 « bouche et le visage du souverain pontife, ledit
 « roi s'est saisi, par trahison, parjure et sacrilège,
 « comme un autre Judas, de la personne du sou-
 « verain pontife, dans sa chaire apostolique, devant
 « le corps du bienheureux Pierre, avec les cardi-
 « naux, les évêques et beaucoup de nobles Romains;
 « comme il est certain que ledit pontife a été traîné
 « dans le camp impérial, où il a été dépouillé de

1. *Litteras bullatas.... audacter prætendentes.... super his multa nobis admiratio incuteretur. Litt. synod. ad Pasch. pap., l. c.*

2. *Scriptum illud quod rex a vestra simplicitate extorsit damnavimus. Ibid.*

3. *In ipsum regem nominatim et solemniter et unanimiter sententiam anathematis injecimus. Ibid.*

« ses insignes apostoliques, en butte à toutes sortes
 « d'indignités et de dérisions, et que le roi Henri a
 « extorqué au pape, par violence, un écrit abominable,
 « nous excommunions ledit roi, nous l'anathématisons,
 « nous le séparons du giron de notre sainte mère l'Église,
 « jusqu'à ce que, renonçant à tout ce qu'il a fait,
 « il lui ait donné pleine satisfaction¹. »

Les Pères demandèrent aussitôt à Pascal la confirmation, par acte public, des décrets rendus, afin de pouvoir en donner communication à leurs frères², et ils terminèrent en adressant à Pascal la requête que voici : « Comme la très-grande majorité des seigneurs du pays, et presque tout le peuple pensent comme nous sur cette affaire, nous vous prions de leur enjoindre, pour la rémission de leurs péchés, de prêter, en cas de besoin, leur appui à nous et à la patrie³, vous représentant encore, avec le respect convenable, que si vous confirmez notre décret, si désormais vous vous abstenez de toute correspondance, entretien ou échange de présents avec le très-cruel tyran

1. Post dato sacramento vitæ, membrorum nullæ captionis, refutationis investiturarum.... post osculationem pedis, oris, faciei, prodicione, perjurio et sacrilegio velut alter Judas.... excommunicamus, anathematizamus, et a gremio S. matris Ecclesiæ sequestramus. *Conc.*, t. XII, p. 1183.

2. Per apertas nobis litteras significare dignemini, quas... alter alteri destinare possimus. *Ibid.*

3. Ut, si necesse fuerit, auxilium nobis et patriæ unanimiter ferant. *Ibid.*

ou avec ses envoyés, nous serons tous, comme nous le devons, vos fils et vos fidèles. Mais, que si, contrairement à nos espérances, vous jugiez à propos de suivre une autre voie, et refusiez de confirmer, nous supplierons Dieu de nous venir en aide, car vous nous auriez rejetés de votre obéissance¹. »

Un mois plus tard², Pascal confirmait solennellement tous les actes du concile, en rendant grâces Dieu, mais sans faire aucune mention de l'empereur³.

1. Si vero, quod minime credimus, aliam viam aggredi cœperitis ..., propitius sit nobis Deus quia nos a vestra subjectione et obedientia repellitis. *Ibid.*

2. Diplôme donné au Latran, le 20 novembre 1112. *Conc.*, t. XII, 136.

3. Unde Deo gratias referimus et quæ statuta sunt ibi rata suscipimus et confirmamus et, cooperante Domino Deo nostro, illibata permanere censemus. *Ibid.* — Baronius, qui n'avait pas eu connaissance de ce diplôme, croit que Pascal différa sa confirmation jusqu'en 1116. Il en blâme sévèrement le pape en ces termes : Sic papa Paschalis.... pontificæ constantiæ succisis nervis, visus est languescere et hebescere, eum nec tot undique stimulis agitatus in Henricum sacrilegum surrexerit, eumque anathemate condemnaverit, nimis tenax præiudicii, immo per vim et metum extorti juramenti. Sed et quod ejusdem proditoris usum amicitiae retinuerit, et quod ex adverso undique magno animo insurgentes, et zelo catholice Ecclesiæ libertate læsæ mutantes papa represserit, magnam ipse sibi notam incussit. *Ann.*, m. 1112, c. 17. — Pascal ne méritait pas une telle sévérité, mais il est certain que sa correspondance avec Henri, constatée in *Cod. Epist. Clair.*, n° 266 à 271, prouve une attitude équivoque de sa part. Nous avons d'ailleurs reproduit cet extrait du plus illustre défenseur de l'autorité et de l'infailibilité pontificales, imprimé à Rome même, pour montrer quelle était, au dix-septième siècle, la haute indépendance des écrivains ultramontains.

Henri sembla d'abord se préoccuper assez peu de ces dispositions énergiques du saint-siège, et faisant appel à l'autorité des conciles, il consacra quelques années à diverses expéditions peu brillantes contre la Hongrie, la Pologne et la Bohême. Mais à mesure que sa politique se dévoilait, une résistance considérable se manifestait ; longtemps avant son expédition contre Rome, les princes allemands s'étaient aperçus, non sans surprise et sans indignation, que l'empereur songeait, comme son père et son aïeul, à transformer en monarchie absolue la puissance impériale, puissance de tout temps modérée par les droits de l'Église et par ceux de grands vassaux séculiers ou ecclésiastiques. De jour en jour, Henri V laissait deviner davantage ses ambitieux desseins : le masque d'humilité et de religion qu'il avait pris pour tirer paisiblement profit des mesures à la fois despotiques et schismatiques d'Henri IV ne trompait plus personne. Mais, actif, persévérant, et surtout rusé comme son père, le jeune monarque se flattait de réussir là où son père avait échoué. Ce fut l'insigne mauvaise foi d'Henri V à l'égard de l'Église qui fit comprendre aux princes tout le danger qui menaçait leur indépendance. Petit à petit ses perfidies, qui finissaient toujours par se dévoiler, détachèrent de lui la plupart des grands vassaux de l'empire, trop souvent trompés pour pouvoir l'être longtemps. Avec tout autre, il eût peut-être été facile d'établir

ment la paix et la dignité de l'empire sur
 nnes et légitimes bases. Mais Henri V sacri-
 ns scrupule l'avenir et la véritable force de
 ité impériale au rêve d'un despotisme pour
 le monde catholique n'était pas encore mûr¹.
 t indisposé surtout les esprits par l'arrestation
 te palatin Sigefroy (premier prince laïque de
 re), lequel, emprisonné à Wurtzbourg en
 sous prétexte de trahison, dut être relâché
 ns après, faute d'aucune espèce de preuves².
 ereurs s'était d'ailleurs créé, presque en même
 , un rival redoutable dans la personne de
 re, comte de Suplingenberg³, beau-frère du
 palatin. Celui-ci, selon la tradition, descendait
 likind, et, d'après l'histoire, d'une race très-
 ieuse et très-chevaleresque. Le père avait
 lorieusement en combattant pour l'Église et
 a liberté de l'empire contre Henri IV⁴. Quant
 aire, il avait lui-même débuté avec éclat, à
 ze ans, au combat de Gleichen, et il venait
 istinguer contre les Slaves de l'île de Rügen et
 andebourg. Aussi, le duché de Saxe, le plus

*litische Geschichte Deutschland unter der Regierung der
 leinrich V und Lothar III, von Dr. Eduard Gervais. Leipzig,
 I, pp. 20-22. Ouvrage précieux, malgré de nombreuses con-
 faites à l'idolâtrie rationaliste, et qui a jeté la plus vive lu-
 r cette époque méconnue de l'histoire d'Allemagne.*

on. Ursperg., ad 1109; GERVAIS, I, p. 55.

iteau près de Helmstætt, dans le pays de Brunswick.

lohenburg, en 1075.

important de l'empire, venant à vaquer par la mort du dernier mâle de la race des Billungs, Henri V s'empressa-t-il d'en investir Lothaire¹, pour éviter de consacrer le principe de l'hérédité, qui appelait à la succession un parent du dernier duc dans la ligne féminine. L'empereur, en agissant ainsi, comptait bien détourner à son profit la haute influence dont jouissait Lothaire, moins encore par suite de ses grandes richesses qu'en raison de sa parenté considérable du côté maternel, et de son alliance avec Richenza, l'héritière, pour moitié, du grand comté de Brunswick et de la puissante maison de Nordheim².

Au retour de la triomphante expédition de l'empereur à Rome, expédition à laquelle les princes et les seigneurs du nord de l'Allemagne n'avaient pris aucune part, le mécontentement de ces derniers devint de plus en plus manifeste. L'empereur, au comble de ses vœux et par la conquête des investitures et par l'acquisition d'une puissance toujours refusée à son père, ne ménageait plus rien. Tantôt directement, tantôt par quelques vassaux d'un ordre inférieur, qui lui étaient dévoués, il em-

1. En 1106.

2. Sa mère Hedwige avait épousé en secondes noces le duc Thierry de Lorraine, dont elle avait eu Simon, duc de Lorraine, et deux filles mariées au comte Sieghart de Bavière et au comte de Hollande. Par son père, Lothaire représentait la maison de Walbeck. Sa grand'mère était nièce de saint Bruno, martyr et apôtre de la Prusse. J. GÉRAIS, I, 9-18.

piétait sur les droits et les héritages des seigneurs les plus puissants, prononçant des confiscations arbitraires, dans le but évident d'agrandir son domaine immédiat, et d'affaiblir ceux qui pouvaient un jour devenir ses rivaux¹. Une première guerre entre l'empereur et Lothaire avait eu lieu au sujet du comté de Stade, que le duc, encore mineur, s'était néanmoins fait adjuger, bien qu'il eût pour concurrent une créature de l'empereur².

Une rupture plus sérieuse éclata en 1112 au sujet de la succession de la maison de Weimar Orlamunde, que réclamait le comte palatin Sigefroy, tout récemment sorti de prison, à la suite d'énergiques protestations de la part de ses voi-

1. Des quatre grands duchés de l'Allemagne, Henri s'était déjà assuré la Souabe en la donnant à son neveu Frédéric de Hohenstaufen. Plus tard, en 1116, il donna celui de Franconie à son autre neveu Conrad. Ces deux frères étaient fils de sa sœur Agnès et de Frédéric I^{er} de Hohenstaufen; l'empereur avait remarié cette Agnès, après la mort de Hohenstaufen, à Leopold, margrave d'Autriche, chef de la maison de Babenberg. Le duc Welf de Bavière, depuis longtemps rallié à la cour impériale, tenait sous sa dépendance toute la haute Allemagne, depuis l'Alsace jusqu'à la Hongrie. Il cherchait, en outre, à s'assurer les villes par des concessions faites au détriment des évêques et seigneurs, comme à Spire et à Worms.

2. Les princes de la Saxe furent surtout indisposés par les usurpations de Frédéric, comte de Stade, créature de l'empereur, d'origine obscure et incertaine, fils d'une Anglaise naufragée (et par conséquent réduite en servitude, d'après le droit barbare contre lequel le pape et les conciles avaient si souvent protesté). On lui reprochait le meurtre de trois évêques danois. Mais le duc Lothaire et le margrave Ludolphe de Nordmark le renversèrent, malgré les efforts et les armes de Henri V. Gervais, p. 77-82, ex Alber. Stad. et Krantzus.

sins¹. Sigefroy ayant réussi, par l'éloquent récit des maux qu'il avait soufferts en captivité, à soulever la Saxe tout entière, vit se grouper, pour défendre sa cause, le landgrave Louis de Thuringe, les comtes Wiprecht de Groïtsch, père et fils, le palatin Frédéric de Sommerschenburg, le margrave Rodolphe du Nord-Mark, l'évêque de Halberstadt, et enfin le duc Lothaire qui, beau-frère de Sigefroy, se trouva naturellement placé à la tête de cette coalition des princes du Nord contre les usurpations incessantes d'Henri V. Celui-ci fut frappé d'un coup plus sensible encore par la défection de l'archevêque Adalbert de Mayence², son chancelier, son ministre, son confident le plus intime³ depuis tant d'années, et qui partout, mais surtout en Italie, avait été l'instrument le plus intelligent, le plus actif, le plus hardi des violences, des ruses et des machinations impériales. Chose étrange! à peine ce politique sans conscience, qui passait pour le principal auteur de la captivité du pape⁴, à peine ce ministre de l'iniquité triomphante, venait-il d'être investi par son maître de la crosse primatiale de Mayence, qui avait été l'éclatante récompense de ses odieux attentats

Défection
du chancelier
Adalbert
de Mayence.

1. GERVAIS, I, 56-95; *Chron. Ursperg.*, an. 1112.

2. Il était de la maison des comtes de Saarbrück.

3. Cujus oris et cordis unanimitate ipse imperator agebat. *Scem. De rit. Lud. Gr.*, c. 9.

4. Hujus maximi sceleris auctor dicitur Albertus. *Alt. Frising. chron.*, VII, 14.

tre la papauté, qu'il devint tout à coup l'adversaire le plus implacable et le plus dangereux de Henri V. On a longtemps cherché, mais sans succès, à expliquer, par des motifs temporels, cette transformation surprenante¹; mais les intelligents catholiques sauront y retrouver une de ces révolutions merveilleuses par où Dieu se plaît à transformer des ennemis en serviteurs de sa miséricorde, par un coup foudroyant de sa grâce, comme saint Paul, soit par la grâce seule de l'épiscopat,

Ambitione magis quam pro justitia, dit la *Chron. Petersmann. ap. Ussermann. Germ. sacr. prodromus*. Mais quelle pourrait être cette ambition, si ce n'est celle de rendre à l'Église sa liberté et ses droits? Gervais (I, p. 101) pense qu'il faut attribuer ce mouvement au désir que devait éprouver Adalbert d'être sacré par le pape et d'obtenir le chapeau de cardinal. Mais on est stupéfait de voir un historien ordinairement sérieux s'arrêter à des raisons aussi faibles. Adalbert n'avait nul besoin du pape pour être sacré, et on ne voit pas qu'aucun de ses prédécesseurs immédiats ait eu recours au pape pour l'être; quand lui-même se fit sacrer, après sa mise en liberté, il le fut par un de ses suffragants. D'ailleurs Pascal, qui avait consenti à couronner Henri, n'aurait probablement pas refusé de sacrer le premier ministre de celui-ci, s'il l'avait fallu. — Quant au chapeau de cardinal (le chapeau de cardinal était inconnu alors et jusqu'au concile de Lyon en 1250), cette dignité était certainement inférieure à l'archevêque-primat de l'Allemagne, dont Adalbert était revêtu. À cette époque, les évêques siégeaient et signaient avant les cardinaux-prêtres, dans les conciles tenus à Rome même, et l'on ne voit jamais figurer un évêque étranger parmi les cardinaux-évêques. On remarque même que si les simples prêtres, investis du caractère de cardinal, étaient presque toujours cardinaux, les évêques légats, comme Guy de Vienne et Gérard d'Angoulême, ne l'étaient pas. Riquier, cardinal et abbé de Saint-Victor de Marseille, légat de Grégoire VII, après avoir été élu archevêque de Narbonne en 1106, ne prit plus le titre de cardinal. D. VAISSETTE, *Hist. de Languedoc*, II, 344.

comme saint Thomas de Cantorbéry et comme cet Adalbert dont nous allons raconter les vicissitudes¹.

Déjà plusieurs symptômes du changement de l'archevêque avaient inquiété l'empereur, qui lui reprochait une hauteur et des prétentions incompatibles avec ses antécédents²; puis, lorsque le bruit de la sentence d'excommunication prononcée à Vienne sur le territoire même de l'empire, eut été répandu par les soins de l'archevêque Guy³, l'attitude d'Adalbert devint si hostile que l'empereur crut devoir le faire arrêter. Conduit devant Henri et sommé de s'expliquer sur ses intelligences avec les princes insurgés et sur diverses usurpations de territoire, l'archevêque répondit « qu'il n'avait fait que défendre la cause de l'Église, qu'il ne lui était pas permis d'abandonner, et qu'il ne permettrait à personne de dépouiller cette Église⁴. »

L'empereur le fit enfermer dans sa propre forteresse de Trifels, où il lui fut donné de pouvoir

1. Hic simul ut infulas accepit episcopales, mutatur in virum alterum.... BARON., *Ann.*, 1112, c. 19.

2. Voir la lettre où Henri énumère ses griefs contre lui. RAVENNA, *Hist. des Hohenstaufen*, t. I^{er}, l. II, c. 2; ex *Cod. Palat.*, MS. n. 271; et Conf. Lüden, IX, 638, n. 1.

3. *Chron. Ursperg.*, an. 1112. Gervais croit qu'Adalbert était d'intelligence avec les Pères du concile de Vienne, par cela seul qu'il ne fut pas compris dans le décret d'excommunication. La raison semble peu concluante. Helmold, dans sa *Chron. Slav.* (I, c. 40), dit expressément que ce fut l'excommunication qui souleva Adalbert contre l'empereur.

4. *Chron. Halberst.*, p. 151, in *Lecbrut. script. Brunsw. Rer.*, t. I^{er}.

Adalbert
est enfermé
dans sa
propre forteresse
de Trifels.

témoigner, au milieu des tourments de la faim et des traitements¹ les plus indignes, son obéissance envers cette Église qu'il avait naguère si indignement trahie².

Le pape tenta vainement d'intervenir en faveur³ du prélat et de faire cesser cet emprisonnement qui, décrété sans jugement des pairs de l'accusé, constituait une nouvelle et flagrante violation des libertés de l'empire et du droit des princes⁴, dans la personne du premier d'entre eux⁵. Il fallut se résoudre à recourir aux armes⁶. Mais la prise et l'incendie de la ville épiscopale de Halberstadt par l'empereur, la victoire remportée par son lieutenant Roger de Mansfeld, sur les princes ligués, à Warnstädt⁷, où le comte palatin Sigefroy fut mortellement blessé et le comte de Groïtsch fait prisonnier, mirent fin à tous ces faits dès la première

1. Diversis tormentis et incredibili famis inedia afflixit eum. ORT. *FRANCO.*, VII, 14.

2. Imperator non nisi propter Romanæ Ecclesiæ obedientiam carceris etiam mihi captivo tenebras intulit. GUDEN, *Coll. dipl.*, p. 118, ap. GERVAIS, p. 102.

3. Par lettre du 25 janvier 1113. Le ton amical de cette lettre ne s'accorde guère avec la ratification du décret du concile de Vienne, rendu trois mois auparavant, et témoigne de l'attitude équivoque du pape.

4. RACHEN, t. I^{er}, l. II, c. 2.

5. L'archevêque de Mayence, comme archichancelier, avait le pas sur tous les autres princes ecclésiastiques et laïques ; il fut, depuis, le premier des sept électeurs.

6. Hæc et his similia scandalorum zizania murmur infinitum in nuper pacato regno suscitant. *Ann. Saxo.*, an. 1112.

7. 28 février 1113.

période de l'insurrection. Henri courut ensuite en Lorraine, pour y défendre son partisan, l'évêque Richard de Verdun, contre les attaques du jeune comte Regnaud de Bar. Celui-ci, fait prisonnier par l'empereur, fut mené devant la forteresse imprenable de Mouzon que défendait la jeune comtesse. Henri fit élever une potence en vue de la place, et déclara à la comtesse que, si elle ne lui ouvrait les portes le lendemain, son mari serait pendu. Or, la nuit même où ces choses se passaient, la comtesse accouchait d'un fils : la garnison, touchée de cette situation, s'empressa de faire le serment de foi et hommage à l'enfant nouveau-né, et fit savoir à l'empereur que, quand même il pendrait leur seigneur, il leur en resterait un autre, pour lequel ils conserveraient la forteresse jusqu'à la mort¹. L'empereur fut forcé de lever le siège, et, dans sa fureur, il aurait fait exécuter son prisonnier, si les princes qui entouraient le cruel monarque ne l'avaient menacé de la colère céleste².

Cependant, la nouvelle de l'excommunication dont venait d'être frappé l'empereur se répandait de plus en plus, et détachait graduellement les populations d'un pouvoir qui pesait déjà si durement

1. Voir les détails dans OTT. FRISING., *De gestis Frid.*, l. 1, c. 11; dans Alberic Trium Fontium....

2. Il leur répondit, turbato suæ iræ oculo : « Coelum cœli Domino, terram autem dedit filiis hominum. » OTT. FRIS., *De gest. Frid.*, l. 1, c. 11.

sur tout le monde. Comme le saint évêque de Bamberg, Otton, qui avait toujours eu à cœur de se maintenir en union avec Rome¹, ne voulait plus venir à la cour, Henri prit le parti d'aller célébrer les fêtes de Noël à Bamberg même, soit afin de cacher au public un dissentiment qui ne pouvait manquer de lui faire grand tort, soit afin d'éprouver la fidélité du prélat². Henri, en même temps, jugea le moment favorable pour consommer son union, depuis longtemps arrêtée, avec Mathilde, fille à peine nubile de Henri I^{er}, roi d'Angleterre. Cette alliance devait rapprocher intimement le chef de l'empire et le souverain le plus puissant de l'Occident. Ce dernier, lui aussi, avait longtemps milité contre l'Église romaine, pour maintenir les investitures, et, depuis la mort d'Anselme de Cantorbéry³, il renouvelait tous les errements de son indigne père, Guillaume le Roux, en laissant vacuer le siège primatial de Cantorbéry, et en refusant l'entrée de son royaume aux légats apostoli-

Mariage
de Henri V
avec Mathilde
d'Angleterre
à
Mayence.

1. Voir plus haut.

2. Hoc non simpliciter, quia virum Dei Ottonem urbis episcopum propter quædam jam in regno orientia scandala curiam frequentare mentem ex parte suspectum habebat. *Chron. Ursperg.*, an. 1114. — Il ajoute que l'évêque se conduisit avec tant de prudence et de magnificence, qu'il vint à bout de l'animosité du roi.

3. On se rappelle l'anxiété qu'il éprouvait, dès 1107, en voyant Pascale tolérer sans excommunication chez Henri V les investitures qui lui étaient refusées. Anselme en avait fait part au pape, qui répondit : Investituras Ecclesiarum.... nec tolerasse nos aliquando, nec toleraturos scias. Ap. *Epist. Anse'm.*, III, 153.

ques¹. Le mariage fut célébré à Mayence, le jour de l'Épiphanie 1114, avec une pompe extraordinaire.

L'empereur avait voulu que tous les princes assistassent à cette cérémonie², et ils y vinrent en frémissant³. Au milieu de cette réunion solennelle, Henri obligea le duc Lothaire à venir, pieds nus, en robe de bure, se mettre à sa disposition pour obtenir le pardon de sa révolte⁴. Non content d'imposer une telle humiliation au plus redoutable de ses rivaux, Henri fit saisir et jeter en prison le comte Louis de Thuringe, qui croyait n'avoir rien à redouter de lui, à l'abri de l'hospitalité impériale⁵. Les princes de l'empire furent exaspérés par ce nouvel attentat contre leur dignité ; mais la terreur les contint⁶.

Henri semblait et surtout se croyait au sommet de la fortune et de la puissance. Son mariage lui

1. EADMER, *Hist. Novor.*, p. 86-91.

2. Ubi etiam vix aliquas, aut certe nullum de magnatibus abesse volunt. *Chron. Ursperg.*, l. c.

3. Multi de principibus sine lætitia interfuerunt. *Chron. S. Petr. Erf.*, p. 207, ap. RAUMER.

4. Nudis pedibus, sago indutus, coram omnibus.... OTT. FRISING., *Chron.*, l. VII, c. 15. — Aucun des historiens qui trouvent si atroce l'humiliation volontaire de Henri IV, à Canossa, devant celui qu'il croyait Vicaire de Dieu, ne s'élève contre cet abaissement du plus puissant prince de l'empire devant la puissance temporelle.

5. Qui se putabat bene in gratia imperatoris esse. *Chron. Ursperg.*, l. c.

6. Quæ res multos principum contra imperatorem exacuit. *Ibid.* — Tantum usque ad id temporis timor principes invaserat, ut nullus rebellare audeat. OTTO FRISING., l. c.

ait l'appui de l'Angleterre et de la Normandie ; ceux qui avaient osé lui résister expiaient leur diuesse dans ses cachots, ou tremblaient, vaincus, ant lui. Muni du droit d'investiture, il disposait on gré des diocèses et des abbayes ; la puissance ulière et ecclésiastique était, on le peut dire, à pieds. Mais ce moment de splendeur suprême l'aurore de son déclin et de sa chute.

Les princes comprirent qu'il y allait du sort me de la constitution germanique et féodale. Ils aprirent aussi, comme l'avaient déjà fait leurs es sous Henri IV, à quel point la cause de l'Église t inséparable de la leur. Il était évident, en t, qu'Henri V, en triomphant de la résistance du it-siège au droit d'investiture qu'il s'arrogeait, t détruit la garantie la plus solide de leur indé- dance. Au lieu de princes ecclésiastiques indé- dants par l'élection, comme les laïques l'étaient l'hérédité, il n'y aurait eu bientôt plus, dans évêchés et les métropoles, que des créatures l'empereur, des instruments de sa royauté ondéranter. Au lieu d'un roi élu d'abord par eemblée des princes, selon le droit immémorial a nation, puis confirmé et sacré par l'Église, devait préalablement recevoir les serments du erain ; au lieu d'un chef responsable, envers lise et envers la noblesse, de l'ordre, de l'hon- r du pays et de la paix des fidèles, l'Allemagne out ce qui relevait de l'empire était menacé de

subir la domination d'un César de l'ancienne Rome ou de la Byzance dégénérée, qui foulerait aux pieds les libertés de la noblesse et confisquerait à son profit la puissance morale et les richesses de l'Église. Un despotisme païen allait remplacer l'autorité chrétienne, tempérée, partagée, limitée : voilà ce qu'avait produit l'orgueilleux triomphe de Henri à Mayence, voilà ce qui, tôt ou tard, devait identifier encore la cause de l'Église avec celle de la constitution germanique, avec celle de l'indépendance des seigneurs ; et cette union, qui garantissait la victoire aux confédérés, devait durer jusqu'à l'issue de la lutte¹.

Insurrection
contre
l'empereur
Henri.
Victoire
des confédérés.

Le soulèvement dont le plan se combinait à Mayence² fut aussi général que formidable. Les Saxons, qu'on est habitué à voir se jeter les premiers, comme du temps de Grégoire VII, dans la lutte en faveur des vieilles libertés contre le despotisme impérial, furent devancés, cette fois, par les princes de la Lorraine, de la Westphalie et des bords du bas Rhin. Cologne, la ville la plus puis-

1. Gervais, dans son *Histoire de Henri V* (3^e et 4^e sect., pp. 123 et 153-155), a parfaitement démontré la légitimité de la cause des princes et les motifs qui les amenèrent à reconnaître la nécessité de s'allier avec l'Église. Dans ses excellentes réflexions sur l'essence de la constitution germanique, il pulvérise la prétention de ceux qui cherchent à y trouver l'origine des monarchies modernes avec leur bureaucratie.

2. Verum in hac curia quo pene omnes principes regni confluerant conspirationes fiunt, ac ex tunc non solum occulto consilio, sed et publica contra eum machinamenta disponuntur. OTT. FRISING., l. c.

sante de l'empire, se joignit à eux, et son archevêque, Frédéric, se plaça à la tête de l'insurrection. Henri, surpris, furieux, voulut d'abord assiéger Cologne; il échoua, et, avant la fin de cette année 1114, commencée au sein de tant de splendeur, il fut deux fois battu complètement par les confédérés, près de Bonn et près d'Andernach. Vaincu de la sorte sur le Rhin, l'empereur se retourna contre la Saxe, et voulut la réduire au cœur de l'hiver. Mais là, une déroute plus honteuse encore l'attendait. On en vint aux mains dans les bois de Welfesholz¹, près d'Eisleben, et on y combattit tout un jour; les insurgés, commandés par le duc Lothaire, quoique moins nombreux de moitié que les impériaux, remportèrent une victoire complète. Roger de Mansfeld, à qui Henri avait promis le duché de Lothaire, y périt, et l'empereur s'enfuit jusqu'en Bavière². Les Saxons vainqueurs élevèrent une chapelle sur le champ de bataille où ils venaient d'anéantir les germes du despotisme autocratique³, et ils y placèrent la statue d'un guerrier armé à la façon de leurs aïeux, dont ils maintenaient si, glorieusement les franchises⁴. Et, ce qui détermina le nouveau caractère religieux de la

1. 11 février 1115.

2. *Vita Viperti*, ap. Gervais, I, 135.

3. Gervais, I, 154.

4. Les paysans firent de cette statue un saint : quasi Saxones victoriam ipsius auxilio habuerint. CORNER., p. 657. *Dodectur.*, an. 1115. KRANTZ, *Hist. Sax.*, V, 36. Ap. Gervais, l. c.

guerre, ils refusèrent la sépulture ecclésiastique aux vaincus tués au service d'un excommunié¹.

Un nouveau personnage apparut alors en Allemagne, pour confirmer ce caractère et donner une impulsion énergique aux efforts des catholiques. Le cardinal Conon, évêque de Palestrine, qui, des rives de la Syrie et pendant que l'Europe se taisait encore, avait osé le premier lancer contre l'empereur la sentence de l'excommunication, obtint, en 1114, les pouvoirs de légat, et s'en servit pour pousser à outrance la guerre contre Henri. Par sa naissance, il appartenait à la haute noblesse de l'empire, et, par la vie monastique qu'il avait longtemps menée, il tenait à l'élément le plus pur et le plus actif de l'Église. Il commença ses fonctions dans la France septentrionale, et tint d'abord un concile à Beauvais² où se trouvèrent presque tous les évêques des provinces de Reims, Bourges et Sens. Il y promulgua, pour la seconde fois, et en leur nom, la sentence d'anathème contre l'empereur. Puis il régla divers graves intérêts de l'Église et du pays, pourvut à la sécurité des biens ecclésiastiques³, remettant en vigueur les décrets les plus importants de Grégoire VII et d'Urbain II. La créa-

1. *Chron. Ursperg.*, an. 1115.

2. 6 décembre 1114.

3. On remarque, dans les Actes de ce concile, cet aveu curieux : Cum viderent multos laicos non solum Ecclesiis nil conferre, imo quod nequius est, quæ a fidelibus et Deum timentibus collata sunt, violenter, si liceat, auferre. D'ACHERY, *Spicileg.*, t. I^{er}, p. 634, in-fol.

tion des communes bourgeoises dans les principales villes épiscopales de la province de Reims agitait cruellement ces contrées¹. L'évêque de Laon venait d'être massacré et sa cathédrale brûlée² par les bourgeois exaspérés par la suppression de leur nouvelle commune. Le saint évêque d'Amiens, Godefroy, qu'on a vu présider à la condamnation de l'empereur au concile de Vienne, avait concédé une commune à sa ville épiscopale; mais désespéré des désordres et des sacrilèges qui en résultaient³, il renvoya son anneau et ses sandales au métropolitain de Reims, et, retournant à la vie religieuse qu'il avait quittée à regret, alla se réfugier à Cluny d'abord, puis à la grande Chartreuse. Un seigneur aussi sanguinaire que perfide, Thomas de Marle, fils d'Enguerrand de Coucy, s'était mêlé à toutes ces discordes, tantôt pour protéger les assassins, tantôt pour brûler, dans Amiens, une église toute remplie d'innocents, et toujours pour opprimer la justice, les pauvres, les monastères. Le légat Conon frappa ce félon du glaive de saint Pierre, l'excommunia et le déclara déchu du droit de porter le bouclier de la chevalerie, « attendu qu'il était un

Thomas de Ma
est
excommuni
et déchu
des prérogati
de
chevalier.

1. Nous reviendrons plus loin sur la nature de cette révolution communale dans ses rapports avec l'Église.

2. A Pâques 1112.

3. Guibert de Nogent, ennemi juré des communes, dit de lui : Turbam moverat quam sedare non poterat. *De vit. sua*, III, 14. — Mais son biographe et compagnon Nicolas dit : Quod tot sæcularium tumultuum tempestates ferre non posset. Ap. *MABILL.*, I. LXXII, n. 60.

« scélérat infâme et un ennemi du nom chrétien¹. »

A ce même concile, des députés d'Amiens demandèrent leur évêque, quoique celui-ci eût écrit de sa chère solitude qu'il était indigne de l'épiscopat. Les prélats réunis de nouveau à Soissons², envoyèrent aux Chartreux l'ordre de restituer leur novice à l'Église. Godefroy se jeta aux genoux des moines, les suppliant, avec larmes, de ne pas souffrir qu'on l'arrachât de leur monastère. Tous pleuraient comme lui; mais ils n'osèrent le garder. Godefroy les quitta donc, et, en s'en allant, dit l'hagiographe, il ne cessait de se retourner, les yeux pleins de larmes, pour apercevoir encore la pieuse Chartreuse où il s'était flatté de finir ses jours³. Mais Conon connaissait tout le prix d'un saint évêque en ces jours d'orage, et, lorsque Godefroy exténué par ses austérités monastiques reparut devant ses frères assemblés en concile à Reims, le légat lui reprocha sévèrement d'avoir abandonné le dépôt que Dieu lui avait confié et négligé le salut de plusieurs pour ne songer qu'au sien propre⁴.

1. Innumerarum pulsatus molestia querelarum, Ecclesiarum, pauperum et orphanorum, derogationum, tyrannidem mucrone B. Petri, anathemate scilicet generali detruncans, cingulum militare ei, licet absenti, decingit, ab omni honore, tanquam sceleratum, infamatum, Christiani nominis inimicum, omnium judicio deponit. *SUGER, De Vit. Lud. Gross.*, p. 306, ap. DUCH.

2. 6 janvier 1115.

3. *Vit. S. Godefr.*, auct. Nicolao, ap. SUMMUM, 8 nov.

4. *Ibid.* — Godefroy retourna à Amiens où il fut reçu avec joie.

ans ce même concile très-nombreux de Reims¹, onon promulgua, pour la troisième fois, la sentence d'excommunication fulminée contre Henri. En laissant à ses colégats, Guy de Vienne et Gérard d'Angoulême, le soin de veiller, dans plusieurs autres conciles, à la discipline et à la liberté de l'Église de France, l'évêque de Palestrine se dirigea vers le Rhin pour rejoindre l'archevêque Frédéric de Cologne. Celui-ci devait avertir ses suffragants de ne tenir aucun compte des paroles de certains évêques qui soutenaient qu'un archevêque ne pouvait excommunier un roi quand celui-ci n'appartenait point à sa circonscription spirituelle. À l'appui de son opinion, le légat citait Théodose excommunié par Ambroise². Frédéric, à la nouvelle de la promulgation, à Beauvais, de l'anathème fulminé contre Henri, s'était adressé, à plusieurs reprises, à l'évêque Otton de Bamberg pour l'exhorter

mais où les gens de la commune lui firent subir bien des afflictions : il fut forcé d'assiéger leur tour, de concert avec le roi. V. A. THIERRY, *Lettres sur l'hist. de France*, pp. 336-337. MABILL., *Ann.*, I. LXXII, n. 107, — On croit généralement qu'il mourut cette même année 1115; mais M. Guérard, conseiller auditeur à la cour d'Amiens, dans un remarquable Mémoire inséré au tome VI des *Mém. de la Société des antiq. de Picardie*, a prouvé qu'il vivait encore en 1121, et il fixe sa mort au 8 novembre de cette année.

1. 23 mars 1115.

2. In MANT., *Ampliss. Coll.*, I, 664 : Denuntiamus vobis in nomine Domini ut non cito moveamini a vestro sensu, tam dictis pseudofratrium nostrorum.... quibus ex ore domini papæ efficaciter respondemus, quia etsi nobis parochiali jure commissus non fuerit, auctoritate tamen Spiritus sancti et SS. Patrum, pro tanto scelere merito excommunicare debuimus.

à s'élever contre l'oppression où gémissait l'Église¹.
 « Si le zèle de la maison de Dieu, lui disait-il, ou
 « si l'amour de l'Église, la vraie maison de Dieu,
 « dévore la moelle de vos os, ne dissimulez plus,
 « par excès de patience, la désolation et la cruelle
 « profanation de l'héritage de Dieu. Voici que, par
 « la miséricorde divine, une grande porte s'ouvre,
 « pour que la vérité trop longtemps silencieuse se
 « fasse jour, pour que notre liberté trop longtemps
 « supprimée relève la tête : voici que la sainte
 « Église romaine élève la voix pour elle-même et
 « pour nous. La France se joint à nous; la Saxe,
 « vous avez pu l'entendre, proclame la vérité à grands
 « cris² : qui pourrait donc rester insensible quand
 « toute la puissance de l'Église n'est employée qu'au
 « profit des gens de cour et de palais; quand les
 « synodes diocésains, les conciles annuels et tous
 « les degrés de l'administration ecclésiastique sont
 « transformés en tribunaux royaux pour remplir
 « les bourses des créatures du prince³; quand deux

1. Ad defensionem vel saltem ad liberam deplorationem hujus quem videtis gravissimi Ecclesiæ casus.

2. Iterum, venerande frater, iterum idem dicimus, si zelus..., si amor Ecclesiæ.... vos medullitus comedit, ne.... ulterius dissimuletis. Ecce magnum nobis ostium apertum est.... ut libertas diu suppressa cervicem erigat.... Jungit se nobis Francia, libero, sicut audistis, ope, veritatem Saxonia profitetur.

3. Quia omnis Ecclesiastici vigoris auctoritas aulicis et palatinis in quæstum versa est. Synodales episcoporum.... omnes denique Ecclesiastici ordinis administrationes in regalem curiam translatae sunt, ut illorum marsupiis inserviant.

« sièges épiscopaux sont livrés à des fermiers royaux
 « qui, étrangers à toute pensée de gain des âmes,
 « ne songent qu'à remplir la gueule insatiable du
 « fisc impérial¹ ? C'est à nous, colonnes de l'Église
 « de Dieu, nous, obligés de gouverner la barque de
 « Pierre à travers les flots orageux du siècle, de
 « tenir le gouvernail de manière qu'elle n'aille
 « pas, par suite de notre torpeur, se briser sur le roc
 « d'une tyrannie impie², et que nous ne méritions
 « pas la honte d'être comptés parmi ceux que le
 « prophète appelle des chiens muets, qui ne savent
 « plus aboyer. Quant à moi, très-cher frère, je vous
 « promets, avec la grâce de Dieu, que ni la tribula-
 « tion, ni l'angoisse, ni la mort, ne me détacheront
 « de cette libre confession de la vérité que j'ai em-
 « brassée. Notre devoir, vous le savez, est d'affronter
 « la mort pour la cause de Jésus, afin que la vie
 « de Jésus soit un jour manifestée dans notre chair
 « mortelle³. »

L'épître se terminait par l'annonce des décrets rendus par le légat Conon. Otton, qui était le proche parent du légat⁴, ne fut pas sourd à cet appel⁵

1. Quibus regales villici præsent... dum tantum terrenis lucris regalis fisci os insatiabile repleatur.

2. Ne nobis segniter torpentibus... impiæ tyrannidis scopulis allisa convellatur.

3. Ex hac qua cœpimus veritatis libera professione nec tribulatio, nec angustia, nec mors, nec vita separabit. *Cod. Epist. Udalr.*, n° 277, écrit entre les conciles de Beauvais et de Reims.

4. Salutatur vos dominus Chuono, pronepos tuus. *Ibid.*

5. A Noël 1115, il était à Cologne.

Concile
tenu
à Saint-Géréon
de
Cologne.

et seconda le prélat de tout son pouvoir. Tous deux, sans perdre de temps, convoquèrent à Cologne un concile¹, et là, le lundi de Pâques, dans l'église de Saint-Géréon, ils fulminèrent contre Henri V la quatrième sentence d'excommunication prononcée contre lui depuis le concile de Vienne². Alors, laissant la continuation de son œuvre à son collègue le cardinal-légat Dietrich qui arrivait de Hongrie, Conon revint en France pour y tenir un cinquième concile convoqué par lui à Châlons-sur-Marne³. Les évêques et abbés normands qu'il y avait invités, en vertu de son autorité apostolique, ayant été retenus par le roi Henri I^{er}, beau-père de l'empereur, le légat déposa plusieurs de ces prélats plus enclins à obéir à leur suzerain temporel qu'à leur chef spirituel⁴, et après cela fut renouvelée, pour la cinquième fois, la sentence d'excommunication fulminée contre Henri V; de sorte que les deux plus puissants souverains de l'Occident étaient à la fois frappés par l'Eglise qui défendait son droit et sa liberté.

La redoutable sentence, une fois publiquement promulguée dans toute l'Allemagne, devait natu-

1. 19 avril 1115.

2. Mais pour la première sur le sol allemand.

3. 12 juillet 1115.

4. Le roi d'Angleterre en fut outré et s'en plaignit au pape amèrement. EADMER, *Hist. novor.*, l. v. — SIMÉON DUNELM., *Hist. de gest. reg. Ang.*, ad ann. 1115.

rellement donner une nouvelle impulsion à la guerre¹. Elle fut aussi promulguée, par le cardinal Théodoric, à l'assemblée de Goslar (8 sept. 1115), par ce cardinal que le pape avait chargé de réconcilier à l'Église l'archevêque de Magdebourg et d'autres prélats qui avaient prêté les mains aux investitures.

Le duc Lothaire d'un côté, l'archevêque Frédéric de Cologne de l'autre, serraient chaque jour de plus près les lieutenants et les alliés de l'empereur². Henri voyant son étoile pâlir, essaya de traiter : il convoqua une diète générale à Mayence pour la Toussaint, promettant d'y faire droit à toutes les plaintes et d'y réparer tous ses méfaits au gré des princes³. Mais comme personne ne pouvait avoir confiance en lui, personne ne répondit à l'appel⁴.

A Mayence, où se tenait l'empereur en attendant la réunion annoncée, le peuple se souleva, soutenu par les chevaliers vassaux du siège métropolitain et exigea, les armes à la main, la délivrance de

1. Saxonum consensus ad resistendum illi magis ac magis roboratur. *Chron. Ursperg.*, ann. 1115.

2. *Chron. Ursperg.*, *Ann. Saxo*, ad ann. pass. — Fredericus.... totis viribus insequitur eum et fautores ejus, oppida et castella expugnat, et omnia ad eum pertinentia ferro et igne vastat. ALBERIC. TRIUM FOX-
rum, *Chron.*, ann. 1115.

3. Ubi.... de sibi objectis satisfactionem, de suis extraordinarie vel juveniliter gestis correctionem ad senatusconsultum repromisit. *Chron. Ursperg.*, l. c.

4. Præter paucos episcopos nemo principum adventabat. *Ibid.*

son archevêque¹. Henri dut céder pour sauver sa propre vie². Adalbert, après trois ans de la plus dure captivité, sortit de son cachot, pâle et maigre comme un squelette³. Sa première démarche fut un acte de soumission au légat Théodoric qu'il convoqua pour Noël, à un nouveau concile à Cologne. Le légat mourut en route ; mais Adalbert, qui possédait toutes les qualités nécessaires, devint bientôt l'âme et la tête de la ligue dont le duc Lothaire était le bras⁴.

Entouré des quatorze évêques allemands déjà détachés du schisme, il fut sacré à Cologne, le lendemain de Noël, par le saint évêque de Bamberg, Otton, son suffragant ; et, dans cette imposante assemblée, où assistaient Lothaire et beaucoup d'au-

1. Moguntini.... urbis familia, tam nobiles, tam ministeriales. *Chron. Ursperg., Ann. Hildesh.*, ann. 1115 ; Cf. LÜDEN, t. IX, l. XI, c. 6. not. 19 ; GÉRAIS, I, 145, not. 1.

2. Dans sa lettre aux Mayençais (in *Cod. Udalr.*, n° 319), Henri affirme qu'il ne le relâcha qu'après avoir prêté serment et donné des otages en garantie de sa tranquillité future. Il nous est permis d'en douter, surtout en rapprochant cette lettre de celle qui la précède dans la même collection (n° 318), où Henri affirme que le pape, en présence de tous les cardinaux, avait désavoué le concile de Vienne, condamné les légats Théodoric et Conon, avec les archevêques de Cologne, de Mayence, de Saltzbourg, et déclaré que tous ceux qui faisaient la guerre à l'empereur étaient païens et sacrilèges. On peut bien croire à des démarches équivoques de la part de Pascal à l'égard de l'empereur ; mais des actes de cette nature sont en contradiction avec tous ceux qui ont été conservés par les monuments contemporains et cités en partie par nous.

3. Vix ossibus hærentem. *Ann. Saxo*, ann. 1115 ; OTTO FRISING., VII, 11.

4. V. STENTZEL, I, 656.

es seigneurs laïques, l'excommunication fut de nouveau fulminée¹.

Pendant ce temps, l'empereur qui célébrait les fêtes de Noël à Spire avec un petit nombre de princes, crut devoir tenter une nouvelle démarche et envoya à Cologne vers les chefs confédérés, Erlung, évêque de Wurtzbourg, qui lui était resté fidèle. Mais ces chefs ennemis ne voulurent même pas recevoir l'ambassadeur, à qui ils déclarèrent qu'on n'aurait aucune relation avec lui tant qu'il ne se serait pas réconcilié avec l'Église et n'aurait pas renoncé à toute communication avec l'excommunié.

De retour à Spire, l'évêque, qui se repentait de ses erreurs, ne voulait plus communiquer avec l'empereur. Mais Henri le força, en le menaçant de mort, de célébrer la messe devant lui. Le malheureux prélat, après avoir subi cette violence, se sauva de la cour, se fit absoudre encore une fois, en pleurant sa rechute involontaire, et il abandonna Henri sans retour². Pour châtier l'évêque fugitif, Henri détacha le duché de Franconie de l'évêché de Wurtzbourg et le donna à son neveu Conrad de Hohenstaufen. Mais la défection d'Erlung de Wurtzbourg fit comprendre à l'empereur que l'Allemagne n'était

Erlung
de Wurtzbourg
abandonne
l'empereur
Henri V.

1. *Ann. Saxo*, an. 1116.

2. Vitæ periculo coactus missam coram imperatore celebravit, in-
eque usque ad mortem contristatus latenter discessit, atque rursus
communioni pristinae multis lacrymis reconciliatus ultra imperatoris
spectu simul et gratia caruit. *Annal. Saxo.*, l. c.

plus tenable pour lui. Il prit la résolution de tenter de nouveau la fortune en Italie, où elle lui avait été si favorable et où l'appelait d'ailleurs un intérêt nouveau et pressant, la succession de la grande comtesse Mathilde, qu'il allait avoir à disputer à l'Église.

CHAPITRE XII

Les épreuves de la papauté.

Henri V met la main sur les domaines et les forteresses de la comtesse Mathilde. — Concile du Latran, où le pape Pascal raconte ses douleurs et celles de l'Église. — Pascal s'indigne qu'on prononce à son sujet le mot d'hérésie. — Pascal II approuve les actes de Conon de Palestrine. — Lettre de Frédéric de Cologne aux consuls et aux habitants de Milan. — Henri essaye de tromper l'Allemagne. — L'empereur est condamné au concile de Bénévent. — Jean de Gaëte élu pape sous le nom de Gélase II. — Gélase devient un courageux défenseur de la liberté apostolique. — Le pape trouve un refuge au château de Saint-Paul d'Ardée. — Henri V crée un antipape. — Gélase retourne à Rome, puis visite la France.

Mathilde termina sa longue et glorieuse vie le 4 juillet 1115, à l'âge de soixante-neuf ans, en faisant le crucifix. Avant d'expirer, elle avait voulu reconnaître le dévouement de ses nombreux serviteurs en leur accordant à tous la liberté¹. Aussi, d'une commune voix la chrétienté proclama-t-elle

1. *Famulos suos innumeros post ejus mortem ingenuos esse jussit. Numquam laboraret in extremis, episcopus corpus Dominicum ei tradidit, ... mittens in manibus ejus crucem Christi, quam dum bajularet in ea crebra figeret oscula, Oro inquit, te, Christe, quem semper colui, semper amavi, ut sordium mearum digneris mundare piacula.* Mos., *Vita Mathild.*, c. 17, in *MURAT.*, t. V, 397.

qu'avec la grande comtesse venait de disparaître non pas seulement la plus riche et la plus puissante des princesses, mais encore la plus pieuse, la plus sainte des femmes dont le monde laïque pût alors se glorifier¹. Peu de temps avant d'expirer, la comtesse avait reçu la visite de l'abbé Pons de Cluny, qu'elle avait comblé de faveurs et de respects². Son dernier acte public³ fut une donation à l'abbaye de Polyrone⁴, d'où était sorti son guide spirituel, l'évêque saint Anselme de Lucques. Elle-même y avait choisi un emplacement pour sa sépulture, voulant, disait-elle, confier la garde de son corps à ces pieux fils⁵ de saint Benoît, car toujours

1. Qua femina sicut nemo nostris temporibus ditior et famosior, ita nemo virtutibus et religione sub laica professione reperitur insignior. *Ann. Sax.*, ann. 1115.

2. Anonym. *Vit.* l. c. *Donnizo*, l. II, *in fine*. — Mathilde fut saisie d'un froid mortel en assistant, quoique malade, aux offices de la nuit de Noël avec l'abbé Pons.

3. 4 mai 1115.

4. Polyrone dépendait de Cluny. Mathilde s'y était rendue en décembre 1115, pour visiter l'abbé Albéric, malade aussi. C'est ce que raconte la princesse elle-même dans son dernier diplôme : Cum ego, Mathildis...., apud S. Benedictum veniremus.... illam sanctam congregationem vidimus et super mortificatione eorum compatiens, compunctione misericordiae, devotione caritatis, ad eorum sustentationem quaedam transferre ex nostra largitate curavimus. Itaque coram illo venerabili collegio super sanctum altare B. Benedicti investituram posuimus, condonantes albergariam (jus hospitandi), etc.

5. Te, Benedicte pater, moriens hæc curat amare,
Cœnobiumque tuum ditatur corpore cujus
Cui prece demonstra cœli cognoscere portas.

Donnizo, l. c.

elle les avait trouvés au premier rang des défenseurs de l'Église, qu'elle avait aimée et servie avec tant de passion. Les dépouilles de l'héroïne y reposèrent pendant cinq cents ans, jusqu'au jour où la reconnaissance d'un pontife fit décider que l'illustre poussière serait enfermée dans le tombeau des papes et des martyrs, à Saint-Pierre de Rome¹.

On se rappelle que deux fois Mathilde avait fait don au saint-siège de ses vastes domaines, qui com-
prenaient presque tout le nord de l'Italie jusqu'au
Tibre². C'était une trop riche proie pour que
Henri V la laissât échapper sans retour. Il se
royait un droit acquis sur la portion des biens de
la comtesse qui relevait de l'empire³, et, de plus,

1. Cette translation eut lieu en 1635, sous Urbain VIII, cinq cent
sept ans après la mort de la grande comtesse.

2. Elle possédait toute la Toscane, le patrimoine de Saint-Pierre
entre Radicoloni et le Tibre, les duchés actuels de Parme, Plaisance,
Modène, Mantoue, une grande partie du Piémont et de la Ligurie, et
un coup de domaines épars dans les villes de Toscane et de Lom-
bardie, ce qui lui assurait dans les affaires de ces pays une in-
fluence souveraine.

3. Voici les propres termes employés par Mathilde : *Omnia bona
a jure proprietario tam quæ nunc habueram quam ea quæ in an-
teacquisitura eram sive jure successionis, sive alio quocumque
modo ad me pertineant*. Acte du 17 juillet 1102, ap. LEIBNITZ, *Script.
Munich.*, et MOR., V. — Il est probable qu'elle n'appliquait pas les
mêmes « jure proprietario et pertineant » aux fiefs impériaux, mais il
est impossible de distinguer, parmi ces vastes territoires, ceux qui
avaient cette qualité. Le terme de « propres » est encore employé
avec soin par Donnizo :

Propria clavigero sua subdidit omnia Petro.

Illeura :

Cui proprie telluris sortem subdidit omnem.

il revendiquait les alleux et les biens propres de la princesse, en vertu de sa parenté, qui cependant était fort éloignée et ne pouvait, en aucune façon, prévaloir contre la volonté de la testatrice¹. Henri se rendit donc en Italie, au commencement de 1116. Il disposait de forces peu considérables, mais il sut s'attirer beaucoup partisans par le contraste de sa modération actuelle avec les violences d'une première expédition².

Pour mieux s'assurer l'héritage qu'il convoitait, le prince resta quelque temps immobile dans le nord de l'Italie; mais, un peu plus tard, il mit la main sur Canosse et sur les forteresses de l'Apennin, où Mathilde avait si longtemps bravé la puissance impériale.

Le pape, à cette époque, avait reconquis une partie de son ascendant en Italie; de leur côté, les Normands, dont le jeune duc Guillaume, petit-fils de Robert Guiscard, avait reçu de Pascal l'investiture de l'Apulie, de la Calabre et de la Sicile³, les

1. V. *Table généalogique*. ap. GERVAIS, I, 160, ex BERNHARD, *Hist. de Frédéric Barberousse*, p. 382. — Raumer déclare que cette prétention de l'empereur aux alleux et aux biens propres de Mathilde est absurde et inique. *Hist. du Hohenst.*, I, II, c. 3.

2. Il fut surtout bien reçu à Venise. *Chron. Dandolo.*, ap. MURATORI, XII, 236-266. GERVAIS, I, c.

3. Octobre 1114. Il y règne, en outre, diverses contestations entre les Normands et les Bénéventins, et, au concile de Troja (août 1115), il fait reconnaître aux princes normands la trêve de Dieu pour trois ans. L'investiture de la Sicile, donnée à Guillaume, n'impliquait que la suzeraineté sur cette île qui était tenue en arrière-fief de l'Église.

Henri V
met la main
sur
les domaines
et
les forteresses
de
la comtesse
Mathilde.

Normands s'étaient relevés. Dociles aux exhortations du pape, les Pisans avaient dirigé une expédition sur les îles Baléares, pour y anéantir la piraterie sarrasine, et ils s'étaient glorieusement emparés d'Iviça et de Majorque¹. Toutefois, l'appui de ces étrangers et des naissantes républiques municipales ne suffisait pas pour que le saint-siège osât disputer à l'empereur la succession formellement léguée par Mathilde à Saint-Pierre. Aussi, dans les écrivains du temps, n'est-il fait mention d'aucune tentative à ce sujet, de la part de l'Église. En ce moment, du reste, Henri manifestait les intentions les plus conciliantes envers le souverain pontife, à qui il envoyait, comme ambassadeur, Pons, abbé de Cluny², pour plaider la cause de l'empire dans le concile général assemblé au Latran, en mars 1116.

Le légat Conon, revenu de France, y assistait aussi avec une foule d'évêques, d'abbés, de ducs, de comtes, d'envoyés, venus de tous les pays catholiques³. Les premiers jours furent consacrés à

par Roger II, fils de Roger, dit le Grand, comte de Sicile et frère de Robert Guiscard. Roger II réunit plus tard toutes les conquêtes de la maison et fut le premier roi des Deux-Siciles.

1. PANDULF. PISAN., *Vit. Pasc. II*; LAUR. VERON., *Poem. de bello Balenrico*, ap. UGHELLI, *Ital. sacr.*, t. III; PAGI, *Crit.*, in ann. 1114 et 1115. — V. Lettre de Henri à Pascal.

2. *Cod. Udalr.* n° 273. Qui et inter utramque partem pro componendis pacifice rebus fidelis et impiger apocrisiarius in.... studuit. *Ann. Sax.*, l. c.

3. Synodus universalis concilii congregatis ibidem ex diversis regnis

l'examen de diverses affaires locales. Dès l'une des premières séances, un évêque se leva et dit au pape qu'après avoir affronté, par terre et par mer, toutes sortes de dangers, les Pères de la nombreuse assemblée priaient le souverain pontife de leur faire connaître son opinion personnelle et la doctrine qu'ils devraient enseigner dans les églises, à leur retour¹.

Pascal leur raconta d'abord les scènes douloureuses dont il avait été le témoin et les maux infligés à l'Eglise et au peuple de Dieu pendant sa captivité; puis il s'exprima de la sorte : « Lorsque le Seigneur m'eut abandonné, moi son serviteur, et le peuple de Rome, entre les mains du roi Henri, je vis tous les jours commettre des pillages, des incendies, des meurtres, des adultères, et je cherchai tous les moyens de détourner de l'Eglise et du peuple de Dieu ces calamités effroyables. Ce que j'ai fait, je l'ai fait dans l'espoir

et provinciis episcopis et abbatibus, catholicis docibus et comitibus, legatis universarum provinciarum quam plurimis. *Chron. Evreux*, ann. 1116. On ne saurait dire si c'est à ce concile ou à celui de 1112 qu'assista Suger, et auquel s'applique le passage de la Vie de Louis le Gros ainsi conçu : Quod (privilegium) idem dominus papa in magno concilio trecentorum et eo amplius episcoporum judicio Ecclesie nobis audientibus conquassavit, p. 290. L'*Hist. litt.* (XII, 364) dit qu'il assista à ce concile de 1112; mais ce chiffre de 300 évêques ne s'accorde pas avec celui de 126, qu'on lit dans les actes de ce concile. V. plus haut.

1. Quidam episcoporum de medio surgens..., expediendum prius propter quod principaliter convenerant ut evidentius pernoscat quid dominus Apostolicus sentiat.... *Ibid.*

L'abbé de La Roche
ou
le pape Pascal
raconte
ses douleurs
et celles
de l'Eglise.

délivrer le peuple de Dieu. Je l'ai fait comme
 mme, car je ne suis que cendre et poussière.
 reconnais avoir mal agi, et je vous supplie,
 cette heure, de demander à Dieu qu'il veuille
 en me le pardonner. Quant à ce fatal écrit,
 été dans un cachot, je le frappe d'un ana-
 thème perpétuel, afin que la mémoire en soit à
 nais odieuse, et je vous prie tous de l'oublier
 ssi¹. »

ces mots, toute l'assemblée répondit : « Ainsi
 t-il ! Ainsi soit-il ! »

uno de Segni, toujours au premier rang des
 , dit alors à haute voix² :

Nous devons bénir Dieu d'avoir entendu le
 pe Pascal condamner de sa propre bouche
 le prétendu privilège dans lequel se cachait,
 ec l'hérésie, une grande scélératesse³. »

es paroles excitèrent une sorte de scandale : « Si
 privilège contenait une hérésie, dit l'un des as-
 lants, celui qui l'a rédigé a donc été hérétique⁴ ? »

*Ecce autem ut homo quia pulvis sum et cinis. Fateor me male
 , sed rogo vos omnes.... istud autem malum scriptum quod in
 iis factum est, etc.* — Le pape ajoute ici, en quelques mots qui
 rouvent dans la plupart des décrets et récits sur cette matière
 sont intraduisibles : *Quod pro pravitate sua pravilegium dici-*
illeurs on lit : Non privilegium, sed pravilegium.

Itius exorsus est. Ibid. Il fut couronné en 1185, par le pape
 s III.

Quod pravitatem et hæresim continebat. Ibid.

Ad hæc quidam cavillatore subjunxit : Si.... qui illud fecit hæ-
is fuit.

Pascal s'indigne
qu'on
prononce,
à son sujet,
le
mot d'hérésie.

Mais le cardinal Jean de Gaëte¹ s'empessa de répondre à Bruno : « Eh quoi ! c'est en plein concile et devant des évêques que tu oses appeler le « pape hérétique ! Certes, l'écrit qu'il a signé était « mauvais ; mais ce n'était nullement une hérésie². — Non-seulement, reprit un autre Père, « il n'y a pas eu d'hérésie, mais il faut même reconnaître que chercher à délivrer le peuple a « été un acte louable. »

Or, en entendant prononcer ce mot horrible d'hérésie, Pascal perdit patience. Imposant silence de la main, il s'écria : « Mes frères et mes seigneurs, cette Église n'a jamais connu l'hérésie ; « c'est elle, au contraire, qui a combattu, renversé « toutes les hérésies. N'est-ce pas pour elle que le « Fils de Dieu a prié dans sa Passion, en demandant *que la foi de Pierre ne défailût jamais*³ ? »

Le surlendemain, s'ouvrit une nouvelle et non moins vive discussion entre le cardinal Conon, de Palestrine, qui voulait promulguer encore une fois

1. C'est par erreur que le cardinal Jean se trouve qualifié d'évêque de Gaëte dans la plupart des réimpressions de la *Chronique d'Auersperg*. BARON., MANSI, COLETTI, etc. — Ce titre ne lui est pas donné dans l'édition primitive de 1609. Le cardinal Jean n'était qu'abbé et cardinal-diacre, comme le prouve sa signature au concile de Latran, en 1112. C'est lui qui fut pape depuis sous le nom de Gélase II.

2. Tu ne hic, et in concilio, nobis præsentibus,
Romanum pontificem appellas hæreticum ?...
Malum quidem fuit, sed hæresis non fuit.

3. Ad hæc patientia papæ horrendo hæresis nomine pulsata... manu silentium indicens....

ommunication contre l'empereur¹, et l'abbé de
y, avec le cardinal Jean de Gaëte et Pierre de
t, le négociateur de Sutri, qui de leur côté s'y
saient de toutes leurs forces².

Le pape intervint de nouveau et dit : « L'Église
imitive, du temps des martyrs, a été florissante
vant Dieu sinon devant les hommes. Plus tard
empereurs et les rois se sont convertis et ont
noré, en fils dévoués de l'Église, leur mère à
uelle ils ont donné des terres, des alleux, des
gnités séculières, les droits et les ornements
yaux, comme l'ont fait Constantin et autres.
ors l'Église a été florissante devant les hom-
es comme devant Dieu. Que cette sainte mère
serve donc ce qu'elle tient des rois et des
inces, et qu'elle le dispense à ses fils comme
e l'entend³. »

Après cela, Pascal renouvela la prohibition éta-
par Grégoire VII, sous peine d'anathème, con-
eux qui donneraient ou recevraient l'investi-
Puis le cardinal Conon présenta la requête
inte : « Très-saint Père, dit-il, si je me suis
ontré véritablement votre légat, et s'il vous
ait de ratifier ce que j'ai fait, veuillez le dé-
rer, de votre propre bouche, en présence de

æpius verbum excommunicationis exponere cupienti.

n faciem resistantibus.

*labcat ergo mater et domina nostra Ecclesia sibi a regibus sive
pibus collata : dispenset et tribuat filiis suis sicut scit et sicut
bid.*

« ce saint concile, afin que tous sachent que j'avais
« reçu mission¹. »

Le pape répondit : « Oui, tu as été véritable-
« ment notre légat *a latere*, et tout ce que toi et
« nos autres frères, cardinaux, évêques et légats,
« vous avez fait, par l'autorité de ce siège, je l'ap-
« prouve, je le confirme ; et je condamne tout ce
« que vous avez condamné². »

Alors Conon énuméra les diverses sentences d'ex-
communication qu'il avait prononcées contre l'em-
pereur, d'abord à Jérusalem, au premier bruit de
son attentat, puis en Grèce, en Hongrie, en Saxe, en
Lorraine, en France, dans cinq conciles, à Rome
et dans toutes ses églises ; et il finit en demandant
que les Pères du concile confirmassent tous ses
actes, comme venait de le faire le souverain pontife³.

Les envoyés de l'archevêque de Vienne firent la
même demande. Il s'éleva bien quelques réclama-
tions parmi l'assistance, mais tous les évêques et
abbés furent unanimes³.

1. Domine Pater, si tuæ placet majestati, si vere tuus fui legatus et
quæ feci tibi placentem rate, edicito....

2. Vere legatus ex latere nostro missus fuisti, et quidquid tu, car-
teri.... ego quoque probo et confirmo, quidquid damnaverunt
damno.

3. C'est le sens adopté par Fleury, Stentzel, Gervais, etc. Le texte
de la *Chronique d'Auersperg*, seule version contemporaine, est assez
obscur. Aussi nous croyons devoir le reproduire en entier : Orare si
denuum, ut sicut D. papa legationem suam confirmasset, ita præsentis
concilii patres et episcopi concorditer annuerent.... dum tali ra-
tione et ordine tam variæ et dissonæ multitudinis assensus exquiri-

Avant de se séparer, le concile mit fin à la controverse qui agitait depuis plusieurs années l'Église de Milan. C'est là qu'avaient commencé à poindre les semences d'orthodoxie et de régularité jetées sur le sol, durant longues années de luttes contre la simonie, par l'héroïque Luitprand, ce prêtre lombard à qui les schismatiques avaient coupé le nez et les oreilles¹.

L'archevêque Grossulanus, que Luitprand avait toujours combattu, fut déposé, et son compétiteur, Jourdain de Cluse, élu par le parti hostile à l'empereur, reçut la crosse des mains du souverain pontife².

Comme la plupart des évêques lombards n'étaient pas moins dévoués à la cause impériale qu'au temps de Grégoire VII, et que la noblesse suivait le même drapeau, il était de la plus haute importance, pour l'Église, de placer sur le siège de Milan, le plus important de l'Italie après celui

tur; saniori parte veritati et apertæ rationi nihîl contradictum; a paucis submurmuratum, ab episcopis vel abbatibus nullo modo reclamatum. — On voit que le pape persévérât, par un subterfuge assez peu utile, à s'abstenir de condamner nominativement l'empereur. Aussi Baronius dit : Sic videas *quali ambitu* opportuerit excommunicationem confirmari.

1. Il mourut en 1113. — V. plus haut.

2. Gratiam et virgam pontificalem in ipso theatro suscepit. LAM-
DULPH. junior, *Chron. Mediol.*, c. 30, ap. MURAT., t. V. — Landulphe raconte très en détail les longues luttes qui signalèrent tout le pontificat de Grossulanus. Elles sont analysées par FLEURY, l. LXVI, n° 38. Cf. *Chron. Ursperg.*, ann. 1116. *Cod. Udalt.*, n° 258-259.

de Rome, un homme dévoué à la liberté ecclésiastique et assez influent pour grouper autour de lui, au profit de la cause catholique, les éléments de force et de résistance qui grandissaient chaque jour dans les municipalités lombardes. Milan commençait dès lors à devenir le foyer de la grande lutte qui devait durer un demi-siècle et lui valoir tant de malheurs, mais aussi tant de gloire. Ce beau rôle convenait à cette vieille cité qui n'avait point cessé d'honorer la mémoire de son grand Ambroise, et de conserver le souvenir des salutaires humiliations infligées à l'empereur Théodose; il revenait de droit à la ville illustre où, pour la première fois, s'était révélé le prestige de la puissance répressive, jusqu'alors inconnue dans le monde, mais dont Dieu avait investi l'Église, à l'encontre de la puissance humaine.

A peine de retour du concile, le nouvel archevêque, à l'instar de Conon et de Guy de Vienne, promulgua la sentence d'excommunication contre Henri¹. Les princes allemands insurgés contre l'empereur n'eurent garde de négliger l'alliance précieuse que leur offrait, au delà des Alpes, la petite république catholique. L'archevêque Frédéric de Cologne adressa aux consuls, aux capitaines, à la milice et au peuple de Milan, une lettre où il leur

Lettre
de Frédéric
de
Cologne
aux consuls
et
aux habitants
de Milan.

1. Henricum.... una cum clero et populo suo Joanni Crementi cardinali Romano præcipienti in pulpito sanctæ Theclæ excommunicavit. LANDULPH. *jun.*, c. 31 ; MURAT., V, 500.

Isait ceci : « Nous admirons la grandeur et la miséricorde de Dieu qui a doté votre ville de la liberté, à la grande joie du monde entier ; car vous résistez fièrement à toutes les puissances de l'iniquité. Cité illustre, conservez précieusement votre liberté : c'est la condition de votre gloire ; et, sachez-le bien, aussi longtemps que vous résisterez aux puissances ennemies de l'Eglise, aussi longtemps vous jouirez d'une véritable liberté, avec le concours du Christ. Fondez donc votre confiance, très-chers amis, sur la justice de votre cause, sur la gloire du nom que vous ont transmis vos pères, et à laquelle nous rendons tous hommage (*applaudens unanimitas*). Et en effet, tous tant que nous sommes, princes de Lorraine, de Saxe, de Thuringe et de toute la France, nous sommes unanimes pour vous aimer : nous ne faisons tous qu'un corps, et vous nous trouverez toujours prêts à défendre avec vous la justice et la liberté légale. Demandez-nous tel concours que vous voudrez, et comptez sur notre diligence à vous l'accorder¹. »

1. *Magnus Dominus et laudabilis nimis....* Hæc itaque gloriosa cum *er* universum orbem de te sint dicta, civitas Dei inclita, conservabitatem, ut pariter retineas hominis hujus dignitatem : quia quantum potestatibus Ecclesiæ inimicis resistere niteris, veræ libertatis actore, Christo Domino adjutore, perfrueris.... Sicut in uno corpore *ociamur* ita in eadem justitia, eadem legum libertate una vobiscum *arati* inveniemur. MARTÈNE, *Ampliss. Collect.*, t. I^{er}, p. 640.

L'Église et la cité de Milan persévérèrent dans la voie que lui traçaient ses traditions, et, lorsqu¹, plus tard¹, les grands feudataires lombards² essayèrent, dans une conférence tenue dans la ville, de plaider la cause de l'empereur devant l'archevêque et ses suffragants, ceux-ci maintinrent avec vigueur les droits de l'Église et l'excommunication de Henri V³. Malheureusement ils ne réussirent point à empêcher les Milanais de consumer leur énergie dans une guerre sanglante, qui dura deux années, contre leurs voisins de Côme.

Cependant l'empereur, tout en s'occupant de réunir à ses domaines ceux de la comtesse Mathilde, rassemblait, de son côté, en concile les évêques lombards, dévoués pour la plupart à sa cause⁴, et envoyait trois d'entre eux⁵ au pape, dans le but d'obtenir une rétractation des sentences prononcées contre lui par plusieurs conciles. Pascal répondit que, fidèle au serment qui lui avait été arraché, il n'avait point fulminé lui-même l'anathème contre Henri, mais que cette peine, ayant été prononcée par les membres les plus éminents de l'Église, ne pouvait être remise que d'a

1. 1118.

2. Marchiones et comites Longobardia. Le philosophe Saint-Marc les qualifie de *sages militaires, amis du bien de l'État*. *Histoire d'Italie*, IV, 1057.

3. LANDULPH. jun., *Hist. Mediol.*, c. 34.

4. Voir sa lettre à Hartwig, évêque de Ratisbonne. *Cod. Udalr.*, 318.

5. Ceux de Plaisance, Acqui et Asti.

ès leur conseil, dans un nouveau concile¹. Le pape ajoutait que les lettres des ultramontains et surtout de l'archevêque Adalbert de Mayence l'encourageaient à résister énergiquement.

Henri essaya de donner le change à l'Allemagne par un récit tout à fait mensonger des dispositions pontificales², et qui encourageait dans leur mauvais esprit les habitants de Rome. Ceux-ci, mécontents du choix qu'avait fait le pape d'un nouveau préfet, s'étaient révoltés et avaient forcé le saint-empereur de quitter la ville³. A la suite de ces faits, Henri se pressa d'annoncer à ses amis son prochain retour à Rome⁴. Et, en effet, il y arriva au printemps

Henri s'efforce
de
tromper
l'Allemagne.

1. Propter securitatem quam regi licet coactus fecerat, diffitetur, cum se anathematis vinculo colligasse, ab Ecclesiæ tamen potioribus membris excommunicationem connexam non nisi ipsorum consilio denegat se posse dissolvere, concessio nimirum utrinque synodalis audientiae jure. *Chron. Urspr.*, ann. 1117.

2. *Cod. Udalr.*, Ep. 317, 318. Il y affirme que le pape, en présence de tous les cardinaux, a désavoué Conon, Guy de Vienne, Adalbert, et condamné comme parjures et sacrilèges tous ceux d'entre ses vassaux qui lui feraient la guerre. GERVAIS, I, 170-171. (Ceci démontre évidemment la mauvaise foi de Henri dans ses lettres, que Stenzel et Denon ont aveuglément suivie.)

3. Voy. les détails de cette émeute, qui éclata le 26 mars 1116, dans FALCO BENEVENTANUS, *Chron.* ann. 1116, ap. MURAT. t. V. Le pape voulait confier cette charge à Pierre de Léon, frère du cardinal de ce nom : le peuple voulait un autre Pierre, fils du dernier titulaire. Le pape, trahi par le comte Ptolomeo de Tusculum, fut contraint de fuir.

4. His auditis, Henricus.... lætus effectus, quia non bene cum papa conveniebat, scenia imperialia urbis præfecto et Romanis transiit, adventum suum illis prænuntians affuturum. *Chron. Cass.*, t. 60.

de 1117. Cette fois, le pape ne l'attendit pas et se réfugia au Mont-Cassin, sous la protection de l'épée des Normands; mais il dépêcha à l'empereur, comme légat, Maurice Burdin, archevêque de Braga¹, lequel, trahissant la cause qu'il était chargé de défendre, consentit, lors des fêtes de Pâques, à couronner l'empereur². Le traître fut aussitôt excommunié par Pascal dans un concile tenu à Bénévent; mais Henri ne s'en émut guère. Toujours à la recherche de nouveaux moyens d'asseoir sa domination en Italie, il donna sa fille en mariage au comte Ptolomeo de Tusculum, chef d'une maison et d'un parti dans tous les temps hostiles à la papauté. En même temps il faisait mettre à mort tous les Romains qu'on surprenait se rendant auprès du pape à Bénévent³. Quand arriva la Pentecôte, Henri V retourna dans la haute Italie⁴,

Henri V
est condamné
au concile
de
Bénévent.

1. Burdin était Limousin, distingué par son éloquence et son savoir. Bernard, moine de Cluny, archevêque de Tolède et légat en Espagne, l'ayant distingué au concile de Clermont en 1095, l'emmena avec lui en Espagne, où il devint archevêque de Coïmbre, puis archevêque de Braga. Il était venu à Rome pour défendre les droits de sa métropole contre son ancien bienfaiteur, Bernard, qui, comme archevêque de Tolède, revendiquait la primatie de toute l'Espagne. *Vita Mauriti* ap. BALUZZI, *Miscell.*, t. I^{er}. *Chron. Maurinac.* PAND. Pis., *Vit. Pasc.*

2. 25 mars 1117.

3. *Epist. Gauffrid. Vendoc. ap. Script. Rer. Franc.*, t. XV, p. 297.

4. A peine eut-il quitté Rome, que le prince de Capoue, à la prière du pape, envoya trois cents chevaliers normands, qui envahirent la campagne de Rome et pillèrent Pagliano. Henri revint sur ses pas, les mit en déroute, et reprit son voyage, *coactus fervore aetatis*, dit la *Chron. Cass.*, l. c.

Andis que Pascal finissait l'année parmi les Normands, ses défenseurs aussi fidèles que vaillants.

Vers Noël, le souverain pontife put rentrer dans Saint-Pierre et dans la cité Léonine¹. Il se préparait à faire attaquer la garnison impériale de Rome, lorsque Dieu mit un terme à son laborieux pontificat : il mourut le 21 janvier 1118². Peu de jours auparavant, il avait fait assembler les cardinaux et leur avait instamment recommandé de persévérer dans la foi, dans la charité, dans l'exécution du schisme et des violences germaniques³.

Les cardinaux résolurent de lui donner pour successeur Jean de Gaëte⁴, diacre et chancelier de l'Eglise romaine, qui se trouvait alors au Mont-Cassin, où, depuis son enfance, il avait pris le froc bénédictin⁵. On envoya chercher le futur chef de l'Eglise, et, dans une réunion tenue dans une petite église près du Capitole, l'élection se fit à

Jean de Gaëte
élu pape
sous le nom
de
Gélase II.

¹ *Vit. Pasch.*, ap. BARON., ann. 1117, c. 5.

² Date fixée par PAGI. *Crit.* in BARON., ann. 1118.

³ Ut caverent dolos ab iis qui intus erant et extra in execratione bertinorum ac enorminatis Teutonicæ. BARON., ann. 1118, c. 1.

⁴ On voit par la lettre de l'archevêque de Cologne aux cardinaux et évêques italiens, après la mort de Pascal, que ce pontife avait tout fait reconquis la bonne opinion du parti des zélés. Ap. MARTÈNE. *pliss. Collect.*, t. I^{er}, p. 641.

⁵ Il était originaire de Gaëte, d'une famille très-noble, que quelques-uns ont cru être la même que la maison Gaetani, à laquelle appartenait Boniface VIII, et qui existe encore à Rome avec un titre royal. PANDULPH. Pis., *Vit. Gelasii II*, cum not. D. Constant. Gaetani ab L. S. B. Rom. 1638 et ap. Murat. *Script.*, t. III, p. 1.

⁶ Ab infantia nutritus et adultus. EADM., *Hist. nov.*, l. V, p. 92.

l'unanimité¹, malgré la résistance du vénérable religieux, qui prit le nom de Gélase II². C'était le cinquième moine appelé, depuis Grégoire VII, au trône apostolique. Il avait été honoré de la confiance absolue d'Urbain II, qui l'avait tiré du Mont-Cassin pour le faire cardinal, puis nommé chancelier de Pascal II, à cause de sa rare éloquence.

Le nouveau pape jouissait dans le monde catholique d'une grande renommée d'honneur, de talent et de savoir³; mais il avait été garant du serment funeste arraché à Pascal II par l'empereur, et, d'un autre côté, l'opposition qu'il avait manifestée au cardinal Conon de Palestrine et à l'évêque Bruno de Segni, dans le dernier concile de Latran⁴, l'avait rendu suspect à certains partisans très-ardents de la liberté de l'Église. Aussi, lorsque Conrad, archevêque de Saltzbourg, exilé pour la foi, apprit, en Allemagne, l'élection de Jean de Gaëte, on dit qu'il s'écria : « Hélas ! on pouvait « supposer que nul n'était plus mauvais que Jean,

1. In monasterio quodam, quod Palladium dicitur, infra domos Leonis et Cencii Frangipani. PANDULPH. Pis., l. c.

2. 25 janvier 1118. Pandulphe cite les noms de tous les cardinaux qui concoururent à l'élection, au nombre de quatre évêques, vingt-six prêtres et dix-huit diacres; il ajoute : *Approbatum ab omnibus, necnon etiam ab episcopis, quorum nulla est prorsus alia in electione præsulis Romani potestas, nisi approbandi.*

3. *Ut per eloquentiam sibi a Domino traditam stylum.... reformaret, etc.*

4. *Industria et litterarum scientia excellentissime roboratus. Chron. Moriniac. ap. DUCHESNE, IV, 366.*

mais peut-être que Gélase vaudra mieux¹ ! »

Du reste, les catholiques d'Allemagne étaient fermement résolus à ne reconnaître pour pape qu'un pontife fidèle à la ligne tracée par Grégoire VII et par son successeur. L'archevêque Frédéric de Cologne signifia, en termes péremptoires, cette résolution aux évêques d'Italie : « Si le successeur de notre père Pascal est légitimement ordonné, dit-il, s'il suit la trace des saints Pères, nous lui obéirons tous ; mais s'il prouve, par sa conduite, qu'il est non le ministre de Dieu, mais celui d'un homme terrestre et excommunié, ni ses séductions ni ses châtiments ne pourront avoir raison de nous² ! »

Gélase ne trompa point les espérances de ceux qui croyaient à sa transformation. Celui qui, par

Gélase II
devient
un courageux
défenseur
de la liberté
apostolique.

1. Nam nullus eorum nequior Johanne ! forte in Gelasio poterit liquod boni esse. *Anon. de vita Theotger. episc. Mett. ap. Mabill. ann., l. 73, c. 31.*

2. Toute cette lettre est très-remarquable. Après un éloge de Pascal, indiqué plus haut, il dit : Sed quomodo.... vocatus est ad justitiam coronam apud Deum repositam, vos, serenissimi Patres, sanctam deseratis Ecclesiam, sed ejus imitantes vestigia, omnes qui vestram libertatem imminuere tentaverint damnate sententia.... Catholici conatus vestri fautores et adjutores inveniemur in ipso, non desertentes a vestra omniumque bonorum unitate et sacræ Matris nostræ recuperanda libertate.... Si Patri nostro successor legitimus Dei oratione est substitutus, qui ejus per omnia et sanctorum Patrum sectetur vestigia, omnium nostrum perfruatur obedientia : sin autem non Dei, sed hominis terreni et excommunicatorum, quod absit, se factis probet antistitem, nullam seductionis suæ vel damnationis nostræ in nobis inveniet subjectionem. MARTÈNE, *Ampliss. Coll.*, I^{er}, p. 641. MABILL., *Annal.*, l. 73, c. 50.

un coup de la grâce, sut faire du plus acharné persécuteur de l'Église naissante l'Apôtre des nations, changea subitement aussi le ministre timide et vacillant d'un pontife sans fermeté, en courageux confesseur de la liberté apostolique. Au moment même où le pontificat suprême, avec son effrayante responsabilité, pesait de tout son poids sur lui, l'âme du pontife s'éleva à la hauteur de sa fortune; et le chancelier au caractère faible fit place au moine qu'Urbain II avait tiré du cloître pour le mêler aux grandes batailles de l'Église; et le captif de Sutri n'aspira plus qu'à donner sa vie, à l'exemple de saint Pierre, pour la liberté de l'Église¹.

Le premier acte de Gélase, comme pape, fut d'adresser une fraternelle salutation à ce même Conon qu'il avait si violemment combattu au concile de Latran et qu'il sollicitait maintenant de continuer sa légation², en attendant qu'il le désignât comme le plus digne d'être son successeur.

Les impérialistes ne s'y trompèrent pas : Cencio Frangipani, un de leurs chefs, en apprenant l'élec-

1. Ita repente cum nomine et animum mutavit, ut tempore perpetuo, quo supervixit, postea piis operibus studens, Ecclesiam mirifice illustraret : adeo ut etiam paratus fuerit, contempta regis tyrannide, pro libertate Ecclesie cum Petro et animam ponere. *Anon. vit. Theotg.*, l. c.

2. Tanquam fratrem carissimum officiosissime salutavit. *Ibid.* Conon, alors en Allemagne, demanda au porteur de la lettre des détails sur l'élection, et, informé de l'unanimité des suffrages, il proclama aussitôt Gélase.

on, courut, l'épée à la main, à l'église où elle était faite, enfonça les portes, saisit le nouveau pape à la gorge, et, après l'avoir accablé de coups de poing, de coups de pieds, au point de le mettre à sang, le traîna par les cheveux jusque dans son palais, où il le fit enchaîner¹. A cette nouvelle, le préfet Pierre, Pierre de Léon, Étienne le Normand et d'autres seigneurs s'armèrent avec leurs vassaux, et, s'unissant aux Transtévérins et à tout le peuple de Rome, coururent délivrer le pape. Les *frangipani* effrayés se hâtèrent de relâcher Gélase, qui fut presque aussitôt couronné à Saint-Jean de Latran². Mais les épreuves du malheureux pontife n'étaient point terminées : avant qu'il ait pu être sacré, car il n'était encore que diacre, on vint lui apprendre, une nuit, que l'empereur était à quelques pas de Saint-Pierre, à la tête de ses troupes et s'appretait à marcher contre lui. Gélase se leva à la hâte, et, malgré son grand âge, on le jeta sur un cheval ; il alla ensuite s'embarquer sur le Tibre dans une galère qui le conduisit jusqu'à Porto. La mer était en ce moment tellement grosse, qu'il était impossible de pousser au large sans risquer de

1. *Papam per gulam accepit, distraxit, pugnis, calcibus percussit, tanquam brutum animal intra limen ecclesiæ acriter calcaribus contudit.... per capillos et brachia detraxit.... ubi eum catenavit clausit.* PANDULPH. PISAN., l. c. — témoin oculaire.

2. Il n'était pas encore prêtre, et ne pouvait être ordonné et sacré, selon l'usage du temps, qu'aux prochains Quatre-Temps. FALCO BENEV., l. c. 4118.

périr. Les Allemands poursuivirent les fugitifs le long du rivage, faisant pleuvoir sur eux une grêle de flèches et les menaçant de mettre le feu à la galère si on ne leur rendait immédiatement le pontife¹. Cependant la nuit et la tempête ayant arrêté les poursuites, le cardinal Hugues prit le pape sur ses épaules et l'emporta, à la faveur des ténèbres, au château de Saint-Paul d'Ardée, d'où il fut conduit, à moitié mort, à Terracine et enfin à Gaëte².

Le
e Gélase
e un refuge
château
aint-Paul
Ardée.

On voit combien coûtait cher au malheureux Gélase ce pontificat dont on l'avait investi malgré lui, et quels sinistres événements séparaient son couronnement de son sacre³!

Lorsque l'empereur apprit que sa proie lui était échappée, il eut de nouveau recours à la ruse : il invita Gélase à venir se faire sacrer à Rome où, disait-il, il se ferait un grand plaisir d'assister à la cérémonie et de la confirmer par sa présence. Il ajoutait que si Gélase voulait bien sanctionner les conventions arrêtées avec Pascal, lui, Henri V, s'en-

1. Imperator furtiva et inopinata velocitate Romam veniens. *Epistol. Gelas. II ad Gall. in Conc. XII, 1240*. Quidam intempestæ nocti: si lentio.... Henricum.... armatum contra papam ad S. Petri porticum adventasse ... jam pene senio et infirmitate confectus, fugere tam repente non poterat. .. Sic caballo ejectus.... Fugimus et omnes cum eo.... Allemannorum turbantes tela contra nos mixta toxico jaciebant, minitabantur etiam nos inter aquas natantes piceo igne cremare. PANDULPH. PISAN.

2. Cepit domnum Hugo cardinalis et presbyter papam nostrum in collum.... die tertio ripæ Terracinensi vivi vix applicavimus. *Il*

gerait à prêter aussitôt au pontife le serment de fidélité ; mais il osait déclarer que, dans le cas contraire, il ferait introniser un autre pape¹.

Gélase répondit qu'il était prêt à faire cesser, soit par un traité, soit par voie de justice, un différend qui troublait l'Église et la royauté ; mais, ajoutait-il, il y a nécessité de remettre l'affaire à un temps plus opportun, c'est-à-dire à la saint-Luc prochaine, époque où l'on se retrouverait à Milan ou à Crémone (villes alors insurgées contre l'empereur). Du reste, d'ici là, le saint-père demanderait l'avis de ses frères institués de Dieu juges du différend².

Après cette déclaration, le pape se fit ordonner être et sacrer à Gaëte, où l'étaient venus rejoindre, entre autres prélats, les archevêques de Capoue, de Bénévent, de Salerne, les abbés du Montecassin, de la Cava, et les princes normands, qui lui prêtèrent tous le serment de fidélité. Après cela, Gélase donna l'investiture au duc Guillaume, dans la forme employée par Grégoire VII à l'égard de Robert Guiscard, aïeul du prince actuel³.

1. FALCO BENEVENT. ann. 1118. *Chron. Cassin.*, l. IV, c. . LANDULPH. *MON.*, *Chron.*, c. 52. GERVAIS, I, 182. *Pacem et munis et terroribus extulavit*, dit le pape lui-même. *Epist. ad Gall.*, l. c.

2. De controversia quæ inter Ecclesiam et regnum est, vel conveniendi vel justitiæ libenter acquiescimus.... fratrum nostrorum iudicio qui a Deo sunt iudices constituti in Ecclesia, et sine quibus hæc causa tractari non potest. *Epist. Gelas.*, l. c.

3. Quemadmodum Gregorius papa tradidit illam Roberto Guiscardo

Cependant, au reçu de la réponse pontificale, Henri V l'avait fait lire dans la basilique de Saint-Pierre. Le rusé monarque sut tirer habilement parti, auprès des Romains, du mépris qu'on témoignait, prétendait-il, pour Rome, en fixant le lieu des négociations à Milan ou à Crémone¹.

L'empereur n'avait pas seulement avec lui des hommes de guerre; il était accompagné de maître Irnérius, de Bologne², le restaurateur de la science du droit romain en Italie, et de plusieurs autres de ces légistes qu'on est toujours sûr de trouver au service des oppresseurs de la liberté et de la conscience. La mission de ces habiles gens consiste d'ordinaire à faire au populaire de longs discours où les anciens canons soient interprétés dans un sens favorable à la nouvelle élection pontificale³.

Henri V
crée
un antipape.

Les esprits ainsi préparés, Henri fit proclamer

avo tuo. PANDULPH. PISAN., l. c., qui ajoute : Ibi et me Pandulphum ostiarium, qui hæc scripsi, in lectorem et exorcistam promovit.

1. Numquid honorem Romæ volunt illi transferre Cremonæ? LINDULPH. JUNIOR, c. 32. MURAT., V, 502.

2. C'est le fameux restaurateur de la science du droit romain en Italie; on le retrouve, quarante ans plus tard, à la diète de Roncaglia, en 1188, où il fut un des quatre légistes qui promulguèrent en faveur de Frédéric Barberousse la belle maxime : *Tua voluntas jus esto : sicuti dicitur, quidquid principi placuit legis habet rigorem*. OTHO MORENA, in *Hist. rerum Laudun. ap. MURAT.*, l. c., n. 8.

3. Magister Guarnerius de Benonia, et plures legis periti, populum Romanum ad eligendum papam convenit, et quidam expeditus lector in pulpito S. Petri per prolixam lectionem decreta pontificum de substituendo papa explicavit. LINDULPH. JUN., l. c.

ape par le peuple l'archevêque Maurice Burdin, qui prit le nom de Grégoire VIII¹. C'était lui qui, comme légat, avait jadis trahi Pascal II. Mais, quoique l'élection de l'intrus eût une apparence tout fait populaire, un grand nombre de Romains furent profondément affligés d'une usurpation qui semblait devoir river leur Église à l'arbitraire impérial², et plusieurs seigneurs envoyèrent dire au pape qu'ils n'avaient pris aucune part à l'attentat qui venait de placer un excommunié dans la chaire de Saint-Pierre, que les machinations criminelles du roi seraient bientôt déjouées et que le pontife légitime, vainqueur de la malice des schismatiques, rentrerait prochainement dans Rome³.

Gélase s'empressa de dénoncer l'élection sacrilège de Burdin par des lettres adressées aux prélats et aux fidèles de la France, dont l'antipape

1. 10 mars 1118, le jour même ou le lendemain du sacre de Gélase à Capoue. Les détails de son élection sont dans Landulphe, c. 52; on n'y voit intervenir que le peuple et un petit nombre de clercs. *totus populus.... quidam de indutis habitu ecclesiastico,.... cum cæteris astantibus clericis*. Gélase, dans sa lettre aux Français, dit qu'aucun membre du clergé romain ne prit part à l'élection, et désigne seulement des *Guibertins* ou schismatiques.

2 *Romanorum complures.... aiebant : heu, miseri, cum nos ex longo nostrorum patrum vetusto ritu, sine alicujus regis adventu et licentia, pastorem eligebamus, quem volebamus, nunc autem sine regis permissu jam amplius alium neque eligere, neque consecrare auserimus!* FALCO BENEVENT., *Chron. ann. 1118*, MURATOR. V, 91.

3. *Romanorum nobiles.... nos et nostros amicos consecrationi illius excommunicati viri in pontificem scelestum nullatenus consilii et auxilii manus dedisse. Et sciatis quoniam, Deo opitulante, regis illius, viri iniquissimi machinationes in proximo delebuntur.* *Ibid.*

était originaire, et à ceux de l'Espagne, où il était archevêque ; après quoi, dans un concile convoqué pour Pâques, à Capoue, il excommunia et l'empereur et le pape, que celui-ci venait d'introniser¹.

Le concile terminé, Gélase, à l'exemple de ses prédécesseurs, se retira au Mont-Cassin, qui était à la fois le berceau de sa vie religieuse et la citadelle de son parti. Là, les moines le reçurent avec bonheur, et il obtint des princes normands la promesse de pousser la guerre avec vigueur². Cependant, de part et d'autre, l'on se battait mollement, et l'empereur se vit réduit à lever le siège du château de Torricella, dans les Abruzzes, qui appartenait aux moines de Saint-André. Cela n'empêcha pas le monarque de se faire couronner, à la Pentecôte, par son antipape, avant de s'en retourner dans le nord de l'Italie, où l'archevêque de Milan, Jordain, entretenait contre lui une énergique résistance³.

1. Regem ipsum cum idolo suo excommunicavimus. *Epistol. Gelas. ad canon. in Cod. Udalr.*, n. 293. Elle est du 13 avril et manque dans le Recueil des conciles.

2. Duci et principi Capuano aliisque baronibus dedit firmiter in mandatis, ut omnes contra Barbarum arma compararent. *PASCAL. PISAN.*, l. c.

3. Voir plus haut le concile tenu à cette occasion à Milan.

L'Eglise de Ravenne, qui avait été si longtemps un des foyers du schisme impérialiste, et dont l'archevêque, Guibert, avait été antipape, revint à cette époque à l'orthodoxie, comme le démontre la bulle de Gélase, qui lui restitue les droits métropolitains dont Pascal II l'avait dépouillée au concile de Guastalla, en 1106. *Filii ipsius*, dit le pape dans sa bulle du 1^{er} septembre 1118, *delicta patrum* cor-

Gélase, informé du départ de l'empereur, entra secrètement dans Rome, plutôt en pèlerin qu'en pontife¹, et il se cacha dans une petite église, près des palais de deux Normands, Étienne et Pandulphe, qui appartenaient à son parti². Le pape conférait avec le clergé orthodoxe sur les moyens de réduire l'intrus; mais, ayant commis l'imprudence d'aller officier pour la fête de Sainte-Praxède³, dans l'église de la sainte, il fut assailli par les Frangipani. Au milieu d'un combat sanglant, que le Normand Étienne et son neveu Crescenzo Gaëtani livrèrent pour lui et où les uns et les autres se l'arrachaient, il réussit à s'enfuir, faisant compassion aux femmes qui le voyaient, à demi vêtu de ses ornements sacrés, courir seul, par les champs, de toute la vitesse de son cheval. Le porte-croix tomba en suivant son maître. On retrouva le pape exténué, pleurant, dans les champs, près de l'église de Saint-Paul hors des murs⁴. C'en était trop : le lendemain

figere probaverunt, ut qui præteritis temporibus per tyrannidem regiam præsules regibus placentes accipiebant, nunc demum secundum canonicas sanctiones episcopum Deo placentem eligerent, et schismate abdicato, in catholicæ congregationis gremium repedaret. Reg. Gelas. II, n. 4.

1. *Magis ut peregrini quam domini Romam intravimus. PANDULPH. PRAX., l. c*

2. *Quæ S. Maria in secundo cerco dicitur. Ibid.*

3. *Pandulphi nomine : en outre, et Petri Latronis Corserum.*

4. *O quanti lamenti matronum quæ papam solum, tanquam scurræ in campo.... quantum equus poterat.... Nunc crucifer sequitur, cecidit.... Papa utrobique quæsitus demum.... fessus, tristis et eju-*

le vénérable pontife annonça sa résolution de suivre l'exemple de ses prédécesseurs et de fuir cette Rome qu'il appelait une Sodome et une Babylone.

« Je le dis devant Dieu et devant l'Église, s'écriait-il, mieux vaudrait un seul maître que tant d'empereurs : un seul scélérat détruirait les plus scélérats que lui, jusqu'à ce que l'Empereur des empereurs en fît justice à son tour¹. »

Gélase II
à la France.

Après avoir délégué les différents ministères de l'Église à des cardinaux dont il était sûr, et constitué le preux Normand² Étienne, gonfalonier de l'Église romaine, Gélase résolut de visiter la France, comme l'avaient fait Urbain II et Pascal II³.

Le pape se rendit d'abord dans deux villes dont la puissance et la liberté croissantes assuraient à l'Église des auxiliaires précieux. Parti de Rome par eau⁴, il débarqua à Pise, cité belliqueuse et

lans inventus et reductus. Die illa prandium cum cœna fit unum.
PAND. PIS., l. c.

1. Mallem unum imperatorem quam tot : unus saltem nequam perderet nequiores, donec de illo quoque evidentem justitiam imperatorum faceret omnium Imperator. *Ibid.*

2. Princeps et clypeus omnium pariter curialium.... collaudantibus omnibus, protector et vexillifer in Dei Patris nomine nimis efficaciter ordinatur. *Ib.*

3. Adeo ut si quis dicat, portum Romanæ Ecclesiæ fluctuantis naviculæ Petri Galliam esse, non mentietur. BAR., *Ann.*, 1118, c. 14.— Suger dit : Ad protectionem serenissimi regis Ludovici, et Gallicanæ Ecclesiæ compassionem, sicut antiquitus consueverunt, confugit.

4 2 septembre 1118.

lèle, qui, docile à la voix de Victor III et de Pascal II, avait envoyé tour à tour ses galères contre les Sarrasins d'Afrique et des îles de la Méditerranée, et qui maintenait, depuis trente ans, la croisade perpétuelle contre les ennemis du Christ. Le saint-père fut reçu avec transport par une multitude innombrable, venue des campagnes de la Toscane, et devant laquelle il prêcha avec son éloquence accoutumée¹.

Délivré des agitations de Rome, Gélase put jouir de la liberté complète du pontificat², et il en usa pour ériger le siège épiscopal de Pise en métropole, avec des privilèges extraordinaires³, et pour consacrer, en l'honneur de la Vierge glorieuse et toujours triomphante, la nouvelle cathédrale⁴ que les Pisans venaient de construire avec les dépouilles des Sarrasins. Ce monument, qui dépassait en magnificence tous ceux qui existaient en Italie, est encore debout, et les descendants de ceux qui l'ont construit y voient avec orgueil un témoignage de

1. Coram innumerabilibus turbis Tusciæ. *Cod. ms.* in UGHELL., *Ital. cr.*, t. III, 434.

2. Pro sui officii libertate plenaria tractans. *Ibid.*

3. Le décret d'Urbain II, qui érigeait Pise en métropole, n'avait pas eu d'exécution. PAGI, *Crit.*, ann. 1118, c. 11.

Ces privilèges ont été confirmés et perpétués jusqu'à nos jours, où l'archevêque et les chanoines de Pise ont un cérémonial et un costume presque analogue à celui du pape et des cardinaux.

4. Le 20 septembre 1118.

In honorem gloriosissimæ semperque triumphatricis Virginis Mariæ. *Cod. Pis.* ap. UGHELL., l. c.

la splendeur des villes italiennes, dans les temps catholiques.

De Pise, le souverain pontife se rendit à Gènes qui rivalisait de gloire, de hardiesse et de puissance maritime avec la république toscane, et, là encore, il consacra une cathédrale en l'honneur des bienheureux martyrs Laurent et Syr¹. Rien de plus intéressant pour l'histoire générale de l'époque que ces relations des papes avec les petites républiques municipales dont l'Église encourageait la liberté naissante, en même temps qu'elle protégeait la liberté traditionnelle des princes et des seigneurs d'Allemagne.

1. 10 octobre 1118. V. PAGI, l. c.

CHAPITRE XIII

Le triomphe du pouvoir spirituel.

Concile d'Angoulême. — Conciles à Dijon, Langres, Tournus, où le peuple afflue. — Les moines reçoivent Gélase II avec une grande libéralité. — Les décrets de plusieurs conciles salués par le peuple avec enthousiasme. — Le pape Gélase à Cluny. — La guerre recommence entre les princes allemands et l'empereur. — Henri V, excommunié de nouveau, retourne en Allemagne. — Mort de Gélase II; Élection de Calixte II. — Confirmation, à Rome, de l'élection de Calixte. — Concile de Toulouse. — Diète générale à Fribourg; allocution de Guillaume de Champeaux. — L'empereur s'engage par serment à respecter le traité conclu avec le pape. — L'élection de Calixte II est solennellement reconnue à Tribur. — Concile de Reims (1119), les cinq cents chevaliers d'Adalbert de Mayence. — Harangue du cardinal Conon. — L'empereur à Mouzon. — Calixte II se retire dans un château. — Le pape lance contre l'empereur une excommunication solennelle. — La trêve de Dieu décrétée de nouveau. — Hildegarde, duchesse d'Aquitaine, porte devant le concile les graves sujets de plainte qu'elle avait contre son mari. — Calixte II, médiateur de paix entre le roi de France et celui d'Angleterre. — Le saint-père est reçu avec enthousiasme en Italie et à Rome. — Calixte arrache l'antipape Burdin à ses bourreaux.

De Gênes, Gélase dirigea sa marche, comme avaient fait Urbain II et Pascal II, vers ce noble pays de France qui était alors le port où la barque gîtée de Saint-Pierre trouvait toujours un asile assuré.

L'état général de ce royaume était alors satisfaisant. En effet, les troubles suscités, dans un petit nombre de villes du Nord, par l'institution des communes, les luttes entreprises par le roi Louis le Gros contre ses grands vassaux, — luttes où les nouvelles communes, conduites à la bataille par des évêques et des abbés, apportaient à la royauté un secours efficace¹; — enfin, la guerre de Louis de France contre le roi d'Angleterre, et sa défaite à Brenneville, malgré le fâcheux retentissement qu'elle avait eu², n'avaient point porté d'atteinte sérieuse à la liberté et à l'action salutaire de l'Église. Mais celle-ci pleurait une perte immense, celle d'Yves de Chartres³, l'une des lumières du clergé de France, l'ami de Pascal II, et que de nombreuses sympathies unissaient à Gé-lase. Il avait été suivi de près dans la tombe par son ami et son conseiller fidèle, Robert d'Arbrissel⁴, le fondateur de Fontevrault, et par Bernard de Tiron⁵. Ces deux rivaux de sainteté féconde et

1. ORDER. VITAL, l. XI, p. 856.

2. Quod longe lateque divulgatum est, et per omnes provincias cis Alpes a lugentibus sive subsannantibus passim diffusum est. ORD. VIR., l. XII, p. 855.

3. En janvier 1117, après vingt-sept ans de pontificat, date fixée avec soin par Pagi. Saint Pie V a autorisé son culte pour l'ordre des chanoines réguliers en 1570.

4. 21 ou 25 février 1117.

5. Le 25 avril 1117. Bernard avait formé cinq cents moines, dont il garda trois cents à Tiron, envoyant les deux cents autres en divers lieux, pour vivre douze dans chaque maison, où il les visitait de temps

d'austérité sublime, consacrerent leurs derniers travaux à maintenir la liberté des élections ecclésiastiques, compromise à l'occasion du successeur d'Yves de Chartres ¹. La dernière prière que Robert éleva vers le ciel avait pour objet d'obtenir de Dieu qu'il maintînt le pape et les docteurs de la sainte Église dans la bonne voie jusqu'à la fin ². Dans la même année où moururent ces trois grands saints, la France en perdit un quatrième, Anselme, dit le *docteur des docteurs*, et dont le père était un laboureur³. Anselme, depuis quarante ans, avait réuni autour de sa chaire, d'abord à Paris, puis à Laon, une foule d'élèves illustres de tous les pays de la chrétienté⁴. Il avait fait, de la

à autre. — Robert avait réuni plus de trois mille disciples des deux sexes à Fontevrault.

1. FLEURY, l. LXVI, c. 53 et 54. — Le comte Thibaut de Blois et de Chartres ne voulut pas d'abord reconnaître l'élection faite par les chanoines, et saisit les biens de quelques-uns d'entre eux : il résista à la voix de Bernard, mais se laissa vaincre par Robert.

2. Omnibus egressis, cœpit humiliter rogitare, ut pro sua pietate Romanum papam et omnes doctores suæ Ecclesiæ, in proposito sanctæ religionis dignetur usque ad finem servare. ACT. SS. BOLLAND, t. II, Febr., p. 615.

3. Petri canteris verbum abbreviatum, 1659, c. 47.

4. 15 juillet 1117. — Il forma une foule de prélats pour tous les pays : en Italie, Odalric et Anselme, tous deux archevêques de Milan ; en Belgique, Francon, abbé de Lobbe, Jean, abbé de Saint-Amand, Philippe, abbé de Bonne-Espérance, Wibald, abbé de Stevelot, Bernard, évêque d'Utrecht ; en Angleterre, Guillaume et Raoul, archevêques de Cantorbéry, les évêques de Hereford, de Rochester et de Londres, et l'abbé Gilbert de Sempringham, fondateur de l'ordre qui porte son nom ; en Allemagne, le B. Dittmar, écolâtre de Brème, Idunge de Ratisbonne, écrivain assez célèbre, le B. W^lcelin, évêque

petite ville de Laon, une véritable université fréquentée par la jeunesse de toutes les contrées de l'Europe.

La France, malgré tant de pertes cruelles, possédait encore un certain nombre d'hommes d'élite : Hildebert, évêque du Mans ; Geoffroy, abbé de Vendôme ; Joceran, archevêque de Lyon, et bien d'autres zélés prélats et savants docteurs, parmi lesquels figuraient, au premier rang, les deux légats Gérard d'Angoulême et Guy de Vienne, qui, pendant les dernières années de Pascal II, avaient continué de remplir, au profit de la liberté, de la discipline ecclésiastique, de la justice et du bon droit de tous, la glorieuse mission qu'ils s'étaient imposée depuis tant d'années. Gérard eut à réduire le comte Conan de Bretagne, qui, après avoir dépouillé les moines de Quimperlé d'une donation faite par ses ancêtres¹, voulait les empêcher d'en appeler au saint-siège. Gérard en vint à bout dans un concile

Concile
d'Angoulême.

d'Oldenbourg et apôtre du Holstein ; en France, Raoul, son frère et son successeur comme écolâtre de Laon ; saint Bruno, Mathieu de Laon, cardinal évêque d'Albano, Hugues Melet, abbé de Saint-Léon de Toul ; Gilbert de la Porrée et Guillaume de Champeaux ; Raoul Levert, archevêque de Reims ; Geoffroy le Breton et Hugues d'Amiens, archevêques de Rouen ; un archevêque de Rouen, des évêques de Coutances et du Mans, et enfin Abélard (qui en dit beaucoup de mal) étaient tous sortis des écoles d'Anselme. *Hist. litt. de France*, t. X, 473, et DEVISME, *Hist. de Laon*, t. I^{er}, p. 231. — Cette énumération, bien incomplète d'ailleurs, indique assez l'unité et l'activité de la culture intellectuelle au douzième siècle.

1. Il s'agissait de Belle-Isle en Mer, que l'abbé de Redon avait usurpée.

'il réunit à Angoulême¹, et qu'avait précédé une correspondance animée où il disait au comte : « Nous avons appris que vous aimez la justice et la paix, et nous nous en sommes vivement réjouis, car c'est ainsi que les bons princes se procurent la faveur du Roi suprême ; mais, si vous empêchez vos sujets de recourir à la justice de l'Église romaine, ce que nul autre roi ni prince n'ose faire, vous, dont les ancêtres ont tenu la principauté de Bretagne sous l'autorité du Vicaire de saint Pierre², sachez bien que, certainement, la sentence de cette sainte Église et le glaive de saint Pierre iront vous frapper, vous et votre principauté³. »

Pendant que Gérard d'Angoulême exerçait sa juridiction dans l'Ouest, son colégat, l'archevêque de Reims, convoqua des conciles à Tournus, à Dijon, à Langres, afin de régler les droits et de terminer les contestations de tout genre qu'on lui soumettait. Ce n'était pas

Conciles
à
Dijon, Langres,
Tournus,
où
le peuple afflue.

1. Au carême de 1118. *Adversus pullulantia vitia et enormitates in ecclesia et populo Dei emergentes*, dit-il dans ses lettres de convocation.

2. *Sicut in scripturis reperitur, a Vicario B. Petri principatum testasse manifestum sit.*

3. *Noveritis pro certo S. R. Ecclesiæ sententiam et gladium B. Petri vobis et principatui vestro imminere. Annal. Bened., t. VI, app. n° 2.*

Pascal II avait écrit, sur le même sujet, au comte Conon ces belles paroles : *Nosse debes, fili carissime, quia non est potestas nisi a Deo. Non ipsum igitur potestate accepta, noli adversus eum cervicem coram erigere, nec ejus Ecclesiam impugnare, sed potius ejus omnipotentiam cogita, et humiliter Ecclesiæ præcepta custodi, ut qui magna suscepisti, majora merearis suscipere. Ibid.*

seulement les évêques et les abbés, ni la noblesse, qui assistaient à ces assemblées : le peuple s'y portait avec ardeur et y intervenait en masse, car elles étaient toujours publiques¹. Au sein de ces délibérations, où se faisaient entendre les plaintes et les accusations les plus diverses, où étaient réparées les injures faites aux pauvres et punis l'orgueil et la révolte des puissants, le peuple chrétien prenait part à l'administration de ses plus chers intérêts. Ces assemblées avaient remplacé les *plaids de Dieu* des anciens Francs. L'affluence y était si grande, qu'au concile de Luz, entre Langres et Bèze, tenu par le légat Guy², il fallut, pour loger la foule innombrable qui s'y pressait, dresser un véritable camp, avec des tentes et des huttes de branchages, au milieu desquelles on plaça, sous un vaste pavillon, des châsses d'or et d'argent, qui contenaient les reliques de divers saints. Devant ces restes sacrés, on jugea les causes de nombreux plaideurs qui avaient à se plaindre de quelques injures, et on les vida à la grande satisfaction de la foule³.

1. Presque tous les décrets des conciles sont rendus *approbante immensa clericorum et laicorum multitudine*. V. *Collect. concil.*, passim. — La publicité de leurs délibérations est prouvée par les incidents des conciles de Poitiers, de Rockingham et d'une foule d'autres dont nous n'avons pu parler.

2. 8 juillet 1116.

3. *Adfuit nobilium populi que fere innumerabilis multitudo, erectis in quamdam speciem castrorum hic illic papillionibus, de ramis arborum tectis viridantibus, dispositisque sub amplissimo tentorio, veluti portatili templo, diversorum sanctorum capsis.... Id genus co-*

Les assemblées ne se séparaient guère sans avoir pris quelques mesures générales pour la protection du peuple des campagnes, comme le renouvellement de la trêve de Dieu ou l'interdiction, toujours sous peine d'anathème, de l'incendie des chaumières, du vol des agneaux et brebis pendant les guerres¹.

Cette intervention active, puissante, continue, des légats apostoliques devait nécessairement entretenir les provinces dans des sentiments de fidélité et d'attachement à l'Église romaine². Aussi, quand le pape Gélase débarqua en France, y fut-il reçu par les prélats, par la noblesse, par le peuple, avec les démonstrations du respect et de la joie la plus affectueuse³. Chacun se disputait à

mitiorum placitum Dei.... dixere majores. Agitata ibi permulta de damnis et injuriis multorum : multa definita, nonnulla rejecta vel compressa.... absque graviore casu... inmo plurimorum solatio finitus conventus. VIGNERII, Chron. Lingon., veter. instrument. fide context., ap. COLET., Concil. XII, 1234.

1. Ibi (à Troyes, en 1107) decretum, ut per nullam guerram incendia domorum fierent, nec oves aut agni raperentur. *Chron. Malleac., ann. 1107. — LABBE, Bibl. nov. ms.*

2. Cependant Baluze et Pagi (*Crit.*, in ann. 1120, c. 7) croient que Gérard d'Angoulême, toujours fidèle à Pascal II et depuis à Calixte II, ne reconnut pas Gélase II; mais la preuve qu'ils en donnent paraît tout à fait insuffisante.

3. Excitati sunt quique potentes cum mediocribus, ei occurrere. *EAD., Hist. nov., l. v.*

Illuc omnes episcopi, abbates et monachi, nobiles et ignobiles, cujuscumque ordinis pari modo conveniunt, quique suo modulo ei servire parati. *PAND. Pis., l. c.*

Archiepiscopi omnes, et episcopi, proceresque alii gaudio cum inef-

l'envi le droit de soulager la pénurie, la noble misère et les souffrances du pontife. Gélase arrivait très-incommodé de son voyage par mer, dépourvu de tout, et dans un état voisin de l'indigence¹, ajoutant, de la sorte, les privations de la pauvreté aux outrages, aux violences, aux dangers, aux fatigues de l'exil, en un mot, à toutes les épreuves qui, depuis le commencement de son pontificat, couronnaient ses cheveux blancs de tous les mérites que peut ambitionner un digne vicaire du Dieu crucifié. C'était aux moines surtout que devait revenir l'honneur de subvenir aux besoins du chef de l'Église, moine comme eux. Le pape d'abord logé à l'abbaye de Saint-Gilles, y fut traité avec la plus libérale hospitalité². L'abbé Pons de Cluny, qu'il avait prévenu de son arrivée par un courrier expédié de Pise, comme à un fils particulièrement chéri de l'Église romaine, accourut au-devant du pontife et le mena dans le domaine de son père, le comte de Melgueil, où il le combla de présents et le soigna jusqu'à ce que l'auguste vieillard fût re-

Les
moines reçoivent
Gélase II
avec
une grande
libéralité.

fabili et honore immenso eum susceperunt. *FALC. Benev. Chron.*, l. c.
Pauperie quippe multaangebatur. *SUGER, De vit. Ludov. Gross.*, c. 21.
Pro maris molestia infirmatum. *Biblioth. Cluniac.*, p. 552.

1. Selon Suger, à Maguelonne, et selon son compagnon Pandulph, à Saint-Gilles, situé à une lieue du Rhône et assez loin de son embouchure; mais, selon la chronique de Maurigny, à Marseille (ce que confirme le diplôme daté de là, le 26 octobre 1118). *Ann. Ben.*, l. LXXIII, c. 32.

2. Quam bene, quam largissime ab eis fuerit diutius pertractatus, satis manifestum est. *PANDULPH. PISAN.*, l. c.

mis de ses fatigues ¹. Là Norbert, ce jeune seigneur allemand, chapelain de l'empereur, que l'on avait vu, lors de l'arrestation de Pascal II, protester contre la conduite de son maître et de ses compatriotes, par un hommage public rendu à la victime, vint trouver Gélase, pieds nus, au milieu de l'hiver, afin d'obtenir de lui la permission de prêcher la parole de Dieu partout où il le voudrait; et le futur archevêque, le fondateur d'un grand ordre nouveau, le généreux jeune homme dont la vocation s'était révélée aux pieds d'un pape prisonnier, reçut alors d'un pape exilé sa mission définitive ².

Là se rendit également un religieux destiné, lui aussi, à une grande célébrité, le moine Suger, de l'abbaye de Saint-Denis, qui avait été chargé par le roi Louis de France d'offrir au saint-père comme les prémices de son royaume³, et de convenir avec lui d'une entrevue à l'abbaye de Vézelay.

L'abbé de Cluny donna au pape trente chevaux;

1. *Cursore e Pisis emissio.... proprium et specialem filium....*

Equitaturas et alia quam maxima elegantissime ministrasti.... in tua solo nativitate, quod pater tuus Petrus potens et nobilis comes Merugulensis juri apostolorum Petri et Pauli contradidit et inde accepit, ut papam officiosissime confovisti.... qui denuo convalescens....
Bibl. Cluniac., l. c.

2. *Hugo, Vit. S. Norbert., ap. BOLLAND. Act. SS. Junii, VI, p. 821. — D'après un passage de la Chronique Ursperg., ann. 1118, Norbert passait alors pour convers bénédictin, noster conversus in peregrino habitu.*

3. *Quia regni primitias obtuleramus. SUGER, l. c.*

l'abbé Catalan de S. Concordio en ajouta dix¹, et, avec ce cortège, Gélase II se mit à parcourir le pays. Mais, avant de diriger ses pas vers le nord, le souverain pontife eut la consolation de recevoir l'hommage d'un peuple admirablement chrétien, qui, depuis quatre siècles, gardait, au milieu des combats contre les infidèles, un attachement inviolable et toujours plus ardent à l'Église. Tandis que les rois et les preux d'Espagne poussaient graduellement en avant la frontière des territoires enlevés par l'épée aux Maures et aux Arabes, derrière eux, les évêques et les moines, après avoir pris une part éclatante à ces combats, fondaient, consolidaient l'ordre social et le droit chrétien au sein des pays reconquis. Ces admirables résultats des délibérations d'une série de conciles dont toute la noblesse aimait à sanctionner les décrets, portent l'empreinte à la fois du zèle le plus catholique et de cette sollicitude vraiment fraternelle pour les classes pauvres, qui a toujours tant honoré l'Espagne catholique. A Palencia, en 1114, les Pères du concile jugèrent nécessaire de pourvoir à la restitution des biens usurpés pendant les guerres civiles²; à Compostelle ils décidèrent que, lorsqu'un

1. PANDULPH. PISAN., l. c. *Ann. Bened.*, l. LXXIII, c. 52.

2. Incipiunt decreta D. Didaci Compostellani episcopi ad protegendos pauperes ... canonicorum, iudicum, cæterorumque nobilium virorum consilio. Ap. COLETT., *Concil.*, t. XII, p. 1205. Voir la longue liste des signatures données par la noblesse de Galice au concile d'Oviédo. *Ibid.*, p. 1216-1219.

pauvre aurait à plaider contre un riche, celui-ci serait tenu de se faire représenter par un inférieur¹, afin, dit le décret, qu'aucune majesté ne vînt étouffer la justice due au pauvre².

De même que des prélats français, au concile de Troyes, avaient veillé sur les brebis des paysans, de même les évêques et les seigneurs castillans, à Oviédo, après avoir sanctionné le droit d'asile dans les églises, interdisent sous peine d'excommunication et d'exil, à tous les chrétiens de saisir ou de retenir les bœufs de labour, quand même ils appartiendraient à leurs serfs et à leurs domestiques³; et ces décrets, rendus par quinze évêques, seize comtes et deux cent soixante-trois seigneurs, furent salués par le peuple comme inspirés de Dieu même; et les juifs, les musulmans les admirèrent à l'égal des chrétiens⁴. Pendant ce temps, Alphonse le Batailleur, roi d'Aragon, guerroyait contre les infi-

Les décrets
de plusieurs
conciles
salués
par le peuple
avec
enthousiasme.

1. COLETT., *Concil.*, XII, 1202-1206.

2. Pauperes et imbecilles misericorditer calumnias compleant, ut beneficiis suis penitus non priventur.... *Decret.* XI. Si quis potentum iudicii causam tractare adversus pauperem vel definire habuerit, similem personam introducat, quæ pro se causam suam definiat : ne forte cujuscumque majestate pauperis justitia suffocetur. *Ibid.*, 1206-1207.

3. Omnium sanctæ crucis filiorum.... ut vestrum nullus deinceps domitos vel indomitos pro aliqua causa pignoret boves, nec auferat alicui extraneo, vel suo servo, vel mandatitio. Quod si fecerit, sit maledictus, et excommunicatus, etc. *Ibid.*, 1216.

4. Constitutio hæc non hominis, sed omnipotentis Dei vox fuit.... et audita placuit.... tam Christianis quam paganis vel Judæis. *Ibid.*, p. 1219, Cf. SANDOVAL, *Vit. Urrac.*, ap. PAGI, ann. 1115, c. 17.

dèles avec l'infatigable persévérance qui lui avait valu son surnom¹, et il leur arrachait pièce à pièce le royaume d'Aragon². Ses compagnons et lui, qui assiégeaient en vain Saragosse depuis six mois, crurent pouvoir faire violence au ciel en envoyant des ambassadeurs au pape exilé et persécuté, pour lui demander des bénédictions spéciales et la consécration d'un évêque destiné à la ville qu'ils comptaient bientôt arracher aux infidèles. Gélase consacra l'évêque et accorda l'indulgence pontificale à tous ceux qui périraient dans cette guerre sainte. La bulle était adressée à toute l'armée campée devant Saragosse³, et avait été dictée à Alais la veille même du jour⁴ où la ville assiégée, après avoir gémi pendant quatre cents ans sous le joug des Arabes, succombait sous l'épée des héros⁵ et entraînait, par sa chute, l'affranchissement de tout l'Aragon. Gélase paraît avoir été si touché du

1. Il livra, dit-on, vingt-neuf batailles pendant son règne.

2. Prise d'Huesca et de Tudela, en 1114, avec le secours de Rotrou, comte du Perche et d'autres Normands. ORDER. VIT., l. XIII. PAGI, *Crit. in BARON.*, ann. 1114, c. 15.

3. Gelasius, ep. serv. serv. Dei, exercitui Christianorum civitatem Cæsaraugustanam obsidenti.... et quoniam et vos ipsos et vestra extremis objicere periculis decrevistis, si quis vestrum, accepta de peccatis suis pœnitentia, in expeditione hac mortuus fuerit, nos cum SS. meritis et totius Ecclesiæ catholicæ precibus e suorum vinculis peccatorum absolvimus. *Ep.* VI, ap. BARON., et COLETT.

4. 10 décembre 1118. — Voir, pour le rapprochement et la fixation des dates, PAGI, *Crit. in BARON.*, ann. 1118, l. c.

5. Divina favente clementia, vestris precibus et fortium virorum audacia.... *Epist. Petr. Cæsaraug. episcop. encyclica. Ibid.*

dévouement des Espagnols à la cause du Christ, que le bruit courut, en France, qu'il songeait à franchir lui-même les Pyrénées¹. Mais il n'en fut rien : après avoir convoqué les évêques de France et d'Allemagne à un concile qui devait se tenir à Reims, au printemps de l'année 1119, le saint-père se rendit, par le Puy, Lyon et Mâcon, à Cluny, la grande abbaye française, qui, comme le Mont-Cassin en Italie, était considérée comme la forteresse et le refuge naturel de la papauté. Gélase y reçut une hospitalité digne du premier des monastères d'outre-monts, et il y vit affluer les offrandes des prélats et de la plupart des seigneurs principaux du pays². Les deux grands personnages ecclésiastiques du temps, l'archevêque de Vienne et Conon de Palestrine, s'y trouvèrent réunis, l'un mandé par le pape³, l'autre accouru spontanément auprès du pontife, bien que, au sein de l'Allemagne comme en France, l'infatigable champion de la cause de l'Église eût à soutenir des luttes souvent heureuses, mais toujours acharnées contre un ennemi dont la soumission n'était jamais qu'apparente.

Le pape Gélase
à Cluny.

1. *Accepit a quibusdam papam longius discessisse et versus Hispanias ire proposuisse.* EADM., *Hist. nov.*, l. v.

2. *In quo juxta loci potentiam.... et receptus est pariter et benigne tractatus....* Sed et reges et principes tanquam si Petrum viserint, tam per se, quam per nuntios eum non parvis muneribus sedulo frequentabant. PAND. Pis., l. c. — La *Chron. Ursperg.* et FLEURY parlent d'un concile tenu par Gélase à Vienne; mais Pagi a démontré qu'il n'y en eut pas. Ann. 1119, c. 1. 2.

3. *Epist. Calixt. in Chron. Ursperg.*, ann. 1119.

Le cardinal Conon venait tout récemment de se signaler, dans le pays de Metz, par des prodiges d'habileté, de courage et d'activité. Ce diocèse était, depuis longtemps, opprimé, déshonoré par les violences d'Albéron, parent de l'empereur¹, lequel avait fini par usurper l'autorité épiscopale, qu'un courageux archidiacre nommé Albérius osait seul lui disputer. Naturellement, l'intrus finit par triompher, et l'archidiacre, dont la tête avait été mise à prix par l'empereur, dut aller, à travers mille périls, chercher un refuge à Rome. Là, le pape, bien informé, donna l'ordre au cardinal Conon de retourner, comme légat, au delà des Alpes, pour porter remède à une telle situation. Conon réussit à franchir heureusement les passages alpins, en trompant la surveillance des satellites impériaux; et, déguisé en écrivain public, il s'en alla, portant suspendus à l'épaule les instruments de cette profession, jusqu'à la cité de Reims². Il s'y fit connaître, convoqua un synode et proclama la déposition d'Albéron. Sans perdre un instant, le légat courut ensuite chercher, en un coin désert de la frontière diocésaine, un pieux abbé nommé Théotger, qu'il fit élire évêque. Ce Théotger, qui venait de la Forêt-Noire, avait pour-

1. Imperiali prosapia, sed moribus longe ignobilis. *Ann. Bened.*, l. LXXIII, n. 5.

2. Scriptoris assumpto habitu, cujus artis instrumenta ex humeris pendentia gerebat. *Ibid.*

tant une ignoble origine : il était fils et petit-fils de prêtre, mais renommé par d'éclatantes vertus. En vain l'humble prêtre fit-il connaître la tache imprimée à sa naissance, pour éviter l'épiscopat ; Conon usa de ses pleins pouvoirs et força Théotger à accepter, sous peine d'excommunication. Le légat n'admettait pas, on l'a vu plus haut à propos de saint Godefroy d'Amiens, qu'un moine préférât les douceurs de la solitude au fardeau de l'épiscopat : « Nous t'ordonnons, écrivait-il à Théotger, « d'accepter sans aucune résistance la tâche difficile « de gouverner la sainte Église de Metz. Dresse-toi « comme un mur devant la maison d'Israël, et « apprête-toi à soutenir l'Église du Christ contre la « fureur déchaînée des flots qui la menacent, à « l'exemple de ces vénérables pasteurs des anciens « jours, qui ne craignaient jamais de s'exposer à la « mort pour défendre l'Église de Jésus-Christ¹. »

Cette affaire terminée², Conon, dont l'énergie ne

1. *Commonemus et præcipimus quatenus injunctum tibi onus.... subire non subterfugias.... et Ecclesiam Christi inter flantes et immanissima rabie fluctuantes procellas nutantem, etc....* NOUGART., *Cod. diplom. Aleman.*, t. II, n. 83.

Par une seconde lettre, Conon redoubla ses menaces, mais il permit à Théotger de garder la direction de son abbaye jusqu'à ce qu'il eût trouvé un successeur convenable.

2. La nomination de Théotger fut proclamée solennellement au concile de Cologne en mai 1118 ; mais les impérialistes, maîtres de Metz, lui en fermèrent les portes. Il accompagna Calixte II au concile de Reims, en 1119, puis à Auxerre et à Cluny, où il resta quatre mois et où il mourut en 1120. *Trith. Chron. Hirsaug.*, ann. 1087.

faiblissait jamais et dont le corps était de fer, alla rejoindre, sur le Rhin, les princes ligués pour la défense de l'Église et de leurs propres libertés. Ceux-ci étaient trop habiles pour n'avoir pas tiré parti du séjour prolongé de l'empereur en Italie. D'un autre côté, Frédéric de Hohenstaufen, le neveu et le principal lieutenant de Henri V, n'était pas de force, malgré son grand courage, à lutter avec succès contre l'alliance formidable des princes séculiers et ecclésiastiques que dirigeaient le duc Lothaire et les deux archevêques Adalbert de Mayence et Frédéric de Cologne. A ces puissants personnages venaient d'ailleurs de s'adjoindre l'archevêque de Magdebourg et Conrad de Saltzbourg, récemment sorti de la retraite où il avait dû se cacher à la suite de sa courageuse protestation contre la captivité du pape, en 1111¹.

La guerre
recommence
entre les princes
allemands
et l'empereur
Henri V.

Malgré tout, cependant, la guerre se poursuivit, de 1116 à 1117, avec une animosité qui produisit d'affreux ravages contre les églises et les monastères². Le nouveau duc de Franconie, Conrad de Hohenstaufen, le frère du duc Frédéric de Souabe, se signala surtout par les violences dont il usa pour fonder son autorité dans cette province.

1. Voir plus haut.

2. *Annal. Sax.* 1116-1117. Nous devons renvoyer, pour le détail des combats et des négociations de ces deux années, au savant ouvrage de GERVAIS (*Histoire de Henri V*, t. I^{er}, sect. V), qui a approfondi et restauré cette époque de l'histoire d'Allemagne.

en dehors de ces deux princes, ses neveux, Henri V n'avait guère pour partisans déclarés que le comte palatin Godefroy et, parmi les princes laïques, un petit nombre d'évêques¹, tel qu'Hartmann de Ratisbonne, lequel mandait à l'empereur, avec une basse servilité, qu'il devait compter sur lui non pas comme sur un évêque, mais comme sur un véritable domestique². A la différence des populations indépendantes des petites républiques municipales de l'Italie, la bourgeoisie de la plupart des villes, surtout dans la vallée du haut Rhin, de Bâle, de Mayence, était dévouée à la cause de Henri V,

GERVAIS, I, p. 228, n° 1, les énumère : le duc Welf de Bavière n'a pas été resté neutre pendant cette période de la lutte. Les chanoines de Spire, de Wurtzbourg, de Bamberg étaient en majorité imperialistes : le saint évêque Otton de Bamberg, placé au milieu de la confusion où dominait le neveu de l'empereur, garda une réserve qui excita le vif mécontentement du primat Adalbert, qu'il avait suivi au commencement de l'insurrection. V. *Cod. Udalr.*, n° 284, 286, 289, 290 et 291.

Domino suo Romano Imper. Aug. Henrico suus omnimodo B. episcopale, sed servile obsequium in omnibus. *Cod. Udalr.*, D.

La lettre initiale B indique l'un des quatre évêques suivants : Burkard de Halberstadt († 1118); Bruno de Spire, vice-chancelier jusqu'en 1116; Bruno de Strasbourg, vice-chancelier de 1117 à 1123; enfin Burcard de Bâle, à qui Henri avait livré l'abbaye de Pfeffen. Après le passage suivant de la lettre : « Ubicumque possum in civitatibus et oppidis fautores vobis adquero, ita ut nuper meo consilio et consilio conjuraverint omnes a Wermatia usque ad Argentoratum vobis terram illam et omnes homines retinere atque tueri », on peut croire que ce devait être un évêque de la vallée du Rhin, et on voit quel intérêt les impérialistes attachaient à conquérir des partisans dans les villes.

comme elle l'avait été à celle de son père. Mais, en revanche, la plus grande partie de la noblesse combattait pour l'Église et pour la liberté¹.

Sous la direction du duc Lothaire et de l'archevêque Adalbert, qui réussirent à dompter et à contenir les diverses cités, les moines, de leur côté, formaient, comme autrefois, un foyer permanent de résistance contre les césariens. A Limbourg, les religieux virent même leur vie menacée². Ceux des deux abbayes impériales³ de Lorsch et de Fulda se révoltèrent contre les abbés que l'empereur leur avait imposés malgré d'énergiques protestations⁴.

1. LUDEN, t. IX, l. XX, c. 8, p. 478.

2. Comme la garnison impérialiste de cette ville d'Alsace, bâtie autour d'une grande abbaye assiégée par Lothaire, souffrait de la disette, un chevalier de Souabe, Ulric de Norningen, déclara qu'il fallait d'abord manger les moines, qui étaient bien gras, avant de rendre la place par famine : *Melius fore ut pingues monachi ederentur quam castrum propter ciborum inopiam hostibus traderentur*. OTTO FRISING., *De Gest. Frid.*, t. 1^{er}, l. I, c. 14. Cette menace obligea les moines à découvrir les magasins de vivres qu'ils voulaient soustraire aux ennemis de l'Église.

3. Il y avait dans l'empire quatre grandes abbayes dites *impériales*, dont les abbés étaient chapelains de l'empereur, devaient l'accompagner au couronnement de Rome et à la guerre, et siégeaient à ses pieds, dans les diètes, comme référendaires : Fulda, Hersfeld, Wissembourg et Lorsch. Plus tard Corvey, Kempten et Murbach eurent le même rang. Elles formaient une classe supérieure à celle des *regalia monasteria, quæ jura feudalia sive regalia tenebant ab imperio Romano, et ad communia regni obsequia per vices obligata erant*. TRITHEM., *Chron. Hirsaug.*, ann. 1114. La troisième classe comprenait toutes les abbayes qui n'étaient ni impériales ni royales.

4. L'abbé impérialiste de Lorsch fut vigoureusement combattu et

La nouvelle de l'élection de l'antipape Grégoire VIII et de la renaissance du schisme, au printemps de 1118, ne servit qu'à raffermir le zèle du parti catholique, et l'arrivée du légat Conon en Lorraine eut pour résultat de lui imprimer une nouvelle activité.

Dans un concile tenu à Cologne¹, Conon fulmina de nouveau l'excommunication contre l'empereur, contre ses neveux Frédéric et Conrad, contre le comte Palatin et ses adhérents principaux². Comme les princes et prélats de la basse Allemagne avaient pu seuls assister à ce concile, Conon et Adalbert en convoquèrent un autre à Fritzlar en Hesse³, où la sentence fut renouvelée. Les princes y décrétèrent qu'une assemblée générale serait tenue à Wurtzbourg, que l'empereur y serait appelé à s'expliquer, et qu'on procéderait à sa déposition s'il refusait de comparaître au jour indiqué⁴.

Henri V,
excommunié
de nouveau
retourne
en Allemagne

enfin expulsé par le comte Berchthold, avoué du monastère. Gervais, I, 224.

1. Le 19 mai 1118.

2. *Chron. Ursperg.*, 1119. — *Cod. Udalr.*, 291.

3. 26 juillet 1118. Ces dates ont été fixées avec sagacité par Stentzel (t. II, p. 322), qui a rectifié l'erreur où étaient tombés Pagi et la plupart des historiens, en reportant ces conciles à l'an 1119.

4. Gervais (t. I^{er}, p. 248), croit que ce dernier décret ne fut pas rendu en effet, mais que le bruit en courut et suffit pour ramener l'empereur. Voici comment s'explique la chronique d'Auersperg : *Alteram quoque synodum in Frileslar eadem pro causa indixit Chuno, qua et habita, eadem quam prius excommunicationem confirmavit. Imperator, his auditis, insuper etiam quod principum consensus generale vel curiale colloquium non multo post apud Wiurtziburg institueret*

A la nouvelle de cette résolution menaçante, Henri comprit qu'il était urgent de renoncer aux manœuvres secondaires qui le retenaient en Italie. Il y laissa donc l'impératrice, avec une armée allemande, et, franchissant les Alpes, il parut à l'improviste sur les bords du Rhin, en novembre 1118¹.

Immédiatement la guerre recommença avec de nouvelles fureurs.

Le légat Conon n'avait pas attendu l'arrivée de l'empereur pour agir : se transportant, avec la rapidité de la foudre², partout où les besoins de l'Église le réclamaient, il était le 5 novembre à Rouen où il trouvait réunis en concile le roi Henri d'Angleterre, l'archevêque de Cantorbéry, avec les évêques et les abbés de Normandie. Le cardinal exposa, avec la vive éloquence qui lui était familière, les tribulations de l'Église, l'usurpation de Burdin et les indignes persécutions de l'empereur contre Pascal II et contre les catholiques orthodoxes. Il leur annonça la prochaine arrivée du pape légitime en France, et somma l'Église de Normandie d'assister

preposuisset, ubi ipse aut præsens ad audientiam exhiberi aut absens regno deponi. Ann. 1119.

Gervais prétend en outre que les princes laïques ligés contre Henri s'étaient détachés des prélats, vers cette époque, et qu'un rapprochement s'était opéré entre eux et les chefs du parti impérial ; mais il ne cite aucune preuve de cette double supposition.

1. *Efferatus animo.... se nimis insperatus exhibuit. Chron. Ursp., l. c.*

2. *Qui instar fulgoris coruscantis abiens et rediens. BARON., ann. 1118, c. 20.*

le pontife exilé, par des prières et surtout par des subsides¹. Il ne paraît pas que Henri d'Angleterre, quoique beau-frère de l'empereur, ait cru devoir mettre aucun obstacle à ce qui se préparait contre son gendre. Quant aux autres évêques de France, c'était à qui prêterait son concours au souverain pontife. Conon reçut les encouragements du noble Hildebert : le saint évêque du Mans l'appelait le représentant du saint-siège « en Orient comme en Occident » ; il l'exhortait à persévérer, comme par le passé, dans son intrépidité, à braver tous les dangers, à rester désintéressé au milieu des séductions de toutes sortes, des offres d'argent qui, heureusement, ne pouvaient « ternir l'or pur d'une telle conscience » : « Vous êtes, disait le grand évêque, de ceux à qui Satan viendra souvent dire : *Je te donnerai tout ce que tu vois, si tu te prosternes pour m'adorer* ; mais je vous connais bien, vous êtes aussi de ceux qui répoussent toujours le tentateur : « *Retire-toi, Satan ! retire-toi, Satan ! !* » »

Hildebert,
évêque du Mans,
félicite
et encourage
Conon
de Palestrine.

1. Eloquentissimo sermone utpote latiali fonte a pueritia inebriatus, querimoniam fecit de imperatore.... catholicorum diro persecutore.... de multimodo in Tusciæ partibus Ecclesiæ tribulatione. .. subsidium petiit orationum magisque pecuniarum. ORDER. VITAL, l. XII, p. 826. Voy. pour les dates PAGI, ann. 1118, c. 14.

2. Prænestino Episcopo C. card. et summi pontificis per Orientem et Occidentem legato.... Ecclesiæ negotia quæ pariter inter minas intrepidus, et integer inter munera capitis discrimine peregisti.... Perseveres, oro, nec patiaris ut illud purissimum conscientiae tuæ argentum cujuslibet muneris scoria decoloret. Venturus est Sathanas.... sed

De Rouen, Conon courut rejoindre le pape Gélase à Cluny; mais les deux anciens rivaux n'eurent guère le temps de jouir de leur réunion et de mettre en commun leur zèle pour la défense de l'Église. Le pape rivalisait maintenant de résolution avec Conon et méditait de vastes desseins pour continuer la lutte¹; mais, accablé par l'âge, par les infirmités, par les fatigues d'un long voyage, il fut bientôt atteint d'une maladie mortelle². Au sein de ce grand monastère de Cluny, qui lui servait d'asile, tout lui rappelait qu'il était moine³; et il voulut mourir en religieux, étendu par terre, sur la cendre⁴.

Ce fut autour de ce lit funèbre que le moribond convoqua les cardinaux qui l'avaient accompagné; il leur désigna pour son successeur le légat Conon qui, depuis la chute de Pascal, dirigeait la

si bene novi te..., etc. *Epist. HILDEB.*, t. II, n. 16, ed. Beaugend., p. 99. La date de cette lettre est incertaine : l'intitulé pourrait indiquer l'époque où Conon revint d'Orient (en 1114). Nous avons cru pouvoir la placer au moment où Conon se trouvant à Rouen, était le plus rapproché de Hildebert du Mans.

1. Multa novis sæculis nova et inaudita proponentem facturum. EADMER, *Hist. nor.*, l. v, p. 95.

2. Subita passione, quam Græci pleuresim vocant. PANDULPH. PISCAR. op. BARON. 1119.

3. In propria domo proprius pastor. *Bibl. Clun.*, p. 55.

4. Juxta normam monasticam strato terræ corpusculo. PANDULPH., l. c.

. Cluniacensi

Dormit in proprio Romani juris asylo.

PETR. PICTAV., *Epist. GELAS.* ap. BARON., l. c.

istance de l'Église contre l'empire. Le cardinal Palestrine, dans cette occurrence, fit voir tout ce que son cœur renfermait d'élévation, d'humilité et de désintéressement, à côté de l'indomptable courage et de l'incomparable fermeté dont il avait donné tant de preuves. Interrompant le pontife mourant, Conon s'écria : « A Dieu ne plaise, saint-père, que ce comble d'honneur et ce poids immense retombe sur moi, indigne et misérable que je suis ! L'Église romaine a besoin, de nos jours surtout, d'être défendue contre la persécution par l'influence et la richesse temporelles. Si vous voulez en croire mes conseils, nous élirons l'archevêque de Vienne, homme aussi religieux que prudent, et, de plus, illustre et puissant dans le siècle. Avec le secours de Dieu et par les mérites de saint Pierre, il pourra délivrer l'Église romaine depuis si longtemps opprimée et menacée, et il la conduira à la paix et à la victoire¹. »

Le pape et les cardinaux acceptèrent la proposition ; on envoya, sur-le-champ, chercher l'archevêque dans son diocèse ; mais, avant qu'il pût ar-

Mort
de Gélase II
et
élection
de Calixte II.

Absit, omnino absit ut tanti honoris culmen, onerisque pondus ignus ego et infelix suscipiam !... Viennensem Archiep., virum pie religiosum, prudentisque animi, potentia et nobilitate sæcumpollentem, ornatum virtutibus.... eligamus.... Sub tantæ persecutionis periculo diutissime oppressam, credimus ad serenitatem atque triumphum sublevandam. FALCO BENEVENT., *Chron.* ann. 1119 ap. MURAT., t. V.

river, Gélase avait rendu le dernier soupir¹, après un pontificat de moins d'une année. Pendant ce court espace de temps, Gélase II, ses contemporains le disent tous, avait plus souffert qu'aucun de ses prédécesseurs depuis le temps des martyrs : combats, injures, violences, coups, exil, pauvreté, rien ne lui avait manqué de ce qui constitue, pour un vicaire de Jésus-Christ, le glorieux apanage de l'épreuve et de la souffrance.

Les moines de Cluny enterrèrent le pape-moine, mort en exil, dans leur nouvelle et immense église, à côté des grands et saints religieux qui avaient fondé la puissance de l'illustre abbaye, et parmi lesquels le moine exilé Gélase, pape et confesseur de la foi, était si digne de prendre place². Rien ne manquait donc à la gloire de Cluny devenu la sépulture d'un souverain pontife et où l'élection de son successeur allait s'accomplir. L'archevêque de

1. Le 29 janvier 1119.

2. Illic igitur positus dilectos inter alumnos
Cum patribus sanctis requiescit.
Felix inde nimis semper Cluniace manebis
Quod pater orbis Apostolicus summusque sacerdos
Ecclesiæ, matris tuæ specialis, apud te
Transiit ad superos, in te requiescit humatus.
Nec minus hic etiam felicem credimus illum
Cui dedit ipse pius magno pro munere Christus,
Ut monachi monachum, Patrem quoque pignora clara
Jugiter aspicerent, lacrymisque rigando sepulchrum
Sacris in precibus specialem semper haberent.

PETR. PICTAVIENS., *Epit. GELAS. II.*

Vienne apprit, en se rendant à Cluny, la mort de Gélase; il continua sa route afin d'assister aux funérailles pontificales¹. Dès le lendemain de son arrivée, Guy de Bourgogne, malgré la plus vive résistance, était élu pape par les cardinaux. L'élection fut confirmée d'enthousiasme par les évêques et par plusieurs centaines de clercs et de nobles laïques qui se trouvaient présents². Guy prit le nom de Calixte II; mais il ne voulut pas revêtir la chape rouge avant que les cardinaux restés à Rome, et à qui l'on s'empessa de faire connaître l'élection, ne l'eussent approuvée³.

Guy de Bourgogne, bien qu'élu par l'influence du grand monastère de Cluny, n'appartenait cependant pas à l'Ordre Monastique, comme Grégoire VII, Urbain II et Pascal II⁴; c'était, depuis l'avènement de Hildebrand⁵, le premier pape qui ne fût pas moine. Mais, chez lui, dispositions d'esprit, genre

1. Ego ut fratribus qui cum domino eo venerant, prout ratio exigebat, solatium exhiberem, Cluniacum cum gravi dolore perrexî.... Episcopi, cardinales, et centum clerici et laici Romanorum, invitum me penitusque renitentem.... *Ep. CALIXT., I, in Concil.*

2. Qui se indignum iterato reclamans, idcirco omnibus modis resistebat, quia et incertum habebatur a multis utrum Romæ factum hujusmodi teneretur. Propter quod vix cappa rubea amiciri sustinuit, donec. .. PANDULPH. PISAN. l. c.

3. Né à Quingey, en Franche-Comté.

4. Quelques auteurs ont cru qu'il était aussi de l'ordre de Saint-Benoît, mais on n'en a pas de preuves. D. II. Ménard l'a pourtant placé dans le Martyrologe bénédictin.

5. Victor III et Gélase II étaient moines du Mont-Cassin.

de vie, austérité de mœurs, étaient d'un religieux. Ami dévoué, défenseur des monastères, l'archevêque de Vienne passait tout le temps que lui laissaient ses devoirs épiscopaux à l'abbaye de Bonnevaux¹, qu'il avait fondée et d'où il fallait l'arracher. Dieu, d'ailleurs, lui réservait l'insigne honneur d'introduire dans l'Église un nouvel ordre religieux destiné à éclipser, par sa splendeur, tout ce que le génie monastique avait enfanté jusqu'alors.

Loin de considérer le successeur de Gélase II comme ayant dégénéré de l'austère ferveur de ses prédécesseurs, les cardinaux, en le plaçant sur le trône pontifical, voulurent, au contraire, récompenser en lui l'ardent courage, le dévouement désintéressé qui l'avaient porté à fulminer, le premier en Europe, l'anathème contre l'empereur Henri IV, son proche parent. Depuis lors, l'archevêque de Vienne avait toujours lutté, au premier rang, pour le maintien de la foi et pour l'indépendance de l'Église. C'est grâce à lui que la France et les deux Bourgognes surtout, étaient demeurées inaccessibles au funeste esprit qui avait triomphé de la papauté dans Rome. La haute naissance de Guy de Bourgogne, ses grandes alliances devaient nécessairement contribuer, comme l'avait pressenti Co-

1. Ex Bonævallis cœnobio raptum.... inter monachos continuo conversantem atque æmulantem eorum exercitio. MAXRIQUE, *Ann. Cistercienss*, t. I^{er}, p. 101.

non, à fortifier l'ascendant de Calixte II. Il était fils de Guillaume, surnommé le Grand, ou Tête-Hardie, comte souverain de Bourgogne, l'un des princes les plus remarquables du onzième siècle et qui avait porté au plus haut point l'éclat de sa maison, en ajoutant à ses domaines les comtés de Vienne et de Mâcon¹. Guy avait quatre frères, dont trois étaient morts sur le champ de bataille, en combattant pour le Christ en Orient²; le quatrième, Raymond, en épousant Urraca, la fille et l'héritière du roi de Castille³, avait fondé en Espagne une dynastie de croisés d'où devaient sortir, plus tard, saint Ferdinand et Isabelle la Catholique. L'une des sœurs du prince avait épousé le duc Eudes de Bourgogne; une autre, le comte de Flandre; une troisième, le comte de Savoie, et enfin la dernière, le comte de Bar et de Montbéliard. La reine de France était la nièce du nouveau pape⁴, qui, en outre, avait

1. Mâcon par succession de son cousin, et Vienne par son mariage avec la comtesse Stéphanie. Il régna sur le comté de Bourgogne, qu'on a depuis appelé la Franche-Comté, et qu'il avait réussi graduellement à détacher de la suzeraineté impériale de 1057 à 1087. Saint Grégoire VII lui adressa plusieurs épîtres.

2. Raynaud II, comte de Bourgogne en 1087, tué en 1100; Étienne, l'un des héros de la première croisade, dont les exploits ont été racontés avec tant d'éclat par Albert d'Aix et Foucher de Chartres, tué à Ramla en 1102; enfin Hugues, archevêque de Besançon, était mort également à la croisade.

3. Il s'était rendu en Espagne, à la tête d'une partie de la noblesse bourguignonne, pour y combattre les Sarrasins, dès 1093; il y mourut en 1108, après s'être couvert de gloire.

4. Louis le Gros épousa en 1115 Adélaïde, fille de Humbert, comte

pour cousins l'empereur d'Allemagne¹ et le roi d'Angleterre.

Calixte II tenait donc, par le sang, aux princes les plus puissants de l'Europe. Ses neveux propres possédaient la Franche-Comté², la Bourgogne³, la Flandre⁴, la Castille⁵, et l'un des deux était archevêque de Besançon⁶.

Pendant les trente-six ans qu'il avait passés sur le siège archiépiscopal de la vieille capitale du royaume de Bourgogne⁷, Guy avait non-seulement détaché sa propre famille de la cause impériale, mais en outre organisé la résistance catholique en Dauphiné et sur les rives du Rhône.

Dès son avènement, Calixte II s'empressa d'envoyer à Rome le cardinal-diacre Roscemann, moine

Confirmation,
à Rome,
de l'élection
de
Calixte.

de Maurienne et de Savoie, et de Gisèle de Bourgogne, sœur de Calixte.

1. Par Agnès de Poitou, femme de l'empereur Henri III; *consanguinitatis lineam a regibus Alemanniæ, Franciæ atque Angliæ ducentis*. PANDULPH. PISAN., MUR., III, 419. Voir aussi SUGER ap. DUCHESNE, IV, 310.

2. Guillaume III, dit l'Allemand, fils de Raynaud II, régna de 1100 à 1124.

3. Hugues II Béret, duc de Bourgogne, de 1102 à 1142, fils d'Eudes et de Mathilde, sœur de Calixte.

4. Baudouin VII, fils de Robert le Frison et de Clémence de Bourgogne, sœur de Calixte († 1119).

5. Alphonse VII, roi de Castille, fils de Raymond de Bourgogne et de dona Urraca.

6. Hugues IV, fils de Guy, comte de Mâcon, et petit-fils de Guillaume-Tête-Hardie.

7. Le roi Rodolphe III de Bourgogne avait joint à ce siège le comté de Vienne. FLEURY, l. 67, c. 15.

du Mont-Cassin, pour y annoncer son élection, qui fut confirmée, à l'unanimité et avec enthousiasme, par les cardinaux des trois ordres, par tout le clergé, par le peuple romain¹ et même par beaucoup de partisans de l'antipape, qui reconnaissaient le doigt de Dieu dans une élection où la simonie et l'ambition n'avaient eu aucune part². Après s'être fait couronner, par l'évêque d'Ostie³, dans l'antique métropole de Vienne⁴, le pape chargea Conon d'aller notifier la nouvelle au roi de France, son neveu, et il voulut écrire lui-même aux deux chefs du parti catholique, en Allemagne, Adalbert de Mayence et Frédéric de Cologne⁵. L'événement y fut salué avec bonheur⁶. Le roi d'Angleterre et l'archevêque Raoul de Cantorbéry reconnurent, sans aucune difficulté, le nouveau chef de l'Église, bien qu'un assez grand nombre d'Anglais appartenissent au parti de l'antipape⁷.

Le roi de France, de son côté, s'empressa d'envoyer

1. Voir leurs lettres in *Cod. Epist. Udalr.*, n° 294 à 299.

2. C'est ce qu'on peut conclure avec GERVAIS, t. I^{er}, p. 259, de la lettre donnée par MARTÈNE, *Ampliss. Collect.*, t. I^{er}, p. 619, où les évêques auxquels Calixte n'avait pas écrit déclarent qu'ils approuvent son élection : *Quam neque lepra Simonis, neque tumor ambitionis infecit, tanquam a Deo datam amplexati sumus.*

3. Lambert qui fut plus tard pape sous le nom d'Honorius II.

4. Le 9 février 1119. Lettre de Conon, ap. *Hist. Vizeliac.* in *Spicileg.*

5. *Chron. Ursperg.*, ann. 1119. *Hist. littéraire de France*, t. X, p. 511.

6. GERVAIS, l. c. ANSELM. GEMBLAC., *Chron.* 1119

7. EADM., *Hist. nov.*, V, p. 93.

le cardinal Conon, accompagné de deux autres prélats, pour féliciter¹ Calixte II, qui reçut cette ambassade en Auvergne, d'où il se rendit à Toulouse avec l'infatigable légat. Là se réunirent en concile les prélats de l'Aquitaine, du Languedoc, d'une partie de l'Espagne et de la Bretagne. On y décréta plusieurs canons destinés à maintenir la pureté et la liberté de l'Église, et à livrer au bras séculier les hérétiques manichéens, dont le foyer se conservait toujours dans ces régions².

Le pape revint ensuite vers le nord, en traversant le Quercy, le Périgord, le Poitou, l'Anjou et la Touraine, signalant partout son passage, comme l'avaient fait ses prédécesseurs Urbain II et Pascal II ; redressant les griefs, terminant d'anciennes contestations, dédiant de nouvelles églises cathédrales et abbatiales³, visitant les principaux monastères, tels que Fontevrault, Saint-Maur, Marmoutier, confirmant leurs privilèges et exemptions⁴. Pendant son séjour en Anjou, le saint-père étendit la protection de l'Église romaine sur les nouvelles créations monastiques de Fontevrault et de Savigny⁵, qui avaient déjà porté des fruits si précieux.

1. *Chron. Maurin.*, p. 369.

2. *Concil.*, t. XII, p. 1283. FLEURY, l. 67, c. 2.

3. Cahors, Fontevrault, Saint-Maur, Angers, Maurigny.

4. Voir son itinéraire avec les dates de ses séjours et de ses diplômes aux pièces justificatives.

5. Bulles des 8 et 16 septembre 1118.

Après avoir fait ainsi presque le tour de la France avoir édifié tous les fidèles par son humilité, l'énergie et l'excellence de son gouvernement ecclésiastique¹, Calixte II fut reçu dans la nouvelle abbaye de Maurigny, dont il allait dédier l'église, par le roi Louis de France et par les nobles qui devaient l'accompagner jusqu'à Paris. Vers la fin du mois d'octobre, le souverain pontife se rendit de Paris à Reims, où devait s'assembler le concile déjà convoqué par Gélase et dont Conon avait dirigé les préparatifs².

Pendant l'empereur, malgré son retour inopiné en Allemagne et malgré les nouveaux combats qu'il y avait livrés, n'avait pu contrebalancer l'effet produit par l'élection du nouveau pape avaient reconnu avec empressement tous les évêques de l'empire³. Les forces du parti catholique avaient un tel accroissement, qu'Henri V dut céder au vœu unanime des princes et des prélats fidèles à sa cause, et consentir à la tenue d'une diète générale à Tribur, près Mayence. Là, les deux partis étant réunis, le monarque devait

Diète générale
de Tribur.
Allocution
de
Guillaume
de Champeaux.

C'est le témoignage qu'en porte Suger : *Gloriose humiliter sed
pro Ecclesiæ jura disponens.... aptius Ecclesiasticis providebat
tunc.*

Chron. Maur., p. 368-369. Il était déjà revenu auprès du pape à Maurigny, après son voyage de Reims. Le chroniqueur de cette abbaye l'appelle avec raison : *Totius Franciæ ac Teutoniæ, Alemanniæ ac Saxoniæ legatus.*

Cui cum omnes nostrates episcopi obedientiam professi....
Ann. Ursperg., ann. 1119.

rendre compte de sa conduite devant les princes assemblés, en promettant de la conformer à leurs décisions¹. En attendant, Henri ouvrit des négociations à Strasbourg avec les envoyés du souverain pontife. L'un de ceux-ci, Pons, abbé de Cluny, avait été longtemps l'ami de l'empereur et même son délégué auprès de Pascal II. L'autre, Guillaume de Champeaux, évêque de Châlons et fondateur de la célèbre école monastique de Saint-Victor, passait pour le plus zélé et le plus savant des évêques français². On l'avait choisi, à ce titre, pour porter la parole devant la diète, et il le fit en ces termes :
 « Voulez-vous, seigneur roi, conclure un véritable
 « traité de paix ? Renoncez absolument, dans ce cas,
 « à l'investiture des évêchés et des abbayes. Pour
 « vous prouver que votre puissance n'en sera nul-
 « lement amoindrie, je vous dirai qu'évêque élu de
 « France, je n'ai jamais reçu, avant ni après mon
 « sacre, aucune sorte d'investiture de la main de
 « mon souverain ; et, cependant, en ce qui concerne
 « les impôts, la milice, les péages, en un mot,

1. Totius regni sacerdotum atque procerum nuntiis compulsus... ubi de omnibus quæ sibimet imponderentur, juxta senatusconsultum se satisfacturum spopondit. *Chron. Ursperg.*, l. c. Cette diète, qui avait d'abord été convoquée pour la Saint-Jean 1119, ne fut tenue qu'en septembre. La chronologie de ces divers événements a été savamment établie par Stentzel, t. II, p. 351, et confirmée par Gervais.

2. Auxiliatorem magnum, qui sublimes scholas rexerat, et tunc **zelum** Dei habens, super omnes episcopos totius Galliæ divinarum **Scripturarum** scientia fulgebat. *Chron. Mauriniac.*, p. 373.

« tout ce qui se référerait anciennement à la chose
 « publique, mais dont les rois chrétiens ont en-
 « richi l'Église catholique, je m'acquitte de mon
 « service tout aussi fidèlement que le peuvent faire
 « les évêques de votre royaume, par suite de l'in-
 « vestiture qui vous a valu tant de discordes et
 « même l'excommunication¹. » Sur cela, Henri leva
 les bras au ciel et s'écria : « Eh bien ! qu'il en soit
 « ainsi, je n'en demande pas davantage². »

L'évêque de Châlons reprit : « Si vous voulez
 « abandonner les investitures, restituer les biens
 « de l'Église et de tous ceux qui ont travaillé pour
 « elle, et leur garantir une vraie paix, nous ferons
 « de notre mieux, avec l'aide du Seigneur, pour
 « mettre fin à la lutte³. »

L'empereur, après s'être concerté avec les siens,
 promet formellement d'accomplir les conditions sti-

L'empereur
 s'engage
 par serment
 à
 respecter
 le traité conclu
 avec
 le pape.

1. Scito me in regno Francorum electum, nec ante consecrationem nec post consecrationem aliquid suscepisse de manu regis : cui tamen de tributo, de militia, de telonio et de omnibus quæ ad rempublicam pertinebant, et antiquitus scilicet a regibus christianis Ecclesiæ Dei donata sunt, ita fideliter deservio, sicut in regno tuo episcopi tibi deserviunt, etc. *Comment. HESSONIS SCOLASTICI in Concil.. t. XII, p. 1300, et Cod. Udalr., n° 303.* Cet auteur, auquel la chronique d'Auersperg renvoie, comme à la source la plus digne de foi, termine son récit par ces mots : *Quod vidi et audiui, fideliter, et quanto brevius potui, pedestri sermone descripsi.*

2. Manibus elevatis.... Eia, inquit, sic fiat : non quæro amplius. *Ibid.*

3. Si investituras dimittere volueris, et possessionem ecclesiarum, et eorum qui pro Ecclesia laboraverunt, reddere, et veram pacem eis dare, laborabimus, etc. *Ibid.*

pulées s'il trouvait bonne justice chez le pape, et si l'on s'engageait à lui rendre, à lui et aux siens, toutes les possessions qu'ils avaient perdues pendant la guerre. Pour mieux garantir sa parole, Henri V offrit la main à l'évêque et à l'abbé, et jura, sur sa foi de chrétien, qu'il observerait lesdites conditions sans aucune fraude¹. L'évêque de Lausanne, le comte Palatin et les autres clercs laïques de la suite de l'empereur jurèrent avec lui. Guillaume et Pons s'en revinrent aussitôt de Strasbourg à Paris, pour y annoncer au pape le résultat de leur entrevue; Calixte les écouta avec joie et dit seulement : « Plût au ciel que ce fût déjà fait, si cela se peut « faire sans fraude² ! » Le souvenir de la mauvaise foi dont Pascal II avait été si traîtreusement la victime, ne pouvait sortir de la mémoire du pontife, pas plus que de celle des catholiques³. Le souverain

1. *Propria manu, sub testimonio fidei Christianæ in manu episcopi et abbatibus firmavit, se præfata capitula persecuturum. Ibid. Mit. dem Handschlag. STENTZEL.*

2. *Utinam jam factum esset, si sine fraude fieri posset ! Ibid.*

3. Gervais (I, 261) prétend que le pape préméditait cette fraude aussi bien que l'empereur. C'est une assertion purement gratuite, et à l'appui de laquelle il n'apporte pas l'ombre d'une preuve. Mais pour se conformer à cette impartialité prétendue des sophistes modernes, il se croit obligé d'établir une sorte d'égalité factice entre les deux adversaires, et, ne pouvant nier la mauvaise foi chez Henri, de la supposer chez Calixte. Il oublie le terrible antécédent qu'élevait contre l'empereur sa conduite antérieure à l'égard de Pascal II. Il faut regretter de voir ce savant auteur s'éloigner, dans tout ce qui touche au concile de Reims et à l'entrevue de Mouzon, de l'équité qu'il manifeste dans l'ensemble de ses ouvrages. Il se plaît à soupçonner de

pontife chargea sans retard ses deux plénipotentiaires, et avec eux deux de ses cardinaux, l'évêque d'Ostie et Grégoire diacre de Saint-Ange¹, d'aller retrouver l'empereur et de lui promettre l'absolution s'il tenait parole. Ils devaient demander, en outre, qu'on mît par écrit les stipulations réciproques, et qu'on fixât le jour du prochain concile où elles seraient ratifiées, de part et d'autre.

L'empereur, après ces heureux préliminaires, put se rendre, avec confiance, à l'assemblée des princes à Tribur², où l'élection de Calixte fut solennellement reconnue et où tous les évêques d'Allemagne lui promirent obéissance³. Les princes établissaient, consolidaient ainsi une sorte de point d'appui pour leur conscience, en même temps que pour leur résistance contre Henri V : personne ne s'occupa de l'antipape Burdin ; ce malheureux, qui avait trahi l'Église pour se faire l'instrument de

L'élection
de Calixte
est
solennelle-
ment
reconnue
à
Tribur.

partialité le récit du scholastique Hesson, témoin oculaire, auquel renvoie cependant la Chronique assez impérialiste d'Auersperg, en disant : *Ejusdem actionem concilii, si quis plenarie cognoscere quærit in literis cujusdam scholastici nomine Hessonis eleganter enucleatum reperiri poterit*. Ce récit est d'ailleurs conforme de tout point à celui d'Ordéric Vital, dont l'indépendance, quelquefois malveillante à l'égard de la cour de Rome, ne saurait être soupçonnée ; et ce sont les deux seuls contemporains qui aient parlé en détail de ces événements.

1. Tous deux papes, le premier, sous le nom d'Honorius II, et le second sous le nom d'Innocent II.

2. Au commencement de septembre. *Chron. Ursp.*, rectifié par STENTZEL et GERVAIS.

3. Cui cum omnes nostrates episcopi obedientiam professi. *Chron. Ursp.*, 1119.

l'empereur, se vit à son tour trahi, abandonné par la puissance même à laquelle il avait tout sacrifié.

Dans la diète, on arrêta, en principe, la cessation des hostilités, la restitution réciproque de tout ce qui avait été enlevé à l'empereur¹ ou aux princes, et on approuva d'avance la réunion du concile de Reims, où Henri promit de se rendre afin d'opérer dans l'Église² une réconciliation générale. L'empereur se mit ensuite en route, avec une armée de trente mille hommes, pour aller au-devant du pape. Entre Metz et Verdun, le prince rencontra les quatre ambassadeurs de Calixte, et, renouvelant, entre leurs mains, par écrit et sous la foi du serment, les stipulations déjà arrêtées à Strasbourg³, il promit de les exécuter, en présence du pape, à Mouzon, le vendredi 25 octobre suivant. Le duc de Bavière, le comte Palatin et les autres princes jurèrent, après l'empereur, dont l'engagement écrit était ainsi conçu :
 « Moi, Henri, par la grâce de Dieu empereur au-
 « guste des Romains, pour l'amour de Dieu, du
 « bienheureux Pierre et du seigneur pape Calixte, je
 « renonce à l'investiture de toutes les églises, j'ac-

1. L'empereur s'engageait, en restituant tout ce qu'il avait usurpé sur les princes, à se contenter des anciens revenus de la couronne. *Regum antiquorum fiscalia. Chron. Urspr.*, ann. 1119.

2. *Ibid.*

3. Quod prius apud Argentinam.... firmaverat, iterum in manu episcopi Ostiensis, etc. propria manu firmavit; quod videlicet, etc. HESSO SCHOLASTIC., l. c.

« corde une vraie paix à tous ceux qui, depuis l'origine de la discorde, ont été en guerre pour l'Église : je restituerai aux églises et à tous ceux qui ont travaillé pour elles, celles de leurs possessions que je détiens, et je les aiderai loyalement à récupérer celles que je ne détiens point moi-même. »

L'écrit du pape, garanti par le serment de ses plénipotentiaires, portait ce qui suit : « Moi, Calixte second, par la grâce de Dieu, évêque catholique de l'Église Romaine, j'accorde une vraie paix à Henri, l'empereur auguste des Romains, et à tous ceux qui ont été avec lui contre l'Église : je restituerai ou ferai restituer leurs possessions à tous ceux qui les ont perdues à cause de cette guerre. »

Les deux engagements se terminaient par cette formule : « Toute contestation qui surgira sera jugée par un jugement canonique, si elle est ecclésiastique, et par un jugement séculier, si elle est séculière. »

Le concile s'ouvrit à Reims, le lundi 20 octobre 1119. A l'appel du pape s'étaient rendus, pour l'amour du Seigneur et pleins d'obéissance pour le saint-siège¹, les prélats non-seulement de la France et de l'Allemagne, mais de la Bretagne, de

Le
concile de Reims
(1119)
et
les cinq cents
chevaliers
d'Adalbert
de Mayence.

1. Apostolico jussu evocati.... congregati sunt pro amore Salvatoris, ejus parati grantanter obedire mandatis. ORD. VIR., t. XII, p. 857.

la Bourgogne, de l'Italie, de l'Angleterre, de l'Espagne et des îles de l'Océan¹. Le roi d'Angleterre avait permis à ses prélats normands et anglais de s'y rendre, mais en leur enjoignant de ne rapporter dans son royaume aucune nouveauté dangereuse². Adalbert, archevêque de Mayence, qui voyait approcher le triomphe de la cause qu'il avait si vaillamment servie, arriva avec sept évêques allemands³, et une escorte de cinq cents chevaliers. Le pape, ravi de la venue du grand champion de l'Église d'Allemagne, envoya au-devant de lui le comte de Champagne avec une nombreuse chevalerie⁴. Il y avait présents seize archevêques⁵, plus de deux cents

1. *De insulis Oceani et cunctis occidentalibus provinciis*, dit Ordéric. A-t-il voulu désigner par là l'Irlande ou simplement les îles de la Méditerranée ?

2. *Sed superfluas adinventiones regno meo inferre nolite. Ibid.* Comme l'affaire des investitures était réglée depuis douze ans en Angleterre, cette réserve du roi ne devait s'appliquer qu'à la contestation entre les archevêques d'York et de Cantorbéry dont nous parlerons plus loin.

3. Cinq d'entre eux étaient ses suffragants. Il y avait en outre un suffragant de Cologne, deux de Trèves, deux de Magdebourg, et un de Besançon.

4. ORD. VITAL, I. c. L'archevêque Frédéric de Cologne ne vint pas en personne, mais envoya des ambassadeurs pour témoigner au pape sa soumission et son affection. *Ibid.*

5. Ordéric nomme ceux de Reims, de Bourges, de Sens, de Lyon, de Rouen, d'York, de Tours, de Dol, *et alii octo archiepiscopi*, dit-il.

Un titre de Tours, cité ap. *Concil.* XII, 1309, nomme ceux de Mayence, de Besançon, de Tarentaise et de Tarragone. Parmi les évêques étaient Guillaume de Champeaux, évêque de Châlons, Hildebert du

évêques et un nombre égal d'abbés; on comptait quatre cent vingt-sept crosses¹. Le roi de France, Louis le Gros, quoique gravement indisposé, siégea avec ses principaux barons pendant les deux premiers jours, et il se déclara prêt à obéir aux décrets de l'Église comme il convenait au roi très-chrétien². La foule de moines, de clercs, de laïques de tous rangs, qui assistaient au concile, était si grande qu'elle parut à plusieurs comme une image du jugement dernier³. La session se tenait dans l'église métropolitaine de Notre-Dame, devant le crucifix⁴.

Après avoir chanté la messe, le pape se plaça sur le trône, ayant cinq cardinaux à ses pieds⁵, et, debout auprès de lui, un cardinal-diacre, Chrysgone, bibliothécaire de l'Église romaine, qui te-

Mans, Gérard d'Angoulême, les trois plus notables parmi les évêques français.

1. Numerabantur ibi personarum pastoralium virgæ 424. ROGER Hoved. *Ann. Angl.* Le scholastique Hesson, témoin oculaire, dit 427.

2. Quamvis gravi laborantem infirmitate, molestia corporis vehementer urgente. *Epistol.* LUDOV. ad CALIXT. in *Regest. ad fin.*

Biduo cum principibus suis concilio eidem interfuit et mandata Ecclesiæ sicut catholicus et christianissimus veneratione debita obediuit. *Concil.* XII, 1309. Cf. ORDER., l. c.

3. ORDER., l. c.

4. Ante crucifixum : c'est-à-dire devant le jubé, qui était toujours surmonté d'un grand crucifix, comme le montre la dénomination anglaise de cette partie de l'église, *rood-loft*.

5. Conon de Palestrine, Lambert d'Ostie, Boson de Porto, Jean de Crème et Hotton de Viviers : ils étaient chargés d'examiner *præ omnibus aliis* les questions, et répondaient à tout avec une merveilleuse érudition. *Ibid.*

nait le livre des canons pour faire connaître, en cas de besoin, les décisions des anciens ¹.

Calixte II fit en latin un sermon sur le passage de l'Évangile où il est dit que Jésus ordonna à ses disciples de s'embarquer et de le devancer sur la mer orageuse². Il montra la barque de l'Église agitée par les flots des tentations et des tribulations, et le souffle de l'impiété subitement abaissé par la venue du Sauveur, qui fit alors marcher Pierre sur les eaux. Puis, le cardinal Conon, se levant, harangua avec la plus grande éloquence les prélats sur leur devoir pastoral³. Le souverain pontife fit ensuite connaître au concile quelle avait été sa principale intention en appelant de si loin et en si grand nombre ses pères et ses frères⁴ : c'était afin d'extirper, avec leur concours, l'hérésie simoniaque, qui empruntait toute sa force aux investitures. Après quoi Calixte ordonna à l'évêque d'Ostie d'exposer en latin la suite des négociations avec l'empereur,

Harangue
du
cardinal Conon.

1. Manu canones gestabat, promptus propinare authenticas majorum sententias, ut res exigebat. *ORDER*.

2. *MATH.*, XIV, 22.

3. Il leur appliqua ce qui est dit dans la Genèse xxxi, 38, du soin que Jacob prenait des troupeaux de Laban. Des quatre historiens protestants que nous avons sous les yeux, Raumer, Stentzel, Lüden et Gervais, pas un ne cite cet appel du pape et du premier des cardinaux à l'autorité de l'Écriture sainte, dans cette occasion solennelle.

L'érudition philosophique prétend que la Bible n'a été respectée et connue que depuis la Réforme !

4. Domini patres et fratres, causa pro qua vos de terra longinqua et remotis regionibus ad concilium vocavimus.... *HESLO SCHOLAST.*, in *Cod. Udalr.*, p. 303.

et à l'évêque de Châlons de répéter ce récit en français, pour l'instruction des clercs et des laïques¹.

Le roi de France, la comtesse de Poitiers et diverses autres parties plaignantes exposèrent, à leur tour, les divers griefs dont ils demandaient justice au concile; mais le pape en renvoya la décision, et aussi celle de toutes les autres affaires, à la fin du concile².

Après avoir pris le conseil des évêques sur la question de savoir s'il convenait qu'il se rendît à l'entrevue stipulée avec l'empereur, et s'il pouvait se fier à la bonne foi d'un tel homme³, Calixte II annonça sa résolution de partir pour Mouzon. Il fit défense à tous les prélats de s'éloigner pendant son absence⁴, désirant les retrouver tous, afin de confirmer la paix, si Dieu permettait qu'elle fût accordée, d'annoncer tout de suite la nouvelle au monde entier, ou bien, si Henri agissait en ennemi

1. Ex præcepto domini papæ hoc idem clericis et laicis materna lingua exposuit. *Ibid.*

2. Cum autem reversus fuero, clamores vestros et ratiocinationes, ut rectius potuero, diligenter discutiam, opitulante Domino. ORDER.

3. Cum in hoc consilium episcoporum sedisset, ut dominus papa ad diem colloquii, pro componenda pace accederet, et utrum in veritate homo ille ageret, per semetipsum tentaret. Hesso. SCHOL.

4. Il déclara qu'il n'exceptait pas même l'abbé de Saint-Thierry, dont l'abbaye était à la porte de Reims. ORDER. VITAL.

Cet auteur ajoute que les prélats souffraient avec la plus grande impatience un retard qui prolongeait leur absence et augmentait leurs dépenses : *Ibi nihil agentes, infructuose sua distrahebant, suarumque curam domorum cum mœrore intermittebant.*

et avec sa ruse ordinaire, d'en appeler au jugement du Saint-Esprit et à celui des évêques, avant de brandir le glaive de saint Pierre contre le coupable¹. Le pape enjoignit en outre aux Pères de consacrer tout le temps de son absence, et surtout le jour de la conférence, à offrir à Dieu des oraisons et des sacrifices, et à se rendre, pieds nus, en procession, de la métropole à Saint-Remy. Ces recommandations faites, Calixte partit, le 23 octobre, pour Mouzon² où il arriva le jeudi 24, extrêmement fatigué. Là, il appela dans sa chambre les évêques, les abbés et les docteurs qui l'avaient suivi en assez grand nombre³, et leur fit lire les deux écrits rédigés au nom de l'empereur et au sien. Ces pièces furent examinées en détail, et les évêques dirent qu'il importait d'abord de bien déterminer la clause où Henri déclarait renoncer à toutes les investitures⁴, afin qu'il ne

1. Si Deus nobis pacem dederit, commune gaudium universo mundo annuncietis ... Si autem, quod Deus avertat, adversarius nobiscum in dolo agere temptaverit.... in commentorem fraudis.... iudicio Spiritus sancti et vestro gladium B. Petri vibrare tentabimus. *Ibid.*

2. Mouzon, abbaye et château sur la Meuse, entre Sedan et Stenay, était une seigneurie de l'archevêché de Reims, et passait pour avoir été donné à ce siège par Clovis. DE LA HAUT, *Annales d'Yvois et de Mouzon*, p. 243, Paris, 1822.

3. C'étaient, entre autres, le cardinal Jean de Crima, les archevêques de Reims et de Rouen, les évêques de Châlons et de Viviers, l'abbé de Cluny, Hesso et Ordéric.

4. Maxime illud capitulum, ubi dicebatur : dimitte omnem investituram omnium ecclesiarum, dicentes : si quidem rex simpliciter agit, verba ista sufficiunt : si autem.... aliquid cavillare conatur, determinatione nobis videntur indigere. Hesso.

vînt pas revendiquer les anciennes possessions de l'Église, et en investir encore des évêques. En second lieu, les prélats crurent indispensable d'examiner sérieusement dans le traité, la clause où le pape promettait une vraie paix à tous ceux qui avaient pris part à la guerre, de peur qu'on en inférât qu'il reconnaissait les évêques intrus ou canoniquement déposés¹.

Cependant, les compagnons de voyage du chef de l'Église avaient appris, non sans frayeur, que l'empereur était venu au lieu indiqué pour la conférence, entre Mouzon et Yvoy², à la tête d'une armée de trente mille hommes. Craignant de voir se renouveler l'attentat commis contre Pascal II, ils arrê-
tèrent que le pape ne sortirait point du château de Mouzon³.

l'empereur
à Mouzon

Au lieu de Calixte, ce furent les anciens plénipotentiaires, Guillaume de Champeaux, Pons de Cluny, et, avec eux, le cardinal Jean de Créma, qui allèrent trouver l'empereur dans son camp. Ils lui montrèrent les décrets, et en déterminèrent les

1. Ne forte in danda pace plus intelligerent quam reddendam communionem Ecclesiæ. *Ibid.*

2. Brévilly-sur-le-Chièrcs, à une lieue et demie d'Yvoy. Cette dernière ville s'appelle aujourd'hui Carignan. DE LA HAUT, *Ann. d'Yvois et de Mouzon*, l. c.

3. Hoc ut animadvertimus.... papam in præfato castro.... inclusimus, et.... exire omnino prohibuimus.... Memores quam fraudulenter idem ipse Romam intraverit, et ante aram in basilica S. Petri apostoli Paschalem papam ceperit. *Discours du cardinal Jean*, ap. **ORDERIC.**

clauses comme on était convenu¹. L'empereur commença par nier qu'il eût rien promis de tout cela².

Mais l'évêque de Châlons, enflammé d'un zèle³ admirable, ceignit le glaive de la parole divine et répondit : « Seigneur roi, si vous contestez l'écrit
« que nous avons en main, et l'explication que
« vous venez d'entendre, je suis prêt à jurer, sur
« les saintes reliques et sur l'Évangile, que vous
« avez garanti toutes ces conditions devant moi,
« et que je les ai acceptées dans ce sens⁴. » Henri, vaincu par ce témoignage et par celui de tous ceux qui se trouvaient là, ne put plus nier⁵; mais il leur reprocha amèrement de lui avoir fait promettre ce qu'il ne pouvait tenir sans porter atteinte à son autorité royale. Guillaume répéta les explications qu'il avait déjà données à Strasbourg; il déclara que le pape ne voulait en rien diminuer la puissance de l'empire ou l'éclat de la couronne, qu'il prescrivait, au contraire, à tous, de servir fidèlement le souverain, à la guerre comme en temps de paix⁶, et qu'au surplus, la puissance impériale

1. Ostenderunt scripta, determinaverunt capitula prout omnium consilio definitum erat. Hesso. FLEURY, l. 67, n. 6.

2. Prima fronte se nihil promissum horum omnino abnegabat. *Ibid.*

3. Zelo Dei inflammatus et gladio Dei verbo accinctus. *Ibid.*

4. Si, domine rex, negare vis... paratus sum sub testimonio religiosorum virorum qui inter te et me fuerunt jurare.... *Ibid.*

5. Cuius omnium testimonio vinceretur, tandem compulsus est confiteri quod prius negaverat.

6. Imo palam omnibus denuntians, ut in exhibitione militiæ et

ne pouvait que s'accroître par l'abandon de prétentions tout à fait contraires à la loi de Dieu. Henri se radoucit alors; mais il demanda un délai jusqu'au lendemain, afin, disait-il, de conférer, pendant la nuit, avec les princes; il témoigna surtout le désir de voir Calixte. Les envoyés du pape cherchèrent à entretenir Henri V à part; mais, toutes les fois qu'ils l'essayaient, ils étaient aussitôt entourés d'une foule de gens de cour, qui brandissaient des lances et des épées pour les intimider¹, et ne rappelaient que trop à leur souvenir les scènes violentes de Rome huit ans auparavant. Aussi, les envoyés pontificaux eurent-ils grand soin de tenir le pape éloigné du lieu de la conférence, de peur qu'il n'eût à subir le sort de Pascal II.

Les officiers impériaux ne manquèrent pas d'élever des difficultés au sujet de l'absolution que leur seigneur devait recevoir, disant qu'il serait intolérable de voir un empereur se présenter nu-pieds, comme les autres pécheurs pour demander l'absolution². Les prélats promirent d'intervenir auprès du saint-père pour qu'il reçût Henri V secrètement et chaussé.

Cæteris omnibus, in quibus tibi et antecessoribus tuis servire consueverant, modis omnibus deserviant.

1. Lanceas gladiosque suos vibrantes.... patrem patrum solerter et oculis ejus occultavimus, memores quam fraudulenter, etc. *Discours du cardinal de Créma au concile*, ap. ORDER.

2. Durum sibi, immo importabile videri, si more aliorum, nudis pedibus, dominus suus ad absolutionem accederet. Hesso, l. c.

Après toute une journée passée en interminables pourparlers (vendredi, 24 octobre), les prélats revinrent auprès de Calixte, qui, désespérant de la paix, voulait s'en retourner immédiatement à Reims. Mais, à la prière du comte de Troyes et d'autres seigneurs, le pape attendit jusqu'au lendemain, samedi 25, à midi.

Dès le point du jour, les prélats allèrent chercher la réponse de l'empereur. L'évêque de Châlons lui dit que, dès la veille, ses collègues et lui auraient eu le droit de se retirer, puisque le prince avait juré d'exécuter, ce jour-là même, les stipulations arrêtées, mais qu'ils n'avaient pas voulu, à cause du retard d'une seule nuit, rendre impossible le bien qui se pouvait encore faire. Ils ajoutèrent que, si l'empereur voulait tenir sa promesse, le souverain pontife était prêt à accomplir la sienne¹. A ces mots, Henri V s'écria avec colère qu'il consentait à la libre élection des évêques et des abbés, mais qu'avant de renoncer à l'investiture des biens ecclésiastiques², il était indispensable qu'il convoquât une diète générale des princes, pour obtenir leur consentement. Henri ne voulait pas se souvenir que la diète de Tribur venait tout récemment d'at-

1. *Henri quidem, domine rex, cum justitia possemus a te recedere, etc. Ibid.*

2. Hesso ne mentionne pas cette distinction, que nous croyons cependant probable, et qui est formellement énoncée par Roger de Hoveden, *Ann. Anglic. ap. Concil.*, XII, 1508.

toriser le prince à traiter, d'après les préliminaires arrêtés à Strasbourg, préliminaires qui reposaient sur l'abandon des investitures. Convaincu de la mauvaise foi d'Henri, l'évêque de Châlons lui dit donc : « Comme ces demandes de délais prouvent
 « que vous refusez de tenir vos promesses, qu'il n'y
 « ait plus désormais rien de commun entre vous et
 « nous¹. » Là-dessus, le prélat se retira, sans prendre autrement congé, et il rejoignit le saint-père qui partit aussitôt de Mouzon pour gagner, en toute hâte, un autre château du voisinage, appartenant au comte de Champagne². Henri, en apprenant le départ de Calixte, envoya supplier le comte de le retenir en ce lieu pendant la journée du dimanche, protestant qu'il accomplirait sans faute, le lundi, la promesse qu'il avait tant de fois faite et retirée³. Mais le pape, indigné, répondit : « J'ai accompli par amour
 « de la paix, ce qu'aucun de mes prédécesseurs,
 « que je sache, n'avait encore fait : j'ai quitté un
 « concile général assemblé pour venir, avec une
 « grande fatigue, rejoindre cet homme en qui je
 « ne trouve aucune disposition à la paix. Je ne veux
 « donc plus l'attendre : je vais retourner le plus
 « vite possible près de mes frères ; mais, soit durant

Calixte II
 se retire
 dans un chât.

1. Quia sæpe inducias quærendo, quæ promisisti implere dissimulas, nihil nobis et tibi amplius : revertar ad dominum papam. Hesso.

2. Peut-être Vouziers. Le comte de Troyes, ou de Champagne, était Hugues I^{er}, qui se fit plus tard templier.

3. Promittens se facturum omnimodis feria II quod toties abnegaverat. Hesso.

« le concile, soit après, si Dieu nous accorde une
« vraie paix, je serai toujours disposé à recevoir
« l'empereur à bras ouverts¹. »

Comme les prélats craignaient que Henri ne voulût poursuivre Calixte II avec toute son armée², le saint-père se mit en chemin, dès le dimanche 16 octobre, avant le jour, et il marcha si vite qu'il arriva à Reims, après un trajet de vingt lieues³, assez tôt pour célébrer la messe et sacrer, le même jour, évêque de Liège, le candidat repoussé par l'empereur³.

Après deux jours de repos, pendant lesquels le cardinal Jean de Créma fit au concile la relation du mauvais succès de leur voyage, Calixte rouvrit les sessions, et, le mercredi 29 octobre, il fit lire les cinq canons ou décrets que le concile devait rendre et qui résumaient et confirmaient les conquêtes faites en faveur de la liberté et de la discipline de l'Église depuis Grégoire VII.

1. Feci, fratres, pro desiderio pacis.... ad hominem istum cum multo labore perveniens, ea quæ pacis sunt in eo non inveni. .. Si autem in concilio vel post concilium, veram pacem Deus nobis dederit, paratus ero suscipere et amplecti. Hesso.

2. Iter repedandi, immo fugiendi, velociter inivimus, quin etiam ne formidabiliter tyrannus cum multis legionibus quas secum ducebat persequeretur, nos valde timuimus. *Récit du cardinal de Créma*, ap. CROUZE, I, c.

3. Tanta festinatione Remis usque cucurrit, ut viginti leucis consummatis eadem die Remis missam celebraret. Hesso. Il y a bien vingt lieues de Mouzon à Reims; mais le pape ne les fit pas dans la même matinée, puisqu'il avait passé la nuit du samedi au dimanche dans un château du comte de Champagne en deçà de Mouzon.

Le premier canon interdisait la simonie sous toutes les formes ; le second les investitures ; le troisième maintenait l'inviolabilité des donations et oblations faites à l'Église ; le quatrième défendait de léguer les bénéfices comme par droit héréditaire et de rien exiger pour les baptêmes et les autres sacrements et la sépulture ; le dernier imposait la continence à tous les clercs¹.

Chacun des canons prononçait l'anathème contre tout violateur de ses décisions. Lorsqu'on lut le décret relatif aux investitures, dont les termes interdisaient aux laïques celle des églises et des biens ecclésiastiques, il s'éleva un grand murmure² de la part de quelques ecclésiastiques et de nombre de laïques, car ils s'imaginaient que le pape

1. Cette loi trouvait encore de la résistance dans certaines contrées, et surtout en Normandie, où l'archevêque Geoffroy de Rouen, ayant voulu proclamer ce canon dans un synode tenu dans cette ville en 1119, trouva une telle résistance chez ses curés, qu'il en résulta une émeute sanglante dans la métropole même. ORDER. VITAL, l. XII.

2. *Tantum murmur.... insonuit. Hesso.*

D'après Roger de Hoveden, cette opposition et la harangue du pape qui y mit fin furent motivées par la sentence d'excommunication contre l'empereur.... *Henricus excommunicandus. Quod cum quidam in concilio ægre ferrent, sententiam protulit Apostolicus ut qui in hoc scandalizarentur, exeuntes*, etc. Nous pensons qu'il vaut mieux suivre la version de Hesso, témoin oculaire. Henri avait été excommunié à plusieurs reprises, et la nouvelle promulgation de la sentence devait soulever bien moins de difficultés qu'une loi générale qui affectait les intérêts personnels des laïques assistant au concile. Noël Alexandre, très-peu suspect de partialité pour la cause pontificale, conteste sous d'autres rapports l'exactitude du récit de Roger de Hoveden.

voulait leur ôter les dîmes et bénéfices ecclésiastiques ou biens d'église, dont ils jouissaient depuis longtemps. Il en résulta une discussion qui dura jusqu'au soir. Calixte remit la décision jusqu'au lendemain 30 octobre, dernier jour du concile. Ce jour-là, le saint-père ouvrit la séance en entonnant l'hymne du Saint-Esprit, qui fut achevée avec une grande ferveur par toute l'assemblée¹. Puis, inspiré tout à coup et enflammé par une éloquence surnaturelle, qui ne lui était pas habituelle², il dépeignit, en traits de feu et au milieu de l'admiration générale³, l'action de cet Esprit saint, source de toute sagesse et de toute discipline, lien d'unité, de charité et de concorde. « Nous savons, très-chers
« frères, dit le pontife en finissant, nous sa-
« vons que le zèle qui vous a amenés de si loin
« pour travailler avec nous à la liberté universelle
« de notre sainte mère l'Église⁴, a plu à Dieu et à
« l'Esprit saint qui nous unit; mais ce zèle a déplu
« à l'esprit du mal, qui a su trouver des instru-
« ments de malice pour troubler notre fraternelle
« concorde. Or, que dirait-on, si, après être venus
« au concile avec tant de peine et à si grands frais,
« vous vous en retourniez dans vos divers diocèses,
« en n'y rapportant rien, parce que vous n'auriez

1. Qui cum ab omnibus fuisset affectuose decantatus.

2. Voir plus haut au concile de Vienne.

3. Vere invisibilis ignis flamma succensus, in ignea lingua exor-
tus, mirabiliter peroravit.... diutius sub omnium admiratione. *Ibid.*

4. Pro communi libertate matris nostræ Ecclesiæ. *Ibid.*

« point voulu nous écouter¹?... Quand, hier, nous
 « avons présenté nos propositions en faveur de la
 « liberté de l'Église, certaines personnes se sont
 « scandalisées. Aujourd'hui, nous disons avec l'A-
 « pâtre : « S'il y a ici un infidèle, qu'il sorte et
 « qu'il laisse aux fidèles à traiter ce qui touche à
 « l'Église et ce qui est nécessaire à sa liberté. » Et
 « à vous qui tenez dans l'Église de Dieu la place
 « des apôtres, nous dirons comme le Seigneur aux
 « douze : Vous aussi, voulez-vous donc m'aban-
 « donner²? »

L'assemblée fut entraînée, et personne n'ouvrit la bouche pour réclamer³, d'autant plus que le canon dont lecture venait d'être faite par ordre du pape et qui avait trait aux investitures avait subi une modification importante et ne s'appliquait plus qu'aux évêchés et aux abbayes⁴. Dans cette forme nouvelle, ce canon fut approuvé et adopté à l'unanimité ainsi que les quatre autres. Après avoir fixé de la sorte le droit catholique, il fallait l'appliquer au fait. Alors, Odelgaire, moine ca-

1. Revertentes ad regiones vestras nihil reportare poteritis....
Ibid.

2. Quod si infidelis discedit, discedat. I. *Corinth.*, vii, 15. Et vos vultis abire? *Joann.*, vi, 68.

3. Ita omnium corda concussit ac reclamantium voces compressit, ut nec unus quidem contra decreta synodica quæ postea lecta sunt, os aperire præsumeret. Hesso.

4. Investituram *Episcopatum et Abbatiarum* per manum laicam fieri omni modo prohibemus. Le texte primitif portait : *Investituram omnium Ecclesiarum per manum*, etc.

Le pape lance
contre
l'empereur
excommuni-
cation
solennelle.

talán¹, évêque de Barcelone, maigre, chétif, mais aussi érudit qu'éloquent, Odelgaire que Pascal II avait nommé, malgré lui, évêque de Barcelone, fit un sermon très-admiré sur la puissance royale et sacerdotale². Après quoi, l'on apporta quatre cent vingt-sept cierges que l'on alluma et dont on donna un à chacun des quatre cent vingt-sept évêques et abbés portant crosse³. Tous alors se levèrent, le cierge à la main ; puis le pape, d'une voix émue, prononça la sentence d'excommunication solennelle, jusqu'à satisfaction complète, contre l'empereur Henri V, l'antipape Burdin, leurs principaux partisans et d'autres criminels endurcis. Au même instant, tous les cierges furent jetés à terre et éteints⁴. Le pape déclara aussi qu'en vertu de son autorité apostolique, il relevait du serment de fidélité tous ceux qui l'avaient prêté à Henri, jusqu'à ce qu'il eût fait pénitence⁵ et donné

1. Il avait été abbé des chanoines réguliers de Saint-Ruf avant d'être évêque.

2. Corpore quidem macilentus et mediocris, sed eruditione cum facundia et religione præcipuus, subtilem satisque profundum sermonem.... quem summa cuncti qui percipere poterant, hauserunt aviditate. ORDER. VITAL.

3. Allatæ sunt denique candelæ CCCXXVII, et accensæ datæ singulæ singulis tenentibus baculos episcopis et abbatibus. *Hesson, témoin oculaire.*

4. Tunc papa.... Henricum imperatorem Theomachum ... etc. mœrens excommunicavit. ORD. VIT.

5. Tel était l'usage constant lors des excommunications solennelles.

6. Absolvit a fidelitate regis omnes quotquot ei juraverant, nisi forte resipisceret et Ecclesiæ Dei satisfaceret. *Hesso.*

satisfaction à l'Église de Dieu. Calixte donna ensuite l'absolution et la bénédiction à tous, et ce fut la clôture du concile.

Jamais, depuis l'établissement de l'Église, une aussi redoutable sentence n'avait été prononcée par une assemblée aussi nombreuse et dans une forme aussi solennelle.

La lutte du pape contre l'empereur et la doctrine des investitures ne furent pas, du reste, les seuls objets des délibérations du concile. Avant de partir pour Mouzon, le pape avait longuement déploré les misères et les dévastations qui résultaient des guerres privées; et, dans le but de protéger les membres de Jésus-Christ, c'est-à-dire le peuple chrétien, racheté par le sang du Fils de Dieu fait homme pour rétablir la paix sur la terre¹, le pape décréta de nouveau la trêve de Dieu, celle qu'Urban II avait établie au concile de Clermont, en y ajoutant des mesures propres à en rendre l'observation plus complète. Il fut ordonné, par exemple, sous peine de parjure et de déposition, aux chapelains de tous les châteaux forts et aux moines habitant les *cellæ*, ou prieurés fondés par les seigneurs dans le voisinage des châteaux, de cesser le service divin dès qu'ils y verraient transporter du butin

La
trêve de Dieu
décrétée
de nouveau.

1. Filius Dei pro pace de cœlo descendit.... ut letalem guerram per protoplasti reatum progressam pie sedaret... Membra quippe Christi populum Christianum appello, quem ipse sanguinis sui pretio redemit. ORDER., l. c.

ou des prisonniers, et de maintenir l'interruption jusqu'à ce que les objets enlevés fussent restitués, ou bien justice faite d'une autre façon¹. Tous les mercredis, au soleil couchant, les cloches de toutes les paroisses devaient sonner la paix jusqu'au soleil levant du lundi suivant; les hostilités étaient en outre interdites pendant l'Avent, le Carême, le Temps pascal, les Vigiles et Jeûnes, et toutes les fêtes de la sainte Vierge². Les moines, les femmes et leur escorte, les marchands, les chasseurs et les voyageurs devaient jouir d'une paix perpétuelle³.

Les institutions monastiques furent noblement représentées dans ces grandes assises de la chrétienté par les crosses de plus de deux cents abbés. Vital, chef de la nouvelle congrégation de Savigny, y prêcha avec tant de force, que le pape Calixte déclara publiquement que personne en deçà des monts ne lui avait, jusque-là, si bien fait connaître ses obligations et ses défauts⁴. Norbert, qui avait dé-

1. Capellani castrorum jurant, si præda vel quodcumque raptum, vel captus aliquis ipsis scientibus ad castrum.... deductum fuerit, & nullum divinum officium ibi celebrare, non expectantes alicujus reclamationem, donec reddatur ablatum, etc. *Concil.*, t. XII, p. 199².

2. Le temps ordinaire réservé par la trêve de Dieu durait depuis le son des cloches des paroisses, du mercredi soir jusqu'au lever du soleil, le lundi. *Ibid.*

3. Omni tempore pacem habeant. *Ibid.*

4. ÉTIENNE DE FOUGÈRES, *Vie manuscrite*, l. II, c. 12. FLEURY, *Hist. ecclés.*, l. 67, c. 10. Il mourut trois ans après, en donnant le plus courageux exemple de son amour pour la règle. Mortellement atteint et après avoir reçu les derniers sacrements, il ne voulut pas moins

fendu Pascal II captif, et rendu hommage à Gélase II exilé, vint saluer Calixte II vainqueur à Reims : il y arriva pieds nus, selon son usage, et excita l'admiration des prélats assemblés par les rigueurs de sa pénitence et l'éloquence de ses discours. Le pape lui confirma le droit de prêcher partout, et le recommanda spécialement à l'évêque Barthélemy de Laon, dans le diocèse duquel Norbert fonda l'année suivante le chef-lieu de l'ordre de Prémontré¹. L'ordre de Cluny, en la personne de son chef, l'abbé Pons, était intervenu d'une façon trop marquante dans les plus graves affaires de l'Église, pour que ses droits ne fussent pas scrupuleusement maintenus par le pape et par le concile. Aussi, quand l'archevêque de Lyon et ses suffragants, au nom de l'évêque de Mâcon, se furent levés pour porter plainte contre les immunités et les usurpations de Cluny, une vive émotion s'empara de l'assemblée². L'abbé Pons se leva aussi, et avec lui une foule de moines. Après avoir repoussé avec beaucoup de calme les accusations portées contre sa

se trouver le premier au chœur, et expira en chantant matines, le 24 septembre 1122. ORD. VIT.

1. *Vit. S. Norbert*, c. 4. ap. *Bolland. Act. SS. Jun.*, t. I^{er}.

2. Beaucoup d'autres évêques, clercs et religieux d'autres ordres, firent chorus avec ces plaintes, et il en résulta un très-grand bruit dans le concile. *Cum vociferatione clamores fecerunt.... diuque perstreptentes, acerba quæ ruminaverant evomuerunt*, dit Ordéric Vital, qui était moine d'une abbaye soumise à Cluny, et très-grand partisan de l'abbé Pons.

maison¹, il termina en disant : « L'Église de Cluny
 « n'est soumise qu'à la seule Église romaine, c'est
 « un propre du pape.... Parce que nous défendons
 « vigoureusement ce que les fidèles nous ont donné
 « pour l'amour de Dieu, on nous appelle envahis-
 « seurs, et nous subissons injustement toutes sortes
 « d'opprobres. Je n'ai point à m'en occuper beau-
 « coup. C'est l'affaire du seigneur pape : qu'il dé-
 « fende son Église, si cela lui convient². »

Après un jour d'examen, le cardinal Jean de Créma prononça, au nom de Calixte, le jugement qui rappelait la fondation de Cluny, faite par Gérard de Roussillon, à la condition expresse qu'elle ne relèverait jamais que de Rome, et qui ordonnait, par l'autorité de Dieu, à tous les fils de l'Église de maintenir la grande abbaye en paix, dans son antique liberté et dans toutes ses exemptions et possessions³.

Beaucoup d'autres plaintes et contestations furent portées devant le concile et jugées par lui d'après le rapport de quatre évêques français, Gérard d'Angoulême, Hatton de Viviers, Geoffroy de Chartres

1. Modesta voce et tranquilla elocutione querulosos impetitores compressit. *Ibid.*

2. Cluniacensis Ecclesia soli Romanæ Ecclesiæ subdita est et papæ propria.... Nimia de his ad me sollicitudo non pertinet. Ecclesiam suam dominus papa defendat si vult. *Ibid.*

3. Romana auctoritas Cluniacensium privilegia corroborat, et in virtute Dei omnibus Ecclesiæ filiis imperat, ne quis, etc. *Ibid.* Ordre ajoute que plusieurs prélats furent très-mécontents de ce décret, cuamvis aperte contradicere jussionibus papæ non auderent.

et Guillaume de Châlons, qui passaient pour des princes de la parole¹. La vénérable assemblée fut surtout attentive et intéressée lorsque Hildegarde, duchesse d'Aquitaine et comtesse de Poitiers, s'avancant du milieu de l'enceinte, accompagnée de ses suivantes, y éleva la voix pour se plaindre avec éloquence² de l'infidélité de son mari, le duc Guillaume, qui l'avait abandonnée pour vivre avec Malberge, vicomtesse de Châtellerault. C'était ce même duc d'Aquitaine qui, ayant repentir d'actes de violence contre les prélats du concile de Poitiers, en 1100, était allé expier ses torts à la croisade. Ce saint pèlerinage n'avait point toutefois amené de réforme dans les mœurs du guerrier. Il aimait avec tant de passion cette vicomtesse, qu'il portait toujours attaché à son écu le portrait de la dame, afin de l'avoir toujours présente dans les combats : et, comme le légat Gérard d'Angoulême l'avait excommunié à cause de cet adultère public, se moquant du prélat qui était chauve, il disait : « Vous ramènerez avec le peigne des cheveux sur votre front, avant que je quitte mon amie la vicomtesse³. »

Hildegarde,
duchesse
d'Aquitaine,
porte
devant le concile
des graves sujets
de plainte
contre
son mari.

1. *Duces verbi præ ceteris intonuerunt.* ORDERIC. VIT.

2. *Processit et alta claraque voce querimoniam eloquenter enodavit, quam omne concilium diligenter auscultavit.* *Ibid.*

3. FLEURY, *Hist. ecclés.*, l. 67, c. 5, ajoute le récit suivant : Pierre, évêque de Poitiers, alla lui faire des remontrances sur le même crime, et comme il ne se rendait pas, Pierre commença à prononcer l'excommunication contre lui. Le duc, furieux, le prit aux cheveux, et, levant son épée, lui dit : « Je te tue à l'instant, si tu ne me donnes l'absolution. » L'évêque feignit d'avoir peur, et, dès que le

Après avoir écouté la plainte de la duchesse, le pape demanda si, conformément à son mandement, Guillaume s'était rendu au concile. Plusieurs prélats d'Aquitaine se levèrent et répondirent que leur duc était resté malade en chemin. Il lui fut alors accordé un délai pour se présenter à la cour du pontife, et y reprendre sa femme, sous peine d'anathème¹.

Un personnage, d'un rang plus élevé encore que la duchesse d'Aquitaine, s'était présenté au concile, dès le premier jour de sa tenue. Le roi Louis de France, accompagné de ses barons, montant sur l'estrade où s'élevait le trône pontifical, y avait porté plainte contre le roi Henri d'Angleterre². Il l'accusait surtout d'avoir injustement dépouillé du duché de Normandie, qui relevait du royaume de France, son frère aîné, Robert, qu'il tenait en prison, et dont le fils Guillaume, accompagnait le roi. Ce

comte l'eut lâché, il acheva hardiment la sentence d'excommunication, puis il tendit le col en disant : « Frappe donc, frappe ! » Alors, le duc, qui était célèbre par ses railleries, lui dit : « Je te hais trop pour t'envoyer en paradis de ma main. » Cependant, peu après, il condamna l'évêque à l'exil où il mourut saintement. Il y eut des miracles sur sa tombe, et le duc en étant informé, dit : « J'ai regret de n'avoir pas avancé sa mort, il m'en aurait obligation. »

1. On ne connaît pas la suite de cette affaire. Guillaume IX, duc d'Aquitaine, qui fut le premier des troubadours, mourut le 10 février 1127. *Hist. litt. de France*, t. XI, p. 42.

2. In consistorium ubi papa residens omnibus præeminebat, conscendit, querimoniamque suam rationabiliter deprompsit.... Ad hanc, inquit, concionem pro investigando consilio, cum baronibus meis venio, domine papa : et vos, o seniores, audite me, obsecro. *Ona. Vir.*

dernier imputait en outre au monarque anglais la captivité de Robert de Bellesme, et surtout celle du comte Guillaume de Nevers, bon et loyal baron¹, que le comte Thibault de Blois, neveu du roi d'Angleterre, mais vassal de la couronne de France, avait arrêté et emprisonné au retour de l'expédition ordonnée par le concile de Beauvais, en 1114, contre Thomas de Marle².

Tous les Français présents au concile confirmèrent la vérité des accusations portées par leur roi³; mais l'archevêque de Rouen, qu'appuyaient les évêques et abbés normands, prit la parole pour les réfuter, au milieu d'un grand tumulte. Le pape y mit fin, en promettant d'aller aussitôt après le concile, trouver le roi des Anglais, qui était son filleul et son parent⁴, et qu'il engagea, ainsi que le comte de

1. Bonum legitimumque virum. *Ibid.*

2. *Mihi generalem inimicum peregrinorum et omnium simplicium obsidere præceperunt, et ipsi mecum, legitimique barones Galliæ.... Ibid.* On remarquera ici le sens normal attaché par Ordéric à l'adjectif *legitimus*, savoir, *legem timens*.

Une tout autre version des causes de la captivité de Guillaume de Nevers est donnée par René de Blois, *in contin. Hist. Croyland*, et par Jean de Marmoutiers dans son *Histoire de Geoffroy d'Anjou*, depuis gendre de Henri I^{er} et tige de la maison de Plantagenet, *in not. ad Yvonis, Epist.*, p. 208. Il fut fait prisonnier par Geoffroy dont il est dit : *pictos leones præferens in clypeo, veris leonibus nulla erat inferior feritudo* : ces *pictos leones* sont les lions dont les Plantagenet ont fait les armes d'Angleterre.

3. Cum... Gallicana concio veracem ejus orationem allegasset. ORDER. VIT.

4. Spiritualem filium meum et originis propinquitate consobrinum regem Anglorum adibo *etc.*

Blois, à soutenir le parti de la justice et de la paix, pour ne pas subir un terrible anathème. Calixte avait en effet le plus grand intérêt à rétablir la bonne intelligence entre deux rois auxquels l'unissaient tant de liens, et dont l'alliance était si utile à la cause de l'Église. Il avait d'ailleurs diverses querelles ecclésiastiques à vider avec Henri d'Angleterre, qui était retombé dans plusieurs de ses anciens errements, et qui ne voulait ni consentir à recevoir les légats du saint-siège dans son royaume, ni permettre au pape de sacrer l'archevêque Turstan d'York, au préjudice de l'église primatiale de Cantorbéry¹. Cependant, Calixte, après avoir accompli cette cérémonie à Reims, la veille de l'ouverture du concile², se rendit de Reims à Gisors, où il eut avec le roi d'Angleterre l'entrevue désirée. Henri le reçut avec les plus grands honneurs, et se prosterna devant lui. Le pape le releva, lui donna sa bénédiction et le baiser de paix³, puis il l'invita, au nom du

Calixte II
médiateur
de paix entre
roi de France
et celui
d'Angleterre.

1. Voir dans EADMER, *Hist. nov.*, l. V, p. 88 à 95, le détail de ces contestations et les difficultés qu'essuya le légat Anselme, neveu du grand et saint archevêque de ce nom, moine comme son oncle, et abbé de Saint-Sabas, à Rome, puis plus tard abbé de Saint-Edmundsbury et évêque de Londres.

2. L'archevêque de Lyon Humbauld refusa d'assister à cette cérémonie, malgré les ordres du pape, ayant horreur, dit Eadmer (moine de Cantorbéry) de l'injure faite à cette église, avec laquelle celle de Lyon, depuis qu'elle avait servi d'asile à saint Anselme, était liée par une fraternité spéciale.

3. Ad pedes pronus accessit.... sibique consanguinitate propinquum agnovit Quem papa humiliatum benigniter erexit.... benedixit, da-

concile, à restituer à son frère le duché de Normandie, en lui rendant la liberté. Mais le roi fit un tel tableau de l'état de désordre et de misère où les églises et le peuple de la Normandie étaient tombés pendant l'administration de Robert, par suite de l'incapacité totale de celui-ci, que le pape se rendit aux raisons du monarque et ajourna la question. Toutefois, le saint-père n'en mit que plus de zèle à amener une réconciliation entre les deux princes : la paix fut conclue, sous la médiation du souverain pontife, moyennant la restitution réciproque des prisonniers et des châteaux enlevés, et au milieu de la joie générale des peuples¹. Calixte fut moins heureux en ce qui concernait les intérêts spéciaux de l'Église : il dut concéder au roi anglais la confirmation des coutumes que le conquérant avait établies, et renoncer au droit d'envoyer en Angleterre d'autres légats que ceux dont le souverain aurait agréé la nomination². Quoique des rois aient souvent réussi

toque osculo pacis inter mutuos amplexus uterque exultavit. *ORDIN. VIT.*, l. XII, p. 864.

1. *Ibid.*, 866.

2. Tel est le récit d'EADMER (*Hist. novorum*, l. V, p. 95), avant tout moine de Cantorbéry, très-irrité contre Calixte, à cause des décrets de ce pontife en faveur de l'indépendance du siège d'York.

Mais ce récit ne s'accorde guère avec le fait de la légation du fameux cardinal Pierre de Léon en Angleterre, deux ans après l'entrevue de Gisors. On peut voir, du reste, dans Eadmer même, toutes les ruses de Henri I^{er} pour empêcher ce légat de communiquer avec les monastères et les églises pendant sa résidence en Angleterre. Le pape Calixte avait été lui-même légat en Angleterre, au commencement du règne de Henri I^{er}. Il faut ajouter que saint Anselme lui

... mais à l'effet de leur dévouement, et que
 les évêques et les seigneurs de leurs terres
 leur en donnaient pour une autre raison
 à l'occasion de l'assise à l'abbaye d'York;
 mais il n'y eut ni l'un ni l'autre. L'année 1119
 fut par une seule occasion l'anniversaire de
 cette victoire, mais l'abbaye d'York ne fut
 le jour de l'assise, et l'abbaye d'York ne fut
 l'année 1119 pas présente sur son siège.

Lorsque pour une telle occasion à l'abbaye, ré-
 vint à l'abbaye les deux rois de France et d'An-
 gleterre, et consulté par à son évêque dans les
 deux royaumes, le pape venant de l'église vers
 Rome, qu'il n'avait pas vu depuis son election
 et qu'il était encore en l'abbaye l'empereur. Des
 deux côtés des Alpes, la marche du chef de l'Eglise
 fut un véritable triomphe : de toutes parts une
 inextinguible effluence de fidèles se pressait sur
 ses pas pour vénérer avec amour le Vicaire de
 Jésus-Christ. Le roi de France le reconnut jus-

à l'effet d'être déclaré contre toute autre légation que la sienne, comme
 archevêque de Cantorbéry et légat de l'Église. IV. 2. au Pape. Cette
 prétention anglaise de ne pas recevoir d'autre légat que leur primate
 était identique à celle qui surgit plus tard en Sicile sous le nom de
 Monarchon Sicilien. Les rois de Sicile prétendaient, en vertu d'un dé-
 cret d'Isidore II, dont Baronius a démontré la fausseté, être légats
 dans leur royaume.

1. *Annales de Hoveden*, ap. *Baron.*, in ann. 1119, c. XIII. La bulle fut
 donnée à Gap le 7 mars 1120. V. *Tu. Sicut*, Act. Pontific. Eborac. in
Baron., Script. Angl., II, p. 1116.

2. *Undique confluenta immunera multitudine populorum, cum*

qu'à Melun¹. En passant à Saulieu, Calixte confirma solennellement, sous le nom de *Charte de charité*, la constitution du nouvel ordre de Cîteaux, qui devait, avec celui de Prémontré dont les fondements avaient été jetés à Reims, occuper le premier rang parmi les institutions monastiques. Le pape célébra, par des processions équestres², les fêtes de Noël à Autun et celles de la Circoncision et de l'Épiphanie (1120) à Cluny, au milieu de la nombreuse noblesse bourguignonne et des pompes réunies de la cour romaine et de la reine des abbayes³. Après avoir écouté publiquement les témoins encore vivants de la sainteté du grand abbé Hugues⁴, le souverain pontife le canonisa en ordonnant de célébrer sa fête tous les ans. Calixte décida, de plus, que l'abbé de Cluny occuperait partout le rang de cardinal⁵, afin que son absolue et perpétuelle exemption fût

tanquam Christi Vicarium omnes nimio venerabantur affectu et ad ejus vestigia certatim se devotissime prosternebant. *Vit. Calixt. in Murator. Script.*, t. III, p. 419.

1. *Chron. Mauriniac.* V. Itinéraire de Calixte et *Pièces justificatives*.

2. In solemnibus processionibus equitando factis, quando more Apostolico coronatus fuit. *Act. Pontif. Eborac.* ap. Pagi, *Crit. ann.* 1120, c. 1.

3. Copioso pontificum et cardinalium choro constipatus.... Hunc quam multi Burgundiæ nobiles sequebantur.... *Biblioth. Cluniac.*, p. 560.

4. Non quorumlibet chartulas...., sed personas authenticas in medio Cluniacensi capitulo præsentatas, de sancto quæ viderant et audierant validius attestatas.... Episcopis pariter et cardinalibus pariter assentientibus. *Ibid.*

5. Ut sic manifestum appareat cunctis, quia tecum et tua Cluniacus

parfaitement constatée. Deux archevêques, l'un Allemand, l'autre Anglais, accompagnaient le pape pendant ces voyages; ils obtinrent de lui l'un et l'autre, la justice qu'ils demandaient.

Pendant son séjour à Cluny, Calixte fit écrire un diplôme pour rétablir l'archevêque Bruno de Trèves dans l'indépendance que lui contestait l'archevêque Adalbert de Mayence, comme primate et comme légat. Le souverain pontife sacrifiait ainsi à la justice la nécessité de ménager le principal chef du parti catholique en Allemagne¹.

A Gap, le pape affranchit à jamais, par une bulle analogue, l'archevêque d'York de la juridiction du primate de Cantorbéry². Et cependant il venait d'ériger en primatie son siège de Vienne, en lui attribuant la juridiction sur les sept provinces ecclésiastiques qui s'étendent des Alpes aux Pyrénées³.

En Italie, le saint-père fut reçu avec non moins d'enthousiasme qu'en France et en Bourgogne : les villes populeuses de la Lombardie et de la Tos-

solius papæ Romani proprie propria censetur, quæ sub alterius jure pontificis, seu cujuslibet potestatis, providente Deo, nec fuit aliquando, nec erit in futuro. *Ibid.*

1. Bruno avait gardé des ménagements assez équivoques dans ses relations avec l'empereur. *Gest. Treviror.* ap. LEIBNITZ, *Access.*, p. 110-118. PAGI, *Crit. ann.* 1120, c. 2.

2. *Act. Pontif. Eborac.*, l. c.

3. Tarentaise, Aix, Embrun, Bourges, Auch, Narbonne et Bordeaux. Les archevêques de Bourges et de Narbonne étant déjà qualifiés de primats, ceux de Vienne en prirent occasion de se qualifier de *primats des primats*. Mais ce ne fut qu'un titre sans effet. FLEURY, *Hist. ecclès.*, l. 67, c. 15.

saint-père
çu avec
housiasme
ns Rome.

cane, Milan, Lucques, Pise surtout, rivalisèrent de zèle pour lui témoigner leur attachement¹ et leur admiration. Au bruit de son approche, l'antipape Burdin, désespéré de se voir abandonné par l'empereur, alla se réfugier dans la forteresse de Sutri, tandis que Rome ouvrait ses portes au pape légitime. Il y fut reçu avec une pompe et un élan populaire qui ne s'étaient jamais déployés ainsi pour aucun autre pontife². Aussi, témoin de la marche glorieuse

1. Quem Francia, Longobardia, Tuscia, Apulia prædicat. *Epistol. Eginh.* ap. BARON.

Descendens ad populosas Lombardiæ civitates in quibus non minore honorificentia recipiebatur quam devotissima devotione tractabatur. *Vit. Calixt.* ap. MURAT. et BARON. On y trouve le détail de son entrée triomphale à Lucques et à Pise, où il consacra de nouveau l'église métropolitaine, *tota ibidem Tuscia concurrente*. Il est probable que Gélase II n'avait consacré que le chœur, et que Calixte dédia la nef ou bien quelques autels latéraux. SAINT-MARC, *Hist. d'Ital.*, t. IV, p. 1075.

2. PANDULPH., l. C. FALCO BENEVENT., ann. 1120. Cette entrée eut lieu le 3 juin 1120. On cite une bulle, datée du Latran du 1^{er} juin (ce qui implique une erreur de trois jours au moins), par laquelle le pape accorde à Aynard, seigneur de Clermont en Dauphiné et tige de l'illustre maison de Clermont-Tonnerre, Montoison, d'Amboise, etc., en considération de ce qu'il l'avait conduit jusqu'à Rome, avec ses gens de guerre, malgré l'empereur et l'antipape, et en considération aussi des services rendus à l'église par son père Sibald et son aïeul Aynard, le droit de porter de gueules à deux clefs d'argent posées en sautoir, avec une tiare pour cimier, et de toucher toutes reliques et choses consacrées (excepté les vases servant à la consécration), à la charge d'aller baiser le pied du pape et de ses successeurs, en disant les paroles de saint Pierre à Jésus-Christ : *Si omnes te negaverint nunquam te negabo*, ou, selon d'autres : *Etiam si omnes, ego non*. *Vraie et parfaite science des armoiries de Louvan Géliot*, augmentée par Pierre Palliot, Dijon, 1661, in-fol., p. 176. On sait quelle noble allusion fit à cette devise, en 1828, le dernier cardinal de Clermont-

du pape jusqu'au Latran, au milieu des chants latins, grecs et même hébraïques, d'un nombreux cortège de petits enfants portant des rameaux comme à l'entrée du Sauveur à Jérusalem, et de la chevalerie romaine accourue au-devant de Calixte, à trois journées de la ville, un abbé allemand de la suite pontificale écrivait-il à ses compatriotes que César eût été indigné et que Cicéron serait peut-être devenu chrétien, s'ils avaient pu voir, l'un et l'autre, la bannière de la croix l'emporter tellement sur les trophées des consuls et des empereurs¹.

La veille de cette entrée triomphale, Calixte accorda à un chevalier dauphinois, tige de l'illustre maison de Clermont-Tonnerre, qui l'avait escorté des bords du Rhône jusqu'à Rome, la faveur de porter pour armes les clefs et la tiare, avec la fière devise : *Etsi omnes, ego non*.

Après avoir édifié Rome par sa douceur, par

Tonnerre. Les exemples que nous avons cités du duc d'Aquitaine et de Geoffroy d'Anjou démontrent l'importance symbolique attachée dès lors à l'usage des armoiries.

1. Cæsar si superesset, indignans miraretur. Tullius forsitan attraheretur, dum vexilla crucis omnium consulum et imperatorum superari trophæa conspicaretur. *Epist. Eginon*. ap. BARON. ann. 1120, et CANIS., *Thes. anecdot.*, t. II, p. 240. Cet Éginon était abbé de Saint-Ulrich, à Augsbourg : il avait eu à soutenir des luttes cruelles contre l'évêque schismatique d'Augsbourg, et, d'après l'avis d'Adalbert, était allé rejoindre Calixte en Italie. Le pape le mena avec lui à Rome, afin qu'il pût raconter, en Allemagne, le triomphe de l'Église : relaturi terræ nostræ (ut ipsius verbis utamur) triumphum Ecclesiæ. Il mourut cette même année à Pise, pendant son voyage de retour et après avoir dicté la lettre ci-dessus.

stérilité de sa vie¹ et par son désintéressement²; après avoir vengé les injures de Gélase et la dignité pontificat outragé, en faisant raser les tours forcées des Cencio Frangipani, le pape alla, suivant coutume de ses prédécesseurs, se reposer et se re-emper au Mont-Cassin pendant deux mois³.

A Bénévent tous les princes normands vinrent prêter foi et hommage à Calixte, et, à Traja, leur chef, le duc Guillaume d'Apulie, servit d'écuyer au souverain pontife, dont il conduisit le cheval par la bride à son entrée dans la ville⁴.

Au printemps de l'année 1122, les mêmes hommes de guerre accordèrent au pape leur concours pour mettre un terme aux excursions des brigandages, lesquels, cantonnés à Sutri, ravageaient cruellement les environs de Rome, tuaient, mutilaient tous ceux qui se rendaient auprès du pape légitime s'ils refusaient de venir se prosterner devant l'antipape⁵.

Le siège de Sutri fut entrepris par une armée moitié normande, moitié romaine, sous la conduite du souverain pontife. Les habitants livrèrent Burdinus aux assiégeants. Ce grand coupable eut à subir

1. *Epist.* EGINON., l. c.

2. GUILL. MALMESB. ap. BARON. Il engageait les Anglais à aller plutôt pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle qu'à Rome.

3. PETR. DIAC, *Chron. Cass.*, l. IV, c. 70.

4. Cui vice stratoris ipse juxta sellain obambulans..... ROMUALD. LERNIT., *Chron.*, ap. BARON., FALCO BENEVENT, l. c.

5. SUGER, *De Vit. Lud. Gross*, p. 310.

LES PRÉDÉCESSEURS DE CALIXTE II.

toutes les malédictions de la soldatesque : « C'est toi, « lui criait-on de toutes parts, qui as osé déchirer « la tunique du Christ, détruire l'unité catholique; « sois donc maudit, mille fois maudit, pour avoir « donné un tel scandale au monde¹ ! » Puis, on le mit à rebours² sur le chameau qui portait la batterie de cuisine du pape légitime, en lui faisant tenir la queue au lieu de bride, et avec une peau de chèvre sanglante sur le dos, en guise de la chape rouge dont les papes étaient revêtus. C'est dans cet attirail que Burdin fit son entrée dans Rome, afin que l'Église fût vengée des ignominies passées, et que ceux qui voudraient, à l'avenir, imiter le crime de l'intrus fussent avertis³. Calixte arracha avec peine le malheureux à ses bourreaux, et prit le parti de le faire enfermer dans un monastère où il finit ses jours⁴. Le pontife annonça l'événement

Calixte arrache
l'antipape
Burdin
à ses bourreaux.

1. Maledicte, maledicte, per quem tam magnum scandalum venit!
CARD. ARAGON., *Vit. Calixt.* MURAT., t. III, p. 420.

2. Tortuoso animali tortuosum antipapam, anno antechristum, dit
SUGER, l. c. Super camelum qui ferebat calderias pontificis Calixti. *Vit. Pontif.* in *Spicileg.* Rom. ed. card. Mai, t. VI, p. 299.

3. Ignominiam Ecclesiæ Dei ulciscentes. SUGER, l. c. In exemplum aliorum, ne similia quis ultra auderet tentare. *Vit. Calixt.*, l. c.

4. l'ix
a manibus eorum domino Apostolico illum eripiente. *Chron. Urs.*
ann. 1121. Impetrante domino Papa. SUGER, l. c. Croirait-on qu'en présence de ces deux témoignages contemporains si formels de l'intervention clémentine de Calixte, trois historiens protestants, LEBLANC (t. IX, p. 509), STENTZEL (I, 699) et GERVAIS (I, 295), aient eu l'audace non-seulement de les supprimer complètement, mais encore d'attribuer exclusivement à Calixte et à un besoin de basse vengeance les

évêques de France, en les invitant à remercier
 1, avec lui, de ce qu'il avait pu briser l'idole
 roi des Allemands, et détruire son nid diabo-
 e. Ensuite il s'appliqua à rétablir, dans Rome
 lans les environs, l'ordre, la sécurité, l'in-
 abilité des offrandes ; il vengea la dignité du
 tificat en détruisant, comme il a été dit, les
 s des Cencio Frangipani, par qui Gélase II avait
 si indignement outragé¹.

endant qu'il domptait ainsi le schisme dont les
 séquences avaient été si funestes en Italie², le
 t-père maintenait, étendait son autorité dans
 autres royaumes chrétiens, par des légats zélés,
 . l'expérience lui était si précieuse dans les luttes
 Église³. Le cardinal Pierre de Léon³, moine de

ais traitements que subit Burdin ! Qu'on se figure un moment
 : pape impérialiste eût triomphé du pape catholique et fût in-
 u pour sauver son rival du supplice, et qu'on se demande si les
 s écrivains auraient ainsi représenté les faits ! Mais, contre l'É-
 et ses champions, le mensonge a toujours été de bonne guerre
 sera toujours. Ajoutons que ces historiens n'ont pas même l'ap-
 ce d'une source contemporaine pour justifier leurs calomnies.
 il auteur dont les expressions sembleraient impliquer une in-
 ition du pape dans le traitement que subit Burdin, est GUILLAUME
 1, l. 12, c. 8. Mais il est postérieur d'un demi-siècle, et, par
 quent, son témoignage sur ces faits ne peut avoir aucune va-
 puisqu'il prétend que Calixte vint à bout de Burdin avec le se-
 de l'empereur : ejus fretus auxilio !

GUILL. MALMESB., *De Gest. reg. Angl.*, l. V. PAND. PISAN. ap. MU-
 III, p. 418.

Domino itaque Callisto gloriose præsidente, et raptore Italiae
 liae perdonante. SUGER, l. c.

postolici culminis securitate potitus, libera auctoritate, qua

Cluny, remplit ces fonctions dans une partie de la France¹ et dans les Iles Britanniques, y compris même les Orcades². L'évêque Gérard d'Angoulême dut exercer la même mission dans les cinq provinces de l'Aquitaine et de la Bretagne³, et Conon de Palestrine, depuis si longtemps le bras droit de la papauté légitime, continua d'exercer les mêmes attributions dans les provinces de la France proprement dite⁴. Pendant ses courses apostoliques, Conon se faisait accompagner⁵ par Guillaume de Champeaux, l'évêque de Châlons, qu'on surnommait la *colonne des docteurs*⁶, et qui avait été, dans les conférences avec l'empereur, la colonne de l'Église. Ils tinrent ensemble un concile provincial à Beauvais, où fut canonisé, sur le vu d'innombrables miracles, le moine saint Arnoul, de Soissons, si longtemps légat et auxiliaire de Grégoire VII en Flandre. Guillaume de Champeaux mourut peu de temps après⁷; mais cette mort n'em-

Romanum pontificem niti æquum esse probatur, quaquaversu n per legatos suos utebatur. EADM., *Hist. novor.*, l. V, p. 99.

1. Celui qui fut depuis antipape, sous le nom d'Anaclet II.

2. EADM., l. c.

3. Dol, Tours, Bourges, Bordeaux et Auch, par bulle du 16 octobre 1120. Ap. PAGI, *Crit.*, c. 21.

4. Reims, Sens et Rouen.

5. Habens secum velut magnum auxiliatorem.... *Chron. Maurin.*, p. 372.

6. Columna doctorum, *Vit. S. Arnulfi* in DACHERY, *Spicileg. et Concil.*, t. XII, p. 1311, où on peut voir les très-curieux détails de la procédure suivie par les évêques pour cette canonisation. Cf. DACHERY, *Spicilegium*, t. I, p. 633, in not. ed. in-fol.

7. Janvier 1121.

pêcha pas le légat Conon de tenir, au printemps de 1121, un nouveau concile à Soissons, où il frappa d'une première sentence ce Pierre Abélard, le célèbre et ingrat élève de Guillaume de Champeaux, dont l'apparition et les doctrines signalaient à l'Église un nouveau genre d'ennemis à combattre et à vaincre¹.

1. On trouvera plus loin ce qui a rapport à ces commencements d'Abélard.

CHAPITRE XIV

La papauté se réconcilie avec l'empire.

Adalbert, nommé légat par Calixte, organise la résistance. — Armées en présence sur les bords du Mein, en 1121. — Une diète convoquée à Wurtzbourg. — Admirable conduite des princes confédérés. — Lettre de Calixte à Henri V. — Assemblée et traité de Worms. — Grand spectacle sur les bords du Rhin. — La joie de Calixte II aussi profonde que celle des peuples. — Concile œcuménique au Latran. — Conséquences de la paix conclue entre le pape et l'empereur. — Appréciation erronée du concordat de Worms. — Ce qui serait advenu si la papauté n'avait pas remporté la victoire. — Les grands champions de l'Église. — Rome païenne opposée à Rome chrétienne. — Vie privée des religieux dans les divers monastères. — Les moines du Bec étaient des philosophes, des grammairiens, des savants. — Guillaume de Champeaux et les écoles de Paris, où affluent les étrangers. — Fondation de l'université de Cambridge. — Jurisconsultes, médecins, historiens dans les monastères. — La vie du cloître recherchée surtout par les classes élevées de la société. — L'abbaye appelée le Mont-des-Anges dans l'Unterwald. — Osmond Mainsende et leur fils devenu leur biographe. — L'abbaye de Fontevault refuge des veuves de haute naissance. — Baudouin, comte de Flandre, se fait moine à Saint-Bertin. — Fondation de l'abbaye du Kloster Neubourg, près de Vienne. — Otton, évêque de Bamberg, restaurateur et fondateur d'abbayes. — Les quêtes pour rétablir les monastères détruits. — Le duc de Lothian à Tiron. — Projets de l'empereur Henri V contre le royaume de France. — La France, dès le temps de Louis-le-Gros et de Suger, reçoit le titre de reine des nations. — Gloire de l'abbaye de Cluny et du Mont-Cassin. —

L'état religieux en butte à l'envie et à la haine des princes et même des évêques. — Un moine du Mont-Cassin prend la défense de l'Ordre Monastique, vengé, d'ailleurs, par le pape Calixte II.

La France et l'Angleterre, comme l'Italie entière, ne reconnaissaient donc plus que le grand pape qui venait de présider à Reims aux solennelles assises de la chrétienté. Le schisme avait perdu dans Burdin sa raison d'être. Il ne restait plus à réduire que l'empereur. Demeuré seul à Yvoi (1129), après l'avortement de la conférence de Mouzon, sous le coup de la sentence d'excommunication de Reims, la plus solennelle qui eût encore été prononcée contre un souverain, Henri V alla passer tristement et solitairement les fêtes de Noël à Worms¹, ville très-dévouée à sa cause. Les princes avaient déserté la cour impériale; le nombre déjà très-restreint des évêques restés avec l'empereur diminuait de jour en jour. L'évêque Burckhard de Munster, sa créature la plus dévouée, celui qui avait conseillé l'emprisonnement de Pascal, était mort en ambassade à Constantinople, où il était allé négocier en faveur d'Henri, auprès de la cour de Byzance². L'archevêque de Trèves, neutre jusque-là, avait rejoint Calixte³; l'évêque de Strasbourg, vice-chancelier de l'empire, s'était soumis au pape dès

1. Natale Domini WORMATIÆ non imperialiter celebravit. *Chron. Ursperg.*, ann. 1120.

2. *Chron. Ursperg.*, ann. 1121. STENTZEL, I, 695.

3. V. plus haut. — Cf. GÉRAIS, I, 302.

qu'il avait eu connaissance des décrets de Reims. L'empereur, au lieu de chercher à ramener le prélat, l'envoya en exil¹, où il ne fut mieux traité ni par les évêques pénitents de Welpire et de Worms² chassés de leurs sièges, ni par l'évêque de Liège. Ce diocèse était alors l'un des plus vastes de l'empire; il possédait les écoles les plus florissantes³ et passait pour le plus puissant par le nombre et la noblesse de ses feudataires. Il avait servi de refuge à Henri IV et avait toujours été considéré comme le principal foyer du schisme. Devenu vacant par la mort d'Olbert, l'un des plus ardents partisans de la cause impériale, ce siège avait été donné par l'empereur à l'archidiacre Alexandre de Juliers, qui lui avait rapporté la crosse et l'anneau du défunt⁴. Mais le chapitre, encouragé par le métropolitain Frédéric de Cologne, ne reconnut pas le choix et élut son prévôt Frédéric, frère du comte de Namur, que le pape Calixte sacra au concile de Reims. Il en résulta une guerre sanglante, où se reproduisit la grande lutte qui déchirait tout l'empire. Le vaste diocèse de Liège, qui s'étendait en Brabant et en Lorraine, fut cruellement ravagé. Le duc de Brabant,

1. STENTZEL, *Ibid. ex. MARTEN., Ampliss. Collect.*, I, p. 676.

2. *Chron. Ursperg.*, ann. 1121.

3. Leodium civitas.... studiis literarum præ ceteris apprime famosa. *Chron. Ursperg.*, ann. 1117.

4. On prétend qu'Alexandre paya à l'empereur sept mille livres d'argent pour obtenir la dignité. CHAPEAUVILLE, *Gest. Episc. Leodensium*, t. II, c. 21, ap. *Conc.*, XII, 1308.

les comtes de Düren et de Montaigu, la plus grande partie des vassaux immédiats de l'évêché¹ combattaient pour le candidat impérial. Mais les comtes de Namur, de Limbourg et de Fauquemont, presque toute la ville de Liège, l'immense majorité du clergé et toutes les abbayes² prirent parti pour l'élu qui représentait la cause de la liberté ecclésiastique. L'abbé Rodolphe de Saint-Frond se distingua surtout par son zèle et sa constance contre les partisans d'Alexandre et de l'empereur : douze ans auparavant il avait noblement lutté et enduré l'exil avec toutes sortes de périls pour défendre, dans son propre monastère, la liberté des élections contre le candidat excommunié que l'empereur voulait lui imposer. Cette fois, il brava de nouveau la persécution en soutenant la même cause dans son propre diocèse. Plutôt que de communiquer avec les impérialistes, il préféra abandonner son monastère et se réfugier à Cologne³. Frédéric, grâce à la vaillante épée de son frère le comte de Namur, triompha enfin et reçut à résipiscence publique son compétiteur ; mais il périt peu après, empoisonné par les schismatiques, et honoré comme martyr par tous les

1. Pene tota familia Ecclesiæ cum suis viribus. *Ibid.*

2. Civitas fere tota et omnes episcopatus abbates. *Ibid.* De archidiaconis et præpositis meliores et plurimi, clerus quam plurimus. *Chron. Rudal. abb. S. Trudonis in Spicileg.*, II, p. 698.

3. Voy. le récit très-curieux et détaillé des épreuves de l'abbé Rodolphe, en 1107 et en 1119, dans la *Chronique de Saint-Frond*, rédigée par lui-même, in *Spicileg.*, t. II, p. 686 et sqq.

Adalbert,
nommé légat
par
Calixte,
organise
la résistance.

catholiques¹. Ces luttes partielles se reproduisaient dans presque toutes les contrées de l'Allemagne, avec des succès divers, et au milieu d'hésitations, de tâtonnements qui firent espérer un moment une réconciliation entre l'empereur et les princes saxons fatigués de la guerre². Mais le grand archevêque Adalbert, investi par Calixte des fonctions de légat, sut organiser et entretenir la résistance, entraîner, par son énergie et son éloquence³, les évêques comme les princes, et imprimer à toute l'Allemagne du Nord un élan unanime contre l'empereur. D'accord avec le duc Lothaire et les autres princes saxons, l'archevêque s'occupa de faire élire canoniquement aux divers sièges vacants, et notamment à ceux de Magdebourg et de Munster, des hommes repoussés par les impérialistes à cause de leur indomptable dévouement à la liberté de l'Eglise, mais que le prélat s'empressait de sacrer lui-même⁴. Dans cette occurrence, Henri résolut

1. *Act. SS. Bolland.*, 27 maii. On est étonné de ne pas trouver un mot sur cette bulle dans les deux histoires publiées sur le pays de Liège par M. le baron de Gerlache et M. L. Polain.

2. Nous devons encore renvoyer pour le détail des luttes et des négociations, pendant les années 1120 et 1121, à Gervais, en faisant toutes nos réserves contre les imputations calomnieuses et dénuées de l'ombre même d'une preuve, que cet historien se plaît à porter contre Adalbert.

3. Pontifices ac principes totius Saxonie pro utilitalibus matris Ecclesie frequenter convocat... vir eloquens et primatum in Cisalpinis partibus multi firmiter tenens. *Chron. Urspr.*, ann. 1121.

4. Litteris ac legationibus papæ roborati cathedris vacantibus ca-

de faire une dernière tentative : réunissant toutes ses forces, il entreprit le siège de Mayence, comme pour étouffer, dans cette résidence métropolitaine, le foyer de résistance entretenu par Adalbert. Mais l'archevêque redoubla d'efforts. Ayant réussi à intéresser toute l'Allemagne orthodoxe au salut de cette importante cité¹, il accourut du fond de la Saxe, à la tête de forces très-considérables, pour la défendre. Les deux armées se trouvèrent en présence sur les bords du Mein, à la mi-juin 1121. Henri dut reconnaître alors l'impossibilité de prolonger la lutte : le temps était fécond en avertissements pour son orgueil. Son rival détesté, l'objet principal de sa haine, Adalbert, était là, avec la moitié de l'Allemagne rangée en bataille contre lui. Burdin, on ne l'a pas oublié, était tombé du trône pontifical où l'empereur l'avait fait asseoir. Guillaume, le fils unique du roi d'Angleterre, dont s'étaient déjà manifestées les dispositions les plus oppressives contre ses futurs sujets, avait péri, avec sa sœur et trois cents compagnons, sur un vaisseau brisé contre un écueil de la côte de Normandie au milieu de la mer la plus tranquille². Le monde avait vu dans cette effrayante catastrophe, un

Armées
en présence
sur
les bords du Mein
en 1121.

nonice pastores elegerunt quos.... Mogontino præsule.... probabilit-
ter et Ecclesiastica libertate consecrari fecerunt.... contra volunta-
tem imperatoris restituunt. *Chron. Urspr.*, 1120-1121.

1. Ad defensionem metropolis totius Germaniæ animos omnium
catholicam obedientiam profitentium tandem excitat. *Ibid.*

2. 25 novembre 1120.

éclatant avertissement de la justice divine. « Votre Guillaume, écrivait un moine, rêvait la grandeur de son futur royaume ; mais Dieu lui a répondu : Non, impie, non, tu ne régneras pas ; et, en effet, au lieu d'être ceinte d'une couronne d'or, sa tête a été broyée contre les rochers de la mer¹. »

Pendant ce temps, dans toutes les églises d'Allemagne, on jeûnait, on priait avec ferveur, en faisant des processions solennelles pour le salut de Mayence et pour le rétablissement de la paix. Des envoyés du pape parurent, sur ces entrefaites : Calixte, loin d'être enivré et d'abuser de son triomphe à Rome, se montrait, comme avant l'excommunication de Reims, toujours prêt à traiter ; il manifestait les dispositions les plus conciliantes, le plus ardent désir de donner, sous son pontificat, la paix à l'univers chrétien². Deux de ses cardinaux, Lambert d'Ostie et Grégoire, qui tous deux devaient monter, après lui, sur le trône pon-

1. Quæ res multorum mentes exterruit atque turbavit et de occultis justi Dei judiciis in admirationem concussit. EADM., *Hist. nov.*, l. 5. *ad fin.*

2. Ille de regno futuro cogitabat, Deus autem dicebat : Non sic, impie, non sic : contigit autem ei quod pro corona auri, rupibus marinis capite scinderetur. HENRIC. HUNTINGDON., *Epist. de contempl. mundi in Anglia sacra*, II, 696, cité dans THIERRY, *Conquête de l'Angleterre*.

3. Per litteras et nuntios vestros cognovimus circa hæc maxime semper versari vestræ pietatis desideria, ut Apostolica dispensatione vestris potissimum diebus pax et concordia descenderent in universum mundum. *Epist. ADALB. ad Calixt. Ampl. Collect.*, t. I^{er}, p. 671.

tifical¹, et qui déjà s'étaient abouchés avec Henri V, avaient été chargés, aussitôt après la prise de Burdin, de retourner en Allemagne² et de ne rien négliger pour arriver au résultat que poursuivait la noble ambition du pape. Leur influence contribua certainement³ à faire prévaloir les dispositions pacifiques qu'on vit se manifester parmi les plus grands seigneurs des deux armées et qui les portèrent, au lieu d'en venir aux mains, à se rapprocher et à chercher les conditions d'un accommodement⁴.

L'empereur dut céder cet irrésistible mouvement des esprits et consentir à ce que la solution des graves questions en litige entre l'Église et l'empire fût confiée à vingt-quatre princes choisis parmi les plus pieux : douze dans son parti, et douze dans celui de l'Église⁵. Une diète générale fut convoquée

Une diète
est convoquée
à
Wurtzbourg.

1. Ils eurent pour collègue Saxo, card. prêtre de Saint-Étienne.

2. Ils retournèrent à Rome à la fin d'août 1121. Cf. PAND. PISAN. et FALCO BENEV. ap. PAGI, *Crit. ann.* 1121, c. 6 et 9, d'où il est naturel de conclure qu'ils prirent part aux négociations des mois de juin et juillet en Allemagne. Gervais qui, volontairement, représente sous un faux jour la position de l'Église à la fin de la lutte, ne fait aucune mention de cette première mission des trois légats.

3. *Missis utrimque quibusdam sapientissimis atque religiosis proceribus, de concordia sua scilicet fraterna honorabiliter tractare cœperunt. Chron. Ursperg., ann. 1121.*

4. *Mentibus universorum tam in uno divinæ voluntatis assensu connexis.... ut ipse præsens negocium non suo, sed optimatum utriusque partis arbitrio terminandum decreverit.... ex utraque parte XII primates, quorum corda timor Dei possidens inveteratam discordiam inter regnum et sacerdotium sedare.... resistens sufficeret.*

à Wurtzbourg, pour la Saint-Michel (1121), afin d'y conclure cette paix tant désirée.

Quand les deux armées se retrouvèrent en présence, sur les bords de la Wernitz, campées à un jour de marche l'une de l'autre, il y eut bien quelques velléités de renouveler les hostilités¹; mais l'empereur resta, cette fois, fidèle à son serment, et consentit à ce que toutes les questions fussent vidées d'après la décision des princes². Ceux-ci, tant laïques qu'ecclésiastiques, mais parmi lesquels les évêques occupaient la première place³, se montrèrent dignes de leur haute mission : ils manifestèrent un esprit de justice, de modération et de générosité, qui témoigne de la grandeur de leur âme, de la hauteur de leur intelligence et prouve combien ils étaient dignes de fixer les destinées de leur patrie, et d'intervenir, en guise de médiateurs, entre l'Église et la royauté⁴ qu'ils avaient

1. Licet nonnulli pacem odientes scandala nova veteribus super-seminare tentaverunt. *Chron. Ursp.*, ann. 1121.

2. Imperator sponsionis suæ non immemor.... quantum... non sui arbitrio.... sed juxta senatusconsultum concludi per omnia in omnibus concessit. *Ibid.*

3. Nous ne trouvons nulle part l'énumération de ces seigneurs; admettre avec Gervais (t. I^{er}, p. 524, note 5) que les princes dont la décision fut reconnue souveraine étaient tous, ou en très-grande majorité, laïques, ce serait contredire toutes les données de l'histoire et tous les usages de l'époque, surtout en Allemagne. D'ailleurs, nous voyons par Charton, t. I^{er}, p. 671. et *Chron. Ursp.*, p. 1121, qu'Adalbert et Ollin de Bamberg y eurent un rôle important.

4. STENTZEL (I, 701) et GERVAIS (I, 530), ont fort bien exposé l'importance et le mérite de l'intervention des princes dans cette occa-

l'une et l'autre si vaillamment servies. Fidèles à l'esprit des conventions arrêtées entre l'empereur et les plénipotentiaires du pape à Strasbourg, ils commencèrent par décréter, sous peine de la vie, l'établissement d'une paix générale, complète, la restitution réciproque de tous les domaines et héritages enlevés au fisc royal, à l'Église ou aux héritiers légitimes; le rétablissement des justices et des privilèges de chaque ordre¹; la poursuite rigoureuse des pillards. C'était pourvoir, avec sagesse et équité, aux intérêts temporels de l'empire; mais il restait à résoudre la question spirituelle, la principale cause de la lutte. La pratique des investitures, pour la majorité des seigneurs laïques, était un apanage héréditaire de la dignité impériale, et quand l'archevêque Adalbert avait exposé le droit de l'Église, il s'était entendu qualifier par plusieurs de destructeur de l'empire². Ces princes, auxquels

sion; mais ils nous semblent avoir trop insisté sur la nouveauté d'une pareille intervention, dont l'histoire antérieure d'Allemagne et de tous les Etats de l'Europe fournissent des preuves nombreuses.

1. *Omni que personæ vel conditioni propriam adjudicatam est justitiam. Chron. Ursp.*

2. *Tam imperium quam imperator tanquam hereditario quodam jure baculum et annulum possidere volebant, pro quibus universa laicorum multitudo imperii nos destructores inclamabat. Epist. ADALB. ad Pap. ap. MARTEN., l. c.* Il est évident que cette *unanimité* ne pouvait pas s'entendre *à la lettre*, ni s'appliquer à tous les seigneurs, puisque la moitié au moins d'entre eux se battait depuis cinquante ans contre le droit d'investiture impériale. Si elle eût existé, le droit précité n'aurait pas été, à coup sûr, abandonné du consentement de tous par le concordat qui fut le résultat de ces négociations.

l'empereur abandonnait sa prérogative, ces hommes de guerre tout-puissants, devenus les arbitres de l'avenir spirituel et temporel de l'empire, donnèrent alors les preuves les plus admirables de leur modération et de leur véritable sagesse, en s'abstenant de juger par eux-mêmes ce côté de la cause, et en renvoyant au pape, en concile général, la décision de tout ce qui touchait aux investitures et à l'excommunication impériale. Dominés par la crainte de Dieu, ils voulurent remettre au jugement de l'Esprit-Saint une question qu'ils trouvaient insoluble à l'aide de lumières purement humaines¹. Ils se bornèrent donc, en ce qui dépendait d'eux, à recommander à l'empereur de ne jamais perdre de vue l'obéissance due au saint-siège², et à lui promettre solennellement que tous feraient les efforts les plus sincères pour le réconcilier avec l'Église, et pour que la solution de la querelle des investitures fût compatible avec l'honneur de la couronne impériale³.

1. De verbo autem excommunicationis.... nihil est definitum, tamen ad Apostolicam audientiam concorditer in divino timore dilatum.... quatenus indicto per auctoritatem Apostolicam generali concilio quæcumque, humano non possent Spiritus Dei iudicio terminarentur. *Chron. Urspr.*, l. c. Iudicio et consilio domini Apostolici, causam imperatoris determinandam reservantes. *Chron. Hildesheim.* ann. 1121

2. Cette *formula pacis* renferme les bases de l'accommodement, telles qu'elles furent sans doute soumises au pape et communiquées aux princes absents. Cf. Gervais, I, 529; SEXTZEL, I, 700.

3. Principes sine dolo et sine dissimulatione elaborare intendunt, ut in hoc regnum honorem suum retineat. *Formula pacis*, l. c.

Ce n'est pas tout : ils ordonnèrent que les évêques légitimement élus et consacrés par Adalbert seraient maintenus ou rétablis dans leur diocèse. Les catholiques étaient autorisés à communiquer provisoirement avec l'empereur, jusqu'à ce qu'une réponse fût arrivée de Rome¹; mais, préalablement, les princes s'engagèrent à interposer leur autorité, dans le cas où l'empereur entreprendrait de venger, sur qui que ce fût, les injures reçues pendant la guerre; et ils ne se séparèrent qu'après avoir fait serment de maintenir les bases d'accommodement arrêtées entre eux, quand même l'empereur les violerait². L'évêque de Spire et l'abbé de Fulda furent chargés de porter à Rome le résultat de la conférence; ils revinrent au commencement de 1122, avec les trois cardinaux Lambert, Grégoire et Saxo, qui avaient déjà, l'année précédente, rendu témoignage des dispositions pacifiques de Calixte³. Ils arrivèrent à temps pour empêcher la paix d'être de nouveau troublée au sujet d'une élection contestée au siège de Wurtzbourg, où l'empereur s'était em-

1. Donec id fiat, episcopi et omnes catholici, sine ulla injuria et periculo communionem suam custodiant.

2. Si autem imperator hoc consilium præterierit, principes sicut ad invicem fidem dederunt, ita eam observent. On ne sait sur quoi Gervais (I, 331) se fonde pour prétendre qu'ils prirent un engagement semblable, à l'encontre du pape : c'est une affirmation certainement gratuite et en outre absurde, puisqu'ils s'en remettaient précisément à la décision même du pape.

3. Voir, sur le double voyage de ces trois légats, Pagi, *Crit. ann.* 1122, c. 9.

pressé d'user encore une fois de son droit d'investiture en faveur d'un candidat de sa façon, le comte Gebhard de Neisseberg. L'archevêque Adalbert, d'accord avec la plupart des princes, et même avec les deux neveux de Henri¹, opposa à son protégé un sujet plus digne en la personne du diacre Rudiger², qui fut sacré dans l'abbaye de Schwartzach. Les légats reconnurent le nouvel élu, malgré l'empereur³ qui dut subir cet échec, tempéré, du reste, par les lettres affectueuses qu'ils lui apportaient de la part du pape Calixte, et dans lesquelles il était dit qu'ils devaient traiter ensemble, non seulement de pontife à monarque, mais comme des parents⁴ plus rapprochés par les liens du sang qu'aucun de leurs prédécesseurs. « L'Église, » ajoutait le pape, ne veut rien s'arroger de tes » droits, elle qui, comme une mère, fait don à » chacun de tout ce qui lui appartient. Elle ne pré- » tend rien enlever à la gloire de l'empire. Nous ne

Lettres
de Calixte II
à
Henri V.

1. Indignatus ab imperatore suo avunculo suo discedere. *Chron. Urspr.*, l. c. C'étaient Frédéric, duc de Souabe, et Conrad, duc de Franconie, celui-ci spécialement intéressé à la question, puisque son duché lui avait été donné aux dépens de l'évêché de Würzburg.

2. Gervais (I, 558) reconnaît que Rudiger était un sujet plus digne que Gebhard, et que les détails de cette contestation sont assez obscurs, ce qui ne l'empêche pas de suivre aveuglément la version intéressée du candidat impérialiste (in *Cod. Epist. Udalr.*, n° 555) et d'en profiter pour accuser de nouveau l'archevêque Adalbert.

3. Contra voluntatem imperatoris per auctoritatem archiepiscopi Adalberti ceterumque legatorum papæ. *Chron. Urspr.*, l. c.

4. L'impératrice Agnès, grand-mère de Henri V, était nièce du comte Raynaud I^{er}, grand-père de Calixte II.

« voulons, en effet, que servir Dieu dans sa justice.
 « Rentre donc en toi-même, et réfléchis à ce que tu es
 « devenu. N'accorde pas confiance à la superbe des
 « méchants, car Dieu résiste aux superbes. Tu as
 « des soldats pour te défendre ; mais l'Église, elle,
 « a pour défenseur le Roi des rois, qui l'a rachetée
 « de son sang ; elle a, de plus, les saints apôtres
 « Pierre et Paul, qui sont ses seigneurs et ses pa-
 « trons. Abandonne donc ce qui n'est pas de ton
 « office, afin de mieux le remplir. Que l'Église
 « obtienne ce qui est au Christ, et que César garde
 « ce qui est à lui ! — Que chacun se contente de sa
 « part, et que ceux qui doivent rendre justice à
 « tous n'aillent pas empiéter l'un sur l'autre par
 « esprit d'usurpation. Si tu consens, de l'avis des
 « hommes les plus sages et les plus religieux, à
 « nous écouter et à nous obéir, tu procureras une
 « joie à Dieu et au monde, et tu joindras l'éternelle
 « gloire à ta couronne impériale. Tu nous enchaî-
 « neras, nous et toute l'Église, par les liens d'un
 « tel amour, que tu paraîtras à tous comme un
 « vrai roi et un véritable empereur. Mais si tu pré-
 « fères les conseils des fous et des flatteurs, qui
 « veulent te dominer, si tu refuses à Dieu et à l'É-
 « glise l'honneur qui leur est dû, nous pourvoirons
 « à l'Église de Dieu par le ministère d'hommes
 « sages et religieux, mais à ton détriment, car les
 « choses ne peuvent rester ce qu'elles sont¹. »

1. Nihil, Henrice, de tuo jure vindicare sibi quæret Ecclesia, quæ

Les légats apostoliques, après s'être concertés avec Adalbert à Mayence, et secondés par son zèle sincère pour la paix¹, parvinrent à calmer l'irritation produite de part et d'autre par l'affaire de Wurtzbourg², et convoquèrent, pour la fête de la Nativité de Notre-Dame, une assemblée générale, où avaient été conviés l'empereur, les prélats, les moines, les clercs instruits d'Allemagne et même de France³, par des lettres qui respiraient le désir le plus sincère de la concorde et de la

sicut mater sua omnibus gratuito administrat. Nec regni nec imperii gloriam affectamus, sed soli Deo in Ecclesiæ suæ justitia deservire optamus. Redi ergo ad te ipsum, redi.... habes milites adjuutores tuos: habet Ecclesia Regem regum.... obtineat Ecclesia quod Christi est, habeat imperator quod suum est.... sit pars utraque contenta suo officio, nec sibi ad invicem ambitione aliqua sua usurpent, qui debent omnibus justitiam observare.... Hos et totam Ecclesiam ita tibi nexibus dilectionis divincies.... quod si stultorum et imperare tibi volentium adulationibus.... adhæseris.... Ecclesiæ Dei curabimus provideri, quoniam sic esse diutius non valemus. Lettre du 19 février 1192 NEUGART, *Cod. Dipl.*, II, 841.

1. STENTZEL, plus juste ici que Gervais, reconnaît qu'Adalbert fut le médiateur de cette paix tant désirée. T. I^{er}, p. 710, not. 57.

2. Cf. *Epist. Adalb. ad Calixt.*, ap. MART., l. c. Benignus et amator Jesus per industriam servorum suorum.... legatorum qui tunc Noguntia morabant, immo per habitantem in eis Spiritum suum, spiritum principum paci contrarium auferre caritatemque in eorum cordibus diffundere cœpit. *Chron. Ursp.*, l. c.

3. Omnibus Galliarum archiepiscopis, abbatibus, monachis, clericis præcipue in sacris Scripturis eruditis, et omnibus principibus. *Cod. Udalr.*, n. 331. On ne voit pas qu'aucun prince ou prélat français ait répondu à cette invitation, et il nous paraît probable que le mot *Galliarum* provient de l'erreur d'un copiste qui aura complété ici l'initiale G, placée pour *Germaniæ*. De telles erreurs ne sont pas rares dans les manuscrits.

paix¹. Cette assemblée se tint à Worms; et, pendant que les légats, l'empereur et les princes délibéraient dans la ville, la foule nombreuse qui formait leur cortège campait sur les bords du Rhin. La délibération dura plus d'une semaine, au milieu d'une anxiété générale². Mais, enfin Celui qui tient dans ses mains le cœur des rois, fléchit, au delà de toute espérance, l'orgueil de l'empereur, et le courba sous le joug de l'obéissance apostolique³. Henri V renonça au fameux droit d'investiture, que ses prédécesseurs avaient si longtemps exercé et qu'il s'était tant de fois promis de n'abandonner qu'avec la vie⁴. Le 23 septembre 1122, le traité célèbre, connu dans l'histoire sous le nom de *Concordat de Worms*, fut conclu par l'échange des deux engagements solennels rendus au nom du pape et de l'empereur, au nom de la sainte et indivisible Trinité. Voici l'engagement signé par l'empereur : « Moi, Henri, « par la grâce de Dieu empereur auguste des Ro-
« mains, pour l'amour de Dieu, de la sainte Église

Assemblée
et
traité de Worms

1. *Cod. Udalr.*, p. 504, 531, 532.

2. Incredibile memoratum est quam prudenti, quam instanti, quamque per omnia sollicito cunctorum procerum consilio pro pace et concordia certatum sit. *Chron. Ursp.*

3. Donec ipsi in cujus manu cor regis est omnem animositatem imperatoris sub Apostolicam obedientiam causa manu Ecclesiæ, etiam ultra spem plurimorum inflexit. *Ibid.*

4. Quæ tanto tempore reges Teutonici administraverant, quæque ipse, ne regni imminueretur honor, nunquam vita comite si dimis-
surum proposuerat. *Ibid.*

« romaine et du pape Calixte, et pour le salut
 « de mon âme, j'abandonne à Dieu, à ses saints
 « apôtres Pierre et Paul et à la sainte Église catho-
 « lique, toute investiture par la crosse et par l'an-
 « neau ; je consens à ce que, dans toutes les églises
 « de mon empire, les élections soient canoniques
 « et les consécutions libres. Je restitue à la sainte
 « Église romaine toutes ses possessions et régales
 « qui depuis l'origine de cette discorde, du temps
 « de mon père, ou du mien, lui ont été enlevées et
 « dont je suis détenteur ; et je lui ferai fidèlement
 « restituer celles que je ne possède pas, d'après le
 « conseil et le jugement des princes. Je ferai de
 « même pour les possessions¹ des autres églises, des
 « princes, des autres clercs et laïques qui ont été sai-
 « sies dans cette guerre. Je donne une vraie paix au
 « pape Calixte, à la sainte Église romaine, à tous
 « ceux qui sont ou ont été de son parti ; je lui prê-
 « terai secours fidèlement quand elle me le deman-
 « dera ; et quand elle me portera plainte, je lui
 « rendrai la justice qui lui est due². »

Cet acte portait immédiatement après la signature de l'empereur, celle de son plus redoutable adversaire Adalbert, archevêque de Mayence ; et il

1. Après avoir stipulé la restitution pure et simple des possessions et des régales (ou droits royaux de justice nommés milice, péage, etc.) à l'Église romaine, il se réserve, quant aux autres églises, les régales dont l'écrit du pape lui permettait de donner l'investiture par le sceptre.

2. V. le texte dans l'Appendice.

fut visé, puis revêtu du grand sceau d'or par celui-là même qui avait toujours si énergiquement lutté contre Henri, par Frédéric, archevêque de Cologne, en sa qualité de chancelier du royaume d'Italie¹.

L'écrit dressé au nom du pape était ainsi conçu :
 « Moi, Calixte, serviteur des serviteurs de Dieu, je
 « t'accorde, mon cher fils Henri, par la grâce de
 « Dieu empereur auguste des Romains, que les
 « élections des évêques et abbés qui font partie du
 « royaume germanique soient faites en ta présence,
 « sans simonie ni violence aucune, en sorte que, s'il
 « arrive quelque différend entre les compétiteurs, tu
 « donnes ton consentement et ta protection à qui les
 « mérite le plus, de l'avis du métropolitain et des
 « évêques comprovinciaux. Que l'élu reçoive donc
 « de toi les régales par le sceptre (excepté celles que
 « l'on sait appartenir à l'Église romaine), et qu'il
 « t'en rende les devoirs selon ton droit; que celui
 « qui aura été consacré dans les autres parties de
 « l'empire reçoive de toi les régales par le sceptre,
 « dans le délai de six mois². Tu me porteras plainte
 « et je te prêterai secours, selon le devoir de ma
 « charge. Je te donne une vraie paix, à toi et à

1. *Autograph. Vatican, ap. BARON., ann. 1122.*

2. *Teutonici regni*, qui ad regnum pertinent; c'est-à-dire du royaume germanique, et non pas des autres pays tels que l'Italie, la Bourgogne, le royaume d'Arles, qui relevaient également du Saint-Empire romain, mais sans faire partie de l'Allemagne.... L'empereur, au contraire, avait concédé la liberté des élections *in omnibus imperii mei partibus*. Cf. GERVAIS, I, 346.

« tous ceux qui sont ou qui ont été de ton parti¹. »

Ce grand acte fut consommé avec toute la publicité que comportaient alors les événements de la vie politique, et avec le concours de tous les hommes libres qui constituaient la nation germanique².

1. Il semble résulter de ces diverses dispositions qu'en Allemagne ces prélats librement élus devaient recevoir l'investiture des régales par le sceptre avant d'être sacrés, mais du consécrateur la crosse et l'anneau. En Italie et ailleurs, les prélats devaient être sacrés avant d'être investis par le sceptre. Toutefois, on ne voit pas, selon Gervais, un seul exemple d'un prélat italien qui soit allé chercher cette investiture auprès de l'empereur.

2. Rappelons, à cette occasion, que la nation germanique se composait, aux onzième et douzième siècles, de sept catégories ou classes, désignées sous le nom de *Heerschilde* ou boucliers, et dont la réunion formait les diètes générales et d'élection :

1° Le roi électif, qui prenait le titre d'*empereur*, après avoir été sacré en cette qualité par le pape ;

2° Les princes ecclésiastiques, évêques et abbés, qui, au temporel, ne pouvaient être vassaux que du roi ;

3° Les ducs, qui pouvaient être vassaux des princes ecclésiastiques ;

4° Les comtes et libres barons, égaux en rang aux ducs, mais qui pouvaient être leurs vassaux, lorsqu'ils tenaient quelque partie de leurs terres en fief. Les trois premières classes composaient la haute noblesse, *der höhere Adel*, ce qu'on a nommé depuis les princes et seigneurs *immédiats*. Il est probable qu'ils prenaient seuls part à l'élection des rois ;

5° Les *Mittelfreie* ou bannerets, qui n'appartenaient pas, par leur naissance, à la haute noblesse, mais qui avaient des hommes libres pour vassaux : c'était la noblesse ordinaire ;

6° Les simples chevaliers ou nobles, *ministeriales*, sans vassaux ;

7° Les hommes libres, *ingenui*, vassaux de la haute et moyenne noblesse, mais non serfs. Il y avait beaucoup de nobles dans les villes ; mais les bourgeois non nobles, quoique très-influents déjà par leur richesse et leur esprit belliqueux, ne firent partie que plus tard du corps politique de l'empire, lors de la création des *villes impériales*. Le peuple des campagnes était en général attaché à la glèbe (*Leibcogen*)

Le monde a vu rarement un spectacle plus noble et plus touchant que celui dont les bords du Rhin furent témoins, lorsque princes, comtes, évêques, chevaliers, moines, prêtres, soldats et bourgeois, se réunirent dans la vaste plaine où coule, près de Worms, le plus beau fleuve de l'Europe. Au milieu de cette innombrable multitude¹, l'empereur Henri V parut, et, s'humiliant en présence de tous, pour l'amour du Christ, il remit au vice-gérant du pape², et, par cet intermédiaire, au Seigneur Jésus lui-même, l'acte par lequel il abandonnait pour toujours à l'Église son ancien droit, et recevait en échange la concession du souverain pontife³. Les

Grand spectacle
sur les bords
du Rhin.

avec des droits, des services et une juridiction réglée, qui ne permet pas de confondre cet état avec le servage tel qu'on le voit exister en Russie. Il y avait aussi des paysans tout à fait libres. Les six *Heerschilde* se réunissaient, en général, autour du roi, aux trois grandes fêtes de Noël, Pâques et la Pentecôte.

Les duchés qui représentaient les anciennes races dont se composait le peuple teutonique, avaient en outre leurs diètes particulières. Il y en avait sept : la Franconie, la Saxe, la Souabe, la Bavière, la Carinthie, la haute et basse Lorraine. Il y avait six archevêchés (Mayence, Cologne, Trèves, Magdebourg, Saltzbourg, Brême) et trente-cinq évêchés. GIEHHORN, *Deutsche Staats und Rechts Geschichte*, § 294. STENTZEL, t. I^{er}, p. 727 à 753. PLEFFEL, *Abrégé du droit public d'Allemagne : remarques sur les 5^e et 6^e périodes*.

1. Propter infinitæ multitudinis [conventum loco campestri juxta Rhenum. *Chron. Ursp.*, l. c.

2. Ostiensem episcopum vicem domini Apostolici per omnia tenentem. *Ibid.*

3. Qualiter.... humiliatus pro Christi coram multitudine maxima abnegaverit, et in manus Episcopi. .. ac per ipsum domino.... suæque in perpetuum jus Ecclesiæ dimiserit, rursusque quale sibi.... auctoritas apostolica concesserit. *Ibid.*

deux documents furent lus à la foule assemblée ¹, et aussitôt, toute cette multitude, toute cette armée catholique, animée d'un même sentiment, tomba à genoux, dans un transport de joie indicible, pour louer Dieu de la conclusion de la paix, tandis que le cardinal Lambert d'Ostie donnait à l'empereur et à tous les siens l'absolution, puis le baiser de paix et la sainte communion ².

Après que l'empereur eut juré entre les mains du légat d'observer toutes les conditions des traités, il reçut de nouveau le serment de fidélité des princes, serment dont ils avaient été dégagés par décret du concile de Reims, et il leur jura, à son tour, de respecter leurs personnes, leurs possessions et leurs justices particulières³. L'assemblée se sépara au milieu d'une satisfaction universelle, et l'empereur alla à Bamberg ⁴ recueillir les suffrages de ceux d'entre les princes qui n'avaient pu se trouver à Worms. Leurs votes furent unanimes, et, avec leur consentement, Henri donna, pour la première fois, l'investiture des régales par le sceptre, conformément au privilège apostolique, au nouvel abbé de Fulda, régulièrement et librement élu par les princes⁵. De

1. Scripta atque rescripta.... lecta sunt, data et accepta. *Ibid.*

2. Post multimodas laudes rerum Gubernatori redditas, celebratis a domno Ostiensi divinis sacramentis, inter quæ.... cum pacis osculo sanctaque communione plenissime reconciliavit.... Discessum est ab omnibus cum infinita lætitia. *Ibid.* Cf. Gervais, I, 348.

3. *Cod. Udalr.*, n° 309, expliqué par Gervais, I, 349.

4. 11 novembre 1122.

5. Cum consensu præsentium principum electione regulari præ-

là l'empereur envoya une ambassade solennelle, avec de riches présents, à Calixte, comme à son cher cousin¹. Quant à l'antipape Burdin, il n'en fut point parlé; nulle réclamation ne fut élevée en faveur de ce malheureux qui avait consenti à servir d'instrument à l'asservissement de l'Église et au rétablissement de tous les abus détruits par Grégoire VII. Selon le mode d'équité ordinaire ici-bas, Burdin fut trahi et sacrifié par ceux-là mêmes pour qui il avait trahi et sacrifié l'Église.

La joie de Calixte ne fut ni moins vive ni moins légitime que celle qui transportait l'Allemagne. A l'active et indomptable énergie qu'il avait déployée contre les usurpations impériales, avant comme après son exaltation au trône papal, l'éminent pontife avait su à propos substituer un esprit de conciliation et de miséricorde, dont la victoire la plus complète fut la conséquence et le prix. Il répondit à Henri dans les termes les plus affectueux, en le félicitant d'être rentré, après une si longue résistance, dans le sein de l'Église et d'avoir humblement obéi à ses décrets salutaires². « Nous t'ouvrons, lui disait-il, comme à un fils de Saint-Pierre, les bras de

La
joie de Calixte II
aussi profonde
que
celle des peuples.

missa.... ejusdem congregationis frater.... juxta privilegium præscriptum regalia vel fiscalia eidem cœnobio pertinentia ab imperatore suscepit. *Chron. Ursp.*, l. c.

1. Domno Apostolico Calixto, consanguineo scilicet jam sibi mitissimo. *Ibid.*

2. Te jamdudum nimium reluctantem.... Lettre du 15 décembre 1122, in *Conc.* XII, 1331.

« notre paternelle affection, et nous voulons d'au-
 « tant plus chérir ta personne et honorer ta cou-
 « ronne, que tu as obéi plus dévotement que tes pré-
 « décesseurs à l'Eglise romaine, et que tu nous es
 « plus étroitement uni par les liens du sang. Fais
 « donc en sorte, très-cher fils, que nous puissions
 « jouir l'un de l'autre dans le Seigneur, et réfléchis
 « combien cette longue discorde de l'Eglise et de
 « l'empire a nui aux fidèles de toute l'Europe et com-
 « bien notre univers sera fécond en biens, avec le
 « secours de Dieu... Nos frères les évêques, les cardi-
 « naux et tout le clergé romain se joignent à nous
 « pour te saluer, toi, tes princes et tes barons¹. »

Concile
œcuménique
au Latran.

Ensuite, pour imprimer à cette paix le sceau de la confirmation la plus solennelle, Calixte II convoqua au Latran un concile œcuménique, le premier qui ait été tenu à Rome avec ce caractère². Le concile s'ouvrit pendant le carême de 1123 (le 18 mars), et on y compta presque tous les prélats de la chrétienté³, trente-deux cardinaux, plus de trois cents évêques et de six cents abbés⁴ venus de toutes les

1. Nos ergo te in B. Petri filium paternæ affectionis brachiis te suscipimus.... Age ergo, fili carissime.... perpendat imperialis excellentia tua, quantum diuturna, etc.... Europæ fidelibus intulerit detrimentum. *Ibid.*

2. On le compte pour le neuvième des conciles œcuméniques et le premier du Latran en Occident. FLEURY, l. 67, n° 31. — *Hist. litt.*, t. X, p. 527.

3. V. leur nom au bas du diplôme sur la juridiction métropolitaine en Corse. *Conc.* XII, 1342.

4. SIMÉON DUNELM., *de gest. Angl.*, ann. 1122. Ultra montanos omnes

contrées du monde chrétien. Dans cette auguste et immense assemblée le pape fit lire le concordat de Worms, qui fut ratifié et approuvé par l'unanimité des mille prélats présents¹. Calixte, de l'avis du concile, prononça ensuite l'absolution de la sentence d'excommunication dont l'empereur avait été frappé par les quatre cent vingt-sept prélats du concile de Reims²; puis il canonisa le saint moine Gebhard, évêque de Constance, qui avait été si longtemps l'indomptable champion de la liberté de l'Église en Allemagne contre Henri IV et Henri V³; enfin il publia vingt-deux canons destinés, comme ceux de Reims, à consolider les nouvelles conquêtes faites au profit de la discipline et de l'indépendance de l'Église, à garantir les propriétés, à maintenir la liberté et la pureté de ses ministres. Par le vingt et unième de ces canons, le mariage des prêtres, de tout temps prohibé dans l'Église latine, mais que Grégoire VII le premier avait su déraciner, reçut un dernier coup : l'engagement dans les ordres sacrés fut déclaré empêchement dirimant au mariage⁴. Le plus nouveau de ces dé-

fere episcopos, et archiepiscopos, et abbates, et totius ut ita dicam Italiae ecclesiarum pastores. FALCO BENEVENT., *Chron.* ann. 1123.

1. Le nombre exact était de 997 selon PANDULPH. PISAN.

2. SIMÉON DUNELM., l. c.

3. La bulle est dans LEIBNITZ, *Scr. rer. Brunsw.*, t. II, p. 2, et dans *Concil*, t. XII, p. 1340. Gebhard, ou Conrad, était moine de Hirschau, et mourut en 1110.

4. *Presbyteris, diaconibus, subdiaconibus.... matrimonia contrahere penitus interdiciamus : contracta quoque matrimonia ab hujus-*

crots assimilait, par une pensée digne d'une telle époque et d'une telle assemblée, les expéditions faites en Espagne aux pèlerinages entrepris en terre sainte pour défendre le peuple chrétien et détruire la tyrannie des infidèles¹. Chose remarquable, au milieu des grandes luttes intérieures où se décidait le problème du gouvernement de la chrétienté, elle était défendue, au dehors, par des armées sans cesse renouvelées de ~~seigneurs~~ catholiques qui, en Palestine, sous les deux ~~rois~~, en Castille et Aragon sous les deux

~~et~~ ~~personis~~ disjungi judicamus. (Can. XXI.) Jusqu'alors il n'y avait aucune prohibition d'autre sanction pénale que la déposition du prévaricateur : la nullité de ces mariages n'avait pas été explicitement prononcée.

1. Ad Christianam gentem defendendam et tyrannicam infidelium debellandam. Can. II. Cette disposition est rendue et confirmée dans la bulle de Calixte du 2 avril 1122 (in *Conc.*, t. XII, p. 121, par laquelle il constitua son légat en Espagne *Oldeyem*, archevêque de Tarragone, « quia exercitum vestrum, per nos, ut desideravimus, visitare nequimus. » Calixte prenait un intérêt particulier à l'Espagne : il était en effet oncle du jeune roi de Castille, Alphonse VII. et avait une dévotion extraordinaire pour saint Jacques de Compostelle, patron de l'Espagne ; il avait érigé en métropole le sanctuaire de ce lieu, auquel il envoyait les pèlerins anglais qui venaient à Rome. (GILL. MALMESB., 856.) On lui attribue même un livre sur les miracles de saint Jacques. (*Hist. littér. de France*, t. X, p. 552.

2. Baudouin I^{er}. frère et successeur de Godefroy de Bouillon, mort au sein de la victoire en 1118, et enterré dans le saint sépulcre comme son frère Baudouin II du Bourg, troisième roi de Jérusalem, vainqueur dans la grande bataille du 14 août 1120 avec le bois de la vraie croix, tint la même année le concile de Naplouse pour appeler la grâce de Dieu sur les vainqueurs, et étendit contre les abus de la force, la même protection aux femmes sarrasines qu'aux femmes chrétiennes (Can. V et XIII, in *Conc.* XII, 1517). Il fut fait prisonnier

Alphonse¹, tantôt par leurs éclatantes victoires, tantôt par leur mort héroïque, étendaient le domaine de l'Église, et glorifiaient le drapeau du Crucifié.

Ainsi se termina, par une paix loyale et glorieuse, la guerre commencée cinquante ans auparavant par saint Grégoire VII. Cette paix ne fut qu'une trêve, parce que l'Église, il faut le répéter, ne peut connaître que des trêves ici-bas; mais elle constate, dans la constitution sociale et religieuse de la chrétienté, des conquêtes aussi précieuses que durables. Dans l'ordre temporel et en ce qui touchait à la grande nation allemande, qui se croyait la mission d'édifier, sur les souvenirs et les traditions de l'empire de Rome païenne, le grand édifice chrétien qu'on a nommé le *Saint-Empire romain*, la paix amenée par la volonté et la puissance des seigneurs coalisés, donna une importance souveraine aux princes ecclésiastiques et séculiers : elle fut la véritable sanction de la constitution germanique, et maintint cette indépendance féconde des races provinciales et des dynasties locales, qui a toujours caractérisé spécialement la nation-

Conséquences
de la paix
conclue
entre le pape
et
l'empereur.

en 1123 et délivré après la grande victoire d'Hiblin. Les Pisans et surtout les Vénitiens prêtèrent aux croisés le concours le plus efficace.

1. Alphonse VII de Castille et Alphonse VI d'Aragon furent tous deux aidés dans leurs guerres victorieuses contre les Arabes par des seigneurs français : Guillaume, duc d'Aquitaine; Gaston, vicomte de Béarn; Rotrou, comte de Perche; Robert d'Aiguillon, dit Burdet, et une foule de chevaliers normands.

lité allemande. Cette paix, en outre, assura définitivement l'alliance indispensable des petits États entre eux, et réunit les diverses fractions du corps politique sous l'égide de la royauté élective, responsable, telle que les peuples catholiques l'avaient partout comprise¹.

Ce régime assurait la durée des principautés ecclésiastiques dans lesquelles, jusqu'à leur dernier jour, l'autorité fut si bienfaisante et le peuple si heureux²; et il sut donner pour frein au pouvoir des empereurs et pour auxiliaire à l'antique et légitime liberté des laïques, la liberté et l'indépendance des évêques et des abbés des monastères les plus influents.

Grâce à cette heureuse révolution, on rendit à jamais impossible le retour de cette souveraineté, absolue au spirituel aussi bien qu'au temporel, que les Othons, Henri III, Henri IV et Henri V, monarques affamés d'absolutisme, avaient toujours tenté de s'attribuer, et qui, si elle eût malheureusement triomphé, aurait fini par n'être plus en rien distincte du monstrueux despotisme des Césars païens.

L'organisation sociale de l'Allemagne se consolida sur ces bases conformes à la fois à la nature d'une société affranchie par le christianisme et au

1. Cette idée est parfaitement développée par GERVAIS, I, 125 et 153.

2. Nous avons déjà cité le dicton si répandu en Allemagne jusqu'à la sécularisation : *Unter dem Krummstab ist es gut leben*, il fait bon vivre sous la crosse. »

vieil esprit des anciens Germains, tel que Tacite nous l'a dépeint. Le système moderne de la tutelle exercée par l'État sur tous les faits et tous les droits de l'homme, n'avait pas encore été imaginé au préjudice des droits les plus inaliénables de chacun, et du libre développement des âmes. La liberté générale et l'autorité reposaient à la fois sur le pouvoir individuel et sur la féconde activité de chaque membre du corps politique dans sa sphère légitime¹.

En ce qui touchait l'Église, les conquêtes que la paix de Worms reconnaissait formellement, ou consacrait par son silence, étaient des résultats encore plus précieux, plus durables de la victoire remportée. L'indépendance totale de la papauté affranchie, pour toujours, de toutes les prétentions que les empereurs byzantins, et, depuis eux, les Carlovingiens, les Othons et les Henri avaient fait valoir, soit comme empereurs, soit comme patrices romains; l'élection des souverains pontifes exclusivement confiée aux cardinaux et dérobée, depuis Grégoire VII, à toute ratification, à toute influence directe ou indirecte de l'autorité impériale; la liberté générale des élections épiscopales et monastiques, dans tout l'empire, garantie par la concession publique du chef de l'État et mise à l'abri des nominations faites à prix d'argent ou par le caprice des rois : tels étaient les immenses résultats obtenus. Si, en

1. C'est ce que les Allemands modernes désignent quelquefois sous le nom d'autonomie.

636 LES PRÉDÉCESSEURS DE CALIXTE II.

fait, l'obligation de faire les élections en présence de l'empereur (ou de ses commissaires) lui assurait une grande influence sur les choix, en droit, son intervention arbitraire était annulée, et l'origine divine de l'autorité ecclésiastique solennellement reconnue. En un mot, à la suprématie incontestée de l'empire, dans la disposition du pouvoir ecclésiastique, telle que Henri III l'avait exercée, se trouvait substituée l'indépendance incontestée de l'Église, telle que Grégoire VII l'avait proclamée. On a essayé d'affaiblir la portée de ces résultats, en présentant le concordat de Worms comme une transaction, et en opposant à la renonciation des investitures consentie par l'empereur, l'abandon supposé du droit que les papes se seraient arrogé de disposer souverainement des territoires et des droits ecclésiastiques.

Mais cette hypothèse, purement gratuite, repose sur une base tout à fait fausse : jamais le saint-siège n'avait, en effet, élevé de prétention sur la souveraineté des domaines ecclésiastiques ou des régales dans l'empire. Pascal II, au nom de l'Église, se montra disposé, dans le traité de Sutri, à renoncer complètement à la possession de cet appanage dont on prétendait abuser comme d'un lien de servitude ; mais aucun pontife n'eut jamais la pensée de s'en constituer l'arbitre absolu, de le soustraire à la sujétion politique de l'empire ; et on peut défier le critique le plus érudit de trouver, dans la

appréciation
erronée
concordat
de Worms.

volumineuse collection des lettres et décrets de Grégoire VII ou de ses successeurs, un mot qui implique le projet ou seulement la pensée d'une telle usurpation.

Cependant, on a voulu voir, à toute force, une transaction là où n'existait qu'une distinction nécessaire. Le concordat de Worms ne sanctionnait en effet aucune transaction : il établissait seulement une distinction essentielle et trop longtemps méconnue entre l'évêque en tant que pontife, et l'évêque-prince ou vassal de l'empire, entre le devoir temporel et l'autorité spirituelle de l'un ou de l'autre. Et cette distinction fut marquée par l'introduction d'un nouveau symbole, c'est-à-dire du sceptre considéré comme instrument de l'investiture donnée par l'empereur ; tandis que les symboles anciens et universellement reconnus, ceux de l'élection et de la consécration¹, la crosse et l'anneau, furent à jamais réservés à la

1. Le passage suivant de la vie de l'archevêque Conrad de Salzbourg, ap. Pez, *Thesaur. Anecd.*, t. II, p. 3, n. 227, cité par Stentzel, montre quelle était la portée de l'usurpation impériale au moyen de ces symboles : *Forma vero electionis quæ tunc fiebat episcoporum et regalium abbatum talis erat : defuncto Ecclesiæ cujuslibet episcopo vel abbate, mox ad palatium proficisci non differunt, præpositus, decanus, magister scholarum et prior monasterii, et cum eis majores et seniores concilii personæ de civitate, annulum episcopalem secum portantes et baculum, communicatoque concilio cum his quos in palatio circa imperatorem (esse oportebat) episcopis, cancellario et capellano, secundum beneplacitum et favorem imperatoris, cui sustinendus erat, eligebatur. — Or, comme l'archevêque Adalbert l'avait parfaitement défini, pendant les négociations qui*

souveraine indépendance de l'Église dans l'ordre spirituel. Le mariage spirituel du pontife avec son Église, le devoir du pasteur envers son troupeau, furent ainsi, et pour toujours, enlevés à la juridiction humaine : l'Église n'avait jamais prétendu à autre chose. Elle avait admis cette distinction, quinze ans auparavant, lors de l'accommodement de saint Anselme et du roi d'Angleterre, lequel resta en possession de l'hommage des prélats. De même, cinquante ans plus tôt, au commencement de la lutte, et dans la première ferveur de son zèle, le parti catholique victorieux ne demandait rien de plus; car Rodolphe de Souabe, élu roi à Forschheim par les légats et les princes ligués, Rodolphe, après la déposition de l'empereur Henri, avait précisément reconnu et pratiqué cette même distinction, à l'égard d'un évêque librement élu, et cela par obéissance pour les décrets rendus par Grégoire VII dans le concile de Rome¹. De plus, le droit d'investir de biens ecclésiastiques, par un signe spécial, les évêques déjà consacrés et investis par la crosse et l'an-

aboutirent au concordat : *Solius enim consecratoris est dare annulum et baculum*. Ap. MARTÈNE, *Ampliss. Collect.*, I, 680.

1. Lors de l'élection de Wigold, évêque d'Augsbourg en 1078 : Cui rex post peracta legitime omnia quæ ad ordinationem ipsius pertinebant, videlicet annulo, virga pastoralis et cathedra episcopali ab archiepiscopo Moguntino susceptis, ex sua parte *quicquid regii juris* fuerit *in procurandis bonis Ecclesiasticis* diligenter commandavit. Carebat namque ut obedientissimus erat in omnibus quod Romana synodo nuper canonice definitum est, etc. BERNOLD. CONSTANT. in USSERIAN, *Germ. sacr. prodr.*, II, 82.

neau, avait été formellement reconnu par l'abbé Geoffroy de Vendôme, l'un des champions les plus zélés de l'Église, pendant toute cette lutte¹, et qui soutenait que l'investiture en général était une hérésie. Le signe adopté fut, d'après le concordat de Worms, le sceptre, ce symbole de l'autorité temporelle des rois, de la protection qu'ils devaient à l'Église, qu'on leur remettait au pied des autels avec la couronne, lors de leur sacre. Le triomphe fut donc immense — l'impression unanime des contemporains² en fait foi, — et l'effet moral qui en résulta réagit sur toute la suite du moyen âge.

1. Possunt itaque *sine offensione* reges, post electionem canonicam et consecrationem, per investituram regalem, in Ecclesiasticis possessionibus concessionem, auxilium et defensionem episcopo dare, quod, *quolibet signo*, factum extiterit, regi vel pontifici seu catholicæ fidei non nocebit. GODFR. VINDOC. ab. *Opusc.* IV, ap. SIRMOND, *Ep.* III, c. 890. Cf. FLEURY, *Hist. ecclés.*, l. 67, n. 26.

2. Quemadmodum in Lateranensi palatio tabula privilegio repræsentat, pax ad *velle papæ*, ab imperatore simul et recepta est et perpetuo annuente Doinino stabilita. PAND. PISAN., *Vit. Calixt.* Igitur Romano imperio multis modis in se attrito, imperator propter anathema deficere a se regnum videns, patresque metuens exemplum.... investituram.... resignavit.... Exhinc Ecclesia *libertate ad plenum restituta*, paceque ad integrum reformatâ, in magnum montem crevisse sub Calixto papa II, invenitur. OTTO FRISING., *Chron.* VII, 24.

Reddit Apostolico Cæsar quæcumque rogavit, pax bona conficitur, sublato Deo reparavit : jura suæ partis lætus uterque trahit. GODEFRID. VITERBIENSIS. *Chr.*, part. XVII, p. 509. Voir aussi les passages cités plus haut de la *Chronique d'Auersperg*. On ne saurait citer aucun auteur contemporain qui exprime le sentiment contraire. Pfeffel, qui se qualifiait de *jurisconsulte du roi*, plus franc que les historiens de l'école moderne en Allemagne, l'a dit sans détour : « Ce traité *honteux* qui renversa jusqu'aux fondements les restes de l'au-

la chienne.

2. Grégoire VII, Urbain II, Calixte II, Alexandre III, tous ces papes ne furent pas les chefs d'un parti italien contre un autre, encore moins les chefs de la nation contre les étrangers. Ils furent ce qu'ils devaient être, les chefs de la chrétienté, rien de moins, rien de plus. CÉSAR, comte BALBO, *Della Speranza d'Italia*, c. 7.

léric de Cologne, Conon de Palestrine, Guillaume de Champeaux, surgirent de toutes parts pour fortifier l'Église de leur concours. Appuyée par l'épée de ses auxiliaires normands et saxons, par un épiscopat que son influence avait régénéré, et surtout par les légions ferventes et innombrables de ses moines, la papauté livra bataille au génie du mal, et, après un demi-siècle de dangers, d'épreuves et de maux inouïs, elle le mit en déroute. Tout homme qui a quelque teinture de l'histoire ne saurait donc méconnaître dans Rome le sanctuaire de la liberté spirituelle, le boulevard de la dignité humaine, l'inextinguible foyer de la vérité. La chrétienté, rassurée et sauvée, dut s'associer avec transport aux sentiments enthousiastes qu'un grand évêque de France, Hildebert du Mans¹, faisait proclamer par la bouche de Rome convertie, célébrant elle-même ses triomphes sur Rome païenne : « Quand
 « j'adorais les idoles des faux dieux, j'ai été grande
 « par la guerre, grande par mon peuple, grande par
 « mes remparts. Mais un jour vint où, renversant

1. Evêque du Mans en 1098, alla à Rome en 1107 et 1116, et fut élu archevêque de Tours en 1123, l'année même du concile du Latran. Ses poésies étaient extrêmement recherchées et transportées à Rome par les cardinaux-légats, au dire d'Ordéric Vital, son contemporain, qui l'appelle *incomparabilis versificator*, et ajoute : *multa carmina priscis poematibus æqualia, vel eminentiora condidit*. L. X, p. 770. Nous donnerons le texte de cette pièce sur Rome ; je ne crois pas que jamais, en aucune langue, la grandeur chrétienne de Rome ait été célébrée en des vers si beaux ; et ils sont aussi inconnus que beaux.

« les idoles et leurs autels, je n'ai plus voulu
 « servir qu'un Dieu unique. Alors, mes citadelles
 « ont été prises, mes palais détruits; alors, mes
 « guerriers se sont enfuis, et mon peuple est de-
 « venu esclave. A peine ai-je conservé la mémoire
 « de ce que j'étais; à peine si Rome se souvient
 « de Rome et de sa ruine. Mais, cette ruine m'est
 « plus chère que toutes les gloires. Pauvre, je crois
 « valoir mieux que riche comme autrefois; je suis
 « plus grande à terre que debout; mes conquêtes,
 « je les dois maintenant bien plus à la bannière
 « de la croix qu'à mes aigles autrefois invincibles,
 « bien plus à Pierre qu'à César, bien plus à une
 « troupe désarmée qu'à mes anciens héros. Naguère,
 « quand j'étais puissante, j'ai dompté la terre;
 « aujourd'hui, dans ma défaite, je dompte les
 « enfers; debout, je régnaï sur les corps; abattue,
 « je gouverne les âmes.... Dieu, pour m'empêcher
 « de croire que j'aie dû l'empire aux Césars ou à la
 « gloire des armes, a fait évanouir la force de mes
 « armées si longtemps victorieuses; la gloire du
 « sénat n'est plus, mes temples, mes théâtres gisent
 « ruinés; ma tribune est silencieuse, mes édits sont
 « oubliés, mon peuple n'a plus de lois, mes cam-
 « pagnes plus de laboureurs; mes fiers plébéïens
 « portent le joug. Or, toutes ces choses sont arrivées
 « afin que le Romain ne fût plus tenté de placer
 « son espoir dans ce qui a cessé d'exister et d'oublier
 « la croix. La croix lui réserve d'autres palais,

« d'autres honneurs : elle ouvre à ses soldats les
 « royaumes infinis. Les rois aussi servent la croix,
 « mais ils demeurent libres sous sa loi; ils ont la
 « crainte de Dieu, mais aussi son amour. A qui
 « doit-on ce nouvel empire? à l'épée de quel César?
 « au génie de quel consul? à l'éloquence de quel
 « orateur? Jadis je leur ai dû la conquête de la
 « terre; mais seule, la croix m'a conquis le ciel! »

Cet éclatant triomphe, ces immenses résultats n'eussent pas été possibles si l'Église n'avait pu disposer de l'énergie, de la discipline, de l'inépuisable fécondité de l'Ordre Monastique. Chaque page des récits qui précèdent a dû montrer combien l'intervention permanente des moines dans la lutte avait été salutaire. Jamais intervention ne fut plus fréquente, plus souveraine que celle-là pendant la crise où se décidèrent, pour plusieurs siècles, les destinées de l'Église et des peuples catholiques. Depuis Grégoire VII jusqu'à Calixte II, tous les papes, on l'a vu, sortirent de l'Ordre Monastique, et, dans ces grands conciles où se tranchèrent les questions en litige, le nombre des crosses abbatiales égalait, dépassait même le nombre des crosses épiscopales : on en compta, en effet, plus de deux cents au concile général de Reims, où la puissance impériale subit un dernier échec avant de capituler; plus de six cents au concile œcuménique du Latran, où la paix et la victoire de l'Église furent enfin sanctionnées.

Vie privée
des religieux
dans
les divers
monastères.

Mais ce n'est pas seulement dans les grandes assemblées et au milieu des affaires publiques de leur temps qu'il faut étudier les moines et les admirer : c'est encore, c'est surtout dans leur vie privée, dans l'intérieur de leurs monastères, où, par la fidélité aux saintes traditions de leur existence antérieure, par le maintien des principes qui avaient présidé à six siècles de leur histoire, ils conquièrent le droit d'être comptés au premier rang des docteurs et des champions de l'Église. Si un relâchement graduel et quelques désordres inséparables de la faiblesse humaine vinrent parfois, durant les jours d'épreuve, ternir l'éclat de certaines abbayes célèbres, il ne manqua jamais, on a pu s'en convaincre, d'âmes énergiques et saintes pour rétablir l'ordre et la pureté primitive, pour relever les anciennes maisons en décadence, ou pour en fonder de nouvelles dignes de leurs aînées.

Partout où régnait l'exacte discipline et la pratique fervente des vertus ascétiques, on voyait fleurir, en même temps, la culture des lettres, le progrès des sciences, l'amour des études. Dans ces siècles de prétendue ignorance, il n'y avait pas une ville, pas une bourgade qui n'eût son école publique¹. La plus généreuse émulation régnait : les écoles monastiques rivalisaient avec les grandes écoles épiscopales, où, comme à Laon, sous l'éco-

1. GUIBERT. NOVIQ., *Gest. Franc.*, l. I, p. 567-568, éd. d'Achery.

lâtre Anselme, à Liège, sous l'écolâtre Alger, à Reims, à Orléans, à Poitiers, à Angers, à Chartres, à Paris surtout¹, se pressait librement une foule de maîtres et d'étudiants venus de tous les pays et que réunissait en une seule nation le double lien de la foi et de la science. Des études brillantes se faisaient à Marmoutiers, qui maintenait la splendeur et la pureté qu'elle devait à son glorieux fondateur, saint Martin de Tours; à Vezelay, où Pierre le Vénérable avait été professeur avant d'être abbé de Cluny; à Saint-Germain-des-Prés. à Moutier-la-Celle, à Saint-Benoît-sur-Loire, à la Chaise-Dieu, à Saint-Nicaise, à Saint-Remy de Reims, enfin à Saint-Denis, où le roi de France Louis le Gros, avait étudié et mérité la réputation de savant théologien².

Tous ces monastères étaient autant de grands centres d'éducation et de littérature. Il en était de même des abbayes des Pays-Bas, et principalement de Liessies, Lobbes, Saint-Bertin, Saint-Frond, Afflighem, Gembloux³. A Saint-Laurent de Liège,

1. *Hist. litt. de Fr.*, t. IX, p. 50 et suiv. LANDULPH. JUN. ap. MURAT. *Script. d'Ital.*, t. V, p. 487. Voir le tableau que trace Jean de Salisbury de ses études à Paris, dans le *Metalogicus*, l. 2 et 3. Il y a là de quoi étonner ceux qui ne savent pas quelle activité merveilleuse, quelle liberté féconde régnaient dans les intelligences au moyen âge.

2. Suger qualifie Louis le Gros *litteratissimus theologus*. *Vit. Ludov. Gross.*, p. 320, éd. Duchesne. — Thibaut de Champagne et Étienne de Blois, depuis roi d'Angleterre, furent élevés par l'abbé Gotfrid de Croyland.

3. Sous l'abbé Anselme, élu en 1113, et plein de zèle pour sa bi-

64 LES PRÉDÉCESSEURS DE CALIXTE II.

les noms des moines auteurs composaient un catalogue qu'il serait trop long de citer¹. Mais les abbayes de Normandie semblent avoir brillé, entre toutes, pendant cette période, par l'union persistante d'une exacte discipline avec la culture des lettres. Là, on admirait à l'envi Guillaume, abbé de Cormouilles²; l'abbé Richard de Préaux, dont Yves de Chartres vantait la science et la piété³; l'abbé Guillaume de Evreux, ami intime de saint Anselme. Sous l'ascendant d'un Guillaume de Ros⁴, l'abbaye de Compiègne excitait la sympathie et l'admiration des voyageurs⁵; et celle non moins florissante de la congrégation du Bec, restée digne de la renommée que lui avaient value Lanfranc et Osbert, servait toujours de pépinière d'évêques pour l'Angleterre⁶ comme pour la Nor-

¹ Voyez *Hist. litt. de Fr.*, t. XI. Sans l'impossibilité de citer à l'infinitif, nous renvoyons tous les faits de ce chapitre que n'appuie aucun texte, aux *Annales bénédictines* de Mabillon, l. 70, 75, et à *Histoire littéraire de France*, t. IX, X et XI, surtout au discours préliminaire du t. IX par D. Rivet.

² *Hist. litt.*, IX, 90.

³ Mort en 1109.

⁴ 1101 à 1131. *Yves.*, *Epist.* 143.

⁵ Mort en 1110.

⁶ Mort en 1107. *Order. Vir.*, *passim*. *Mabill. Ann.*, l. 63, p. 67.

⁷ Bauderic, archevêque de Dol, fait de cet albe un grand usage. *Ap. Mabill. Ann.*, l. 71, n. 53, et *Neustria Pia*, c. 53. Il y avait surtout un religieux célèbre par sa science, Adhelme, d'abord exilé à Flax ou Saint-Germer en Picardie : *Litteris liberalibus apprime eruditus*. *Order. Vir.*, l. VIII, p. 709.

⁸ Le plus célèbre des abbés qu'elle fournit à l'Angleterre, après

mandie. On y cultivait les sciences avec tant d'ardeur, qu'un contemporain, qui habitait le pays, n'a pas craint de dire que presque tous les moines de cette communauté privilégiée pouvaient passer pour des philosophes, et que les moins cultivés d'entre eux étaient capables d'en remontrer aux grammairiens les plus infatués de leur mérite¹.

Les
moines du Bec
étaient
des philosophes,
des
grammairiens,
des savants.

Si la règle des nouveaux religieux de la Chartreuse s'opposait à ce qu'ils eussent des écoles, ils en dédommageaient la science par l'ardeur qu'ils déployaient à copier, à répandre les manuscrits. La bibliothèque qu'ils avaient formée était réputée une des plus riches de l'Ordre Monastique, où l'on en comptait pourtant un si grand nombre².

Les abbayes de filles elles-mêmes entretenaient non-seulement des écoles, mais des bibliothèques, et l'on n'y donnait le voile qu'à celles qui savaient le latin³.

saint Anselme, fut Gislebert Crespin, petit-fils du comte de Brionne et abbé de Westminster.

1. Sic ex bono usu in tantum Beccenses cœnobitæ studiis literarum sunt dediti, et in quæstione seu probatione sacrorum ænigmatum utiliumve sermonum insistunt seduli, ut pene omnes videantur philosophi, et ex colloquutione eorum etiam qui videntur inter eos illiterati et vocantur rustici, possint ediscere sibi commoda spumantes grammatici. ORD. VIT., l. IV, p. 246.

2. L'*Histoire littéraire* cite surtout pour cette époque les bibliothèques de Saint-Père de Chartres, de Fleury, Corbie, Vendôme, Saint-Victor de Marseille, Saint-Pierre-le-Vif de Sens, et Saint-Remy de Reims. On peut en voir la longue énumération au t. IX, p. 140 et suiv. de cette *Histoire*.

3. *Hist. litt. de Fr.*, t. IX, p. 127-129. On vantait les religieuses

Les chanoines réguliers, de plus en plus assimilés, dans cette période, aux enfants de saint Benoît, ne le cédaient en rien aux moines de cet ordre. Aucune école en effet ne fut plus célèbre ni plus fréquentée que celle qui se forma autour de l'illustre Guillaume de Champeaux, lorsque, après avoir longtemps professé la dialectique et la rhétorique à l'école de la cathédrale de Paris, il abandonna le monde pour fonder l'abbaye de Saint-Victor¹, d'où, plus tard, on le vint chercher pour le placer sur le siège épiscopal de Châlons et pour l'employer comme plénipotentiaire de l'Église dans la lutte de la papauté contre Henri V. Personne n'ignore que l'éclat jeté par l'enseignement du célèbre professeur de rhétorique et de dialectique avait attiré à l'école de Paris une telle multitude d'élèves, qu'il devint impossible de les conserver dans le cloître où

d'Admont comme *valde literatæ et scientiæ S. Scripturæ mirabiliter exercitatur*. (*Hist. nigr. Silv.*, II, 91, ap. HERTZ, III, 580.) Ce titre de *literatæ* était ordinairement employé pour distinguer les religieuses de chœur des *conversæ*, qui s'occupaient plus spécialement des travaux manuels de la maison. Mais, parmi celles-ci même, il s'en trouvait qui savaient écrire et copier des manuscrits. V. HERTZ, l. c., not. 412 et p. 526.

1. Cette célèbre abbaye, dont le dernier vestige a été détruit en 1842, par les soins de l'administration municipale de Paris, et malgré de nombreuses et énergiques réclamations, n'était en 1108, quand Guillaume de Champeaux s'y retira, qu'une *celle* dépendant de Saint-Victor de Marseille. Elle ne fut érigée en abbaye qu'en 1113, quand Guillaume fut élu évêque de Châlons. Elle devint plus tard chef de congrégation, et plusieurs monastères de chanoines réguliers en ont suivi l'observance. MABILLON, l. 69, n. 70; FLEURY, l. 66, n. 25.

régnait, d'ailleurs, la ferveur la plus exemplaire. Ni la diversité des langues et des nations, ni les voyages lointains et dangereux, ni les guerres générales et privées, ni le contre-coup de tant d'événements contemporains, si graves pour l'Église et la société, ne purent diminuer l'activité et l'intensité des études au sein de ces écoles diverses. On en voit une preuve frappante dans le curieux récit que nous a laissé de son voyage, en 1118, Rupert, alors moine de Saint-Laurent de Liège et depuis abbé de Dentz près Cologne. C'était un des auteurs les plus féconds mais les plus contestés de son temps. Or, ayant appris, un jour, que sa doctrine sur l'origine du mal était attaquée par Anselme de Laon et par Guillaume de Champeaux, les deux grands lumières des écoles françaises, Rupert prend sur-le-champ la résolution d'aller en France, et, monté sur un pauvre petit âne, avec un seul compagnon¹, il pousse jusqu'à Paris pour y réfuter ses redoutables adversaires, au pied de leurs propres chaires. La lutte terminée, le bon religieux s'empresse de rentrer, ce sont ses propres expressions, « dans sa solitude monastique par la porte de l'obéissance². »

1. Mirum mihi met nunc est illud recordationis meæ spectaculum, quomodo solus ego vili asello residens, juvenculus, uno tantum puero comitatus, ad exteras tam longe civitates, ad conflictum contra tales profectus sum. RUPERTI TUITIENSIS, *Comment. in Reg. S. Bened.*, l. I.

2. Per januam obedientiæ eductus. *Ibid.* Il trouva Anselme de Laon déjà mort ; mais il se rendit de Laon à Châlons, où il eut avec l'évêque

En Angleterre, quatre moines normands, transplantés de Saint-Évroul à Croyland, avec l'éloquent et savant abbé Joffride¹, antérieurement professeur à Orléans, s'avisèrent d'ouvrir un cours public dans un grenier, qu'ils louèrent à la porte de la ville de Cambridge. Mais, comme ni ce grenier ni d'autres édifices plus vastes ne purent bientôt contenir la foule d'hommes et de femmes accourue pour les entendre, les moines de Croyland imaginèrent d'organiser l'enseignement donné par les professeurs sur le modèle des exercices monastiques de la communauté. Ainsi, frère Odon était chargé d'expliquer la grammaire, dès le point du jour, d'après Priscien et Remy; frère Terric, à prime, la logique d'Aristote, avec les commentaires de Porphyre et d'Averroès; frère Guillaume, à tierce, la rhétorique de Cicéron et de Quintilien, tandis que le religieux le plus instruit de la communauté, frère Gislebert, expliquait, à chaque férie, les saintes Écritures aux prêtres et aux lettrés², et, de plus, prêchait tous les dimanches au peuple, malgré son

acerbum conflictum. Les supérieurs de cet ardent polémiste l'envoyèrent de Saint-Laurent à Siegburg où nous le retrouverons plus tard.

1. Sermonem suo more ad populum habebat, concurrentibus ad eum ex vicinis etiam locis viris et mulieribus, qui, licet Latine vel Gallice loquentem minime intelligerent, tamen in illum intendentes, virtute verbi Dei et vultu ejus gratia ad lacrymas ita compuncti erant ut, etc. MABILLON, *Ann. Ben.*, l. 71, n. 88.

2. Sacras paginas exponebat literatis ac sacerdotibus ad ipsius auditorium specialius confluentibus.... rudis in Anglicana lingua, sed expeditus et disertus in Latina et sua Gallicana.... *Ibid.*, *loc. cit.*

peu d'habitude de la langue anglaise¹. Tel fut le commencement de l'université de Cambridge, faible ruisseau devenu bientôt, selon l'expression d'un moine français, un grand fleuve qui féconda toute l'Angleterre².

Fondation
de l'université
de
Cambridge.

Ce n'était donc pas seulement, comme on le voit, la théologie que les moines étudiaient et enseignaient. Ils embrassaient, dans leurs études, l'ensemble de ce qu'on nommait alors les sept arts libéraux³, c'est-à-dire la grammaire, la rhétorique, la dialectique, d'une part, et la musique, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie de l'autre⁴. Ils y ajoutaient l'étude du droit et de la médecine, et l'on vit se former au sein des cloîtres de savants jurisconsultes, et des médecins renommés⁵, dont on venait de très-loin interroger la science et qui la prodiguèrent à tous, jusqu'au jour où l'exercice public de ces deux professions fut interdit aux moines par le concile de Reims en 1151⁵.

Plus d'un des codes locaux, connus sous le nom de Coutumes, eurent alors des moines pour au-

1. Ex isto itaque fonte parvo, qui crevit in fluvium jam magnum, videmus nunc lætificatam civitatem Dei, et totam Angliam factam frugiferam per plurimos magistros et doctores de Cantabrigia exeuntes ad similitudinem sanctissimi paradisi. PETR. BLESSENSIS, ap. *Ann.*, l. c.

2. On sait que les trois premiers formaient le *trivium* ou enseignement primaire, et les quatre derniers le *quadrivium* ou enseignement secondaire.

3. *Hist. litt. de Fr.*, t. IX, p. 218.

4. *Ibid*, p. 194.

5. ZIEGELBAUER, *Hist. litt.*, O. S. B. II, 249.

En diverses contrées de la Moselle pour les habitants pieux jusqu'à Diebold, le

... époque recu
 ... conscience
 ... s'ire, Auss
 ... nous co
 ... douziè
 ... écrite
 ... altes
 ... Jean

Journal of Management Studies, 19(6), 707-728.

par Clarius¹, à Saint-Pierre-le-Vif par Léon le Mar-sique, et par le diacre Pierre au Mont-Cassin, par l'abbé Robert à Saint-Remy de Reims, par l'abbé Rodolphe à Saint-Frond², maintinrent sans interruption la chaîne des annales catholiques. A cette liste il faut ajouter Hugues de Sainte-Marie³, et Sigebert de Gembloux⁴, dont le mérite historique doit être signalé, malgré l'opposition flagrante de leurs opinions, en matière de droit social et sur la politique catholique, avec la théorie et la pratique suivies par tous les pontifes et docteurs approuvés du moyen âge. Il importe surtout de ne pas oublier Guibert,

se compose de deux parties distinctes; la première, qui nous regarde et qui s'arrête à 1126, est l'œuvre d'un moine de Bamberg, comme l'a prouvé Stentzel, dans son excellente critique des historiens de cette époque (t. II, p. 106), en se fondant sur un travail antérieur de Schumacher, publié en 1770. Cf. avec PAGI, *Critic.*, in BARON., 1102 et 1105.

1. *Spicileg.*, t. I^{er}.

2. *Ibid.*

3. Hugues de Sainte-Marie était moine de Fleury, et mourut en 1109. Outre la chronique très-estimée qui s'arrête à Charles le Chauve, et qu'ont publiée Duchesne et D. Bouquet, il a laissé un traité intitulé : *De regia potestate et sacerdotali dignitate* (publié par BALUZE, *Miscell.*, t. IV), où se trouvent la plupart des théories modernes sur la soumission due aux rois, même païens, sur l'obéissance absolue due à la souveraineté, etc. Naturellement, Hugues se montre favorable aux investitures.

4. Né en 1030, mort en 1112, Sigebert de Gembloux a laissé une réputation de science et de piété. On lui attribue la lettre du clergé de Liège à Pascal II, en faveur du schisme et de l'empereur. Dans sa chronique, il dit que les décrets de Grégoire VII contre les simoniaques et les concubinaires sont contraires aux sentiments des saints Pères (V. ad ann. 1074). Aussi les savants auteurs de l'*Histoire littéraire de France* n'ont-ils pas hésité à le qualifier de « bon citoyen dévoué à son prince légitime. » *Hist. litt.*, t. IX, p. 556.

abbé de Nogent, qui ne fut pas seulement le digne successeur de saint Godefroy sur le siège abbatial de Nogent¹, mais qui, de plus, nous a laissé le récit le plus animé de la première croisade, et, dans ses propres mémoires, un tableau inappréciable de la vie domestique et religieuse de son temps.

Mais de toutes les sciences, celle qui s'enseignait et se pratiquait le mieux dans les écoles des monastères, c'était celle du salut. Voilà pourquoi l'on ne cessait d'y aller chercher des évêques exemplaires, comme Richard de Narbonne à Saint-Victor de Marseille², le grand et intrépide Conon de Palestrine à Arouaise, Raoul de Cantorbéry à Saint-Martin de Séez³, Serlon de Séez à Saint-Évroul⁴; voilà pourquoi tant d'autres et des plus illustres prélats, tels que Marbode, évêque de Rennes⁵, et Guillaume de Champeaux⁶, tenaient à finir leur vie sous le froc

1. Élu en 1104, mort en 1125, Guibert de Nogent est l'auteur de la chronique intitulée : *Gesta Dei per Francos*, et des trois livres *De Vita sua*, édités par d'Achery en 1651.

2. En 1106.

3. En 1114.

4. En 1091 : il mourut en 1122. V. le touchant récit que fait Ordéric Vital (t. XII, p. 8, 887) de la mort de ce saint prélat pendant qu'il était occupé à recevoir les légats de Calixte II.

5. Monachum professus 15. Albino se tradidit, ac sic exoneratus pauperem Christum pauper et de seculis est. *Encycl. monach. S. Albin*, ap. *Ann. Ben.*, l. 74, n. 56. C'était un des plus savants docteurs du temps : il mourut à Saint-Albin d'Angers en 1125, après vingt-huit ans d'épiscopat, ayant été élu par Urbain II. Ses œuvres en prose et en vers ont été publiées par D. Beaugenet à la suite de celles de Hildebert. In-fol., 1708.

6. A Clairvaux, en 1121.

monastique. Voilà enfin ce qui explique l'attrait invincible exercé par la vie du cloître sur tant d'âmes d'élite au sein de cette généreuse noblesse qui ne se contentait pas de courir en masse à la délivrance du saint sépulcre, ou de combattre pour l'Église sur tous les champs de bataille, mais qui peuplait à l'envi les monastères, à ce point qu'on aurait eu peine à citer une seule des grandes familles féodales qui ne comptât un ou plusieurs de ses rejetons dans le cloître.

La vie
des monastères
recherchée
surtout
par
les classes élevées
de
la société.

Pendant toute la durée de la guerre des investitures, les conversions ne furent ni moins fréquentes ni moins exemplaires que dans les siècles précédents. Ici les noms se pressent en foule sous la plume. Cluny ne cessa point d'être la pépinière des saints. Godefroy, comte de Mortagne et de Perche, après une vie consacrée à remplir tous les devoirs de son état, veut mourir sous l'habit monastique¹. Harpin, comte de Bourges, au retour de la croisade et d'une longue captivité, se fait moine à Cluny, d'après le conseil de Pascal II². En revenant de terre sainte, où il était resté longtemps prisonnier chez les infidèles, Geoffroy, seigneur de Semur³, frère

1. *Strenuus heros, omnibus rite peractis, Cluniacensis monachus factus est.* ORDER. VIT., l. XII, p. 890.

2. *Ibid.*, l. X, p. 795. Il avait engagé son comté au roi Philippe de France, pour subvenir aux besoins de la croisade.

3. *L'Histoire littéraire* croit qu'il s'agit de Semur en Bronnais et non de Semur en Auxois, mais elle ne cite aucune preuve de cette opinion.

du grand et saint abbé Hugues, venait s'enfermer à Cluny avec un de ses fils et trois de ses filles. Celles-ci furent placées à Marcigny, dont leur père devint le prieur. Après sa mort, Geoffroy apparut en songe à une religieuse de l'abbaye, pour la charger d'ordonner à son successeur de supprimer le droit onéreux dont il se repentait d'avoir, de son vivant, grevé les habitants. Ces droits frappaient les toiles et les tissus (qu'on avait coutume de laver dans les fossés du château de Semur) et qu'on venait, de toutes parts, faire blanchir dans cette ville.

Guillaume, comte de Mâcon, se plut à déclarer aux amis de la paix et de la vérité¹, qu'il confirmait à Cluny les donations faites à Marcigny, sa fille, par quatre générations de ses aïeux, notamment par son oncle et sa mère, religieuse du monastère. Le successeur de saint Hugues, Pons, dont l'administration fut si édifiante, et qui devait remplir un rôle si important dans les négociations entre l'empereur et l'Église, était fils du comte de Melgueil, neveu du comte d'Auvergne, filleul du pape et cousin de l'empereur². Un autre chevalier, revenu, comme le comte de Bourges, de la première croisade³, Guillaume Malet, sire de

1. Vestibus ac telis quæ undecumque abluendæ ad castrum de Sine-muro deferuntur. PETR. VENER., *De Mirac.*, l. I, c. 26. *Bib. Cl.*, p. 1289.

2. Cunctis animantibus pacem et veritatem. An. 1107. *Ann. Bened.*, l. 71, n. 44.

3. Voir le beau portrait que fait de lui Orderic Vital, l. XII, p. 887. — Sur Malet, V. DEBOULX, *Hist. de Normandie*.

Graville, donna au Bec sa terre de Couteville, et y prit lui-même l'habit religieux¹; vers le même temps le comte Robert de Meulan, principal ministre du roi d'Angleterre, dont le père était mort sous l'habit religieux, installait les moines du Bec dans son comté de Meulan², que lui avait transmis par un sacrifice analogue le dernier héritier mâle de cette maison.

En Aquitaine, un noble Périgourdin, Gérard de Salis, s'étant fait moine et ayant entraîné son père et ses frères à suivre son exemple, consacra son patrimoine et sa vie à fonder les cinq monastères de Grandselem, Padouin, le Bournet, D'Alen et les Chasteliers, où il mourut en 1120, laissant ce quintuple héritage à l'ordre de Cîteaux et à saint Bernard³.

En Allemagne, le comte Louis de Thuringe, surnommé le Sauteur, quatrième aïeul du mari de sainte Élisabeth, meurt après une longue pénitence dans l'abbaye de Reinhartsbrünn qu'il avait fondée pour expier ses crimes⁴. Le jeune Bernard de Domnesleve, seul héritier d'une longue lignée de preux et possesseur d'une vaste étendue de territoire, se fait moine après avoir légué tous ses biens à Saint-Maurice et à Saint-Nicolas. Un autre jeune seigneur de la Souabe, Adalberon, aussi noble que riche et

1. *Chron. Beccens. Hist. littér. de France*, 2, XIV, p. 268.

2. En 1101.

3. *Ann. Bened.*, FLEURY, l. 66, c. 45.

4. En 1123 selon MABILLON, *Ann. Bened.*, l. 66, c. 85. *Histoire de sainte Élisabeth*, append. n° 6 de l'éd. in-8.

instruit, se dégoûte de la vie des cours et se retire à Saint-Hubert¹. Là, se prosternant devant les moines assemblés en chapitre, au milieu des larmes de l'assistance touchée d'un si grand désintéressement, il se dépouille de ses riches vêtements et jette à terre l'anneau d'or qu'il avait au doigt, pour endosser le fric benedictin. Mais l'évêque Barthélemy de Laon ne tarda pas à distinguer le jeune néophyte, dont il fit un abbé qui devint, plus tard, le restaurateur de l'antique monastère de Saint-Vincent de Laon.

En Suisse, dans une gorge glacée et sauvage de Unterwald, le noble Conrad de Sellenburen, fonde une grande abbaye qui ne doit relever que du saint-siège : le pape Calixte consent à la fondation et lui donne le nom de Mont-des-Anges², qu'elle conserve encore. Alors, Conrad renonce au métier des armes, se dépouille de toute fortune pour y vivre sous l'obéissance monastique, et périt peu après assassiné par des brigands, tandis que, par humilité, il gardait les troupeaux de l'abbaye, comme un pauvre berger, sur le sol dont il était naguère le seigneur et le maître³.

1. Il meurt en 1117. V. sa généalogie, ap. *Annal. Saxo*, ann. 1117.

2. Nobilis prosapiæ Suevus et multiplicis scientiæ clericus Constantiensis.... juvenis tantarum divitiarum.... pretiosissimas vestes abiciens, annulum aureum digitis abstractum ad terram projiciens. *Hist. Andagin.* ap. MARTENE, *Ampliss. Collect.*, t. V, p. 955. Il mourut en 1120.

3. Engelberg.... quod nos *Mons Angelorum* appellari volumus. *Litter. Calixte II* du 5 avril 1124, in *Ann. Bened.*, l. 73, n. 116.

4. *Ibid.*

D'un autre côté, Garnier de Montmorillon, l'un des plus renommés chevaliers du Poitou, fait don à un pauvre de gants richement brodés qui lui venaient d'une femme passionnément aimée, et il prélude, par ce sacrifice, à une profession de quarante années passées sous le froc, à la Chaise-Dieu, dans la plus austère régularité¹.

A Saint-Martin de Tournai, l'abbé réformateur, Odon, attire dans son monastère les plus puissants seigneurs du Hainaut. Parmi ces péritents se faisait remarquer le noble Gauthier, qui s'employait humblement à porter de l'eau à la cuisine, à bluter la farine, à nettoyer les étables²; le comte Louis de Thurin et, entre tous, Raoul d'Osmond marié à Mainse, fille de maison chevaleresque³. Ce dernier, désolé de voir son salut toujours exposé dans le monde par des rechutes continuelles, fut poussé par un frère même de sa femme, lequel était moine

1. Miles illustris.... chirothecas preciosas ab amica sibi directas. ORDER. VIT., l. VIII, p. 714. Son frère Hildebert, qui était aussi chevalier et se convertit en même temps que lui, devint nonce de Saint-Cyprien, abbé de Deols, depuis archevêque de Bourges. Ordéric en parle sous la date de 1099. Sa conversion remonte vers 1078. Cf. MAB., *Ann. Bened.*, l. 64, n. 98.

2. Insignis miles.... de potentioribus provinciæ optimatibus.... vir nobilis non erubuit aquam ad coquinam deferre, scutellas ollasque abluere, farinam cribare, equorum stabula mundare, multosque suo exemplo convertit. *Herm. de instaur.*, S. MART. TORNAC., in *Spicileg.*, II, 906. On a vu plus haut le dévouement analogue d'Osmond, ami et compagnon d'armes de ce Gauthier. Liv. II, c. 2.

3. Militibus provinciæ progenitam. *Ibid.* Fille de Hermann, prévôt de Saint-Amand.

Osmond et
Mainsende.
Leur fils
devient
leur
biographe

de Saint-Amand, à demander à sa compagne l'autorisation de mettre son âme à l'abri dans un monastère. Or, le jour même où il avait reçu ce conseil, Osmond pleurait, assis sur son lit : Mainsende, qui survint, lui demanda la cause de son chagrin, et, l'ayant apprise, elle lui dit d'essuyer ses larmes, parce qu'elle désirait aussi pourvoir au salut de son âme. Tous deux offrirent donc à Dieu leurs personnes, leurs biens, et jusqu'à leurs trois enfants dont le dernier, encore au berceau, fut déposé par sa mère sur l'autel. C'est ce même enfant grandi dans le cloître, qui nous a laissé le touchant récit d'un sacrifice dont l'histoire offre plus d'un exemple. Cet abandon de la vie conjugale, fait à Dieu par consentement mutuel, se reproduisit ailleurs sous des formes diverses. Ainsi en Anjou¹, Gauthier de Nidoiseau, ayant fondé sur les bords de l'Oudon un monastère, auquel il donna son nom, y prit lui-même l'habit monastique avec sa femme, et, après y avoir saintement vécu tous les deux, ils y moururent le même jour².

L'abbaye
de Fontevault
refuge des veuves
de
haute naissance.

Les veuves de haute naissance avaient coutume de finir leur vie dans les monastères : c'est ainsi que

1. L'hagiographe ajoute que tout le Tournésis fut ébranlé par cet exemple ; que bientôt plus de soixante femmes converties furent réunies dans la maison même de sa mère, Mainsende qui, ayant tout donné à Dieu, gagnait sa vie en filant et en tissant.

2. Dedi quamdam terram desertam supra Uldonium cum aqua et utilitate sua, quæ erat mei juris et potestatis, etc. En 1109. *MAB., Ann. Bened.*, l. 71, n. 85.

les deux illustres belles-sœurs, Ida d'Avesnes, dame d'Orsy, et Agnès de Ribemont, comtesse d'Avesnes, se donnèrent, l'une à Saint-Martin de Tournai, et l'autre à Liessies, que le frère d'Ida avait fait restaurer et où le mari d'Agnès avait été enterré¹. Le repentir et l'innocence recherchaient le même asile : la belle Bertrade, la veuve adultère de Foulques d'Ajou et du roi Philippe de France, Bertrade, convertie par un sermon de Robert d'Arbrissel, prenait en horreur les dérèglements de sa vie, entraît, à la fleur de l'âge et de la beauté, dans l'ordre de Fontevrault, et y menait une vie si austère qu'elle succombait bientôt à ses macérations².

Élisabeth, qu'on croit fille du comte de Crépy, et sœur de Saint-Simon de Valois, abandonnait l'abbaye de Chelles pour chercher une retraite plus austère, et, ayant trouvé un lieu désert et marécageux, appelé Rosoy, près Courtenay, elle y demeura longtemps dans un arbre creusé par le temps, exposée d'abord à la risée des paysans, puis vénérée et entourée, de façon qu'on pût fonder, sur le sol du vieil arbre, un grand monastère doté par les sires de Courtenay³. Julienne, fille naturelle de Henri I^{er}

1. Vers 1110. *Ibid.*, l. 69, n. 12.

2. *Ille ætate et sanitate integra, nec specie vulgata.... sanctimonialium appetiit velum.... Victu cultuque in primis aspero atque horrido utens, vita statim privata est.* WILL. MALMESB., *De Gest. reg. Angl.* l. V. Elle mourut à Haute-Bruyère, maison qu'elle avait donnée à l'ordre de Fontevrault.

3. *Ibid.*, l. 70, n. 80. Elle sortit de Chelles, vers 1104, et mourut vers 1130.

d'Angleterre, l'une des plus méchantes femmes de son siècle, et Mathilde d'Anjou, mariée à douze ans au fils aîné du même roi qui périt six mois après dans le naufrage de la *Blanche-Nef*, se firent toutes deux religieuses à Fontevrault, l'une pour y pleurer ses péchés, l'autre pour y « vivre avec l'Époux immortel¹. » Ermengarde, duchesse de Bretagne, rendue libre par suite de la vocation monastique de son mari, attendait déjà ses nobles compagnons. Beaucoup d'autres veuves de grands personnages se réfugièrent à Fontevrault sous Robert d'Arbrissel : Philippine, femme de Guillaume VII, duc d'Aquitaine; Hersende de Champagne, veuve du sire de Montsoreau; Pétronille de Craon, veuve du sire de Chemillé². Adèle, comtesse de Chartres, fille de Guillaume le Conquérant, nièce du roi Étienne d'Angleterre et du comte Thibaut de Champagne, amie de saint Anselme, alla grossir le nombre des religieuses de noble naissance qui peuplaient Marcigny, cette illustre

1. ORDER. VIT., l. XII, p. 864 et 875.

2. Ermengarde était fille de Foulques d'Anjou et de sa première femme, par conséquent tante consanguine de Mathilde qui était fille de Foulques V, fils de Foulques IV et de Bertrade. Le B. Robert d'Arbrissel mourut entre les bras d'Agnès, prieure d'Orsan en Berry. Nobilis monacha, quæ illi valde oppido cara habebatur, eo quod ipsa consilio ejus, fallaces seculi divitias, quæ sibi multum blandiebantur, reliquerat, et pro Christo delegerat. BALDRICUS, *Vita B. Roberti*, ap. ACT. SS. BOLLAND., t. II, febr., p. 612. Elle avait quitté son mari Alard, seigneur d'Orsan, qui vivait encore lorsque Robert mourut. *Ibid.* 615.

dépendance de Cluny¹. La fille du Conquérant avait déjà donné à la grande abbaye l'un de ses fils, afin, disait-elle, qu'on ne pût lui reprocher de n'avoir mis au monde des enfants que pour le siècle²; et ce fils, depuis abbé et évêque, fut toujours un moine exemplaire.

Les races souveraines se croyaient obligées de fournir au cloître leur contingent, tout comme la noblesse ordinaire et les classes inférieures. Le mari d'Ermengarde, Alain Fergent, duc de Bretagne, qui avait conduit la fleur de la chevalerie à la croisade, qui s'était signalé par ses soins pour l'administration de la justice dans son duché³, s'était longtemps montré hostile à l'abbaye de Redon, et il s'était attiré par là les anathèmes de l'abbé Hervé; en 1112, touché de repentir, il voulut se faire moine à Redon même, et il y vécut pendant sept années dans l'humilité⁴ la plus profonde.

Le gendre d'Alain, Baudouin VII, comte de Flandre et neveu du pape Calixte II, Baudouin VII, dans tout l'orgueil de la jeunesse et de la puissance, s'était brouillé avec le roi d'Angleterre, duc

1. ORDER., l. XII, p. 811.

2. Ne soli sæculo liberos genuisse videretur. GUILL., NEUBRIGENSIS, l. I, c. 4. Henri fut, en 1124, abbé de Glastonbury, puis de Reading, puis évêque de Winchester, et resta toujours fort lié avec Pierre le Vénérable, abbé de Cluny.

3. Il établit la sénéchaussée de Rennes et restaura l'ancien parlement de Bretagne. D'ARGENTRÉ ap. COURSON, *Histoire des peuples bretons*, t. II, p. 169 à 171.

4. De 1112 à 1119.

de Normandie. Henri I^{er} lui fit dire de prendre garde à lui, parce qu'autrement il l'irait chercher jusqu'à Bruges. A quoi le comte répondit que le roi eût à s'épargner cette peine¹, parce qu'il irait d'abord le trouver à Rouen. Et, en effet, il partit sur-le-champ avec cinq cents chevaux, et alla enfoncer sa lance dans la porte fermée de Rouen, provoquant ainsi au combat le roi qui se tenait emprisonné dans la ville. Henri ayant refusé la bataille, le comte s'en retourna en ravageant le pays pour témoigner au roi son mépris. Mais à peine revenu dans ses États, le comte reçut dans un tournoi une blessure dont il sentit qu'il ne guérirait pas². Alors il prit le froc à Saint-Bertin, où il devait bientôt mourir dans la pénitence, en donnant aux moines un diplôme où il disait ceci :
 « Je sens que Dieu m'a justement flagellé et pater-
 « nellement châtié à cause de mes péchés, et surtout
 « parce que je n'ai pas rendu aux églises des saints
 « l'honneur et la protection que je leur devais,
 « quoique Dieu m'eût constitué leur défenseur :
 « usant donc des conseils des hommes pieux que la
 « bonté divine a portés à me visiter, je suis venu
 « me réfugier dans cet asile de contrition et de pénitence, et je veux qu'à l'avenir toutes les églises du

Baudouin,
 comte
 de Flandre,
 se fait moine
 à
 Saint-Bertin.

1. Ne tantum laboris assumeret. *Ann. Bened.*, l. 73, n. 82.

2. Le respect de la vérité nous oblige de mentionner la cause qui rendit sa blessure incurable, selon Ordéric Vital; ce fut parce que la nuit même où il la reçut « cum muliere concubuit ».

« Seigneur jouissent dans mes terres de la liberté et
 « de la paix, afin qu'elles fassent prier avec ardeur
 « pour moi¹. » Dix mois après, le comte mourait,
 et son oncle, le pape Calixte II, alors au concile de
 Reims, y demandait des prières pour le repos de
 l'âme du noble pénitent².

L'exemple de Baudouin entraîna dans la même
 voie, huit ans plus tard, son beau-frère Guillaume
 Cliton, héritier de Normandie et prétendant au
 comté de Flandre, lequel, blessé mortellement
 sous les murs d'Alost, voulut, lui aussi, aller mou-
 rir en habit de moine à Saint-Bertin³. Ces cheva-
 liers, aux passions si vives, espéraient expier leurs
 fautes et purifier leurs âmes sous le froc. Leur con-
 fiance était partagée par leurs contemporains, qui
 tous croyaient, avec l'Église, à l'efficacité de la prière
 et à la toute-puissance du repentir. A ces vocations
 si nombreuses dans les rangs de la chrétienté, il
 fallut ouvrir de nouveaux asiles, et agrandir, en
 les reformant, les anciennes fondations où, par une
 loi aussi merveilleuse qu'invariable dans l'histoire

1. *Deliberans in animo meo propter peccata mea a Deo juste flagellari et paterne castigari, maxime quia ecclesiis sanctorum, quarum defensor a Domino sum constitutus.... ut per hoc pro me affectuosius orare debeant, etc. Ann. Bened., l. c.*

2. *ORDER, VIT., l. XII, p. 863. Epistola Clementiæ sororis Papæ pro Balduino, Flandrensi comite filio suo, recitata est. Pro quibus et pro cunctis fidelibus defunctis lugubris pastor cum venerabili cœtu Deum deprecatus est.*

3. En 1127. *ORDER, VIT., XII, p. 885-86. On lisait sur sa tombe: Miles famosus Guillelmus vir generosus marchio Flandrensis jacet hic monachus Sitiensis.*

des ordres monastiques, le nombre des néophytes s'est toujours d'autant plus élevé que la ferveur primitive s'était mieux conservée. Le fait put être en effet constaté pendant toute la période qu'on vient de parcourir. On a remarqué, dans le cours du récit, l'heureuse influence de l'esprit réformateur de Cluny sur les grandes abbayes des Pays-Bas¹, et admiré la fécondité des fondations nouvelles dues, en France, à Robert d'Arbrissel, à Bernard de Tiron, à Vital de Savigny, à Géraud de Salis; et cependant force nous a été de renvoyer à plus tard l'histoire des origines et de la propagation de l'ordre de Cîteaux².

En Allemagne, la guerre entre l'Église et l'empire ne ralentit en rien le mouvement permanent qui portait la noblesse allemande à sanctifier sans cesse ses domaines par de nouvelles fondations religieuses, à enrichir sans cesse ses possessions de nouveaux monastères. La fille de l'empereur schismatique Henri IV, Agnès, d'abord mariée au duc de Souabe puis au margrave d'Autriche, fonda

1. Voir plus haut.

2. Parmi les fondations purement bénédictines, qui devenaient plus rares, en France, à mesure que se développaient les ordres nouveaux émanés de la règle primitive, il faut signaler Maurigny, près d'Etampes, doté en 1106 par Anseau fils, Arembert et Haimon de la Ferté-Baudouin, aux moines de Flavy, et bientôt comblé des donations de Philippe I^{er} et de Louis VI : parmi ses bienfaiteurs, elle compte Ermanric, bourgeois d'Etampes. La chronique de Maurigny est une des sources les plus importantes dans l'histoire de cette période : elle est dans les *Scriptores* de DUCHESNE, t. IV.

elle-même, d'accord avec son premier époux, Lorch enSouabe¹, puis, avec le second, cette grande abbaye de Kloster Neuburg, qui a échappé, jusqu'à présent, à la sécularisation, et forme encore l'un des plus nobles monuments des rives du Danube.

Agnès se remaria dans la suite avec le margrave Léopold d'Autriche, qui a été depuis canonisé et auquel elle donna dix-huit enfants. Comme un jour ces deux époux, devisant ensemble sur l'opportunité de fonder un monastère en l'honneur de Marie et pour le salut des âmes, demandaient à Dieu de les éclairer sur le choix du site, un vent léger vint enlever le voile de la princesse et le porta au loin. Or, neuf ans plus tard, le margrave ayant, un jour à la chasse, retrouvé le voile de sa femme accroché à un arbre, n'hésita pas plus qu'elle à voir dans ce fait un indice de volonté divine; et tous deux fondèrent en cet endroit la grande abbaye de Kloster Neuburg qui, située aux portes de Vienne, a échappé jusqu'à présent à la confiscation, et compte encore cent paroisses sous son obéissance².

Fondation
de l'abbaye
de
Kloster-Neuburg
près de Vienne.

1. Vers 1106, au diocèse d'Augsbourg; ne doit pas être confondu avec l'abbaye de Lorsch beaucoup plus ancienne, au diocèse de Worms.

2. De l'ordre des chanoines réguliers en 1114. *Concordes animi et uno spiritu arbitrati rem gratam Altissimo fore.... B. Mariæ templum condere.... ob honorem Dei et animarum salutem ... et cum de loco ædis construendæ cogitarent, divina quasi voluntate ventus coercitus flammeolum Agnetis capite leviter sublatum.... Elapsis novem annis, marchio venationis actum exercens, flammeolum.... super frutice sambuci invenit integrum. Oratio de S. Leopoldi et Summar Canonizat. S. Leopold. ap. Paz, Script. rer. Austriac., t. I, p. 579 et 616.*

Le comte palatin Sigefroy, avant de tomber sous les coups d'Henri V, et la comtesse Hedwige d'Altenahr, installèrent une colonie d'Afflighem à Laach¹, dont l'église à six tours, au bord d'un lac solitaire et pittoresque, forme encore un des monuments les plus précieux de l'architecture romane dans les contrées du Rhin.

Les comtes d'Andechis et de Spanheim fondaient l'un et l'autre, à la porte de leurs châteaux, des monastères qui ont perpétué leur nom jusqu'à nos jours². Le comte Wiprecht de Svoitsels, l'un des plus redoutables adversaires de l'empereur, dota en Saxe, Pagau et Reinersderf, avec le concours et d'après les conseils d'Othon, évêque de Bamberg³. Ce saint prélat, l'un des hommes les plus vénérés de cette époque et que se disputaient à l'envi les deux partis ennemis, portait à l'Ordre Monastique l'affection la plus dévouée et la plus active. Il voulut lui-même devenir moine à l'abbaye de Saint-Michel dans sa ville épiscopale; mais, après y avoir fait

1. Cette admirable église, commencée en 1093, par Henri, comte de Laach, fut terminée en 1112 : quand je l'ai visitée en 1833, elle servait de grange à un fonctionnaire prussien nommé Delius. On peut en voir une lithographie exacte dans l'ouvrage de M. Sulpice Boisseree, intitulé : *Monuments du Bas-Rhin*. V. pour les détails de la fondation BROUWER, *Ann. Trevir.*, lib. XIII, p. 7 et MAB., *Chron. Bened.*, l. 72, p. 47.

2. Andulu, non loin de Munich, 1120, et Spanheim, près de Kreuznac, en 1124.

3. MABILL., *Ann. Ben.*, l. 71, n. 90. VITO WIPRACHT, c. vi-x, ap. GERVAIS, l. 88.

vœu d'obéissance, il fut contraint par l'abbé, en vertu de cette obéissance même, de reprendre ses fonctions épiscopales. Il s'en dédommagea en fondant ou en restaurant quinze abbayes¹ et six prieurés, tant dans son propre diocèse que dans les contrées voisines. Et à ceux qui lui reprochaient de consacrer à cet usage tous ses revenus, et de n'en rien réserver pour le service de l'empereur, il répondait : « Ce sont des hôtelleries dont nous
 « n'avons que trop besoin, dans cet exil du monde,
 « où nous voyageons loin de Dieu. Le monde n'est
 « qu'un exil, et la vie qu'un voyage, où ceux qui
 « sont encore éloignés de Dieu ne sauraient ren-
 « contrer trop d'hôtelleries. »

Othon, évêque
de Bamberg,
restaurateur
et fondateur
d'abbayes

Othon avait confié la principale de ses fondations, Prüfening², à un moine de Hirschau, Ermenold³, non moins charitable que zélé. Or, dans une grande disette, le saint homme, ayant vidé les caves et celliers de sa maison pour nourrir les pauvres des

1. Michelsberg, Pharis, Bantz, Aarau, Michelwend, Entzders, Prüfening, Gengenbach, Sentauer, Stein, Regentsters, Arnolstein, Clunick, Biburg, Hosterhof. MABILL., *Ann.*, l. c.

2. Près Ratisbonne. Il y a un ouvrage spécial sur ce monastère : *Fontilegium sacrum sive fundatio insignis monast. S. Georgii martyris Ord. S. Bened. vulgo Prüfening dicti*, etc. R. P. F. MELCHIORE WEXER, *ejusdem monasterii seniore*. Ingalstadii, 1626.

3. Il avait été d'abord abbé de Lorch, fondé par la sœur de l'empereur Henri V ; mais, apprenant que celui-ci se vantait de lui avoir fait un beau cadeau en lui donnant cette abbaye et qu'il en espérait un retour, il eut horreur du soupçon de simonie, et s'en retourna à Hirschau avec quarante de ses moines. MABILL., l. 71, c. 24.

environs, eut à souffrir lui-même, avec ses frères, d'une cruelle famine, jusqu'au jour où un seigneur du voisinage le vint secourir. Cependant, si les portes de Prüfening restaient toujours ouvertes aux pauvres du Christ, l'abbé savait les fermer à la majesté impériale. Lorsque Henri V vint visiter l'abbaye, Ermenold ne voulut pas communiquer avec un excommunié¹, il refusa, malgré les prières de l'évêque Othon lui-même, et malgré les menaces du cortège impérial, de recevoir le monarque. L'empereur eut le mérite de respecter ce noble courage, qui devait valoir au vénérable religieux la palme du martyre.

En Angleterre, Henri I^{er} fonda plusieurs monastères, entre autres celui de Reading, qu'il soumit à Cluny et où il choisit sa sépulture. Cette abbaye, située au point de jonction des principales routes du royaume, et munie d'un hôpital et d'une léproserie, devint comme la plus grande hôtellerie d'Angleterre, et compta toujours, grâce, à son infatigable hospitalité, plus d'hôtes que d'habitants². Croyland, qui avait été, du temps des Saxons, le plus vénéré

1. Venerabilis Otto se interponens : neminem, ait, devitare debemus et tenemur, de cujus nobis excommunicatione non constat. Quo contra vir Dei.... ne gratiæ fundatoris nec imperatoriæ deferens majestati, veritatem libere testaretur : non possum, inquit, sententiam ignorare, quam ore meo memini promulgatam. Act. S. ERMENOLD.

2. Hospitalitatis indefessæ et dulcis indicium.... ut plus hospites, totis horis venientes, quam inhabitantes insumant. GUILLELM. MALMESB. 46, 2. *De pont. Angl., Monast. Anglic.*, t. 1^{er}, p. 419. *Ann. Bened.*, l. 75, n. 143.

des monastères anglais, sortit de ses ruines par les soins de son savant abbé, Godefroy d'Orléans, que l'on a déjà vu présider à la fondation de l'université de Cambridge. Godefroy eut le bonheur d'achever cette œuvre, en employant un moyen très-usité en ce temps-là¹ : des moines, porteurs de reliques et d'indulgences, allèrent, au nom des évêques anglais, les offrir à tous ceux qui voudraient bien s'engager à leur venir en aide². Ces quêteurs parcouraient non-seulement l'Angleterre, mais encore l'Écosse, l'Irlande, la Flandre et la France ; ils revinrent avec beaucoup d'argent, et, trésors bien préférables, avec un grand nombre de religieux étrangers³, tant était sincère et profonde la confraternité qui unissait toutes les nations chrétiennes et dont l'Ordre Monastique était le principal ciment. La pose de la première pierre de la nouvelle église, en 1114, se fit avec une solennité et au milieu d'une affluence qui attestent la sympathie publique des hommes du onzième siècle pour de telles entreprises : pen-

Les quêtes
pour rétablir
les
monastères
détruits.

1. Voir le curieux récit du voyage des chanoines de Laon en France et en Angleterre, entrepris dans un but analogue, par le moine Hermann. *D. Mirac. S. Mar. Laudun*, l. I, imprimé par Dachery, à la fin des œuvres de Guibert de Nogent, p. 536 à 542, et extrait par D. LELONG, *Hist. du dioc. de Laon*, et l'*Hist. littér. de France*, t. XII.

2. Ab Episcopis Anglicanis indulgentiam tertiæ partis pœnitentiarum impetravit, pro iis omnibus, xc. MABILL., *Ann. Bened.*, l. 71, n. 87.

3. Quod tam feliciter successit, ut non modo magnam pecuniæ summam quæstores illi attulerint, sed etiam multos ad monasticam vitam adduxerint. *Ibid.*

dant que quatre cents moines étrangers mangeaient au réfectoire des religieux, les comtes, les seigneurs et les chevaliers du voisinage dînaient dans la salle de l'abbé; plus loin, dans les cloîtres, étaient rangées six longues files d'hommes attablés, avec leurs femmes, et, en plein air, plus de cinq mille laboureurs, ouvriers, hommes de condition inférieure, étaient servis par les moines eux-mêmes. Deux princes qui avaient étudié à Orléans sous l'abbé Godfroy, Thibaut le Grand, comte de Champagne et son frère Étienne de Blois, monté depuis peu, sur le trône d'Angleterre, et l'un et l'autre neveux du roi Henri, mirent le sceau à la solennité en venant embrasser leur ancien maître, et en lui apportant, de la part de leur oncle, la confirmation royale des immunités octroyées à l'abbaye¹.

Tandis qu'un moine normand, Raoul², siégeait, à la place de saint Anselme, sur le siège primateal de l'Angleterre, les Écossais voulurent avoir un moine anglais pour archevêque de Saint-André et pour primate d'Écosse³. Éadmer, l'ami et l'historien de saint Anselme, que le roi Alexandre d'Écosse avait demandé à l'église de Cantorbéry pour remplir cette charge, eut à subir de grandes traverses. Il ad-

1. PETRUS BLESSENSIS, ap. MAEILL., *Ann. Bened.*, l. 72, n. 71.

2. Fils de Siffroy, seigneur de Scurris, avait été abbé de Séez et évêque de Rochester avant d'être élu en 1114 archevêque de Cantorbéry.

3. En 1120.

vint, en effet, que le roi, après avoir désiré vivement la nomination du vénérable Éadmer, ne le trouva point assez docile à ses volontés. Comme la plupart des rois de ce monde, Alexandre voulait être tout dans son royaume et n'y rien tolérer qui ne dépendît exclusivement de son autorité¹. Mais Eadmer, lui, était fermement résolu à ne point rompre tout lien avec son monastère, à se faire sacrer par son archevêque légitime et à lui demeurer subordonné; il déclarait, en outre, qu'au prix du don de toute l'Écosse, il ne renoncerait pas à sa qualité de moine de Cantorbéry. Convaincu qu'il ne pourrait vaincre la résistance du roi, Éadmer déposa sa crosse archiépiscopale sur l'autel où il l'avait prise, sans avoir voulu recevoir l'investiture ni prêter l'hommage, et il s'en retourna à son abbaye, témoignant ainsi, ce sont ses propres paroles, qu'il avait été formé à l'école de saint Anselme².

Le frère et le futur successeur d'Alexandre d'Écosse, David, duc de Lothian, fils de sainte Marguerite, et depuis canonisé comme sa mère, témoignait dès lors aux moines le plus ardent dévouement :

1. In regno suo vult esse omni-clus, nec sustinebit ut quævis potestas sine ejus dispositione quicquam in aliquo possit. EADMER, *Hist. novor.*, l. V, p. 99, ed. Gerberon

2. *Ibid.*, lib. VI, p. 102. Plus tard, il se montra moins inflexible et il écrivit au roi pour lui dire qu'il renonçait à la suprématie du primat de Cantorbéry. On ne voit pas quel fut le résultat de cette concession.

enthousiasmé par le récit des vertus du fondateur de Tiron, il quitta sa patrie pour venir en France rendre visite au saint vieillard. Mais, ce dernier étant mort dans l'intervalle, le jeune prince ne put que s'agenouiller sur la tombe de celui dont il venait chercher la bénédiction. Toutefois, le voyage du duc de Lothian ne fut point inutile : il ramena avec lui en Écosse douze disciples du maître vénéré, qu'il installa plus tard à Kelso¹.

Les relations des têtes couronnées avec les moines étaient alors aussi fréquentes que recherchées. Henri I^{er} d'Angleterre, malgré ses luttes avec Anselme et Calixte, avait conservé au fond du cœur un affectueux respect pour les habitants des monastères. Il choisit les deux abbés Josselin de Croyland et Gislebert de Westminster², pour ses ambassadeurs, lorsqu'il voulut, en 1118, traiter avec Louis le Gros, roi de France. En 1113, on vit Henri se rendre à Saint-Étienne, pour y célébrer la fête de la Purification : il s'assit, pendant longtemps, dans le cloître de l'abbaye, s'y fit rendre compte du genre de vie, des habitudes des moines, et manifesta une approbation sans réserve. Le lendemain, le prince entra au chapitre et demanda humblement d'être affilié à la Congrégation, ce qui lui fut accordé : en re-

1. MABILL., *Ann. Bened.*, l. 73, c. 53. ACT. SS. BOLLAND., die 14 april.

2. Ils étaient tous les deux Français. M. Thierry a relevé le passage d'Éadmer, où il signale l'opposition systématique de Henri à l'élection des abbés de race anglaise.

tour, Henri concéda au monastère une charte de garantie qu'il signa avec tous les seigneurs¹.

En 1124, ayant appris que le vieil abbé Guillaume, successeur de saint Anselme à l'abbaye du Bec, touchait à ses derniers moments après trente années d'abbatit, Henri alla le voir, et le pria de désigner son successeur. Guillaume répondit que les canons ne lui permettaient pas de faire lui-même ce choix; mais il supplia le roi de laisser choisir un moine d'un âge mûr et d'une vie irréprochable. A ces mots, Henri prit la main de l'abbé, et, l'ayant baisée, il la plaça sur ses yeux comme pour en être béni²; et plus tard, quand Guillaume eut rendu le dernier soupir et que son corps fut exposé dans l'église, le roi alla le contempler et dit : « Plût à Dieu que mon âme habitât un jour là où repose à cette heure celle du défunt³ ! »

Cette émotion profita grandement à l'âme du prince et à la liberté du Bec. En effet, les moines de l'abbaye ayant élu pour abbé le prieur Boson, parce qu'il avait été disciple de leur grand abbé saint Anselme⁴, le roi, très-irrité, rejeta d'abord

1. Cum magna hilaritate.... in clauastro monachorum diu sedit.... illos laudavit; sequenti vero die in capitulum venit, societatem eorum humiliter requisivit et recepit.... ORD. VIT., l. XII, p. 840.

2. Dixerat hæc et dicentis dexteram ori oculisque rex admovit. MILO. CRISPIN., *Chron. Beccens. ad Calc.* LANFRANC, ed. Dachery et in not. S. Anselmi, ed. Gerb., p. 580.

3. Utinam anima mea esset ubi anima ejus est. *Ibid.* et *Ann. Ben.*, l. 74, c. 75.

4. Quia bonus homo erat et amabilis, et maxime quia fuerat ex

ce choix, précisément à cause du zèle que ce même Boson avait montré pendant les luttes d'Anselme contre lui¹. Toutefois, sur la prière réitérée des moines, Henri finit par se laisser fléchir. Mais Boson ne voulut pas accepter, et résista aux supplications de ses frères², comme aux exhortations de l'archevêque de Rouen, de peur que le roi ne lui demandât l'hommage auquel il avait résolu de ne se pas soumettre, ayant promis au pape Urbain II, mort depuis vingt-cinq ans, qu'il ne ferait jamais un tel acte au profit d'aucun laïque³. Les évêques anglais furent indignés d'un pareil motif de refus : « Comment, disaient ceux d'Évreux et de Lisieux, nous qui sommes des évêques, nous rendons bien hommage au roi, et voilà ce moine qui dit qu'il ne fera point ce que fait tout le monde⁴ ! »

Mais ils eurent beau exciter le roi contre Boson, pendant qu'il chevauchait à ses côtés, de-

disciplina venerabilis Anselmi. *De libertate Beccensis Monast.* in Append., t. V. *Ann. Bened.*, n. 12

1. Ut ferus homo omnino renuit. Erat enim ei infensus idem Boso, propter quasdam causas quæ inter ipsum Henricum et Anselmum quondam exstiterant. *Ibid.*

2. Fratres humiliter prostraverunt se in terram, petentes ne eos desereret. *Ibid.*

3. Olim cum apud domnum Apostolicum Urbanum conversarer, promisi ei, quasi ex fide, quod nunquam laico hominis hominibus facerem, etc. *Ibid.*

4. Nos qui episcopi sumus, facimus hominibus domino nostro, et iste monachus dicit se nullo modo facere quod omnes alii faciunt ! *Ibid.* Cf. *M.H.O. Caisp., Vit. abp. Bec. post Lanfr.*, p. 48.

puis Brienne jusqu'à Rouen¹, Henri dispensa le nouvel élu de l'hommage, et en même temps de la profession solennelle d'obéissance à l'archevêque de cette ville².

Après l'installation de l'abbé, le roi l'exhorta à rester fidèle aux traditions d'hospitalité et d'austérité qui faisaient la gloire du Bec³, et il lui promit, à cette condition, de protéger le monastère, en disant : « Tu seras l'abbé du dedans, et moi, l'abbé « du dehors⁴. »

Vers l'époque où le roi d'Angleterre entretenait ces relations familières avec la grande abbaye de son duché normand, le roi de France, venait faire acte de fidèle et de vassal à Saint-Denis, la grande abbaye de son royaume, dont il reconnaissait tenir

1. Cœperunt simul equitare unus a dextris et alter a sinistris. *De Libert. Becc.*, l. c.

2. Domine archiepiscopo, scitote pro certo, quia iste abbas nec mihi faciet hominum, nec vobis professionem, et archiepiscopus a contra : domine, quod vobis beneplacitum est de re vestra facite, ut dominus ; de re vero quæ ad me proprie pertinet, inter me et ipsum bene conveniet ; rex vero a contra : dixi vobis et adhuc dico per mortem Christi, quia abbas Becci nec mihi faciet hominum nec vobis professionem. Ad hæc conticuerunt ambo episcopi, et de re alia cœperunt loqui. *Ibid.* Il s'agissait ici de certaine profession de soumission solennelle qui s'exprimait par la formule *profiteor*, car on voit que, lors de sa bénédiction, l'abbé consentit sans difficulté à promettre entre les mains de l'archevêque d'être *subjectus* et *obediens* à l'Eglise de Rouen, en se servant du mot *volo*.

3. Admonuit eos ut laicus homo.... hospitalitatem quæ magnum ei nomen acquisierat. *Ibid.*

4. Tu esto intus abbas in ordine tuo, et ego ero abbas in rebus exterioribus.

Projets
de l'empereur
Henri V
contre
le royaume
de
France.

en fief le comté du Vexin¹. Le mobile auquel obéissait le souverain français en cette occurrence, était des plus sérieux : il savait que l'empereur Henri V nourrissait, depuis cinq ans, un profond ressentiment contre lui, à cause du concours qu'il avait prêté au pape pendant le concile de Reims². En effet, Henri gardait rancune à cette ville, théâtre de sa honte, et, de concert avec son beau-père le roi d'Angleterre, il avait arrêté de l'assiéger et de la détruire, à la tête d'une puissante armée. Averti de ce projet d'agression, le roi convoqua sa noblesse³, puis, se souvenant que le glorieux martyr saint Denis, apôtre de la France, était le protecteur spécial du royaume qu'il avait converti, il alla invoquer le saint dans l'antique abbaye où reposaient ses reliques, fit exposer ses restes sacrés sur le grand autel, comme c'était l'usage dans les grands dangers publics⁴, et, prenant sur ce même

1. Vexillum quod de comitatu Vilcassini, quoad ecclesiam feodatus est, spectat, votive tanquam a domino suo. SUGER, *Vit. Lud. Gross.*, p. 312.

2. Collecto longo animi rancore contra D. regem L., eo quod in regno ejus Remis in concilio D. Calixti anathemate innodatus fuerat... proponens aut civitatem subito destruere aut tanta deshonestatione et oppressione civitatem obsidere, quanta D. papa in eum agens sedit sessione. SUGER, l. c. Imperator ratione illum concilii iratum Franciæ proposuit Remensem civitatem destruere. GENEBRARD, *Chr. in Concil. XII*, 1308.

3. Nobiles adciscit, causam exponit. SUGER, l. c.

4. Et quoniam hanc ab eo habent prærogativam, ut si regnum aliud regnum Francorum invadere audeat, ipse beatus et admirabilis defensor cum sociis suis, tanquam ad defendendum altari suo superponatur. *Ibid.*

autel, comme entre les mains de son seigneur, l'oriflamme qui servait de bannière au comté de Vexin, il courut à la défense de Reims¹. Toute la France le suivit avec un élan unanime dont l'histoire n'avait guère offert d'exemple² : les vassaux les plus puissants et les éloignés, tels que les ducs de Bretagne et d'Aquitaine, les habitants des villes de Champagne, de Picardie et de l'Ile-de-France, se réunirent autour de Reims, où une armée formidable s'organisa, bien résolue à venger les injures de celle qu'ils appelaient déjà la reine des nations³.

Un moine de basse naissance⁴, nommé Suger, nouvellement élu abbé malgré le roi⁵, y conduisait les vassaux de l'abbaye de Saint-Denis, et ce fut parmi eux que se plaça le roi Louis VI, en disant.
« C'est ici que je combattrai le mieux, sous la protection des saints qui sont mes seigneurs, et
« dans les rangs des compatriotes au milieu des-

La France,
dès le temps
de
Louis le Gros
et
de Suger,
reçoit le titre
de
reine
des nations.

1. *Ibid. supra.*

2. Le récit de Suger, qui se trouva lui-même à Reims, porte l'empreinte du patriotisme le plus ardent.

3. Transeamus, inquiunt (proceres), audacter ad eos, ne redeuntēs impune faciant, quod in terrarum dominam Franciam superbe præsumpserint.

4. Suger insiste dans plus d'un endroit de son récit, sur son humble origine, comme nous le montrerons plus loin.

5. Le roi, n'ayant pas été consulté pour cette élection, fit emprisonner à Orléans les moines et les plus nobles chevaliers feudataires de l'abbaye, qui venaient la lui annoncer. Suger pensait à lutter contre cet arbitraire royal (*Romanæ Ecclesiæ vigore et D. papæ Calixti qui me diligebat auctoritate*), quand le roi fléchit, relâcha les prisonniers et le reçut avec joie. *Ibid.*, p. 310-311.

« quels j'ai été élevé. » L'empereur, intimidé¹ par la belliqueuse attitude des Français, se retira sans avoir osé combattre. Immédiatement le roi revint rendre des actions de grâces solennelles à son seigneur suzerain le grand martyr de Saint-Denis ; il voulut rapporter lui-même, dans la basilique vénérée, les reliques devant lesquelles les moines contemporains de l'abbé Suger avaient prié jour et nuit pour le succès de la France. Cependant, l'abbaye de Saint-Denis n'occupait pas le premier rang : elle ne venait qu'après celle que Louis le Gros lui-même appelait le monastère royal de son royaume², dont l'abbé recevait de la main du pape le titre d'*abbé des moines de France* ; et le grand duc de Normandie projetait sur tous les pays

[illegible]

2. Rex exiliatus nec ingratus.... lecticas argentæ quæ altari principali superpositæ toto spacio belli contentas extiterant, ubi continuo celeberrimo diei et noctis officio fratrum conabantur, multa devotissimi populi et religiosarum mulierum ad suffragandum exercitui frequentabantur multiplici oratione, Rex ipse proprio collo domos et patronos suos cum lacrymarum affluentia assidue hoc suo reportavit. *Ibid.* Il fit à cette occasion une foule de dévotions à l'ab-

3. Nobilius membrum regni nostri. In *Spicileg.*, t. XIII, p. 301.

4. Au concile du Latran, en 1116, où Pons, abbé de Cluny, était présent.

chrétiens un éclat sans rival. En 1123, Pons, abbé démissionnaire de Cluny, portait la sainte lance¹ à la tête de l'armée chrétienne, qui, forte de trois mille hommes seulement, mettait en déroute, à Ybelin, soixante mille Sarrasins et sauvait la Palestine. L'année suivante, le successeur de Pons, Pierre le Vénérable, rendait la paix à l'Espagne catholique, libre alors de déployer toutes ses forces contre les Sarrasins, et qui, grâce à la médiation de l'abbé de Cluny auprès des rois de Castille et d'Aragon, voyait avec bonheur les deux princes conclure un traité dans l'abbaye cluniste de Najara².

C'est ainsi qu'aux deux extrémités de la chrétienté, deux abbés de Cluny se plaçaient au premier rang de la guerre et de la paix.

Tant de splendeurs, à peine ternies par quelques

nipotentiaire de l'empereur. Mais sa prétention fut repoussée par le cardinal chancelier de l'Église, qui obligea Pons à reconnaître que les clunistes, comme tous les moines du monde romain, omnes in orbo Romano monachos, avaient reçu leur règle de S. Benoît, et du Mont-Cassin, et maintint ce titre à l'abbé de ce monastère: ut ipse solus, qui tanti legiferi vicarius est, abbas abbatum appellatur. *Chron. Cass.*, l. IV, c. 62.

1. Abbas Cluniacensis Pontius proferens lanceam transfixam in latere Christi. ROBERT DEL MONTE in *app. Sigeb.* Cluny avait eu de tout temps des relations nombreuses avec l'Orient: l'archevêque d'Édesse était *confrater* de l'abbaye bourguignonne et avait été reçu en cette qualité par saint Hugues, en passant à Cluny pour aller de Flandre à Jérusalem. *Ann. Ben.*, l. 75, n. 108. Pierre le Vénérable conféra cette dignité à l'empereur de Constantinople, Alexis Comnène, en réclamant l'abbaye de la Charité que l'empereur Jean Comnène avait donnée à Cluny. PETR. VEN., l. IV, epist 55.

2. SANDOVAL ap. PAGI, *Crit.* in 1124, c 18.

L'état religieux
en butte
à l'envie
et à la haine
des princes
et
des évêques
mêmes.

taches inséparables de l'humaine faiblesse, une si constante intervention dans les plus grandes affaires de l'Église et du monde, devaient naturellement exciter contre les moines clunistes de vives inimitiés et une jalousie redoutable. Les mauvaises passions se rencontraient, non-seulement parmi les membres des communautés rivales, mais en outre parmi les laïques dévoués à la puissance temporelle, et attachés à la personne de l'empereur, lesquels, indignés de voir fermer à leur maître excommunié les portes de l'abbaye de Prüm, lui criaient en montrant du doigt les moines occupés à leur jardin¹ : « Voyez donc ces frocards, « comme ils traitent notre empereur ! Ils ne daignent seulement pas respecter la dignité impériale. Il faut les châtier de cet excès d'impudence et leur apprendre qu'on n'insulte pas impunément le diadème des Césars². »

Les clercs, eux aussi, se laissaient emporter par ces rancunes, et on en eut la preuve lorsque, pour la première fois depuis la conversion de l'Angle-

1. *Fratres ad opera manuum.... in horto forte intraverunt, quem vitis tunc sepes ambivit.... Invalescabant voces militum.... Acta S. ERMENOLD. ap. BOLL. 6 jan.*

2. *Ecce cucullati, qui dominum nostrum temere despexerunt, nec imperialem sibi dignati sunt exhibere reverentiam.... Dent poenas opprobrii et proterviæ.... non ferant impune sprevisse Cæsareum diadema. Ibid.* L'empereur, comme nous l'avons dit plus haut, ne voulut pas suivre leurs conseils et respecta l'indépendance de l'abbé Ermenold et de ses moines.

terre, un archevêque de Cantorbéry fut choisi hors des rangs monastiques¹.

Nous avons fait connaître les inutiles réclamations des évêques de la province de Lyon contre Cluny, au concile de Reims². Au concile œcuménique de Latran, dont un des canons interdisait aux abbés diverses fonctions épiscopales et pastorales³,

1. Guillaume de Corbeil, chanoine régulier, élu en remplacement de Raoul, moine du Bec, mort en 1122. On voit ici que les chanoines réguliers, n'étant pas enfants de Saint-Benoît, ne comptaient pas parmi les moines. Déjà, en 1114, lors de l'élection de Raoul, les évêques avaient montré de la répugnance à reconnaître un moine pour successeur de saint Anselme, mais les antécédents les y avaient forcés. Stigand, seul archevêque non moine jusque-là, avait été déposé après la conquête et n'avait jamais reçu le *pallium*. EADMER, *Hist. novor.*, p. 86, l. 5. « Ecce », dit le moine Ordéric Vital sur l'élection de Guillaume Secce, « antiquus mos pro invidia, qua clerici contra monachos, urebatur, depravatus fuit.... Angli monachos, quia per eos ad Deum conversi sunt, indesinenter diligentes, honoraverunt : ipsique clerici reverenter et benigne sibi monachos præferri gavisi sunt : Nunc autem mores et leges mutati sunt, et clerici, ut monachos confutent et conculcent, clericos extollunt. » *Ibid.*, XII, p. 873. Du reste, Guillaume de Corbeil fut remplacé à sa mort, en 1137, par un moine du Bec, Théodoric, quatrième archevêque de Cantorbéry tiré de ce monastère illustre.

2. Par bulle du 9 janvier 1121, Calixte II interdit l'évêque de Mâcon jusqu'à ce qu'il eût réparé le tort fait par lui à Cluny. *Thesaur. anecd.*, I, 347. Mais il ne faut pas croire que les papes donnassent toujours raison aux abbayes contre les évêques : on a un diplôme de l'ascle II par lequel il blâme l'abbé de Cluny d'avoir consacré le saint chrême, et le lui interdit pour l'avenir. *Reg. Pasc.*, n. 75, in COLLET. *Concil.* XII, 1030.

3. Interdicimus abbatibus et monachis publicas pœnitentias dare, et infirmos visitare, et unctiones facere, et missas publicas cantare. Chrisma et oleum, consecrationes altarium, ordinationes clericorum ab episcopis accipiant in quorum parochis manent. *Can.* XVII.

des évêques élevèrent aussi la voix contre les envahissements du Mont-Cassin et probablement des moines en général ¹.

« Il ne reste plus, disaient-ils, qu'à nous ôter
« la crosse et l'anneau et à nous mettre aux ordres
« des moines. A eux les églises, les villes, les châ-
« teaux, les dîmes, les oblations des vivants et des
« morts. Les chanoines et les clercs sont tombés en
« discrédit depuis que les moines qui passent pour
« avoir abandonné ce monde et toutes ses concu-
« piscences, poursuivent avec une insatiable avidité
« les choses du monde, et, dédaignant le repas que
« leur offre saint Benoît, ne s'occupent nuit et jour
« qu'à dérober aux évêques leurs droits². » Un moine
du Mont-Cassin répondit en s'adressant au pape :
« Nous prions nuit et jour pour le salut du monde
« entier, et la conduite de nos abbés envers le
« siège apostolique n'a pas été telle que nous
« ayons mérité de perdre, sous votre pontificat, ce
« que tant d'empereurs, de rois, de ducs et de papes

Un moine
du Mont-Cassin
prend
la défense
de l'Ordre
Monastique
vengé d'ailleurs
par le pape
Calixte II.

1. La suite du récit semble indiquer que ces plaintes n'étaient dirigées que contre le Mont-Cassin. Fleury (l. 67, n. 51), en retranchant la réplique de l'évêque ligurien, et la décision du pape a généralisé les accusations.

2. Episcopi adversus monachos invidia inflammati, coeperunt dicere, nil superesse aliud, nisi ut, sublati virgis et annulis, monachis deservirent. Illos enim villas, castra, etc.... detinere; his quæ mundi sunt inhiare non desinunt, et quibus per B Benedictum ultro quærendi locus offertur, ad episcoporum jura rapienda, diu noctuque occupantur. *Chron. Cassin.*, l. IV, c. 80.

« ont offert à saint Benoît¹. » Puis un évêque du nord de l'Italie prit la défense des moines, exposa les raisons qui avaient porté les anciens évêques à les doter, la coexistence perpétuelle de l'Ordre Monastique avec le clergé actif et séculier, et dit en finissant qu'il était du devoir des évêques d'aimer les moines, et non de les poursuivre². Le pape Calixte mit fin à la discussion en déclarant que l'église du Mont-Cassin avait été fondée par l'ordre de Jésus-Christ lui-même, qui avait inspiré à Benoît d'en faire un sanctuaire vénérable pour la chrétienté et comme le chef-lieu de l'Ordre Monastique ; qu'elle avait été, en outre, un refuge assuré pour l'Église romaine dans ses adversités. « C'est pourquoi, ajoutait le pontife, suivant la
 « trace de nos saints prédécesseurs, nous décrétons
 « à perpétuité que ce monastère restera libre à
 « jamais de tout joug mortel, et sous la seule tu-
 « telle de l'Église romaine. Quant aux autres mo-
 « nastères, nous ordonnons de les maintenir tels
 « qu'ils ont été autrefois fondés. »

1. Neque enim ita Cassinenses abbates de sede apostolica meruerunt, ut quæ S. Benedicto imperatores.... contulerunt, hæc apostolatus vestri tempore amitti mereamur. *Ibid.*

2. Quidam Liguriæ episcopus.... non sine causa prædecessores nostri monasteria ditaverunt. A principio namque surgentes Ecclesiæ duos ordines, etc.... unde non immerito nos potius diligere monachos, quam insequi convenit. *Ibid.*

3. Imperator silentio dixit : Cassinensis Ecclesia non ab hominibus neque per hominem, sed per J. C. fundata est.... cujus imperio Benedictus pater.... orbi spectabilem reddidit, totiusque monastici ordinis

Les temps n'étaient pas encore venus, où l'ini-
mitié contre les ordres religieux pouvait espérer
d'en triompher. Loin de s'éclipser, leur gloire
resplendissait chaque jour davantage. Naguère le
pape Calixte II, en confirmant l'ordre de Saint-Jean
de Jérusalem¹, avait introduit dans les rangs de la
chevalerie cet impérissable esprit de sacrifice et de
dévouement chrétien qui s'est prolongé jusqu'au
sein de la société moderne. En traversant la France,
après le glorieux concile de Reims, le souverain
pontife voulut ratifier la constitution de l'ordre de
Cîteaux, qui, grandissant dans la solitude depuis
des années, devait surpasser en splendeur comme
en fécondité toutes les merveilles passées de l'his-
toire monastique².

Avant de mourir, le grand pape à qui l'Église
devait la paix, Calixte II, put voir sortir du sein de
cet ordre naissant et se lever à l'horizon, comme
un astre sans rival, ce Bernard qui allait, pendant
trente années, animer et purifier toute l'Église de
son souffle, l'éclairer par sa doctrine, la transporter
par son éloquence, parler au pape en docteur, aux
rois en prophète, aux peuples en maître, venir en

caput esse constituit.. . cœnobium ab omni mortalium jugo quietum.
ac liberum manere. *Ibid.*

1. Par la bulle *Ad hoc nos disponente Domino*, le 19 juin 1120,
selon Héliot et du 6 juillet 1121, selon l'*Hist. litt.* t. X, p. 522.

2. S. Bernard parut pour la première fois aux yeux de l'Église, au
concile de Langres, à la fin du carême de 1124 : Calixte mourut le
13 décembre de la même année.

aide à la papauté de nouveau menacée, dissiper le schisme, confondre, dans Abélard, la raison insurgée, mériter le surnom de vengeur de la liberté ecclésiastique¹, et conduire l'héritier d'Henri V, le petit-fils d'Henri IV, aux pieds d'un inébranlable champion de l'Église et de la société.

1. *Vindex Ecclesiasticæ libertatis* : c'est l'inscription qu'on lisait en 1837 sous sa statue à l'abbaye cistercienne de Wellingen dans la Suisse aujourd'hui souillée par les sacrilèges d'Argovie.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

APPENDICE

« ILS NE SAVENT PAS SIGNER, ATTENDU LEUR QUALITÉ
DE GENTILSHOMMES. »

(Voir t. VI, pp. 176 à 200.)

Certains écrivains du dernier siècle et du nôtre ont voulu faire croire (dans quel but, on le devine) que les moines, au moyen âge, n'instruisaient, dans les abbayes, que de jeunes enfants destinés à la vie religieuse, et que les classes nobles se faisaient honneur de demeurer étrangères à toute culture littéraire. Son Éminence le cardinal Pitra, dans sa belle *Histoire de saint Léger*, a prouvé la fausseté de l'assertion. Il y établit : 1^o Que, sous le roi franc Clotaire II, saint Chlodulphe, devenu plus tard évêque de Metz, avait été élevé avec saint Léger à l'école des leudes et « comme c'était dans l'ordre, et suivant l'habitude des fils de nobles, il est envoyé aux écoles et on le fait instruire dans les belles-lettres, *ut par erat et ut* NOBILIUM FILIIS FIERI SOLET, *scholis traditur et LIBERALIBUS LITTERIS docendus exhibetur.* » (*Vit. S. Leodeg.*, c. 3, Act. SS. O. B.);

2^o Que saint Landebert, dès son enfance, *a prima fere ætate*, avait été remis « aux savants et aux historiens », *ad viros sapientes et stóricos* (*Vit. S. Landb.*, c. 2. *Ibid.*, sec. II);

3^o Que saint Wandrille (*Vit.*, c. 2, *Ibid.*), en sa qualité de

noble, avait reçu l'éducation noble, celle où l'histoire militaire et les lettres antiques sont enseignées, et qu'il était imbu des principes de la vie chrétienne aussi bien que de ceux des sciences profanes : *militaribus gestis de antiquis disciplinis, curis et sobriissimis, nobiliter educatus, et crescentibus sancte rite moribus cunctisque mundanarum rerum disciplinis imbutus, etc.*

Ces faits, au surplus, sont attestés à chaque page de l'histoire du moyen âge, et de nos jours, les preuves les plus fortes en ont été, on peut le dire, accumulées. Mais comme la notice de M. de la Harpe, qui ne sait pas signer, attendu sa qualité de bibliothécaire, est souvent reproduite, même dans les livres destinés à la jeunesse, nous demandons à M. de la Harpe de faire justice ici, d'abord en indiquant les sources où il a puisé, par les Mabillon et les Ziegelbauer, puis, en faisant ressortir, sur la matière, à l'opinion des écrivains modernes les plus compétents.

Le manuscrit d'Eckhard de Saint-Gall, mis en lumière par M. de la Harpe, établit qu'il y avait dans les monastères deux sortes d'écoles, les unes intérieures pour les enfants destinés à la vie monastique (*oblats*), les autres extérieures, où venaient étudier certains des nobles et des princes : *exteriozem in qua magnatum nobiliumque liberi fingebantur*. (BROUWER, *Antiqua Puidens.*, p. 56.) Voici, du reste, le texte d'Eckhard, qui marque très-nettement la distinction qui existait entre les clercs envoyés par les évêques et les jeunes nobles appelés à rentrer dans le monde : « Après un court espace de temps, ils sont envoyés à l'école du cloître avec le B. Notker et les autres enfants qui suivent la règle monastique ; *traduntur post breve tempus SCHOLÆ CLAUSTRI cum B. Notkero et cum cæteris MONACHICI HABITUS pueris. Exteriores vero, id est canonice, Isoni cum Salomone et ejus comparibus* (Vit. S. Notkeri, c. 7).

Les *nutriti*, dans les rangs desquels se trouvaient les fils de ducs, de comtes et de seigneurs, avaient le choix libre entre la vie du chevalier dans le siècle et celle du religieux dans le cloître. Or, dans l'une comme dans l'autre catégorie

se trouvaient des hommes d'un mérite supérieur. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner, avec M. Charles de Rémusat, que des historiens du douzième siècle aient raconté que la jeune noblesse abandonnait en foule les châteaux paternels pour aller habiter des cahutes de branchages, au bord de l'Arjussou, où Abélard avait transporté son école (V. COURSON, *Hist. des peuples bretons* (t. II, p. 555). Personne ne supposera, apparemment, que ces jeunes châtelains, réunis autour d'un théologien philosophe, fussent des hommes sans culture littéraire. Toutefois, sachant combien sont tenaces, en France, certaines faussetés historiques, M. Léopold Delisle, le savant directeur de la Bibliothèque nationale, a cru nécessaire de publier une dissertation pour établir qu'il est absolument faux que la noblesse féodale « ait jamais [eu pour système de repousser jusqu'aux éléments de l'instruction. »

L'auteur commence par examiner quelques-uns des ouvrages importants composés, à cette époque, sur l'éducation de la noblesse. Or, que disent ces ouvrages? « Que les enfants des nobles *ont besoin d'acquérir des connaissances étendues*, et qu'il importe de les familiariser avec les lettres dès leur jeunesse » (VINCENT DE BEAUVAIS); qu'il faut donner *trois maîtres* aux fils des seigneurs : l'un enseignant les mystères de la religion; le second, « suffisant en science et par especial en science de grammaire, pour enseigner à parler latin, à lire, à ouyr, à entendre, ce qui est moult expédient aux enfants des roys et des grans seigneurs »; le troisième, de race noble et ancien chevalier, « qui les apreigne à estre et à converser entre gens grans et petiz, princes et prélats, chevaliers, séculiers et religieux. » (GILLES DE ROMME).

Voilà, certes, un programme qu'accepteraient, de nos jours, les pédagogistes les plus rigides.

Mais les faits sont-ils d'accord avec la théorie¹? Cela n'est point douteux pour M. Delisle. « La liste serait bien longue à dresser, dit-il, *des barons et des seigneurs qui ont cultivé avec plus ou moins d'éclat, au moyen âge, l'histoire, la jurisprudence, la poésie. La multitude des personnages remarquables de ce temps, hommes d'État, guerriers, ministres,*

etc., recrutés dans les rangs de la noblesse, suffit à elle seule pour trancher la question. »

Cependant, comme des croix grossières tenaient lieu de signatures au bas des actes des onzième et douzième siècles, on en a conclu que les nobles de ce temps ne savaient pas écrire. C'est une grosse erreur à laquelle il est facile de répondre péremptoirement par le fait que voici : l'usage d'apposer sa signature sur les actes, les missives, etc., n'existait pas pendant la majeure partie du moyen âge : ainsi, pas une des nombreuses lettres de saint Louis n'est signée, et cependant il est certain qu'il savait écrire !

Le bon sire de Joinville, sénéchal de Champagne, écrivait fort bien, lui aussi, comme l'atteste un curieux document découvert par M. Chazaud, archiviste du département de l'Allier.

Bertrand du Guesclin, qu'on a représenté comme le plus illettré des chevaliers, Talbot, Lahire, Dunois, et bien d'autres avec eux, ne méritent nullement la réputation d'ignorance qu'on leur a faite. L'usage de signer les actes est relativement moderne. C'est à partir de Charles V que les souverains commencent à le pratiquer, et Philippe de Mézières s'en plaignait avec amertume, déclarant qu'un souverain « ne doit adresser de lettres autographes qu'à ses parents, au pape et aux potentats étrangers ».

On le voit donc, quoi qu'on ait pu dire ou écrire, il faut reconnaître la fausseté de la célèbre formule : « Il a déclaré ne savoir signer, attendu sa qualité de gentilhomme. » Au quinzième siècle, en Bretagne, les *notaires-passe*, qui apparemment devaient savoir écrire, étaient tous des gentilshommes, et il en était de même dans le Dauphiné. (LA ROQUE, *Traité de la noblesse*, c. CXLVIII, éd. de 1710).

M. Delisle n'hésite donc pas à conclure, comme l'avaient fait précédemment M. de la Borderie et M. A. de Courson, « que les nobles, au moyen âge, savaient écrire, et que, la portion savante du clergé mise à part, ils n'étaient pas plus ignorants que les membres des autres classes de la société. » (LA BORDERIE, *Mélanges d'histoire et d'archéologie*, I, 60).

CONDITION DES PAYSANS AU MOYEN AGE.

(Voir t. VI, p. 286.)

Nous ne résistons pas au plaisir de reproduire la lettre suivante d'un auteur dont l'écrit a recueilli les suffrages unanimes des juges les plus compétents, et qui a pénétré plus avant que qui que ce soit dans l'étude de la condition des paysans au moyen âge¹ :

« A part quelques faits isolés, nous avons vainement cherché dans la Normandie les traces de cet antagonisme qui, suivant des auteurs modernes, régnait entre les différentes classes de la société du moyen âge. Les rapports des seigneurs avec leurs hommes n'y sont point entachés de ce caractère de violence et d'arbitraire avec lequel on se plaît trop souvent à les décrire. De bonne heure les paysans sont rendus à la liberté; dès le onzième siècle le servage a disparu de nos campagnes; à partir de cette époque il subsiste bien encore des redevances et quelques services personnels; mais le plus grand nombre est attaché à la jouissance de la terre. Dans tous les cas les obligations tant réelles que personnelles sont nettement définies par les chartes et les coutumes. Le paysan les acquitte sans répugnance : il sait qu'elles sont le prix de la terre qui nourrit sa famille; il sait aussi qu'il peut compter sur l'aide et la protection de son seigneur. Sans doute son travail est dur, ses fatigues incessantes, sa nourriture grossière. Mais aussi l'avenir ne lui inspire guère d'inquiétudes; modeste dans ses désirs, il ignore les douleurs de la déception et du désespoir. En un mot, la féodalité du moyen âge (que nous distinguons bien de la féodalité des temps modernes) n'a point, au moins en Normandie, produit sur les paysans les effets désastreux qui lui sont imputés

¹ LÉOPOLD DELISLE. *Études sur la condition de la classe agricole en Normandie au moyen âge*. 1851, p. xxxvi.

avec plus de passion que de justice. Nous avouons que de graves abus s'introduisirent ; nous convenons aussi que nos campagnes furent, pendant des siècles, le théâtre de guerres dévastatrices. Mais rejettera-t-on uniquement sur la féodalité la responsabilité de ces malheurs ? N'oublions pas que ce régime a fait goûter à nos pères de longues années de calme et de prospérité : malgré l'accroissement du bien-être matériel, nos laboureurs, nos artisans, sont-ils réellement plus heureux que les laboureurs du siècle de saint Louis ? »

LES ROULEAUX DES MORTS.

(Voir t. VI, pp. 124-127.)

Extrait de Ch. LENORMAND. — Rapport à l'Académie des inscriptions, du 17 août 1849 (*Moniteur* du 17 mars 1850).

M. Léopold Delisle a envoyé un mémoire : *Des monuments paléographiques concernant l'usage de prier pour les morts*, inséré dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*. Il a apprécié d'une manière nouvelle, même après les *bénédictins*, ces rouleaux, ou plutôt, ... ces VOLUMES que, dans la ferveur des institutions du moyen âge, les communautés religieuses se transmettaient chaque année les unes aux autres. Qu'on se figure le cours des pieux exercices d'un monastère momentanément interrompu : un messager arrive : d'où vient-il ? qu'apporte-t-il ? C'est l'envoyé de Cluny ou de Marmoutier : en tête du rouleau qu'il porte se trouve mentionné, ou le religieux célèbre, ou le bienfaiteur illustre que la communauté a inscrit récemment sur ses diptyques, et en faveur duquel elle invoque le concours fraternel de toutes les prières. Le rouleau, malgré sa prodigieuse étendue de cinquante ou soixante pieds, est déjà presque rempli ; car le messager a visité plus de deux cents églises,

et à chaque station, les doctes et beaux esprits du lieu ont répondu à la requête qui leur était adressée, en inscrivant sur le rouleau, soit des vers en l'honneur du défunt, soit une demande en réciprocité de prières pour ceux de leurs propres frères dont ils ont à leur tour à faire connaître la perte. Il faut suivre un si bon exemple ; et de là de nouvelles recommandations et surtout de nouveaux vers, quelquefois même des essais d'écoliers, *versus pueriles*, livrés à cette publicité indulgente qui tient compte des bonnes intentions et des promesses d'avenir, mais parmi lesquels on peut découvrir, avec un œil sagace comme celui de M. Delisle, des perles précieuses ; comme par exemple une pièce de quatorze vers latins, fort élégants, écrits par Héloïse, au monastère d'Argenteuil, en l'honneur du B. Vital de Savigny, dont le rouleau funèbre figure aujourd'hui parmi les monuments historiques les plus remarquables de nos archives nationales.

LES INVESTITURES, DE GRÉGOIRE VII A CALIXTE II.

(Voir t. VI et VII, *passim*).

Charte très-curieuse pour l'histoire des investitures dans les monastères, donnée par Mabillon, de Re diplomatica, lib. VI, n° 165, sous le titre de Notitia de libertate baculi pastoralis in cœnobio S. Michaelis ad Momsa. Elle est de 1117, raconte les contestations antérieures, constate la concession faite par le comte Raynald du droit d'investiture que ses ancêtres s'étaient arrogé, et établit les précautions nécessaires pour que les mêmes prétentions ne se renouvellent point : doublement intéressante pour l'époque de Grégoire VII et pour celle du triomphe approchant sous Pascal II.

In nomine sanctæ Trinitatis et individuæ unitatis. Deducente nos omnium bonorum Ductore Spiritu sancto, exultationem

nostram fratribus nostris in hanc ecclesiam nobis successuris, insinuemus, ut et ipsi scilicet habeant unde nobiscum exultent; et sibi caveant, ne reducto consuetudinis illicitæ jugo, seipsos pariter et fratres sibi successuros, unde nos exultemus, contristent. Igitur in hac ecclesia, sicut et in ceteris, in quibus secularis dignitas suam exercere nititur potestatem, mos antiquus obtinuerat, ut quoties abbas moreretur, alter in loco illius, nisi baculum de manu advocati ecclesiæ susciperet, nullatenus substitueretur. Hæc illicita consuetudo inoleverat, ut quidam abbas, nomine SIGIFRIDUS, quamvis ceteris quos memoria nostra sibi revocare potuit religiosior, tamen de manu feminæ, videlicet venerabilis comitissæ SOPHIÆ, suscepisset. Qui tandem ad se reversus, et melius sacrorum canonum institutionibus informatus, Romam pœnitentiâ ductus petiit, baculum beatæ memoriæ GREGORIO septimo, qui et HILDEBRANNUS, crimen suum confitens, reddidit. Quem tamen, cogente vix eodem Apostolico, quia ejusdem viri religio ad notitiam ejus pervenerat, iterum recepit; et sic abbas laudabilis vitæ usque in finem perseveravit. Sed venerabilis prædicta comitissa audiens se contemptam, se despectam, vehementer super hoc gratulabatur: hac deinceps in dilectione viri religiosi plurimum pro tali contemptu caritatis vinculis astringebatur. Sed et ipsa hoc exemplo se peccasse cognoscens, Romam perrexit, atque eidem Apostolico reatum suum confitens, absoluta repatriavit. Ista autem membris corporis exuta, ingens altercatio inter comitem THEODORICUM, *prædictæ Sophiæ filium*, et monachos exoritur: dum hic scilicet juxta consuetudinem dignitatis prædecessorum suorum abbatem substituere nitebatur; monachi autem sacrorum canonum decretis, quibus jam per prædictum abbatem edocti fuerant, obviare verebantur. Sed utrarumque partium mediatoribus hanc litem sedare cupientibus visum est, ut baculus super altare a comite Theodorico poneretur; et abbas ejus conductu ad eum suscipiendum adduceretur: satis in hoc decepti, ut quasi sic suam comes non amitteret dignitatem, nec monachi suam viderentur violare religionem. Cum sacri canones manum rarius nominent, quando catho-

licis prohibent accedere ad ecclesias per secularem potestatem : et frequentius (sicut in sequentibus videbitur) præcipiant eorum omnino vitare in conductu dignitatem. Tali ergo deceptus errore abbas ORNATUS, necnon abbas ULRICUS, baculum uterque super altare advocati conductu suscepit : et hæc illicita, nec memoriæ digna conditio in hac sancti Michaelis ecclesia usque ad electionem domini abbatis Lauzonis perseveravit. Igitur prædicto abbate ULRICO carnis claustra egresso, quidam fratrum spiritu ferventes, atque sacrorum canonum studiosi scrutatores, hujus miserandæ conditionis pestem diu in ecclesia lactatam, diu nutritam, diu roboratam, vehementer ingemuerunt; atque assumpto fidei clypeo, adversus eam pro posse suo decertare seipsos et universam Ecclesiam excitaverunt, sic scilicet, ut priusquam advocatus accurreret, abbatem sibi Lauzonem nomine præficerent, et ad altare absque ullo laicali conductu ad baculum suscipiendum deducerent, et soli sine seculari dignitate in sede collocarent. Sed his ita gestis, aures universorum, qui antiquæ consuetudinis ecclesiæ et advocatorum notitiam habuerant, quasi ré inaudita concutuntur, corda omnium in stuporem vertuntur. Monachi hoc præsumpsisse ausi, nimia insipientia et etiam insolentia notantur. Comes etiam RAYNALDUS, prædicti comitis THEODORICI filius, tunc temporis ecclesiæ advocatus, hoc audito furore commotus, cum principibus regionis ad ecclesiam venit, qui monachos dignitatem suam injuste sibi subtraxisse satis indignando conquerebatur. Quod nisi celeriter corrigeretur, sic scilicet ut abbas de se egrederetur, multis assertionibus affirmabat quod ecclesiam oppressionibus quibus posset, persequeretur. Sed tamen eo virorum prudentium consilio mitigato, dies determinatur, in quo jus suum antiquum omnibus convenientibus recitaret, et injuriam quam a monachis perpessus fuerat, revelaret. Interim ab utraque parte consilium requiritur episcoporum. Die determinato fit conventus abbatum, monachorum, clericorum, laicorum. Res utriusque partis in iudicio ponitur; sed monachi nihil superbe, nihil insolenter, sed religiose, sed prudenter fecisse quod fecerant, inveniuntur.

Auctoritas enim sacrorum canonum in medio deducitur, quæ sub anathemate prohibet, ne quis per secularem dignitatem curam pastorem aggrediatur. Sic enim in canone Apostolorum reperitur : « Si quis secularibus potestatibus usus Ecclesiam Domini per ipsas obtineat, deponatur, et abjiciatur, omnesque qui illi communicant. Item ex Antiocheno concilio : Si quis per sæcularem dignitatem Ecclesiam Domini obtinuerit, abjiciatur, et ipse, et ordinator ejus ; et modis omnibus a communione separentur, et sint sub anathemate, sicut Simon Magus a Petro. Item ex synodo a CCXL Patribus habita sub Nicolao primo pontifice : Quisquis secularium principum aut potentum, aut alterius laicæ dignitatis adversus communem et consonantem atque canonicam electionem Ecclesiastici ordinis agere temptaverit, anathema sit, donec obediat atque consentiat, quod Ecclesia de electione et ordinatione proprii pastoris se velle monstravit. » His atque plurimis aliis testimoniis, quæ prolixitas adhibere prohibuit, atque virorum religiosorum consiliis comes RAYNALDUS non tantum monachorum, sed et suum periculum discens, si quod jus circa pastorem curam retentaret, indignationem tandem flexit : et quoniam *non malitiose, sed pro sua religione* monachos decertasse cognovit jus illud antiquum quod a progenitoribus suis retinere quærebat, inspirante sibi Spiritu sancto gubnavit. Erunt forte qui judicent, nos ista supervacue retulisse. Sed noverint, nos qui laborem certaminis sustinuimus, circa fratres in hanc ecclesiam nobis successuros piam sollicitudinem suscepisse, et eorum utilitati dilectionis studio deservisse : ut in his percipiant, quanta servitute hoc cœnobium olim depressum fuerit, cum quoties abbas moreretur, non solum comites, sed et comitissæ capitulum ingrediebantur, ut eorum potestate alter subrogaretur. Sit igitur deinceps cautela fratrum religiosorum, ut quoties abbas eligendus fuerit sine seculari pompa, sine conventu omnino laicorum, clericorum, soli capitulum habeant, soli patrem sibi cum timore Dei eligant ; electum soli ad altare ad suscipiendum baculum deductum constituent, constituto obedientiam promittant. His expletis, abbas

ad publicum exeat, et fidelitates suas juxta consuetudinem, a quibus debet, suscipiat, quod si comes in villa fuerit, vel cum advenerit, duo de fratribus vel tres ad eum pergant, ut quem soli abbatem constituerint, ei nominent, omnino nihil aliud dicentes : Illum dominum nobis constituimus abbatem, precamur sicut advocatum ecclesiæ, ut eum diligatis et consilium ei detis, et in necessitatibus suis subveniat. Si autem obliti suæ religionis aliter egerint, *unde jugum antiquitatis exsecrandæ* super se vel super posteros revocent ; vinculis anathematis sacrorum conciliorum, quæ ut Evangelia sunt veneranda, se astrictos non ignorent : fratrum autem libertatem ecclesiæ retinentium sit gloria in secula seculorum.

Suivent la date de l'année seulement et les signatures des témoins, ecclésiastiques et laïques.

PART PRISE PAR LE PEUPLE ET LES LAÏQUES A L'ÉLECTION
DES PAPES, DE SILVESTRE II A CALIXTE II.

(Voir t. VI. p. 372-373.)

M. Raynouard (*Hist. du droit municipal*, t. I^{er}, p. 161-163) a réuni une série de textes importants pour prouver la part prise par le PEUPLE et les laïques aux élections des papes, même après le décret de Nicolas II sur les cardinaux. Cette série va de Fabien (230) à Calixte II (1119). Voici ces textes depuis Gerbert, en 999 :

999. **Silvestre II.** — Defunctus est papa urbis Romæ, statimque omnis populus Romanus sibi dari adclamat Gerbertum. Assumptus itaque de urbe Ravenna ordinatus est pontifex in urbe Roma. (AIXOIS., *de Gest. Franc.*, lib. V, cap. XLVI.)

1044. **Grégoire VI.** — Cum consensu totius Romani populi ejectus est a sede Benedictus, et loco ejus subrogatus est... Gregorius. (LABBE, *Concil.*, t. IX, col. 943.)

1046. **Clément II.** — Unanimi consensu omnium. (LABBE, *Concil.*, t. IX, col. 944.)

1048. **Damase II.** — Omnium suffragiis est electus. (LAEFF, *Concil.*, t. IX, col. 946.)

1048. **Léon IX.** — Electione cleri et populi ecclesiae Tullensis ordinatus est episcopus. (*Chronic. Tull.*, *sive sancti Richardi, Dachera Spicil.*, t. II, p. 349.)

« Romam vado, ibique si clerus et populus sua sponte me elegerit, faciam quod rogatis. »

Dicit electionem cleri et populi canonicali auctoritate aliorum dispositionem praere....

Nisi fiat electio ejus communi omnium laude.... nihil sibi tutius fore credidit quam *populari* electione.... assentiri.

Clerus et populus concordi voto, etc. (*Act. SS.*, 19 aprilis, t. II, p. 655, 658, 659.)

A clero et populo Bruno in summum pontificem eligitur. (LAEFF, *Concil.*, t. IX, col. 947.)

1055. **Victor II.** — Consensu cleri ac populi pontifex. (LAEFF, *Concil.*, t. IX, col. 1077.)

1061. **Alexandre II.** — Cardinales, totius cleri et populi Romani consensu.... (MARLOT, *Metrop. Remens. hist.*, t. II, p. 119.)

1073. **Grégoire VII.** — Voto communi clericorum ac laicorum diu renitens.... electus. (*Act. SS.*, 18 martii, t. II, p. 649.)

Omnium cardinalium consensu et suscriptione totiusque populi et cleri approbatione, in pontificem electus est invitus. (LAEFF, *Concil.*, t. X, col. 2. — *Vit. Gregorii pap. VII.*)

Obierat ipso anno papa Alexander.... et substitutus erat unanimi electione cleri et populi Gregorius VII. (*Chronic. Firdun.*, HUGO FLAVINIACI; LAEFF, *Nov. Biblioth. Manusc.*, t. I^{er}, p. 297.)

1086. **Victor III.** — Cum Cencio Romanorum consule consilio habito.... episcopi et cardinales una cum clero et populo.... itaque universi pariter uno consensu et animo illum cupientes invitum et renitentem attrahunt.... ibique juxta morem Ecclesiae eligentes, Victoris ei nomen imponunt. (*Act. SS.* 16 septembris, t. V, p. 429.)

1088. **Urbain II.** — Comuni totius cleri ac populi consensu electus est pontifex. (LAEFF, *Concil.*, t. X, col. 420.)

1099. **Pascal II.** — Ecclesia quae erat in urbe pastorem sibi dari expetiit.

Ob hoc patres cardinales, episcopi, diaconi, *primoresque* urbis, primicerii et scribae regionarii in ecclesia S. Clementis conveniunt....

Ecce tibi in pastorem sibi elegit dari populus urbis, te elegit clerus, te collaudant patres. (*Act. SS.* maii, t. IV, pars 1, p. 202.)

1118. **Gélase II.** — A clero, senatu populoque Romano, et congregatis omnibus quos Pandulphus hujus temporis enumerat cardinalibus, pari voto ac desiderio invitatus ac renitens, Spiritus sancti gratia mediante, electus est pontifex. (Lambe, *Concil.*, t. X, col. 812 et 813.)

Son biographe dit :

« Romani de senatoribus ac consulibus.... præter familiam nostram. » (*Act. SS. maii*, t. IV, pars 2, p. 10.)

1119. **Calixte II.** — Unanimi consensu totius cleri ac populi Romani.... electus est pontifex. (Lambe, *Concil.*, t. X, col. 815. — *Vit. Calisti*, p. 11.)

Son biographe contemporain atteste qu'il fut élu par les cardinaux qui étaient venus en France avec Gélase II, mais qu'il attendit que « per præfectum et consules, per clerum atque populum una voce ac litteris electionem ipsam canonice vereque firmarent. » (*Act. SS. maii*, t. IV, pars II, p. 14.)



TABLE DES MATIÈRES

DU TOME VII.

	Pages.
CHAP. VII. — <i>Saint Grégoire VII d'après sa correspondance ; sa sainteté et sa victoire.</i> — De grandes qualités s'alliaient à de grands vices chez Henri IV.	2
Jeune, ardent, passionné, il ne cessait de se montrer perfide.	4
Saint Grégoire ne jalousait pas le pouvoir des autres évêques.	10
Douleur du pape, témoin de la pusillanimité des évêques français et de la vie scandaleuse de leur roi	13
L'affection paternelle de Grégoire II s'étendait sur les royaumes, sur les églises, sur les individus.	10
Le premier, Grégoire conçut l'idée d'une croisade en Orient.	21
Nature des relations de saint Grégoire avec les princes et les peuples.	23
Lettre de Grégoire VII au roi d'Allemagne, au duc de Pologne et aux rois de Danemark, Hongrie, Norwège, etc. .	26
Ce qui frappe surtout dans les lettres de Grégoire VII, c'est sa passion pour la justice, et la crainte de compromettre son salut.	34
La tendresse de Grégoire VII éclate surtout dans ses épanchements avec les princesses Béatrice et Mathilde.	36
Confidences de Grégoire VII à l'abbé Hugues de Cluny . . .	38
Tendre dévotion de Grégoire envers la sainte Vierge	41

	Pages.
Grégoire domptait en lui jusqu'aux penchants les plus innocents de la chair.	44
Le triomphe du pape Grégoire VII fut la victoire de l'humilité sur l'orgueil, et de l'âme soumise à Dieu sur la chair révoltée.	45
Grégoire a légué à ses successeurs une autorité contre laquelle aucune puissance humaine n'a pu prévaloir.	50

LIVRE XIX

LES PRÉDÉCESSEURS DE CALIXTE II.

Calixte I. — Léon III, Urbain II, Pascal II et Gélase II. —	
Recevant Anscar et Anselme de Lucques suivent de près Grégoire VII dans la tombe.	55
L'abbé Didier du Mont-Casain nommé pape sous le nom de Victor III.	64
Héroïsme de la comtesse Mathilde.	67
Odon d'Osie succède à Victor III sous le nom d'Urbain II.	72
Les princes normands de Sicile restent fidèles au saint siège.	77
Des moines français concourent à la restauration catholique de l'Espagne.	80
Henri IV est battu à Bleichseld, le 11 août 1086.	85
Mort de Burkhard, évêque de Halberstadt.	88
Henri IV rejette les offres de paix des princes catholiques.	92
Belles lettres du comte de Thuringe à l'archevêque de Magdebourg.	94
Le chanoine Manegald réconcilie l'Alsace avec le saint-siège.	102
Mariage regrettable de la comtesse Mathilde avec le jeune duc Welf.	105
Le moine Jean conseille de continuer la guerre.	105
Urbain II visite Salerne et consacre le monastère de la Cava.	109
Urbain restaure les églises de la Sicile et érige en métropole celle de Pise.	112
Saint Bruno fonde l'ordre des Chartreux.	117
Mort de saint Bruno le 6 octobre 1101.	120
Les villes lombardes s'arment contre Henri IV.	122

TABLE DES MATIÈRES. 705

	Pages.
CHAP. II. — Yves de Chartres et la pureté du mariage. — Yves	
de Chartres proteste contre l'adultère du roi de France . . .	129
Grande fermeté de l'évêque de Chartres soutenue par Urbain II.	153
Le légat Hugues de Lyon est chargé par le pape de défendre	
en France les lois du mariage.	156
Triomphe d'Yves de Chartres, défenseur de la pureté du ma-	
riage et de l'égalité des devoirs entre les deux sexes . . .	141
La pureté se maintient chez les femmes, qui payent la dette	
de leurs mères	145
CHAP. III. — Urbain II, Pierre l'Ermite et les préparatifs de	
<i>la croisade. — Les premiers pèlerins en terre sainte. —</i>	
Saint Siméon et Sigebert de Mayence à Jérusalem	148
Calamités subies par les chrétiens en Palestine	149
Les croisades ne furent point pour l'Eglise une cause d'affai-	
blissement	151
La douce soif du saint pèlerinage, du voyage de Dieu	154
Urbain II fut le véritable promoteur de la première croisade.	154
Fondations pieuses des croisés avant leur départ pour la terre	
sainte	157
CHAP. IV. — La papauté et la première croisade. — Urbain II	
prêche la croisade en Limousin, dans la Touraine, le Poitou	
et l'Anjou	165
Le pape arbitre entre Yves de Chartres et Geoffroy de Ven-	
dôme.	167
Urbain visite Marmontier et préside le concile de Tours. . .	168
Le souverain pontife retourne à Rome, où plusieurs princes	
croisés viennent le visiter	171
Henri IV ne veut prendre aucune part à la croisade.	175
CH. . V. — La royauté et l'indépendance de l'Eglise. — Un	
grand contemporain d'Urbain II et de Pierre l'Ermite. —	
Anselme d'Aoste et la philosophie.	174
Influence d'Anselme sur les intelligences au moyen âge . . .	178
Les amis d'Anselme étaient aussi nombreux dans le siècle	
que dans le cloître, et Anselme n'était pas moins populaire	
en Angleterre qu'en France	182
Le cœur d'Anselme débordait de tendresse pour ses amis et de	
charité pour ses ennemis	185

	Pages.
Anselme est arraché tout à coup à la solitude du cloître. . .	189
Le roi Guillaume le Roux et Raoul Flambart son ministre. .	191
Hugues le Loup, comte de Chester, attire Anselme en Angle- terre.	194
Maladie subite du roi, son repentir et ses vaines promesses .	198
Anselme violenté pour qu'il accepte la primatie d'Angleterre. .	201
L'archevêque de Rouen ordonne à Anselme d'obéir au désir du roi.	204
Sacre d'Anselme par saint Wulstan. — Guillaume le Roux in- fidèle à toutes ses promesses.	207
Belles paroles de saint Wulstan	209
Anselme refuse d'acheter à prix d'or la faveur du roi	212
L'évêque de Durham prend parti contre Anselme.	216
Paroles admirables d'un chevalier.	217
Les barons interviennent en faveur de saint Anselme	219
Le roi Guillaume envoie à Rome deux clercs de sa chapelle .	222
Guillaume refuse à Anselme l'autorisation d'aller à Rome . .	225
Les évêques anglais abandonnent leur métropolitain.	227
Par sa patience et sa fermeté, Anselme vient à bout du roi. .	250
 CHAP. VI. — Distinction des deux puissances. — Anselme atta-	
qué par le duc de Bourgogne.	255
Il est vénéré dans toute la chrétienté	256
Le pape Urbain défend à Anselme de renoncer à son siège. .	260
Anselme intervient auprès d'Urbain en faveur du roi d'An- gleterre.	265
Concile de Rome et de Reinger, évêque de Lucques	265
Sévères paroles du pape au sujet de l'investiture laïque. . .	267
Marguerite, reine d'Écosse, y affermit la civilisation chrétienne. .	269
Martyre de saint Canut en Danemark	251
Yves de Chartres censuré par le saint-siège	254
Scandale à la cour du roi de France.	257
Yves de Chartres dénonce l'archevêque de Tours.	258
Assaut et prise de Jérusalem par les croisés	261
Mort d'Urbain II	262
Avènement du moine cluniste Pascal II.	265
Les trois adversaires de Guillaume le Roux.	267
Guillaume le Roux et ses violences contre l'évêque du Mans. .	269
Mort tragique de Guillaume le Roux	272
Anselme retourne en Angleterre et n'y trouve pas la paix . .	274

TABLE DES MATIÈRES.

707

Pages.

Le roi d'Angleterre oublie dans la prospérité ses serments et ses promesses	277
Menaces adressées au pape par Henri d'Angleterre.	279
Machiavélisme des ambassadeurs envoyés à Rome par le roi .	282
Belle conduite de l'évêque Giffard	286
Anselme quitte l'Angleterre pour aller à Rome	289
Il reste à Lyon chez l'archevêque Hugues	291
Tendre sollicitude d'Anselme pour son troupeau	293
Exhortations de saint Anselme à la reine Mathilde	293
Réponse d'Anselme aux lettres du roi	298
Anselme refuse de revenir en Angleterre.	300
Il n'y retourne qu'après trois ans d'exil.	305
Le roi déclare que nul en son royaume ne recevra d'un laïque l'investiture par la crosse et par l'anneau.	306
La longue résistance d'Anselme contre le despotisme royal est une gloire pour l'Église.	309
Gondulphe, évêque de Rochester, précède Anselme dans la tombe. — Dernières maladies du primat; immensité de ses travaux. — Sa mort et sa gloire.	311
Travaux extraordinaires d'Anselme pendant ses derniers jours.	312
 CHAP. VII. — <i>Lutte de l'Église contre les mauvaises passions des rois.</i> — Concile de Poitiers rassemblé pour condamner le roi de France	
	317
Rare courage de Bernard, abbé de Saint-Cyprien, de Robert d'Arbissel et du légat	320
Repentir et pénitence du duc d'Aquitaine	322
Énergie indomptable d'Yves de Chartres.	325
Sa franchise dans ses relations avec le souverain pontife . .	328
Sa modération sans faiblesse dans la lutte entre les deux pouvoirs.	331
Il ose faire des représentations au pape.	335
Ce que devinrent Jérusalem et les croisés après la mort de Godefroy de Bouillon	336
Bohémond, prince d'Antioche, épouse la fille de France et prêche la croisade à Notre-Dame de Chartres, en Espagne et en Italie	344
Influence des moines de la Grande-Sauve sur la chevalerie d'Espagne.	343

	Pages.
CHAP. VIII. — L'Allemagne, en proie au schisme, ne s'associe pas à l'élan des croisades.	346
Robert II, comte de Flandre, accomplit en Palestine de tels exploits que les Sarrasins la prennent pour saint Georges.	352
Belles paroles de l'abbé Udalric au pape Urbain II	355
L'abbaye de Saint-Hubert dans les Ardennes.	357
Graves accusations contre Albert de Liège	360
Le fils de Henri IV se révolte contre son père	364
L'empereur veut négocier avec son fils, qui s'y refuse	367
Le vieil empereur abandonné par ses lieutenants	369
Humiliation de Henri IV.	372
Le fils de Henri IV élevé à l'empire.	374
Mort imprévue de l'empereur Henri IV.	378
Concile général de Guastalla.	381
 CHAP. IX. — La France toujours orthodoxe, et Cluny toujours sans rancune. — Dans la guerre des investitures vainqueurs et vaincus se tournent toujours vers la France et vers Cluny.	 385
Le culte de saint Benoît chez les descendants d'Hugues Capet.	387
Voyage de Pascal II en diverses régions de la France	391
Pascal et l'abbé Suger à la Charité-sur-Loire et à Saint-Denis.	394
Le vieil arbre planté par saint Benoît pousse en France les plus vigoureux rameaux.	396
Les fondations de Robert d'Arbissel.	398
Bernard, abbé de Tiron dans le Perche	401
Conversions opérées par saint Vital.	404
Mort de l'abbé Hugues de Cluny	407
Bernard de Cluny en Espagne.	408
 CHAP. X. — Le pape et l'empereur à Rome. — Henri V rétablit sur leurs sièges tous les évêques expulsés	 412
Un concile à Troyes en 1107	415
Mariage du roi Henri IV avec Mathilde d'Angleterre.	417
Grand effroi causé par le sac de Novare	420
Proposition des plus dangereuses faites par le pape.	422
Situation de l'Église d'Allemagne analogue à celle de l'Église de France	424
Serment prêté au pape par l'empereur.	427
Fourberie de Henri V	451

TABLE DES MATIÈRES.

709

Pages.

Pr testations des évêques et des abbés.	433
Le pape et sa suite livrés à la soldatesque.	434
Violences exercées contre le pape, les cardinaux, et contre des prêtres et des laïques	437
Le pape enfermé dans le château de Trabico	439
Pascal cède à la volonté de l'empereur pour sauver ses ser- viteurs	443
Le pape consent à couronner Henri V.	445
L'empereur visite la comtesse Mathilde	447

CHAP. XI. — *Victoire de la puissance temporelle.* — Bruno,

évêque de Segni, invite le pape à casser sa bulle.	452
La lettre de Bruno mécontente le souverain pontife.	454
Les évêques français protestent à leur tour	456
Exaspération des moines de Hirschau	460
Manifeste des moines réfugiés à Saint-Bénigne de Dijon.	463
Pascal II rassemble un concile au Latran.	467
Humilité du souverain pontife	468
Profession de foi de Pascal devant le concile.	470
Hildebert du Mans et Yves de Chartres apologistes de Pascal.	473
Joceran répond à Yves.	476
Concile de Vienne, où l'empereur est excommunié	478
La mauvaise foi de Henri éclaire les princes sur les dangers dont ils sont menacés.	482
Henri V, devenu plus puissant que Henri IV, ne ménage plus rien.	484
Défection du chancelier Adalbert de Mayence.	486
Adalbert enfermé dans sa propre forteresse de Trifels.	488
Mariage de Henri avec Mathilde d'Angleterre.	491
Insurrection contre l'empereur. — Victoire des confédérés.	494
Thomas de Marle excommunié et déchu des privilèges de che- valier	497
Concile tenu à Saint-Géréon de Cologne	402
Adalbert sort de captivité	504
Erlung de Wurtzbourg abandonne l'empereur	505

CHAP. XII. — *Les épreuves de la papauté.* — Henri V met la

main sur les domaines et les forteresses de la comtesse Mathilde.	510
Concile du Latran, où Pascal raconte ses douleurs et celles	

	Pages.
de l'Église	512
Pascal s'indigne qu'on prononce à son sujet le mot d'hérésie.	514
Le souverain pontife approuve les actes de Conon de Palest- trine.	511
Lettre de Frédéric de Cologne aux consuls et aux habitants de Milan	518
Henri s'efforce de tromper l'Allemagne	521
Il est condamné au concile de Bénévent.	522
Jean de Gaëte élu pape sous le nom de Gélase II.	525
Gélase devient un courageux défenseur de la liberté aposto- lique	525
Henri V crée un antipape.	530
Le pape retourne à Rome	533
Gélase II visite la France.	534
 CHAP. XIII. — <i>Le triomphe du pouvoir spirituel.</i> — Concile	
d'Angoulême	540
Conciles à Dijon, Langres, Tournus, où le peuple afflue.. . .	541
Les moines reçoivent Gélase avec une grande libéralité . . .	544
Les décrets de plusieurs conciles salués par le peuple avec enthousiasme.	547
Gélase II à Cluny	549
La guerre recommence entre les princes allemands et l'em- pereur Henri V	552
Henri excommunié de nouveau.	555
Hildebert du Mans félicite et encourage Conon de Palestrine.	557
Mort de Gélase II et élection de Calixte II	559
Confirmation, à Rome, de l'élection de Calixte	564
Diète générale de Tribur. — Allocution de Guillaume de Champeaux.	567
Henri fait serment de respecter le traité conclu avec le pape.	569
L'élection de Calixte II solennellement reconnue à Tribur . .	571
Le concile de Reims (1119) et les cinq cents chevaliers d'A- dalbert de Mayence.	573
Harangue du cardinal Conon.	576
L'empereur à Mouzon.	579
Calixte II se retire dans un château.	583
Le pape lance contre l'empereur l'excommunication solennelle.	588
La trêve de Dieu décrétée de nouveau.	596
Hildegarde, duchesse d'Aquitaine, porte devant le concile les	

TABLE DES MATIÈRES.

711

	Pages.
graves sujets de plainte qu'elle avait contre son mari . . .	593
Calixte médiateur de paix entre le roi de France et celui d'Angleterre	596
Voyage triomphal du pape en France et en Italie.	598
Le saint-père reçu avec enthousiasme dans Rome.	600
Calixte arrache l'antipape Burdin à ses bourreaux.	604
CHAP. XIV. — <i>La papauté se réconcilie avec l'empire.</i> — Adal-	
bert, nommé légat par Calixte, organise la résistance. . .	612
Armées en présence sur les bords du Mein, en 1121.	613
Une diète convoquée à Wurtzbourg.	615
Admirable conduite des princes confédérés.	618
Lettre de Calixte à Henri V.	620
Assemblée et traité de Worms	623
Grand spectacle sur les bords du Rhin	627
La joie de Calixte II aussi profonde que celles des peuples . .	629
Concile œcuménique au Latran	630
Conséquences de la paix conclue entre le pape et l'empereur.	633
Appréciation erronée du concordat de Worms	636
Ce qui serait advenu si la papauté n'avait pas remporté la victoire	640
De grands champions combattent pour l'Église. — Rome païenne opposée à Rome chrétienne	641
Vie privée des religieux dans les divers monastères	644
Les moines du Bec étaient des philosophes, des grammairiens, des savants.	647
Guillaume de Champeaux et les écoles de Paris, où affluent les étrangers.	648
Fondation de l'université de Cambridge.	651
Jurisconsultes, médecins, historiens dans les monastères. . .	652
La vie du cloître recherchée surtout par les classes élevées de la société.	655
L'abbaye appelée le Mont-des-Anges dans l'Unterwald. . . .	658
Osmond, Mainsende et leur fils devenu leur biographe. . . .	660
L'abbaye de Fontevault refuge des veuves de haute naissance.	660
Baudouin, comte de Flandre, se fait moine à Saint-Bertin . .	664
Fondation de l'abbaye du Kloster-Neuburg près de Vienne. .	667
Otton, évêque de Bamberg, restaurateur et fondateur d'abbayes.	669
Les quêtes pour rétablir les monastères détruits	671

	Pages.
Le duc de Lothian à Tiron	674
Projets de l'empereur Henri V contre le royaume de France .	678
La France dès le temps de Louis le Gros et de Suger, reçoit le titre de reine des nations	679
Gloires de l'abbaye de Cluny et du Mont-Cassin	680
L'abbé religieux en butte à l'envie et à la haine des princes et des évêques mêmes	681
Un moine du Mont-Cassin prend la défense de l'Ordre Monas- nastique, vengé d'ailleurs par le pape Calixte II	684
APPENDICE	689

FIN DE LA TABLE DU TOME VII.



